I. 168/937

HISTOIRE
DES
ROUMAINS
ET DE LA
ROMANITÉ ORIENTALE

PAR
N. IORGA

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE
SA MAJESTÉ LE ROI CHARLES II
PAR
L'ACADÉMIE ROUMAINE

VOL. IV

LES CHEVALIERS



BUCAREST
1937

Inv. 23.330

HISTOIRE
DES
ROUMAINS
ET DE LA
ROMANITÉ ORIENTALE

PAR

N. IORGA

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE

SA MAJESTÉ LE ROI CHARLES II

PAR

L'ACADÉMIE ROUMAINE

VOL. IV

LES CHEVALIERS

27986



2999

BUCAREST

1937

1953

BIBLIOTECA [illegible] UNIVERSITARĂ
[illegible]
Cota 23647
[illegible] 27986

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
COTA 23647

B.C.U. Bucuresti
C27986

.961

LES CHEVALIERS

LIVRE I

AVANT ÉTIENNE-LE-GRAND

CHAPITRE I

DÉFENSE DU DANUBE CHRÉTIEN LE PRINCE DE VALACHIE DAN LE BRAVE

Au moment où Mircea Ier, prince de Valachie finissait, dépouillé de ses conquêtes et avec des visions d'avenir troubles, on voit son voisin de Moldavie, Alexandre-le-Bon, occupé, avant 1418, à élever et à faire orner de fresques des fondations religieuses commencées depuis longtemps, qui conservent sa mémoire plus que ses actions militaires, peu nombreuses. On le voit récompenser par des dons de villages sur le ruisseau de Drăslăuți deux peintres, Nicétas et Dobre, qui, d'après leur nom, paraissent être venus de la Valachie voisine pour travailler, en échange, à lui «écrire (peindre) deux églises: l'une dans la ville d'en bas (Roman), laquelle il choisira, ou l'église de Rădăuți, ou quelque maison, ou quelque péristyle» [1]. Un peintre Étienne obtient non moins de quatre villages sur le ruisseau de Miletin en 1423 [2]. Les boïars cherchent à se gagner la faveur du prince, faisant, comme Sân, fils de Bârlea, de larges donations aux monastères [3].

Alexandre avait près de lui son fils Élie, de même que Mircea avait eu comme corégent son fils Michel et ses boïars de vieille fidélité, qui sont notés dans les documents, avec le manque de hiérarchie habituel.

L'année de la mort de Mircea, deux semaines avant la date où celui-ci ferma ses yeux fatigués, Alexandre,

---

[1] M. Costăchescu, *Documente*, I, pp. 121—122, n° 41.

[2] Kałużniacki, dans Hurmuzaki, I, p. 837, n° DCLXI.

[3] Costăchescu, *loc. cit.*, pp. 126—127, n° 42. Revenu à Suceava, le prince donne quelques villages dans le Champ-de-Dragoș; *ibid.*, p. 131.

préoccupé aussi de son commerce peu stable avec la Transylvanie, se trouvait à Baia, où il s'occupait des donations habituelles[1]. Le pays était assez riche, de sorte que, pour un appel contre une décision que le prince voulait être définitive, on prévoit une amende, ce qu'on appelle une « zavesca », de pas moins de quatre-vingts [2] « roubles d'argent » dans la monnaie lithuano-polonaise. Peut-être à ce moment quelque chose devait-il se produire à l'Occident, car en mars le prince de Moldavie se trouvait à Roman [3].

Mais, peu à peu, un autre monde apparaît autour de celui qui pouvait avoir alors à peine quarante ans. Il n'y a plus les anciens chevaliers du Maramureș, avec leurs dispositions locales et rurales, une vraie *cavalleria rusticana* de fraternité militaire sans de trop grandes aspirations. On trouve ainsi un Michel Popșa, un Oană Bărbosul [4]. Parmi les nouveaux, un Jurj, fils de Jumătate, frère de Jean [5], puis, en 1420, Benea, le vornic Ivan Deadco, Ivan Opriș, Șendrea, Mândricicu, Ciorba, Stoian le procelnic [6].

Pendant ces années de 1418 à 1421, la nouvelle princesse, une veuve, cousine du roi de Pologne et du Grand Duc Vitold, Ryngalla (d'où vient le nom du village de Rânghilești, dans le district de Botoșani), était venue apporter une nouvelle vie, plus luxueuse, de caractère occidental, et, étant catholique, elle avait fait élever pour sa confession la nouvelle église de Baia, où célébrait, d'après un rite qui était aussi celui des Saxons de cette localité, un évêque de nationalité polonaise [7].

Bien que l'empereur et roi Sigismond eût tenu personnellement à conserver, en 1419, les rapports de commerce avec la Moldavie [8], — « la route de Baia » est mentionnée

[1] *Ibid.*, p. 129. Un monastère créé par un certain Vărzar; *ibid.*, p. 135.
[2] Ailleurs, cinquante; *ibid.*, p. 116.
[3] *Ibid.*, p. 129.
[4] *Loc. cit.*
[5] *Ibid.*, p. 132.
[6] *Ibid.*, p. 136.
[7] Kałużniacki, *loc. cit.*, p. 735, n° DCLX. Voy. Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. XXXI et suiv., et *Ist. Bis.*, I.
[8] Szabó, *Székely Okléveltár*, III, p. 36 et suiv.; Gündisch, *Urkundenbuch*, IV, pp. 97—98, n° 1861.

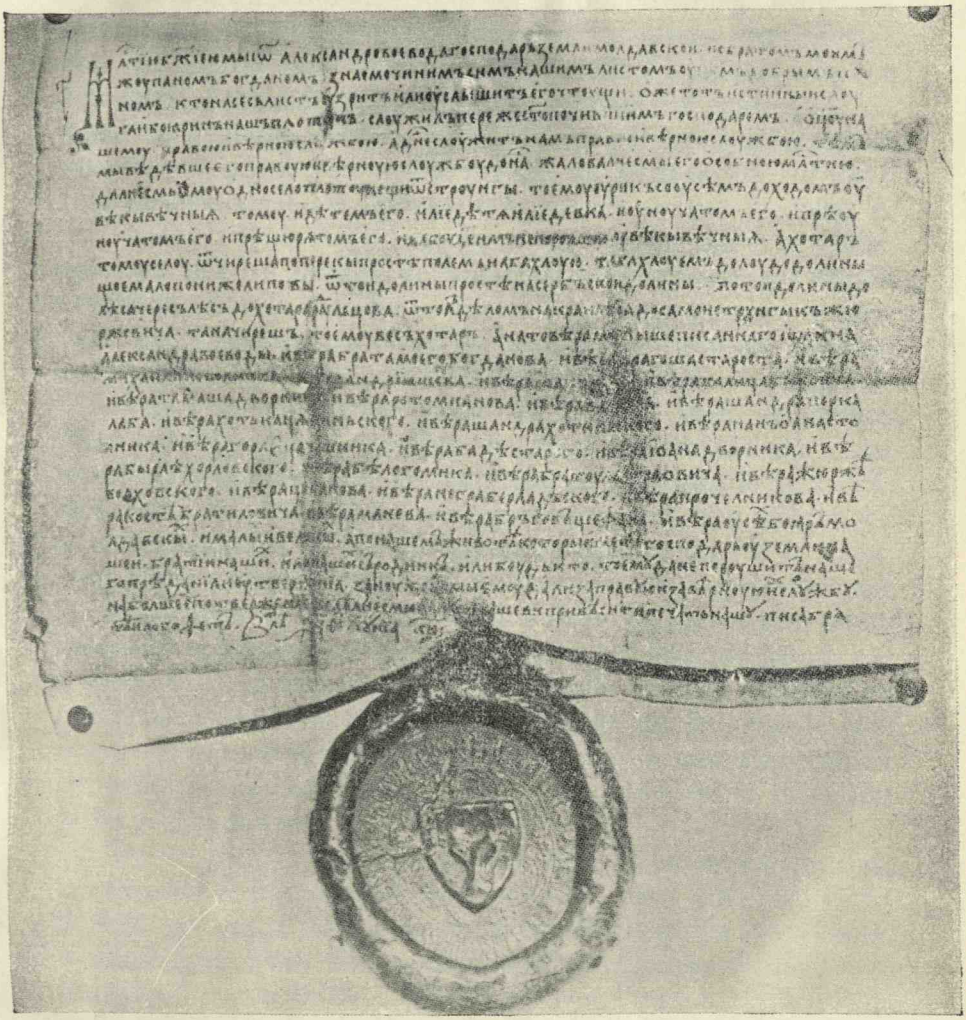


Fig. 1. — Document d'Alexandre-le-Bon, prince de Moldavie, 1411.

en 1423 —, Alexandre était dirigé exclusivement vers cette Pologne qui lui semblait être le seul appui possible. Quand les prétentions de la princesse étrangère devinrent insupportables, ou quand celle-ci eut trouvé qu'elle s'ennuyait trop en Moldavie, Alexandre, dont le mariage avait été cassé pour un motif de « consanguinité », à cause d'une parenté qui remontait jusqu'à son prédécesseur Pierre, fils de Muşata, dut prendre soin de son ancienne épouse, « la soeur » du roi Vladislas et de Vitold (13 décembre 1421), et lui obtenir un vrai « douaire » tel que les annales de Moldavie n'en avaient pas connu jusque là, avec le marché de Siretiu, où il y avait aussi le couvent des Dominicains et où se conservait l'évêché nominal qu'on donnait à des prélats polonais, et aussi ce village de Volovăţ, avec l'ancienne église de Bogdan I-er, en dehors d'un revenu annuel, payable en deux termes, de six cents ducats d'or génois, qui ne manquaient pas dans le trésor de Moldavie, ou des « zlotes rouges hongrois » [1]. On prévoit de lourdes amendes en cas de carence, laissant au roi le droit, coutumier à cette époque, de se refaire par des représailles sur les marchands et n'importe quels autres Moldaves qui pourraient être trouvés en Pologne. Toute la noblesse de Moldavie, d'après la coutume, à l'époque où elle faisait, défaisait et garantissait les princes, est notée au bas du document, leur sceau attenant à cet acte dans lequel il y a tant de manque de confiance à l'égard du riche ancien mari de la princesse polono-lithuanienne.

On trouve là tous les boïars que nous avons connus, à commencer par Michel de Dorohoiu, mais aussi un Oană Bârlici, un Laţcu Boţ, avec son frère Miclăuş, un Nan Oană, un Budul, un Oană Porcu, un Corlat, un Étienne Stroici, avec son frère Jurj, un Uncleat (Unchiatu), un Tatomir, un Miclăuş, un Bogdan, un Grec Joachim, fils de Caliani, un Bârlişcu, un Dragomir, fils de Vranea, un Hodco et un Léon, fils de Marmure, un Boris Holovat, évidemment Russe, et un autre Boris, fils de Brae, donc Brăescul, Roumain, un Dociu, fils de Julea, un Stroişor Druj, un Stanislas, fils de Miliş, un Bob

[1] Kałużniacki, *loc. cit.*, pp. 833—834, n° DCLIX.

Oprișac, un Lațcu le posadnic, dignité nouvelle, en rapport avec la « posada » (auberge de la grande route), un Hudici (fils de Hudea), un Démètre, fils de Badea, qu'on pourrait nommer en roumain Bădescu [1]. Bientôt s'ajoute un Cupcici (fils de Cupcea), un Stan Urmezea (de Úrmező, hongrois), un Jurja, le ramasseur d'amendes [2]. Ce sont les jeunes qui, toujours prêts à la guerre contre l'étranger et ne pouvant pas l'obtenir à cause du tempérament calme de leur prince, se jetteront plus tard dans toute cette hystérique agitation de partis qui sera, pendant un quart de siècle, le malheur de la Moldavie. Pour le moment, il semble qu'on leur donna l'occasion de lutter contre les Chevaliers Teutons, à Marienbourg, où, sortant de la forêt de leur retraite, ils écrasèrent les Chevaliers [3].

Les bonnes relations avec la Pologne étaient une nécessité en ce moment, car, sinon Mahomet I-er, vers la fin de son règne, mais son fils et successeur, Mourad II, se montraient prêts à reprendre la politique d'offensive d'un Bajazet, en lui donnant un sens impérial, emprunté à Byzance.

L'empereur et roi Sigismond avait clos les séances d'un Concile sans résultats, au moment même où Mircea, resté sans son appui, finissait la lourde épreuve de la vie. A ce souverain, toujours occupé ailleurs, ne pouvait pas s'adresser, au milieu du danger qui était facile à prévoir, le jeune nouveau prince, un fils légitime, car il fait revenir de Hongrie, en juin 1418, sa mère comme princesse [4]. C'était un guerrier, recherchant

[1] Aussi dans Costăchescu, ouvr. cité, pp. 141—143, n° 46; forme latine dans N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 513—514, n° CCCCXXIII (mauvaise traduction).

[2] *Ibid.*, p. 837. Un « pope » Iuga dans l'acte de Văscăuți; numéro suivant.

[3] D'après Długosz, en 1422. C'est de là qu'on a inventé l'incident du spathaire Coman. Mais un Coman ne se trouve pas parmi les boïars, déjà cités, et la Moldavie n'avait pas encore de spathaires.

[4] Stoica Nicolaescu, *Domnia lui Alexandru-Vodă Aldea*, de la *Rev. p. ist., arch. și fil.*, XVI (1922), p. 7. Elle avait sa terre à Tolmad (Tomaj); Élie Minea, ouvr. cité, p. 108 (voy. aussi notre vol. III). Pour plusieurs de ses fils cités dans des documents inédits sans date, Al. Vasilescu, *Urmașii lui Mircea*, p. 6, note 4. Pour « Michaila Voyvoda », voy. N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 342.

les combats, qui, après un long apprentissage auprès de son père, commença un gouvernement personnel au début de cette année 1418. Et, cependant, il montra une grande bienveillance pour une politique se rapprochant de la Hongrie, totalement différente de celle du prince de Moldavie, qui considérera ceci d'un mauvais oeil et laissera bientôt tomber, avec les alliés transylvains de Michel, celui qui n'avait pas voulu tenir compte de sa politique.

Nous savons ainsi de ce Michel ou Mihăilă, qui, depuis longtemps associé, avec le droit de donner des ordres [1], avait commencé, s'ornant de grands titres résonnants, qu'il ajoute même, lorsqu'il s'intitule, le 16 juillet 1418: «seigneur du Pays Roumain et des terres au-delà des montagnes et du côté du pays des Tatars, et des deux rives d'un côté et de l'autre du Danube jusqu'à la Porte-de-Fer et jusqu'à la Mer Noire» [2] qu'il donne des privilèges à toutes espèces de gens venus d'au-delà des montagnes qui auraient à faire avec son pays. Dès le commencement, il résout amicalement la question des dettes que les marchands de Braşov avaient envers ses sujets [3]. On établit de nouveau ce qui sera payé par les mêmes marchands à ses douaniers du château de la Dâmbovița, dans les montagnes de Rucăr et de Bran [4], où il paraît qu'avait pénétré pendant les derniers temps une garnison valaque [5]. On permet aux gens du village de Cisnădie, près

[1] Al. Vasilescu, *loc. cit.*, pp. 6—8.

[2] Cité dans Chronologie Documentaire (qui peut être contestée comme œuvre de Constantin Cantacuzène le Stolnic, mais pas, non plus, attribuée, pour certaines choses ajoutées, correspondant à une époque ultérieure, à tel boïar obscur du XVIII-e siècle); Iorga, *Operele lui Constantin Cantacuzino*, p. 22.

[3] J. Bogdan, *Relațiile*, I, pp. 7—8; Tocilescu, *Documente*, pp. 6—7; puis dans Gündisch, *loc. cit.*, p. 79, n° 1846. Pour le commerce du couvent de Cozia en Transylvanie, Hasdeu, *Negru-Vodă*, pp. CCLX—CCLXII (la date est corrigée dans le travail de Mlle Marthe Andronescu, *Repertoriul documentelor Țării-Românești publicate până azi* (dans le *Bul. Com. Hist.* pour 1937).

[4] Voy. Élie Minea, ouvr. cité, p. 160, note 1.

[5] Ses boïars sont aussi ceux de Mircea, les Bans Radu et Aga, Şerban, Cristea; Vasilescu, ouvr. cité, p. 8.

de Sibiiu, des Saxons ou des Roumains, de continuer, d'après le privilège du prince Mircea, à faire paître leurs brebis de l'autre côté des Carpathes, quelles que soient les futures relations entre le Pays Roumain et la Transylvanie [1].

Il est difficile d'admetre que, dès cette année 1418, Sigismond, que les moines d'Olténie, ayant des rapports de commerce avec les cités transylvaines, prieront de leur accorder ses impériaux chrysobulles, se soit occupé des intérêts du couvent de Saint-Antoine à Vodița [2]. A ce moment il était occupé par une guerre difficile, contre Venise, pour ses possessions de Dalmatie. L'hégoumène Agathon alla cependant réellement le chercher plus tard à Nagy-Varád (Orade), pour qu'il soit reçu sous sa protection suprême, malgré la différence de confession [3].

En 1419, le danger venant du côté des Turcs était si menaçant que le roi et empereur se décida à descendre vers la frontière du Sud de sa domination hongroise, pour laquelle il continuait à rêver de la possibilité d'une route allant de Licostomo à Constantinople et Péra [4]. Il était, venant par Nagy-Varád

---

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 502 (aussi d'après Engel, *Gesch. der Walachey*, p. 164, note d; en roumain, chez Hasdeu, *Arch. Ist.*, I[1], p. 118, n[0] 168; Gündisch, *loc. cit.*, pp. 78—79, n[0] 1846; cf. Al. Vasilescu, ouvr. cité, pp. 9—10.

[2] Voy. Élie Minea, ouvr. cité, p. 162 et note 1. Il est possible que ce soit une falsification des moines. Voy. aussi Vénéline, ouvr. cité, pp. 52—54; Onciul, *Titlurile lui Mircea*, p. 224, note 5. Le document de Nagy-Varád (Orade) est considéré par cet historien comme authentique. Il se trouve aux Archives de l'État de Bucarest.

[3] Élie Minea, ouvr. cité, pp. 163—164, d'après l'original slavon des Archives de l'État, *Tismana*.

[4] Sigismond a pris, de fait, à sa Cour, pour n'importe quel cas, un prétendant, autre fils de Mircea, Vlaicu (Layko), qui, cherchant à s'enfuir en Pologne, est arrêté, non sans combat, par les frères Martin et Gheorghe Thurzó, dans le district de Zips, d'où il se préparait à passer chez le roi voisin. Les deux, récompensés, pour cela, par le roi sont présentés comme des combattants à la bataille de Nicopolis; N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 565—566, n[0] CCCLXXVI.

On fait ordinairement une curieuse confusion, à laquelle s'oppose aussi le nom, entre celui-ci et Vlad Dracul, d'après une information dans Dukas, qui dit qu'il aurait été aussi chez les Turcs avant de devenir le fidèle de Sigismond;

(Orade), le 25 septembre, aux Portes-de-Fer et aux environs de Vodița, accordant le privilège du 29, dont il est question plus haut [1]. Il passa à Orșova en novembre [2]. Mais on ne sait rien de ses gestes [3], car la charge de combattre avait été laissée à ce capitaine italien, intelligent et énergique, qu'il avait fait venir de Florence, Pippo Spano, Filippo dei Scolari, qui n'avait auprès de lui que son vice-span (vicomte), Sigismond de Losoncz, un jeune homme [4], et Étienne de Rozgon [5]: son heure de gloire chrétienne était arrivée. Des combats sont livrés à Severin [6]. Un kénèze roumain, Bogdan, est parmi les auxiliaires et reçoit une récompense du césar-roi [7]. Les kénèzes de cette région, ayant des noms comme Gruban, Luca, Dia, Andru, Brancu, Lațcu, Micu, Romain, Zârna, Mailat, Dragomir, apparaissent dans un acte contemporain [8].

De son côté, Michel est le 22 juin à Târgoviște, mais, le reste du temps, sous cette même pression qui venait du

---

l'historien allemand de la Hongrie, Fessler, parle de ce « Vlad », présentant l'hypothèse, peut-être acceptable, qu'il aurait été envoyé par Mircea aux Turcs comme otage; ouvr. cité, II, pp. 278, 384.

[1] Élie Minea, ouvr. cité, p. 160, d'après Altmann, *Die Urkunden Kaiser Sigmunds*, Innsbruck, 1897, nos 2857 et 4241. Cf. Élie Minea, ouvr. cité, p. 164 et note 4, d'après Fejér, ouvr. cité, X², p. 599. Il était là aussi le 8 octobre.

[2] Milleker, *A törököknek elsö betöresei Del-Magyarországba*, Timișoara, 1914, p. 22; chez Élie Minea, ouvr. cité, p. 165.

[3] D'après Fejér, ouvr. cité, X²; Engel, *loc. cit.*, p. 165; Hammer, *Gesch. des osmanischen Reiches*, et Fessler-Klein, ouvr. cité, M. Al. Vasilescu, ouvr. cité, pp. 13—14, cherche à fixer le rôle de Sigismond, qui ne participe pas à « un grand combat ». On transporte ici la grande campagne de Mahomet contre la Valachie qui est, de fait, sous Mircea I-er; *ibid.*, pp. 14—19.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 508—511, no CCCCXXI; pp. 511—512, no CCCCXXI; pp. 511—512, no CCCCXXII. Les vice-spans hongrois dans le district de Caraș; *ibid.*, p. 505, no CCCCXV.

[5] Fejér, ouvr. cité, X², p. 601.

[6] Voy. Pesty, *A szorényi vármegye*, pp. 366—367; Caro, *Liber cancellariae Stanislai de Czołek*, dans l'*Arch. für österr. Gesch.*, LII, p. 173, note 1, p. 258.

[7] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 511—512, no CCCCXXII.

[8] *Ibid.*, pp. 503—504, no CCCCXVI.

Sud, il semble avoir passé ses jours à Argeș, l'ancien abri de son père [1].

Occupé en Bohême, Sigismond ne peut désormais accorder son attention aux changements qui devaient avoir lieu sur le Danube.

Mais Mahomet I-ier ne voulut pas finir sans disposer de ce pays roumain où Michel n'était pas en état de s'opposer à un rival qui avait surgi, ce Dan, « fils de Mircea », de fait son neveu, qui avait été élevé à Constantinople, mais avait commandé les troupes auxiliaires fournies au Sultan Mousa [2].

Devant ce danger, il avait été question d'une intervention réunissant Sigismond et Vladislav, chacun de ces deux beaux-frères se sentant obligé d'aider son client [3], mais, avant que le moindre mouvement eût été fait d'un côté ou de l'autre, la catastrophe à laquelle il fallait s'attendre se produisit.

Ce fut en vain que le Voévode de Transylvanie accourut pour sauver Michel, qui n'avait ni l'âme, ni les moyens de son père. Une grande bataille fut livrée aux Turcs, et le jeune prince resta sur le champ de combat à côté de son allié [4]. *C'était le second prince roumain qui tombait pour la défense de son pays, mais cette fois il s'était sacrifié non seulement pour ce devoir, mais aussi parce que, seul, il avait défendu la chrétienté que menaçait, chez les Turcs, une nouvelle génération qui avait la même ambition, le même désir de gloire, que partout ceux de son âge.* Ses fils Radu et Michel, mentionnés dans l'acte du 2 juin 1418, furent emmenés en captivité [5].

---

[1] Voy. Vasilescu, ouvr. cité. Pour les projets de combat contre les Turcs, M. Minea cite aussi *Károlyi okléveltár*, II, pp. 52—53, et *Arch. für öst. Gesch.*, XLII (1870), p. 173, n° CII. Voy. aussi Aschbach, *Gesch. Kaiser Sigmunds*, II, p. 412 et suiv. Pour Pippo aussi Gündisch, ouvr. cité, pp. 81, n° 849; p. 209, n° 1947.

[2] Chalkokondylas, ed. Darkó, I, pp. 161, 163; Dukas, p. 201.

[3] Cf. avec la mention dans Túrocz, pp. 231—232, *Liber cancellariae*, pp. 390—393, et Prochaska, *Codex epistolaris Vitoldi*, dans *Monumenta medii aevi historica res Poloniae illustrantia*, Cracovie, 1882, pp. 419—420.

[4] Túrocz, *loc. cit.*, et les Byzantins, qui confondent le combat de Dan I-er avec celui de Dan II pour la conservation de son trône.

[5] Leunclavius, *Hist.*, ch. XII, c. 473, Un document chez Al. Vasilescu, ouvr. cité.



Fig. 2. — Pippo Spano, comte de Timişoara.

Aussitôt Pippo fit occuper Severin, qui fut défendu par Sigismond de Losoncz, commandant de tout le groupe de cités et chef des kénèzes roumains de là-bas, son commandement comprenant Severin, Orșova, Mehedia, Sebeș et Jidova, contre des tentatives turques; dans la défensive, se distinguera le Roumain Bogdan, fils de Jean, et Nicolas, petit-fils de Neagoe [1].

L'attaque des Turcs était destinée, en effet, à autre chose qu'à l'établissement de ce Dan, fils de Dan I-er [2], — Dan mentionné par Chalkokondylas comme le fils de Mircea devant être un autre —, qui aurait promis le tribut [3]. Non seulement le Danube devait être confié à un homme du Sultan, mais la Mer Noire, — car maintenant une flotte ottomane existait —, devait appartenir au Sultan, les Turcs voulant occuper naturellement, en même temps que Chilia, qui dominait tout le Bas-Danube, les puissantes fortifications byzantino-génoises de Moncastro-Cetatea-Albă, où avait débarqué Dan, y étant bien reçu [4]. La Transylvanie même, ainsi qu'on le montrera bientôt, rentrait dans ce grand projet d'offensive que Mahomet commença à exécuter quelques semaines avant de mourir, mais qui fut prononcé surtout, dans la première année de son règne, par le jeune Mourad.

Pendant l'été, les Turcs assiégeant Cetatea-Albă (Moncastro), Alexandre demanda le secours des Polonais, par trois ambassadeurs: le 26 mai et le 25 juin. Au mois d'août encore, il y avait ces ambassadeurs. Craignant pour ses

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 511—512, nº CCCCXXIII. Onciul, *Titlurile lui Mircea*, p. 224, note 1, a observé qu'il avait en 1419 toutes ces cités hors Severin (voy. N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 528—530, nº CCCCXI; p. 531; cf. aussi Onciul, *Titlurile lui Mircea*, p. 225, note 2). Mais M. Minea croyait qu'il était question d'un nouveau château, Gevrin; ouvr. cité, p. 164, note 6. Les chroniques serbes, dans leurs différents recensions, mentionnent ces combats, sur lesquels voy. aussi Dukas, p. 201, ainsi que les chroniques turques chez Leunclavius, *Hist.*, col. 473, et Seadeddin, trad. Bratutti, *Chronica dell'origine e dei progressi della Casa Ottomana*, I, Vienne, 1649, p. 344.

[2] Voy. le document du 5 août 1424, dans lequel il montre quel est son père; Al. Vasilescu, ouvr. cité, p. 15, note 11.

[3] D'après Dukas, *loc. cit.*

[4] Caro et Prochaska, II, *loc. cit.*

provinces mêmes, le roi, avec Vitold, se dirigea vers la Russie [1].

Cetatea-Albă put résister, cependant, l'année suivante. Vitold envoyait des artisans pour en refaire les fortifications. Le gouverneur de Podolie lui-même, le Lithuanien Guédigold, serait venu, d'après le témoignage du voyageur Guillebert de Lannoy, qui avait visité Alexandre chez lui, dans « le village appelé Cozial », qui pourrait être Suceava elle-même [2], et avait passé par le désert qu' infestaient toutes espèces de brigands: il a vu qu'on travaillait à la hâte à ces fortifications pendant tout un mois, avec 4.000 charrettes de transport, gardées par « 12.000 » soldats.

La poussée turque se dirigea donc, au cours de cette année 1421, sur la Transylvanie.

En Valachie, il y avait maintenant comme prince, non pas Dan, qui avait disparu pour le moment pour réapparaître ensuite comme ennemi des Infidèles et chevalier inlassable de la croisade, mais un prince Radu, qu'on appelait ironiquement: le Chauve ou le Simple, le Stupide, en slavon Prasnaglava, « tête nue » ou « tête vide ». C'était encore un des nombreux bâtards de Mircea, dont la naissance est critiquée au point de vue moral par le Byzantin Dukas.

Radu ne se présente pas cependant comme un homme des Turcs qui l'auraient fait venir. Peut-être même fut-il un élu des boïars qui n'auraient pas voulu accepter Dan, l'homme des Moldaves. On ne possède pas des actes à témoins qui puissent montrer ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui.

---

[1] Caro, ouvr. cité, II, pp. 159—160 et 161, note 1; Prochaska, ouvr. cité, pp. 487, 488, nº 888; Oulianitzki, *Materiali*, p. 25. Un écho aussi en Hongrie; Fessler-Klein, ouvr. cité, II, p. 353.

[2] D'après une mauvaise lecture de son passeport, comme s'il y avait écrit сучав. Un village Cozia dans ces régions n'est mentionné dans aucune source contemporaine. Guillebert de Lannoy, cet ambassadeur de croisade, a laissé une description qui a été éditée dans l'*Archaeologia* anglaise par Webb, en 1826, puis par C. P. Serrure, en 1840, et enfin par Potvin, *Oeuvres de Guillebert de Lannoy*, 1879. Autres détails bibliographiques dans Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 83, note 1.

Dans un document du mois de mai 1420, il semble cependant avoir été très entouré ainsi que l'avait été Mircea pendant son règne. Nous trouvons près de lui un Radu, un Vâlcan, un Nan (Udoabă), un Stan, un Vâlsan, un Neagu, un Drăghici, un Radu fils de Sahac, un Oancea Lungaș, un Ban Aga, et, comme « protovestiaire », un Michel, mais ce règne est tellement désordonné qu'il n'a pas de sceau et le nouveau Radu fait apposer, sur un privilège solennel, celui de Mircea, pour qu'en automne il apparaisse avec les nouvelles armes des deux têtes réunies dans le sceau de Byzance, entourant l'autel transformé en un arbre de la forme la plus simple: « Jean Radu, le Voévode »[1]. De l'autre côté il y a un Borcea, un Voicu, un Cega, un Utmoș, un Baiul, un Gârdoman et, comme boïars ayant des offices, dans un ordre plus riche, ce qui fixe une date ultérieure, un vornic Albul, qui créera un prince, un vestiaire Mileț, peut-être Slave, un spathaire Nanota[2].

Plus tard, à côté de Radu, un Borcea, devient le nouveau vornic, mais Albul reste dans le Conseil; un logothète s'ajoute: Coicu, — en Moldavie ce titre a été donné uniquement aux secrétaires qui écrivaient les chrysobulles, — un Dobrotă, Manea le stolnic et Dragomir[3]. Vers lui passe, de l'autre camp, Radu, fils de Sahac, Michel intitulé « le protovestiaire », Nan, qui accepte les fonctions d'échanson.

Le 17 mai 1421, le prince Radu s'entendait avec les bourgeois de Brașov non seulement pour le commerce et pour le jugement des sujets des deux régions, et pour qu'on n'accepte pas chez ces voisins les exilés de son pays, mais aussi pour une entr'aide contre des ennemis qui ne sont pas nommés[4]. Le 1-er juin il donnait au couvent où

[1] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 8—13; Gündisch, ouvr. cité, à la même date. M. Al. Vasilescu ajoute (ouvr. cité, pp. 19—20, 34) un Badea, un Micul, fils de Popșor, un Georges, un Pierre Zamon, un Stănuleț.

[2] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 8—13; cf. Gündisch, *loc. cit.*, p. 141 et suiv.

[3] J. Bogdan, *Relațiile*, p. 22.

[4] *Ibid.*, pp. 8—10; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 8—9. Dernière édition chez Gündisch, ouvr. cité, pp. 141—142, n° 1892.

C 27986

reposait Mircea plusieurs propriétés s'étendant jusqu'à la place, à la confluence de la Ialomița, où il y avait peut-être déjà ce marché pour la laine non cardée des pâtres mocans, qui fut appelé ensuite, ainsi que nous l'avons déjà dit, Piua Petrii, c'est-à-dire la « piua » de Pierre [1]. On le trouvera aussi dans le village de Creața, prenant soin de la même grande fondation de sa famille [2]. C'était tout de même, maintenant, un prince à grandes prétentions, qui ne se conciliaient pas avec les intérêts turcs, et il ne paraît pas si « vide » et si « stupide » que le disaient les partisans de Dan, qui semble s'être conservé enfermé dans la citadelle d'Argeș, d'où il fait une donation le 20 septembre, pendant l'absence de Radu, parti probablement avec les Turcs, par nécessité et contre son serment, en Transylvanie [3]. En effet, Radu se faisait appeler, bien que sans aucune base réelle, comme son père et comme son frère Michel: « le très-fidèle en Christ Dieu et très pieux et aimant le Christ et autocrate, Jean Radu, Grand Voévode et prince par la grâce de Dieu et par le don de Dieu, gouvernant et dominant tout le pays roumain, au-delà des montagnes, de même que les régions tatares et turques, d'Amlaș et de Făgăraș et maître du Banat de Severin et, au-delà du Danube, jusqu'à la Grande Mer » [4]. De son côté, Dan parlait seulement de ses possessions transylvaines d'Amlaș et de Făgăraș.

Les Turcs dévastèrent la région de Bârsa, en Transylvanie. Pendant que les habitants de Brașov se renfermaient dans leur « cité sur la montagne », qui est peut-être le bourg voisin de Râșnov, les sénateurs, qui avaient cherché probablement à gagner les ennemis, furent pris comme otages [5]. A

---

[1] Stoica Nicolaescu, *Alexandru-Vodă Aldea* (cf. Ét. Greceanu, *Genealogiile*, II, p. 305).

[2] J. Brezoianu, ouvr. cité, p. 234; cf. Stoica Nicolaescu, *Documente slavo-române*, p. 220.

[3] Arch. de l'Etat, *Tismana*, cité par Onciul, *Titlurile lui Mircea*, p. 223, note 2.

[4] Onciul, *loc. cit.*

[5] D'après Fejér, ouvr. cité, X², p. 375, N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 515, nº CCCCXXXV.

la sortie de Transylvanie ils prirent le chemin d'Haţeg, cherchant le défilé de la Porte-de-Fer. Passant par les « districts roumains », les célèbres *districtus olachicales*, où il y avait une noblesse de sang roumain tout aussi énergique que celle du Banat et du Maramureş, ils rencontrèrent une résistance vaillante. Des diplômes de donation mentionnent comme défenseurs du district qui avait appartenu jadis à Litovoiu les fils de Iaroslav du village de Râul-lui-Bărbat (Szalaspataka), Costea et ses frères, qui obtiennent une possession à Băişorul Mic, sous la forteresse qui avait appartenu à « Bank », peut-être Balica, puis le fils de quelqu'un qui portait encore le nom du vieux Litovoiu, et Nanul, Iaroslav, fils de Barbu, Denis, fils de Chendriş [1], Blaise, fils de Şandrin, neveu de Lucaciu, qui avait combattu aussi dans le pays des Szekler, à Tuşnad, dans le district de Ciuc, contre les mêmes ennemis [2]. Par de pareils garde-frontières, Ladislas Csáky, le nouveau voévode de Transylvanie, put sauver du pillage une partie de la province.

Radu resta à Târgoviste après que se fussent retirés ses terribles protecteurs. Le 21 novembre, il recevait les ambassadeurs des bourgeois de Braşov, qui avaient échappé au danger, et il confirmait leurs anciens privilèges de commerce [3]. Mais, le 23 octobre, Dan accordait lui aussi un chrysobulle correspondant [4].

En 1422, le Sultan avait commencé le siège de Constantinople, revenant sur ce point aussi à la politique de Bajazet, qui voulait se fixer dans la capitale, encore splendide, de l'Empire d'Orient. Que pouvaient être pour lui ces régions

---

[1] *Ibid.*, pp. 515—516, n° CCCCXXVI.

[2] *Ibid.*, pp. 517—518, n° CCCCXXVIII. Cf. aussi *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt*, IV, p. 2; Gündisch, pp. 149—150, n° 1899; Szabó, *Szék. Okl.*, I, p. 117 et suiv. Pour des Roumains du Banat à cette époque, Densusianu, *Doc.*, I², pp. 519—520, n° CCCCXXX.

[3] J. Bogdan, *Relaţiile*, I, p. 11 et suiv.; Tocilescu, *loc. cit.*, pp. 10—11, 13—15, 15—16; Gündisch, pp. 149—150, n° 1899.

[4] J. Bogdan, *loc. cit.*, pp. 15—16; Tocilescu, *loc. cit.*, pp. 13—15; n° 10; Gündisch, *loc. cit.*, pp. 172—173, n° 1918.

si lointaines! Des bruits de nouvelles invasions, qui avaient pénétré jusqu'en Prusse, s'avérèrent sans fondement [1].

Même au cours de l'année suivante on put faire ce qu'on avait désiré depuis longtemps, sans résultat, c'est-à-dire unir les forces roumaines du Banat, commandées par Pippo, à celles du prince de Valachie.

Celui-ci était maintenant Dan seul, qui, devenu défenseur de la chrétienté [2] et montrant une capacité dépassant comme amour du risque et hardiesse ce qu'avait fait Mircea lui même, s'était approprié *le programme de conquête des cités d'au-delà du Danube et surtout de Silistrie* [3].

Une chronique de Braşov, une *Wandchronik*, absolument digne de foi, montre que Dan commença par une victoire d'hiver, gagnée par surprise, le 26 février 1423, tuant « 36.000 » Turcs [4]. Ses incursions au-delà du Danube se suivent sans interruption, et on en parle jusqu'à Raguse et à Venise, laquelle était en plein conflit, depuis longtemps, avec les Turcs. Silistrie est attaquée et incendiée, alors que Severin, puissamment fortifié, est rendu aux soins de Dan [5].

La paix de la chrétienté était si assurée que, d'abord, on sentit le besoin de ce nouveau privilège pour les gens de Braşov, que Dan délivra, comme nous l'avons dit, le 23 octobre 1422 [6].

---

[1] Prochaska, ouvr. cité, pp. 555—556. Pour des changements de date (1422 au lieu de 1421—1424, 1423 au lieu de 1422), voy. Élie Minea, ouvr. cité, p. 171, note 1.

[2] Pour lequel N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 521—522, n° CCCCXXXI, et les suivantes.

[3] Nous avons déjà dit que M. Élie Minea change la date de certains documents de Dan. Voy. ouvr. cité, p. 171, note 1.

[4] *Quellen* citées, IV, p. 291. Voy. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, 1936, p. 112.

[5] Gelcich et Thallóczy, ouvr. cit., p. 292. Mais surtout les informations vénitiennes que nous avons reproduites dans les *Notes et Extraits*, I, aux dates du 5—20 octobre et 11 décembre, et dans les *Studii şi doc.*, III, p. XXIV. Pour Severin voy. Iorga, *Acte şi fragmente*, III, p. 11; Élie Minea, ouvr. cité, p. 176, note 5; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, pp. 19—20. Cf. aussi Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 348, note; Hurmuzaki, VIII, p. 3. Les chroniques turques n'ont pas de valeur chronologique.

[6] J. Bogdan, *Relaţiile*, pp. 15—16, n° VIII; Tocilescu, *loc. cit.*, pp. 13—14, n° 10; Gündisch, ouvr. cité, p. 168 et suiv.

La seconde preuve de ce calme rétabli est le retour, par le port danubien de Chilia, de l'empereur byzantin Jean VIII, fils de Manuel. Venant d'un voyage inutile dans l'Occident pris par d'autres soucis, il y attend l'arrivée des vaisseaux qui devaient le conduire chez lui [1]. Toute une légende sur la reconnaissance d'Alexandre comme autocrate, lui accordant certains emblèmes de sa nouvelle situation, a été reliée ensuite à cette apparition inattendue. Quoi qu'il en soit, de Byzance on avait envoyé à la princesse Anne, femme d'Alexandre, l'image thaumaturge qui, déposée au couvent de Neamț, se conserve, bien que repeinte plusieurs fois, jusqu'aujourd'hui [2], preuve des plus anciens rapports entre l'Empire, d'une si grande importance idéale, et cette Moldavie, où bientôt Alexandre et sa nouvelle femme, Marine, fille de Marin et soeur du boïar Bratul, seront représentés sur l'épitrachyle, égaré en Russie, du couvent situé sur le lac de Ladoga comme « autocrate » et « autocratissa », à une époque où un très beau manuscrit en miniature, qui est maintenant un ornement de la bibliothèque de l'Université d'Oxford [3], est rédigé, mentionnant la même princesse, cependant une Roumaine de naissance, dans la meilleure calligraphie grecque, à laquelle s'ajoute en marge seulement la traduction slavonne.

Chilia est montrée comme se trouvant dans la « Grande Valachie ». La Moldavie était donc arrivée, par la valeur de sa classe militaire et par l'extension de son territoire, à s'élever plus haut que la principauté plus ancienne. Cette dernière eut un an de répit en 1424, lorsque Dan, qui était resté sans rival par la fuite, chez les Turcs, de Radu, fait des donations, de Târgoviște, au même couvent de son inoubliable oncle et

[1] Phrantzès, pp. 118—119, Cf. Iorga, *Notes et extraits*, à la date du 1-er novembre 1429.

[2] Reproduction dans Iorga, *Les arts mineurs en Roumanie*, I, fig. 1; voy. préface, p. 8.

[3] Éd. J. Bianu, *Documente de artă românească din manuscripte vechi*, I; les figures sur l'épitrachyle, dans Iorga, *Patrahirul lui Alexandru-cel-Bun*, dans *Mem. Ac. Rom.*, XXV, pp. 343—346; du même; *Portretele Domnilor români*.

modèle qui était Mircea [1], sans oublier les fondations de Vodița et de Tismana par Vladislav [2]. Il accorde un privilège aux bourgeois de Brașov [3]. Il fait frapper, pour le paiement de la première armée permanente [4], des deniers qui sont acceptés par le roi Sigismond en Transylvanie, et le prince de la Valachie est profondément reconnaissant à ce César et roi pour cette faveur que le secrétaire qui a rédigé la lettre qualifie de « grâce » [5]. Il parlait aux Brassoviens, auxquels, par la quantité des privilèges qu'il leur accordait, il témoigne de son étroite liaison, comme maître sur toute la ligne du Danube, de Brăila à Severin [6].

Les expressions d'humilité de Dan envers Sigismond ne doivent pas nous tromper [7]. Dans une de ses lettres, adressée aux chefs des Brassoviens, il se nomme, en accentuant: « autocrate » [8].

L'année 1425 brisa cette assurance, gagnée par tant de sacrifices. Radu revient avec des forces nouvelles, prises chez les Turcs. Pour empêcher son établissement, Sigismond, libre à ce moment, envoie Pippo et, séparément, le voévode de Transylvanie [9], en été. Il descend lui-même jusqu'à Orșova [10]. On a cru même que les gens de Pippo seraient entrés à Vidine et à Rahova [11], comme en 1395, les croisés.

---

[1] Chronologie par les documents, déjà citée, p. 22, n° 16; J. Brezoianu, ouvr. cité, p. 233, et Grecianu, *loc. cit.*, I, p. 344 (note de Mlle Marthe Andronescu, *loc. cit.*, où on donne pour tout le XV-e siècle les notes bibliographiques les plus détaillées).

[2] Hasdeu, *Arch. Ist.*, I[1], pp. 19—20, n° 20.

[3] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 21—27; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 18—20, 21—22; J. Bogdan, *loc. cit.*, pp. 27—28, n° XII; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 12—13; Gündisch, *loc. cit.*, pp. 222—223, n° 1598.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 13, n° XV.

[5] J. Bogdan, *Relațiile*, p. 21, n° XI; Tocilescu, *loc. cit.*

[6] J. Bogdan, *Relațiile*, p. 28, n° XIII.

[7] Voy. Élie Minea, ouvr. cité, pp. 175—176.

[8] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 28—29, n° XIII.

[9] Nagy-Paur-Rath-Wegele, *Codex diplomaticus patrius.*, Raab-Budapest, 1865, I, pp. 319—320, n° 207; cf. Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 409.

[10] Gelcich et Thallóczy, ouvr. cité, pp. 309—310.

[11] N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 534—535, n° CCCCXLVI. « Le Tzar Alexandre », maître de la douane à Rucăr, dans un ordre de Dan, n'a rien à faire

Sigismond établit à Lipova le prétendant bulgare, un ancien allié, Frujin (Euphrosyn) fils de Sișman. C'est lui ce « seigneur de Zagore », la Bulgarie étant appelée « Zagora », le pays d'au-delà des montagnes, que mentionnent des informations vénitiennes [1]. A la fin d'octobre on savait à Raguse que la victoire était complète [2].

En 1426, Sigismond conclut avec le chevalier valaque un *traité formel de défense réciproque*, semblable à celui qu'il avait fait en 1395 avec Mircea [3]: il ne nous a été conservé que par une brève mention. « L'autocratie » de Dan est avérée ainsi par ce « tractatus defensionalis ».

Au cours de cette même année, le logothète de Dan était venu chez Sigismond à Lipova, dans le but de lui demander d'accorder, pour la garde de son prince, le paiement de « six cents cavaliers et gens à pied roumains », ou « un nombre inférieur ». On lui en accorde mille, parmi lesquels cent guerriers à cheval. Le logothète montre qu'un cavalier ou trois gens de pied doivent être payés à un perpère roumain par jour. Le roi était content que cette somme puisse donner à son allié des combattants encore plus nombreux [4]. Le premier terme fut payé pour un mois, le reste devant être envoyé par Sibiiu ou par Brașov. Les Saxons doivent être prêts à accourir. On voit bien le conseil de Pippo, qui est du reste mentionné aussi.

Toute la défensive était visiblement confiée aux Roumains. Un document de la plus grande importance le montre. Au cours de cette même année 1426, Sigismond reçoit la demande des ambassadeurs de sa noblesse, qui ne veut

avec la dynastie bulgare. On a proposé « царінарю » c'est-à-dire douanier, terme qui n'est pas coutumier, ou bien ce serait un simple nom. De fait, il faut lire en roumain, dans cet ordre adressé à celui qui détenait la douane de Rucăr: « *ție*, Alexandre »; *la forme « Alexandre » même est roumaine.*

[1] Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 435, note 1. L'année se serait terminée cependant par un succès des Turcs.

[2] Hurmuzaki, VIII, p. 4; N. Densusianu, *loc. cit.*, I, pp. 537—538, n° CCCCXLIX. « Gravitini » peut-être « Oravitini », Oréchovo.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, I, p. 534, n° CCCCXLV (d'après Fejér, ouvr. cité, p. 607).

[4] D'après Szabó, *Szék. Okl.*, III, p. 40, n° 436, et *Hadtörten. Közlemények*, I (1888), p. 165, dans Gündisch, *loc. cit.*, pp. 258—261, n° 1982.

pas être envoyée contre les Turcs, ceci devant être à la charge des Roumains, qui sont, eux aussi, sous les drapeaux royaux dès le commencement de l'expédition [1]. Comme le contingent hongrois, saxon, celui des Székler manquait. Devant l'incapacité de trouver de l'argent pour le paiement des mercenaires, le monarque, qui s'appuyait seulement sur Pippo et sur Dan, maintenant si menacé, — en Transylvanie il écrit seulement au vice-voévode Lorand Lepes, — pense à rappeler, pour faire la garde devant la pression ottomane permanente, les Chevaliers Teutons, auprès desquels il avait fait autrefois une tentative avec tout aussi peu de profit. Se rappelant ce qui avait été à l'époque du roi André, — encore une preuve contre l'essai d'annuler leur ancienne mission transylvaine, — il veut les y fixer, à côté des districts roumains, au point qui lui semblait le plus dangereux, à la Porte-de-Fer, à l'Ouest de la province. On consultera donc les nobles et les Saxons, qui ne donnent rien pour la défense nécessaire, de même que l'évêque de Transylvanie, pour que l'importation des chevaliers n'atteigne aucun privilège, et ensuite l'empereur-roi, qui se préparait à venir dans ces régions, s'adressera au Pape et au Grand Maître de l'Ordre [2]. A la même époque on demandait au clergé de Hongrie un secours pour l'expédition qui devait commencer contre les Turcs [3].

Une précieuse lettre, datée du 9 avril 1427, précise ce que l'empereur attendait des représentants de ce nouveau système: on enverra des chevaliers connaissant les langues russe et polonaise. Mais, poussé par ses grands projets, le rêveur qui traversait toute l'Europe pensait à « l'oeuvre de civilisation », à l'avenir, que ces restaurateurs pourraient accomplir sur le Danube, eux qui avaient donné au désert de Prusse, habité par les barbares païens, un aspect si séduisant.

[1] Vos nobiles, dominos scilicet non habentes, praeter transmissionem memoratorum Valachorum, ab ingressu praesentis nostrae exercitualis expeditionis duximus supportandos; N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 538—539, n° CCCCXLIX.

[2] *Ibid.*, pp. 539—540, n° CCCLI.

[3] *Ibid.*, p. 540, n° CCCCLII.

Il faut donc ajouter aux guerriers qu'on attendait, aux architectes venus pour les fortifications, aussi des marchands de leur Dantzig et de leur Thorn, qui pourraient donner un grand développement aux pêcheries, employant des pêcheurs expérimentés, amenés de chez eux. Il lui faut aussi des artisans pour les vaisseaux, des pilotes et des matelots, dont le nombre ne sera pas inférieur à mille [1].

Lorsque Klaus de Redwitz se fixera, il donnera des ordres, ainsi que nous le verrons, comme « précepteur des autres frères dudit Ordre envoyés dans le royaume de Hongrie, Ban de Severin, ainsi que comte de la monnaie royale de Sibiiu »; en 1430 il prend, de sa ville de Căvăran, une décision concernant les brebis d'un certain Denis, de l'Amlaș du Banat [2]. Mais, — tel est le sort de pareilles créations qui ne correspondent pas aux réalités et ne sont pas réalisables, — les kénèzes de ce district ne voulurent pas tenir compte de lui et il ne lui restait, dans sa faiblesse, que la ressource d'aller se plaindre à Sigismond [3].

Plus tard, en 1428, lorsqu'il était encore dans ce Căvăran ou Caransebeș, l'inlassable constructeur d'illusions reviendra sur cette idéologie. Ayant le Danube depuis Belgrade et espérant pouvoir s'entendre avec les Teutons aussi pour la garde des embouchures, il demandait des artisans à l'Électeur de Brandebourg pour réunir les deux rives par des ponts. Il invite de nouveau le Grand Maître à envoyer ses pêcheurs et ses artisans et, de fait, de Presbourg et de Bude arrivèrent sur le Danube non seulement un chef de pêcheurs, mais aussi un grand forestier. Sigismond descend de nouveau à Caransebeș pour installer ses hôtes, auxquels il confie toutes les cités et tous les châteaux de cette région, au nombre

[1] M. Élie Minea, ouvr. cité, p. 189, a le mérite d'avoir employé, à côté de ce que contiennent les *Regesta Imperii*, XI, n° 6298, aussi les actes publiés par M. Erich Joachim, dans son étude *König Sigmund und der Deutsche Ritterorden in Ungarn, 1429—1432*, dans les *Mitteil. des Instituts f. osterr. Geschichtsforschung*, XXXIII (1912), p. 87 et suiv.

[2] *Regesta Imperii*, XI, n°s 7136, 7171, 7215, 7309, chez Élie Minea, ouvr. cité, p. 215.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 564—565, n° CCCCLXXII.

de vingt, et même cette île de Saan, qui s'appellera ensuite Ada-Kaleh. Aux anciens revenus s'ajoutaient aussi celui de la monnaie transylvaine et un capital de brebis, de bétail et de provisions de toutes sortes [1]. Mais, de tout cela, si peu résulta qu'au mois de mars 1432 les Chevaliers colonisés devront porter plainte devant le Grand Maître.

On demanda ensuite, pour la croisade qu'on avait en vue, des secours en Pologne, d'où, en effet, descendirent des troupes qui, attendirent cependant deux mois entiers, à Brăila [2], la grande expédition qui ne fut jamais commencée.

Car depuis longtemps aucune armée hongroise n'était venue de l'Ouest sur le Danube où le *chevalier de la croisade avait succombé*.

Dan avait donc dû y combattre seul. Au commencement il vainquit, mais, après quelques jours seulement, le 30 mai 1426, il perdait toute son armée, devant accourir désespéré chez Sigismond [3], qui se trouvait à Brașov seulement au mois de décembre [4]. L'empereur racontait ainsi, dans sa lettre du 12 juin 1426, alors qu'il se trouvait aussi loin que Raab, cette rencontre tragique au « cardinal d'Angleterre », Henry de Beaufort: « Nous avons reçu des nouvelles que le Voévode Dan »,— non pas « Voivoda », et aucune mention de sa qualité de « vassal »; mais « le fidèle » *dominus Valachiae* —, « avait dû combattre contre son adversaire, qui avait rassemblé pour le détruire une multitude de Turcs. Ce Dan Voévode, l'ayant magnifiquement attaqué, et en force, le vainquit dans cette bataille, après un grand massacre de ses ennemis, gagnant par là un glorieux triomphe. Cependant,

---

[1] *Mitteilungen* citées, pp. 108 et suiv., 113 et suiv. M. Minea cite (ouvr. cité, p. 217, note 1; cf. le travail fondamental de M. Docan, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXII (1910), p. 476, p. 476 et suiv.) aussi l'étude de Ladislas Réthy sur les monnaies frappées par Redwitz (dans l'*Archaeologiai Értesitö*, 1891).

[2] Prochaska, ouvr. cité, pp. 723—725, 735; Lewicki, *Codex epistolaris saeculi decimi quinti*, I, Cracovie, 1811, p. 263. Ceci n'a pas échappé au chroniqueur; voy. Cromer, *De origine et rebus gestis Polonorum*, Bâle, 1558, p. 440.

[3] Iorga, *Acte și fragmente*, III, pp. 80—81.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 535—536, n° CCCCXLVIII.

après quelques jours à peine, les Turcs, attaquant de nouveau, avec toutes leurs grandes forces rassemblées, ce Grand Voévode le jour de la Fête-Dieu (30 mai), et, lui s'opposant avec ses fidèles, ainsi qu'il l'avait voulu, il y eut entre eux une guerre si terrible que, des deux côtés, beaucoup de combattants tombèrent. A la fin, l'armée du Voévode Dan fut totalement vaincue *(penitus succubuit)*, tous les siens étant demeurés captifs ou morts, de sorte que lui seul, à grand'peine, put échapper, se sauvant lui-même *(sic solus evasit cum persone sue salute)*. Pour le quel incident nous avons été très attristés. » Il ajoutait que les Turcs ont pénétré aussi en Croatie et en Slavonie, prenant des milliers de captifs et que le Sultan lui-même se préparait à une grande campagne, passant par la Bosnie, que le roi Tvrtko, ami fidèle des chrétiens, ne peut plus défendre. La chrétienté, divisée par des intérêts égoïstes, est incapable de soutenir une lutte qui continuait seulement grâce à une Hongrie qu'il présente lui-même comme à bout de forces. Donc, à tout prix, qu'il soit appuyé ou non, il fera l'acte héroïque, pareil à celui de 1395, d'entreprendre une expédition en Valachie pour écarter l'instrument des païens: Radu [1].

La chute de Dan [2] *fut dûe, — sur ce point il n'y a aucun doute, — à Alexandre-le-Bon aussi.* Se tenant en dehors des luttes sur le Danube, aidant les boïars mécontents du tempérament guerrier de Dan, leur écrivant des lettres secrètes qui ont été découvertes et mises sous ses yeux, il n'écoutait pas des suggestions venues de Pologne. Là se conservait, sans cesse prolongé, l'ancien pacte de croisade, et Michel de Buczącz, staroste de Galicie, alla chez le prince de Moldavie pour lui reprocher sa politique turcophile. Mais maintenant, précisément à cause de la politique danubienne, imitant celle de Mircea, dont Dan était le continuateur, et qui tendait à la domination de toute la « Bassarabie » du prédécesseur, Alexandre, successeur de Romain, prince du

[1] Iorga, *loc. cit.*

[2] Pour le prétendant Mustapha vaincu, voy. Iorga, *Gesch. des osm., Reiches*, I, p. 380.

pays «jusqu'à la Grande Mer», qui regardait Chilia comme le point de départ de sa croisade à lui, devait s'opposer. Sigismond, qui crut devoir se plaindre à Vladislav de Pologne et à Vitold et qui envoya deux fois à Alexandre comme ambassadeur l'échanson Berzeviczy [1], en arrivera de nouveau a son idée de Lublau: que le Moldave doit être écarté et, naturellement, son pays partagé entre les deux royaumes [2].

Un privilège royal de 1435 pour cet Étienne Berzeviczy raconte ce qui suivit la retraite de Dan dans la montagne. L'envoyé de Sigismond, revenant par la Moldavie et trouvant cette situation désespérée, aurait exhorté à la résistance. De fait, point n'était besoin de cet encouragement. Dan, habitué, *le premier parmi les princes roumains*, à employer dans ses luttes aventureuses des mercenaires étrangers, ainsi que le fera plus tard Michel-le-Brave à la fin du XVI-e siècle, avait rassemblé des Szekler et des Saxons, auxquels s'ajouta cet Étienne, qui s'est attribué un rôle de capitaine. Par un combat continuel, non sans certains succès, il s'était maintenu ainsi pendant tout l'hiver, attendant l'arrivée, qui était maintenant certaine, de l'empereur [3]. Celui-ci lui avait permis, ainsi qu'on l'a vu, à la demande présentée par le logothète, de rassembler deux cents gens à pied et mille cavaliers [4], et, par un ordre de lui, nous savons quels ont été ses auxiliaires: André lui-même, juge de Sibiiu, avec un Jean Greb, et, le maire de la localité, Jacob [5].

Étant donné aussi le point de départ et la grande hâte inaccoutumée des Saxons, il faut admettre que la guerre était transportée en Olténie et que les chefs de la cité pouvaient redouter un passage des Turcs du côté de la Tour Rouge. Parmi les Hongrois, un certain Jean Kaló, récompensé ensuite par son maître [6], arriva, à ce qu'il paraît, un peu plus tard.

---

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 595.

[2] Caro, ouvr. cité, pp. 481—483.

[3] Voy. aussi Iorga, *O nouă mărturie asupra luptelor dintre Dan II și Radu Prasnaglava*, dans les *Conv. Lit.*, 1901, pp. 383—384.

[4] Voy. plus haut, p. 19.

[5] Szabó, ouvr. cité, III, pp. 40—42.

[6] N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 544—546, n° CCCCLVI.

Sigismond avait préparé, de fait, une expédition de croisade de grand style, une réédition de la «descente» de 1395, sinon de la grande entreprise de Nicopolis. Parmi ceux qui l'avaient accompagné, il y avait aussi un prince portuguais qui désirait combattre pour la croix, un type de chevalier comme celui de Dan lui-même, dom Pedro [1], qui arriva à Braşov et qui, probablement, aura passé la montagne [2].

Amenant avec lui aussi des hommes d'expérience, comme ceux d'Étienne de Losoncz, Sigismond, qui, avant la fin de l'année encore, avait envoyé en Valachie une avant-garde, avec un autre bon connaisseur du milieu roumain, Jean Maróthy [3], Ban de Macsó, et avec Albert, Ban de Croatie et de Dalmatie [4], descend vers la Transylvanie. Il était à Braşov le 26 décembre 1426 et y célébrait la fête de Saint Étienne [5]. Dan se présenta à lui, comme Mircea en 1395, et une partie de l'armée passa avec lui la montagne par ce terrible temps d'hiver [6].

Tout un grand projet avait été formé pour cette campagne. Il comprenait, aussi avec la mention de Severin, les évêques du Banat, les comtes de Timişoara, Arad *(norodiensis)*, Csanád, Caraş, Cubin, Torontal, Ciongrad, celui de Zarand, les populations étrangères du royaume, «les Roumains, les Slaves et les *Ivanchi*, les Cumans et les Philistains» (Iazygues), les comtes de Bihor, Sătmar, Szolnok, Ugocsa, Becheş, Maramureş, Crasna, Bereg, puis les Transylvains, avec l'évêque et le voévode, les comtes des Szekler avec les Saxons. Les deux princes s'y ajoutent, considérés comme des vassaux, avec «tous les leurs, cuirassés *(pancerati)*, au nombre de 10.000» [7].

[1] Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.*, série III, V, pp. 333—337, et la traduction française, dans la *Rev. hist. du Sud-Est europ.*, III (1926), pp. 8—13.

[2] Mention de dom Pedro, dans un acte du 7 juillet, de Râşnov; Iorga, dans les *Conv. Lit.*, 1901, pp. 383—384 (aussi d'après *Notes et extraits*, I, p. 435, note 1; p. 452, note 3; *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 85).

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 544—546, n° CCCCLVI et suiv.

[4] *Ibid.*, pp. 550—551, n° CCCLX. Il avait avec lui à peine 225 «lances».

[5] *Ibid.*, p. 536, 541.

[6] Ernst Kühlbrock, *Die Rosenauer Burg*, Vienne 1896, p. 15, note 1; Iorga, dans les *Conv. Lit.*, XXXIV, p. 427; dans les *Mem. Ac. Rom.*, *loc. cit.*

[7] Wayvoda moldavus et transalpinus cum omnibus suis panceratis decem millia; N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 568.

La date de ce projet est indiquée aussi par le fait que « le prince de Moldavie devra marcher contre les Turcs et les régions transalpines avec toutes ses forces » [1].

L'empereur était à Câmpulung du 2 mars au 6 avril [2]. On le voit accorder, de là, un privilège aux Dominicains du « Cloaşter » et s'occuper de menus détails [3]. Une fois que Radu avec ses Turcs se fut retiré, il crut qu'il pourrait revenir en Transylvanie, d'où, de Feldioara, il envoya un bulletin de victoire [4].

Mais, comme, en même temps que l'été, les Turcs font de nouveau leur apparition et des luttes sont livrées autour de Giurgiu, occupé par Dan, l'empereur reparaît, dans des conditions militaires, de beaucoup inférieures à sa dignité et surtout à sa grande vanité. Au commencement du mois de juillet, il était à Râşnov et, le 22 du mois, à un « Rapiz », qui ne peut être que Cohalm, appelé par les Saxons « Reps » [5]. Appelé vers le Danube supérieur par la mort de son vieux vassal Étienne Lazarévitch, — de sorte qu'il est à Orşova le 6 avril [6] —, il ne reviendra plus à l'endroit où il avait accompli si peu de choses.

Dorénavant Dan, auquel, au commencement de 1428, on avait promis un grand secours, aussi avec des troupes lithuaniennes que devait commander Étienne Rozgonyi, resta de nouveau seul, réussissant cependant à prendre et à tuer son rival de plusieurs années [7], qui avait été le motif des attaques turques continuelles sur le Danube. Il était si libre de ce côté au printemps encore, qu'il a pu aussi prêter secours à Sigismond, qui combattait à Goloubatz, contre des Turcs venus prendre l'héritage du despote serbe mort. Là les siens, dont le nombre a été supputé, d'une façon exagérée, à « 6.000 » rencontrèrent

[1] Vajvoda Moldavus contra Turcos et partes transalpinas cum tota potentia; *ibid.*, p. 567.

[2] *Ibid.*, p. 542, n° CCCCLIV.

[3] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, pp. 81—82.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 14.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 547—549, n° CCCCLVIII; *ibid.*, pp. 544—546; Iorga, dans les *Conv. Lit.*, XXXV, p. 383; Aschbach, *Gesch. Kaiser Sigmunds.*

[6] D'après Nagy-Paur-Rath-Wegele, ouvr. cité, I, p. 319, aussi Al. Vasilescu, ouvr. cité, p. 33, note 1.

[7] Ses boïars disparaissent tous dans quelque grand massacre; Al. Vasilescu, ouvr. cité, p. 34.

aussi des chevaliers roumains de Hongrie [1]. Comme l'empereur préférait une paix avec les Turcs, qui auraient admis sa pénétration sur le Danube serbe et qu'aussitôt qu'il eut cette paix, il commença sa retraite, les gens de Dan et les Polonais furent ceux qui restèrent exposés à la vaillance ottomane [2]. Parmi les co-nationaux du prince dans le Banat, on trouva parmi les morts les kénèzes Romain, fils de Costea, et Michel, fils de Farcaș, de l'ancien nid de braves de Măcicaș, ainsi que leurs compagnons de la Cour de Bezere (ce qui est la même chose que Băsărabă) [3]. Le protonotaire du roi lui-même écrit, parlant de ces combats aux siens, en Allemagne: « Si on vous dit que notre prince, dans sa dernière bataille contre les Turcs, a souffert de grandes pertes, ne le croyez pas. Car Sa Majesté n'a pas même perdu deux cents hommes, et ceux-là tous de pauvres gens de Valachie, sauf Zawischa (Niger) », un Polonais, « qui a été tué » [4].

Puis, quand les Turcs partirent de Goloubatz, ils ne manquèrent pas de se jeter en pillards sur le pays de Dan et on a cru, à un certain moment, que celui-ce avait été tué ou pris [5].

[1] Élie Minea, ouvr. cité, p. 190. Cette mort du « fils de Mircea » est mentionnée dans le récit confus de Dukas, *loc. cit.*

[2] Długosz (pour la participation et le désastre des Polonais); *Liber Cancellariae Stanislai de Czołek*, pp. 527—528; Bertrandon de la Brocquière, éd. Schéfer, 1892, p. 197, à côté des documents de Féjer, ouvr. cité, X[6], p. 900; *Mon. Hung. Hist., Diplomataria*, XXXIII, p. 78 et les documents polonais dans les *Mon. Poloniae*, VI, p. 800; XII, p. 212. La bibliographie a été rassemblée dernièrement par M. Minea, ouvr. cité, p. 190, note 4.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, I, pp. 556—557, n° CCCCLXV; pp. 561—562, n° CCCCLXVIII; pp. 571—573, n° CCCCLXVIII; cf. Hurmuzaki, II, pp. 44—45.

[4] Und, ob ewch iemand sagt das unser Herr in dem nechsten Fechten mit den Turken gross Sched empfangen hett, das wollet Ir nicht glauben, wan Sin Gnad nit. cc. man verloren, und alles arm Leutt wz der Wallachey vusz genomen Herr Gawisch, der da erslagen ward; *ibid.*, I, p. 552, n° CCCCLXI. Des dons aux combattants roumains du Banat: Romain, fils de Costea, Michel, fils de Farcaș; N. Densusianu, *ibid.*, pp. 556—557, n° CCCCLXVI. Vlad et Jacob, son fils, Pierre le Brave; *ibid.*, pp. 561—562, n° CCCCLXVIII.

[5] Prochaska, ouvr. cité, p. 802; *Mon. Poloniae*, V, p. 802; *Arch. f. öst. Gesch.*, XLII (1875), p. 527.

Ici encore les chroniques turques (Seadeddin, II, pp. 46—48), invoquées par M. Al. Vasilescu (p. 34), n'offrent pas de base certaine, surtout dans cette dernière forme, si tardive.

De fait, Dan était encore dans une de ses résidences en septembre et octobre, entouré de ses fils, Danciul et Băsărabă, et de ses anciens boïars, distribuant des donations [1]. *Il avait conclu sa paix séparée, payant le tribut avec un présent de brebis pour le Sultan* [2].

[1] Al. Vasilescu, ouvr. cité, p. 25, an 1426; p. 35, note 1; cf. avec les documents de décembre 1425, Ștefulescu, *Ist. Târgu-Jiului*, pp. 333—335, an. 1427; Stoica Nicolaescu, *Alexandru Aldea*, p. 11, note; Ghibănescu, *Vlad Călugărul*, p. 142; Iorga, *Studii și doc.*, XVIII, pp. 70—71; J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 29—30; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 53—54; J. Bogdan, ouvr. cité, pp. 30—31; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 17—18, 22—23 (cf. aussi *ibid.*, p. 34, notes).

[2] Passage dans N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p.761, relevé par M. Élie Minea, ouvr. cité, p. 293, note 1, à côté du témoignage de Dukas, p. 202.

CHAPITRE II

LA LUTTE POUR LE DANUBE ENTRE ALEXANDRE, PRINCE DE MOLDAVIE, ET LE VALAQUE DAN

Le nouveau grand coup turc, en 1428, contre la Valachie semble avoir été porté au su du prince Alexandre, et de nouveau Sigismond, qui du reste conclut lui aussi avec les Turcs un armistice de trois ans, comprenant la Valachie et la Serbie [1], propose à son allié polonais d'écarter cet ami des Turcs et ce perpétuel fauteur de troubles. Jusqu'à ce qu'une décision dans ce sens ait été prise, il n'est pas même disposé à venir à l'entrevue projetée à Luck, pour confirmer les anciennes décisions de Lublau. Vitold fut excité lui aussi contre le prince de Moldavie. Alexandre craignait tant une attaque hongroise contre Chilia, qu'il fit construire un barrage à l'entrée de cette embouchure du Danube, faisant naufrager ou revenir les vaisseaux qui se présentaient là pour le commerce habituel [2].

En janvier 1429, les trois souverains alliés se rassemblèrent pour régler, par-dessus les têtes de Dan et d'Alexandre, la situation dans ces régions roumaines où régnait maintenant une discorde si triste et si dangereuse, qui détruisit, à cause du brave chevalier aventureux Dan, toute l'oeuvre prudente d'un Mircea.

Sigismond avait réussi à réaliser son plan avec les Teutons, qu'il avait voulu rendre *maîtres de tout le Danube jusqu'à la Mer*, et Klaus de Redwitz était maintenant à Severin,

---

[1] Prochaska, ouvr. cité, pp. 818—819.

[2] *Ibid.*, pp. 859—860; Iorga, *Notes de extraits*, série II, pp. 252 et 253—254.

arraché à Dan, jouissant en Transylvanie des revenus des mines qu'avait eus jusque là Pippo, maintenant disparu [1]. *Les Roumains avaient donc perdu le Danube, et ainsi Sigismond revenait à ses projets de 1396, à chaque occasion remis sur le tapis en ce qui concernait Chilia.* Sans s'en rendre compte complètement, poussé seulement par son esprit agité, le vieil empereur-roi, dont la pensée n'avait du reste rien de commun avec le nationalisme moderne, servait tout de même en Orient les mêmes buts naturels de l'expansion hongroise qu'il avait atteints en partie par sa lutte contre les Vénitiens sur la Mer Adriatique. Et il trouvait dans son protégé Dan l'instrument qu'il pouvait employer pour obtenir un résultat qu'avec le peu de moyens dont il disposait, il n'aurait jamais été en état, de loin, d'atteindre à lui seul.

Dans cette assemblée de Luck on décida une enquête hongro-lithuanienne en Moldavie [2], comme si ce pays n'avait pas été un territoire d'« autocratie ». Les envoyés de l'Ordre Teutonique, intéressé de nouveau, comme vers 1200, aux affaires roumaines, *avec l'instinct germanique qu'il pouvait apporter avec lui, et qui était maintenant relié aux appétits hongrois*, écrivaient au Grand Maître qu'on a pris en discussion la question de Chilia. Et, *le problème de la Moldavie elle-même s'étant posé avec décision*, « il faudrait parler à notre *Hofmeister* pour la Moldavie, etc., de même qu'en a parlé l'Empereur avec le Roi de Pologne et le Grand Prince ». Ce qu'on a discuté en janvier-février résulte de la lettre de Sigismond adressée au chef de l'Ordre, datée du 17 avril: « en ce qui concerne le prince Alexandre de Moldavie, notre ambassade et celle du Grand Prince doivent se trouver, le jour de la Saint Georges, en Moldavie », avec un mandat impératif, une sommation. Et, à savoir, dit cette lettre, « pour ces affaires dont on a parlé à Luck et surtout *pour que Chilia nous soit confiée* ».

Le Grand Maître devait tenir les siens prêts: « c'est pourquoi il nous semble recommandable de tenir prêts les

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I, pp. 591, 599, n° CCCCXCIV; Pesty, ouvr. cité; Voigt, *Gesch. Preussens;* Fessler-Klein, ouvr. cité., II, pp. 373—374.

[2] Prochaska, *loc. cit.*, pp. 809—810.

frères et leurs gens *pour le cas où Chilia nous serait livrée d'une façon paisible*, pour ne pas tarder en cela, chose qui nous semble d'une grande importance pour toi et pour ton Ordre »[1].

Vladislas eut cependant le sentiment du désavantage qui pouvait sortir pour le Pologne de cet établissement au Sud de ses possessions, sur le chemin des aspirations du royaume vers la mer du Sud, de la même puissance, si ennemie hier encore, qu'il avait trouvée devant lui du côté de la Mer du Nord.

Alors que Vitold, pensant à la couronne royale que pouvait donner Sigismond, continuait à soutenir la politique d'expansion vers la Mer Noire de ce dernier, le roi de Pologne rejeta cette médiation lithuano-russe qui, pour la première fois, se présentait avec une hardiesse si brutale dans les affaires moldaves[2]. Indigné, le Grand Knèze s'en plaignit à l'empereur auquel il était si étroitement lié.

Il observera cependant une entente *qu'Alexandre aussi déclara, avec une fière résolution indignée, ne pas vouloir accepter, fût-ce même sous la forme d'une préparation pour la croisade générale*, car il comprenait ce qu'on ourdissait en cachette, alors que les envoyés de Dan présentaient la description même des frontières qui auraient été « usurpées » par les Moldaves. Sigismond, continuant à soutenir une politique lithuanienne qui était jusqu'à un certain point la sienne, la défendant néanmoins, comme de coutume dans la longue histoire de ses négociations, avec un manque croissant de conviction et d'énergie, montra lui aussi qu'il fallait en finir une fois pour toutes avec « ces querelles de frontières pour lesquelles il y a discussion entre les gens de Bessarabie et les Moldaves ». Mais il n'avait pas envoyé son délégué avec les pouvoirs nécessaires pour ce jour décisif de la Saint Georges[3].

[1] Und sunderlich daz uns Kylia sol geantwurtt werden. Dorumb so dunket uns geraten sein, das du deines Ordens Bruder und Leut zurichtest, ob uns Kylia also fridlich sein wurde, daz sie des nicht versawmten; daz dunket uns groszlich fur dich und deinem Orden sein; *ibid.*, p. 823. D'après Voigt, *Geschichte Preussens*, IV, pp. 533—535, les Chevaliers s'étaient déjà fixés, ainsi que nous l'avons vu, à Severin.

[2] Prochaska, ouvr. cité, p. 830.

[3] *Ibid.*, p. 830 et suiv. M. Minea cite (ouvr. cité, p. 196, note 2) aussi un passage de Raczyński, *Codex diplomaticus Lithuaniae*, 1845, p. 951, dans lequel

Mais bientôt ce qui avait été jusque là un objet de discussion entre Sigismond, Vladislas et Vitold devint *un motif de guerre entre Moldaves et Valaques*, — la première guerre, car « l'expulsion » de Iuga par Mircea n'avait pas provoqué, à ce qu'il paraît, de vraies hostilités. Et, ce qui est plus triste encore, *c'est que celui qui avait élevé le drapeau de la croisade sur le Danube demandait maintenant aux Turcs des secours pour attaquer cette Moldavie voisine à laquelle il réclamait Chilia, avec son ancienne « Bessarabie » héréditaire.*

La culpabilité de Dan, envers le présent et l'avenir de sa nation, et surtout envers ce qu'il avait été lui-même, ne peut pas être diminuée. Mais derrière l'action de celui qui, *de fait, avait le droit de réclamer des terres qui faisaient partie de son héritage bessarabien, on voit autre chose: l'action permanente, pendant trente ans, tendant à la création d'un Danube de croisade, sous lequel se cachaient les intérêts territoriaux du roi de Hongrie. Avec cette région entre les mains d'Alexandre, Sigismond n'aurait pas pu avoir « la route du côté de Licostomo », alors que de la main faible de Dan ces mêmes districts pouvaient être arrachés pour donner aux Teutons, qu'on aurait jetés aussi de ce côté du Sud sur une Pologne mal assurée, aussi l'autre bout de cette nouvelle ligne militaire et économique.*

La présence, en 1428 et 1429, à Caransebeș de Sigismond, les mesures prises pour renforcer la situation des Teutons montrent avec quelle ténacité il tenait à cet idéal politique [1].

Par des sources polonaises, nous connaissons cette misérable affaire de guerre entre Roumains. Dan ne vient pas lui-même avec une armée, mais envoie dans le pays dont il réclamait la domination quatre troupes d'agression; dans la seconde attaque contre « la domination d'Alexandre qui est près de la cité de Chilia » [2], il y avait quatre de ces

---

Vladislav montre que plus d'une fois il a envoyé des troupes au secours de ces « Bessarabiens ». Voy., dans le texte, plus loin.

[1] Voy. plus haut.

[2] Bona ipsius que sunt circa castrum Kylie; Prochaska, ouvr. cité, p. 834 et suiv.; Lewicki, ouvr. cité, II, pp. 501—503.

compagnies militaires. Les Moldaves, probablement sans qu'Alexandre lui-même fût accouru pour se mettre à leur tête, poursuivent les ennemis, parmi lesquels sont mentionnés aussi des Turcs, probablement pour compromettre Dan devant l'alliance de croisade.

La réclamation adressée à Sigismond n'amena, comme on pouvait s'y attendre, aucun résultat. Car ce qui s'était passé était, au fond, *son oeuvre à lui*. Vladislav fut indigné de cette attitude et présenta à son voisin une longue liste des péchés commis par lui contre la cause chrétienne et la justice elle-même [1], « en ce qui concerne un château appelé Chilia et d'autres frontières qu'il affirmait avoir été ravis à la Bessarabie par le Voévode (Alexandre) » [2]. Mais Vitold, qui aurait dû être l'arbitre principal dans cette querelle, n'appuya pas ces accusations; il faisait une politique décidément anti-polonaise, bien qu'il n'eût pas obtenu de Sigismond cette couronne royale qu'il poursuivait depuis si longtemps. Il avertit Vladislav que, contre l'empereur-roi, qui avait raison, il ne consentirait pas à partir en guerre [3].

L'intrigue hongroise, indigne d'un si grand seigneur, se présentant comme maître du monde entier, se poursuit. Il évite de donner une réponse décisive, mais dénonce Alexandre, dont la mort avait été signalée, prétendant que celui qui, à ce moment, était le plus décidé pour la cause chrétienne s'est entendu non seulement avec les Turcs, mais aussi avec les Tatars [4]. Il se montrait disposé, du reste, à conclure une entente avec ses anciens ennemis, les Hussites, *pour se jeter sur la Moldavie et la conquérir* [5].

Or, Alexandre n'avait aucun lien avec les « Infidèles » d'une espèce ou d'une autre. Mais, après ce qui s'était passé, après ce qui le menaçait encore, il ne pouvait plus tolérer Dan comme voisin.

---

[1] Długosz, 1-ère édition, I, col. 514—515; 2-ème édition, XIII, pp. 367—368.
[2] Prochaska, ouvr. cit, pp. 908—910.
[3] *Ibid.*, pp. 841—842, 908—910.
[4] *Ibid.*, pp. 847, 915.
[5] *Ibid.*, p. 851.

A sa Cour on rencontre, depuis quelque temps, un boïar valaque, Aldea, beau nom transylvain de la région de Făgăraș [1], qui, certainement, ne s'était jamais présenté jusque là comme fils de Mircea I-er et ayant un droit d'héritage sur la Valachie. *Le Moldave en fit un prince Alexandre*, d'après son propre nom, qui n'était pas trop différent de celui d'Aldea lui-même, lui donnant le moyen de combattre Dan. L'établissement de ce prétendant, soutenu par un boïar Albul (Le Blanc), qui figure près de lui presque comme un corégent, fut accompli, de même que celui de l'usurpateur Vlad en 1395, avec l'acquiescement du roi de Pologne, auquel ce « Palatin de la Bessarabie » prête hommage en 1430 [2]. L'année suivante on le voit écrivant aux marchands de Brașov [3], alors que Dan était encore dans sa résidence, et il mentionne aussi sa domination au Nord des Carpathes, en septembre de cette année 1430 [4].

Occupé par ses affaires en Occident, Sigismond ne suivit pas cependant cette fois avec énergie la ligne sur laquelle il s'était engagé. Comme il avait reçu la fausse nouvelle que Dan était mort, il fit partir de Nuremberg, où il l'avait sous la main, un troisième prince, d'une vie très troublée, pleine d'aventures errantes jusque là, un Vlad, qui prit, tel était le grand prestige de Mircea, des années après sa mort, le titre de fils de ce dernier. C'est celui qu'on appellera, peut-être à cause de l'Ordre du Dragon, du « Drac », que Sigismond avait créé pour cette grande croisade qui ne commencera jamais: Vlad Dracul. Mais, ne pouvant arriver à rien pour le moment avec ce protégé, l'empereur se contenta de reconnaître le prince Alexandre, le nouveau. Il n'est pas impossible que cette agrégation à un ordre de croisade ait été un

[1] Ce doit être un autre que celui qu'on trouve sous Mircea jusqu'en 1400; Al. Vasilescu, ouvr. cité, p. 39, note 5. Autrement il aurait été, vers 1431, un sexagénaire, ce qui ne paraît pas concorder avec le rôle qu'on lui attribue maintenant.

[2] Lewicki, ouvr. cité, pp. 38, 50; Rykaczewski, *Inventarium*, p. 134.

[3] J. Bogdan, *Relațiile*, p. 311; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 15. Mentionnons aussi l'idée curieuse de M. Vasilescu de faire de lui ce Tzar Alexandre qu'on a discuté; *ibid.*, pp. 39—40.

[4] Hasdeu, *Arch. Ist.*, I[1], p. 73; Ștefulescu, ouvr. cité, p. 15.

moyen de gagner le futur prince à une action conquérante du catholicisme [1]: il avait reçu, du reste, en présence de Klaus de Redwitz, le drapeau de croisade de Saint Ladislas [2], et, en effet, le 8 février 1431, par un acte slavon proclamant sa qualité de vassal de l'empereur et roi, il s'obligeait à appuyer la foi latine, employant la lance apostolique des Franciscains [3], auxquels à ce moment même le Pape avait accordé un privilège de prédication dans les régions de Severin et de Haţeg [4], mentionnant, d'après des informations hongroises, Căvăran (« Harabko », Haramkö), Amlaş (« Alsan »), « Kabol », donc Cubin, Orşova, Cueşti, « Chery », Sebeş.

Par cette décision, *la politique agressive, mais heureusement irréelle et peu constante du vieux souverain passe sur un nouveau plan. Il est question maintenant, non seulement du Danube hongrois, de Severin à Chilia, mais aussi de la consolidation de cette prise de possession future au nom de l'idée de la croisade par une oeuvre de catholicisation.*

Sigismond pouvait d'autant plus croire que de pareilles expéditions de croisade sont capables d'être menées à bonne fin, qu'Alexandre de Moldavie était mêlé à la coalition contre le roi de Pologne, envoyant un contingent qui pénétra jusqu'à Sniatyn et à Kolomia, qui ne lui avaient pas été cédées [5].

Mais, pour empêcher l'accomplissement d'un projet si séduisant et pour lequel paraissait offrir une garantie la hardiesse et la loyauté de Vlad, la nouvelle offensive du Sultan suffit,

---

[1] Les informations que donne le biographe de Sigismond, Eberhard Windecke doivent être acceptées avec la plus grande précaution. Voy., pour les avatars de Vlad, chap. 259. — Vitold aussi et même le despote Étienne avaient été reçus dans cet Ordre. Voy. Élie Minea, ouvr. cité, pp. 197—205 et note 2. « Merzweyda », le fils de « Pancrace », est le fils de Mircea le « Ban ».

[2] *Ibid.* (d'après Windecke).

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 749, n⁰ DCXX.

[4] *Ibid.*, pp. 575—580, n⁰ CCCCLXXXI.

[5] Długosz, livre XI. Pour la situation générale, Élie Minea, ouvr. cité, pp. 10—12; Iorga, *Studii şi doc.*, V, pp. 653—654, 654—655; G. Popovici, *Căderea ipotesei anului dela Martie*, dans le journal *Epoca*, 7 juillet 1905.

Mourad ayant été gagné aussi par l'anarchie valaque, ou, ayant peut-être appris les intentions qui le menaçaient, et, même par la nouvelle que la mort de Vitold, auquel Alexandre avait fait des offres au moment où il abritait des Hussites, ennemis de Sigismond, les logeant à Trotuș où ils écrivirent la traduction de l'Évangile [1] et les colonisant sur une ligne qui allait jusqu'à Ciubărciu, au-dessus de Cetatea-Albă [2], avait produit une lacune dans le front de combat de la foi catholique, ce qui ouvrait, avec le manque de volonté de Vladislav et l'impuissance permanente qui torturait Sigismond, d'autres perspectives à la frontière du Nord de l'Empire musulman en formation. Et Vladislav, pour rompre l'alliance de Sigismond avec les Teutons, proposait maintenant à l'empereur une alliance contre la Moldavie [3].

La guerre sur le Danube commença dès l'année 1431, sous la conduite des begs de frontière, le vieux Firouz de Vidin et deux autres de ces « marquis » danubiens du Nord.

On a cru que c'était contre Dan, dont les agissements contre la Moldavie avaient cessé depuis longtemps, qu'Alexandre aurait commencé l'expédition dont parle Ladislas Apor, le voévode de Transylvanie, lorsqu'il dit que, d'après des nouvelles venues de Moldavie même, le prince du pays « se trouve au milieu d'une nombreuse armée qu'il a rassemblée et que le grand vornic lui-même, avec beaucoup de guerriers, est descendu vers Putna », district qui était alors valaque, « avec l'intention de pousser ses armées vers la Valachie ou d'attaquer la Transylvanie » [4].

---

[1] Voy. aussi Horváth, A. Kardos et A. Endrödi (présentation par J. Kont), *Histoire de la littérature hongroise*, Paris, 1900; Friedric Keinz, *Zwei altungarische Texte aus einer Handschrift der k. bayer. Hof- und Staatsbibliotek*, Munich, 1879. Cette œuvre a été faite par Thomas Pécsy et Valentin Ujlaky de Kamancze, en 1416; copiée en 1466 par un Georges Neméthy.

[2] Lewicki, *Index actorum*, pp. 267—269, 284—286, 305—306.

[3] *Ibid.*, p. 200, n° 1720. Sigismond reste cependant allié de ceux-ci, leur dénonçant les mauvaises intentions polonaises.

[4] Narrant ut Wajvoda moldaviensis summa cum multitudine congregatus est, et ipse magnus Provisor cum suis multiplicibus versus Puttnam venit. Tamen fama viget ut versus Transalpinas suos exercitus moveret, aliqui vero ut versus vestros aggrederetur: Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 15.

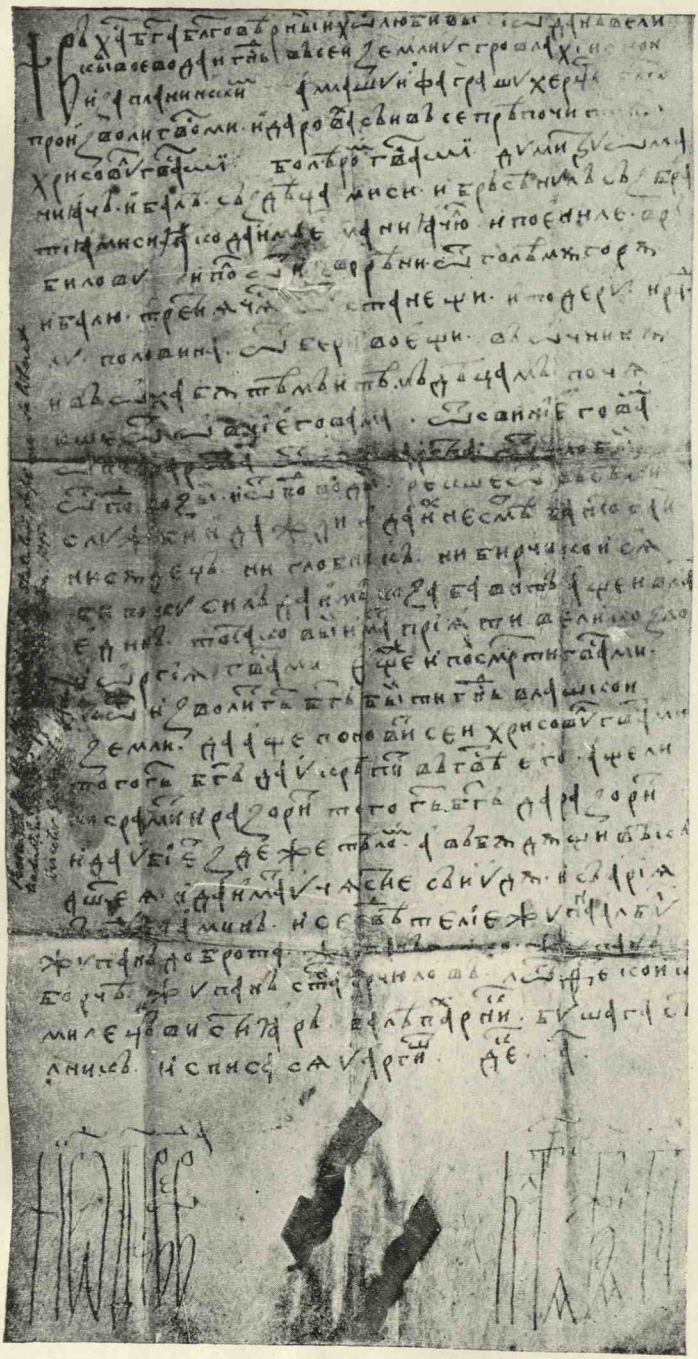


Fig. 3. — Décision de Dan II, prince de Valachie.

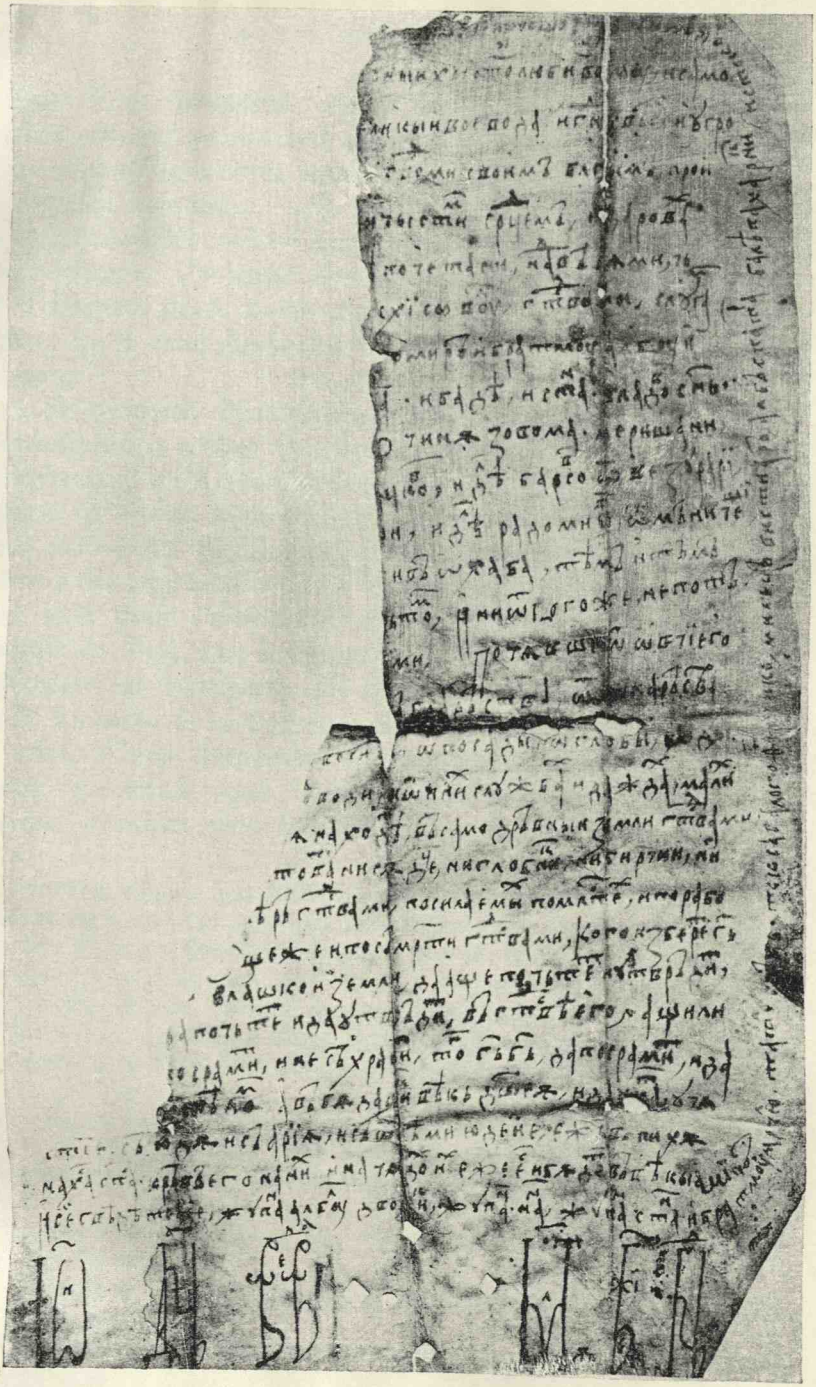


Fig. 4. — Décision de Dan II, prince de Valachie.

Mais Dan lui-même, *après les trois années d'armistice expirées*, ce qui permettait au Sultan de frapper un grand coup contre Sigismond et ses associés, était, — s'il ne s'agit pas d'Aldea lui-même, — le plus menacé, lui qui ne pouvait pas être considéré même quelques années auparavant comme étant vraiment l'homme des Turcs. C'est pourquoi on savait à Raguse, deux mois après, au commencement de septembre, qu'il avait battu les Turcs qui avaient pénétré dans son pays [1].

A ce moment Alexandre-Aldea, borné à un seul coin de domination, n'était pas encore établi [2]. Vlad guettait en Transylvanie, qu'il avait ordre du roi de défendre [3], et il demandait qu'on ne fournisse pas du cuivre à Aldea et à Albul, qu'on arrête les Moldaves, qu'on lui permette de les soumettre à des représailles, pour ce qu'ils lui ont volé, qu'on conserve tout pour l'empereur et roi, qu'on n'accepte pas la monnaie de Dan, que les gens de Sibiiu lui ont déjà refusée [4]. Il assurait les bourgeois de Braşov qu'Aldea était mort et que le moment de sa descente en Valachie venait d'arriver. De son côté, Aldea demandait que son ennemi soit livré [5], cet ennemi qu'Albul, qui l'appelle par dérision « Drăculea », présente comme prêt à partir pour la Porte du Sultan [6].

[1] Teuchros aliquos, qui Vlachiam intraverunt, conflictos esse; Gelcich-Thallóczy, ouvr. cité, pp. 357—358. Des documents de Dan en 1430: Hasdeu, *Arch. Ist.*, I[1], p. 73; Ştefulescu, *Doc.*, pp. 15—16; cf. Stoica Nicolaescu, *Doc. slavo-rom.*, p. 217; de 1431, 30 janvier, J. Bogdan, pp. 32—36; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 23—26. D'autres documents non-datés.

[2] Le 14 juin 1431 il est à Târgovişte; J. Bogdan, ouvr. cité, p. 311; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 15. Le 16 novembre à la même place; St. Nicolaescu, ouvr. cité, pp. 209—212.

[3] J. Bogdan, ouvr. cité, pp. 54—55. Voy. aussi Tocilescu, ouvr. cité, pp. 39—40. Le 30 janvier, Dan est à Târgovişte, confirmant le chrysobulle des Brassoviens; J. Bogdan, ouvr. cité, pp. 32—35; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 23—25.

[4] J. Bogdan, ouvr. cité, pp. 56—57, 58, 59; Tocilescu et Gündisch, ouvr. cités, à la même date.

[5] J. Bogdan, ouvr. cité, pp. 47—48, 57, 201—251; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 28—29, 45.

[6] J. Bogdan, ouvr. cité, pp. 249—250, 250—251; Tocilescu, ouvr. cit., pp. 377—379.

Cependant, en Moldavie, après une attaque sur la Pocutie, mentionnée par Długosz, Alexandre, qui pouvait être le grand appui et qui avait couronné depuis peu sa réputation par *la seule grande victoire qu'on eût gagnée contre les Turcs*, avait fermé les yeux après trente-deux ans et huit mois de règne, que supputent avec orgueil les Annales de Bistrița, sa fondation et celle de la dynastie qu'il avait consolidée, le 14 janvier 1432 [1].

Un homme pondéré, qui se servait de chacun, mais ne se livrait à personne. Il s'était détaché de l'ancien esprit «maramurésien», devenant, de président des boïars, ses pairs, d'un *primus inter pares* avec les camarades de la conquête initiale, ainsi que l'avaient été les barons normands en Angleterre sous Guillaume le Conquérant et sous ses premiers successeurs, un autocrate sous l'influence byzantine que lui seul, et non les princes de Valachie, ses contemporains, avait ressentie et acceptée, jusqu'à porter, comme les empereurs de Constantinople de son époque, le chapeau à gouttière qu'on voit dans les portraits de Louis XI. Mais il n'avait pas passé aux formes latines que lui offrait l'Église occidentale, à laquelle il n'accordait que rarement une grâce passagère, finissant par une alliance orthodoxe lithuanienne et par l'abri offert aux Hussites exilés. Il a toujours évité Sigismond sans esquisser jamais un geste d'inimitié à son égard. Se gardant bien, jusqu'à la fin, d'avoir des liens avec ce Grand Knèze Vitold, dont il était le voisin du côté de la Russie et de la Podolie, il n'a vu dans la Pologne autre chose que la continuation de cet État russe avec lequel dès le commencement ses prédécesseurs avaient eu tant à faire, dans les bons et les mauvais jours. Son hommage d'«ami» n'a pas été uni au tribut et aux présents qui s'imposeront

[1] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 35. La date de 6942 est calculée d'après l'année qui commence au mois de mars. Cf. cependant l'opinion de J. Bogdan, *ibid.*, pp. 64—65. Mais il faudrait, pour la date de 1434, que les documents intérieurs et les actes d'hommage de son successeur Hélias aient été faits par lui en tant que régent; mais alors cela aurait signifié que, comme Michel pendant la maladie de Mircea, il l'aurait fait avec la volonté et au nom de son père. Voy., d'une façon plus large, Élie Minea, ouvr. cité, p. 225, note 1, 231, note 2.

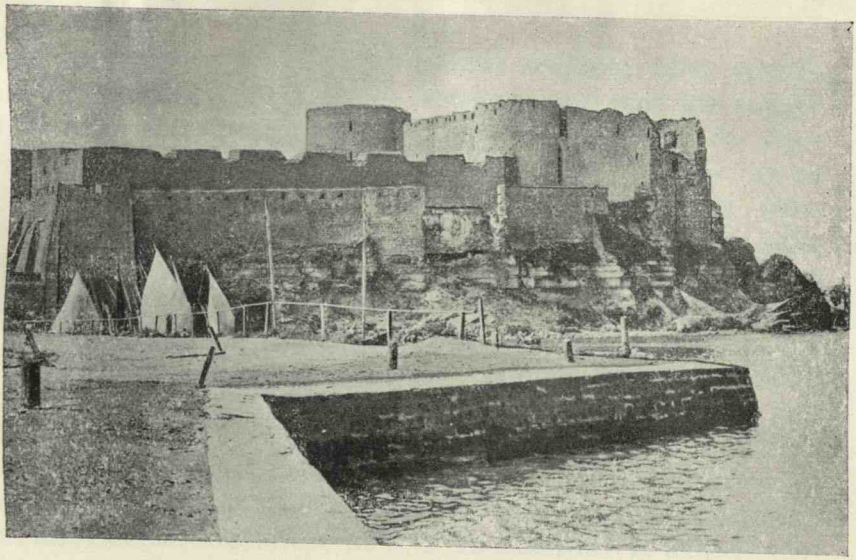


Fig. 5.

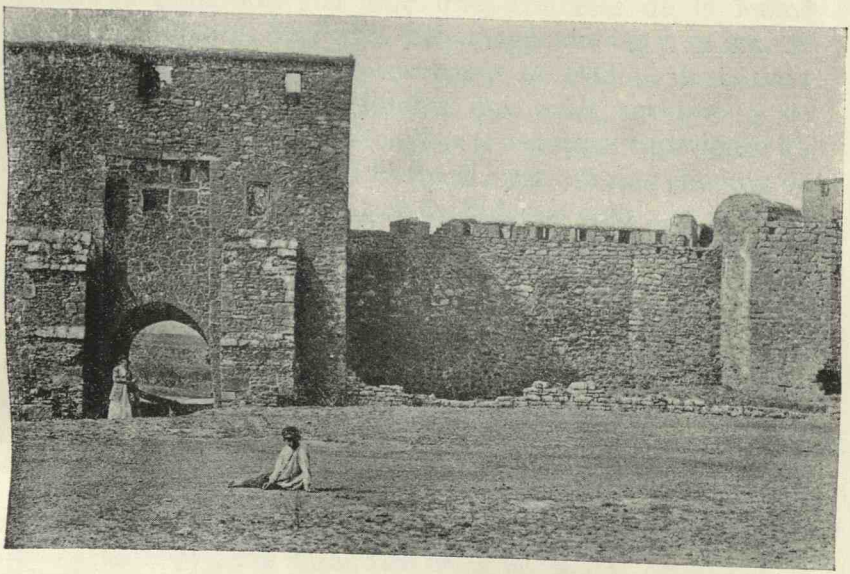


Fig. 6. — Murs de Cetatea-Albă (Moncastro).

sous ses successeurs, ni à un secours militaire, et la participation des siens à la bataille de Marienbourg, sans être sujette à doute, a une apparence de légende [1]. Avec tant de chevaliers autour de lui, il a été capable de les dominer, ne se laissant pas surfaire par une agitation qui, après lui, pendant un quart de siècle, commettra toutes les erreurs pour arriver, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, à la ruine. Son mariage avec Maguerite de Losoncz reste peu certain [2], malgré l'inscription recueillie par un prêtre catholique qui désirait rehausser de cette façon sa foi, pendant le XVII-e siècle seulement; avec la Moldave Anne, qui fut sa compagne jusqu'au seuil de l'âge mûr, lui donnant en 1409 son successeur Élie ou Hélias, il avait mené une vie honnête, bien qu'au milieu de ce long mariage on eût enregistré la naissance, par une Stanca, inconnue, de son fils Étienne [3], et dans le mariage avec Ryngalla-Marie il chercha un rehaussement de situation, pareil, du reste, à celui qui avait été réalisé par le premier lien de parenté avec la dynastie des Jagellons, sous son oncle, Pierre. Quand ce second mariage certain dut être rompu, il demanda pour son fils aîné une princesse de la même famille, et la fiancée, Marinka, fut amenée en 1425 en grande solennité par ce Guédigold, gouverneur de Podolie, important personnage politique et militaire qui avait, presque à ce moment, consolidé par des moyens techniques supérieurs les murs de Cetatea-Albă. Si, à la fin, il s'est uni aux ennemis de Vladislav, il l'a fait croyant que la Pologne était sur le point d'être partagée, et alors il se présenta, naturellement, réclamant sont héritage.

Partant d'un acte d'union roumaine, car Mircea avait rétabli en sa personne la légitimité sur le trône du pays voisin, Alexandre s'est écarté pendant longtemps, pour plus de dix ans, de la ligne de conduite de son bienfaiteur, mais il s'est bien gardé de se mêler à ces situations intérieures des

[1] De même la présence de l'élément moldave, et de l'élément valaque aussi, dans le combat de Morchava entre les Polonais et le Ruthène Fedko (d'après Długosz, voy. Élie Minea, *Vlad Dracul*, pp. 50—51).

[2] Cf. *ibid.*, p. 66, note 2.

[3] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 35.

Turcs, qui ont amené les progrès et la grandeur, mais aussi la rapide perte de territoire et la décadence du prince de Valachie. En ces Turcs, si « chevaliers » à leurs moments de nécessité, lorsqu'ils avaient besoin de chrétiens comme appui et comme défenseurs, il a toujours vu des guerriers, vivant de la guerre de chaque année, dont il vaut mieux qu'un homme sage se garde. Pendant les longues années de malheur de son vieux voisin, il n'a pas touché à ses frontières, bien que cette Bessarabie valaque lui coupât le chemin vers le Danube inférieur et entrât comme un coin dans ses terres, du Pruth à la confluence du Dniester à Cetatea-Albă; il semble les avoir occupées seulement au moment où, par la défaite et la mort du prince Michel, par les combats entre les bâtards de Mircea, ces districts pouvaient être perdus, non pas entre les mains des Turcs dans leur nouvelle avance, mais entre celles de Sigismond, qui poursuivait, avec d'incessants retours, son ancien rêve de domination danubienne. Il n'a pas cru devoir céder ce lambeau de province, pour lequel, au besoin, il était prêt à verser du sang roumain, pas même à ce Dan le Brave dont il connaissait, au fond, la faiblesse et dont il pouvait prévoir la catastrophe finale.

Dans un nouveau mariage avec Marine, beaucoup plus jeune que lui, il avait trouvé un bonheur domestique que ne troublait pas la pensée que, poussés par des partis rivaux parmi les boïars, se disputeront pour un si bel héritage Élie, le fils légitime, et les descendants de ses amours cachées, fils qu'il n'osait pas citer parmi les témoins de ses documents. L'esprit calme, il finissait son grand règne solide, laissant comme enseignement ce bon calcul moldave dont, instinctivement, seront dominés tous les princes et tous les hommes politiques que donnera aux Roumains, personnalités laborieuses et évitant les vains bruits et l'aventure hardie, cette bonne et sainte mère qu'a été la Moldavie [1].

[1] Voy. aussi Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.* 1933, reproduction dans *Portrete și comemorări* (éd. *Biblioteca pentru toți)* (1936), et P. P. Panaitescu, *Alexandru-cel-Bun*, Bucarest, 1933 (chapitres culturels). — Pour la date de la mort, aussi les pièces des Archives de Königsberg, chez Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 361—363.

CHAPITRE III

LA LUTTE DES PARTIS ET LA PERTE DE L'INDÉPENDANCE

On a constaté qu'autour d'Alexandre-Aldea, qui avait, au commencement, peu de boïars à côté du tout-puissant Albul: un Tatul, qui est appelé le Serbe, un Toxaba ou Toxoabă, un Iarciu [1], se pressent maintenant des partisans de Dan, comme le vieux Radu, fils de Sahac, Nan Pascal, Dragomir, Stan, Stoica [2]. Il est entouré d'un nombreux Conseil au commencement de l'année 1432 [3]. Mais, pour s'opposer aux Turcs qui se poussaient aux gués, on n'avait que Dan: c'est ce que disent les annales serbes, très bien informées pour cette époque. Donc, le chevalier de la croix avait repris sa place.

A côté de lui il y a maintenant, à la place de Pippo de jadis, dix ans auparavant, un autre auxiliaire de Sigismond, qui restait toujours absent, un de ces hommes, de toutes les races, que ce prince à caractère international employait partout pour ses guerres. Cette fois, dans les régions de Severin, où les Teutons, peu nombreux, et préoccupés peut-être par leur intérêt étroit, se montraient de plus en plus incapables de remplir la mission pour laquelle on leur avait fixé dès le début un champ si large, un Ragusain fait la garde, qui restera longtemps dans ces régions, donnant des preuves de loyauté et de bravoure: Franko de Talovac, pour les Hongrois Thallóczy; mais on lui avait donné seulement la qualité de comte de Cubin (Keve), car partout ailleurs, dans le Banat de

[1] Al. Vasilescu, ouvr. cité, p. 40.

[2] *Ibid.*, et Stoica Nicolaescu, *Alexandru-Vodă Aldea.*

[3] Al. Vasilescu (ouvr. cité p. 45) écarte un document contemporain de Vlad, qui se trouvait encore au-delà des frontières.

Severin, il y avait les chevaliers, avec lesquels s'entendra plus ou moins le nouveau venu, exhibant sa qualité de noble de Raguse. Franko, auquel on avait donné, avec le titre de capitaine, aussi la défense de Belgrade, où il résidait, avait appris que, contre cette place forte, se préparait non seulement un Isak, qui était voévode « de Serbie », mais aussi le beglerbeg de Roumélie. Il appelle donc à son secours tous ceux qui dépendaient de lui dans ce comté, et qui étaient exclusivement des Roumains [1].

L'expédition turque partit vers l'été, et les annales serbes ont, pour la date du 1-er juin, cette notice: « Le prince Dan est mort combattant vaillamment les Ismaélites » [2]. Donc, celui qui avait gagné la gloire restant continuellement devant l'ennemi de la chrétienté et recouvrant de son corps les retards et le manque de courage d'autres plus grands que lui, *mourait à son devoir*. A peine douze ans après, son sacrifice se réunissait à celui qu'avait provoqué l'ambition ou la conscience de droit de son cousin Michel.

Fils de Mircea lui-même [3], Alexandre-Aldea chercha à son tour à continuer cette politique [4]. Nous le voyons demandant désespérément aux gens de Braşov des armes et surtout ces armes auxquelles les siens, bien qu'ils eussent vu des canons occidentaux à Goloubatz, étaient le plus habitués: des arcs et des flèches [5]. Il voulait aussi un secours de soldats de la part de ces bourgeois qui avaient pu apprécier, quelques années auparavant, ce que signifiait le pillage des Turcs sur leurs propres terres. Il avertissait, veillant à chaque moment

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 575, n⁰ CCCCLXXX.

[2] *Glasnik*, LIII, p. 87; Annales de Braşov, chez Schwandtner, I, p. 886; Windecke, ed. Hagen, 1886, p. 228. Cf. Élie Minea, *Vlad Dracul*, p. 37, note 1, pour la même année 1431.

[3] Pour l'hypothèse que Dan aurait eu la même filiation, voy. la discussion dans Élie Minea, *Vlad Dracul şi vremea sa*, dans les *Cercetări Istorice*, IV (1928), p. 29, note 3. Cf. aussi C. Kogălniceanu, dans la *Rev. p. ist., arch. şi fil.*, XII (1911), p. 24 et suiv.

[4] Pour le tribut antérieur du pays, voy. plus haut.

[5] J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 42 (aussi dans Tocilescu, ouvr. cité, pp. 30—31, n⁰ 74).

—« nos frères sont venus ici et ils ont pu juger de leurs propres yeux quelle est ma vie, à quoi je suis occupé jour et nuit » [1],— qu'il y a deux armées: à Silistrie le vieux Firouz, de l'époque de Bajazet, Karadcha-beg, Balaban-beg de Croïa, où paraîtra plus tard, en rebelle, le célèbre Scanderbeg, et un Azbouga. A Turnu, c'est-à-dire à « Pirgos », écrit-il, employant le nom grec, qui paraît s'être conservé dès les jours de Byzance, mais le nom était entré aussi dans le style slavon courant [2], il y avait une autre armée. Cet homme, auquel était confiée maintenant la garde du Bas-Danube, n'avait pas manqué d'observer que le Sultan lui-même se préparait à une expédition avec les janissaires et les spahioglans qui l'accompagnaient ordinairement à la guerre: « le grand Tzar Amurat-beg est à la distance de trois jours de chemin de moi » [3]. Aussitôt une autre lettre d'effroi arrivait à Braşov. Les Turcs sont maintenant sur la rive gauche du Danube, « à tous les gués, pour entrer dans le pays, piller et détruire ». Le prince envahi rappelait à ses riches voisins que, « si les choses marchent mal de notre côté, elles marcheront encore plus mal du vôtre » [4].

Parmi tous les chrétiens qui étaient autour, sous une menace destinée à se transformer bientôt en une réalité cruelle, *les Moldaves d'Élie furent les seuls qui accoururent*, les marchands de Braşov leur donnant seulement les moyens de combattre. *La défense fut donc faite avec des forces réunies: le danger commun rapprochait ceux qu'avait séparé l'intrigue étrangère*. Paraissant croire que l'arrivée de cette armée était dûe « à la bonne fortune de Sa Majesté le roi », Alexandre le Valaque écrit aux mêmes Brassoviens, qui ne s'étaient pas émus de ses cris d'alarme: « Les Moldaves sont venus, quatre drapeaux, et aucun d'entre eux ne s'est enfui: maintenant, ajoute-t-il, je vais moi-même vers eux, d'après la prière de Sa Majesté le Roi » [5].

[1] *Ibid.*, p. 40.

[2] Comme aussi ѳтоса, qui n'est que le grec *φθάνειν; ibid.*

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*, p. 41, n° XX. Voy. une exhortation dans le même sens, *ibid.*, p. 42, n° XXI.

[5] *Ibid.*, p. 42, n° XXII; Tocilescu, ouvr. cit., p. 32, n° 36.

Mais même avec ceux-là on ne put couper le chemin à l'avant-garde turque. Elle se trouvait le 11 juin à Finta [1], — donc à peine dix jours après que Dan, dont Alexandre-Aldea évite de dire un seul mot, eût expié nettement son erreur d'un moment —, là où se rencontreront plus tard, au XVII-e siècle, les Moldaves de Basile Lupu et les Valaques de Mathieu, sur la grande route vers la Moldavie que les Turcs devaient punir aussi, cette Moldavie que certains adversaires en Pologne, pour des motifs de confession, comme le célèbre évêque Zbigniew Oleśnicki, présentaient non seulement comme étant avec l'autre pays orthodoxe, de la Lithuanie, où régnait l'ancien visiteur de la Valachie, Svidrigaïllo, mais aussi avec ces Turcs [2].

Cette armée avait avancé, de fait, jusque dans le district de Putna, mais *là elle trouva, de la part de ceux auxquels était maintenant confié le front chrétien, une résistance si énergique qu'ils durent, après la bataille livrée le 22 du mois de juin, revenir en désordre* [3]. Il semble que dans cette petite guerre, il y ait eu aussi un contingent lithuanien de la part du nouvel ami qu'était Svidrigaïllo [4].

Il en fut autrement des Turcs qui, n'étant pas venus du côté de Turnu, s'étaient dirigés vers la Transylvanie, qui ne croyait pas si proche le moment où, pour la seconde fois, la province devait payer pour son manque de bonnes dispositions à l'oeuvre de défense des chrétiens au-delà des montagnes.

Une seconde attaque turque se dirigea donc contre Severin, pendant le même mois de juin, et le prince de Moldavie avertit les Lithuaniens, le 22 du mois, que tout est fini, avec la perte de tous les châteaux, sauf trois, parmi lesquels Severin lui même, et la prise d'un grand nombre de prisonniers, Belgrade elle-même étant menacée [5].

---

[1] Iorga, *Doc. Ard.*, I, p. 16, et Gündisch, *loc. cit.*, p. 472, n° 2156.

[2] Lewicki, ouvr. cité, p. 290; le même, *Index*, p. 215, n° 1847; Długosz, 1-ère éd., I, c. 535—536; 2-ème édition, XIII, pp. 461—462 (il est question d'une vraie guerre et du châtiment des Moldaves par les frères de Buczącz).

[3] Gelcich-Thallóczy, ouvr. cité, p. 374. Voy. aussi plus haut.

[4] Windecke.

[5] *Mitteilungen* citées, p. 103 et annexes; *Mon. Hung. Hist., Diplomataria*,

En fin de compte, Alexandre-Aldea *dut faire, douloureusement, l'acte d'hommage* aux Turcs. Dans plusieurs lettres, il montre l'état troublé de son âme. Se présentant aussi aux gens de Sibiiu comme l'homme du roi, que celui-ci aurait envoyé dans sa « patrie », il fait l'éloge des Brassoviens, qui, « gens honnêtes », « sont venus personnellement et m'ont soutenu au moment nécessaire », alors que personne d'autre n'a voulu tenir compte du danger qu'il courait du côté des « Infidèles », bien que la catastrophe qui l'atteint aujourd'hui puisse être la leur demain. Trois mille prisonniers, qu'il a pu sauver de cette façon seulement, l'ont contraint à se présenter au camp des envahisseurs, auxquels il ne pouvait pas livrer bataille. Mais que le « roi » vienne, et il sera à côté de lui ! Dans les termes les plus énergiques de sa colère, il se jette sur ceux qui le considèrent comme étant de coeur avec les Turcs [1]. Il accompagnera cependant le Sultan, car comment pourrait-il faire autrement !, mais les siens auront l'ordre de ne pas participer au pillage [2].

La puissante armée, aussi forte qu'à l'époque de Bajazet, qui n'était plus un simple groupe de vassaux, mais l'organisation de fer des forces impériales — on avait cru au premier abord que le Sultan lui-même la conduirait [3] —, passa par le défilé de Bran et se répandit, brûlant, pillant et tuant, dans cette région de la Bârsa, sans que personne eût pu lui être opposé, — Sigismond combattait en ce moment en Italie — comme avaient su le faire les Moldaves d'Alexandre. Le souvenir de ces jours terribles, qui devaient revenir en 1436 encore plus difficiles, persista pendant longtemps en Transylvanie.

Renfermés dans leurs puissantes cités, devant lesquelles les Turcs, encore inaccoutumés aux sièges, restaient sans force, les gens de Braşov et de Sibiiu regardèrent, la mort dans l'âme, l'œuvre systématique de destruction qui était

pp. 30—32; *Századok*, 1893, pp. 840—849; Wertner, dans l'*Erdélyi Muzeum*, 1904, p. 34 et suiv. (bibliographie chez Élie Minea, ouvr. cité, p. 220, note 1).

[1] J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 43, n° XXII.

[2] *Ibid.*

[3] Iorga, *Notes et Extraits*, 2-ème série, à la même date.

destinée à forcer au tribut cet autre pays chrétien aussi. Le beglerbeg [1] dut revenir cependant sans ce résultat, et il reçut du Sultan, qui considérait ceci comme une mésaventure, la punition qu'il méritait: Mourad se proposait de tenter lui-même, plus tard, un coup plus heureux [2].

Mais le lien par lequel les Valaques croyaient pouvoir s'assurer contre les Turcs, du moment que Sigismond n'essayait plus de résister, désertant ainsi d'une façon définitive, ne pouvait pas s'arrêter à ce geste forcé de l'été de cette année. Alexandre dut aller à la Porte, où il fut reçu honorablement par Mourad lui-même, qui, époux de Marie, fille de Georges Brankovitch, le nouveau despote serbe, se considérait de plus en plus comme héritier, par dessus les Constantinopolitains agonisants, de l'Empire d'Orient. Il y laissa ces vingt jeunes boïars, que put voir bientôt le voyageur français Bertrandon de la Brocquière [3].

Il en revint avec des impressions sur la vraie puissance ottomane qu'il communiquait, dans une lettre où il signe simplement: « Aldea Voévode », à Franko de Talovac, le « nadraspan », c'est-à-dire le span, le comte de Nándor-Alba, qui est, pour les Hongrois, Belgrade de Serbie, et à ce voévode de Transylvanie, duquel il n'avait rien eu, Étienne de Rozgon, tout en les tançant de ne pas l'avoir écouté quand il les a avertis de l'avance des Turcs, de ne pas avoir employé ce prétendant turc, le nouveau « Tchalapi », qui était entre leurs mains à eux. Mais, de son côté, de même que Mircea, qu'il mentionne fièrement en tête de cette lettre, s'était joué des autres bâtards de la dynastie ottomane, il était prêt à le faire. Chez les Turcs, dit-il, il peut y avoir à peine 60.000 hommes, mais pas « de vrais guerriers, seulement de jeunes garçons, *(momtzi)*, et tous sont comme cela, des enfants, et des femmes, et il n'y en a pas qui puissent porter des armes, car la moitié même n'est pas composée de bons soldats ». Si cependant il

[1] Il était le 22 août à Andrinople; Thallóczy et Gelcich, ouvr. cité, pp. 374, 375—376.

[2] *Ibid.*, p. 376; Eder, *Observationes criticae*, p. 65; Windecke parle avec exagération d'un conflit avec les Teutons en pleine décadence (ch. 271).

[3] Ed. Schéffer, p. 189.

est allé vers les Turcs, « il l'a fait par peur, car il m'ont gâté *(ouzéché)* le pays, et ils étaient sur le point de me prendre par la tête ». C'est pour cela qu'il leur a donné comme otages des fils de boïars de chez lui. *Il en sera ainsi dorénavant*, avec les conséquences les plus hideuses pour ceux qui seront élevés de la sorte, dans des coutumes et des vices asiatiques, introduisant un caractère malhonnête dans un pays d'autres traditions. Et ainsi, malgré la parole qu'on lui avait donnée, sa terre a été « dévastée ».

Encouragé par ce mauvais état de choses chez les Turcs, il se déclare prêt à rompre avec eux, qui sont des gens sans foi. Comme ils ont, certainement, l'intention de revenir en Transylvanie, il sera forcé d'envoyer son contingent avec Albul, ou de venir lui-même, mais, « par Dieu et sur ma foi, quand votre armée viendra, à cette heure *je me détacherai des Turcs avec mon armée*. Plusieurs fois les Turcs m'ont trompé, mais je leur rendrai la pareille: par Dieu, il ne restera pas semence d'eux ». Comme celui qui, jadis « a mangé le pain et le sel du roi » et lui a prêté serment —, *en chemin à travers la Transylvanie, pendant sa lutte contre Dan, ou, plutôt, après la mort de celui-là, voyage que nous ne connaissons pas* —, il est prêt à se venger complètement. Si on lui envoie le prétendant turc, il se sent en état de faire qu'autour de lui se rassemble une moitié de l'armée de Mourad, et il livrera entre les mains du nouveau « Tzar » le beglerbeg de Roumélie et Hamza-beg, cet expérimenté gardien de frontières qui périra plus tard par l'ordre du terrible successeur d'Alexandre, Vlad l'Empaleur. C'est pour cela qu'ils sont restés sur le Danube, où se trouvaient, à Nicopolis, les prisonniers transylvains, que le prince délivrera [1]. Il n'oublie même pas les Moldaves, — sa lettre étant de Buzău —, dans ce grand projet de revanche chrétienne; eux aussi sont du côté de cette politique hongroise en laquelle Alexandre Aldea croyait avec une naïveté touchante. *De nouveau l'alliance entre les deux pays roumains s'imposait donc*, vers la fin de cette terrible année d'épreuve [2], 1432.

[1] *Ibid.*, p. 45.
[2] *Ibid.*, pp. 49—50.

Après que l'attaque turque eût cessé, suivent en Valachie, rassurée du côté du Sultan, quatre années de calme, au cours desquelles on voit Alexandre-Aldea faisant des donations à ses guerriers, aux monastères, jusqu'à celui de Zographou, au Mont Athos, vers lequel n'était allé jusque là aucun don de la part des Roumains [1]. Les efforts de Vlad, son adversaire, pour se voir ouvrir le chemin vers son héritage, restent vains jusqu'à ce que le prince qui s'appuyait sur la toute puissante protection de Mourad ait fini ses jours.

A ce moment, la Moldavie est, en même temps, attirée de plus en plus dans les guerres entre Polonais et Lithuaniens, qui continuent jusqu'à la totale défaite de Svidrigaïllo, en 1435 [2]. Dans les documents d'Hélias (qui se fait appeller Élie), le corégent et l'héritier d'Alexandre, qui se sont conservés à partir du 4 janvier 1432, on observe dès le début comme une prévision des choses tragiques qui se passeront bientôt, arrêtant toute action du plus puissant parmi les deux États roumains. Alexandre mentionnait depuis longtemps ce fils, son suprême espoir, mais à côté de lui apparaît d'une façon sporadique, à partir de 1425, Étienne aussi, appelé familièrement « Stețcu » [3]. De Marine, qu'il avait tant chérie et qui, apparaissant dès 1427, est mentionnée dans les prières des monastères, son mari lui faisant don de la terre de Vișnovăț [4], son frère même, Bratul, étant mentionné à ce titre [5], naquit Pierre, indiqué dès 1429 [6], et, avec amour, le père parle aussi « d'autres fils et filles nôtres qui viendront de Marine ».

[1] St. Nicolaescu, *Alexandru-Aldea*, pp. 28—29, 34, 47 (donation à St. Nicolas et à l'église de Bolintin); Regel-Kurtz-Korablev, *Actes de l'Athos*, IV, n° VI; Iorga, *Doc. Grecs*, I, p. 38, n° LXXV.

[2] Voy. Élie Minea, ouvr. cité, pp. 212—213, 231 et suiv., aussi d'après Lewicki, *Index*, pp. 206—207, 212—214.

[3] Costăchescu, *loc. cit.*, p. 169 (aussi d'autres; tous ses fils, p. 173). En 1426, seulement Élie, p. 178 (les fils; p. 182). En 1428 aussi Stețcu; p. 229. En 1429, pp. 250, 259.

[4] *Ibid.*, pp. 191, 249 (an. 1429), 288, 308.

[5] *Ibid.*, p. 228, n° 75; p. 281. Cf. aussi *ibid.*, pp. 267, 296.

[6] *Ibid.*, p. 249. Donc la date de naissance dans les Annales de Bistrița: 6930 = 1422 (p. 50) est fausse.

Pendant cette même année apparaît à côté de Pierre aussi un Alexandre, qui ne vivait plus en 1430 [1], mais les trois autres sont toujours ensemble: Élie, Étienne et Pierre.

Mais voici que dans le premier document d'Élie figure en tête des témoins son fils Romain, né, d'après la chronique de Bistrița, en 1427, l'année même où on rencontre la nouvelle princesse, qui devait rester devant la fière et intrigante Polonaise Marinka, fixée en Moldavie dès 1425, et, après lui, un frère Bogdan, dont Alexandre n'avait jamais parlé et dont la chronique ne mentionne ni le nom de sa mère, ni l'année de sa naissance [2]. Dès lors donc quelque chose se passe dans la famille régnante. La Cour aussi change: s'il y a encore Michel de Dorohoiu et Giurgiu de Frătăuți, Dan, Cupcici, Ésaïe, Dămăcuș, le logothète Neagoe, boïar plus récent, qui représentera le pays au concile d'union de Florence, avec le métropolite Damien [3], nous trouvons un Vâlcea, un Giurgiu le vornic, un Cozma, fils de Şandru, les frères Lazare et Stanciu, un Étienne, un Mândrea, un ceașnic Băloș et un *vornicel* (« petit vornic »), dignité qu'on rencontre une seule fois sous le règne d'Alexandre [4], et enfin un Thomas [5]. Il est vrai qu'Étienne et Pierre réapparaissent après quelques jours, leur neveu étant mentionné à leur suite.

Mais Étienne s'enfuit en Valachie. Les anciens rapports avec Alexandre-Aldea pouvaient lui faire croire qu'il y trouverait un abri. Peut-être sa mère, Stanca, était-elle une Valaque, cette femme elle-même, dominée par son ambition, qui avait réussi à faire que l'homme aimé par elle place le bâtard, par trois fois, au milieu de ses fils reconnus. Długosz montre quelles sont les mesures sauvages auxquelles recourut, ou avait déjà eu recours, dès le commencement, Élie, pour échapper à la concurrence de celui, à ce qu'il paraît plus

[1] *Ibid.*, pp. 259, 262, 267, 270 (à la page 280: Élie et tous les autres), 288, 291, 308.

[2] *Ibid.*, p. 331.

[3] Iorga, *Notes et extraits*, 2-ème série, p. 10 et note 1; p. 13 et note 1.

[4] *Ibid.*, pp. 210, 331, 336, n° 103.

[5] Un Buhuș, p. 339.

intelligent et plus énergique, que son père avait placé à côté de lui pendant si longtemps. Du reste, il paraissait décidé, malgré sa tentative de se chercher un appui plus modeste et moins dangereux dans Bogdan, à se renfermer dans le cercle de sa propre famille, avec la princesse polonaise et son fils — plus tard s'ajoutera encore un fils, qu'il fit baptiser du grand nom d'Alexandre, — les deux élevés sans doute par leur mère à la polonaise. Stanca fut donc « noyée ». Il faut observer qu'on ne parle plus du frère Pierre, qui a dû se cacher pour réapparaître beaucoup plus tard, ni de sa mère, Marine, dont le frère, si favorisé jusqu'alors, disparut aussi.

Mais cette politique d'inimitié cruelle ne paraissait pas avoir contenté les boïars, anciens et nouveaux. Ils abandonnent donc en masse Élie. C'est pourquoi, au mois de juin, autour du jeune prince il n'y a, à Suceava, que, suite peu coutumière, le staroste (de Șipinț) Giurgiu, un Fărău au nom hongrois (Forró; d'où vient le nom du village de Fărăuani), un Pierre Brătescul, dans cette forme roumaine même, un Oane Viriș, autre nom hongrois (Veress = le Rouge), un Stanciu, fils de David, après lesquels viennent des personnages de minime importance, le secrétaire Bogdan, Oane et Philippe [1].

Au commencement de l'année 1433 la formule: Romain et Bogdan, comme témoins parmi les membres de la famille, revient, les boïars du commencement du règne figurant ensuite comme témoins [2]. Mais Bogdan lui-même n'est plus à sa place au mois de février [3]. Le 9 avril Élie semble chercher une nouvelle direction politique, car il accorde un privilège aux villes saxonnes de Transylvanie [4]. C'est seulement après qu'une entente fut conclue avec les Polonais, au mois de juin, qu' Étienne reviendra, cité après son neveu Romain dans

[1] *Ibid.*, pp. 342—343, n° 107.

[2] *Ibid.*, p. 350, n° 100.

[3] Le boïar Michel Uricel s'ajoute; *ibid.*, p. 354.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 19—20, n° XXVI. Notre objection dans le *Bul. Com. Hist.*, X, pp. 88—89, tombe à cause des rapports entre les frères pour cette année 1433, date à laquelle nous croyons qu'on pourrait transporter des documents de 1432.

un document, et Élie fit ajouter la mention de « tous nos enfants » [1].

De nouveaux boïars se rassembleront bientôt autour des deux frères, comme le vornic Negrilă, Banciu, Halmaș le stolnic, un *ceașnic* Albul, un vestiaire Mircea (novembre) [2].

En même temps Élie cultive ses bonnes relations avec les Brassoviens, auxquels il écrit en mars et en avril, confirmant leur privilèges, avec la mention de son fils et de son frère Étienne [3].

Mais l'acte de pacification entre les deux frères n'est plus celui de quelqu'un qui, comme le prince de Moldavie, s'était mêlé avec succès à la guerre contre la Pologne, mais, au contraire, celui d'un vaincu. On voit bien l'influence de Marinka, fille de knèze russe, mais asservie à la politique polonaise, qu'on peut découvrir dans tous les malheurs futurs.

Cet acte humiliant vient, évidemment, aussi des conseils impérieux des boïars. La Pologne les demande comme garants, elle qui ne pouvait pas voir ailleurs même autre chose que sa conception particulière de république. Ils figureront tous dans un texte séparé, le 4 juin 1433. En tête avec Michel de Dorohoiu, on trouve, à côté des deux Giurgiu, celui de Frătăuți et le fils de Jumătate, tout le grand Conseil d'Alexandre, jadis l'ennemi victorieux de Vladislav, beau-frère d'Élie. Suivent les nouveaux qui se trouvent autour du prince et quelques autres qui n'apparaissent qu'ici, comme un Costea, fils de Dragoș [4], un Limbă-Dulce (Langue-Douce), un Lațcu Boț, un Michel Uric, un Nemircu, un Miclea, un Côme, fils de Șandru. Monde brillant de braves,

[1] Costăchescu, *loc. cit.*, p. 359. Comme nouveaux boïars: Costea, fils de Dragoș, Pierre, fils de Hudea, un Stețcu. A la page 362 (mois de juin) encore le procelnic Ivașcu.

[2] *Ibid.*, pp. 364, 367, 369. La situation continue en 1434. Cf. l'acte de 1432, avec Étienne et Bogdan, d'abord dans la *Rev. p. ist., arch. și fil.*, VII, 370—372; Melchisédec, *Cron. Hușilor*, I, pp. 149—150.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 18—20, n° XXV—XXVI. Tous les actes latins de 1433 délivrés par Élie, aussi chez Costăchescu, *Doc. Mold.*, p. 646 et suiv., de même que les documents slavons de la même année et des années suivantes de la part des deux princes contenant les rapports avec la Pologne.

[4] Forrme erronée: Костєдра Гошєвь.

dont la place aurait été mieux sur le champ de bataille ! Ils prêtent serment non seulement à leur « gracieux seigneur », le maître de la Pologne et de la Russie, — bien qu'il fût resté en guerre avec Svidrigaïllo, un allié définitivement abandonné, — mais aussi, pour perpétuer ce lien, aux fils du roi, Vladislav et Casimir. Les boïars recommanderont aussi à leurs successeurs de conserver cette seule alliance, conclue déjà sous les premiers princes de cette branche de Muşata. Ils prennent cette obligation « sur leur honnêteté et leur foi », — ce qui certainement suffirait à former le type du chevalier.

Et le prince, — le prince lui-même —, s'intitulant « gospodar du pays moldave », et « avec ses fils et ses frères », par la volonté et sur le conseil de « ses amis et les boïars », prête hommage à celui qui se présente ici comme chef de la Lithuanie et, de même que sa Cour, il baise la croix de la vassalité, d'après la coutume de la religion chrétienne. Contre tous il sera secourable à son beau-frère.

A Suceava, devant les envoyés du roi, qui menaçaient, si on n'acceptait pas toutes les prétentions de celui-ci, de soutenir Étienne, l'ancien secrétaire de la princesse, Gédéon, rédigea l'acte et fit apposer le sceau princier [1].

Du côté des Moldaves on avait parlé d'« honnêteté et de foi ». Mais le roi n'avait pas juré « chrétiennement » et il n'avait baisé aucune croix. Il s'aperçut bientôt qu'après que le chapitre du « partage de la Pologne » eût été fermé, ce chapitre auquel avait participé Alexandre, on pourrait commencer désormais celui du « partage de la Moldavie » même, s'appropriant de son corps ce qu'avait ajouté, pendant les derniers temps, les armes à la main, cet Alexandre auquel on n'avait pas encore « pardonné », ainsi que le dira un des documents qui ont été conclus *contre* Élie avant la fin de l'année.

Car, après cette entente passagère avec son frère, Élie provoque de nouveau le mécontentement des boïars qui s'étaient déclarés solennellement solidaires de ses actes. Ils

[1] Kałużniacki, *loc. cit.*, pp. 840—842, nº DCXLIV—DCXLV; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 580—581, nº CCCLXXXII.

appuient Étienne, qui, après un combat à Podul Leloaii [1] (le Pont de Léloaia), contraint Élie à s'en aller en Galicie, à Niepolomice, avec toute sa famille. Le 3 novembre il délivre un document à la fin duquel les fidèles de son frère sont presque tous à côté de lui [2]. Le prince, non marié, sans enfants, demeure aussi plus loin, jusqu'assez tard en automne, à Suceava, récompensant les traîtres, un Crâstienescu, un Danco, fils de Jurj de Frătăuți, un Hodco, fils de Costea, et ce partage de terres se poursuit au profit de Domuncuș, avec ses frères, Blaise et Jacob, de Grozea, avec son frère Michel, du vieux Micul, fils de Neagoe, de Pierre Hudici, de Michel Bărbosul, le nouveau postelnic, du « pope » Iuga, du « pope » Joël, des monastères et de la métropolie. En ce moment Élie demandait en vain un secours au beau-frère auquel il s'était lié si étroitement. Il y aurait une seule explication pour une pareille conduite : c'est que l'acte d'hommage n'eût pas été exigé par lui ou qu'Élie n'eût pas consenti à certaines cessions et n'eût pas condamné l'œuvre accomplie par son père, — et ceci lui ferait honneur.

La décision d'abandonner le beau-frère malheureux fut donc prise sans retard, à cause aussi des difficultés qu'on rencontrait en Pologne, dans la lutte contre Svidrigaïllo.

A la diète de Lancic, le 12 décembre, Vladislav, qui porte avec orgueil, à cause même de cette lutte pour des territoires disputés, les titres extraordinaires de Cracovie, de Sandomir, de Sieradz, de Lancic, de Cujavie et, enfin, d'après ses terres russes, de Lithuanie même, ajoutant aussi la Poméranie, qui était disputée par les Chevaliers Teutons, alliés de son pire ennemi, avec l'affirmation que c'est lui le « vrai héritier de la Russie et seigneur de nombreux autres pays », montre, sans rien épargner, que ce qu'avait fait « le très-puissant seigneur, le Voévode Alexandre », — intitulé, comme

[1] C'est Лолоии (J. Bogdan, *Cron. inedite*, corrige, d'une façon erronée, en Loloiu), génitif féminin. On a cherché aussi d'autres explications. Vingt-et-un mois après la mort d'Alexandre, cela renvoie au mois de novembre, ce qui concorde avec la date de la pacification entre Étienne et la Pologne.

[2] Costăchescu, *loc. cit.*, p. 364. Voy. aussi les numéros suivants; II, p. 594 (16 novembre).

n'importe quel Palatin de Pologne, de cette façon, et non « prince », » gospodar », — a été provoqué « par les excitations du diable, qui sème le mal, qui est l'ennemi de l'engeance humaine, suivant aussi les conseils des ennemis du roi et du royaume, violant les serments qu'il avait faits, de sorte que « le cœur du roi en a été rempli d'amertume ». Étienne, « son fils, le Voévode actuel du pays moldave », accomplit donc l'acte d'expiation, demandant qu'il soit épargné pour ce péché de son père, auquel il faut pardonner dans le monde où il se trouve. Il a montré n'avoir participé en rien à de pareilles actions, ainsi que l'avait fait Élie, que nous trouvons de fait à côté de son père dans cette œuvre d'inimitié contre les Polonais, ni comme guerrier, ni comme conseiller, et donc il peut être déclaré immun de cette « honte » et de ces « dégâts » [1]. Les boïars moldaves ajouteront leur nom comme garantie à cette déclaration d'Étienne, que soutenait avant tout le capitaine de Halicz, Michel de Buczącz; ils promettent de ne pas troubler ce nouveau règne et déclarent qu'ils ne reprocheront rien à celui qui, devant eux, a prêté serment, pour cette faute du vieil Alexandre qui, dans ce document, n'est pas accablé de malédictions [2].

En même temps, tout ce que les princes de Moldavie avaient gagné dans le passé, est renversé. Le prince actuel et ses successeurs se borneront aux frontières que l'État avait eues au commencement. Un autre acte polonais dit qu'Étienne, « notre gracieux ami », aura seulement ce qui est contenu dans les anciens privilèges que lui, le roi, n'a jamais violés, mais, ayant vu « son penchant amical vers lui et sa bonne volonté » *(dobrovolnoé pristanié)*, il lui prend, tout naturellement, la Pocutie, — « le pays de Pocutie, qui toujours nous a servi, avec ses nouvelles frontières, et nous servira encore dorénavant » —, et, en ce qui concerne ce district de « Şipinţ », si ancienne dépendance de la Moldavie, tout en reconnaissant que ce « Şipinţ », — car telle est la forme roumaine, devant la forme latine, erronée, de Szepenik, — « sert

[1] *Ibid.*, pp. 843—844, n° DCLXXVI.
[2] *Ibid.*, pp. 844—845, n° DCLXVII.

aux Moldaves », *Țețina, où Alexandre-le-Bon avait eu comme burgrave Hodco, fils de Marmure* [1], *et Chmilov, sont considérés comme des territoires polonais, qu'on donne à titre de nouvelle donation à Étienne, à cause de sa bonne conduite.* Pour avoir un compte définitif, sont indiquées aussi les frontières, au Sud de Sniatyn, avec le droit pour les Moldaves d'employer la forêt sur la frontière au-dessus de ce district de Șipinț, conservant à la Pologne les villages de Zamostea et Vilavcea, jusqu'au Dniester, au point de Potoc, qui, lui aussi, dépend de la Moldavie, et ensuite on observe la ligne du Dniester [2].

Étienne ne s'était pas risqué à passer sur la terre du roi, mais, de Suceava, le 13 janvier 1434, il prêtait serment entre les mains de Michel de Buczącz, et tous les boïars rassemblés autour de lui confirmaient ce serment, après que, quelques mois auparavant, ils se fussent déclarés solidaires du serment d'Élie [3]. Le nouveau prince promettait de se présenter devant son suzerain et ses fils, aussitôt qu'ils viendraient sur cette frontière [4].

Mais Élie, resté seul, risqua une invasion d'hiver. Le combat fut livré à Dărmănești, dans les régions vers les Carpathes, jusqu'où il s'était glissé, *peut-être non sans avoir eu un appui hongrois*, — car, pendant cette année, Sigismond avait rassemblé à Bude ses vassaux des Balcans et avait envoyé le prétendant bulgare Frujin au-delà du Danube [5]. Il perdit cette bataille vers le mois de février, et fut contraint de s'enfuir de nouveau en Pologne.

Une demande d'appui qu'il adressa, de Sieradz, son domicile forcé, à la diète de Pologne, à laquelle il crut pouvoir faire appel, le 7 mai suivant, fut refusée, Étienne ayant battu les Tatars pour le roi et lui ayant gagné la forteresse de Braclaw, sur des Russes [6]. Cependant, il se prépare à une nouvelle

[1] *Ibid.*, p. 85.

[2] *Ibid.*, pp. 846—847, n° DCLXVIII.

[3] *Ibid.*, pp. 849—851, n° DCLXIX—DCLXX.

[4] Le 21 avril, lettre d'Étienne aux Brassoviens; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 120, n° XXVIII.

[5] Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, I, p. 417.

[6] Długosz, 2-ème éd., XIII, pp. 514—515, 558-559.

guerre en cette année 1435, pour regagner son héritage. Cette nouvelle campagne, qui était partie de « Pologne », ainsi que le dit la chronique de la famille, mena à la rencontre de Piperești [1] (8 mars), à celle de Podraga, sur les rives du Bașău, près de Jassy [2], localité qui est mentionnée dans un document intérieur, le 4 août [3]. Le 12 mai 1435 Étienne est à Suceava [4]; puis pendant quelque temps, on ne trouve pas de documents de lui.

Mais l'état du pays était tel qu'il ne permettait plus de pareilles agitations. Le 19 avril, à Cetatea-Albă, il y avait comme prince régnant un « moine », avec lequel les Vénitiens cherchaient à établir des relations de commerce annuelles, y envoyant une galère, et où un consul, François Duodo, allait être nommé en 1436 [5]. Il est question certainement de cet Aaron, prétendu fils d'Alexandre, qui prendra ensuite le nom de son frère Pierre, fils de Marine. C'était en tout cas un empêchement aux projets de Sigismond qui se font de nouveau jour à ce moment.

Mais bientôt, et dès ce moment, les mêmes boïars qui avaient commencé la guerre civile, s'empressent, le lendemain de la défaite de Svidrigaïllo, qui y aura eu un rôle, de terminer celle-ci en coupant la Moldavie en deux [6].

L'idée, si malheureuse, qui n'amena pas même la cessation définitive de la lutte entre les frères, a pu venir, aussi, par cet État du « moine » de Cetatea-Albă qui constituait donc un précédent, mais par suite de conseils venus d'au-delà de la frontière également: les Polonais et les Lithuaniens connaissaient de pareils partages et avaient conservé la pensée,

[1] Le combat est fixé par la chronique à la date erronée de 1436, avant celui de Podraga.

[2] Étienne est à Jassy le 25 mai 1434; Costăchescu, *Doc. Mold.*, I, p. 391, n° 125. (La date de 6944 dans la chronique est erronée; peut-être y a-t-il confusion avec 1434.)

[3] *Ibid.*, p. 383.

[4] *Ibid.*, p. 409, n° 133.

[5] Iorga, *Note et extraits*, I, le 19 avril 1435 et le 15 mars 1436; notre étude sur la monnaie de Cetatea-Albă, *Mem. Ac. Rom.*, 1937 aussi (« sur son père »).

[6] Pour la date, voy. nos observations d'il y a trente ans, dans *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 94—95.

qu'ils ont pu glisser aux boïars roumains, de la scission de la Moldavie, conformément au pacte de Lublau.

Si, à l'époque où il y avait encore un danger lithuanien, Étienne avait fait des concessions si pernicieuses pour son pays, il pouvait s'attendre à quelque chose de pire, bien que maintenant le roi de Pologne fût le jeune Vladislav, au moment où les Lithuaniens étaient totalement écartés, et pour toujours, de la concurrence.

En ce qui regarde la progression de cette pacification à laquelle manquait dès le commencement toute sincérité, Élie commence par une lettre datée de Suceava, le 1-er septembre 1435, dans laquelle il annonce à son suzerain qu'il a conclu « une union et une paix » avec son frère, qu'il n'appelle que « Voévode » sans ajouter: « de Moldavie »; cette bonne entente sera « éternelle » et les deux frères pourront de cette façon servir la couronne de Pologne contre n'importe quel ennemi. Celui qui violera ce pacte sera soumis aux pires anathèmes de la part de Dieu, de la Sainte Vierge et des quatre évangélistes, des douzes apôtres, des trois cent dix-huit pères de Nicée, de tous les saints, pour être dans l'autre monde avec Judas, avec Arius, avec ceux qui ont demandé le sang du Christ. Se considérant comme un nouveau prince légitime dans son héritage, « venant de son père », et sans reconnaître un droit d'héritage à Étienne, il lui donne, « de sa grâce »: Chilia, avec la douane et les lacs, la bourgade de Vasluiu, avec le « district » *(volost)*, dans lequel nous avons vu qu'avait paru un burgrave récent, et la « propriété » *(derjava*, et non *volost)* de Tutova, district duquel est séparé le « marché de Bârlad », qui est mentionné pour la première fois, avec son « volost », — ce qui signifie la « région », l'« ocol » dont parle le compilateur du XVII-e siècle comme d'une création du prince Iuga, — de même que « les moulins sur la rivière du Covurluiu » et la « localité » (*misto*, et pas *trg*, en slavon) de Tecuciu, avec tout son « volost » et l'« immunité » des Olténiens *(slobozie)* qui étaient venus s'y réfugier [1].

[1] Kałużniacki, *loc. cit.*, pp. 835—836, nº DCLXXIV. Le sceau est celui d'Étienne.

Étienne, chez lequel était venu le Palatin et le capitaine de la Podolie, *avait dû faire d'abord acte de sujétion*. Le 28 août, de Bârlad, il s'adresse, comme un simple voévode, au roi, son « prince gracieux », pour lui faire savoir que, après la querelle avec Élie, qu'il appelle Hélias, reconnu maintenant comme « prince du pays de Moldavie », ayant suivi le conseil des siens, il est venu vers lui et s'est soumis à son autorité comme à un prince et à un frère aîné, qui lui est maintenant comme un père, ceci étant son devoir devant Dieu et la chrétienté. Les documents qu'il a eus de la part du roi contre Élie, apportés par les boïars Vâlcea et Cupcici, donc ses principaux partisans, ont disparu il ne faut plus en tenir compte. Mais aucun boïar ne se compromet, mettant son nom et son sceau à côté des siens [1]. Et maintenant suivent les obligations naturelles, dégradantes, envers la Pologne.

Élie déclare à tous les dominateurs, « rois et princes », qu'il aidera dans toutes les directions le jeune roi et Casimir, son frère, étant lui-même assuré d'être défendu dans n'importe quelle circonstance. De nouveau apparaît, — car cet autre frère doit expier lui aussi, bien que les mots soient moins durs, — la mention des mauvais sentiments hérités de son père, pour la guerre de jadis, du côté de Sniatyn et de Kolomia, et de la punition qu'il a dû subir lui, l'héritier, et qu'il cherchera à oublier, son emprisonnement étant une expiation méritée, dit la forme latine [2]. Ce sont les termes qu'emploie, sous la dictée du nouveau logothète portant le nom maramorésien de Dinișă (Dénes), le vieux secrétaire Iacuș (Jacques), qui avait écrit aussi des actes d'une autre teneur [3]. Il rédige également le document de garantie de la part de dix boïars qui apposent leurs sceaux, mais leurs noms — et cela vaut mieux — n'y sont pas consignés [4].

---

[1] *Ibid.*, pp. 861—862, n° DCLXXVII.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, I[1], pp. 598—699, n° D.

[3] Kałużniacki, *loc. cit.*, pp. 856—857, n° CCLXXIV. Le sceau a maintenant le « Io » (Jean) habituel dans les diplômes de Valachie.

[4] *Ibid.*, pp. 858—859, n° DCLXXVII. Mention des traîtres Mușea et Michel aussi *ibid.*, pp. 859—860, n° DCLXXVII.

Sans retard, dès le mois de décembre, Élie s'en va ensuite à Lwów, prêter serment en personne au roi, prenant l'engagement de ne soutenir aucune conspiration contre lui et de l'avertir de tout danger [1]. A leur témoignage, les boïars ajoutent aussi certaines définitions, d'après la mode polonaise, qui s'exerce de plus en plus sur la Moldavie. Ainsi nous apprenons que le vieux Vâlcea avait sa terre à Lipova, où il y aura plus tard un combat contre les Tatars, qu'Ésaïe avait sous ses ordres la bourgade de Baia, que le vornic Pierre était originaire de Hudineț, qu'Uncleat a une terre à Zubrăuți, « le village du bison », Ștefu l à Șerbănești, Duma à Braniște, Lazare à Tulova, Stan Bârlici à Voroneț, où un grand fondateur d'édifices sacrés élévera son célèbre monastère, Vitold à Ripujinți, Dinisco, qui est intitulé à la polonaise « chancelier », à Hropot, Stețco à Toporăuți, du côté de Șipinț, au-delà du Pruth, où il y a aujourd'hui l'église du prince Miron Barnovschi, Danco, fils de Jurj, ainsi que nous le savions: à Frătăuți, Dămăcuș à Sereț el, Ioanăș à Șomuz, où se formera le marché de Pântece ou de Folticiu (le Goulu): Folticeni, Sima, fils de Mihăilaș, à Izghearța, Baluș à Mihaleț, Boris à Cuciur, Micu à Silișău, Ivașcu à Dvorsca. Les mêmes signatures donnent aussi des renseignements sur certaines descendances encore inconnues, comme celle de Mircea, qui est le fils de Ravas et celui-ci de Litovoiu, Ivașcu est le fils de Rogaș, Romain celui de Hudici, Nemirco celui de Iațco, Hélias celui de Negre. Avec des titres d'offices figurent: Stan le posadnic, le comis Stanciu, le spathaire Alexandre, le spathaire Hélias, — dignité empruntée aux Valaques, — Șăndrea le secrétaire; le rang de « podczas » est pris à la Pologne, pour en orner le Maramorésien Balos (Balász). Et, selon la même coutume polonaise, ceux qui étaient jadis des « vitéz », d'après les Hongrois, sont maintenant, d'après les Polonais, qui avaient emprunté ce terme aux Allemands, des « ritters ». Il est possible que certains de ces termes et de ces usages diplomatiques proviennent du secrétaire ruthène qu'on avait donné

[1] *Ibid.*, pp. 863—864, n° DCLXXIV.

aux Moldaves pour rédiger ces actes, mais dans son sceau même Diniș s'appelle « chancelier » et Baloș « podciaș », et sur beaucoup de ces sceaux on trouve la descendance et la propriété [1].

Le 8 octobre Élie est dans sa capitale, traînant après lui ses boïars, de nouveau traîtres: Vâlcea est nommé logothète, et aux boïars réconciliés se mêlent les fidèles de l'exil: un Tăutu et son frère Dumitrașcu, un Coșulă, un Cârste Ciornohuz [2]. Quelques mois à peine se passent, et, le 18 octobre, il se trouve à Hotin, où il récompense Stan Babici, son ancien fidèle, par des villages pris aux traîtres Mișea et Michel, fils de Coșcea [3]. Il était cependant entouré de tous les boïars, auxquels s'ajoutent deux Lithuano-Russes, Vitold et Berinde, celui-ci ayant la charge de stolnic [4]. Se sentant sûr, il revient ensuite à Suceava, avec cette même suite [5].

Malgré ce partage de leur pays, les deux frères se réunissent, probablement d'après une nouvelle convention, et font des donations au nom des deux [6]. Au mois de juin, Élie visite l'apanage de son frère et délivre avec lui un document de Vasluiu, qui contient une donation, dans le village de Bogdana (district de Tutova) et dans la région de Chighe-ciu [7]. A ce moment Suceava est fortifiée, et un portier ou un vornic s'y installe [8]. Après s'y être arrêté quelques jours, les frères reviennent à Vasluiu, où on les trouve au mois de juillet [9], et puis en août [10]. Vers la fin de l'année, ils y

[1] *Ibid.*, pp. 865—866. Une lettre de lui aux Brassoviens, datée de Neamț, le 9 juin 1436; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 22, n° XXXIII.

[2] Costăchescu, ouvr. cité, p. 416.

[3] *Ibid.*, pp. 420—421.

[4] *Ibid.*, p. 421. Cf. J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 36.

[5] Costăchescu, *loc. cit.*, pp. 424—425.

[6] *Ibid.*, p. 427. De nouveaux boïars: Jurj Piatră, Siméon le Turc, Dumici (*ibid.*, pp. 429—430; là aussi la biographie du boïar Stanciu Buhaiu, d'où vient le village de Buhăiești, dans la région de Vasluiu). Voy. aussi les nos. suivants.

[7] *Ibid.*, pp. 444—445. Voy. aussi le no. suivant.

[8] *Ibid.*, p. 455.

[9] *Ibid.*, pp. 459—460, n° 148. Le 24 juillet ils reviennent à Suceava; *ibid.*, pp. 467—468, n° 149.

[10] *Ibid.*, pp. 473—476, n° 150—151.

sont encore et y restent jusque tard pendant l'hiver [1]. Pour renforcer sa situation, Élie avait pris des engagements aussi envers le Grand Knèze lithuanien Sigismond, contre tout ennemi, sauf le roi de Pologne [2], engagement qu'il continua, en 1442 (juillet) envers Casimir, successeur de Sigismond [3].

Pendant tout ce temps les Turcs restent tranquilles, bien que les bourgeois de Braşov annoncent à Michel Iakch, comte des Szekler, qu'ils viennent en Valachie, et celui-ci craignait un piège de la part des Roumains de cette principauté [4]. On s'imaginait que les Roumains du district de Făgăraş trahiraient et, dans une lettre d'une cruauté extraordinaire, le même chef du pays des Szekler demande aux Saxons de « monter dans les montagnes » et de les tuer, sauf les femmes et les enfants [5]. On observait là, en Transylvanie, malgré la présence de Vlad, qui gardait la frontière, une effervescence entre les Roumains guerriers. Ainsi des nobles du côté de Haţeg, du village de Râuşor, se révoltent en 1435 et passent en Moldavie. Bien qu'Alexandre-Aldea fût resté tranquille sur son siège en 1436 [6], la situation in-

---

[1] *Ibid.*, p. 497 et suiv.

[2] Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 691. Dans la même année, Étienne donne des privilèges aux Brassoviens; J. Bogdan, *Documente Moldoveneşti din sec. XV—XVI din arhivele Braşovului*, Bucarest, 1905, pp. 16—17, 18—19; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 478—488; St. Nicolaescu, *Doc. slavo-rom.*, pp. 94—95, 96—97. Puis, en 1437; J. Bogdan, *loc. cit.*, pp. 14—16; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 486—487; St. Nicolaescu, ouvr. cité, pp. 92—94; de la part d'Élie; J. Bogdan, *loc. cit.*, pp. 86—87; Costăchescu, ouvr. cité, I, p. 711, n° 205.

[3] *Ibid.*, pp. 718—719, n° 208. Une réserve est consignée aussi pour le « Tzar tatar », envers lequel on peut agir « à son gré ». Étienne envers Casimir, en 1445; *ibid.*, pp. 725—727.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, I°, p. 589, n° CCCCXCI.

[5] *Ibid.*, p. 540, n° CCCCXCII. Nicolas de Redwitz était encore à Severin; *ibid.*, p. 591, n° CCCCXCIV; p. 599, n° D. Le souvenir de Pippo y était resté et, d'après Franko de Talovac, tel Roumain est appele Franc; *ibid.*, pp. 586-587, n° CCCCLXXXVIII. Franco exerçait ses fonctions aussi plus loin, son frère Matko ayant la Dalmatie, la Croatie et la Slavonie; *ibid.*, p. 608, n° DXXV.

[6] Al. Vasilescu, ouvr. cité, p. 54. Voy. aussi N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 628, n° DXXV; p. 631.

certaine paraît s'être maintenue pendant toute cette année: *la descente des deux princes moldaves dans la partie inférieure de leur pays pourrait être en relation avec cette menace des Turcs.*

En effet, depuis quelque temps, la situation en Valachie avait changé. Vlad Dracul se glissera, après la disparition, survenue à une date inconnue, d'Alexandre-Aldea et, croyant déjà, d'après des informations venues de Braşov, que ce dernier est mort, Michel Iakch prenait soin « qu'on n'élise pas comme prince l'un des fils de Dan » [1]. Mais, le 16 juillet 1436 et le 5 septembre de cette même année, de Făgăraş et de Boia, peut-être de Boiţa, « Vlad, fils de feu le prince Mircea, Voévode des régions transalpines », « frère et ami », écrit aux mêmes bourgeois de Braşov, auxquels il avait envoyé ses fidèles, le spathaire Démètre, le logothète Étienne, Coico et le Grec « Hauspanopol » [2]. Et tous les chefs de la Transylvanie, l'évêque, Iakch, le vice-voévode Lorand, écrivaient, du village de Bod, d'après l'ordre de l'empereur, que tous les préparatifs soient faits pour établir de force Vlad [3] en Valachie. Celui-ci était un ancien ennemi des Moldaves [4], auxquels il permettait cependant de continuer leur commerce avec les marchands de Braşov, continuant à se considérer comme un surveillant de la Transylvanie au nom de Sigismond [5]. Pour le moment, nous voyons que des chrétiens de Constantinople se plaignent qu' à la fin de cette année, 1436, les Turcs, qui avaient commis de graves dégâts en Hongrie l'année précédente, se soient jetés sur la Valachie et Jean de Raguse, le délégué du concile de Bâle à Constantinople — à celui de Florence,

[1] Non velitis quod alter ex filiis Dan eligeretur in Wayvodam; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 21—22, n° XXXII. On prenait des mesures à Bran et à Piatra lui Craiu (Kyralke), le nouveau château; *ibid.* Des lettres d'Albu, chez J. Bogdan, *Relaţiile*, pp. 249—250, n° CVIII—CX. Le voyage de « Drăculea », dont il est question, ne peut pas être celui qui le mena à la Porte du Sultan et qui nous semble devoir être placé bien après l'année 1433. Voy. aussi Élie Minea, *Vlad Dracul*, p. 81, note 3.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, pp. 23—24, n° XXXIV—XXXV.

[3] *Ibid.*, pp. 23—24, n° XXXIV.

[4] J. Bogdan, ouvr. cité, p. 63, n° XL. Dans le n° suivant il apparaît comme prince, bien qu'il eût porté toujours ce titre de « Voévode et Seigneur ».

[5] *Ibid.*, p. 67.

convoqué par le Pape Eugène IV, avait paru un Grégoire qui s'intitulait « archevêque de Moldovlachie » et demandait une lettre de passage [1], — dit qu'elle avait provoqué cette attaque par un changement d'attitude politique; espérant un secours de l'Occident, elle n'avait pas payé le tribut [2].

Vlad avait pris ses mesures pour entrer dans le pays dès le mois de juillet, se fixant à Făgăraș avec les quelques boïars déjà mentionnés. De là il passa dans la région de la Tour Rouge, où il se trouvait, encore à Boița, au commencement de septembre [3]. Les Turcs attaquèrent donc ce nouveau prince, qui ne respectait pas les conventions conclues avec eux par ses prédécesseurs [4].

Le 8 avril 1437, s'intitulant: « en Christ Dieu très-fidèle et aimant le Christ et autocrate, Grand Voévode et souverain, dominateur et maître de tout le pays de la Hongro-Valachie et des régions au-delà des montagnes, duc d'Amlaș et de Făgăraș », il confirmait, de Târgoviște, avec ses boïars: le vornic Voicu, Tudor, Nanul, Stanciul, frère de Mircea, le logothète Étienne, le spathaire Démètre, l'échanson Micle, le stolnic Semen et le comis Badea, — seuls des boïars en fonctions et pas cet essaim de « vitèzes » ou de « ritters » qu'on trouve en Moldavie, — l'ancien privilège des Brassoviens, qui avait été demandé par une délégation et par le juge de Râșnov, près de cette ville, d'anciennes connaissances depuis de longues années et de bons auxiliaires [5]. Par un autre document il prenait des mesures pour qu'aucune autre monnaie n'entre dans le pays que la sienne et qu'on n'exporte pas le cuivre et l'argent [6].

Les deux frères de Moldavie sont pendant ce temps à côté, ayant l'air de s'être réconciliés pour toute une vie. Étienne semble s'être marié: cette Maruşca, mentionnée au

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 599—600, n⁰ DII.

[2] Iorga, *Acte și Fragm.*, III, pp. 82—83 (d'après Cecconi, *Studi storici sul concilio di Firenze*, I, Florence, 1869, pp. CCLIII—CCLVIII. n⁰ CCLVI).

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 22—24.

[4] Des rapports avec les Teutons; J. Bogdan, ouvr. cité, p. 69—70, n⁰ XLVII.

[5] *Ibid.*, pp. 71—72.

[6] *Ibid.*, pp. 75—76. Bogdan fixait ce document à 1441—1442.

mois de février 1437 comme réfugiée chez les Russes, à l'époque de la « trahison », ne peut pas être la princese polonaise ayant le même nom de Marie, qui était la femme d'Élie [1]. Une descente à Vasluiu, au mois de mai, peut avoir été en rapport avec le changement de prince qui s'était produit dans le pays voisin [2]. On retrouve les corégents dans cette même région au mois de juillet [3]. En août, ils étaient à Suceava, mais bientôt les mauvaises nouvelles venues d'Occident, où Sigismond mourra le 9 décembre, poussèrent Élie à penser à un nouveau voyage en Pologne, qui amena une nouvelle cession, plus importante que toutes les autres. Le voici donc à Lwów, où, après avoir prêté un nouveau serment, il se croit obligé de payer pour les dégâts faits au royaume par son père. « Pour alléger son cœur et pour sauver l'âme de ce père », il rend aux Polonais « la province de Şipinţ, que la Moldavie tenait de la Couronne, avec les marchés de cette vraie province de Şipinţ, c'est-à-dire Hotin, Ţeţina et Chmielow », et tout ce qui leur appartient, restituant aussi tous les documents de propriété [4].

Au Sud, Sigismond, à la veille de mourir, put apprendre ce qu'était en état de produire, en Transylvanie, l'abandon presque total de ce voévodat qu'il avait laissé pendant si longtemps entre les mains d'un homme très agité, mais pas aussi solide, tel que l'était Vlad Dracul.

En effet, les paysans de Transylvanie, sans distinction de race, s'étaient soulevés sous l'influence de la propagande

[1] Costăchescu, ouvr. cité., pp. 507—508. Du reste le territoire de Vasluiu, dont il est question, appartenait à Étienne. Une donation d'Élie seul au couvent de Neamţ ne suffit pas à montrer que chacun de ces princes pouvait faire des donations séparément; *ibid.*, pp. 511—512; on a prouvé que le document est faux. Pour ce même motif, on peut suspecter aussi celui qui porte la date du 30 juin; *ibid.*, p. 520, n° 160.

[2] *Ibid.*, pp. 515—516.

[3] *Ibid.*, p. 525, n° 162.

[4] Kałużniacki, *loc. cit.*, pp. 871—872. Évidemment nous abandonnons l'ancienne tentative de prouver qu'Élie a fait un seul voyage à Lwów; il paraît en avoir fait trois, le troisième amenant peut-être les conditions encore plus lourdes dont parle Długosz.

hussite, qu'avait vainement essayé d'arrêter l'envoyé du Pape, le frère Jacques de Marchia.

On voit d'abord des paysans hongrois, avec un Kárdos Janos, qui se lèvent contre les Saxons; le vice-voévode Lorand Lepes promet d'aider ceux-ci [1]. Aussitôt le mécontentement d'un monde opprimé, qui aimait parler des anciennes lois de St. Étienne et demandait qu'elles soient remises en vigueur par l'empereur, auquel ils conservent tout le respect, — façon de parler paysanne qu'on retrouvera aussi, à la fin du XVIII-e siècle, avant la révolution française, à l'époque d'un Horea —, s'étend presque partout. On ne fait plus de distinction entre Hongrois et Roumains, qui se constituent, eux aussi, en « université », se choisissant un « porteur de drapeau » *(vexillifer ;* du fait: voévode), qui n'est pas cependant un homme du commun, un paysan comme eux, mais un *magister*, donc, d'après toutes les probabilités, un Roumain, Paul, du village de Vajdaháza. Ils se plaignent de ce que l'évêque Georges Lepes n'a pas voulu recevoir d'eux la dîme dans la mauvaise monnaie courante et qu'il a accumulé en trois ans une somme globale qu'il réclame dans une meilleure monnaie, jetant l'interdit sur les paysans catholiques jusqu'à les forcer à enterrer leurs morts dans une terre non consacrée et à ne pas pouvoir célébrer leurs noces. Malgré les ordres impériaux antérieurs, les seigneurs terriens ne les laissent pas aller d'une place à l'autre. Ces gens ne brûlent et ne tuent pas, mais ils se rassemblent par milliers sur la montagne de Bobâlna, près de la terre d'Olpret, non loin de la Moldavie. Ladislas Csáky, le voévode, ordonne de tuer ou de mutiler leurs envoyés et les troupes rassemblées par le vice-voévode Lorand et par les deux comtes des Szekler, parmi lesquels ce sauvage Michel Iackh, celui qui avait donné l'ordre de tuer tous les gens de Făgăraş, tentent de dissiper ces masses qui s'étaient jetées sur la ville même de Cluj [2], et beaucoup de sang

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I, pp. 613—614, nº DXIX.

[2] Contre eux se dirige aussi un Étienne de Losoncz et un ban d'Unguraş; *ibid.*, p. 636, nº DXXXV.

fut versé, les rebelles pris étant coupés en morceaux ou empalés[1], sans qu'on fût arrivé à un résultat définitif.

Il fallut arriver à une pacification, et voici quelles en furent les conditions en dehors des droits qu'on reconnaît à l'évêque: personne ne pourra plus mettre en prison ou tuer sans motif un paysan. On permettra le départ des hommes libres, exigeant d'eux des dédommagements. On ne prendra plus la dîme des produits, ni même des animaux, sans refuser cependant le droit que peut réclamer celui sur la terre de qui s'installe quelqu'un. Les serfs gagnent le droit de laisser en héritage leur avoir, le seigneur pouvant demander seulement comme prix du transfert une brebis de trois ans; les testaments leur sont permis. Le cens ne dépassera pas dix deniers, à payer le jour même du saint roi, à côté du don de Noël et de Pâques et le travail d'un jour par an, ainsi que pour le jour du saint local. On donnera seulement un poulet, une mesure d'avoine et quelques *tortae*, pains, sans faire de distinction si le noble a un moulin ou non, dont les serfs pourraient se servir. Les paysans acceptent de rendre des services au maître de la Chambre du pays, mais pas d'une façon abusive et par force, et, en échange, ne vendre du vin qu'à sa Chambre à lui. En cas d'expédition, on n'arrachera plus les provisions, qui seront payées, et le public ne sera plus troublé par le bruit de dangers imaginaires.

Mais ces combattants pour la liberté entendent rester constitués en corps politique: c'est le sens même de l'*universitas* qu'ils veulent mettre à côté de celle des Saxons. Ils prétendent donc qu'on permette aux capitaines actuels de se rassembler chaque année, avant la fête de l'Ascension, avec deux vieillards de chaque localité: or les Hongrois n'ont jamais connu cette coutume, qui est purement *roumaine, et même cette assemblée sur la montagne correspond à ce « marché de jeunes filles », à cette foire transylvaine dont le but n'était pas seulement d'exposer les dons et de recevoir les demandes en mariage*. Ces vieillards témoigneront de l'observation des

[1] *Ibid.*, p. 636, n° DXXXVI. Cf. aussi le numéro suivant et pp. 641—642, n° DXL.



Fig. 7. — Épitaphe donné par Étienne, fils d'Alexandre-le-Bon (Neamț).

points de ce pacte, et le noble qui n'en tiendrait pas compte devrait rester sans la défense de ses camarades de classe. Si,— ajoute d'une façon naïve l'acte, — on ne trouve pas les chrysobulles mêmes du saint roi, en s'entendra avec les autres états du pays pour un nouveau statut de justice [1].

De pareilles demandes furent présentées, pour être enregistrées par le notariat de l'Église, de la part de « Michel le Valaque de Virágosberek, capitaine, de Benedict Gazda de Diod et d'un autre Michel, de Caw », qui apportaient le traité formel conclu avec les nobles par « les capitaines et toute la *communitas* », toute la communauté des paysans de Vajdaháza, du Nouveau Village, de Ţega *(Chegew)*, de « Buza », d'Olpret et d'Inidoara (d'où vient un Nicolas, fils de Voicu: « Valkey »), dans lequel il faut nécessairement voir un parent de la maison, destinée à un si grand avenir, des Hunyadi. Dans ce statut est fixé le paiement annuel d'un florin d'or pour chaque charrue à huit boeufs. En plus de cette somme, diminuée pour ceux qui ont moins de boeufs ou seulement des chevaux, les autres animaux et les vignobles étant calculés en proportion et les simples prolétaires ayant le devoir de payer douze deniers, on prévoit le travail d'une seule journée et des présents trois fois par an. Les paysans veulent qu'on leur permette l'appel du jugement du seigneur à celui du village ou du marché du voisinage. Un autre point concerne la liberté de quitter une terre. *Les paysans promettent qu'à l'appel du voévode ou du vice-voévode ils viendront en armes pour faire la guerre.* Jusqu'au 1-er novembre ces désidérata seront envoyés à celui que le pacte appelle seulement « l'empereur », et on attendra sa décision en toute confiance [2].

Si, en même temps, nous voyons que, sous la protection des commandants transylvains, se rassemblent des nobles, des Saxons et des Szekler à Capâlna, ce n'est pas en première ligne pour prévoir des mesures contre la répétition

[1] *Ibid.*, pp. 614—620.

[2] *Ibid.*, pp. 623—627, n° CXXIII. Pour un noble blessé à mort, p. 623, n° DXXII.

de ces mouvements, ainsi qu'on l'a cru, mais pour manifester leur loyauté envers le souverain très redouté, pour demeurer unis fraternellement, dans le but de la défense du royaume et pour fixer les détails des futures campagnes. Mais ils procéderont solidairement envers toute espèce d'ennemis [1].

Dans ces régions, on trouvait cependant des collaborateurs roumains dévoués, comme ceux que le successeur de Sigismond, son gendre, Albert d'Autriche, récompensait en 1443: Michel de Ciorna, Blaj, fils de Stoian, du même village de Ciorna, Mujna et Şandru de Dănsuș et les membres de la famille de Bizere, qui avaient été mêlés aux combats du prince Dan contre les Hongrois [2].

Mais l'année 1438 devait montrer combien il était nécessaire que la défense de la Transylvanie ne soit pas confiée seulement aux organes officiels qui s'en occupaient jusque là et à l'alliance, encore si peu solide, des groupes privilégiés de la province.

Dès le début de l'année, le nouveau roi s'adressait à Vlad Dracul, le considérant son vassal dans « les régions transalpines », comme à l'époque d'avant Băsărabă, pour lui demander non seulement de ne pas attenter aux droits traditionnels des Brassoviens, mais de les défendre même des « invasions des Turcs très-cruels ». Il changeait les comtes des Szekler, promettant d'envoyer dans un bref délai des hommes vraiment capables [3]. Vlad se trouvait cependant dans la même situation que, quelques années auparavant, Alexandre-Aldea. Il n'avait pas les moyens de résister à une attaque ottomane.

Le chroniqueur turc Nechri présente de cette façon la question que le Sultan posa à Vlad et la réponse de ce dernier, à un moment où le despote de Serbie Georges Brankovitch se soumettait lui aussi au « Tzar » turc et devenait

[1] Alicujus hostilitatis impugnatio seu controversiae cujuscumque conditionis; *ibid.*, p. 622.

[2] *Ibid.*, I² pp. 685—687, nº DLXXIX.

[3] *Ibid.*, p. 646.

le guide de ses campagnes: « Il a envoyé de même cet ordre à Iflakoglou Drakoula »: « Rassemble aussitôt toute ton armée et viens me trouver ». Drakoula répondit: « Je suis prêt à te servir, Sultan; je suis prêt à te donner mon cheval et mes chiens de chasse ».

L'attaque se produisit pendant l'été, sous la conduite du Sultan lui-même, et le prince de Valachie, dont nous ne connaissons pas les tortures de conscience, comme celles de son prédécesseur, dut être lui aussi un guide, pour se faire pardonner de cette façon l'usurpation. Après avoir fait une tentative dans les régions hongroises, — et les inondations les sauvèrent, mais non sans que pendant « quarante-cinq jours » beaucoup de captifs eussent été pris [1], — le Danube fut passé du côté des Valaques. L'attitude de Vlad, ancien défenseur de la province voisine, fut, comme on pouvait s'y attendre, particulièrement clémente. Nous ne savons pas ce qui s'est passé dans le pays de la Bârsa, où les bandes turques pillaient comme de coutume, amenant, en ce qui concerne la défense des citoyens, ce qui s'était déjà passé à l'occasion de l'arrivée du beglerbeg de Roumélie. Mais, devant la ville de Sebeș, Vlad invita les bourgeois à ne pas tenter une opposition qui ne pourrait que leur faire du mal, les vieux murs n'étant pas capables de les défendre. On se décida à écouter ce bon conseil, et les portes furent ouvertes pour que la population en sorte; une seule tour eut comme défenseur un ancien châtelain, qui était bien décidé à ne pas accroître le nombre des prisonniers chez les Turcs. Le Sultan demanda qu'on lui dresse la liste de tous les captifs. On aurait confié à Vlad, sans que nous puissions en saisir le motif, les principaux habitants de Sebeș, à moins qu'il ne s'agisse d'un rachat bien payé de ses anciens amis. Son armée n'eut pas la liberté de participer au pillage. La tour fut conquise en y mettant le feu, et le même sort fut réservé à ceux qui croyaient pouvoir conserver leur liberté en combattant. Suivi par cette multitude de prisonniers, Mourad, qui fut « fêté » chez les

[1] Nechri, chez Thúry, *loc. cit.* Aussi dans Iorga, *Studii şi documente*, III, p. XII.

Valaques, passa le Danube, se dirigeant vers Andrinople. *La forteresse de Giurgiu fut occupée et refaite* [1]. Le Sultan laissait derrière lui un prince qui ne pouvait plus observer les engagements envers la Hongrie qu'il avait pris vis-à-vis de l'ancien protecteur qui avait terminé ses jours [2].

Mais Vlad devait faire ce qui avait été imposé aussi à Alexandre-Aldea: *aller à la Porte et y laisser des otages*. Nous croyons qu'il fit ce voyage à ce moment même [3], laissant le pays sous le gouvernement de ses boïars. Alors que Brankovitch n'osait pas le faire, il y alla et s'inclina personnellement devant le maître. Il amenait, ainsi qu'on le lui avait demandé, ses deux fils: Vlad, qui, mettant à profit les exemples qu'il avait eus sous les yeux, se fera appeler, *contre* les Turcs, l'Empaleur, et Radu, auquel, dans les mystères du sérail, on avait donné le nom de «le Beau» [4]. Ils furent établis avec une pension à Gallipolis, le père pouvant revenir dans son pays, où il était déjà de retour le 8 septembre 1439, passant d'Argeș à Târgoviște [5]. Parfaitement assuré maintenant, il s'intitulait: «en Christ Dieu le très-fidèle, aimant et servant le Christ et établi par Dieu et autocrate, Jean Vlad et Voévode par la grâce de Dieu et, avec la permission de Dieu, gouvernant et régissant tout le pays d'Hongrovalachie, jusqu'à la grande Mer, ayant des possessions aussi dans le pays hongrois, duc d'Amlaș et de Făgăraș».

---

[1] Nechri, dans Thúry, ouvr. cité; aussi dans Iorga, *Studii și documente*, III, p. XII.

[2] Voy. le récit d'un témoin oculaire de Sebeș, pris lui aussi, que nous avons reproduit *ibid.*, pp. 8—10.

[3] Lettre de 1443 du moine Barthélemy de Gênes, qui se trouvait alors à Constantinople et que nous avons reproduite dans *Les Aventures «sarrazines» des Français de Bourgogne*, dans C. Marinescu, *Mélanges d'histoire générale*, I, Cluj, 1927. Cette lettre présente cette visite, le banquet offert par le Sultan, la mise en prison et même un assassinat (?) comme une chose récente, ce qui a été admis en général. Il nous semble cependant que sans cet acte d'hommage l'établissement définitif de Vlad aurait été impossible.

[4] Nechri, *loc. cit.* Voy. Iorga, *Studii și documente*, III, p. XII. L'hypothèse proposée à la p. XI (l'emprisonnement en 1437) tombe; la comparaison avec la situation d'Alexandre-Aldea nous semble tout éclairer.

[5] Hasdeu, *Arch. Ist.*, I[1], p. 84.

Il mentionnait, en plus des fils qui étaient restés chez les Turcs, l'aîné, Mircea, et il s'appuyait sur beaucoup de boïars: Tudor, Tatul, *grand* vornic, Nan, Voicu, Manea Udriște et son frère Stoica, Iarciu, Radu fils de Borcea, Stanciu Honoü, Étienne le logothète, Démètre le spathaire, le vestiaire Șerban, le stolnic Sémen, l'échanson Micle, le comis Badea. C'était un acte solennel, qui montre aussi les rapports noués alors avec la Moldavie, car on permettait aux bourgeois de Lwów, qui lui avaient envoyé des ambassadeurs, de passer eux-mêmes, et les gens de Cracovie, et les autres marchands de Galicie, et ceux du Pays Russe, et ceux du Pays Moldave, du côté de Râmnic en Olténie, y payant aussi la douane et celle des villes sur le chemin, de circuler librement et, de plus, *avec la possibilité de passer en Turquie également.*

On rétablissait de cette façon, mais sous la protection du Sultan, l'ancien front roumain.

Cependant Vlad conservait Făgăraș, d'où personne n'avait pu le chasser: on le voit donner des terres dans cette province à ses fidèles et même nommer comme abbé du couvent catholique de Cârța un « plebanus » de chez lui, de Targoviște [1].

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 663, n° DLXII.

CHAPITRE IV

LE CROISÉ DE SANG ROUMAIN JEAN, FILS DE VOICU DE HUNIEDOARA (HUNYADI)

L'année même où se produisit le mouvement des paysans et lorsque les trois états de Transylvanie, se rappelant leur ancienne situation, se solidarisaient, l'empereur Sigismond prit à son service les « deux Jean Oláh, fils de feu Voicu de Inidoara » pour trois mois, avec cinquante lances, le paiement, très important, devant être fait par le district de Comiat [1].

Un Jean apparaît, comme « Ioanăș » dans une lettre de Vlad, avec le qualificatif de « vitéz », qui correspond au latin *miles*, comme celui auquel ce prince a laissé la défense de la région sous la montagne, avec la permission d'arrêter n'importe qui [2]. « Vitéz János », la forme hongroise ayant été conservée, est celui qui apporte, pour Vlad à Brașov les lettres de l'empereur [3]. Il est question de Jean le cadet, qui combattait en 1432 encore, avec Ladislas Csáky, contre les Turcs en Valachie, et qui y fut aussi blessé « à mort » [4].

Depuis longtemps Sigismond avait fait une donation à ces nobles roumains du Sud-Ouest de la Transylvanie, Voicu, avec son frère et son fils, Jean. Ce chevalier n'avait pas trouvé

---

[1] *Ibid.*, pp. 627—628, n° DXXIV.

[2] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 61—62, n° XXXVIII.

[3] *Ibid.*, pp. 65—66, n° XLIII. Cf. aussi T. G. Bulat, dans la *Rev. Ist.*, XII (1926), p. 57 et suiv. *(Contribuția românească la opera de cruciat a lui Hunyadi)* ; Élie Minea, *Vlad Dracul*, extrait des *Cercetări istorice de* Jassy (généalogie et bibliographie).

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, I, p. 664. Suit la défense par les deux, dont il sera question bientôt, du front du Banat.

de travail dans son pays d'origine et, partant à l'étranger, il était arrivé à servir, ce qui lui permit de connaître beaucoup de choses qu'il ignorait des secrets d'un système militaire plus avancé, gagnant une prestance personnelle et un puissant sens de la croisade, chez le duc de Milan.

Il était donc revenu d'Italie [1], où les mercenaires étaient payés à cette époque très cher, assez riche pour qu'il puisse prêter de l'argent à l'empereur même. Ainsi Jean, « dit le Roumain » *(dictus Olah)*, fils de feu Voicu, « vitéz » de la Cour, donne à Sigismond 1.200 florins hongrois d'or et il en obtient comme garantie « la ville de Papi, dans le comté d'Arad, sur la rivière du Mureș », puis, ajoutant un autre prêt de 300 florins, il cède cette possession pour recevoir à sa place, lui et son frère du même nom, la ville et le district de Comiat dans le Banat, avec tous les knèzes et les villages voisins [2].

Après une pareille expérience, d'autant plus précieuse était la collaboration des deux fils du knèze Voicu. On leur confia la défense des châteaux de la région de Severin, d'où étaient partis maintenant les Teutons, peut-être même avant la mort de leur protecteur, Sigismond: à côté de Severin même, les forteresses de Geurin, Orșova et Mehedia. Pour le paiement de la somme qui était dûe aux deux frères furent mises en gage quatre localités de Hongrie, à côté de cette terre, dans le comté de Bereg, où, comme à l'époque ancienne, les deux frères se trouvaient pendant cette année 1439 [3]. Pour défendre ces places, qui se trouvaient « devant les Turcs », une somme importante fut empruntée aux nobles Roumains, de Cata, Ladislas et Michel [4]. On entoure de prévenances les nobles des régions du Hațeg, membres de la famille Cândea, du village de Râul-de-Mori et des villages voisins [5]. Ces guerriers gardaient la Porte-de-Fer [6].

---

[1] J. Bogdan, *loc. cit.*, p. 59, nº XXXVI.
[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 597—598, nº CCCCXCIX.
[3] *Ibid.* pp. 648—649, nº DL.
[4] *Ibid.*, pp. 651—652, nº DLII.
[5] *Ibid.*, pp. 652—653, nº DLIII.
[6] *Ibid.*, pp. 655—657, nº DLV.

Parmi les nouveaux commandants sur le Danube, on rencontre, dans la situation de comtes de Timişoara, occupée jadis par Pippo, deux Hongrois, venus d'ailleurs, Jean Marczály et Ladislas Haghmás [1]. A côté, le Banat de Severin, pendant quelque temps libre, est confié à Jean « Oláh », celui qu'on appellera plus tard, d'après son lieu d'origine, dans cette forme coutumière pour les nobles: Hunyadi [2]. Un nouveau diplôme comprend de nouvelles obligations entre eux et le roi, pour la défense de cette région sans cesse menacée [3]. Il y avait aussi un évêque de Severin, Benoît, qu'Eugène IV exhortait à remplacer, par son activité contre le schisme, l'absence de l'évêque de Siretiu et de celui de Bacău, Siège fondé par Boniface IX et auquel Jean XXIII avait accordé des revenus, de même que l'insuccès des Franciscains du Ciuc [4].

Le moment viendra où ce Jean (dans la légende populaire pour les Slaves des Balcans aussi: Iancu) le Voévode, de Huniedoara, recouvrira de ses puissantes ailes les princes des deux pays habités et gouvernés par des hommes de sa race. Mais, pour le moment, le Moldave Élie, préoccupé lui aussi des guerres qui se préparaient du côté des Turcs, crut devoir se rapprocher encore plus de la Pologne. Il donna donc, lui le premier, de Suceava, le 8 septembre, la confirmation de son serment prêté à Lwów, et, de Bârlad, Étienne s'obligeait lui-même, le 25 du même mois, avec ou sans la permission de son frère, qui, jusque là, avait représenté toute la Moldavie, à rester lié au roi Vladislav « contre tous ses ennemis ou contre les *Infidèles* » [5]. *Il semble que le roi de Pologne, inquiété par cette menace turque, avait envoyé quelqu'un pour prendre une pareille déclaration.* Les deux princes avaient fortifié Hotin, y fixant un des plus puissants parmi les nouveaux boïars du pays,

---

[1] *Ibid.*, pp. 652—653, nº DLIII.
[2] *Ibid.*, p. 657, nº DLVII.
[3] *Ibid.*, pp. 657—658, nº DLVIII.
[4] *Ibid.*, pp. 660—661, nº DLX.
[5] *Ibid.*, pp. 874—875, nos DCLXXXIII—DCLXXXIV.

Manuel, au nom grec, comme aussi celui d'Andronic, dont le fils, Costea, était au service de la Moldavie [1].

Pendant la même année 1439, les envoyés des deux princes de Moldavie au Concile de Florence, le logothète Neagoe lui-même, représentant la politique catholique polonaise, et le métropolite Damien, signaient l'acte d'union avec Rome [2].

Mais, maintenant, l'offensive des begs de frontières, ayant à leur tête Mézed-beg, fera ressortir au premier plan la grande personnalité de Hunyadi. Descendant de knèzes, fils des régions les plus menacées, paysan, comme il le restera jusqu'à la fin de sa vie, malgré l'adoption de la foi catholique, malgré ses voyages en Occident et la connaissance du milieu italien, enfin malgré son mariage avec une femme d'une famille noble, du district de Sălagiu, Élisabeth, il se posa dès le début un seul but, qu'il a poursuivi de toutes ses forces et avec tous les moyens de sa race, de la partie de cette race qui n'était pas libre, à laquelle il appartenait lui, et de celle qui jouissait de la liberté, avec laquelle il avait conclu un pacte d'alliance et même des liens de famille, et non seulement pour assurer la paix de cette Transylvanie continuellement attaquée à tous les défilés, mais pour empêcher de pareilles tentatives par une série d'offensives, d'actes de croisade, allant jusqu'au bout, où brillaient au lointain les coupoles de la Constantinople impériale, tant de fois menacée de la conquête turque elle-même.

Il prit sur lui cette mission utile, non seulement pour le Banat, qu'on lui avait confié dès le commencement, mais aussi pour la Transylvanie, où tour à tour on lui accorda toutes les dignités: voévode, comte des Szekler, — sans aucun collègue —, comte de Bistrița, de sorte que pour lui se reformait le marquisat de jadis, sous le roi Louis, à l'époque d'André et de ses Maramorésiens, mais aussi pour la Hongrie entière, pour l'Empire, où il y avait, comme héritier, ainsi que dans

[1] *Ibid.*, p. 876 (= Costăchescu, ouvr. cité, II, pp. 41—42).

[2] Voy. Iorga, *Notes et extraits*, 2-ème série, p. 1 et suiv.; Auner, *Les Roumains au Concile de Florence;* Iorga, *Ist. Bis.*, I.

les pays héréditaires de Sigismond, son maître depuis quelques années, Albert d'Autriche, et même pour toute la chrétienté occidentale, qui a appris à connaître le nom de ce «Valaque», de ce «Blac», dont les pays de langue française ont fait un «Blanc», le «chevalier blanc» des luttes pour la croix. Ainsi la mission qu'il remplissait avec tant d'énergie a rehaussé de plus en plus celui qui avait commencé sous un toit de paysan et dans le simple vêtement de sa race et de sa classe, de sorte que, gouverneur de la Hongrie, disposant à volonté de la couronne qui avait glissé de la tête d'Albert, tué par la contagion, et concluant un mariage pour sa veuve, protégeant son fils, il dirigea avec une main de fer une noblesse récalcitrante, qui avait causé tant de déboires à Sigismond. S'il l'avait voulu, il aurait pu écarter cette femme et cet enfant, mais il était trop fier pour être un usurpateur et dans son instinct de Roumain vivaient trop les idées directrices de loi, de droit et d'humanité.

Sans avoir connu le passé du pays où il était né à un degré si humble, il eut la vision d'une réunion générale de la chrétienté de l'Europe orientale. C'est pour cela que celui qui a eu des liens avec l'empereur byzantin, avec le despote serbe, le Voukogli des Turcs, Brankovitch, avec les Albanais, qui devaient donner eux aussi un héros, Scanderbeg, revenu de l'Islam à la Croix, c'est pour cela que le guerrier qui devait pouvoir amener, — comme n'avait pas pu le faire Sigismond, parce qu'il désirait annexer à sa Hongrie la Dalmatie —, les Vénitiens dans les eaux de la Mer Noire et même sur le Danube jusqu'au Petit Nicopolis de la guerre chrétienne de 1395, a réussi à réunir la Hongrie à la Pologne par le mariage d'Élisabeth avec le jeune roi polonais Vladislav et à placer ainsi désormais devant les Moldaves une seule politique de la chrétienté, qui était représentée par lui. Élevant des fils qui nourrissaient les ambitions les plus hautes, ayant donné à l'aîné le nom de Ladislas, celui du saint roi de Nagy-Varád, il crut peut-être lui préparer la couronne, qui lui fut ravie seulement par un assassinat juridique, dû à l'effort désespéré des nombreux ennemis de sa famille, mais la couronne des Césars de Rome ornera le front du second fils de Hunyadi, Matthias, protecteur de la civilisation de



Fig. 8. — Jean Hunyadi, d'après un dessin du XVI-e siècle.



la Renaissance en même temps que continuateur de l'oeuvre de croisade de son père.

Le nouveau roi de sa grâce, Vladislav, ajouta, dès 1440, aux possessions que s'était gagné celui qui n'est plus appelé dans les actes solennels « Oláh », d'après leur ancien nom, mais, comme son frère, « magnificus Johannes de Hunyad » [1]. Pour le moment il a devant lui un comte des Szekler, Michel Iakch, auquel la reine Élisabeth fait la donation de Rodna, qui est présenté dans un acte comme un ancien château abandonné, ainsi que tout un monde de villageois roumains, tout un bloc de villages libres qui apparaissent ainsi pour la première fois, remplissant une fonction militaire de frontières: Sângiorgiu, Poiana, Rebra d'en haut et Rebra d'en bas, Ceu, Năsăud (cf. Abrud, Şamşud, Aiud), Salva, Zagra et Mocod [2]. A Belgrade de Serbie réside encore Franko de Talovec, qui, rassemblant de l'argent du côté de Căraş, nous ne savons pas de quel droit, aimait à se faire intituler « ancien Ban de Severin [3] ». A Gevrin il se trouve un Slave, Henric Czeczko, qui aura été établi par Albert. Tout cela en rapport aussi avec l'évêque titulaire d'Argeş qui réside en Hongrie [4].

Mais l'élan de Hunyadi dépasse rapidement toutes les concurrences. En 1441 il a maintenant sa Transylvanie, à laquelle il réunit aussi la domination de Timişoara, et Vladislav le comble des plus grands éloges pour ce qu'il avait accompli jusque là, exploits qui bientôt seront largement dépassés. Le roi n'oublie pas le rôle essentiel que Jean avait joué dans sa création comme roi de Hongrie et, après son couronnement à Albe-Royale, dans la victoire sur tout un puissant groupe d'ennemis, parmi lesquels le Ban Ladislas de Gara, descendant de Nicolas, qui avait combattu en terre roumaine au siècle passé, Jean de Korogh, lui aussi mêlé à cette guerre de ce côté, un André Bothos (Botăş?), comte éphémère de

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I, pp. 666—667, n° DLXIV.

[2] *Ibid.*, p. 669, n° DLXVI.

[3] *Ibid.*, p. 671, n° DLXIX. Des combats contre les Turcs à la frontière du Banat sous Albert; *ibid.*, p. 672.

[4] *Ibid.*, p. 677, n° DLXXIII.

Timişoara, qui lui fut reprise comme à un traître, et où il périt, au profit de celui qui était ainsi glorifié, un Henri, « fils du voévode », un Jean Iuga « de Rachcha », lui aussi, ainsi que son nom le prouve, un chef roumain de ce district. Hunyadi est aidé dans cette mission par celui qui a été son collègue comme Ban, puis comme Voévode de Transylvanie, Nicolas Ujlaky, qui deviendra, en combattant contre les Turcs, un vice-roi de Bosnie. De fait, c'est encore lui qui, envoyé à Belgrade avec celui-ci, sauva la ville de la conquête turque menaçante, mais il ne s'arrêta pas là et pénétra dans les régions serbes conquises par les Turcs, avançant sur une ligne de trois journées. Cet Isak-beg que la chronique turque nous montre comme ennemi de Brankovitch, de Vlad Dracul, — « glorieux Sultan», dit-il, « tant que Volk-oglou sera à Semendrie », la forteresse aux nombreux créneaux intacts jusqu'aujourd'hui, « pendant tout ce temps ni le Caraman-oglou, ni le Hongrois ne seront tranquilles et il ne faut pas que tu crois que Drakoula est ton ami, car c'est un hypocrite » —, ce grand chef turc donc cherche à s'opposer aux Hongrois, mais il est repoussé, complètement battu dans une grande bataille que le document royal décrit, comme une belle page d'histoire authentique. En récompense, on donne à ce combattant inlassable, orné de tant de titres et chargé de tant de missions, ce qui pouvait toucher le plus son coeur: dans le district paysan même de ses origines, dans cette contrée de Huniedioara, parmi les siens, la terre roumaine de Dobra, dépendant du château de Deva, aux origines daces [1].

Dans cette disposition d'esprit émue, Jean, qui est aussi comte de Szolnok, relié de nouveau à sa Transylvanie, restitue au chapitre d'Alba-Julia, parmi les nombreuses possessions qui étaient siennes, Cergău, Jomal et Tinod, mentionnant son frère, « Jean *Minor* de Hunyadi », qu'il qualifie d'un sentiment d'amour infini, le « brave des braves » *(miles militum)*, montrant que celui-ci, « étant mort en Transylvanie au service du pays » (*in actu reipublicae*), repose main-

[1] *Ibid.*, pp. 677—680, nº DLXXIV.

tenant dans l'ancienne église du saint Archange Michel, archange lui-même à l'épée scintillante de la défense chrétienne [1]. Par distinction de ce qu'on a vu jusqu'ici chez les dignitaires hongrois de ces régions et chez les étrangers qui y étaient amenés, on constate chez cet homme, si nouveau et original, la note de sentimentalité discrète qui est la qualité principale de la race roumaine. En 1444 il posera, comme gouverneur de la Hongrie, une belle pierre tombale, maintenant mutilée d'une façon barbare par les invasions turques, à ce « brave » qui, comme il est dit dans un élan poétique, « est maintenant réuni aux séries des anges ». Lui-même avait déclaré en 1440 qu'il choisissait là, près de « son frère très-aimé », la place où il doit être enseveli [2], espérant que, grâce au glorieux archange, il sera « non seulement protégé sur la terre, mais lui aussi accepté dans la hiérarchie des cieux ». Les chanoines de cette église seront obligés cependant, selon une coutume qu'on trouve souvent chez les Orientaux, de faire célébrer à certains jours de l'année des offices pour les morts de tous les temps [3].

Tout ce monde roumain de kénèzes et de « vitèzes » des régions de Dobra, de Huniedoara, de Haţeg, du Banat, avec aussi la mention de la ville de Lugoj [4], devaient se bien préparer pour les grandes luttes qui les attendaient quelques mois après.

En 1442 encore, le beg Mézed entre en Transylvanie, non pas par ces régions de l'Ouest, si bien gardées, mais par la Valachie, malgré le lien à peine noué avec Vlad, ce qui libérait de toute obligation ce dernier, qui s'était entendu depuis longtemps avec Hunyadi. En effet, on voit le prince roumain écrire à ce moment, en toute confiance et respectueuse amitié, « au puissant et glorieux et très-honoré et *très-aimé frère*, Voévode de la Transylvanie et des Szekler *(sic)* et comte de Timişoara, le Voévode János » [5].

[1] *Ibid.*, pp. 681—682, n° DLXXV.
[2] *Ibid.*, p. 681, note 1.
[3] *Ibid.*, p. 682.
[4] *Ibid.*, pp. 683—684, n° DLXXVI. Voy. aussi les numéros suivants.
[5] J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 77, n° LIII.

La forteresse de Bran était occupée alors par cet ami. Ce n'est donc pas par là que purent entrer les Turcs qui avaient employé ces chemins roumains. Ils seront passés par la Tour Rouge, où la défense était plus faible. Surpris, les Transylvains, commandés par cet évêque Georges Lepes, si dur envers les paysans qu'il avait poussés à la révolte, sont vaincus, et le persécuteur avide de ses serfs [1] tombe lui-même dans cette bataille de Sântimre (18 mars), où Hunyadi, blessé lui aussi dans le combat, fit élever, encore une fois d'après la coutume roumaine, que nous trouverons tant de fois suivie en Moldavie bientôt, par Étienne-le-Grand, la belle église en style gothique qui se conserve jusqu'aujourd'hui.

Chargés de butin, les Turcs, qui n'étaient pas guidés, comme pour d'autres invasions en Transylvanie, par le prince de Valachie, cherchèrent à sortir par la Porte-de-fer. Ici Hunyadi rassembla en hâte les guerriers des « districts roumains», entre autres ce Chendriș de la région du Hațeg qui avait été déjà mentionné pour ses exploits. Dans cette bataille, à « la localité de Kapu », à « l'endroit dit Waskapu » [2], la victoire fut exclusivement dûe à ces Roumains. Ce qu'avaient pu faire les privilégiés de la Transylvanie, avec leur évêque, s'était avéré à Sântimre [3]. La date de cette bataille se place le 25 mars [4].

Dans un document plus récemment discuté, on voit que les Turcs, passant par la Valachie, avaient amené un prince, Mircea, devant lequel Vlad avait dû se retirer, mais pas en

[1] Le document, extrêmement important, du 17 avril 1443, dans *Mon. Hung. Hist., Diplomataria*, XXXIII, p. 141, cité par M. Élie Minea, dans *Vlad Dracul*, p. 123, note 2. Pour la date, Iorga, *Les aventures « sarrazines » des Français de Bourgogne au XV-e siècle*, p. 39. Cf. la discussion dans Élie Minea, *loc. cit.*, p. 121, note 2.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, à la date de 1444; cf. aussi le vol. II², à la date de 1462.

[3] Le récit du moine Barthélemy le Génois de Constantinople, chiffre à 26.000 (?) les Turcs morts. Voy. Wavrin, éd. Dupont.

[4] Voy. Élie Minea, *loc. cit.*, p. 121, notes 1, 2. Mais cf. aussi les chroniques serbes (quelques différences).

Transylvanie, où Hunyadi avait à ce moment un ancien candidat, Băsărabă [1], fils de Dan [2].

Vlad Dracul [3] était tout de même maintenant dans les rangs des chrétiens, de même que son voisin moldave Élie, qui, au cours de cette même année, conclut une alliance avec le frère du roi de Hongrie et de Pologne, Casimir, établi comme Grand Knèze de Lithuanie [4]. Du reste, dès 1438, Étienne était arrivé à écarter le « moine de Cetatea-Albă » qui ne lui avait pas été cédée par l'acte d'entente avec Élie, précisément parce qu'Aaron n'avait pas pu en être chassé.

Des travaux furent continués à cette forteresse en 1440, lorsque, au nom d'Étienne, on ajoutait ces deux inscriptions en grec, la langue de l'architecte Théodore de Tulcea, Théodorakis: « Prière du serviteur de Dieu Théodore. Jésus-Christ vainqueur. Cette fortification a été faite par le très-pieux prince Étienne le Voévode et par l'artisan de Sa Majesté, le chargé de travaux» (pas: le burgrave), en l'an 6948 (1440). Garde du danger, toi, Mère de Dieu, ton serviteur, le Voévode Étienne ». Et, ailleurs: « Ce mur divin a été fini; que Jésus-Christ vienne au secours de celui qui l'a fait élever [5] ». En dépit de cette prière, les Tatars de Crimée qui, à cette époque, n'étaient pas encore sous la direction du Sultan, dirigèrent deux raids sur la Moldavie: la première apparition de ces terribles guerriers du Khan, arrivant, par Bârlad et par Vasluiu, qui furent incendiées, jusqu'au nouveau marché et point d'arrêt des marchands, Botoşani, le marché des

---

[1] L'incendie de Târgoviște suivit au cours de l'expédition du beglerbeg. Voy. aussi le passage de Beheim reproduit dans Iorga, *Studii şi documente*, III, p. LXIX et suiv. Tout le poème republié par M. Constantin J. Karadja, dans le *Buletinul comisiei istorice a României*, 1936.

[2] Élie Minea, ouvr. cité, p. 123, note 2. Aussi les chroniques serbes, dans les *Stariné*, XIII, le *Spoménik*, III, et éd. Lioubomir Stoïanovitch, *Stari srpski rodoslovi i létopisi*, Belgrade, 1927 (cf. Iorga, dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, VI, p. 194; du même, *L'élément roumain dans les annales serbes, ibid.*, IV, p. 225).

[3] Qui donne un document pour un boïar Théodore de Făgăraş; Iorga, *Studii şi documente*, III, pp. LXVII—LXVIII.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 688, n° DLXXVIII.

[5] Cf. Mourzakiévitch, dans les *Mém. Soc. d'Odessa* (en russe), II, p. 481; cf. *ibid.*, XV. Cf. Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, pp. 98—99.

successeurs de l'ancêtre Botăş, est de novembre 1439 [1]. Peut-être pour se dégager de toute responsabilité, le Sultan envoya-t-il, en février suivant, un ambassadeur en Pologne, que nous trouvons à Lwów [2]. Suivit le lien, mentionné plus haut, entre Élie, qui devait régner très peu encore, et Casimir de Lithuanie.

Du reste, l'énergie roumaine, dans la lutte pour la croix, s'étendait plus loin. De même que Jean Oláh-Hunyadi était allé jusqu'à Milan, voici un autre Roumain, Jacques, Jacobinus, qui se rend à Gênes, se présente au gouverneur, l'archevêque de Milan, qui connaissait peut-être le héros transylvain, et demande à être accepté comme soldat étranger, comme « orguxius », ainsi qu'on les appelait d'un terme tatar, à Caffa, en Crimée (1431). Et, de fait, jusqu'à la prise de cette grande ville par les Turcs, des Moldaves et des Valaques [3], des « Valaques », des « Valaques Polonais », des « (Valaques) Hongrois », avec des noms comme Stancu, Démètre, Radu, Stoica, Jean, lutteront contre les Turcs sur les créneaux de Caffa [4].

Vlad Dracul, de son côté, après avoir écarté Băsărabă, avait guetté une autre bande de Turcs revenus après la dévastation de la Transylvanie. Un chroniqueur turc consigne le résultat, obtenu plus facilement, contre ces envahisseurs: « le Voévode de Valachie s'est jeté lui aussi, avec une armée de gens séduits, des montagnes hautes et impénétrables qui étaient pour lui comme une forteresse » [5]. Donc la croisade avait commencé pour lui aussi, cette croisade à laquelle il restera attaché pendant des années, jusqu'à la catastrophe que lui prépara un moment d'incertitude dans son maintien sur ce large front chrétien, conduit par un héros qui ne pardonnait pas aux traîtres. On nous a conservé heureusement

---

[1] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 36.
[2] *Arch. f. öst. Gesch.*, XLIII, pp. 425—426.
[3] Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 278.
[4] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 41 et suiv.
[5] Séadeddin.

la lettre par laquelle ce prince énergique, mis en colère par des conflits de frontières à Bran, montrait aux Transylvains combien il avait conscience du poids qui pesait sur ses épaules: « J'ai permis que mes fils puissent être massacrés, pour la paix chrétienne et pour être, moi aussi, et mon pays, les amis de mon seigneur le roi »[1].

L'expédition turque qui devait le punir ne tarda pas. Il était question de conquérir le pays, le partageant entre les spahis[2]. Les envahisseurs étaient commandés par le beglerbeg de Roumélie, Chéchabeddin. Il n'était pas possible de leur résister dans la plaine, avec les seules forces qu'avait Vlad. Le prince se retira avec l'armée qu'il avait pu réunir, le long de la vallée de la Ialomița. Hunyadi accourut avec ses chevaliers, les deux contingents de croisade roumains s'étant ainsi réunis. La bataille fut livrée, d'après les chroniques serbes, au mois de septembre, le 2, le 6 ou le 25, d'après les différentes versions de la nouvelle[3]. Il y a aussi des informations vénitiennes, mêlant naturellement le récit de ces nouveaux exploits à ce qui s'était passé à l'époque de l'invasion du Sultan lui-même, qui décrivent cette bataille: « Et les Turcs, traversant tout ce pays, pillant et volant, comme ils l'avaient fait pendant de nombreuses années, et recueillant une très grande quantité de proie, et la transportant par ce chemin, le Voévode des Hongrois, qui l'avait appris, se prépara avec presque 25.000 cavaliers (!) et, s'armant du signe de la sainte croix il alla trouver ces Turcs; et ceci fut le 2 septembre. La bataille commença à la troisième heure du jour, et elle dura pendant toute la nuit. Et ce fut une bataille très difficile, de sorte que, avec le secours de Dieu le Tout Puissant, les chré-

[1] J. Bogdan, *Relațiile*, p. 78, nº LIV.

[2] *Ibid.* Cf. Iorga, *Studii și documente*, III, pp. XXI—XXI.

[3] Texte, *ibid.*, pp. XVII—XVIII. A côté, une rencontre avec les Turcs à l'Ouest, sur la Save ou le Danube, d'après d'autres sources italiennes. Là commandait Tourakhan-beg, qui avait conquis Athènes; *ibid.*, p. XVIII. Dans le passage « VI⁰ gambeli », il y a à corriger: « VI^c » ainsi qu'il est prouvé par les informations suivantes. Cf. aussi Túrocz et Bonfini. Voy. *ibid.*, pp. XVIII—XIX. Cf. le document cité par Élie Minea, ouvr. cité, p. 123, note 2, et la large présentation du même, p. 127 et suiv. (aussi la citation intégrale des sources).

tiens restèrent vainqueurs, et toute la proie fut regagnée et, par dessus cela, furent tués et battus plus de 70.000 (?) Turcs. Et le nombre des morts a été si grand que tout le Danube charriait du sang. Et on trouva morts la plupart des capitaines turcs ; il y avait 5.000 (?) tentes, et des chevaux rapides, et des chameaux, et des mules innombrables. On ne pouvait presque pas sortir d'au milieu des corps amoncelés. Et ceci a été la septième défaite que subirent les Turcs. Et on peut dire certainement que ce fut seulement par un miracle de notre Seigneur Jésus-Christ » [1].

Le récit du Byzantin Chalkokondylas s'appuie lui aussi sur un témoignage contemporain. L'armée de Chéchabeddin s'était dispersée pour piller; Hunyadi put tomber ainsi sur un camp en grande partie abandonné, pour que, ensuite, ceux qui revenaient soient détruits par petits groupes [2]. Aussi nous avons la preuve qu'avaient participé à ces combats les « braves » du côté de Haţeg, comme un Chendriş, de Sălaşul-de-sus [3].

Encouragé par ses succès [4], Hunyadi se décida à commencer sa grande campagne qui, *par la Serbie et les défilés des Balcans, devait le mener à Constantinople* [5]. Il rassemble des

[1] Iorga, *Studii şi documente*, III, pp. XVIII—XIX. Mention documentaire chez Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 139. Probablement faut-il rapporter à cette même date la mort, dans un combat au défilé de Vulcan, d'un Nicolas Chendriş; *ibid.*

[2] Éd. citée, pp. 32—33, 35.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 709. Pour la date de ces combats et de la victoire: 18 mars 1442, dans Iorga, *Les aventures « sarrazines » des Français de Bourgogne au XV-e siècle*, p. 39. Cf. aussi Élie Minea, *Vlad Dracul*, p. 121, notes 1 et 2.

[4] Description du succès chez les Valaques, aussi dans N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 31—32. A côté, celle des autres conflits. Voy. le poème de Beheim (réédité aussi par Grégoire Conduratu, *Michael Beheims Gedicht über den Woiwoden Vlad II. Drakul*, Leipzig, 1903); les extraits dans Iorga, *Studii şi documente*, III, p. LXVIII et suiv., et éd. Karadja.

[5] Cf. aussi le travail de Köhler, *Die Schlachten bei Nikopolis und Warna*, Breslau, 1882, et celui de Kuppelwieser; puis Huber, *Die Kriege zwischen Ungarn und den Türken, 1440—1443*, dans l'*Arch. f. öst. Gesch.*, LXVIII (1886), p. 161 et suiv.; Zeissberg, *Analekten zur Geschichte des XV. Jahrhunderts*, II. *Erin-*

machines, des chars de combat et établit sa fabrique de monnaies à Sighişoara [1].

Il appela pour cette entreprise [2], qui répétait, avec une autre organisation et une autre conduite, celle de Sigismond à Nicopolis, donnant des proportions d'épopée à la lutte pour la foi chrétienne, non seulement les plus fidèles et les plus braves de ses auxiliaires, les Roumains des quelques districts militaires qui l'avaient accompagné dans tous les combats jusque là et avec lesquels il s'était gagné la gloire, mais aussi d'autres éléments de Transylvanie, *dont la solidarisation de classe, en 1437, avait disparu devant son autorité, devant son grand prestige*. Le despote serbe, qui, entouré de tous côtés par les Turcs, avait cherché d'autres alliances, du côté des Vénitiens, avec lesquels il avait été en conflit pour le pays de la Zeta ou de la Zenta, dut être le guide de celui qui n'était pas assez fort pour pouvoir le défendre jusqu'au bout contre la revanche ottomane prévue. Les Albanais, dont on commence à parler dans les lettres occidentales comme d'un facteur de croisade, durent être aussi avertis.

---

nerungen an die Schlacht bei Warna, dans la *Zeitschrift f. die österr. Gymnasien* 1871, p. 811 et suiv.; David Angyal, *Le traité de Szeged avec les Turcs*, dans la *Revue de Hongrie*, VII (1911); Philipp Frankl, *Der Friede von Szegedin und die Geschichte seines Bruches*, Leipzig, 1903 (chez Minea, ouvr. cité; sources polonaises chez le même, p. 173, note 4. Itinéraire de l'expédition, *ibid.*, p. 180, note 2); Friedrich Giese, *Die altosmanischen anonymen Chroniken*, dans les *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, XVII, Breslau-Leipzig, 1922—1925; Iorga, *Cronicile turceşti ca izvor pentru istoria Românilor*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, III, IX. Beaucoup de renseignements, extrêmement minutieux et en grande partie nouveaux, chez Minea, *Vlad Dracul*. Cf. J. Ichirkov, dans le Bull. de l'Académie Bulgare, 1922, pp. 9—19 (aussi un travail spécial, 1923); Miskólcz, dans le *Hadtört. Közlem.*, XIV (1913); Wollner, dans les *Indo-germ. Forschungen*, IV, p. 453 et suiv.; voy. aussi Jean Dąbrowski, *Władysław I Jagiellónczyk na Węgrzech (1440—1444)*, Varsovie, 1922. Cf. avec les notes de Jagić sur les invasions de Mézed-beg au Nord du Danube, dans son étude *Ein Beitrag*. p. 95. D'après Polo Giovio, Vladislav serait venu en 1444 par la Valachie et Nicopolis (voy. aussi Hauréau, *loc. cit.*, p. 95).

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 28, nos XLIV—XLV (mars, juin).

[2] La chronique de Zotikos, chez Legrand, *Coll. de monuments*, 1875, sera examinée ensuite.

Dans la chronique française de Jean Chartier, où, à côté de l'empereur, des Hongrois, des Bohémiens et des Polonais, sont mentionnés aussi des « Vaisves » qui seraient les « Valaques », Hunyadi est invité à se mettre à la tête d'une coalition chrétienne qui irait prendre Andrinople. Il était connu aussi par les ambassades envoyées en Occident, et toute l'histoire fabuleuse de la campagne s'y ajoute, avec des traces embrouillées de localités [1].

On sait que le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, s'était offert à Charles VII, son parent, pour la participation à la croisade, aussitôt qu'il y aura la paix avec le roi d'Angleterre. Quant aux Hongrois, on disait, cependant, en Bourgogne que, de 20.000 combattants, 19.000 seraient du « populaire », et, « se l'un a ung arcs, il n'aura point de flesche, l'autre aura une espée sans gaingne » [2].

L'expédition partant des régions du Banat, Vlad Dracul n'avait pas le souci particulier de ce qui devait se passer. Enfin, en Moldavie, des choses graves étaient intervenues qui changèrent pendant quelque temps l'attitude de cet autre pays roumain devant la lutte qui se préparait.

Nous avons vu qu' Élie avait prêté serment au roi de Pologne le 8 septembre 1439. Długosz prétend qu'il avait pris aussi l'engagement de donner au roi un tribut en argent:

[1] Ed. Vallet de Viriville, III, p. 33 et suiv.

[2] Dufresne de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, V, p. 373. — Pour les préparatifs chrétiens après la prise de Constantinople, *ibid.*, V, p. 390 et suiv. Les projets du réfugié Manoli Agala; *ibid.*, p. 413 et suiv. Aussi « François le Franc, du pays de Grèce, neveu de Thomas le Franc, medecin du roy..., pour aller à la guerre contre le Grand Turcq »; p. 414, note 3. Préparatifs de croisade, 1455—1456; *ibid.*, VI, p. 162 et suiv. (Charles de Bourgogne promet trente galères; p. 164). « Voeux » des Hongrois; p. 168. Voy. aussi Jules Finot, *Projet d'expédition contre les Turcs préparé par les conseillers du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon (janvier 1457)*, Lille, 1890. Il était question d'aller « devers la Hongrye ou la Valaquye, Servye, Rassye, Harbanye, la Morée et plusieurs autres pays frontisans à la Rommenye ». Valerand de Wavrin, chef de la croisade sur le Danube, dut rendre compte de ce qu'il avait gagné sur Mer et « au païs de Vellaque » (aussi « Waulasque »). En 1455 Jean Miélot traduira le mémoire, rédigé en 1332 de Brocard (Brochart).

cent brebis, quatre cents boeufs, deux cents chars d'esturgeons, quelques vêtements de pourpre. Ceci à la suite d'une cérémonie solennelle où, suivant les formules occidentales, aurait été incliné le drapeau de la Moldavie, la hampe brisée, de même que les Milanais rebelles l'avaient fait jadis devant Frédéric Barberousse, avec leur drapeau sur le *carroccio*, le jour de leur soumission absolue [1]. *Il est curieux que ces conditions ne soient pas rapportées dans des documents qui nous auraient été conservés.* Il semble beaucoup plus probable — et de cette façon on écarte aussi une cérémonie de suprême humiliation qu'on ne rencontre pas à l'occasion de l'hommage prêté par Étienne-le-Grand au roi Casimir — qu'à cette date du renouvellement des liens avec la Pologne, on eût apporté cet argent et ces objets. Il ne sera pas question d'une obligation permanente ni dans les documents ultérieurs relatifs à ces rapports avec la Pologne. N'ayant pas l'acte même du lien avec Casimir, nous ne savons pas ce qu'il contient, mais le résumé qui en a été conservé paraît indiquer simplement la forme hommagiale habituelle, sans que rien y soit ajouté.

Voici cependant que, juste au moment où se préparait la « longue campagne » de Hunyadi, l'attitude de la famille polono-lithuanienne d'Élie envers Étienne mena à un nouveau conflit. Cette fois ce ne fut pas une guerre, mais un simple complot. Élie, dont le dernier acte fait avec son frère est du 8 septembre 1442 [2], fut chassé et sa femme, avec ses fils, passa le Dniester dans son pays d'origine.

Dans un document du 6 mars 1443, qui donne au secrétaire Mihul, fils du pope Iuga et un futur grand richard, la terre de Săseni, valant 500 zlotes d'or, Étienne apparaît à côté de son frère Pierre, qui l'a donc aidé, et entouré d'une nombreuse suite, dans laquelle ne manque pas un certain Porcu, intitulé « le vestiaire de la princesse » [3]. Si le vieux

[1] 1-ère édition, I, pp. 691—692; 2-ème éd., XIII, pp. 573—575 (aussi Cromer, p. 477).

[2] Costăchescu, ouvr. cité, II, p. 105. Cf. *ibid.*, pp. suiv., où est présentée toute l'histoire des combats entre les fils d'Alexandre-le-Bon.

[3] Le don du caviar noir de Chilia de sa part, à côté des mesures de poisson,

Michel de Dorohoiu manque, auquel Élie, avec Étienne, avait reconnu depuis peu la propriété de non moins de *cinquante deux villages* [1], on trouve Neagoe, qui avait été à Florence, et Duma Brăescul, Vornic, et Pierre le spathaire, et Jean Balceanul l'échanson, et Duma Limbădulce, avec son frère Mircea, et Negrilă, et Stanciu le postelnic, et Crâstea Negrul, et Fete, et Oană Ureche, et Albu le ceașnic, et Bogdan, l'ancien stolnic, un Vană, fils de Julea, un Diniș le spathaire, un Buhuș, avec son frère Pașcu, un Albu le spathaire et un Sima qui s'intitule *vornic du Voévode Pierre*, ce qui signifie qu'on avait cédé à celui-ci une partie de la Moldavie, — peut-être même, si c'est l'ancien moine Aaron, cette région autour de Cetatea-Albă où on trouve maintenant un Iurghici, fils de Iurg et beau-père du logothète Oancea —, un Michel Păhno, nouveau, de même que le vestiaire Costea, avec son frère Pierre, le secrétaire Șendrică, le stolnic Petrișor, Vană, fils de Oană, le maître de la Chambre princière, Cernat le ploscar, dignité nouvelle, Thomas Vereșciac, Stancul, fils de Ponea, un Costea Pereciichie, vestiaire, avec son frère Pierre, Tador, fils de Vascu, Manuel le Bossu, Radu le Stolnic et Bughea le comis [2].

Après quelques mois, malgré les efforts d'Élie, le roi de Pologne reconnaissait Étienne et, de la sorte, les délégués royaux s'étant présentés à Siretiu avec, en tête, le voévode de Russie, staroste de Lwów, le voévode de Podolie et le staroste de Stryj, avec une brillante suite, le prince par usurpation se reconnaît lié à la couronne et prêt à venir personnellement pour l'hommage. Les relations de commerce seront conservées et les discussions pourront être entamées à Colacin, sur la nouvelle frontière. Le secours du Moldave est assuré contre les Tatars et tous autres ennemis. Quelques boïars, Pascu étant à ce moment échanson, confirment cet acte, écrit par le « chancelier » Michel [3]. Enfin

sont de la part du prince, au monastère de Neamț; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 244.

[1] *Ibid.*, I², pp. 541—542, n⁰ 166.

[2] *Ibid.*, pp. 880—881.

[3] *Ibid.*, pp. 886—887, n⁰ DCXC.

Élie, cherchant à regagner son siège, fut pris par Étienne ou par ses défenseurs, ennemis anciens et acharnés, et aveuglé, au mois de mai 1444[1]. Dès le 4 mars, Étienne assurait les Brassoviens qu'ils pouvaient faire leur commerce dans son pays, car il n'y a plus de guerre[2]. En mai encore, le nouveau maître de toute la Moldavie s'était détaché de son frère Pierre, « qui était venu en ennemi contre lui ». Il était à Vasluiu et demandait des renseignements sur Hunyadi, qu'il appelait d'une façon brève et familière « le Voévode Jean » seulement[3]. Mais, Élie étant malade ou ne voulant plus paraître, Marinka, s'intitulant « la femme de Sa Majesté le seigneur Élie, Voévode du pays de Moldavie » avec Manuel, le burgrave de Hotin, cédait, de Lwów, au chef du royaume de Pologne, en l'absence du roi, les trois cités que Vladislav avait laissées encore aux Moldaves: Hotin elle-même, Ţeţina et Chmielow, les trois devant être occupées jusqu'à la fête de Saint Pierre, et en échange, on donnerait à Élie, à sa femme et à ses enfants des possessions en Pologne[4].

Pendant ce temps, la campagne hongroise contre les Turcs continuait. Cette guerre appartenait personnellement à Hunyadi, le roi, en sa double qualité hongroise et polonaise, gardant une attitude réservée et les Moldaves paraissant être absents. Ceci montre bien, que, par dessus l'idée d'État et les liens qu'elle créait, la conception chevaleresque, dominante, pouvait élever un homme qui était avant tout un chevalier, un brave. Il n'en était pas autrement en France, vers la fin de la guerre de Cent ans.

L'armée, dans laquelle les Roumains étaient supputés à 20.000 (?), avança dans les Balcans avec quelques difficultés que Hunyadi n'avait pas prévues. Une première victoire ouvrit le chemin vers Nich et le premier défilé des

[1] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 36.
[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 31, n° L.
[3] *Ibid.*, p. 32, n° LIII.
[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 699. Pour les progrès du hussitisme dans cette Moldavie troublée, *ibid.*, p. 700 et suiv.

montagnes; puis, les Turcs s'étant retirés, Nich elle-même fut occupée, et on avança vers les montagnes, bien que deux pachas, parmi lesquels l'un était le célèbre Tourakhan, cherchassent à empêcher cette pénétration. Le grand conflit eut lieu ensuite, avec Tourakhan, Isak, Balaban et tous les commandants de ces régions jusqu'à Skopi en Thessalie. Annonçant à Ujlaki sa nouvelle victoire, Hunyadi croyait que Mourad lui-même n'était qu'à la distance de trois journées. Des chrétiens de toutes les nations venaient rendre hommage, apportant des présents. Ajoutant que le reste était « entre les mains de Dieu », le vainqueur appelait, en novembre, de son camp dans les Balcans, son camarade dans le gouvernement de la Transylvanie [1], mais le Sultan avait fortifié les défilés et le temps était trop dur pour pouvoir aller plus loin, de sorte que la campagne en fut interrompue [2].

De Sofia, en marche « vers la ville d'Andrinople », le 3 décembre, Hunyadi avait annoncé que Dieu l'avait aidé à vaincre le Sultan, qui s'est enfui « du côté de la Mer », et « il est de la plus grande urgence de le poursuivre »; pour cela il demande qu'on fasse des prières dans les églises: « dans six ou huit jours » il sera là, à Andrinople [3]. Mais de Prokoplié on le voit expliquer, le 4 janvier 1444, pourquoi il a dû se retirer. Il mentionne plusieurs chocs de son armée « hongroise et chrétienne », avec les diférents chefs turcs parmi lesquels aussi Mahomet de Brousse, le fils de la sœur du Sultan [4]. On voit bien comment, de cette confiance paysanne dans la guerre, où on distingue de façon si claire la note roumaine, il était passé à une gêne confuse, qui cherchait à masquer son insuccès.

Le Sultan, qui croyait être libre envers la Hongrie, après la mort de Sigismond, proposa, par l'intermédiaire de Georges

[1] *Ibid.*, pp. 687—688, n° DLXXXI. Les numéros suivants montrent la satisfaction du Pape pour les victoires de l'année 1442.

[2] Chalkokondylas, éd. citée, p. 81 et suiv. De cela aurait résulté la poursuite de l'armée chrétienne par les pachas Kasim et Tourakhan.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 29, n° XLVIII.

[4] *Ibid.*, pp. 30—31, n° XLIX.

Brankovitch [1], la paix, qui fut aussitôt acceptée, sous l'influence de ceux qui n'étaient pas, comme Hunyadi, assoiffés de continuer cette lutte dans laquelle lui voyait le sens même de sa vie: les « politiques ». Mais l'idée de la croisade qui peut vaincre dominait les esprits en Occident, et le duc de Bourgogne faisait les plus grands efforts pour armer, en vue d'aller à Constantinople, les galères de la restauration byzantine. Le Pape Eugène, excité par son grand succès dans l'union de tous les Orientaux, désirait compléter son triomphe en transformant ce qui avait été jusque là l'action personnelle, roumaine, de Hunyadi, en une grande croisade pontificale, comme celle du profond moyen-âge. Le cardinal Julien Cesarini, de Sant'Angelo, fut chargé de travailler à la rupture de ce traité qui, en pleine possibilité de victoire, mettait un terme à l'offensive chrétienne. Les instances de ces Occidentaux s'ajoutèrent à la confiance que Hunyadi lui-même avait dans son étoile et, de cette façon, le traité, que les Turcs placeront, à l'heure de la nouvelle bataille, au bout de leurs lances, fut annulé par le roi, qui, ne se rendant pas compte que sa sagesse n'était pas égale à son incontestable vaillance de jeune prince agile et aventureux, signait lui-même sa condamnation à mort. Il s'agissait maintenant de la libération de « la Romanie et de la Grèce et d'autres régions », de l'expulsion des Turcs d'Europe, chose qu'on croyait possible [2].

Cette fois encore, et peut-être dans des proportions encore plus grandes, Vlad Dracul, qui confirmait, le 7 août, le privilège de commerce des Brassoviens [3], devait envoyer son contingent dans le camp de l'ami de sa race, qui conduisait, cette fois encore, avec lui ses « vitèzes » habituels, de l'espèce d'un Nicolas de Bizere [4]. Rien ne peut nous faire croire qu'il y était forcé, attendant l'heure d'une vengeance qu'il aurait pu, si on suit cette opinion, assouvir aussitôt que les choses eussent mal tournées.

---

[1] Chalkokondylas, éd. citée, pp. 89—90.
[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 695.
[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 31—32, n° LII.
[4] Voy. N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 710—711, n° XLII.

Partant plus tôt [1], l'armée du Christ se trouvait, en automne, à Varna, où devaient arriver les vaisseaux commandés à Venise par le Pape et le duc de Bourgogne, pour célébrer ensemble le triomphe final à Constantinople.

Mourad, fatigué et poursuivi par des préoccupations mystiques, avait abdiqué, devenant derviche en Asie Mineure, et le nouveau Sultan, Mahomet II, élevé à la lecture des exploits d'Alexandre-le-Grand et de César, avait sans doute une ambition supérieure et une persistance de fer, mais il était trop peu expérimenté pour que de son seul commandement eût pu dépendre le résultat d'une lutte dont les chrétiens rassemblés de tant de régions, non sans un important contingent de Polonais, attendaient de si grands résultats. Le père de ce jeune prince qui se voyait déjà empereur d'Orient dans les dimensions des Romains de jadis, aurait pu dire, après la victoire qu'il arracha grâce au dévouement fanatique de ses vieux soldats, au prestige d'un long règne et à ses rapports avec les Balcaniques que Hunyadi traînait après lui, la même chose que plus tard, après une nouvelle victoire turque, à Kossovo, un de ses vieux conseillers remarqua, après avoir observé que sur le sanglant champ de bataille on ne voyait que des jeunes chrétiens, que, s'il y avait eu des personnes d'un âge mûr dans le camp des ennemis, ils ne seraient pas arrivés à ce résultat [2].

Quelques récits, qui seront ensuite transformés, dans la forme plus brillante de la Renaissance archaïsante, par l'Italien transporté en Pologne, un concitoyen de Pippo, Philippus Callimachus, Buonaccorsi, récits dont l'un est dû à un autre Italien, Andrea di Palagio [3], nous montrent de quelle façon s'est développée la lutte qui était presque gagnée, lorsque, les erreurs de Nicopolis s'étant répétées, ces erreurs que seul Vlad avait pu signaler, le jeune Vladislav se jeta, très peu

---

[1] Pour le passage du Danube, voy. aussi le fragment de chronique vénitienne, dans Iorga, *Studii și documente*, III, p. XXII.

[2] Chronique turque publiée par Giese; reproduite chez Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.*, série III, t. IX, p. 12.

[3] Chez Lewicki, *Codex epistolaris*, II.

entouré par des gens d'esprit léger, sur l'élément le plus résistant d'une armée admirablement organisée. Son cheval glissa et un janissaire, se jetant sur lui, coupa cette belle tête sans savoir à qui elle appartenait. Reconnu et placé au bout d'une lance, ce trophée sanglant fut le symbole même d'une déroute complète, qui fut suivie de la dissolution désespérée d'une puissante armée qui avait été sûre que rien ne lui résisterait. Le but de ce grand assaut du groupe polonais avait été cependant de montrer que la victoire appartenait au roi lui-même et, en dehors de cela, non pas à ce groupe de Roumains, amenés par le Voévode et Ban, mais à cette vieille noblesse que le malheureux roi avait amenée de sa terre d'origine. Impuissant, Hunyadi regarda, la mort dans l'âme, l'inimaginable désastre.

La légende se saisit aussitôt de ce sujet tragique, et chez les Grecs surgit une œuvre naïve qui montre de quelle façon l'immense malheur a pu être compris par l'âme des multitudes.

Passé sous le nom de Paraspondylos Zotikos et de George Argyropoulos, ce qui peut signifier, pour le premier cas, un pseudonyme de ce même modeste descendant des Argyropoules byzantins, le poème se tient étroitement à ce qu'a signifié et accompli ce « Iancu » « le Rhomée », ce qui pourrait signifier : le Roumain. Il n'est plus question du roi, un prince quelconque, auquel l'auteur, ne pouvant pas comprendre ce nom de Vladislav, donne celui de « Bernardo ». Iancu est celui qui vient pour le grand duel, comme dans l'Iliade, avec Mourad lui-même, « Amurat-bey, le chef des Musulmans ». Ce n'est pas une bataille ouverte, « une armée contre une armée ». Hunyadi est le seul qui eût osé attaquer les Turcs depuis qu'ils étaient venus dans cette « Romanie » byzantine, alors que les autres ennemis chrétiens s'étaient dispersés devant les « Ismaélites ». Combien sont nombreux les Turcs, combien réduit le nombre des chrétiens ! Mais « Iancu le brave » (στρατιώτης), « le vrai chrétien et aimant Dieu », ne craint rien. Cependant, il voit avec douleur que les promesses du Paléologue de Constantinople n'ont pas été accomplies, qu'il n'y a pas les vaisseaux dont il avait été question, que

devant lui ne se trouve pas une petite armée turque sans le Sultan lui-même, que la négligence de l'empereur chrétien met tout en danger. Cependant la victoire paraîssait sûre, lorsque Karadcha-beg, le beau-frère de Mourad, rétablit la bataille qui, cependant, à la fin, semblait vraiment perdue. « Les Hongrois et les Valaques » se réjouissent d'avoir vaincu, mais le roi veut absolument trouver le Sultan sous sa tente et le sacrifier. Il prend ce risque, contre le conseil prudent que lui donne « Iancu », qui lui fait voir que ce sera sa perte et celle de toute son armée. Il demande qu'on le laisse frapper ce coup suprême: « Si j'arrive à mourir, quel sera le dommage? pourvu que Ta Majesté soit conservée » (*ἀφυρωμένος*). Les envieux le dénoncent vouloir préparer ici-même sa gloire, de sorte que « Bernardo » veut combattre personnellement « d'un roi à un autre roi ».

Lorsqu'on pénètre à travers les chaînes dans le camp, « les Valaques » se jettent sur le trésor impérial qu'ils saisissent, et d'ici vient l'accusation qu'après le combat ils auraient pillé les bagages de l'armée chrétienne vaincue. On cherche ce qui appartient au « Grand Seigneur », mais le poète grec lui-même prétend que ces Roumains se seraient retirés ensuite avec ce qu'ils avaient gagné et que, de cette sorte, le roi serait resté seul, alors qu'en réalité il s'était jeté le premier en champ ouvert, avec ce qu'il avait de mieux parmi ses chevaliers, probablement ces jeunes Polonais dont nous avons parlé. Le coup contre lui aurait été porté par le janissaire Hamza, Grec d'origine. Mais, lorsque tout le front se met à fuir, de nouveau à côté des Hongrois apparaissent des Valaques. Iancu rassemble ce qu'il peut, de l'or, des richesses et des soldats, et l'écrivain, dans la première forme non corrigée de son poème, le voit de la colline, de la forêt où il se trouvait, accomplissant cette œuvre salvatrice [1].

Et la légende balcanique de Hunyadi, de « Iancu le Voévode de Sibiiu », pour les chantres serbes qui l'ont adopté

---

1 Édition de M. Moravcsik, *Ἑλληνικὸν ποίημα περὶ τῆς μάχης τῆς Βάρνας*, Budapest, 1935. Un Ban, *Λούξ*, est mentionné comme le troisième chef de l'expédition.

comme un second Marc Kraliévitch, ne s'arrête pas là. Recueillie par Chalkokondylas, elle montre ce héros au service de Georges Brankovitch, l'accompagnant aux chasses et tuant des loups, dans les forêts et sur les eaux, ou entrant au service du brave chef turc Ali, fils d'Évrénos, et y apprenant le turc à côté de tant de langues qu'il était arrivé à connaître [1].

La participation des Roumains à ce combat sérieux et difficile, à côté de leurs frères du Banat [2], est montrée aussi par cette source byzantine, si riche. Sur la ligne de combat, ils forment l'aile gauche. A la droite, du reste, avec Hunyadi, sont, d'après le récit grec, les « braves », ceux que le poëte appelle φάκζη, ce qui paraît être l'italien *fascio*, et ceci prouverait l'origine de l'information: ce sont eux qui chassent les guerriers de l'Asie. Ici encore on voit l'assaut des Roumains sur le trésor impérial et le désordre, immanquable, qui en est sorti: les chameaux qui se trouvaient devant la tente du Sultan sont tués. Dans cette source byzantine aussi Hunyadi cherche à arrêter la cavalcade risquée du roi. Tous les détails correspondent, sauf qu'ici le janissaire s'appele Fériz. Mais, dans ce récit aussi, les Roumains étaient avec Hunyadi, dans une retraite ordonnée, et on remarque que, dans cette retraite, que le chroniqueur qualifie de fuite, pour les uns et pour les autres, Hongrois — de tant d'espèces — et Roumains, périssent aussi « assez de Roumains parmi les meilleurs combattants » [3].

Chalkokondylas parle aussi de la captivité de Hunyadi chez Vlad Dracul, l'expliquant par le fait qu'entre eux deux il y avait depuis longtemps une inimitié, Vlad ayant été accusé d'avoir des rapports avec les Turcs. Ce ne serait que devant les menaces des Hongrois — et on se demande quels étaient ces Hongrois, — qu'il l'aurait délivré et envoyé à Braşov, d'où serait venue ensuite la vengeance sanglante de celui qui avait été si cruellement offensé [4].

[1] Éd. citée, II, pp. 33—34. Voy. aussi Köhler, *Die Schlachten von Nikopolis und Varna*, déjà cité.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 207—208, n° CLXXXIX.

[3] Chalkokondylas, éd. citée, pp. 98—108.

[4] *Ibid.*, pp. 108—109.

Mais, s'il est question d'un ennemi de Hunyadi, ce ne peut être que Brankovitch, qui avait employé tous ses efforts pour amener la paix de Szegedin, ce Brankovitch qui n'avait fourni aucun secours pour la campagne. C'est par son pays, et non par la Valachie, qu'était le chemin du retour, ainsi qu'il avait été, deux fois déjà, celui de l'avance. Brankovitch était d'autant plus disposé à agir de la sorte que sa fille Mara était déjà arrivée à être la femme du Sultan, considéré comme un empereur, et elle en était fière, signant elle aussi: «impératrice» et après la mort de son mari, devant être traitée par Mahomet II, qui la consultait sou vent, comme «sa mère». Il est présenté par le même historien comme donnant à Mourad, en Asie, la nouvelle de l'arrivée des croisés [1].

Il est vrai que, le vendredi avant la Visitation de Marie (30 juin), de cette année 1444, Brankovitch, avec sa femme Hélène, ses fils et ses filles, parmi lesquelles Catherine était mariée au comte Ulrich de Cilly et de Zagora, déclarait que, pour remercier Hunyadi, qui l'avait rétabli en Serbie, depuis longtemps occupée par les Turcs, et se préparait à compléter son oeuvre par une nouvelle campagne, il avait cédé au Voévode le village de Şiria et les districts roumains des régions de Arad et de Zărand, avec les localités de Hălmagiu, Ribița, Baia-de-Criș, Baia-Mică, etc., spécifiant que dans cette donation sont contenues «toutes les églises, aussi bien celles des chrétiens (les catholiques) que celles des Roumains» [2].

Rien, ni avant, ni après cette année fatale, ne montre la haine qui aurait existé déjà entre ceux qui auront plus tard seulement ce sentiment réciproque. Seulement Vlad, auquel le roi Albert avait accordé en 1438 d'une façon formelle la défense de la Transylvanie [3], étant préoccupé de son gain, était contre le monnayage en Transylvanie [4]. Et on se

[1] *Ibid.*, p. 99. L'opinion qu'il est question de Vlad Dracul se rencontre aussi plus tard; voy. Iorga, *Acte și fragm.*, III, p. 15, n° 2.

[2] N. Densusianu, *l. c.*, I², pp. 496—8, n° DLXXXV. V et *ibid.*, pp. 717—21, n° DXCVI.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 25, n° XXXIX. Dans le numéro suivant le roi parle de certains démêlés de douane.

[4] *Ibid.*, I, pp. 27—28, n° LXIII.

demande s'il aurait été possible que celui qui aurait mis en prison Hunyadi en 1444 prenne part, en 1445, ainsi qu'on le verra, avec lui, à la campagne des croisés sur le Danube.

Du reste, même si Túrocz, le chroniqueur hongrois, accuse Vlad, Długosz, le Polonais, plus digne de confiance, parle seulement d'une arrestation de Hunyadi par « les gens de Vlad », qui l'auraient ensuite libéré honorablement, — chose possible s'il s'est présenté subrepticement, comme un fuyard. C'est ce qui est arrivé, en effet, ainsi que le dit Froissart, à beaucoup de Français qui ne connaissaient pas les localités et la langue, après la bataille de Nicopolis, mais André de Palagio dit que ceux qui s'échappèrent le purent seulement grâce aux Roumains.

Dans la lettre écrite au Pape, Hunyadi se présente comme ayant été vaincu plutôt par le sort que par son manque de forces et il parle de la punition pour ses péchés, mentionnant, à sa grande douleur, que le roi lui-même et le cardinal de Sant' Angelo étaient tombés, mais la grande responsabilité est rejetée sur ceux qui ont fait des promesses brillantes et ne les ont pas tenues, le forçant à livrer une grande bataille avec des moyens réduits et dans des conditions défavorables, à un ennemi qui l'a écrasé par le nombre de ses soldats. Ces princes chrétiens, déloyaux envers lui, sont « ceux des deux Pays Roumains *(utriusque Valachiae)*, puis certains des Bulgares », — parmi lesquels il faut voir des adhérents de Frujin, qui lui auront promis une révolte des hommes de leur race, « puis des gens d'Albanie, très nombreux, et de Constantinople ». Il est curieux que pas un mot ne soit dit au sujet de Georges Brankovitch, qui, ainsi que nous venons de le voir, ne s'était pas même présenté avec les siens dans l'armée chrétienne [1]. Le Pape lui-même écrit à Vlad pour demander des renseignements concernant le légat et pour l'appeler à une nouvelle guerre [2].

---

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I, pp. 715—717, n° DCXV. La lettre est datée de Pest, mais nous le trouvons pendant cette même année 1445 dans son château de Huniedoara; *ibid.*, pp. 721—722, n° DCXVII.

[2] Lewicki, *loc. cit.*

Devenu gouverneur de Hongrie par la disparition du roi et jusqu'à la majorité de l'enfant Ladislas, fils posthume d'Élisabeth, fille de Sigismond avec Albert d'Autriche, Hunyadi prépare sa campagne de vengeance pour l'année 1445. Il devait descendre à Nicopolis pour y trouver les vaisseaux sous le drapeau pontifical et bourguignon, qui avaient été armés à Venise.

Un auteur français, qui prit part à cette grande expédition inutile, entreprise avec l'espoir de trouver le jeune roi, qui ne serait pas mort à Varna, Valerand de Wavrin, nous a laissé, en plusieurs pages, où le pittoresque le plus charmant ne porte pas dommage à la vérité, l'histoire des exploits, d'une importance moindre, mais très agréables pour le chercheur d'aventures faciles, qui furent accomplis par ces gens venus de loin, qui, descendant avec le cardinal de Venise des bouches du Danube et passant par Brăila (16 août), avancèrent, brûlant les châteaux de bois, tuant les Turcs des begs danubiens, les invitant à passer du vainqueur de Varna à Saoudchi, le dernier prétendant bâtard à la domination de l'Empire ottoman, qui apparut même sur la rive droite, incendiée et dévastée, et trouva des amis. Ainsi on nous présente telles qu'elles étaient à ce moment les cités danubiennes: Silistrie, qui résiste, Turtucaia, Giurgiu, défendue par le fils de Tourakhan-beg, Nicopolis, cités aux noms revêtus de bizarres formes françaises, et nous pouvons observer jusqu'aux derniers détails de technique dans leur formation.

Mais, au lieu de trouver chez les Valaques un traître dont Hunyadi aurait dû se garder ou qu'il aurait voulu punir selon ses mérites, un ami des Turcs ou un lâche qui se dérobe au combat, nous voyons, au contraire, le prince Vlad, accompagné de son fils aîné, Mircea, avec 5.000 hommes et deux canons, suivre sur la rive gauche les luttes qui se livrent en face et, prévoyant dans leur succès aussi un grand allègement et un avantage pour son pays, les aider selon ses forces, non sans trouver un plaisir à massacrer les Turcs, ses anciens ennemis. Les siens chargent en huant et en criant les canons des Occidentaux et dans de telles proportions que ces engins

en crèvent, brisant et blessant tout autour, pendant que le vieux boïar qui élevait le frêle fils du prince indique, montrant du doigt la rive droite, la place exacte où, un demi-siècle auparavant, les chrétiens venus des mêmes pays étrangers avaient perdu la bataille de Nicopolis [1].

A Roustchouk, les chrétiens des environs accourent vers les Roumains, qui font passer, pendant « trois jours et trois nuits », « 12.000 hommes », venant « comme des Tziganes » dans leur pays; mais la Petite Nicopolis, bien défendue, ne put pas être restituée au prince.

Et ce n'est pas seulement par ce témoignage que nous pouvons nous rapprocher de Vlad. Nous pouvons l'entendre lui-même parler aux Brassoviens du résultat de cette entreprise qu'avait rendue vaine la lenteur, peut-être calculée, avec laquelle le Voévode de Transylvanie était venu à cette rencontre sur le Danube. Parlant de Giurgiu et mentionnant combien de blocs de sel sa fortification avait coûté à son père, Mircea, il écrivait à ces voisins: « Dieu et la fortune des chrétiens », — donc les croisés —, « nous ont donné cette cité, qui était entre les mains des Infidèles, et pour cela, puisque les fortifications qui existaient ont été totalement brûlées et il faut la fortifier de nouveau, nous vous prions de nous y aider, en envoyant des arcs et des flèches et des canons », comme ceux qui s'étaient brisés entre les mains des Roumains, « et donnez-nous aussi du salpêtre pour en faire de la poudre, qu'il faut déposer dans la forteresse, car c'est un puissant moyen de défense, pour vous, pour nous et pour tous les chrétiens » [2]. Il avait déclaré aux croisés que, s'il avait Giurgiu, les femmes de chez lui seraient en état de conquérir toute la Turquie avec leur seuls fuseaux [3].

[1] Jean de Wavrin, *Croniques et anchiennes histoires*, éd. M-lle Dupont ou W. Hardy; reproduites intégralement par nous dans le *Bul. Com. Istorice* (aussi tirage à part). Voy. aussi une description dans Iorga, *Acte și fragm.*, III, p. 11, n° 1: « Tusia » est « Tristra », Drâstor.

[2] J. Bogdan, *Relațiile*, p. 80.

[3] Wavrin. Voy. aussi le résumé de Iorga, *Studii și documente*, III, pp. XXIV—XXVI. Cf. aussi Iorga, *Notes et extraits*, à l'an 1445.

Hunyadi était venu cependant visiter, en septembre, le légat et Wavrin. Il avait pris part même aux combats de Turnu (la Petite Nicopolis), qui firent perdre une dizaine de jours. Avec les Occidentaux, il alla jusqu'à l'embouchure du Jiiu, observé de l'autre côté de la rive par cinq bandes de Turcs, et les Roumains huaient pendant toute la nuit pour effrayer l'ennemi. On parvient ainsi à Oréchovo, où on laissa des archers et des canons. Mais ni chez Hunyadi, ni chez les Turcs il n'y avait le vrai désir de livrer bataille. Et, comme le temps passait et que l'hiver approchait, que les provisions manquaient, cette nouvelle tentative coûteuse finit sans autre profit que le retour du maître chrétien à Giurgiu [1].

Mais le « gouverneur », car c'est ainsi qu'on appela dorénavant Hunyadi, était décidé à recommencer à n'importe quel prix la guerre contre les Turcs. Il avait promis au moment de son élection, scellant le document de son ancien sceau de Voévode transylvain, qu'il défendra la Hongrie, toute la Hongrie, ce qui, cependant, ne lui fera jamais oublier sa petite patrie des Carpathes, ni perdre son instinct roumain [2]. A peine élu, il était, le jour de l'Ascension, à Timişoara et, récompensant les combattants roumains du Banat, il parlait de ces « Turcs très-cruels », avec lesquels il avait un grand compte à régler [3].

A Timişoara nous le rencontrerons aussi en 1447, dans les mêmes rapports avec ses chevaliers bien-aimés, de cette partie du pays [4], parmi lesquels quelques-uns, comme ceux

[1] Voy. aussi les lettres de Jean de Zredna, dans Schwandtner, *Scriptores*, II. La version turque, qui fausse la réalité, comme si les chrétiens eussent été des vaincus, montre comme begs sur le Danube Mehmed, fils du vieux Firouz, un Hassan et d'autres; Nechri, chez Thúry, *loc. cit.*; traduction dans Iorga, *Studii şi documente*, III, p. XXX.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 725—729, n° DCI.

[3] *Ibid.*, pp. 727—728, n° DCII. Il avait été à Apold pendant la fête de St. Pierre aux Liens; *ibid.*, pp. 729—730, n° DCIV—DCV. Son serment prêté à Bude est du mois de mai.

[4] *Ibid.*, p. 731, n° DCVI; pp. 741—742, n° DCXIV. Cf. aussi n° DCII. (donation pour les mêmes). Une réconciliation entre les Roumains de là;



Fig. 9. — Monnaie de Cetatea-Albă.

du village de Temeşel, à côté de Michel, fils de Tatul et Bogdan, au Nord, du côté de Bereg, dans le village d'Ilcuţ [1], étaient les anciens combattants de Zlatitza et de Varna [2]. Il demande à être introduit en maître, en vertu d'une donation de la part de Vladislav, dans la cité transylvaine de Deva [3]. Au lieu de deux vices-voévodes, il en place trois dans cette Transylvanie, qui restait pour lui la base des actions militaires du lendemain, Nicolas Ujlaky, l'autre Voévode, conservant ses fonctions, mais ayant aussi l'administration du Banat de Macsva [4]. A Severin il avait établi comme Ban Michel de Ciorna, un Roumain, qu'on trouve aussi à Caransebeş, examinant les comptes, toujours un peu embrouillés, de ces Roumains nobles, prêts à se combattre entre eux, aussi pour des questions de possessions territoriales [5]. En 1448 encore, il apparaîtra, toujours à la veille de sa grande expédition vengeresse, à Caransebeş, pour un pareil procès, auquel est mêlé son voisin, son compagnon au point de vue de la propriété, *frater noster condivisionalis*, Voicu, du village de Cinciş; on y trouve aussi les fils de celui-ci, Ladislas et Sandrin, et un Dan, fils de Iaroslav. Voicu avait des possessions aussi dans la région de Doboca et de Haţeg, ce qui explique ses liens avec un seigneur si puissant qui, comme nous le voyons, reniait si peu son origine et ses liens de famille [6]. Malgré sa naissance, cependant, il est tout aussi sévère quand il est question de conserver l'ordre dans cette Transylvanie

ibid., pp. 733—734, nº DCVIII; pp. 746—748, nº DCXVIII (il est question aussi de Vârciorova). D'autres donations de Timişoara; *ibid.*, p. 735, nº DC.

[1] *Ibid.*, pp. 757—758, nº DCXXV. Voy. aussi les Maramorésiens de Dolha et de Moiseiu; *ibid.*, p. 764 et suiv. (à côté des Roumains du village de Ieud, près de Bistriţa). Les Roumains défendent aussi le château de Gilău; *ibid.*, pp. 762—763, nº DCXXXI.

[2] *Ibid.*, pp. 742—744, nº DÇXV. D'autres présentent des documents de l'époque où, dans le Banat même, ils avaient combattu contre Mourad; *ibid.*, pp. 744—745, nº DCXVI. Des Roumains du Banat exemptés de toutes contributions; *ibid.*, pp. 745—746, nº DCXVII.

[3] *Ibid.*, pp. 736—737, nº DCXI.

[4] *Ibid.*, pp. 737—738, nº DCXII.

[5] *Ibid.*, pp. 748—749, nº DCXIX.

[6] *Ibid.*, p. 751.

sienne. Si donc les burgraves de Cetatea-de-Baltă, sur les Târnave, offensent les Saxons, leurs voisins, ceux-ci reçoivent de lui le droit « de les briser sur la roue, *de les empaler* », *palis transfigant*, ce qui montre que ce Vlad l'Empaleur, le futur prince de Valachie, n'a pas été le premier à introduire cette coutume féroce [1].

Avant de punir les Turcs, comme il croyait être capable de le faire, Hunyadi voulait cependant assurer ses ailes dans ces deux pays roumains, de l'attitude desquels il s'était montré si peu satisfait après le malheur de Varna.

Des sources différentes, Chalkokondylas, Túrocz, Długosz, présentent les choses horribles qui se passèrent chez les Valaques pendant les premiers jours de l'année 1448. Vlad Dracul et son fils, Mircea, furent décapités à Târșor ou périrent dans une lutte qui fut livrée à cette « nouvelle place » qui s'était élevée près de Târgoviște et où aujourd'hui une des deux églises est peut-être encore sur ses anciens fondements: le récit si pauvre de la chronique de ce pays connaît elle aussi cette mort violente [2]. Et, en même temps, par des chroniques étrangères, dont l'information est excellente pour cette époque, passe le fantôme misérable et inintelligible d'un Dan ou Danciul, qui, pour avoir voulu être prince, aurait été aveuglé [3], ainsi que l'avaient été les empereurs byzantins plus anciens, le contemporain Élie, et aussi un autre Danciul, un « bâtard de Danciul l'aveugle », qu'on trouve errant à travers les Balcans [4].

De fait, Hunyadi, qu'aurait gêné la paix conclue par Vlad avec les Turcs, dans laquelle on précisait aussi la restitution des 4.000 chrétiens qui avaient passé la frontière chez lui [5], entre avec une armée en Valachie; un acte de donation pour un de ceux qui l'accompagnaient, Ladislas Báthory, le précise,

---

[1] *Ibid.*, p. 750, n° DCXXVIII.

[2] Cf. aussi l'ancienne discussion dans Iorga, *Studii și doc.*, III.

[3] *Ibid.*

[4] Iorga, *Notes et extraits*, 2-ème série, pp. 70, 88 (« bastardo Danzulli Vlachi, orbo »). Ce n'est pas le même.

[5] Lettre du 15 janvier 1447, chez Schwandtner, ouvr. cité, II.

qualifiant « d'infidèle » [1] « Vladislas le Transalpin » « le défunt », ce qu'Hunyadi n'aurait pas dit s'il avait ordonné lui-même cette mort violente, de même que celle du fils innocent du prince. Le 15 janvier 1447, on savait que « la Valachie avait été soumise de nouveau aux Hongrois » [2], mais on a besoin encore du travail du gouverneur lui-même, car une « paix précaire » ne serait d'aucune utilité. Il semble cependant qu'il n'amenait pas avec lui ce Danciul, fils de Dan, mentionné dans les documents de son père auquel jadis les Transylvains interdisaient, de même qu'à son frère Băsărabă, de prendre l'héritage d'Alexandre-Aldea. Dan, qui avait été caché pendant longtemps en Transylvanie, de même que Vlad lui-même jadis, s'était levé pour payer à l'ennemi de son père cette prise de possession d'un pays qu'il croyait, en vertu de son droit héréditaire, ne pas devoir laisser à un usurpateur. En effet, Chalkokondylas, qui le présente comme un client du gouverneur de la Hongrie, amené par lui, en rapport avec la prétendue offense que celui-ci aurait subie en 1444, et qui mentionne un combat que Vlad aurait offert à un adversaire si puissant, devant être abandonné, au milieu du conflit, par les siens, reconnaît que le prince de Valachie, pris pendant qu'il s'enfuyait avec son fils, *a été tué par l'ordre même de Dan* [3].

La noble figure de Hunyadi est par conséquent épargnée de l'accusation que, entrant dans un pays chrétien où il y avait des hommes de sa propre race, il aurait teint ses mains du sang de quelqu'un qui aurait été à ses côtés dans l'héroïque combat de titans de Varna et surtout de ce jeune homme innocent qui avait participé sur le Danube à cette guerre contre les Turcs qui était le but permanent de l'activité, si admirablement unitaire, du légendaire « Iancu le Voévode ». Il faut admettre plutôt que se trouvant dans ces régions d'en deçà des montagnes, où il descendait plus volontiers pour organiser les forces en vue des combats qui devaient recommencer, celui-ci se soit cru obligé de se mêler à cette lutte

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 758, nº DCXXVI.
[2] Lettre citée.
[3] Ed. citée, pp. 108-9. Cf. aussi Lewicki, *o. c.*, pp. 453—5, n 305.

intérieure entre Dan et Vlad, qui était animée de tout l'esprit empoisonné des haines de partis et de famille. Et l'aveuglement de Danciul, — aveuglement peut-être incomplet, et dans ce cas ce serait lui le prétendant qui fut sacrifié comme punition, avec les raffinements les plus cruels, par la vengeance de Vlad l'Empaleur, fils de Dracul mort en 1447 —, aurait été dû à un autre camp de boïars, qui réussit enfin à établir encore un bâtard de Dan, ce « Vladislas fils de Dan », lui aussi réfugié en Transylvanie, sous les ailes de Hunyadi, dans le village de Săceni, le 20 juillet de cette année encore [1], sans autre intention que de s'établir à Braşov, et ce dernier, mourant après avoir assisté à la troisième expédition balcanique de Hunyadi, aura une sépulture chrétienne dans cette église située sur la colline des vignobles au-dessus de Târgoviște, Saint Nicolas de Deal, où, jusqu'aujourd'hui, on peut voir sa pierre tombale en forme de cercueil, avec une si belle inscription slavonne.

Un changement, dans des conditions tout aussi empreintes de la désastreuse passion de parti, eut lieu en Moldavie. Le 25 juin 1447, de Jassy, Étienne avait conclu un nouveau traité avec la Pologne, au nom de ce Casimir qui était maintenant le successeur de Vladislav III sur le trône de Pologne [2]. Pendant l'été de la même année, Élie étant mort dans son triste refuge polonais, son fils, Romain, qui était maintenant d'âge, envahit la Moldavie contre l'oncle sur lequel pesait un si lourd péché. Le jeune prince, revenu, après un si long séjour parmi les étrangers, dans un pays où son frère, Alexandre, malgré son beau nom moldave, un noble polonais, avec les qualités et les défauts de ceux de sa classe.

Venant avec le secours des Polonais, il surprit celui qui pouvait se croire maintenant assuré sous tous les rapports et, le jour suivant, étant à la forteresse de Neamț, il s'en saisit, et, de même que l'avait fait Dan envers Vlad Dracul, avec la

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 39, n° LVIII.

[2] Le résumé de Dogiel (voy. aussi N. Densusianu, *loc. cit.*, I, p. 735, n° DCIX) le présente cependant seulement comme le Grand Duc lithuanien. La date est peut-être erronée.

même décision impitoyable, il le fit décapiter, versant ainsi le sang du bâtard qu'Alexandre-le-Bon avait tant aimé [1]. Aujourd'hui encore, sous les stalles de droite de la grande église du couvent voisin, édifice qui fut tant agrandi et orné par le cousin de Romain, Étienne-le-Grand, on voit la pierre portant une inscription qui, naturellement, ne présente que la date de la sépulture, trois jours après le meurtre, le 6 juillet, de l'ancien prince [2].

Mais, le 22 août, celui qui ordonne à Suceava, n'est pas le triste assassin de son oncle, mais, mentionnant celui-ci comme « un frère », un « associé », Pierre, fils d'Alexandre et de Marine [3], celui que depuis longtemps on avait perdu de vue. Il fait une donation précisément à ces moines de Neamț chez lesquels avait été transporté le corps coupé en deux d'Étienne. Le nouveau maître de la Moldavie, prince généreux, qui devait régner plus longtemps, étant de beaucoup supérieur à Élie, ne manque pas de mentionner « feu son père, saintement défunt », Alexandre. N'ayant pas des boïars pour les présenter comme témoins, il ajoute à un de ses documents, la formule vague de: « tous nos boïars moldaves, grands et petits » [4]. Il continue à régner jusqu'au 15 septembre [5], devant revenir ensuite. Mais au commencement de l'année suivante, il n'y a que, établi à Suceava même, Romain [6].

Romain n'est pas indépendant. Il a été imposé par Dietrich de Buczącz, d'une famille russo-polonaise des frontières, très influente. Ce staroste de la Podolie et de Kameniec, ancien ami d'Élie et de sa femme, que son fils nomme Maréna ou Marinka, « l'a accepté comme un fils », lui offrant ses conseils et mettant à sa disposition toutes ses forces, « car

[1] Bogdan, *Vechile cronici*, pp. 144, 174, et Długosz. Il est intéressant que dans les Annales de Bistrița on évite de mentionner le crime nouveau et encore plus terrible.

[2] Notice chez Melchisédec, dans la *Rev. p. ist., arch. și fil.*, II[1], p. 140.

[3] Il l'appelle « Marie »; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 365.

[4] *Ibid.*, p. 289. Pour ses combats en 1444; *ibid.*, pp. 22—23, n° 54; cf. *ibid.*, p. 23.

[5] *Ibid.*, pp. 294, 399.

[6] *Ibid.*, p. 299 et suiv.

il l'aimait comme un père»: confirmant aussi une donation d'Élie, ce client et ce pupile fait don à son ami des villages de Vasilău, sur le Dniester, et de Borisești, Cuciur, Lențești, Surcăuți et Verbăuți. S'il lui arrive de manquer de parole, le patron a le droit d'arrêter les marchands moldaves sans que Romain puisse se plaindre à ce sujet à son «gracieux» maître le roi et à la diète de Pologne.

Cependant, celui qui s'humilie tant a maintenant, à côté de lui, assez de fidèles: Costea, qu'on appelle ici Perecichiu, le Grec Manuel de la forteresse de Hotin, Oană Pântece, Côme, fils de Şandru, Şteful Jumătate, Misea, Hodcu Ştibor, Costea l'échanson, Pierre, autre échanson, le vestiaire Micul et Miclea Greul, Borciu, le stolnic Iurie, Tador appelé ailleurs Cămilă («le Chameau»)[1], Budea le Stolnic, Ivașcu Ciortan, Gănea, Jean Bâzdâgă, — certains de ces noms étant nouveaux. Le document est, du reste, écrit le 18 février à Kolomia[2].

La guerre civile continue: Romain s'étant enfui, Pierre est à Pobrata au mois d'avril, puis à Suceava[3]. Avec lui sont: Neagoe, Pierre Hudici, Duma Brăescu, Bratu, Stanciu, Costea Orășescu, Balceanul, Jean Mânzul, les deux Dulcești: Duma et Mircea, Costea, fils d'Andronic, David, fils du stolnic, Nicoman, Tudor, fils de Vascu, stolnic, Danciu le Vestiaire, Todor Mircescu, Radu Piscu le stolnic, Pierre l'échanson. S'ajoutent ensuite Oana, fils de Julea, Oanea le portier, Tador Negru, le postelnic Sârbu, le comis Joian, Cernat le *ploscar*, auquel on fait une grande donation de villages[4], Cozmița.

Mais au même Dietrich pouvait s'adresser dès 1449 un des ennemis de la maison d'Élie, Bogdan, père du futur Étienne-le-Grand, pour lui demander de ne pas abriter «Alexandre, fils d'Hélias», — sans lui donner le titre de «Voévode» —, «ni sa mère, la princesse»[5].

---

[1] *Ibid.*, II, p. 132.
[2] *Ibid.*, pp. 305—306.
[3] *Ibid.*, pp. 310 et suiv.
[4] *Ibid.*, pp. 323—324, n° 88.
[5] J. Bogdan, *Contribuții la istoria Moldovei între anii 1448—1459*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXIX (1907), p. 640.

Le règne, peu entouré bientôt, du sauvage adolescent Romain ne fut donc pas long. La chronique du pays lui accorde une seule année, au cours de laquelle il se soumet, comme il fallait s'y attendre, à Casimir, en tant que Grand Knèze lithuanien [1]. En 1448 cependant, il disparaît, le 13 juillet [2], par suite d'une maladie, ou d'un empoisonnement, comme exilé au milieu des Polonais. Alors Pierre, ce frère d'Élie et d'Étienne, qui s'était tenu pendant quelque temps caché, apparaît pour encore « une année » de règne.

On pourrait expliquer par ce qui s'était passé en Valachie et par ce qui se préparait dans les Balcans la mention, dans la même chronique moldave, mais pas dans sa version la plus officielle, et totalement contemporaine, de Bistrița, d'un certain Ciubăr (ou Ciuber) Voévode, qui aurait régné sur le pays, « deux mois ». Contre l'assassin d'Étienne, avec lequel la Transylvanie avait vécu en paix, et pour écarter un adolescent incapable de régner pendant ces jours tragiques, Hunyadi a dû envoyer ce Ciubăr, dont le nom est ridicule en roumain (il signifie tout simplement « baquet »), mais ne l'est pas de même chez les Hongrois, où il représente l'ancienne famille de Csupór, ainsi que l'avait supposé déjà, il y a plus d'un siècle, l'historien Engel et l'avait admis aussi Jean Bogdan [3]. Cette intervention du gouverneur était d'autant plus naturelle que Romain était le beau-frère de Vlad Dracul, qui aurait épousé, dans un nouveau mariage, une fille d'Élie [4]. Le « règne » de Ciubăr n'a donc été qu'une simple occupation sans aucune prétention de la part d'un étranger qui n'avait pas le droit de se faire inscrire parmi les princes de Moldavie, ce qui, avec la façon de penser de Hunyadi lui-même, d'après le droit privé en matière d'hérédité, n'aurait pas été admissible.

---

[1] Oulianitzki, ouvr. cité, pp. 69—70 (traduction dans Codrescu, *Uricariul*, III, pp. 73—75) ou *Inventarium*, p. 17, n° 69. Mais, de Bacău, le 4 août 1447, un privilège pour les Brassoviens; J. Bogdan. *Doc. Mold.*, 1905, pp. 21—23 = Tocilescu, ouvr. cité, p. 490; Stoica Nicolaescu, *Doc. slavo-rom.*, pp. 98—99.

[2] Melchisédec, *loc. cit.* D'après Długosz, (1-ère éd. col. 41—42; 2-ème éd., XIV, p. 51: 2 juillet). Voy. aussi *ibid.*, les pages suivantes.

[3] *Cron. Mold.*, p. 248.

[4] Długosz, 2-ème éd., XIV, p. 42. Cf. aussi Chalkokondylas, p. 160.

Comme prince devant rester avait été amené, probablement par Ciubăr-Csupór, ce Pierre qui, du reste, s'était relié à Hunyadi par son mariage avec la soeur d'un certain âge de celui-ci [1]. Et, se rappelant l'ancien désir permanent de Sigismond et pensant à ce qu'il croyait devoir sortir de sa future campagne contre le Sultan, celui qui avait Severin s'est cru obligé de prendre pour lui-même, pour sa croisade qui devait chasser les Turcs d'Europe, cette Chilia tant disputée. La chronique moldave reflète cependant le profond sentiment du pays, lorsque, dans le peu qu'elle dit sur ces temps endiablés, elle consigne, en soulignant: « il (Pierre) a livré Chilia aux Hongrois » [2]. La version polonaise tardive de la même chronique, se demandant quel était à ce moment le « roi » chez les Hongrois, explique d'une façon correspondant à la vérité que le but de cette cession était « de la défendre contre les Turcs » [3]. Seules les annales de Bistrița, s'en tenant à la légitimité et à l'honneur de la lignée d'Élie, ne dit rien que ce qui peut être favorable à cette branche de la dynastie et elle regarde avec mépris les usurpateurs qui se succèdent, empêchant la Moldavie de remplir sa fonction chrétienne.

De même que Chilia devenait hongroise, le gouverneur de la Hongrie y plaçant des canons ayant les armes de la Hongrie et le corbeau des Hunyadi, canons qui ont été conquis sur les Turcs par la croisade nouvelle à l'époque de Michel-le-Brave, vers la fin du XVI-e siècle, les Polonais, ayant rompu maintenant le lien dont ils avaient été si flattés avec le royaume de Hongrie, s'installaient à Cetatea-Albă car, de fait, tel est le sens de la présence là-bas, attendant un moment plus propice pour son droit, de ce jeune Voévode, le second fils d'Élie et de Marinka, présenté par la chronique de Bistrița sous l'intéressante forme adoucie d'Alexăndrel, mais qui apparaît dans les sources polonaises, ainsi que sa mère avait coutume de l'appeler: Olechno [4].

[1] Długosz lui donne cinquante ans.

[2] J. Bogdan. *Vechile cronici*, p. 144.

[3] *Ibid.*, p. 174.

[4] Voy. les différentes versions des annales. Cf. V. Pârvan, *Alexandrel-*

Pierre, qui dès 1449, avait nommé un autre Pierre comme burgrave de Cetatea-Albă confirme les privilèges des gens de Braşov, mentionnant, malgré sa lutte de jadis contre Étienne, le nom de celui-ci [1]. Il était maintenant dans sa résidence, mais sans aucune disposition guerrière, passant quelque temps dans l'ancien couvent de St. Nicolas de la Clairière (Poiana), sur le Séreth, qu'on a appelé ensuite Pobrata [2], et couvrant de dons les moines, au moment où Hunyadi se préparait pour cette campagne au cours de laquelle certainement il aurait désiré avoir à côté de lui aussi ce beau-frère. Mais, redoutant les Polonais d'Alexăndrel, qu'il chercha à désarmer par son acte d'hommage, le 22 août 1448 [3], il aura été retenu par ce sentiment dans le pays qu'il devait du reste perdre assez rapidement, disparaissant sans laisser de traces. Car les Polonais étaient bien décidés à ne pas tolérer d'usurpateurs [4].

En vain Hunyadi avait-il cherché à le réconcilier avec ses voisins, prêts à marcher contre lui, le roi lui-même étant descendu en juillet à Lwów, où il trouva Marinka, l'inlassable Marinka, et son fils. De Mediaş encore, le 1-er août, le grand guerrier écrivait à ce nouveau roi polonais qu'il désirerait mettre fin à cette guerre entre « frères », « confirmant par la douceur de la paix l'amour entre ceux-ci qui étaient séparés par la haine », et ceci en partageant la Moldavie en deux, comme à l'époque d'Élie et d'Étienne,

---

Vodă şi Bogdan-Vodă, Bucarest, 1904. Dès le mois de février 1449, il apparaît, et il est à Suceava en avril; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 376 et suiv. Il a avec lui beaucoup des boïars de Pierre: Pierre Hudici, Duma, Stanciu, Manuel, Mircea, Costea, Petru, le burgrave de Cetatea-Albă, Balceanul, Costea, Andronic, l'aprod Şăndrici, Pierre le vestiaire; Costăchescu, *Doc. Mold.*, p. 380. Cf. aussi, *ibid.*, pp. 395—396.

[1] Bogdan, *Cinci documente slavo-române*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XI, pp. 50—52.

[2] Hasdeu, *Arch. Ist.*, I[1], p. 153 (sans les boïars).

[3] Costăchescu, ouvr. cité, II, p. 773 et suiv.

[4] Voy. aussi Iorga, *Ist. lui Ştefan-cel-Mare*, p. 318, note 15, dans lequel sont mentionnés d'abord ses boïars: Neagoe, Nicoman, Crâstea le spathaire, le Postelnic Sârbul, le vestiaire Danciul, Jean Porcu. Voy. aussi Costăchescu, *loc. cit.*, II, 23 juillet 1448.

et seulement, afirme-t-il, par un sentiment chrétien, et non parce que Pierre est son parent [1].

Celui-ci fit, il est vrai, tous ses efforts pour être pardonné par celui qui avait déclaré à Hunyadi qu'il était « roi et seigneur » en Moldavie. Le 22 août, il prêtait ce serment aux Polonais avec tous ses boïars et, retardant sa présentation personelle, de telle sorte que le roi, chassé par les grandes chaleurs, partit pour la Lithuanie, il chargea ses délégués accomplir en son nom cette cérémonie [2].

En Valachie, dès le mois de mars, lorsque Hunyadi était déjà à Timişoara, se préparant à la guerre contre les Turcs, la monnaie hongroise, imposée par le gouverneur, était courante dans le commerce [3]. Peu de temps après, ce prince Vladislav qui, du reste, signe de même que son prédécesseur assassiné, Vlad [4], était établi sur son siège princier. Mais le chef de la nouvelle croisade ne pourra pas amener avec lui ni cet autre prince de Valachie, ainsi qu'il l'avait fait jadis avec Dracul.

S'adressant au nouveau Pape Nicolas V, Hunyadi montrait, le 15 décembre, du « pays de Rascie, qu'on appelle autrement la Serbie, en marche avec l'armée près du gué du Danube qu'on appelle le gué de pierre *(lapideum)* qu'il a recommencé la guerre à laquelle il s'était consacrée et qu'il n'est plus question seulement de la défense timide du Danube [5]. Passant le fleuve par ce gué, il était, après près d'un mois, devant l'ennemi.

---

[1] Sokolowski et Szujski, *Codex epistolaris saeculi XV*, II, Cracovie, 1876, pp. 40—41, n° 35. Surtout Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, pp. 101—102. Le privilège de Pierre pour les Brassoviens, 11 septembre 1448, et celui d'Alexandre, du 3 août 1449, aussi dans J. Bogdan, *Doc. Mold.*, pp. 23—25, 25—29= Tocilescu, ouvr. cité, pp. 490—492, 492—494.

[2] Długosz, 1-ère éd., c. 43—44; 2-ème éd., XIV, pp. 53—55; *Inventarium*, pp. 23—27. Il avait député ses boïars Neagoe et Mihu. Il détenait chez lui le fils du Grand Knèze lithuanien Sigismond, Michel, qui s'enfuit enfin chez les Tatars, ennemis déclarés de Pierre; *ibid.*

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 34—35, n° LIX.

[4] *Ibid.*, p. 35, n° LX.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 752—754, n° DCXXII.

Le plan et les méthodes étaient maintenant autres, bien que dans son armée se fussent trouvés aussi des Roumains comme un Jean Chendereș [1]. Évitant les Balcans, il cherchait, par la Serbie, le chemin à travers la Macédoine, — car il parle de la « récupération de la Macédoine » [2], — vers Salonique; le combat de cavalerie d'après les réminiscences de Nicopolis, qui avait été si fatal à Varna, devait être évité. Prenant exemple sur les « taborites » de l'armée des Hussites, Hunyadi venait avec ses lourds chars au milieu desquels il pouvait se défendre contre toute attaque violente des Turcs. Secondé par Georges Brankovitch qui, prêt à tous changements d'un moment à l'autre, avait oublié ses solides liens avec le Sultan, il alla tout droit vers cette localité, sacrée pour ces Serbes, où, si les combattants de 1389 avaient été vaincus et le knèze Lazare tué, on avait enterré dans cette même terre de l'ancienne épopée le Sultan Mourad I-er aussi, dont le *turbé* s'élevait au milieu du champ qui recouvrait les corps des morts de jadis [3].

Nous avons des détails précis [4] sur le difficile combat de deux jours au cours duquel, après une longue résistance dans le camp, *façon de combattre à laquelle n'étaient pas habitués les «vitèzes» de Hunyady*, ils ne se montrèrent plus disposés à continuer leur effort. Le gouverneur lui-même, étant tombé de cheval, avait été en danger de mort, et il échappa grâce à un Roumain, le kénèze qui lui offrit son propre cheval. A ce kénèze, Todor, il offrit ensuite comme récompense la terre de Bretelin, dans la contrée d'origine même de Hunyadi [5]. Le prince Vladislav [6] recevait, le 29 octobre encore, du frère du naïp de Nicopolis, qui était venu

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 755.
[2] *Ibid.*, II², p. 139.
[3] *Ibid.*, I², pp. 754—755, nº DCXXIII.
[4] Voy., d'après un document trouvé plus récemment, Iorga, dans la *Rev. Hist. du Sud-Est européen*, III (1926), p. 13 et suiv. Cf. aussi Pall, dans le *Bulletin de la section hist. de l'Académie Roumaine*, XX, et le récit que nous avons donné dans les *Mélanges d'hist. générale* de M. C. Marinescu, pp. 42—45.
[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II¹, pp. 269—270, nº CCXL.
[6] Le document cité le croit présent à la bataille avec 8.000 des siens, *loc. cit.*, p. 15.

vers lui en ambassade comme vers un ami de l'Empire des Infidèles, la nouvelle que, trois jours après, — et pas seulement deux—, Mourad avait totalement assiégé le gouverneur dans ce malheureux camp qui empêcha sa victoire, mais lui permit seul de ce sauver. Mourad, à pied, s'était jeté sans cesse, répandant la mort, contre cette citadelle de chaînes, que, n'ayant pas de canons, il n'avait pu détruire. Mais le combat était fini. L'inlassable croisé devait se retirer avec ses chars. Le prince de Valachie, que Nicolas d'Ocna (ce qui doit signifier probablement Ujlaky) appelait comme défenseur de la Transylvanie jusqu'au retour de Hunyadi, craignait aussi pour la vie de celui-ci et déclarait qu'il ne pouvait pas quitter son pays jusqu'à ce que se termine d'une façon ou d'une autre «l'affaire de messire Jean». «Or, s'il revient libre de cette guerre, nous le rencontrerons et nous conclurons une bonne paix, mais, si maintenant vous êtes contre nous et que quelque chose arrive, ceci doit retomber sur vos âmes et, pour le danger qui en résultera, vous répondrez devant Dieu [1].» La lettre n'est pas d'esprit très chrétien, et l'homme n'était certainement pas un héros.

Vladislav, détaché ainsi de cette Transylvanie, qui voulait faire de lui ce qu'avait été pendant son exil Vlad Dracul, avait donc rompu le lien qui l'avait aidé à prendre l'héritage de son père, brave et d'un tempérament si différent. Il semblait prévoir pour «messire Jean» un autre malheur.

Il arriva jusqu'à la fin de l'année. Sous la pression des Turcs, Georges Brankovitch décida, violant tous ses devoirs de reconnaissance, qui lui seront imputés ensuite, d'empêcher une future campagne de Hunyadi par le fait même que, s'entendant certainement avec ces seigneurs hongrois qui n'aimaient pas celui-ci, et parmi lesquels Georges avait un beau-frère, l'ennemi le plus décidé du parvenu roumain, le comte de Cilly, de le prendre comme prisonnier et de le tenir enfermé pour que la Hongrie, «délivrée» de cet éternel fauteur de troubles, se choisisse un autre chef.

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 35, n° LX. Le récit français parle d'un prince «mauvais chrétien», envoyé par les Turcs et de son aveuglement par Hunyadi, et la lettre ragusaine des combats du côté de Vidine.

Il organisa une embuscade, et, cette fois, Hunyadi, qui s'enfuyait, fut pris et enfermé dans la forteresse danubienne de Semendrie.

Il fallut que contre le traître se lèvent les Serbes d'orientation chrétienne, avec, à leur tête, Georges, fils de Goïko Marnavitch, de Nich, voévode de Zvornik, seigneur de Voïnitza, qui avait combattu en 1443 à Morava et à Lipovitza, que Hunyadi qualifie aussi de « staroste du pays serbe », et un siège de la puissante forteresse pour que le glorieux prisonnier fût mis en liberté. Il semblait que les jours du roi croisé d'Angleterre qui, lui aussi, avait eu un « cœur de lion », Richard, enfermé entre les murs d'un château d'Autriche par le duc de là-bas, offensé dans une querelle pour les Lieux Saints, fussent revenus... Marnavitch, que le « gouverneur » intitule « son parent », reçut donc, avant la fin de l'année, de celui qu'il avait délivré et qui se trouvait maintenant à Szegedin le don de tout ce que le roi Vladislav avait offert à son principal appui dans ce qu'on appelle, comme s'il était question d'un pays conquis, les comtés de Koutchiévo et de Branitchévo, jusqu'à Kvozdonitza, de la rivière de la Morava jusqu'au territoire de Niche [1].

La première décision de celui qui était revenu en Hongrie fut de continuer la lutte : « la vengeance ou la mort ». Bien que les âmes les plus fortes puissent faillir un moment, même un seul moment, devant ce qui ne peut pas être écarté, ce n'est pas sa conviction propre qui arracha Hunyadi à ce qu'il avait jugé jusque là être son principal devoir. Mais la Hongrie, la nation hongroise de Hongrie, qui n'avait pas montré dès le commencement un penchant à la croisade, car ce qui avait été fait jusque là représente l'œuvre personnelle de Sigismond et de l'esprit chevaleresque de l'Occident, qui était revenu, ne permit pas que tant de forces soient dépensées pour

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 756—757, n° DCXXIV. Voy. aussi Jireček, *Gesch. der Serben*, II. Sur des monnaies Georges paraît avec la double légende : « Despot Gurg. Iohanes d[e] Hw. r[egens] Ungari[ae] ; *Zeitschr. f. Numismatik*, III (1876), p. 171 ; d'après Ljubić, *Opis jugoslavenskih novaca*, Agram, 1875.

empêcher les Turcs de devenir les maîtres des régions d'outre-Danube et de transformer les pays roumains libres en des provinces, pardonnées et tolérées, qui se sont rachetées par le tribut. Nous verrons que le traître des croisés, Brankovitch, deviendra, par la volonté de cette noblesse même, le médiateur, flatté par tous, d'une paix avec les Turcs.

Dorénavant, le « le Voévode Iancu » n'est plus lui-même. La légende s'éteint parce que l'épopée s'est fermée. Malgré la grande situation qu'il conserve, le héros de Varna et de Kossovo n'était plus qu'un haut dignitaire du royaume de Hongrie. Lorsque, plus tard, ce royaume sera menacé par une nouvelle offensive turque, après que Mourad sera mort et Mahomet II sera devenu empereur byzantin de religion musulmane, il fera encore une fois son devoir là où on le lui demandera et avec ce qu'il avait sous la main. Les combattants roumains d'au-delà des Carpathes restent désormais de petits propriétaires de terres ou de simples paysans. *Ainsi Hunyadi n'est pas le représentant de la race hongroise, à laquelle il ne tenait pas par le sang, mais, à la fin de tant d'exploits, le vaincu par la résistance même de cette race à l'idée de croisade.*

En lui il y a, ainsi, quelque chose de l'ancien Aétius de Silistrie : son Attila à lui c'est le Sultan Mourad, et Hunyadi est tué spirituellement, précisément après avoir sauvé un pays, arrêtant les offensives ottomanes sur le Danube, de même que les courtisans qui entouraient l'empereur romain d'Occident ont tué Aétius après qu'il eut arrêté l'invasion des Huns. Le terrible guerrier que tant d'insuccès n'avaient pas découragé demandait, au mois de juillet 1449, à Braşov, quelles sont les nouvelles du côté des Turcs qui, ainsi qu'il le redoutait, pourraient venir de nouveau sur le Danube. Il demande qu'on lui communique ces nouvelles par « un cheval rapide ». Il rassemble une nouvelle armée, avec laquelle, bientôt, il passera la Tisa vers l'Ouest. Il n'abandonnera pas la Transylvanie, mais il y accourra pour combattre « jusqu'au bout ». Il ne voulait plus demander le concours de Vladislav ; pour le punir de son indécision au moment des plus grands dangers, il lui avait pris ses fiefs transylvains, et le pauvre prince s'en plaint aux mêmes Brassoviens : « O, mes frères, je suis si attristé,

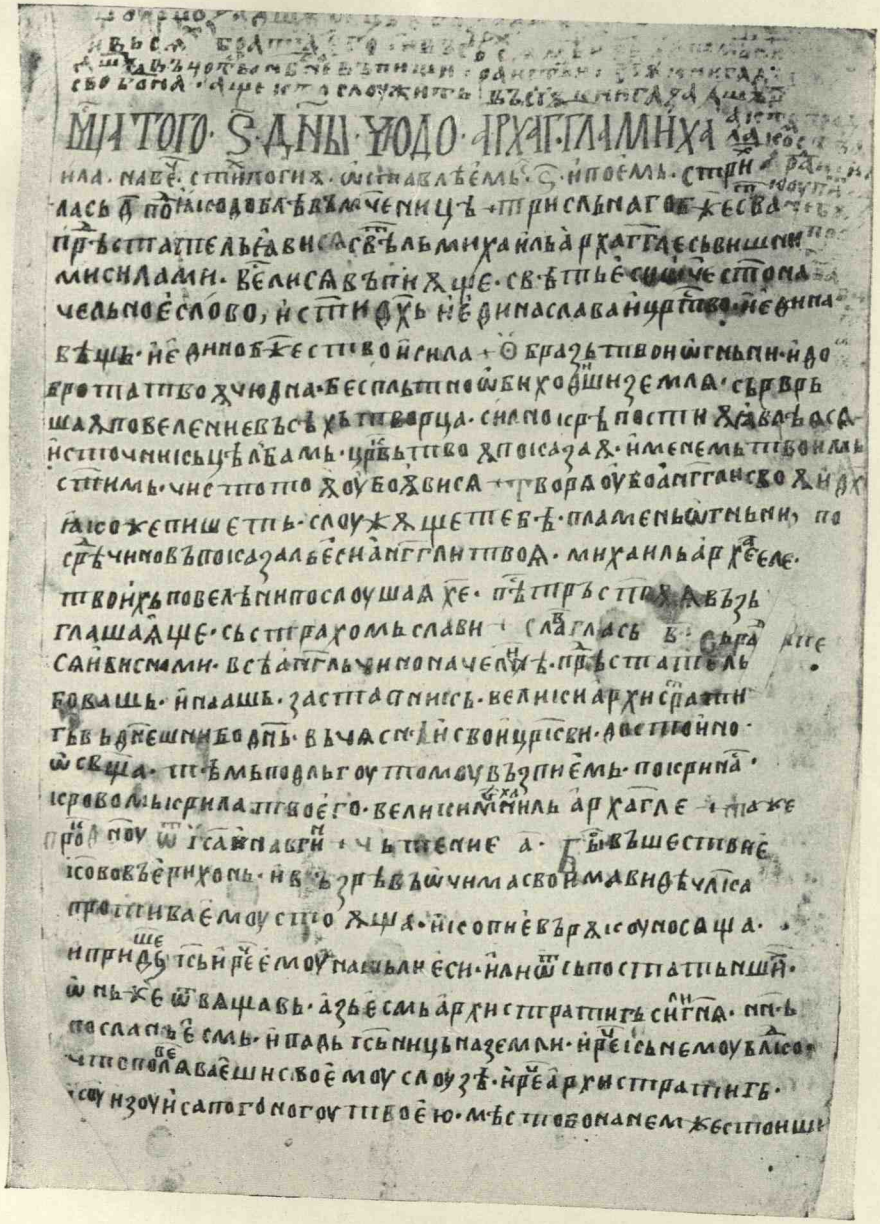


Fig. 10. — Manuscrit transylvain du XV-e siècle.

à ne pas pouvoir conserver mon calme après tous les services que j'ai rendus, le sang que j'ai versé avec mes boïars et avec mon pays et pour la Sainte Couronne et pour la Hongrie et pour les chrétiens. Et, malgré les serments que j'ai prêtés, moi et mon père le Voévode János, il n'en a pas tenu compte et il ne m'a pas été gracieux en échange de mes services. Car il ne lui suffit pas d'être gouverneur de la Hongrie, mais il envoie pour qu'on m'arrache mon droit d'héritage et mon petit pays de Făgăraș et d'Amlaș et il nourrit de mauvaises intentions contre moi. Mais, s'il a violé ses promesses et son serment envers moi et a déconsidéré mes services, que Dieu punisse celui qui n'a pas gardé la foi. Et, quant à moi, par-dessus la nécessité où je me trouve, je ne quitterai pas mon droit au prix de ma tête». Un peu auparavant Hunyadi lui-même avait parlé de la même façon, marquant son attitude envers les Turcs: c'étaient des gens de la même race. « Si même mon sort serait de mourir honteusement, ce que je pourrai, je le ferai; mais que Dieu paie et qu'il voit que j'y ai été réduit ». Et eux, les Brassoviens, doivent tenir compte de sa situation s'il sera obligé de faire envers eux aussi, qu'il aime, ce que lui imposeront les circonstances [1].

Il est probable que Vladislav n'a jamais regagné les fiefs transylvains qu'il avait ainsi perdus. Mais le pardon de Hunyadi dut s'étendre aussi sur Georges Brankovitch; des ambassadeurs hongrois du plus haut rang, Ladislas de Gara et Ujlaki, s'étaient donc levés contre la politique de guerre de celui qui avait été jadis leur compagnon, et ils vinrent vers l'homme qui s'intitulait maintenant fièrement: « despote de la Serbie et seigneur d'Albanie » pour lui demander de négocier la paix avec le vieux Sultan, qu'ils savaient être disposé à oublier un passé si sanglant. Georges, qui entendait être « arbitre » dans tous les conflits de frontières, présenta deux formes de paix: celle qu'il désirait, contenait, avec la liberté pour les marchands turcs de venir chez lui, à Belgrade, à Cubin, à Caraș, à Severin et à Caransebeș, la diminution de

[1] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 85—86, nº XIII = Tocilescu, à la même date. Dans les numéros suivants il n'y a que de menues affaires de frontières.

moitié du tribut de la Valachie, qui avait été dévastée, et de la Serbie. qui donnera seulement la moitié du concours militaire habituel, et il fallait pardonner au roi de Bosnie tout ce qu'il devait de son tribut arriéré. Et, si tout cela ne serait pas possible, il fallait revenir, pour cette trêve de sept ans, à ce qui avait été la situation sous Sigismond, avec les tributs conservés en entier, les Valaques étant obligés de fournir aussi ce présent en brebis qu'ils avaient jadis accepté [1]. Le traité était rédigé par le despote lui-même dans cette forteresse de Semendrie où il avait tenu enfermé son ami « Ianko ».

Mais les négociations n'allèrent pas si vite. A peine le 17 décembre Hunyadi pouvait-il écrire aux gens de Braşov qu'il était disposé à venir vers eux pour la conclusion de cette paix avec les Turcs [2]. Deux ans se passeront encore jusqu'à ce qu'on arriva à ce traité, conclu pour seulement *trois* ans, auquel avaient travaillé « certains seigneurs », donc pas seulement Brankovitch, et, si on considère de quelle façon est traité, alors, en 1452, l'« illustre seigneur » *(princeps)* Vladislav Voévode des régions transalpines », on peut croire que lui aussi, qui avait, comme on l'a vu, des rapports avec le naïp de Nicopolis, y aura collaboré [3].

Jusque là cependant, on avait perdu la Moldavie, mais contre Alexăndrel, qui avait dix-sept ans en 1449 [4], se leva ce bâtard d'Alexandre-le-Bon, Bogdan, qui n'était pas, cependant, le fils, mentionné dans les documents, de celui-ci, car pour cet « oncle » Êtienne ornera un tombeau dans la belle église de Rădăuți [5].

---

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 760—761, n° DCXXIX.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 36, n° LXII.

[3] *Ibid.*, p. 37, n° LXIV. Nous reviendrons plus loin sur cette paix. Pour la défense de recevoir la monnaie valaque à Braşov, N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 15—16, n° XI. Le Pape devait transporter à Braşov l'évêché latin de Milcov; *ibid.*, p. 16 et suiv., n° XII. Mais l'archevêque d'Esztergom n'admet pas que l'évêque devienne un habitant de cette ville de Braşov.

[4] Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 744.

[5] Comme hypothèse, des différences entre ces deux Bogdans, chez Costăchescu, *Doc. Mold. de la Ştefan-cel-Mare*, p. 11.

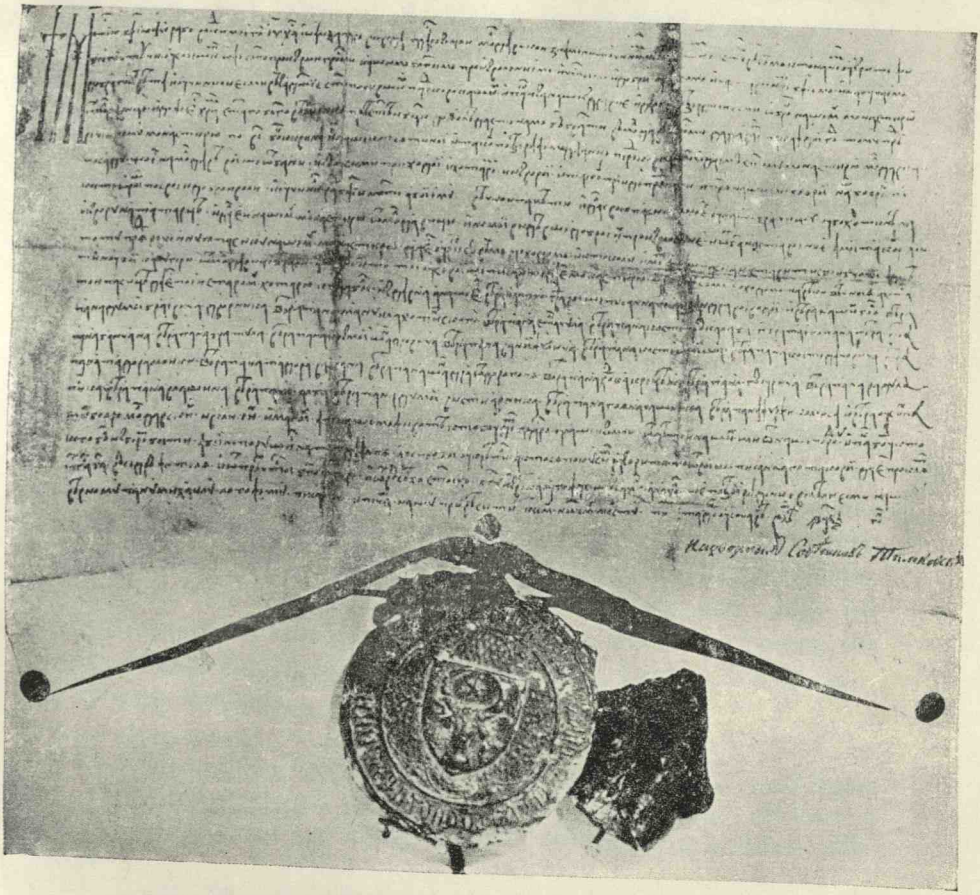


Fig. 12. — Document d'Alexandre-le-Jeune, prince de Moldavie, 1453.



Il ne fut pas facile de trouver des boïars pour entourer le nouveau règne: à partir du 26 mai 1449, le jeune Alexandre avait encore près de lui Duma, fils de Brae, Stanciul et Manuel, Mircea Dulcescul, le vornic Coste et son frère Pierre, burgrave de Cetatea-Albă, Vlasin, Costea Andronic, Ivan Balceanul, l'aprod Şendrica, le vestiaire Pierre, etc. [1]. Plus tard viendront: le spathaire Albu, Crăstea, fils de Vrană, le comis Vitold, Jurj Găuriciu [2]. En échange, en janvier 1450 il ne semble pas que Bogdan eût trouvé encore une Cour [3]. Ce n'est qu'en juillet de l'année suivante qu'il gagne, mentionnant aussi son fils Étienne, le futur organisateur et défenseur de la Moldavie, les boïars Bradu, Oţel [4], Oană Pântece, un Onicică, inconnu, comme vestiaire, et un nouveau, très peu connu, Ciope, comme postelnic, à côté d'un vornic au nom valaque, Dragomir [5].

Le 12 octobre 1449, Bogdan gagne la bataille de Tămăşani, village hongrois (l'ancêtre étant Tamás, Thomas), près de Roman [6]. Il cherche à gagner les Polonais par l'intermédiaire du staroste de Podolie, auquel il promettait, en cas de pacification, des zlots turcs, des étoffes d'Orient, du «camocat» et des «coftiries», du vin doux de Malvoisie (2 décembre [7]). Aussitôt cependant, sachant que les Polonais l'attaqueront, il cherche un appui chez Hunyadi. Maintenant chez lui étaient accourus quelques-uns des plus célèbres boïars du pays: Duma Brăescul, Oană, fils de Julea, Costea, fils de Dan, et Costea Orăş [8].

---

[1] Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, à cette même date. Il était sans boïars en 1452; *ibid.*, p. 407. Mais voy. *ibid.*, pp. 410, 422, 426 (vers la fin de l'année et en 1453 aussi). En avril, Alexăndrel est à Neamţ; *ibid.*, p. 466.

[2] Cf. *ibid.*, pp. 495—496, n° 131 (donation).

[3] *Ibid.*, p. 396. Cf. les numéros suivants (janvier, avril, juillet 1451).

[4] Michel Oţel en 1438; *ibid.*, p. 21, n° 6.

[5] *Ibid.*, p. 400. Il était sans boïars en septembre et octombre; *ibid.*, p. 400 et suiv.

[6] J. Bogdan, *Cron. inedite.*

[7] Lewicki, *Codex epistolaris*, II, pp. 40—41, n° 34.

[8] Le serment de février 1450. Voy. plus loin.

Alors que Hunyadi poursuivait les négociations difficiles avec les Turcs qui lui avaient été imposées par ses Hongrois, il recevait de Bogdan *deux actes d'hommage tels que jusque là aucun prince moldave n'en avait donnés à la Hongrie* et, du reste, l'hommage n'était pas pour le régent comme tel, mais *pour lui, Hunyadi, personnellement, que le prince considérait comme son père et son défenseur, de même que le prédécesseur de Bogdan, Pierre, n'avait été que l'obligé du même en sa qualité de chef de croisade*. Dans le second document, qui confirme le premier, la question de Chilia est jugée de façon que le nouveau prince moldave promet de ne pas chercher à prendre sous sa domination cette place forte que avec la volonté du gouverneur, qui donc, conservant ses soldats et ses canons, la confierait à sa capacité de combattre [1]. Le document signifie aussi un concours militaire sans réserves de la part du prince de Moldavie. Si jamais Hunyadi aurait besoin de trouver un abri, la Moldavie lui serait ouverte, avec l'obligation de l'aider à regagner sa situation. Dans aucun de ces documents il n' y a, non seulement la garantie ordinaire des boïars, mais pas même leur simple témoignage [2].

La réponse à cette orientation politique, qui fut naturellement aussitôt dénoncée aux voisins de l'Est, fut la guerre de la part de la Pologne. *Une guerre d'invasion, ouverte, bruyante, comme n'en avait jamais existé contre la Moldavie, en dehors de l'exploit légendaire mentionné vers la moitié du XIV-e siècle*. On avait donné des moyens de s'entretenir en Pologne au jeune Alexandre; il y eut une première tentative en son nom, avec l'occupation de Suceava et de Neamț [3], et bientôt

[1] J. Bogdan, *Doc. slavo-române*, pp. 54—57 (Roman, 11 février 1450), pp. 55—58 (Suceava, 5 juillet). Cf. *Századok*, 1875, p. 349.

[2] Ainsi, du reste, aussi dans l'acte de soumission d'Alexăndrel après la disparition de Bogdan. Mais là, le 17 février 1453, *on ne trouve plus la clause de Chilia;* voy. *ibid.*, pp. 58—59. En échange il est question de la femme de Hunyadi (il est curieux que pour elle on emploie le terme de ѧнєпсєю, qui signifie, de fait, « neveu »).

[3] Il se trouvait à Jassy, le *Forum Filistinorum*, le 24 mars; Szabó, *Székely Okleveltár*, III, pp. 62—63, n⁰ 454. Une ambassade du roi pour la paix, Iorga, *Ist. lui Ștefan-cel-Mare*, pp. 300—301, n⁰ 1.

Bogdan, qui était un esprit vif et un bon guerrier, revint. Alors on discuta sans réserve, dans la diète polonaise, la question de savoir s'il était ou non utile d'occuper non seulement Cetatea-Albă, d'où venaient les marchands génois que nous trouvons dans différents endroits du pays en 1444, en 1449, en 1452, en 1495 [1], et plusieurs fois ensuite, présentant des plaintes au prince, mais la Moldavie tout entière, qui «doit se réunir et s'incorporer pour toujours au royaume de Pologne».

Bogdan apprit que les Polonais, avec le Palatin de Lwów, le staroste de Sandomir et les troupes de Przemyśl, de Podolie [2], ont passé par le gué de Hotin, qui leur était resté, qu'Alexandre était allé les y trouver avec le peu de boïars qu'il avait près de lui, car les deux principaux, le logothète Oancea et Costea Andronic, étaient tombés dans la sanglante bataille de Tămășani [3]. Après avoir mentionné le passage du Pruth à Fălciiu, la chronique polonaise seule parle d'un traité en toute forme, par lequel Bogdan aurait consenti à être toléré seulement dans son pays jusqu'à ce que, dans quatre ans, le fils d'Élie aura seize ans, âge considéré comme celui de la majorité en Moldavie; en échange, il paierait un tribut annuel de 70.000 ducats turcs [4], ce qui paraît totalement impossible. Quoi qu'il en soit, il n'existe aucun acte qui puisse confirmer cette assertion, de même qu'il n'en existe aucun pour le tribut de 1437 [5].

Mais, en fait, malgré les opinions qu'on pourrait avoir concernant ce traité avec des conditions si peu satisfaisantes,

---

[1] Iorga, *Acte și fragmente*, II, sous ces dates.

[2] De Cracovie en 1451 on demandait si les troupes russes devaient aller d'abord contre les Moldaves ou contre la Silésie; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 10—11, n° VI. On répondit aux Cracoviens que la Russie était dévastée par les invasions des Tatars et des Moldaves; *ibid.*, n° suivant.

[3] Iorga, *Acte și fragm.*, III, p. 16 et suiv. Cf. aussi Picot, *Chron. d'Ouréki*, p. 71 et suiv.; Xénopol, dans l'*Arch. soc șt. și lit. din Iași*, I, p. 604; Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 102 et suiv.

[4] Réduits à 7.000, par Wapowski.

[5] Długosz, 2-ème éd., XIV; Lewicki, ouvr. cité, pp. 51—53; Rykaczewski, *Inventarium*, p. 258; *Index actorum*, n° 2687 (préparation de l'expédition le 6 juillet).

Bogdan attendit les Polonais dans leur retraite, qui se fit, peut-être en chemin vers Cetatea-Albă, par le village de Crasna, vers le Pruth, où, cependant, on aurait rencontré la dangereuse forêt de Tigheciu. Même sans y entrer, ce fut encore dans des forêts que les Polonais eurent les plus grandes pertes, parmi leurs chefs aussi; mais, après que ces envahisseurs eussent été forcés d'employer le système hussite des chars, la lutte se développa, le 6 septembre, à l'orée des bois. La cavalerie de Bogdan se retira pour que les gens de pied puissent tomber sur les pesants bataillons des Polonais, qui ne purent pas résister [1]. Dans cette lutte victorieuse, Bogdan rencontra le burgrave de Hotin, Manuel [2], qui avait appuyé l'attaque. Les hostilités, présentées d'une façon large, mais confuse, par Długosz, furent continuées du côté de Bârlad.

Donc l'intrus ne pouvait pas être chassé. Marinka dut demander de nouveau le concours du roi Casimir, qui aurait été disposé, s'il n'avait pas été retenu en Lithuanie, à entreprendre la première campagne royale au-delà du Dniester. Les Polonais, qui vinrent en petit nombre, n'osèrent pas livrer, dans un pays inconnu et plein de surprises, un nouveau combat, et alors réapparaît l'offre bizarre du tribut moldave, qui aurait été réduit à 50.000 ducats.

Mais, à ce moment, en dehors du cercle des amis de la dynastie d'Élie et des nobles polonais qui l'aidaient, surgit celui qui, par trahison, devait ravir à la Moldavie le seul homme capable de la défendre. Le moine Aaron, qui se faisait nommer prince Pierre, se glissa jusqu'au village de Răuseni, près de Suceava, où Bogdan, qui se croyait maintenaut assuré, participait aux festivités de mariage d'« un oncle-germain de ce Pierre ». Les invités et le prince lui-même étaient dominés par les vapeurs du vin et le coup qu'on avait préparé réussit donc, le 16 octobre 1451. Arraché de cette maison

[1] Une lettre de Jassy, sans date d'année; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 36—37, n° LXIII.

[2] Description dans Długosz; analyse minutieuse, dans Pârvan, *Alexăndrel-Vodă şi Bogdan-Vodă*, Bucarest, 1904, p. 50 et suiv., Iorga, *Ist. Armatei*, I.

de la joie, le vainqueur des Polonais, le crime étant mis en rapport avec le jour même de la décapitation de Saint Jean Baptiste [1], eut la tête coupée [2], à l'endroit même où son fils, Étienne-le-Grand, devait élever une petite église expiatoire qui, terminée par son petit fils Bogdan, existe encore, modeste, jusqu'aujourd'hui [3].

Le moine, qui s'était offert à partager la Moldavie avec le cadet de Marinka, la conserva pour lui-même, sauf Cetatea-Albă, où l'invincible burgrave anonyme réussit à se maintenir [4]. Mais à Chilia, sous l'influence de Saint Jean de Capistrano, nous voyons le roi Ladislas préparer la fondation, pour honorer Saint Bernardin, d'un monastère des observants de l'Ordre de Saint François [5]. Le 24 février, Alexăndrel était à Vasluiu et pouvait faire des donations de pêcheries sur le Dniester [6]. De son côté, Pierre semble avoir été dès lors, non pas l'homme de l'une ou de l'autre des Puissances chrétiennes voisines, mais, peut-être en rapport avec une entente avec le Valaque Vladislav, un protégé des Turcs, bien qu'il eût été encore assez fort pour que ceux-ci n'eussent pas pu lui imposer le tribut.

Après quelques semaines, Hunyadi, rassuré par la paix conclue pour trois ans avec les Turcs, ordonnait aux Brassoviens de ne pas permettre le départ de l'ancien otage chez les Turcs, Vlad, fils de Vlad Dracul, qui, échappant à cette

---

[1] Inscription chez Eug. Kozak, *Die Inschriften aus der Bukovina*, I, Vienne-Cernăuți, p. 117.

[2] Długosz, 1-ère éd., II, p. 80; 2-ème éd., XIV, p. 100. Cf. Lewicki, ouvr. cité., II, pp. 40—41, 51—53; *Inventarium*, éd. Rykaczewski, p. 258.

[3] J. Bogdan, *Cron. mold.*, p. 144; *Cron. inedite*, pp. 36—37.

[4] Długosz, 1-ère éd., II, c. 80—81; 2-ème éd., XIV, p. 100.

[5] *Tört. Tár*, 1901, fasc. II; Iorga, dans les *Conv. Lit.*, XXXV, p. 671. La lettre est du 6 mars. Ceux qui devaient venir étaient un Hongrois et un Székler. Pour Cetatea-Albă, à côté de J. Bogdan, dans les *Conv. Lit.*, 1901, p. 247 et suiv., aussi Tanoviceanu, *ibid.*, p. 247, 462 et suiv.; Kotchoubinski, dans les *Mem. Soc. din Odesa*, XXIII, pp. 79—198; Bogdan, dans les *Mem. Ac. Rom.* XXX; cf. Iorga, dans *Conv. Lit.*, *loc. cit.*, p. 575. Voy. aussi plus loin. Un Niccolò Paolo à Cetatea-Albă, Noiret, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la domination vénitienne en Crète de 1380 à 1485*, Paris 1892, p. 486.

[6] Costăchescu, ouvr. cité, II, à cette date.

chartre, peut-être au cours de l'une des expéditions balcaniques de Hunyadi, avait passé, dans des circonstances que nous ignorons, en Moldavie et s'abritait maintenant en Transylvanie [1].

Le traité d'Andrinople, avec les Turcs, qui nous a été conservé heureusement en copie, porte la date du 13 avril 1452. Par cet acte, Mahomet II, qui poursuivait des desseins beaucoup plus hauts qu'un règlement de comptes avec les Hongrois et des profits sur le Danube, s'intitulant: « par la grâce de Dieu grand prince et grand émir, sultan Mahomet-beg, fils du grand seigneur, émir et sultan feu Mourad », et invoquant le Prophète, les versions du Coran et les mille et un interprètes de Mahomet, prêtant serment sur l'âme de son grand-père et de son père, sur son âme et sur sa tête et sur celle de ses fils, sur son corps lui-même, promettait à Jean Hunyadi et aux barons hongrois la paix pour ces trois ans. Dans le traité étaient comprises, à côté de la république de Raguse et du despote Georges, qui avait été le médiateur et était témoin, avec le voévode Vouk et encore un Serbe, à l'égard desquels sont données toutes les assurances, « Chilia et ce qui lui appartient », « les places fortes commençant à Severin, qui est la première sur le Danube », sans que d'un côté et de l'autre on puisse élever de nouvelles fortifications sur la ligne du grand fleuve.

En ce qui concerne le Valaque Vladislav, on admettait une bizarre double dépendance d'un suzerain et de l'autre: « Aussi Vladislav, le Voévode des Roumains, doit payer et verser à Ma Seigneurie ce qu'il doit à Ma Seigneurie, par le tribut ou par un autre service, ou même ce qu'il doit au royaume de Hongrie ou au gouverneur, obédience et soumission et obéissance *(audiencia, obediencia et obligacio)* ou d'autres services ». Cette situation bien difficile est ensuite définie de plus près: « s'il satisfait en ceci les deux parties, il doit être en paix; mais, s'il ne paie pas ce qu'il me doit, à moi ou à messire le gouverneur et même aux seigneurs de Hongrie, chaque partie a le droit de le troubler et de le forcer à la paix,

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 37, n° LXIV.

et pour cela on ne considèrera pas la paix violée ». Mais, — et ici on voit l'influence de Vladislav lui-même, comme second médiateur du traité par lequel il voulait assurer à son pays la possibilité d'avoir les princes qui lui plaisent et non pas ceux qui pourraient être amenés par l'étranger: « ce Vladislav, qui est maintenant prince sur les Roumains, doit être prince jusqu'à ce que cet armistice prenne fin et, s'il arriverait que pendant le temps de paix lui, Vladislav, meure, aucune des deux parties n'aura le droit d'imposer un prince à la Valachie, *sauf celui que le pays aurait aimé (dilexerit)*, et celui qui serait alors prince sur les Roumains doit rester dans cet état jusqu'au terme mentionné » [1].

Les possessions d'Amlaș et Făgăraș ne furent pas cependant restituées à Vladislav, qui, néanmoins, en septembre, les mentionne dans son titre. On ne lui rendit pas les émigrés, d'après une convention séparée avec les districts saxons, et ceux qui s'étaient enfuis dans le pays de Făgăraș ne furent pas renvoyés. En dépit de ces offenses, le prince de Valachie consentait à laisser passer en cachette, par sa Brăila, à Chilia, que Hunyadi considérait comme sa propriété à lui, les armes nécessaires pour la défendre contre n'importe qui [2]. De Lipova, pendant le même mois, Hunyadi, qui se dirigea vers la Cour de l'enfant roi [3], montrait aux mêmes gens de Brașov qu'en effet il avait conclu une convention séparée avec le Transalpin [4].

De son côté, Alexăndrel le Moldave cherchait lui aussi des rapports avec la Hongrie. Le 12 août 1452, il donnait un privilège de commerce aux Brassoviens [5], puis, le 17 février 1453, il faisait hommage, de Suceava, en toute forme, à Hunyadi.

---

[1] Iorga, *Acte și fragm.*, III, pp. 23—27.
[2] Iorga, *Doc. Trans.*, p. 38, nº LXV.
[3] Où est confirmé, le 20 novembre, le traité d'Andrinople.
[4] Iorga, *Doc. Trans.*, nº LXVI.
[5] C'est de Vasluiu qu'Alexandre donnait ce privilège aux Brassoviens; J. Bogdan, *Doc. Mold.* = Tocilescu, ouvr. cité, pp. 494—497; St. Nicolaescu, *Doc. slavo-rom.*, pp. 105—110; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 759 et suiv.; cf. *Mem. Ac. Rom.*, VIII, p. 239 et suiv.; original à la Bibl. Ac. Rom., Sceaux, 8; Cf. Iorga, *Ist. lui Ștefan-cel-Mare*, p. 320, note 29.

Il se déclarait « fils jusqu'à la mort » de celui qu'il intitulait « János le Voévode, lieutenant de Sa Majesté le roi Ladislas et dominateur et seigneur de tout le royaume de Hongrie ». Il n'oublie pas même la femme de Hunyadi, qui sera sa dame suzeraine jusqu'à la mort [1]. Le lien conclu est dirigé contre n'importe quel ennemi. Il ne pouvait pas cependant servir contre Pierre Aaron, qui parut de nouveau, non plus, d'ailleurs, que l'autre lien nouveau, avec la Puissance rivale, celle du roi Casimir, auquel, avec la même sincérité, il prêtait serment — c'est-à-dire qu'il était amené à le prêter par les conseillers qui se jouaient de sa faible jeunesse, — le 23 septembre 1453, dans la ville de Siretiu, promettant comme de coutume, de se présenter personnellement [2].

Dès 1452, le jeune Sultan, qui pensait seulement à la grandeur et au prestige de Constantinople, avait commencé sa guerre contre l'empereur Constantin le Paléologue, et, *après une résistance héroïque, ce dernier empereur mourait lui-même sur les murs de la capitale impériale, qui tombait entre les mains de Mahomet II (1453)*.

Conformément à l'armistice, qui ne pouvait pas être rompu, comme celui de 1444, — Brankovitch, dans la première forme du document, avait pensé à y faire entrer aussi cet empereur — Hunyadi ne fit pas un geste pour secourir ces malheureux chrétiens, qui furent soutenus au dernier moment par quelques Vénitiens et Génois; on trouve même, pour diriger les canons de Mahomet, une espèce d'ingénieur hongrois qui avait quité Hunyadi ou qui serait devenu, au cours des campagnes balcaniques de celui-ci, prisonnier des Turcs, Urbain. Alors que des moines fuyards arrivaient en Valachie [3] et même jusqu'en Transylvanie, où l'un d'entre eux arriva à être

[1] Bogdan, *Cinci documente slavo-rom.*, *loc cit.*, pp. 58—60; Hurmuzaki, II[1], n[0] 1; Costăchescu, ouvr. cité, II, pp. 762—763; и єгоѫ ѧнєсєю до оуѕмѕ да мн є госпожда моєи смрьтн.

[2] Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II[2], pp. 656—658; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, pp. 765—766. On trouve Alexăndrel dans la future Bucovine, à Bănila, en 1455; *ibid.*, pp. 769—770.

[3] Teutsch, dans l'*Arch. f. sieb. Landesk.*, *N. F.*, II, p. 156 et suiv.; Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 65 et suiv.

évêque dans le village de son refuge et fit des fils des paysans ses successeurs dans cet épiscopat non canonique [1], le jeune roi Ladislas le Posthume, arrivé à la majorité, — *et à ce moment le puissant gouverneur était dépouillé de tous ses titres, et du voévodat de Transylvanie aussi, restant seulement « comte héréditaire de Bistrița », alors que d'autres avaient ce voévodat et le commandement sur les Szekler* [2], — montrait aux gens de Sibiiu que, conseillé et soutenu par d'autres princes, il serait disposé à reprendre la guerre contre les Turcs *(mais sans mentionner la catastrophe de Constantinople, qui avait été essentiellement facilitée par le traité serbe de l'année passée)* [3]. Après quelques semaines, on pouvait donner la certitude que pendant cette année rien ne serait fait que les préparatifs, qui furent vains, comme tout ce qu'on faisait par de pareils moyens dans la chrétienté catholique, pendant la diète d'Empire de Ratisbonne, mais que, à la fin d'une paix, maintenant mise sur le dos de Hunyadi, qui n'avait jamais cessé de montrer ce qu'il avait accompli contre les Infidèles [4], se produira une action militaire de récupération [5]. Tout de même, on faisait des travaux de fortification, par dessus l'ancien donjon, à Brașov [6].

Mais l'année 1455 se passa sans que rien n'eût été tenté, sauf que, le comte de Bistrița reconnaissant les relations d'inimitié qui s'étaient continuées malgré la paix entre lui et Vladislav, assurait que, malgré cet empêchement, qu'aucune médiation n'avait pu écarter, il permettait le commerce avec le pays de celui qui l'avait tant offensé (15 novembre) [7].

Avant la fin de cette année la situation devint de nouveau mauvaise et encore pire qu'avant ce traité. En effet, au mois de décembre, Hunyadi se plaint qu'un Radul « Gavruț », avec des Turcs, ait pris par surprise, comme le traité d'Andrinople

[1] Voy Iorga, *Sate și preoți.*
[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 39, n° LXVII.
[3] *Ibid.*, n° LXVIII.
[4] *Ibid.*, pp. 40—41, n° LXXI.
[5] *Ibid.*, p. 40, n° LXIX.
[6] *Ibid.*, n° LXX.
[7] *Ibid.*, p. 41, n° LXXII.

n'avait, du reste, plus de valeur, la forteresse de Saan, qui n'est que l'Orșova de l'île (Ada-Kaleh). Le prince lui-même, furieux de voir que les Transylvains retiennent encore chez eux le fils de Vlad Dracul, avait ordonné de piller et d'incendier quelques « villages saxons et même des propriétés » de Hunyadi lui-même; le roi demandait à son voisin d'abandonner une pareille attitude, car autrement des mesures devraient être prises contre lui [1]. Il est question de Făgăraș même, que l'ancien gouverneur s'était approprié, et il parle de « notre forteresse de Făgăraș » que « des Valaques infidèles » cernaient [2].

Le résultat fut le détrônement de Vladislav, par la permission accordée à Vlad, qu'on avait pendant si longtemps retenu et qui devait être le futur « Empaleur ». C'était, ainsi que nous le présente le portrait reproduit dans beaucoup de formes, « un homme grand et beau, qui paraissait fait pour régner » [3].

La situation en Moldavie paraissait être plus stable. Envers la Pologne aussi, prise par tant de difficultés avec les Teutons, les Lithuaniens et les Tatars, arrivera à régler ses comptes celui qui était resté dès maintenant sans aucun rival. Le 6 octobre 1455, il donnait à Marinka, restée seule avec sa fille, portant le nom, coutumier dans la famille, d'Anastasie, à laquelle le nouveau prince constituera une dot, les revenus de Siretiu, de Volovăț et de Hotin [4], pour que, le 30 juin 1456, après avoir accordé un privilège aux gens de Lwów [5], il fasse au roi, considéré comme seul suzerain, les plus grandes promesses: il cédera à la veuve d'Élie Siretiu et Volovăț, acceptera un

[1] *Ibid.*, pp. 42—43, n° LXXIV N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 70—71, n° LVI.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 42, n° LXXV.

[3] Mémoires d'Aeneas Sylvius Piccolomini. Il rapporte, d'après les brochures imprimées contre lui, des actes de cruauté en partie certainement exagérés; cf. Iorga, *Studii și documente*, III, pp. LXXII—LXXIV, et J. Bogdan, *Vlad Țepeș*.

[4] Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II², pp. 667—668, n° DXII.

[5] *Ibid.*, pp. 672—673, n° DXV.

procès pour Ţeţina et Hotin et prêtera personnellement serment, sauf le cas où il aurait devant lui des Tatars ou d'autres ennemis [1].

Parmi ces « autres » il avait su écarter les Turcs, qui étaient apparus dès 1454 sur la Mer Noire, menaçant surtout Caffa, mais effrayant aussi ceux de Cetatea-Albă, qui demandèrent aux Génois de Caffa de leur donner un secours de « Cosaques » [2].

Jusqu'au 26 juin, de la même année, alors que Hunyadi combattait dans le Banat contre les Turcs [3], le Valaque Vlad avait pris possession de son pays, bien que Vladislav eût été défendu par ces puissants boïars d'Olténie, originaires de Craiova, qui poseront ensuite la pierre tombale de Dealu sur les ossements de leur prince, tué dans des circonstances inconnues [4]. Le 3 juillet, le comte de Bistriţa, Hunyadi, « se trouvant devant les Turcs », croyait qu'il pouvait recommander ce prince, protégé par lui, aux Brassoviens pour le temps qu'il emploiera à sauver Belgrade, que Mahomet II avait déjà attaquée [5].

A ce moment, quand on cherchait avec désespoir des alliés, l'ancien gouverneur, qui, pendant cette année 1454, avait défendu Sémendrie, avait pris à Krouchévatz Férizbeg et avait brûlé Vidine, mais avait vu paraître devant lui, entre Sofia et Pirote [6] le Sultan lui-même, dut, — n'ayant plus les contingents roumains et étant dépouillé de ses anciennes situations, de sorte qu'il restait seulement « le capitaine général » du royaume pour une armée qu'il devait chercher lui-même à rassembler —, accepter avec reconnaissance les multitudes désordonnées que, dans leur élan mystique pour le Christ, amenait avec lui le fanatique moine Jean de Capistrano.

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 64—67.
[2] Plus largement, Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 113 et suiv.
[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 43—44, nº LXXVI.
[4] Déclaration de Băsărabă-le-Petit; J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 149, nº CXXI.
[5] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 44, nº LXXVII.
[6] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 48, nº LXXVII.

Et la Moldavie, de son côté, était tombée dans la clientèle turque sans que Bogdan eût pu être vengé et remplacé par un ami de Hunyadi, ainsi que cela s'était fait dans l'autre pays roumain.

Les rapports avec le monde impérial des Turcs avaient commencé pour ce pays depuis longtemps, et même en ce qui concerne Alexandre, l'homme des Polonais, qui ne pouvait se sentir autrement rassuré dans son port de Cetatea-Albă.

En effet, des lignes ajoutées à un manuscrit de Neamț de la chronique serbo-moldave, qui réunit l'histoire générale à la préoccupation des conditions des Balcans jusqu'à la mort de Balcha de Zeta, aussi avec les événements de Moldavie et de Valachie, consigne dans une note finale que « pendant l'année 6961 l'archevêque était kyr Joseph, du couvent de Neamț, sous le très-fidèle Voévode Alexandre », pour qu'ensuite soit mentionnée la consécration par « l'archevêque serbe » Nicodème du métropolite Théoctiste, ce qui paraît être une erreur, le nom de Théoctiste [1], d'origine inconnue, mais jouissant d'une grande autorité, devant paraître seulement sous le règne de Pierre [2].

Mais ce Nicodème d'Ochrida n'était que le patriarche slave du Sultan, et le rapport ecclésiastique menait vers un rapport politique [3].

---

[1] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 96. Le passage a été signalé et interprété par Pârvan, ouvr. cité, p. 90 et suiv. Il nous avait échappé dans notre *Ist. Bisericii*, où nous avons traité des rapports de l'Église moldave avec Nicodème. Cf. aussi la notice, signalée par Pârvan, dans un manuscrit de Neamț, chez Melchisédec, dans la *Rev. p. ist., arch. și fil.*, III, pp. 136—137, n° 72. Voy. la chronique de Putna, dans J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 144; chronique moldo-polonaise, *ibid.*, p. 174, et les observations de J. Bogdan, *ibid.*, p. 249 et suiv.

[2] Observation de Pârvan, ouvr. cité, p. 93.

[3] Pour la correspondance non authentique entre Étienne et le Siège d'Ochrida, voy. tout dernièrement M. Lascaris, *Joachim, métropolite de Moldavie et les relations de l'Église moldave avec le patriarcat de Peč et l'archevêché d'Achris*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, XIII (1927). Cf. P. P. Panaitescu, dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, VI, pp. 174—176. Cf. aussi les *Stariné*, XII (1880), pp. 253—254; Jireček, dans la *Byz. Zeitschr.*, XII, p. 20; Novaković, dans le *Glas*, LXXVI (1908),

Dès 1454, du reste, un ambassadeur polonais envoyé dans l'Empire pouvait affirmer que les deux pays roumains payaient le tribut et même que dans ces pays avait été déjà effectué le cens turc des habitants [1].

Pierre Aaron [2] donnait tranquillement de Suceava un privilège aux Brassoviens le 12 août, au moment même où se décidait le sort de la royauté hongroise et de la chrétienté occidentale sous les murs de Belgrade [3]. Il avait vaincu, l'année précédente, le 25 mars, à Mohile, le jeune Alexăndrel, qui, ivrogne et dépravé, cherchait encore, de Bănila, au fond de la Bucovine, un secours des Polonais contre les Tatars et, au besoin, un abri [4], pour s'en aller ensuite mourir empoisonné à Cetatea-Albă [5]. Pierre avait avec lui depuis longtemps presque tous ceux qui avaient été un moment auprès du dernier prince légitime: Oană Pântece, Duma, fils de Brae, Hodco de Crețul, Costea Orăș, l'échanson Micul et, parmi les nouveaux, que nous rencontrerons ensuite, Lazea le Nain, Thomas Cândea, Ignace Popescu et Jean Boureanul et, comme boïars occupant des fonctions, le vestiaire Jean, l'échanson Dragoș, le comis Pierre Iezereanul et Tudor le posadnic [6]. En 1456 s'étaient joints Bratul, Manuel, le logothète Mihul, Stanciu, Jean Balceanul, le burgrave Pierre et le burgrave de Hotin, Sin, frère de Costea, Côme, fils de Șandru, un Dragoslav, un Duma Micaci, un

---

pp. 1—62; Arsène de Pskov, *Recherches et monographies pour l'histoire de l'Église moldave* (en russe), Pétersbourg, 1904; les travaux bulgares de Snégarov et Trifonov, dans le *Makédonski Prégled*, V (1929); Milev, dans les *Izvestia* de la Soc. d'Histoire de Sofia, V, pp. 113—128.

[1] Jam Valachiam Moldaviamque, terras regni Poloniae, Turcus juris sui fecit. Jam vectigal illi annuum praestatur et capite censos omnes illarum regionum accolas constituit; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 52.

[2] Acte de Cotnari, 25 août: Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, pp. 508—509, n° 135; de Neamț, en décembre 1454; *ibid.*, pp. 516—517.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, p. 44, n° LXXVIII; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 796.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II, pp. 659—660, n° DIX.

[5] J. Bogdan, *Cron. ined.*, p. 37.

[6] Acte du 25 août 1454; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, pp. 508—509, n° 135; Oreste Popescul, *Câteva documente moldovene*, I, Cernăuți, 1895, pp. 8-9.

Radu le spathaire, le postelnic Micul, le vestiaire Élie, le stolnic Mihul. Les derniers qui restent (en 1455) avec Alexandre devront le quitter [1].

Deux versions de l'ancienne chronique moldave montrent que ce Pierre III a donné aux Turcs le tribut qu'avait refusé Alexandre-le-Bon, bien que Pierre laisse entendre que celui-là aussi l'avait payé. De fait, nous avons le document slavon daté de Saroukhan-Beglié, propriété européenne de l'émir asiatique de Saroukhan, dans lequel est consigné le paiement des 2.000 ducats d'or auxquels avait été taxée, à cause des richesses qui affluaient à Cetatea-Albă, la Moldavie: si dans le terme de trois mois est tenue la promesse faite par le boïar expérimenté et riche, en même temps que marchand bien connu, le logothète Mihu, alors il aura la paix, « mais, si je ne reçois pas cet argent, vous savez bien ce qui vous attend [2] ».

Mais il n'est pas question d'un acte qui serait venu du Voévode seul, ainsi qu'avait été, pour l'autre Pierre, la cession de Chilia aux Hongrois. Nous avons vu quelle était la situation en 1455, car c'est à cette date qu'on a fixé tout dernièrement les documents, sans mention d'année, qui se rapportent à cette décision [3]. La Hongrie était, *à la fin de l'armistice de 1452*, devant une attaque ottomane possible à chaque moment, et l'agitation provocatrice de Vladislav, homme au fond paisible et timide, annonçait quelque chose qui remplissait d'inquiétude Hunyadi lui-même, le faisant penser à une nouvelle fortification de Braşov. La Serbie elle-même avait été envahie, malgré la situation de parenté du despote et tant de services rendus aux Turcs. Donc les boïars de Moldavie, qui savaient que le Sultan établi à Constantinople

[1] Voy. ce que nous disions, il y a trente ans, dans *Ist. lui Ştefan-cel-Mare*, p. 321.

[2] Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II², p. 670 et suiv., nº DXIX; Oulianitzki, ouvr. cité, p. 88. D'autres éditions dans l'étude minutieuse de M. Franz Babinger, *Fraţilor Alexandru şi Ion I. Lapedatu*, Bucarest, p. 28, note 2. Cf. Iorga, *Privilegiul lui Mohammed al II-lea pentru Pera*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVI (1913).

[3] Babinger, *loc. cit.*

disposait d'une flotte qui avait déjà pris possession de tout l'Archipel et qui étaient sûrs qu'aucun secours ne pouvait leur venir d'ailleurs, les Détroits étant fermés par les Génois, qui conservaient encore Caffa, — auxquels les commandants de Cetatea-Albă, les joupans, c'est-à-dire les burgraves, avaient témoigné de l'inimitié et qui avaient perdu, à cause de certains pêcheurs rachetés des Tatars, le château de Lerici, à l'embouchure du Dniester, acheté récemment par les frères Senarega des mêmes Tatars [1], — discutèrent ce qu'il faudrait faire pour que « le pays ne périsse pas », car il n'y avait encore rien de conclu avec le tout-puissant Sultan. Donc c'est en leur nom que Mihul alla trouver Mahomet II pendant sa campagne de Serbie, et ils furent effrayés apprenant à quoi se montait la somme du tribut [2]. Mais elle dut être payée.

L'acte du Sultan [3], malgré toute la menace qu'il contient, montre que les princes roumains étaient entourés de respect dans la chancellerie slavonne des nouveaux empereurs. « Le Grand Seigneur et Grand Émir, Sultan Mehmed-beg », — comme dans le traité de 1452, — s'adresse « au noble et sage et digne de tout honneur Jean Pierre Voévode, seigneur de la Morovlachie », « saluant sa noblesse avec un salut plein d'amour ».

L'année suivante, de Yéni-Derbend, c'est-à-dire du « défilé nouveau » en Bulgarie, allant vers Belgrade, le 9 juin, Mahomet II accorde aux marchands de Cetatea-Albă, parmi lesquels quelques riches Italiens, comme Hector Mansano, et Grecs, comme Pierre Manou [4], le droit d'aller partout dans son vaste Empire, avec leurs marchandises apportées aussi de Lwów et, par Lwów, de l'Europe centrale [5].

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 32 et suiv.

[2] Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 800; Babinger, *loc. cit.*, p. 35.

[3] Reproduit en facsimilé chez Babinger, *loc. cit.*

[4] Voy. Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 16 et suiv. Cf. le même, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 110.

[5] Friedrich Kraelitz, *Osmanische Urkunden in türkischer Sprache aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts*, dans les *Sitzungsber.* de Vienne, 1921, pp.

Par l'élan tumultueux de la multitude des « pauvres » qu'avait recueillis en Italie, en Allemagne Jean de Capistrano, Belgrade put être sauvée [1]. C'était le dernier grand service que le fils du kénèze Voicu rendait à toute la chrétienté. Puis, après quelques semaines, au bout de tous ces efforts surhumains, il fermait ses yeux qui avaient toujours regardé droit au signe de la croix, pour son devoir [2].

Il laissait, à côté d'une noblesse toujours prête aux troubles, un roi à peine majeur, un de ses fils, Ladislas, qui, ayant hérité du comté de Bistrița, dut, dans la situation où se trouvait le royaume, être reconnu comme capitaine général, et un autre fils plus jeune, Mathias, qui ne pensait pas alors combien était grand l'avenir qui l'attendait.

La politique de Jean Hunyadi non seulement cesse avec lui, mais dès 1457, le roi Ladislas le présentait comme celui qui, par terreur, tuant et expulsant, s'est jeté sur des princes roumains fidèles au royaume et les a remplacés par des hommes dévoués à sa cause [3], ajoutant qu'il a amené les Turcs en Serbie, par Michel Szilágyi, son beau-frère, le capitaine de Belgrade, qu'il a arrêté Georges Brankovitch, lui a coupé les doigts de la main droite et lui a extorqué de l'argent.

De toutes ses possessions étendues, seul le beau château gothique de Şoimuș s'est conservé dans sa forme initiale,

44—46; N. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, X (1924), p. 105. Le privilège de Pierre pour les Brassoviens, 2 juin 1455, J. Bogdan, *Doc. Mold.*, pp. 34—36 = Tocilescu, ouvr. cité, pp. 503—504; Stoica Nicolaescu, *Doc. slavo-rom.*, pp. 112—115; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, pp. 771—772. Le 15 janvier 1456, pour les habitants de Lwów; Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II², pp. 672—673; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, pp. 777-778. Les actes d'hommage aussi *ibid.*, p. 797 et suiv.

[1] Voy. la description dans Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 136 et suiv.

[2] Voy. aussi Tagliacozzo, *Victoria mirabilis*, ed. Lemmens, Quarecchi, 1906, et Von Soden, *Die Kriegszüge der Nürnberger nach Lichtenberg und nach Ungarn*, 1857, et *Chroniken der deutschen Städte, Nürnberg*, III; voy. p. 409 et suiv.

[3] Vaivodas nostros transalpinensem et moldaviensem, nobis et regno nostro fideles, alios occidi, alios expelli fecit et eorum loco alios, quos sibi obligatos fieri putavit, superinduxit; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 87, n° LXXVI.

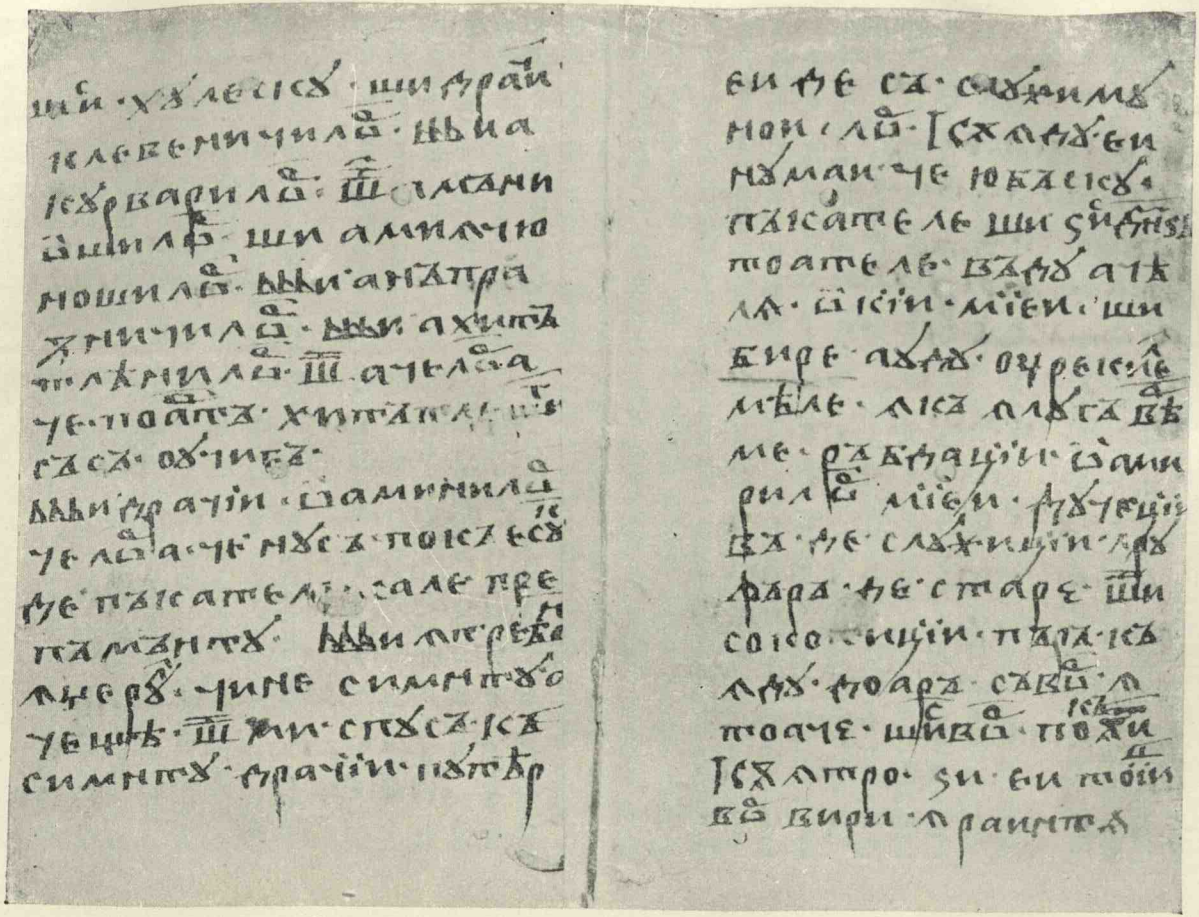


Fig. 13. — Manuscrit d'apocryphe religieux transylvain (XV-e siècle).

celui de Huniedoara ayant été complétement transformé plus tard par le roi Mathias. Après quelques années seulement, Mathias donnera à Szilágyi, avec le titre de gouverneur du royaume qu'avait eu Jean, Bistrița, son district et la vallée de la Rodna [1].

Cependant le roi n'entendait pas abandonner les services de ces gens capables dont s'était levée la race des Hunyadi, si persécutée à ce moment. Dès l'année 1457, se rappelant les services rendus pour la garde des gués par ces Roumains des « districts de Lugoj, Sebeș, Mehedia, Amlaș, Crașova, Bârzava, Comiat et Iladia », il leur confirmait tous les privilèges, ajoutant que, comme ils forment une seule unité militaire, on ne nommera jamais un étranger au dessus de ces kénèzes et ces nobles, défendant aussi de faire des donations sur leur territoire. La place de Comiat, rachetée à Hunyadi par les gens de là-bas, se ralliait d'une façon inséparable à ses districts. *C'est donc un vrai privilège de nation, comme celui des Saxons jadis.* Aucun jugement n'est admis que celui à leur comte, avec le droit d'appel à la Cour. Leurs serfs mêmes jouissent de l'exemption de certaines instances. Tout ce monde militaire ne paiera pas de « tribut » et pour la contribution on ne pourra pas prendre à ces chevaliers leurs armes, leurs chevaux de chasse et leurs éperviers *(aves)*. Il y a là toute une chevalerie roumaine [2]. Pour peupler ces districts on permit aux serfs de partout ailleurs de venir s'y établir [3].

S'intitulant aussi « seigneur des pays de Făgăraș et d'Amlaș », Vlad, qui employait la médiation des Brassoviens, auxquels il confirma le privilège de commerce, « inclina » — *inclinantes* est une traduction du roumain: *închinare* — « sa tête et celle de tous les siens dans le sein et sous la protection du roi ». Ayant devant lui, comme c'était bien naturel, « la crainte des Turcs », il demandait qu'on lui promette de l'accepter au-delà des montagnes, prenant l'obligation de

[1] *Ibid.*, pp. 116—117, n° XCVII.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 92—93. Demande d'incorporer le district de Comiat; *ibid.*, pp. 94—95, n° LXXXI.

[3] *Ibid.*, pp. 112—113, n° XCIV.

défendre la Transylvanie tant qu'il sera au milieu de ses habitants, ainsi qu'il l'avait fait avant d'être descendu en Valachie, contre n'importe quel danger (6 septembre) [1].

Ce qui s'est passé ensuite montre combien misérable était cette politique « chrétienne » surtout après qu'il n'y avait plus le conseil et la garantie d'un homme comme le vieux Hunyadi. On voit, en septembre encore, Vlad montrer dans quelle situation difficile le place, comme il n'y a pas de paix entre la Hongrie et le Sultan, la demande qu'on lui a faite, par un ambassadeur spécial, de suivre l'exemple de son père et d'Alexandre-Aldea, en permettant que les armées du Sultan passent en Transylvanie; ceci à côté d'autres demandes dirigées contre la chrétienté. Il déclare qu'il pourrait accepter ces conditions, mais il ne le fait pas par égard à l'amour fraternel qu'il a pour les Brassoviens. Pour échapper à une pareille étreinte, il demande — « pensez que, lorsque un homme ou un prince est puissant et fort, il peut faire la paix qu'il veut, mais, quand il n'a pas de force, un autre plus fort vient sur lui et fait de lui ce qu'il veut » — qu'on lui envoie cent cinquante ou deux cents soldats de choix, et ceci sans retard, pour que le Turc, qu'il retiendra, se rende compte quelles sont les forces qui peuvent venir l'aider et, de son côté, il dira que d'autres aussi sont disposés à venir [2].

Nous n'avons pas la réponse des Brassoviens, qui certainement n'auront envoyé, et n'auraient pu envoyer, personne. Mais, en décembre, le fils aîné de Hunyadi, un homme violent, prêt à tirer l'épée, ce qui l'amènera, après avoir tué le comte de Cilly, à poser lui-même sa tête sur le billot, sur l'ordre d'un jeune roi que troublait sans cesse la réputation de cette famille „valaque", montrait que ce Vlad, qui, en tant qu'exilé, avait fait beaucoup de promesses, se conduit mal, causant beaucoup de dommages depuis qu'il a obtenu son règne, ne témoignant « aucune fidélité à Sa Majesté le roi et à nous », de sorte qu'avec la permission du roi, on envoie en Valachie un prince Dan pour

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 45, n° LXXIX.

[2] *Ibid.*, pp. 45—46, n° LXXX; J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 94—95, n° LXXIII (il donne aux Brassoviens des nouvelles des Turcs).

renverser ce mauvais voisin; les protestations de ce dernier auraient plus de valeur, et il doit donc être aidé [1]. Et cela ne suffisait pas. Dans le district d'Amlaş, qui n'était donc pas sous l'autorité de Vlad, s'était abrité « un moine roumain prétendant être fils de prince », qui s'engage à donner aux Brassoviens les douanes de Rucăr et de Brăila. Le prince régnant, indigné, rappelle la façon dont il a été traité lui-même en Transylvanie lorsqu'il était exilé et quand on a voulu se saisir de sa personne à Geoagiu pour le tuer, selon la demande du prince Vladislav, contre lequel, « sans l'aide d'un autre », il a gagné son droit et il a conclu une paix que les Transylvains observent de cette façon à l'égard d'un homme de « foi catholique », c'est-à-dire envers un prince chrétien [2].

Si, dans le cas de Ladislas Hunyadi, il était seulement question d'un homme de parti et d'un jeune homme imprudent, — mais Vlad s'était attaché à l'oncle de Ladislas, Michel Szilágyi [3] —, en ce qui concerne la Transylvanie, où commandait Oswald de Rozgon, comte des Szekler [4], il était question de la politique du royaume même.

Dorénavant, comme appui chrétien en Occident, les Roumains auront un homme dont les grandes qualités ont été dès le commencement balancées par les fatalités de son origine et de sa situation.

Voyant son frère mené à la mort, lui-même étant grâcié, mais dépouillé de tous ses biens et tenu en prison sous la garde de l'archevêque d'Esztergom et d'Ujlaky, qui était resté Voévode de Transylvanie [5], Mathias, élu roi, conserva un déséquilibre provenant de ces premiers chocs. Félicité

---

[1] *Ibid.*, pp. 46—47, n° LXXXI.

[2] *Ibid.*, p. 47, n° LXXXII.

[3] J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 93, n° LXXI.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 47, note 1. Cf. J. Bogdan, *Vlad Tepeş, passim*, et Iorga, *Lucruri noi despre Vlad Tepeş*, dans les *Conv. Lit.*, 1901. Lettre chez J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 100. Le fait qu'il n'est pas question de Dan II ressort de la mention des services rendus à la chrétienté par son père du même nom.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 87 et suiv.

par le Pape pour une élection dans laquelle il voyait la volonté de Dieu [1], lui recommandant de continuer sans interruption la lutte contre les Turcs, il aura continuellement contre lui une grande partie de la noblesse magyare, lasse de la domination, qu'elle jugeait tyrannique, du vieux Hunyadi.

Le nouveau roi n'entendait pas s'éloigner de la tradition de son père. Lui aussi il se sentait le devoir de combattre les Turcs. Lui aussi conservait des attaches à la race roumaine [2] et à la chrétienté orientale et il savait le slavon [3]. Mais le lourd souvenir de Sigismond, seigneur dans tant de régions et nulle part, lui pesait. Pour une pareille mission, dispersée et vaine, il aurait fallu avoir aussi une force militaire d'un caractère général, universel [4]. Or, dans cette création si peu durable, Mathias, incapable de résister aux paysans de Moldavie, comme on le verra, devait réunir les Hussites de Giskra avec la noblesse hongroise et avec les Saxons de Transylvanie. Bien que son père eût voulu lui faire épouser Élisabeth, fille de Brankovitch, qui devait conserver la foi orthodoxe de l'homme avec lequel on avait conclu le pacte de 1451 [5], il ne s'est jamais appuyé sur les forces de celui-ci, faisant en Bosnie sa propre politique [6].

---

[1] *Ibid.*, p. 95 et suiv., n° LXXXII. Voy. les numéros suivants. Aussi un appel à Michel Szilágyi comme gouverneur du royaume; *ibid.*, pp. 102—103, n° LXXXV et suiv. Un autre à Élisabeth, la veuve de Jean; *ibid.*, pp. 108—109, n° LXXXIX.

[2] Le *κραταιὸν τῶν Βλάχων γένος;* traité du diacre Jean, adressé à l'empereur byzantin Jean Paléologue; Migne, *Patr. gr.*, CLVIII, c. 970.

[3] Galeotus Martius, dans Schwandtner, ouvr. cité, p. 168; cf. Pić, ouvr. cité, p. 134, note 5 (privilège slavon pour les Ragusains; Miklosich, *Mon. serbica*, p. 494). Cf., d'après Aschbach, *Die Wiener Universität*, Vienne, 1877, chez Mureşianu, *Temeiurile*, p. 361, note1: « Mathias Walachus, rex Hungariae ».

[4] Règlement pour la Transylvanie (1463); *ibid.*, p. 146 et suiv. Étaient exemptés d'aller à la guerre, à condition de faire la garde des châteaux, les « iobbagiones hungarici sanguinis ».

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 4 et suiv., n° III.

[6] *Ibid.*, pp. 22—23, n° XVII. A l'un de ses nobles Jean avait acheté la propriété de Brustur; *ibid.*, p. 34, n° XIX. Mais un don royal de terre dans le

Sous Mathias disparurent ces admirables éléments roumains que, jusqu'à la fin de sa vie, Jean Hunyadi, qui se sentait de coeur avec eux, avait recouvert des plus grands éloges [1] et *parmi lesquels, en 1452, il avait élu les Bans de Severin qui délivrent un document à Sebeș: Michel Ciorna et Pierre Danciu, lequel ajoute la désignation: «de Sebeș»* [2]. Si un Pongrácz est comte de Jidova et de Şimlău, il confie à deux Roumains l'administration des forêts [3]. Aussi en 1457, André Dan avait été, sous Hunyadi, juge de Caransebeș, ses successeurs paraissant être des Hongrois [4]. A Orăștie on élisait, en 1464, comme juge, un Roumain, Mathieu, fils de Vlad (Ladislas) [5].

En échange, Mathias admit que les groupes privilégiés de Transylvanie, reliés de nouveau par l'acte de Mediaș, en 1459, créent, non pas une base pour qu'il s'y appuie, mais, précisément, le point de départ d'une action destinée à le renverser [6]: car il était question d'une opposition à l'envoi

---

Banat; *ibid.*, pp. 26—27, n° XXI—XXII; pp. 48—49, n° XXXVIII. A côté de Deva il y avait aussi Gurghiu; *ibid.*, p. 29 et suiv., n° XXIII.

[1] Voy. aussi *ibid.*, II, pp. 2 et suiv., 19 et suiv., 39 et suiv., 43 et suiv. Donation de Drencova, dans le Banat, à Nicolas de Bizere; *ibid.*, pp. 3—4, n° II; cf. *ibid.*, pp. 11—14, n°s VIII—IX. Le noble Chendriș, fils de Cândea, possédait aussi le pont de la Porte-de-Fer, où il y avait tout autour les nobles de Dănsuș, de Ciula, de Peștiș, de Clopotiva, de Râușor (aussi un Bässărabă); *ibid.*, pp. 21—22, n° XVI. Il y avait encore de ces Roumains à Dealul Negru, à Valea, à Ciulișoara, à Groși. Mais, pour les services rendus à son père, Mathias donne en 1461 des terres à Jean Chendereș; *ibid.*, pp. 138—140, n° CXVIII; p. 138 et suiv. De même pour Jean de Ilia; *ibid.*, pp. 141—142, n° CXX. Pour un groupe, *ibid.*, pp. 156—157, n° CXXXVI. Cf. les numéros suivants.

[2] *Ibid.*, pp. 14—15, n° X; pp. 45—46, n° XXXV. En 1454 le roi mettait à sa disposition aussi des «Philistins, des Cumans, des Roumains et des Tatars»; *ibid.*, p. 47, n° XXXVI. Mais à Orșova commandait le Hongrois Émeric; *ibid.*, p. 39, n°. XXVI.

[3] *Ibid.*, p. 51, n° XL. Des nobles Roumains (de la famille Măcicaș), agrégés aux Franciscains; *ibid.*, pp. 57—58, n° XLVI. Pour les larges possessions territoriales de la famille; *ibid.*, pp. 68—69, n° LIV.

[4] *Ibid.*, p. 85, n° LXXIII.

[5] *Ibid.*, p. 154, n° CXXXIII.

[6] *Ibid.*, II[3], p. 120 et suiv. On admettait, en cas de danger de la part des Turcs, que les nobles et les Szekler puissent chercher un refuge dans les cités des Saxons.

de n'importe quel délégué royal. Mais, par dessus tout, il y avait l'affirmation de l'existence d'un État transylvain, un *regnum transsilvanense*.

Dans ces circonstances, pour défendre un trône si tremblant, Vlad dut penser à un autre appui. La soumission envers les Turcs, de la façon dont on la lui offrait, offensait une jeunesse prête aux réalisations, et, ayant vécu parmi eux, il les connaissait trop pour être influencé jusqu'à la terreur par eux. Alors, de lui-même, sans aucune excitation venue de ce monde hongrois où à peine avait coulé le sang de Ladislas Hunyadi et des difficultés infinies devaient se lever sur le chemin de Mathias, élu roi seulement par une partie d'une noblesse rassasiée d'improvisations „valaques", alors que tout un parti restait fidèle à Frédéric d'Autriche, roi des Romains, qui n'a jamais abandonné ses droits sur la couronne de Hongrie —, Mathias lui-même se créait des droits aussi sur l'Autriche et devait mourir à Vienne —, il tira de l'abri où il était resté pendant longtemps, peut-être même depuis les jours du vieil Hunyadi, auquel avait été lié son père, Bogdan, le jeune homme qui devait être Étienne-le-Grand, et il l'envoya avec quelques gens de chez lui pour prendre possession de son Siège [1].

Étienne n'aura pas su que celui contre lequel il devait combattre avait cherché une nouvelle assurance par un lien conclu, le 29 juin 1453, avec la Pologne, promettant de venir pour l'hommage à Kolomia ou à Kameniec, sauf s'il est malade ou si les Tatars le retiennent. Il enverra aussi des troupes pour appuyer les Polonais en Prusse ou ailleurs, « quarante lances ou quatre cents cavaliers bien armés de lances et bons guerriers », mais, si on rachète aux Teutons, contre lesquels on combattra avec succès pendant treize ans [2], les forteresses

[1] On avait essayé d'amener à la place de Pierre Aaron un Lithuanien que nous avons identifié avec Berindei, qui, boïar vers 1439 (Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 42), s'était ajouté certainement lui aussi quelque origine princière; Długosz, 2-ème éd., XIV, p. 216. Cf. Iorga, *Ist. lui Ştefan-cel-Mare*, p. 60.

[2] Hauréau, ouvr. cité, p. 200 et suiv.

que désirait le roi de Pologne, il contribuera à cette valeur en donnant quatre cents beaux boeufs de Moldavie. Il est prêt, du reste, à devenir aussi un chevalier de la chrétienté, car il viendrait lui-même avec son armée combattre contre « les païens profanes » *(prophana gentilitas)*, dénomination sous laquelle il entend seulement, cependant, les Tatars. Il tiendra à la disposition du roi, pour une pareille campagne, les fils de l'ancien Khan, Séïd-Ahmed, qui, prisonnier chez les Polonais, ne pourra pas être délivré sans la permission du prince. Assurant la rente de Marinka à Siretiu et à Volovăț, mais non pas à Hotin et à Țețina, à l'égard desquelles il aura une discussion personnelle avec le roi, sa fille Anastasie devant avoir sa dot, il est le premier qui promette un tribut annuel sous la forme de dons, en polonais *upomynki*, comme *pensa omagialis*, sans spécifier sa nature. Mais il réserve pour cette entrevue ce qu'on lui avait demandé encore « concernant la place et la ville de Cetatea-Albă, de même que les soieries, les boeufs, les agneaux, les étalons *(ambulatorii)* et les chevaux, le vin de Malvoisie et autres vins ».

De pareilles obligations étaient prises par celui qui parlait cependant de « son honneur et sa foi chrétienne » (le logothète Pierre, « nobilis et generosus dominus Petrus, cancellarius terre Moldawie », écrivait en roumain: « christianica » [1]).

[1] Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II², pp. 64—67; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, pp. 779—783. Suit le privilège, large, pour les marchands, de Lwów; Kał. žniacki, *loc. cit.*, pp. 677—683; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, pp. 788—791. En même temps aussi celui des Brassoviens.

LIVRE II

ÉTIENNE-LE-GRAND COMME DÉFENSEUR DE L'ORIENT CHRÉTIEN

CHAPITRE I

ÉTIENNE-LE-GRAND ET LA REPRISE DES ANCIENNES FRONTIÈRES DE MOLDAVIE

A la nouvelle du départ vers la Moldavie, vers la « Moldo-valachie », comme l'écrivait en 1439 le secrétaire Mihul [1], du fils de l'homme qu'il avait tué dans un acte de trahison si misérable, Pierre Aaron chercha à s'assurer un appui chez les Polonais. Appelé par lui, le gouverneur de la marche, Muzilo de Buczącz, mêlé depuis longtemps à toutes les affaires moldaves, vint à Suceava et, pensant aux ennemis qui l'attendaient et qui sont mentionnés dans cet acte de renouvellement de l'amitié: « Valaques », Hongrois et ces « Togtokomanovitch » qui ne sont que les Tatars de la bande de quelque Toktamich, il donna toutes les assurances d'un bon voisinage. Un Moldave, Leul (Léon), ayant pillé dans cette Pocutie à laquelle la Moldavie avait renoncé après la mort d'Alexandre-le-Bon qui avait lutté pour sa possession, il sera livré à Muzilo; on examinera toutes les doléances, à un jour d'entrevue, si « jusque là, jusqu'à ce jour, il obtient (Pierre) la paix et le calme qui sont nécessaires pour rendre la justice ». Dorénavant, faisant pendre les brigands qui ont causé des dégâts jusqu'alors, la frontière sera bien gardée du côté de la Moldavie par les starostes et les burgraves qui seront nommés à Cernăuți et à Hotin. Mais celui qui s'attendait à une lutte à laquelle il n'était pas trop habitué pensait aussi à l'abri qu'il faudrait lui accorder, avec une pension d'entretien, si le sort tournait contre lui (1-er avril 1457) [2].

[1] Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 39.

[2] Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II², pp. 675—677, nº DXVI.

Avec les nombreux boïars qui s'étaient habitués maintenant à cette administration de l'ancien moine, appuyé aussi par le très influent métropolite Théoctiste, consulté pour toutes mesures politiques plus importantes, Pierre partit le long du Séreth pour rencontrer ce jeune homme qu'il savait depuis longtemps mêlé aux actions de son père. Lui-même bâtard, il n'aurait pas trop prisé celui qui était un bâtard, sa mère étant une Valaque, Oltea, la soeur de ce Vlaicu, probablement boïar dès le commencement, qui, comme plus tard son fils Duma, aura une grande carrière sous le règne de leur neveu et cousin [1].

Étienne venait donc avec des Valaques et des gens de la Moldavie inférieure, armée dont le nombre a été évalué à 6.000 hommes [2].

La première rencontre eut lieu à côté de Hreasca, dans les « ronces », en marge du village de Doljești (district de Roman), où aujourd'hui s'élève une grande église refaite [3]. « Et le Voévode Étienne vainquit », dit la chronique de Bistrița, « par la grâce de Dieu, et il prit le sceptre de Moldavie » (12 avril) [4]. La chronique ne mentionne pas une

---

[1] Voy. Iorga, *Istoria lui Ștefan-cel-Mare*, pp. 318—319, notes 16—17, d'après l'obituaire de Bistrița, (Melchisédec, dans les *Mem. Ac. Rom.*, VII, p. 184); cf. Iorga, *Studii și doc.*, VI, p. 141, n° 7; p. 173, n° 1. Voy. aussi la table de J. Bogdan, *Doc. lui Ștefan-cel-Mare*.

[2] Version allemande chez Górka, *Kronica czasów Stefana Wielkiego moldawskiego*, Cracovie, 1932. Cf. Iorga, dans le *Bul. Com. Ist.*, IX, p. 188. Cf. la légende qui met l'enfance d'Étienne en rapport avec le village de Borzești, dans le district de Bacău. L'église qu'il y a élevé a, le Tetraévangéliaire qu'il lui a donné, sa mention dans l'obituaire, de même qu'à Bistrița, l'ancien couvent de la famille, et à Pobrata, où est enterrée sa mère Oltea (voy. aussi Costăchescu, *Observări istorice cu privire la neamul lui Ștefan-cel-Mare)*, prouvent de fait un pareil rapport (voy. aussi Costăchescu, *Documente moldovenești de la Ștefan-cel-Mare*, Jassy, 1933, p. 6).

Les informations de chroniques sont rassemblées chez Costăchescu, *loc. cit.* Les ornements rhétoriques d'Ureche, qui prétend que tout le pays était rassemblé, alors qu'il est probablement question seulement du titre de Théoctiste, n'ont pas de valeur. Là aussi la tentative de fixer de plus près les localités.

[3] J. Bogdan montre que dans l'obituaire de Bistrița il y a un « pope de Doljești », c'est-à-dire un hégoumène; *Cron. Mold.*, pp. 253—254.

[4] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 370.

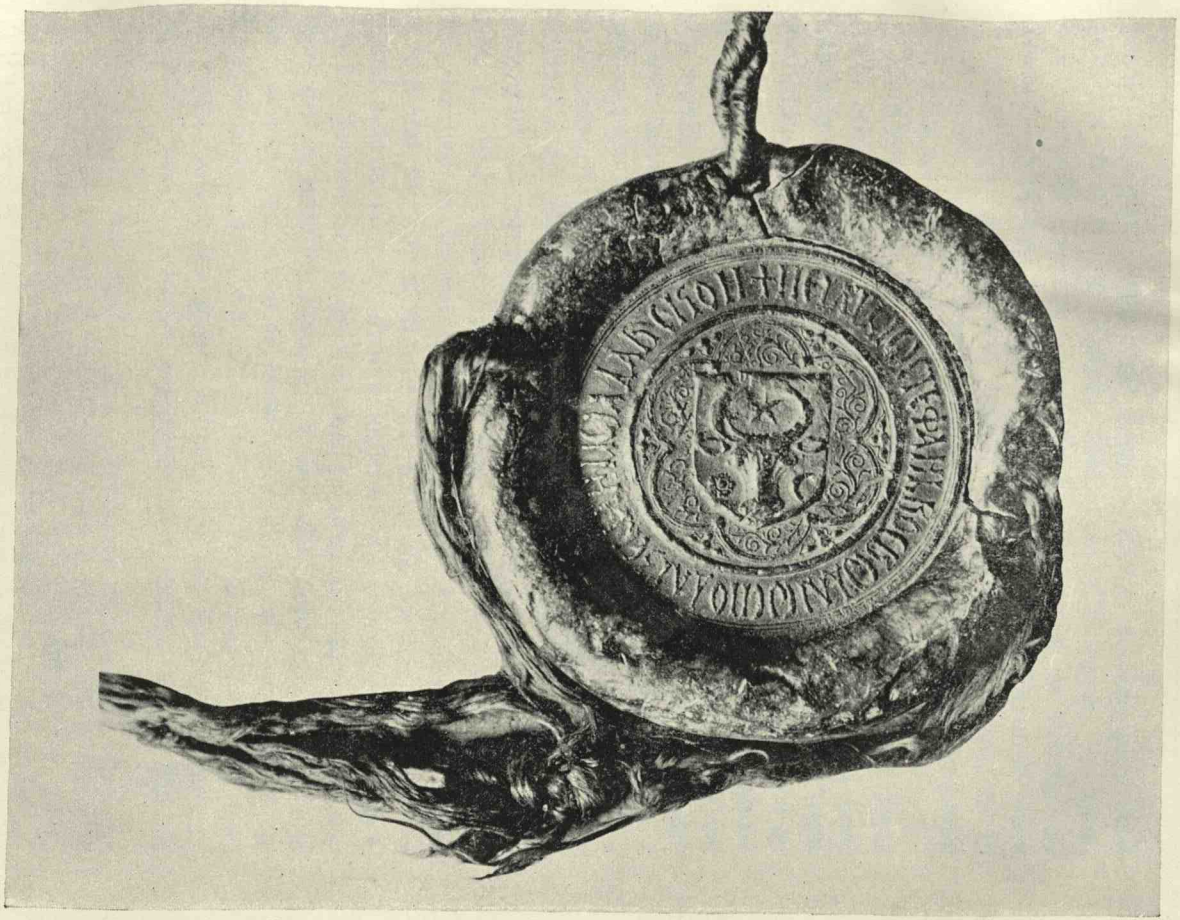


Fig. 14. — Sceau d'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie.

autre rencontre, alors que dans la forme donnée plus tard par les moines de Putna, fondation d'Étienne, un nouveau combat s'ajoute, celui de Orbic [1], dans le district de Neamț (peut-être le 14), après lequel vint l'avance vers Suceava, par un chemin qui n'était ni le plus droit, ni le plus court. Vaincu une seconde fois, le prince Pierre passa à la hâte le Dniester chez les Polonais.

Il n'est pas exclu que l'invasion d'Étienne eut été faite après entente avec un groupe de boïars qui avaient à leur tête le métropolite Théoctiste lui-même. Les moines de Putna soulignent les rapports avec le chef du clergé et mentionnent ce premier avénement dans des formes d'église byzantine, *comme si là, à Suceava, après la disparition de l'empereur chrétien du monde oriental, auraient été reprises solennellement les traditions sacrées.* « Après cela, il se s'est réuni au très Saint métropolite Théoctiste de tout le pays, et il fut oint prince à Suceava [2], à l'endroit qui s'appelle jusqu'aujourd'hui Dereptate », ce qui semblerait désigner, non pas l'endroit où on exécutait les condamnés, mais, — et c'est pourquoi on note que ce nom s'est conservé jusqu'après Étienne, quand a été donnée la forme définitve de ces Annales, — la place à laquelle on aurait donné ce nom de justice à cause du grand acte de règne, « droit », légitime, qui y avait été célébré [3].

Le premier acte du nouveau prince, qui date du monastère de la famille, Bistrița, à laquelle sont confirmés tous les anciens privilèges et aussi celui de la douane locale [4], le 8 septembre 1457, est confirmé par le témoignage de tant de vieux boïars du pays: Côme, fils de Şandru, Manuel, présenté comme ancien burgrave de Neamț, Oană, fils de

[1] Pour « le défilé d'Orbic », voy. Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 30.

[2] « A Séreth » est une erreur déterminée par la mention de la rivière de Séreth à l'occasion de la bataille de Doljeşti. Voy. J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 100. Le passage manque dans d'autres versions.

[3] Opinions que ç'aurait été la propriété d'une famille appelée Dereptate ou que la localité se trouverait près de Doljeşti, à cause de l'erreur que nous avons signalée plus haut; dans Costăchescu, ouvr. cité, p. 6.

[4] Nouveau privilège, de Roman, 10 avril 1458; J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 8—9, n° v. Un autre; *ibid.*, pp. 21—22, n° XII. Un troisième, *ibid.*, pp. 37—38, n° XXII (l'hégoumène Eustathe, auquel est cédée la douane de Tazlău).

Julea, Costea Orăș, Oțel, Hodcu, fils de Crețul, Micu Craiu, Étienne, fils de Dămăncuș, tous des Maramorésiens de descendance, successeurs des fondateurs du pays. D'autres portent des titres d'offices, ce qui montre que le jeune homme qui avait vécu chez les Valaques, cherchait dès le commencement à se faire un Conseil hiérarchique organisé comme là-bas, sous l'influence slavo-byzantine. Donc, on a, parmi les nouveaux, un vornic, Goian, un postelnic Ésaïe, qui avait épousé, alors même, une des soeurs d'Étienne, Sora, avec laquelle il aura un fils, Dumșa, plus tard postelnic lui-même, puis un vestiaire, Stanimir, qui montre par son nom son origine valaque, un stolnic Zbearea, un ceașnic, Tador, un comis, Jean, tous des jeunes compagnons pour la conquête du droit d'Étienne. Mais ce qui frappe le plus c'est le caractère militaire de quelques-uns parmi ces premiers témoins: les burgraves, deux à deux, comme on n'en avait pas rencontré jusque là; Pierre et l'oncle Vlaicu à Cetatea-Albă, où avaient été envoyés aussitôt de nouveaux commandants, puis Élie et Pierre à Suceava, intitulés burgraves et pas vornics comme jadis, pas « portiers », ainsi qu'on les appellera plus tard, et Ciopeiu [1], pour le moment sans compagnon, à Neamț [2]. Encore un monde nouveau dont le nouveau prince pouvait se croire sûr, bien qu'après peu il devra condamner à mort, pour trahison avérée, son beau-frère Ésaïe. Un peu plus tard, en 1458, s'ajouteront ces boïards: Élie Modruz, Hodcu Știbor, Pierre Ponici, Thomas Cândea, Goian, Albul le spathaire, Șandru de Dorohoiu, Boureanu le comis, à côté desquels vient un nouveau groupe de jeunesse dévouée, dans lequel ne manquent pas aussi des parents: Petrică, fils de Joachim, frère du prince, et Fetion le Valaque, qui est présenté comme un autre parent [3], puis le spathaire Călnău, qui avait épousé Drajna, fille de Sora; à côté, Slăvinco, l'ancien vestiaire Cozmiță, le spathaire Seachiș, le vestiaire Iuga, le postelnic Crasnăș,

[1] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 4—5.

[2] Où viendra en 1458 Ésaïe.

[3] Voy. la première note, d'une minutiosité unique, de M. Costăchescu, dans *Doc. lui Ștefan.*

Oloveancul (qui paraît venir du village de Volovăţ), Sin, Buhtea, Jean Bucium, Radu Pisc [1], Negrilă [2], qui périra sous la hache en même temps qu'Ésaïe, le logothète Dobru [3]. A côté de l'ancien prince, qui avait été reçu, selon la convention, par Muzilo (Michel) de Buczącz, maintenant staroste de Podolie, étaient restés seulement Duma Brăescu, Costea, fils de Dan Stanciu, Vascu, fils de Leul, celui qui avait commis des dévastations en Pologne, le burgrave (de Hotin), Jean [4]. Ensuite paraîtra près d'Étienne, fidèle jusqu'à la mort, sur tous les champs de bataille Şăndrea, le mari d'une autre soeur du prince, Marie [5]. Ils formaient ensemble un Conseil durable dans lequel, pendant longtemps, rien ne sera changé.

Celui qui place dès le début ses burgraves dans toutes les forteresses — et ceci suppose aussi du travail pour les refaire, et on a commencé certainement dès lors ces travaux à Bacău, alors qu'à Trotuş il n'y a, comme auparavant, que de simples « juges » [6] —, s'en va connaître le pays de tous côtés. Sans amener des boïars avec lui, il va à Bistriţa de même qu'à Roman, où il qualifie l'évêché local, dans l'église duquel reposait sa grand mère, la mère d'Alexandre-le-Bon, de « sa fondation métropolitaine », reconnaissant à ce « métropolite » [7], qui a un large cercle de jugement et jouit de nombreuses propriétés et de revenus étendus, des droits sur tous les pauvres de Roman (*ouboonin*) [8].

[1] J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 32. Un Ivaşcu le comis; *ibid.*, p. 41.

[2] *Ibid.*, p. 54.

[3] *Ibid.*, pp. 6—7, n° III; pp. 8—9, n° V; p. 11 et suiv.

[4] Lewicki, ouvr. cité, II, p. 98, n° 79 (1458).

[5] Qui laissera trois filles: Neacşa, Drajna, Madeleine; Costăchescu, *Doc. lui Ştefan*, pp. 12—13. Cf. pour Şăndrea aussi Hasdeu, dans la *Col. lui Traian*, VI, p. 378. On ne rencontre pas parmi les boïars le frère d'Étienne, appelé Cârstea, qu'on trouve dans l'obituaire de Bistriţa publié par M. Minea, dans *Cercetări istorice*, V—VII (1929—1931), après avoir été déjà donné aussi par M. Stoica Nicolaescu, *Doc. slavo-române*, p. 147.

[6] Comme en 1435; Costăchescu, *Doc. Mold.*, I, pp. 677—678, n° 190; J. Bogdan, *Doc. Mold. în arhivele Braşovului*, Bucarest, 1905, pp. 13—14.

[7] J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 10.

[8] Il est encore à Roman en août; ouvr. cité, pp. 14—15 (donation au couvent de Moldoviţa); pp. 16—17 (le même). Calixte comme métropolite en 1445; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 236.

Préoccupé aussi de ce qui se passe à l'Ouest de sa Moldavie, on le voit, prenant le titre de « avec l'aide de Dieu » (comme en roumain; « Dei adjutorio ») Voévode du Pays de Moldavie, appeler à lui, sans qu'il craigne quelque conflit, quelque « conquassacio », les marchands de Braşov [1].

Il était prêt à combattre pour regagner les anciennes frontières perdues, et nous sentons cette décision quand il prend des mesures sur les conditions dans lesquelles les hommes des couvents jouissant de l'immunité devront entrer dans l'armée, à savoir lorsque lui-même la conduira.

Le commencement de l'année 1459 fut passé par le prince, maintenant solidement établi, à Suceava. L'œuvre de définition des frontières, qui devaient être refaites, pouvait commencer. Contre Casimir, pris dans son combat contre les Teutons et désirant obtenir cette couronne hongroise qui lui semblait ne pas pouvoir orner la tête du Valaque Mathias, bien qu'il eût été fils du grand Hunyadi, Étienne avait fait, pour obtenir que son ennemi, vaincu, mais encore agité, soit chassé, tout ce qui pouvait amener le roi à ressentir ce que signifie l'intimité d'un voisin qui ne le craint pas : il avait bloqué Hotin, retenu par le roi, il avait empêché le paiement de la douane attenant à cette cité et avait chassé les pêcheurs du Dniester. Maintenant, lorsque la possibilité s'ouvrait pour lui de conclure une convention, il ne vint pas comme quelqu'un qui veut prier, mais comme un chef d'armée, à Overchelăuți, sur la frontière, rencontrer les commandants polonais de Russie et de Podolie.

Le roi étant au loin, on ajourne tous comptes définitifs des dégâts, ainsi que la décision concernant l'hommage auquel étaient habitués, depuis tant d'années, les Polonais. On décide seulement qu'il y aura une bonne paix sur toute la ligne de cette frontière, si longtemps troublée, les officiers des deux partis devant juger toute violation du bon ordre. Les marchands

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 48, n° LXXXVI. Le latin de ce document est pire que dans les lettres valaques de cette époque, lesquelles, à leur tour, ne sont pas beaucoup meilleures que certaines lettres dictées à la hâte par Jean Hunyadi. Le 27 mai 1460, les Brassoviens interviennent près des habitants de Vasluiu pour une question de représailles; *ibid.*, p. 55, n° XCV.

pourront continuer leurs affaires, mais, en échange, Pierre, l'ancien prince, devra quitter Kameniec et on lui donnera un abri plus loin, à Smotrycz, d'où on ne lui permettra plus de partir; s'il en est ainsi, les boïars qui ne veulent pas le quitter, pourront recevoir leurs revenus de leurs terres en Moldavie [1].

Par un autre document, cependant, la politique était touchée aussi sous ce régime provisoire. Étienne ne se cherchera pas un autre suzerain et, au besoin, il aidera contre « les Infidèles », quel que soit le sens dans lequel il fallait comprendre cette indication confuse [2]. La cause de l'exilé paraissant définitivement perdue, peu à peu ses amis revinrent sous le gouvernement d'un prince qui savait pardonner, honorer et même accorder des récompenses à ceux qui venaient vers lui. Ce fut le cas de Duma Brăescul, puis de Costea, fils de Dan, de Stanciu et de son fils, Mârza, dont la carrière ne devait pas être brisée. Côme, fils de Şandru, paraît avoir fait partie lui aussi de ce groupe restreint des derniers fidèles du malheur. Et le tour de Mihul viendra aussi, qui avait préparé la paix avec les Turcs; partant de Pologne, où les frères de Buczącz lui avaient préparé un bon abri, en Pocutie, il reviendra dans le pays, ramenant avec lui ses fils, Duma et Hodor [3].

On n'avait pas pu reprendre jusque là Hotin aux Polonais, qui conservaient à Kameniec, le 24 janvier 1458, Pierre, ayant avec lui Duma Brăescul et Costea, fils de Dan, Voicu, fils de Leul [4], et Stanciu, « avec tous nos boïars, les grands et les petits, avec tout notre Conseil moldave », et recevant de Michel de Buczącz la restitution de l'argent qu'il avait donné comme « solde » à feu son frère, Bartosz [5]. Et cepen-

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 111—112.

[2] *Ibid.*, pp. 126—127, n° LVI (4 avril).

[3] Voy. Kałużniacki, *loc. cit.*, I, pp. 888—889, n° DCCXI; II², pp. 685—686, 1.os DXVIII, DXIX, à côté de Oulianitzki, ouvr. cité, pp. 92—95, n° 84; pp. 95—96, n° 85; pp. 96—99.

[4] J. Bogdan, *Contribuții*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1907, pp. 630, 635—637, 642—643; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, pp. 814—815, n° 235.

[5] C'est comme nous l'avons dit, précisément celui dont il flétrissait l'action dévastatrice en Pologne dans sa lettre adressée à Muzilo et au staroste de Podolie; Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II, p. 673—675; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, pp. 808—811.

dant Étienne se garda bien d'attaquer ces Polonais, protecteurs du meurtrier de Bogdan, que la Pologne avait combattu les armes à la main; il respectait ainsi une longue tradition. Mais, après cinq ans de règne, il lui sembla que l'heure était venue de compléter son pays sur le Bas-Danube, et il chercha à en faire sortir les Hongrois qui y étaient cependant encore, sous la domination nominale de l'ancien « père » valaque, Vlad.

Pour comprendre ce qui le mena à frapper ce premier coup, qui fut malheureux, il faut voir ce qui s'était passé sur la ligne du Danube valaque.

CHAPITRE II

LA LUTTE POUR LE BAS-DANUBE ET LA DISPARITION DU PRINCE VLAD

La Valachie, inférieure comme valeur militaire, plus faible comme organisation, n'ayant même pas une direction comme celle, si bien équilibrée, du nouveau prince de Moldavie, était étroitement liée à ce qui se passait dans une Hongrie que s'arrachaient le jeune roi Mathias, qui n'avait pas encore fait la preuve de ses talents, et l'Autrichien Frédéric, indolent, égoïste et avide d'argent, non sans que s'y fussent mêlées les intrigues polonaises de Casimir, dont nous avons parlé plus haut. Cependant, cet État valaque, qui avait devant lui le problème turc, destiné à durer pendant longtemps encore, *se trouvait en première ligne de l'histoire*.

Vlad avait commencé comme un bon chrétien et, bien qu'en Transylvanie et en Hongrie, il n'y eût personne pour l'appuyer, il le prouva par les armes. Le récit d'un témoin oculaire qui, du reste, concorde, en ce qui concerne les informations sur les Turcs, avec ce qu'on connaît par ailleurs, montre, que, au moment où, en 1458, le Sultan était sur le point de passer en Morée (mois de mai) pour prendre Corinthe, il avait envoyé sur le Danube, avec 30.000 (!) Turcs, le Vizir Machmoud-Pacha le Grec, un renégat, pour arrêter le passage des Hongrois, dont il avait été question. Il conquiert en Valachie une forteresse et prend 5.000 prisonniers. Mais « Drăculea » (*Dracula*) accourt avec « environ 5.000 Hongrois et Roumains » et surprend les ennemis de telle façon que, « de ces 18.000 Turcs, n'échappèrent que 8.000, le reste ayant été tué ou noyé », et les prisonniers délivrés. S'enfuyant vers Sofia, le Vizir provoque une panique, et des gens effrayés

commencent à passer de Constantinople en Asie. Il a été nécessaire que le Sultan revienne de Corinthe à Andrinople. « A cette époque », dit le chrétien anonyme qui a écrit *La progenie della casa de'Octomani*, « je me trouvais à Constantinople; cette ville et celle de Péra étaient vides de Turcs, qui s'étaient enfuis sur l'autre rivage de l'Anatolie. S'il y avait eu dix galères des nôtres là », — l'écrivain est un Vénitien, — « nous aurions regagné Péra et Constantinople en un moment. Or, Dieu n'a pas permis pour nos péchés que les chrétiens aient tant de gloire » [1].

Mais bientôt Vlad avait trouvé le moyen de se venger des Brassoviens — et qui pourrait nier qu'il avait raison, du moment que ses ennemis les prétendants étaient abrités en Transylvanie ? — parce qu'ils avaient violé une paix que nous avons vu avoir été si sincèrement désirée par lui [2]. Mais il se montrait disposé à passer par-dessus ce conflit et ainsi, alors que son adversaire, Dan, qui s'intitulait à l'allemande « furteş », c'est-à-dire *Fürst* [3], restait le protégé de son empereur et roi, incapable de l'aider, Vlad s'était entendu, non seulement avec Mathias, mais aussi avec l'oncle, le conseiller de celui-ci, Michel Szilágyi, qui était pour lui, en 1457, « un suzerain et frère aîné [4] », et les deux avaient donné des ordres autant aux gens de Braşov qu'à ceux de Sibiiu qui, comme Allemands, étaient pour le Habsbourg Frédéric, de « laisser en paix notre fidèle, sincèrement aimé, l'illustre Voévode Vlad, de nos régions transalpines » [5].

Ainsi, le prince de Valachie qui ne parlait plus de ses droits sur Făgăraş et Amlaş, crut qu'il pouvait s'occuper tranquillement de fondations pieuses, à Gherghiţa et ailleurs [6].

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 13.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 48—49, n° LXXXV = N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 110, n° XCII.

[3] J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 102, n° LXXX.

[4] *Ibid.*, p. 93, n° LXXI.

[5] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 48—49, n°s LXXXIV—LXXXV.

[6] *Ibid.*, p. 49, n° LXXXVI. « Près de la rivière de la Dâmboviţa », n° suivant. Pour une fondation de Vlad à Târşor voy. C. C. Giurescu, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, VII (1924). La pierre est aujourd'hui au Musée de Vălenii-de-Munte. Voy. aussi la note 3 dans Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 51.

Mais la Transylvanie continua à lui être ennemie et de plusieurs façons dont l'une, nouvelle jusque là. Relié non pas à Mathias, dont les ordres restaient non exécutés, mais à leur « Allemand » impérial, les Brassoviens avaient aussi des rapports avec le fils cadet de l'ancien prince Dan, qui poursuivait des buts différents de ceux de son frère aîné, portant le nom de son père. Comme les Saxons prétendaient être continuellement troublés par Vlad, auquel ils attribueront les cruautés les plus terribles, comme la coutume d'empaler et de faire brûler non moins de quarante et un marchands, puis trois cents jeunes gens et enfin six cents marchands, — comme on le voit, les chiffres varient et, de fait, il aura été seulement question de l'arrestation, par représailles, de marchands qui se trouvaient dans son pays —, ce prétendant Băsărabă s'offrait, de son abri près de Sighișoara, à les défendre contre de pareils pillages et tortures que, peut-être, « ils ne peuvent plus souffrir », leur envoyant jusqu'à 5.000 soldats (!).

Les successeurs du brave Dan, dont la veuve passait d'une ville de Transylvanie à l'autre, n'étaient cependant plus les protégés de l'empereur et roi, car ils voyaient bien que cette protection n'avait aucune valeur, mais ils parlaient au nom du roi régnant, de Mathias [1]. Ainsi, pendant que Băsărabă écrivait ses lettres, en janvier-avril, « le Voévode Dan et seigneur des parties transalpines » se présenta comme venant « par l'ordre et la décision du très-illustre prince et seigneur sire Mathias, roi de Hongrie, etc..., son suzerain très-gracieux », qui l'aurait envoyé dans le pays de Bârsa, à Feldioara, descendant de ces régions de la Hongrie Supérieure où il s'était tenu caché jusque là. Il déclarait être tout prêt à détruire ce Drăculea (Dracul), sans aucun autre qualificatif, cet « infidèle », parce qu'il s'est éloigné de la foi envers le roi et s'est livré aux Turcs, au « très-cruel monarque de ces Turcs ». Il assurait que les marchands de Brașov et les ambassadeurs envoyés par le Conseil de cette ville, non seulement ont été arrêtés et dépouillés, mais aussi empalés, ce qui, comme nous l'avons montré plus haut, avait été déjà recommandé

[1] *Ibid.*, p. 50, n° LXXXIII.

par le vieux Hunyadi lui-même aux Saxons à l'égard de leurs ennemis, sans oublier aussi le gibet et le supplice de la roue. Il aurait même fait brûler ces trois cents hommes de Braşov, parmi lesquels les jeunes gens envoyés pour « prendre langue », ce qui signifie l'espionnage. Ne pouvant pas les aider autrement, n'ayant pas une armée toute prête comme celle que présentait avec tant de légèreté comme existante son frère, il cherche au moins à être utile à ses bons amis par le fait qu'il les autorise à confisquer les biens des Roumains se trouvant encore avec leurs marchandises dans leur cité [1]. Le 2 mars 1460, il arrêtera avec la même autorité imaginaire les représailles des Brassoviens [2]. Les boïars Michel le logothète et Pardoiu se trouvaient dans la ville comme exilés [3], alors qu'autour de Dan, qui fonctionnait comme un vrai prince, non sans mentionner Amlaş et Făgăraş, on trouve, en mars 1460, Bogdan, Dobâca le vornic, le vestiaire Albu, le logothète Radu, Berivoiu, Constantin Coman, Şerban le stratornic, « Kure », « Dragomir Brostus », Jean le spathaire, un autre Dragomir, échanson, Bârlăbaş (Barabas), intitulé « magister agasonum », ce qui paraît être la dignité de l'aga, un clucer (*magister mensarum*), Micu, Radu Şoplea, Apostol le postelnic (*magister lectorum*), Bejan le Rouge, « Pugul » (Pahulea), Bran, Stan Aldeş, Jean Fotea, à côté desquels ont pu être aussi d'autres: avec ce groupe il croyait être sûr d'en finir une fois pour toutes avec ce « misérable et très-cruel tyran infidèle nommé Dracul, qui s'intitule Vlad Voévode de ces régions transalpines », et pour le moment il prenait pour lui-même les marchandises des Roumains se trouvant à Braşov, qu'auraient désiré conserver à leur profit les Brassoviens, sans compter le roi, et il ajoutait un terrible blasphème si jamais, comme prince, il devenait capable de les réclamer de nouveau [4].

Mais le roi lui-même défendait à ce moment tout passage d'armes chez les Valaques [5] et il réclamait, comme on l'a

[1] *Ibid.*, pp. 50—51, n° LXXXIX.
[2] *Ibid.*, pp. 53—54, n° XCI.
[3] J. Bogdan, *Relaţiile*, pp. 90—91.
[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I. pp. 53—54, n° XCII.
[5] *Ibid.*, I, p. 52, n° XC.

vu, pour lui, ces marchandises valant, 3.000 florins d'or, ce qui montre l'importance du commerce avec Braşov, marchandises qu'y avait laissées un boïar exécuté par ordre de Vlad, Condrea, «Koldra» [1]. On croyait, pendant le même mois d'avril, que Vlad ferait une invasion vengeresse et, bien que la Transylvanie eût eu alors deux nouveaux comtes des Szekler [2], et aussi, chargé d'une mission spéciale par Szilágyi, Jean Gereb de Vingard, avec quelques troupes [3], personne n'était en état de s'y opposer. Alors Dan, descendant plein de confiance en Valachie avec les siens, fut pris et tué, enterré, disait-on, dans une tombe que lui-même avait dû creuser. Il semble que Vlad eût pénétré ensuite personnellement en Transylvanie, où il brûla l'église de St. Barthélémy en marge de la ville, et il attaqua le grand village de Codlea [4]. Aussitôt les exilés plus prudents qui étaient restés à Braşov offrent de faire leur soumission [5]. De bons rapports sont constatés aussi au mois d'août avec les Brassoviens, et ils n'auraient pas été possibles si toutes les actions monstrueuses qu'on mettait sur le compte de Vlad eussent été vraies [6]. Vlad leur avait expliqué que, si les siens, peut-être sans qu'il les eût accompagnés, étaient entrés en Transylvanie, — on le trouve chez lui le 10 août —, cela n'a pas été un acte d'inimitié contre des «frères et des amis», comme ils le sont pour lui, mais parce que les gens de Făgăraş avaient soutenu Dan et donc il a «quelque chose à faire avec eux»: il ne demande que la défense, pour ces rebelles, de trouver secours à Braşov [7]. Le 24 août il se saisissait du village d'Amlaş et punissait le prêtre roumain de l'endroit [8]. Il est possible qu'on eût brûlé alors

[1] *Ibid.*, p. 52—53, n° XCI.

[2] *Ibid.*, p. 52, n° XCI.

[3] *Ibid.*, p. 54, n° XCIII.

[4] J. Bogdan, *Vlad Ţepeş*, pp. 93—94; Beheim, éd. Conduratu, pp. 32—34, 41, 102, 105, 110—111, 115 (cf. éd. Karadja); Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 55, n°. XCIV et note 1.

[5] *Ibid.*, p. 56, n° XCVI.

[6] *Ibid.*, p. 57, n° XCVIII.

[7] *Ibid.*, pp. 56—57, n° XCVII.

[8] *Quellen der Stadt Brassó*, IV, p. 4; J. Bogdan, *Vlad Ţepeş*, pp. 99—100; Iorga, *Lucruri noi despre Vlad Ţepeş*, *loc. cit.*, p. 193.

le château de Tălmaciu [1], dont le burgrave aura travaillé d'une façon tout aussi indépendante que ceux qui dépendaient du comte des Szekler à Bran [2].

En 1461, le Sultan, avec qui le nouveau Vlad n'avait pas cherché à s'entendre, à qui il n'avait pas prêté l'hommage habituel et n'avait pas envoyé le tribut, auquel on ajoutait cinquante enfants, — bien que les tributaires n'eussent pas le devoir de donner des recrues pour le corps des janissaires, — et un certain nombre de chevaux, se trouvait en Asie, où il détruisait l'empire de Trébizonde, mais il ne pouvait pas cependant laisser sans punition l'ancienne offense de 1458.

On demanda donc à Vlad de faire sa soumission, payant le tribut pour trois ans et ce qui s'y ajoutait comme présents. Chalkokondylas [3] prétend qu'on avait préparé un guet-appens. Un secrétaire grec, Katabolinos, devait venir vers Vlad dans l'attitude d'un ami, apportant certainement ces demandes, pendant que le beg de Vidine, Hamza, se saisirait de la personne du prince. Mais Vlad, pleinement initié aux coutumes des Turcs, fut celui qui se saisit de Hamza et de tous les siens. On le fit donc monter sur un pal, jouissant même, pour ainsi dire, d'un pal d'honneur, plus haut que les autres. Puis, aussitôt, on attaqua la rive droite du Danube, faisant un grand massacre des habitants de toutes espèces et, du reste, les comptant et les distribuant par groupes de localités; Vlad lui-même le reconnaît dans une lettre adressée au roi Mathias [4].

Ainsi sont présentées les choses aussi par le Vénitien contemporain, source tout aussi bonne que, pour la campagne suivante du Sultan au-delà du Danube, le janissaire serbe. « A ce moment », dit la narration italienne, « ce seigneur turc

[1] Voy. aussi J. Bogdan, *Vlad Ţepeş*, p. 89, note 1; p. 95,102 Beheim, *loc. cit.*, p. 143 et éd. Karadja.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 53, n° XCI.

[3] Éd. citée, pp. 250—251.

[4] Cette lettre a été découverte par nous à Munich et confiée à Jean Bogdan, qui l'a publiée dans *Vlad Ţepeş*, p. 78 et suiv.

envoya deux de ses esclaves (il est question de Katabolinos) chez Drăculea, le prince de Valachie, et on lui demanda le « kharadch » pour trois ans et cinquante éperviers et autant de chevaux. Drăculea, l'ayant appris, déclara à ces esclaves envoyés par le capitaine de Nicopolis: « Je veux être dans votre compagnie, car je ferai venir beaucoup d'enfants et de chevaux et vous choisirez ce qui vous plaira, de sorte que l'empereur turc ne puisse pas me reprocher de ne pas l'avoir bien servi, et nous compterons ensuite de nouveau l'argent du « kharadch » après avoir terminé les présents » [1]. Ce capitaine de Nicopolis arrive: « venu lui-même avec les esclaves, il fut jeté au fond d'une tour. Aussitôt Drăculea monta à cheval et, à minuit, parut avec ses guerriers à Nicopolis, trompant habilement ceux de l'intérieur, auxquels il avait annoncé que leur capitaine arrivait. Les portes furent ouvertes, et Drăculea entra avec ses gens, pilla la forteresse et prit avec lui l'or, l'argent, les pierres précieuses, la monnaie qu'il y trouva, ainsi que des âmes turques et, arrivant à son château de résidence, il fit couper les oreilles et le nez à deux esclaves, renvoyant à leur empereur turc le capitaine intact [2] ».

Or, il est question, non pas de Nicopolis, mais de Giurgiu, où bientôt on trouvera Vlad, très satisfait d'avoir regagné cette place forte que les siens avaient perdue depuis si longtemps.

C'est purquoi, avec des protestations de fidélité chrétienne et tout un catalogue de forteresses conquises et d'hommes sacrifiés, Vlad fit, de ce Giurgiu reconquis, le 11 février 1462, un rapport plein de loyauté au roi Mathias, avec lequel il avait conclu un nouveau lien, car il avait épousé une parente de ce prince, ainsi que l'avait fait jadis le Moldave Pierre II [3].

---

[1] Le récit est presque le même chez Séadeddin, analysé dans Ursu, *Ştefan-cel-Mare şi Turcii*, Bucarest, 1914, pp. 14—15 d'après la traduction de Galland, Bibl. Nationale de Paris, ms. 6074, fol. 228.

[2] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, pp. 12—13.

[3] J. Bogdan, *Vlad Ţepeş*, p. 78 et suiv. Voy. aussi dans la *Col. lui Traian*, 1883, p. 35: « hora e homo del dito signor rè et ha tolto una sua parente per moglie ».

On voit par cette lettre la façon dont il est allé le long du Danube, d'une place à l'autre, bien entendu avec de grands cris comme ceux de 1445, brûlant et prenant des prisonniers, tuant jusqu'au total, fait par lui-même, de 23.783 morts, sans compter « les hommes qui ont été brûlés dans leur maison ou dont les têtes n'ont pas été présentées à nos officiers ». Il a été, dit-il, à Oréchovo, à Samovit, où il place dans le château le capitaine Neagoe, à Turnu, à Guiguen, à Svichtov, à Rasova et la « nouvelle cité » (Roustchouk), à Nicopolis, où fut décapité le soubachi, fils de Firouz, dans le château, à Marotine, puis, le long de la Dobrogea, à Yeni-Saleh et plus loin: en face de Chilia et jusqu'au gué moldave d'Obluciţa. Il continuera sur le même chemin sanglant pour le service de la chrétienté, et, s'il aurait un appui, il déclarait pouvoir vaincre; autrement, « si nous ne réussirons pas et ce petit pays qui est nôtre périra, Votre Majesté elle-même n'en tirera aucun profit, ni aucun secours, car ce sera un grand dommage pour tous les chrétiens ». Mais il croit qu'il n'est pas destiné à tomber par suite de la cruauté des Turcs, et de toute façon il continuera la guerre.

Il est vrai que Mathias promettait, dès le 4 mars 1462, à l'ambassadeur de Venise, Pierre de' Tommasi, qu'il « descendra en Transylvanie avec l'aide de Dieu pour qu'au besoin il puisse se réunir à ce Voévode et faire ce qu'il convient à un prince chrétien » [1], mais tout cela devait rester des vaines paroles. *Cependant, devant le monde, ses exploits passaient au compte de la guerre de croisade des Hongrois* [2].

La vengeance des Turcs revient l'année suivante.

Neuf ans s'étaient écoulés depuis l'armistice de trois ans qui avait été conclu en 1452 et, certainement, prolongé par les Hongrois à chaque terme. Vlad avait été compris dans ces conventions qui, maintenant, n'avaient plus de valeur. Quoi qu'il en soit, la Valachie était considérée comme un pays indissolublement lié à la Hongrie, envers laquelle, de l'autre côté, la Moldavie n'avait qu'une vieille obligation qui était

[1] J. Bianu, dans la *Col. lui Traian*, 1883, pp. 34—35.

[2] Teleky, *A Hunyadiak kóra Magyarországon*, à cette date, pp. 322—323, 333—334, 487 et suiv.

annulée par l'avénement d'Étienne. Pour celui-ci, qui n'avait terminé non plus avec les Polonais, pouvant se considérer comme libre aussi à l'égard de ses voisins de l'Est, l'entreprise hardie commencée par Vlad, de concert maintenant avec le roi Mathias, n'offrait aucun intérêt. L'instinct national, cependant si puissant dans une vie comme la sienne, restant en grande partie patriarcal, n'était pas en état de remplacer une politique de race. Ceci explique pourquoi, devant toutes ces choses « hongroises », le prince de Moldavie resta immobile, occupé de la seule défense de son pays, mais examinant attentivement les circonstances. Envers les Turcs, de même qu'envers les Génois, qui avaient besoin de lui, il était seulement: « le seigneur de Cetatea-Albă » [1].

Lorsque le Sultan, au milieu de son grand élan conquérant, se dirigea vers le Danube, alors que sa flotte entrait dans la Mer Noire, Vlad savait probablement qui était visé, mais il y avait de grandes craintes en Hongrie même, en Serbie, chez Georges Brankovitch, à Caffa, qui avait fait de grands préparatifs [2]. Le départ se fit le jour de la Saint Georges, comme de coutume, et une autre flotte, formée sur la rivière de la Morava, entrait sur le Danube, du côté de Vidine, alors que les principaux vaisseaux venaient par les bouches du fleuve, brûlant Brăila [3], avec ses maisons en bois et sa riche place de commerce. Les troupes qui venaient par voie de terre étaient formées des contingents habituels lorsque l'empereur partait lui-même pour l'armée, et on avait convoqué les plus distingués parmi les anciens capitaines de Mourad, connaisseurs des localités. Il y avait là, à côté de leur jeune maître, Tourakhan-beg-ogli et Ali Michal-ogli, le gardien du Danube, à titre héréditaire. « On dit », écrit Chalkokondylas, « que c'était la plus grande

[1] D'après *le Codice diplomatico delle colonie tauro-liguri durante la signoria di San-Giorgio*, I, pp. 815, 831 et suiv.

[2] Dukas, pp. 340—341; Vigna, ouvr. cité, II, p. 105 et ailleurs (voy. la bibliographie des informations menues concernant l'expédition, dans Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 123, note 1).

[3] Chalkokondylas, éd. citée, p. 255.

armée après l'expédition de Constantinople et que ce camp était le plus beau de tous » [1].

Vlad essaya de défendre le gué avec des canons, et le passage ne fut pas réalisé sans pertes [2], mais aussitôt son armée se retira au fond du pays, envoyant les femmes, les enfants, les trésors, en partie à Braşov, en partie dans cette cité du couvent situé au milieu d'un lac qui ne peut être que celui de Snagov, en partie enfin dans les clairières les plus cachées des forêts [3].

On attendit cette fois aussi des Turcs pillards pour les détruire et délivrer les prisonniers, mais une partie des guerriers valaques se dirigea vers la Moldavie d'Étienne-le-Grand, qui était considéré depuis longtemps, non plus comme un « fils » ou un « frère », ainsi qu'il l'avait été au commencement, mais comme un rival pour cette Chilia, dans laquelle, ainsi que nous l'avons vu, il y avait les soldats hongrois placés sous la surveillance du prince valaque. Chalkokondylas assure même, ce qui est absurde, qu'Étienne, animé depuis longtemps de ces sentiments d'inimitié, avait appelé lui-même le Sultan [4].

De fait il avait craint de ne pas être attaqué par un prince qui tenait à marquer chaque année par une nouvelle conquête. Pour se sentir en quelque sorte assuré, il alla jusqu'à cet hommage envers la Pologne qu'il avait tant su retarder et qu'il promettait maintenant de faire personnellement. Par un des deux documents du 2 mars, qui le contiennent, il compte parmi ceux auxquels il promet de ne pas livrer les deux princes tatars, fils du Khan Séid-Ahmed, retenus comme captifs, non seulement le Khan Hadchi-Guiraï et les Turcs, avec lesquels il se trouvait donc en mauvaises relations, mais aussi « les Bessarabiens et les Hongrois », avec lesquels les relations étaient donc déjà mauvaises [5]. Les boïars

[1] *Ibid.*

[2] Le janissaire serbe.

[3] Des informations turques douteuses, chez Séadeddin, sont la base de la description d'Ursu, *Ştefan-cel-Mare şi Turcii*, pp. 22—25.

[4] Éd. citée, p. 256.

[5] Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II, pp. 694—695, n° 521; pp. 696—697, n° 522; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 135—136, n^os^ CXV—CXVI.

ajoutèrent leur garantie habituelle, le métropolite promettant que jamais ils n'accepteront des princes que par le consentement du roi [1].

Il ne peut pas être question d'une guerre contre Vlad avant les préparatifs du Sultan au mois d'avril. Seulement à Caffa on parlait, en avril même, de « la guerre que fait messire Étienne le Voévode à Messire Vlad le Voévode » [2]. Mais nous trouvons l'homme qui pensait avant tout à conserver et à étendre les frontières de sa terre héréditaire le 22 du mois encore à Suceava [3]. Le 15 mai, de Bacău, il descend vers la Valachie, mais pas dans la direction de Chilia [4]. Il a auprès de lui les mêmes boïars que de coutume, mais il a fait venir, sans qu'on puisse trouver un autre motif que celui politique, le métropolite Théoctiste. Puis il n'y a plus de documents intérieurs moldaves jusqu'en septembre.

Quand on apprit que la flotte du Sultan était devant Chilia, le prince de Moldavie sentit le devoir immanquable d'être là pour qu'employant tous moyens, il empêche l'installation, qui aurait été catastrophale pour lui, des Turcs sur le Bas-Danube.

On ne peut en dire davantage sur le rôle d'Étienne pendant cette année, au cours de laquelle les Roumains perdirent en Vlad un des plus énergiques défenseurs de leur race.

Quant au caractère de la défense de Chilia, si d'autres chroniques moldaves ne le disent pas, celle de Putna est tout à fait claire:

« En l'an 1462, le 22 juin, le Voévode Étienne fut blessé au pied *par les Hongrois* de Chilia » [5]. La flotte de la Mer Noire était revenue en mauvais état, les troupes débarquées ayant perdu leurs chevaux dans le désert du Boudchak[6].

Sur cette guerre, semblable à celle entre Alexandre-le-Bon et Dan II dans ces régions, nous avons aussi, à côté de

[1] *Ibid.*, pp. 698—699, n° DXXIII.

[2] Vigna, *loc. cit.*, p. 470 (lettre du consul au roi de Pologne).

[3] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 53—54, n° XXXIII; cf. *ibid.*, II, pp. 233—234, n°. CXXIX et suiv.

[4] Numéro suivant.

[5] J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 194. Cf. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 126—127.

[6] Iorga, *loc. cit.*, p. 127.

la principale source byzantine, l'information des Génois, eux-même assez préoccupés du danger: « Nous avons appris que le Voévode Etienne, prince de la Moldavie ou de la Petite Valachie, combat contre le Voévode Vlad, qui conduit sa guerre heureuse contre les Turcs. La querelle entre les deux non seulement aide le Sultan, mais, ce qui est plus dangereux, par elle les Turcs gagnent en quelque sorte l'entrée dans ces deux Valachies, ce qui serait un grand danger, autant pour nous que pour d'autres pays voisins » [1]. Et le baïle vénitien de Constantinople dit lui aussi que pendant huit jours ont combattu contre Chilia les vaisseaux turcs, « avec le prince de la Valachie Inférieure » [2]. Prévoyant cette attaque par mer, Vlad avait envoyé un ambassadeur à Caffa, dès le mois de mars précédent; et c'est par lui qu'on a eu la nouvelle, mentionnée plus haut, de la guerre contre Étienne, qui, dès lors, aura demandé que les Hongrois sortent de Chilia, lui laissant la défense des bouches du Danube. Arrêté à Caffa à cause de cette guerre de Chilia, l'ambassadeur était dirigé au mois de mai vers Matrega, dans la péninsule de Taman, pour revenir ensuite dans la grande capitale des colonies génoises au mois d'août, lorsque tout était fini, ce qu'on apprit à Caffa dès le 21 du même mois [3].

En Valachie même, le système traditionnel fut suivi avec constance pour affamer l'armée turque et la forcer, par les maladies qui devaient éclater, à la retraite. Employant les moyens de son père à Varna, le prince de Valachie tenta de nuit l'attaque du camp même du Sultan, et il était sur le point de réussir à le tuer. Cette fois encore, en lutte avec les beglerbegs Machmoud et Isak, furent tués les chameaux [4] et le trésor impérial pillé. Il fallut le grand respect envers le Sultan et le sang-froid de Mahomet pour que

[1] Léopold Hubert, *Doc. hist.* (en polonais), I, Varsovie, 1861, pp. 5—13; Vigna, ouvr. cité, III, pp. 468—470.

[2] *Mon. Hung. Hist., Acta extera*, IV, p. 168.

[3] Iorga, *Acte și fragm.*, III, p. 39, n° 2.

[4] Chalkokondylas, p. 261. On y trouve aussi le récit du prisonnier qui préféra la mort à une indiscrétion.

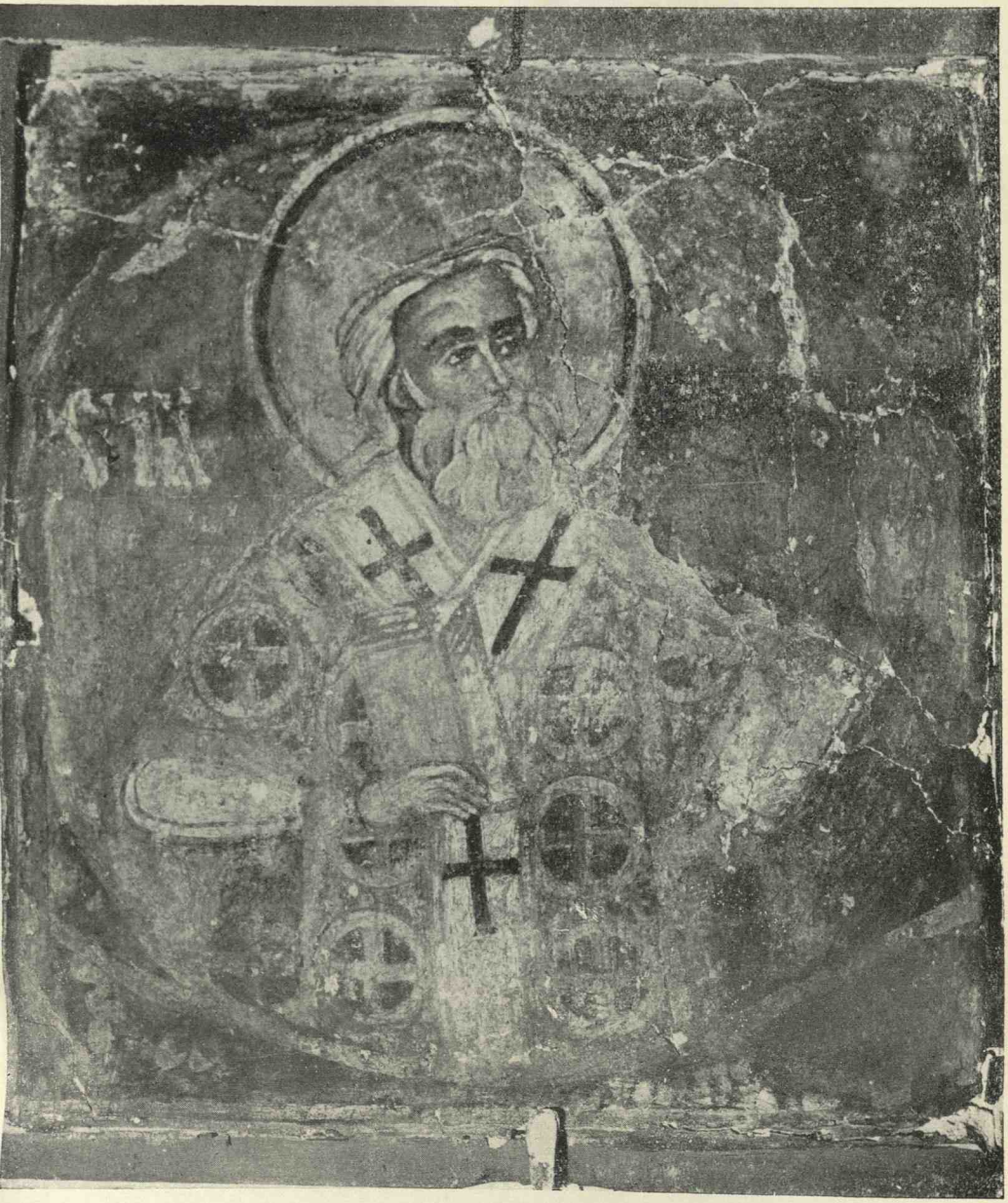


Fig. 15. — Fresque de Târşor, XV-e siècle.

ne se produise pas, dans cette multitude où ceux qui n'étaient pas Turcs commençaient à se distinguer des Turcs de race, cette panique par laquelle aurait péri toute armée chrétienne de cette époque [1]. C'est en vain qu'Ali-beg chercha à écraser les Roumains par une bataille en champ ouvert; une autre, provoquée, après l'insuccès de Yousouf, par Osman, fils de Tourakhan, assura la retraite [2].

Le fait d'avoir pénétré jusqu'à Târgoviște, en marge de laquelle séchaient au soleil les ossements empalés des Turcs de Hamza, ne fut d'aucun profit. Il n'y avait pas ici, comme en Serbie ou chez les Byzantins, des cités entières, entre les murs desquelles se fût caché, effrayé, un chef du pays qui, une fois pris ou tué, tout devait tomber en ruine, le vainqueur ayant la liberté d'agir à sa guise. Des palissades primitives, avec des pieux et des verges, défendaient d'une façon approximative des bourgades pauvres, où à peine s'élevaient quelques églises modestes. Posséder ou non une pareille «résidence», d'où, du reste les princes partaient pour distribuer la justice le long du pays, s'arrêtant aussi dans les villages, ne signifiait aucun exploit. Il n'y avait qu'une solution: celle à laquelle s'étaient arrêtés des Sultans d'un âge plus mûr et plus prudents que ce brillant imitateur des héros de la Chah-Nameh de Firdouçi: installer un autre prince et attendre de voir la nature et la durée de sa fidélité. Le 11 juillet Mahomet II était donc déjà à Constantinople.

Le secours du roi Mathias avait complètement manqué. En vain avait-il annoncé aux habitants de Presbourg son arrivée prochaine, le 2 juillet [3]. Lorsque — les boïars qu'il

[1] Voy. la description de caractère littéraire dans Iorga, *Ist. lui Ştefan-cel-Mare*, p. 92 et suiv., celle de caractère militaire, dans Iorga, *Ist. Armatei*, I.

[2] Chalkokondylas, jusqu'à la page 266. Le janissaire serbe (aussi chez Hasdeu, *Arch. Ist.*, I², pp. 8—11) est très exact (sur lui aussi *Századok*, an. 1876, p. 416 et suiv.). Chez lui, Hamza est présenté comme le chef des chasseurs, ainsi que chez le chroniqueur byzantin.

[3] Teleky, ouvr. cité, XI, p. 28. Voy. différentes sources dans Makuscev, *Monuments historiques des Slaves méridionaux*, II, Belgrade, 1882 (dans le *Glasnik*, série 2, XIV—XV, pp. 25—26, nos 2—3), pp. 157—158, no 719; pp. 206—207, no 4; pp. 222—245, nos 10—12; *Acta extera*, IV, p. 142, dans Iorga,

avait traités d'une façon si dure, l'ayant abandonné du moment que leurs familles étaient prisonnières des Turcs —, le défenseur de la Valachie passa la frontière, il trouva, non pas un concours pour revenir et tomber sur les Turcs découragés, qui se hâtaient vers le Danube, laissant comme prince du pays Radu, le frère de Vlad, mais les murs du château où il fut interné. Le vicomte des Szekler confirmait, le 15 août, l'armistice conclu par les Brassoviens avec Radu, et on ordonnait aux châtelains de Bran de garder leur neutralité [1]. Ceci bien que la situation de Radu parassait loin d'être assurée, car le baïle vénitien de Constantinople, qui disposait de la meilleure information, écrit: « Mahomet a laissé aux frontières du pays (*circa i confini*) le frère de Drăculea avec quelques bandes de Turcs pour séduire les Valaques et les pousser à abandonner ledit Drăculea et à se mettre sous le couvert de l'autre ».

Il fallait une excuse pour cette injustice, pareille à celle que Georges Brankovitch avait commise contre Jean Hunyadi. On inventa donc des lettres qu'aurait adressées, Vlad, en novembre, de Transylvanie, à savoir du village de Cisnădie (Rothel, Rivetel), au Sultan — et elles sont présentées comme originales —, de même qu'au Grand Vizir et au prince de Moldavie. La première, qui aurait été traduite du slavon, est absurde comme forme. L'exilé s'y intitule: « Jean Voévode et prince de Valachie », et il donne à Mahomet ces épithètes: « empereur des empereurs et seigneur des seigneurs qui sont sous le soleil, grand émir et Grand Sultan ». Il demande qu'on lui pardonne le « grand péché » commis dans son pays et d'accepter ses ambassadeurs (!). Car il peut être utile, comme celui qui « connaît tout le pays de Transylvanie et tout le pays hongrois (?) et les conditions de tous les endroits et de toutes les choses »: il pourrait livrer au Sultan la Transylvanie (*sic*) et, une fois qu'il aura eu cette

Chilia şi Cetatea-Albă, p. 123, note 1. Les chroniques turques (Leunclavius, *Hist.*, col. 584; *Annales*, pp. 29—30; voy. aussi l'anonyme de 1486, chez Thúry, *loc. cit.*; cf. Iorga, *Studii şi doc.*, III, p. XXX) sont pauvres et fort entachées de partialité.

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 58, n° XCIX.

province, Mahomet pourra devenir facilement maître de toute la Hongrie, et lui, Vlad, restera son serviteur pendant toute sa vie [1].

Mathias était en Transylvanie, à Turda, dès le 27 septembre, pensant se saisir par le moyen de Vlad de la Valachie et *par Pierre Aaron, qu'il cherchait à trouver, la Moldavie.* Le 20 novembre il était descendu jusqu'à Braşov, avec l'ambassadeur vénitien, Tommasi. Il était prêt à passer les montagnes. On avait donné à Vlad comme avant-garde Giskra, avec ses Hussites. Le 26, on savait cependant que « Drăculea était arrêté », et le roi l'annonçait partout, jusqu'à un Pape qui désirait la croisade, comme l'était Pie II, cet Aeneas Sylvius, qui espérait rassembler toute la chrétienté contre les usurpateurs de la terre classique sacrée, à laquelle était si étroitement liée l'âme des hommes de la Renaissance, et la nouvelle en était donnée aussi aux Vénitiens. Ces derniers remerciaient le roi, au mois de janvier, de leur avoir communiqué « le crime contre la personne royale et le royaume » qu'avait tenté « le prince de Valachie de jadis » [2]. De Radu vinrent, après peu, des nouvelles sur les Turcs, pour Jean Pongrácz de Dengelegh, qui réunissait alors la situation de Transylvanie avec celle de comte des Szekler [3]. Le 3 décembre encore, le roi donnait à un Brassovien, Georges Biró, les villages de Şercaia et de Mica, qui avaient été dévastés jadis par « Vlad Voévode » dans ce pays de Făgăraş, qu'il avait réclamé avec une énergie si féroce [4]. Puis le roi retournait par Mediaş, vera Baia-de-Criş, le sort de Vlad étant désormais de moisir dans la forteresse de Visegrád [5].

Radu était encore beau, de cette beauté qui avait séduit Mahomet, et Chalkokondylas raconte la scène odieuse du

[1] Aeneas Sylvius, *Commentarii*, éd. de 1614, pp. 296—297; reproduite aussi dans Iorga, *Studii şi doc.*, III, p. XXXI.

[2] Voy. aussi *ibid.*, pp. XXXII—XXXIII, où nous la croyions authentique et nous cherchions à l'expliquer par le peu de confiance de Vlad dans le secours hongrois.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 59, n° CI.

[4] *Ibid.*, p. 56, n° C.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 138 et suiv.; pour Vlad, J. Bogdan, *Vlad Ţepeş*, et Beheim, éd. Conduratu et Karadja.

fils de prince se défendant l'épée à la main contre les désirs du Sultan et le blessant, pour aller se cacher ensuite parmi les branches d'un arbre; il n'avait pas pu échapper à la honte de cet attentat, et c'est pourquoi aussi son maître l'avait choisi comme prince, lui donnant solennellement un drapeau rouge et le bonnet vert brodé d'or [1], pareil à celui, rouge, garni de grosses perles, finissant par une aigrette prise dans une fleur de pierres précieuses que porte, dans le beau portrait du château d'Ambras [2], Vlad lui-même, présenté maigre, sombre, aux yeux ronds et énormes. Celui que, avec admiration, mais aussi peut-être ironiquement, les Valaques appellent le « Beau », alors que Vlad conserva son sobriquet d'« Empaleur », n'était pas cependant, avec ce qu'il pouvait se rappeler du jour où il avait été un Roumain comme les autres, l'homme à pouvoir conduire un pays.

Étienne a pu ainsi penser à cette Chilia, où il avait été blessé de telle façon qu'il s'en rappellera toute sa vie. Il avait établi maintenant de bonnes relations avec le roi qui, un moment, lui avait préféré Pierre Aaron: le 13 avril 1464, Mathias protégeait les Brassoviens faisant le commerce avec la Moldavie, qui étaient attaqués en chemin par les Szekler, laissés sans comte à ce moment, car la lettre est adressée aux vieillards et aux capitaines de ce district, et ceci parce que parmi eux avait maintenant cherché un refuge le malheureux prince Pierre [3]. Car, dès l'année 1461, ce pays des Szekler, qu'Étienne terrorisera d'abord pour le gagner ensuite et le retenir fidèle jusqu'à la fin, n'entendait écouter personne, la Transylvanie entière étant dans un état terrible d'anarchie, avec les Hongrois désorganisés, avec les Saxons restés dans l'âme ennemis de Mathias, ainsi qu'ils le lui prouveront, du reste, quelques années après, élevant de leur race un prince transylvain, Jean de Sankt-Georg et Pösing. Et, de la sorte, sans que cela représente une guerre avec le roi lui-même, dont il appréciait l'importance, tenant compte aussi que c'était un homme de sa race et un

[1] Le janissaire serbe.

[2] Iorga, *Acte și fragm.*, II; *Portretele Domnilor români.*

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 59—60, nº CIII.

homme brave, le prince de Moldavie se décida à en finir, de sa propre initiative, cette question de l'exilé qui s'imaginait pouvoir être le maître avec le concours de l'étranger. Il ne put pas s'en saisir cette fois, mais les districts des Szekler furent terriblement dévastés [1].

Chilia fut prise en 1465, sur les Hongrois, et pas, ainsi que l'affirme Długosz [2], sur Radu, qui n'aurait pas été en état de la réclamer, d'autant moins de la défendre — du reste comment les Hongrois auraient-il pu la lui donner, eux qui lui avaient pris Făgăraș pour le passer à Jean Gereb ? [3], et les Turcs, qui n'avaient pas pu la conquérir en 1462, n'auraient pas été en état de la lui confier. La conquête fut faite au milieu de l'hiver par un coup de surprise. Étienne avait passé les fêtes à Suceava, où il était encore le 15 janvier [4]. Il descendit, foudroyant, sur cette proie qu'il avait guettée pendant si longtemps. La chronique la plus riche présente ainsi ce qui s'est passé, chose que nous connaissons aussi par un autre récit, bien fondé, celui du chroniqueur polonais contemporain Długosz: « En l'an 6973, au mois de janvier, le 23, le jeudi, à minuit, le prince Étienne vint à Chilia et assiégea la ville. Il a passé le jeudi en paix et le vendredi matin il a attaqué et a commencé à détruire les fortifications de Chilia. Et il continua à les démolir pendant toute la journée. Il se battirent jusqu'au soir; le samedi cette place a capitulé, et le prince Étienne y est entré avec la permission de Dieu. Et il est resté pendant trois jours, festoyant et glorifiant Dieu et protégeant les gens de la cité. Et il y a établi Ésaïe et Buhtea et leur a appris à défendre la place contre les langues infidèles. Et ainsi il revint avec toute son armée à sa résidence de Suceava, et là il ordonna au métropolite et aux évêques et à tous les prêtres de remercier Dieu pour le don qui lui était venu de Dieu des cieux, Sabaoth, qui repose sur les ailes des chérubins » [5].

[1] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 37; Chron. moldo-polonaise; le même, *Cron. Mold.*, p. 174.

[2] 2-e éd., XIV, pp. 408—409.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 155, n° CXXXIV.

[4] J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 87, n° XV.

[5] J. Bogdan, *Cron. inedite*, pp. 37—38; *Cron. mold.*, pp. 145, 175.

Les ennemis n'avaient donc pas été les Valaques de Radu. On n'a pas observé la version russe des annales de Moldavie, qui est tout à fait explicite: « En l'an 6973, Étienne Voévode, fils du Voévode Bogdan, a repris *aux Hongrois* la forteresse de Chilia » [1].

Étienne en fut si satisfait qu'un ambassadeur alla à Caffa l'annoncer aux Génois, et il y fut reçu avec le plus grand plaisir, avec de « grandes démonstrations d'honneur », des félicitations étant présentées au prince qui entendait inviter ainsi au commerce de sa nouvelle possession [2].

Dès 1463, par une cession tacite, Étienne avait Hotin, où il établit comme burgrave Goian [3].

Le pays était ainsi complété.

[1] J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 189.

[2] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, 43: « uno per lo qualle el dicto vaivoda n'avisa che l'avia preizo Licostono, fecemo prezenti e honore grande, e con lei se congratulamo de la soa bona victoria ». Un Georges Volata était à ce moment, à Cetatea-Albă, l'ami des Génois; *ibid.* — En cette même année le territoire « Themeskez » du Banat se trouvait entre les mains des Turcs; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 165.

[3] J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 78, n° XLVII (an. 1464). Dans Iorga, *Ist. lui Ştefan-cel-Mare*, p. 103, est cité un document de septembre 1463.



Fig. 17. — La princesse Eudocie, femme d'Étienne-le-Grand.
Fresque de l'église de St. Nicolas de Jassy.

CHAPITRE III

POUR LA LIBERTÉ DE LA MOLDAVIE CONTRE LA ROYAUTÉ HONGROISE

C'est maintenant une époque de calme, qui ne dure cependant que deux ans [1]. A cette époque meurt, en 1466 ou 1467 [2], la princesse Eudocie de Kiev, sœur de ce prince lithuano-russe, fier de son cheval et de son arc, qui, fils d'un Olelko, s'intitulait « le Tzar Sémen », le mariage d'Eudocie avec Étienne ayant été célébré le 5 juillet 1463 [3]. Elle lui donna une fille, Hélène ou Oléna, qu'attendait en Russie moscovite, à laquelle elle était reliée par la race de sa mère, un avenir si grand et une fin si malheureuse. Sur les murs de l'église de Jassy dédiée à St. Nicolas on voit, dans sa longue robe à fleurs vertes, cette maigre et pâle petite figure sous une couronne magnifique comme celle des reines.

Des rapports d'Étienne avec une Maruşca [4] était déjà né cependant un héritier, qu'il avait fait nommer d'après Alexandre-le-Bon.

Pendant tout ce temps, l'armistice avec les Turcs ayant pris fin, le roi Mathias avait commencé une campagne longue et difficile en Bosnie, qui avait réussi à établir dans la capi-

[1] J. Bogdan, *Doc. Mold.*, I, p. 105.

[2] Mais, en 1466, le consul de Caffa, Georges de Reza, le trouvait à son retour vers Gênes « cum gente d'arme [e] exercito »; Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 44.

[3] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 37. Pour sa mort, J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 145. Pour la famille, Długosz, 2-ème éd., XIV, p. 547.

[4] Il n'est pas impossible que ce soit cette fille de Michel Misici, à laquelle, en 1466, on confirme trois villages; J. Bogdan, *Doc. Mold.*, I, pp. 107—109, n° LXIV.

tale de cette nouvelle province hongroise Nicolas de Ujlak, l'ancien compagnon dans le Voévodat de Transylvanie de Jean Hunyadi, en tant que vice-roi de Bosnie.

Pendant tout ce temps, la Transylvanie, où, dans les villes même, l'élément roumain avait commencé à s'élever, le juge Mathieu d'Orăștie ayant été élu en 1466 par toutes les trois nations des citoyens, « Saxons, Hongrois et Roumains » [1], reste sans celui dont le père avait été jusqu'à la fin de ses jours un Transylvain, relié à la Transylvanie. Même les relations avec la Valachie n'ont plus l'importance de jadis. Celles avec la Moldavie paraissent n'avoir jamais été trop étroites sous le nouveau règne. La province transylvaine se sentait abandonnée, en décadence, et elle souffrit encore plus douloureusement du poids des nombreux impôts que rendait nécessaires la lutte reprise contre les Turcs.

Mathias avait envoyé prendre soin de ces frontières, vers lesquelles ne s'étaient plus tournées les attaques des Turcs, Radu étant un modèle de tributaire soumis et Étienne lui-même suivant la norme établie par Pierre Aaron envers l'Empire Ottoman, le comte Jean de Sankt-Georg et Pösing. Après peu de temps, celui-ci rétablit une autorité qui, depuis si longtemps, était presque inexistante. Réunissant dans sa personne le Voévodat et la domination, comme comte, sur les Szekler, il introduisit aussi un ordre militaire, appelant les Saxons des sept districts à leur devoir de défense, chaque fois que, — comme en automne de l'année 1466, quand on croyait qu'Ali-beg avait passé par Vidine et qu'il venait vers Câlnic, de sorte que le Voévode se préparait à marcher vers Hațeg —, il lui semblait que les Turcs danubiens sont prêts à faire une nouvelle invasion. A la diète de Turda, il avait fait voter cette décision et il entendait l'imposer sous peine « de la perte de la tête et de la fortune »[2].

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 60, n° CIV = N. Densusianu, loc. cit., II², n° CXXXIII. Voy. les nouvelles transmises par les habitants d'Orăștie sur les mouvements des Turcs; *ibid.*, p. 169, n° CXLIX.

[2] *Ibid.*, pp. 61—62, n°s CVI—CVII. Voy. aussi *ibid.*, p. 62, n° CVIII.

De son côté, le roi se sentait maintenant, après ses succès de Bosnie, vrai héritier de son père. Un idéalisme de croisade lui était suggéré comme but, alors que les deux princes roumains étaient déjà d'accord avec les Turcs. De Bude, au mois de mai, invoquant une provocation en Serbie de la part de Mahomet II, qui voulait commencer une grande offensive conduite par lui-même, Mathias appelait les Saxons de Transylvanie à la « défense de toutes leurs forces de la patrie et de la foi [1] ». L'époque de Jean Hunyadi paraissait être revenue. Mais, au lieu de chercher le Sultan dans le pays des Brankovitch, le roi eut à étouffer une révolte des Saxons, qui, ruinés dans leur avoir et dans leurs personnes par des campagnes pour des buts qui ne les intéressaient pas, avaient pensé faire de leur conational allemand, ce capable Voévode du pays, un roi de Transylvanie, et par la Transylvanie.

Après cela, dans une assemblée réunie sur une base fixée antérieurement, les trois ordres du pays décidèrent de résister à Mathias, jusqu'au moment où leurs libertés seront restituées, et, jusque là, d'obéir au Voévode Jean et à son camarade, Berchtold Eldesbach, autre Allemand, et, également, aussi aux comtes du district [2].

Benoît Roth donna le signal d'une révolte pareille à celle qu'avait vaincue si difficilement, un siècle et demi plus tôt, Charles-Robert. Des Hongrois l'appuyèrent, comme ce Pierre Gereb qui tenait en gage de la couronne le gros village de Răşinari et qui perdit, non seulement ses possessions, mais aussi sa tête [3]. Il y eut même des Allemands de Zips qui crurent le moment venu de se détacher de la Hongrie proprement dite. L'Autrichien qui avait trouvé que la Transylvanie avait assez de force pour se défendre seule, accepta

[1] *Ibid.*, pp. 62—63, n° CIX.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II, p. 172 et suiv., n° CLIII. Pour cette révolte aussi *ibid.*, pp. 177—178, n° CLVII. La punition de Pierre Gereb, auquel on prend Răşinari pour le donner aux gens de Sibiiu; *ibid.*, pp. 178—179, n° CLVIII.

[3] *Ibid.*, pp. 64—65, n° CXII. Voy. note précédente.

d'être roi, dans le pays où, depuis 1462, l'avait mené le sort et à la conduite duquel il s'était habitué.

Mais Mathias avait avec lui, sinon une noblesse que nous ne voyons pas participer à ses guerres, au moins des mercenaires de l'espèce du Tchèque Giskra, avec lesquels il pouvait tout faire. Il aurait rassemblé donc à la hâte, étant par hérédité, bon soldat, non moins de 8.000 cavaliers et de 4.000 gens de pied. Le rival qu'on lui avait préparé se retira aussitôt, la ville de Braşov se montra fidèle, et en fut récompensée [1], les gens de Sibiiu seuls paraissant disposés à résister. Vainqueur sans avoir combattu dès le mois d'août, le roi se trouvait à Cluj pendant les derniers jours de septembre, et Sibiiu elle-même dut l'accepter un mois plus tard. Il passa par Sighişoara en novembre et descendit à Braşov, où il devait prendre une grave décision.

Elle ne pouvait guère être contre le Valaque Radu, qui s'était montré, sous ce rapport comme sous tous les autres, totalement passif, mais contre celui dont il croyait avoir découvert les liens avec les rebelles, maintenant punis, en dehors du pillage dans le pays des Szekler et du refuge accordé au vaincu [2]: le Moldave. A la place d'Étienne-le-Grand, qui n'avait nullement montré se rendre compte du voisinage d'un prince si puissant et si fier, bien qu'il eût seulement vingt-cinq ans, il voulait établir Pierre Aaron, qui depuis longtemps était abrité chez lui [3], et celui-ci, plein d'espoir d'être rétabli, aura été le conseiller principal d'une campagne qui devait si mal finir. De fait, revenu de Chilia, Étienne avait récompensé en décembre 1465 le burgrave de cette place, qui était son propre beau-frère Ésaïe [4], auquel s'ajouta ensuite Bucium, alors qu'à Cetatea-Albă il n'y avait que Zbierea [5].

[1] *Ibid.*, p. 65, n° CXIII.

[2] Lettre de Mathias à Casimir; Fraknói, *Matyas király levelei*, I, p. 212. Lettre de George Podiebrad à Mathias; Teleky, ouvr. cité, XI, p. 306.

[3] Il l'avait demandé au Voévode de Transylvanie; Hurmuzaki, II², p. 41, n° V.

[4] J. Bogdan, *Doc. Mold.*, I, pp. 91—92, n° LVIII.

[5] *Ibid.*, p. 106.

Il avait fait entrer Chilia dans le système de commerce du pays et avait commencé à exploiter les lacs voisins [1]. Rien dans les documents d'Étienne de cette année ne peut faire supposer une immixtion de sa part dans les troubles de cette Transylvanie qui, par orgueil, n'avait pas trop l'habitude de demander dans ses affaires l'avis des Roumains voisins. Au mois de juin 1467 il est à l'Est du pays, à Bârlad [2]. En septembre et en octobre, on le trouve à Suceava, faisant une donation au couvent de Humor [3].

Mais il n'aura pas été étonné, d'après les nouvelles que pouvaient avoir les princes de Moldavie, ainsi qu'on l'observe, pour une époque plus récente, par la voie de Câmpulung, par la région de Vrancea, d'apprendre que le roi voisin se dirige, à une époque si peu propice à la guerre, dans des régions de montagnes, de hautes collines et de vallées dangereuses, vers les défilés du pays des Szekler.

Mathias passa par Oituz, dès la fin de l'automne [4]. Après une série de rencontres avec Étienne lui-même, qui suivait de près l'ennemi, il donne le 29 novembre un document daté de Trotuș [5], dans une région où on rencontre un monde étranger, avec des noms comme Ungurean, Furău (Forró), Izvanet (le Petit István) [6]. Il avait avec lui naturellement Giskra, puis le nouveau Voévode de Transylvanie, Jean Daróczy, Étienne Báthory [7] qui remplacera bientôt celui-là, un

[1] *Ibid.*, pp. 95—96, n° LX.

[2] Costăchescu, *Doc. Mold. de la Ștefan-cel-Mare*, pp. 68—69, n° 16.

[3] J. Bogdan, *Doc. Mold.*, I, pp. 120—121, n° LXXII; pp. 122—123, n° LXXIII (voy. aussi un burgrave à Dorohoiu, Șandru).

[4] *Acta extera*, V, pp. 341—342. La lettre d'Étienne, que nous reproduisons plus bas, parle de « quarante jours » comme durée de la campagne de Mathias jusqu'à la bataille finale. Les rencontres dans les montagnes d'après la même lettre; éd. de M. P. P. Panaitescu, qui l'a découverte, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XV (1934), pp. 69—70; notre édition, corrigée d'après une photographie originale, dans la *Rev. Hist. du Sud-Est eur.*, 1894, pp. 251—253.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 177, n° CLVI; cf. II, p. 4, n° V; Cf. aussi Élie Minea, dans les *Cercetări Literare*, X—XII (1934—1936), p. 94.

[6] J. Bogdan, *Doc. Mold.*, I, pp. 92—93, n° LIX.

[7] Il est mentionné au cours de la campagne; *Mon. Hung. Hist.*, IV, *Dipl.*, II, p. 222.

noble Transylvain d'origine paysanne, fils de Ban, Nicolas Banffy [1], et Michel Apaffy, auquel il avait depuis peu pardonné et de la race duquel surgiront des princes transylvains [2], enfin des contingents saxons, d'après le nouveau règlement militaire. Les mêmes bourgeois saxons seront appelés dans le camp d'Orăștie contre une éventuelle attaque d'Ali-beg et enfin par un nouveau Voévode transylvain, Jean Pongrácz et son associé, le vice-Voévode Dominique Bethlen [3]. Naturellement il n'y avait aucun des Roumains, dont le grand rôle militaire n'avait pas été conservé par ce roi à demi Roumain [4]; en échange, des éléments de noblesse de la lointaine Hongrie, avec le Palatin, avec l'évêque de Pécs, avec le successeur de Nicolas de Gara, Jean, avec un Ladislas de Kanizsa, auxquels tout paraissait nouveau dans ces régions.

Les villes moldaves étaient cependant vides. On brûlait, comme à Roman, où l'armée resta entre le 29 du mois et le 7 décembre, le lendemain du jour de Saint Nicolas, les fortifications en bois. À Neamț on ne voyait aucun défenseur. On arriva ainsi à l'ancienne ville saxonne de Baia, jadis résidence des évêques catholiques, près de l'église gothique d'Alexandre-le-Bon et avec un monde de marchands qui parlaient encore, écrivaient et sculptaient en allemand, monde qui se sentait diminué par des donations comme celle qu'Étienne fit au couvent de Moldovița, en ce qui concerne, par exemple, le droit d'avoir des cabarets. Il sembla à Mathias, qui avait fait creuser des fossés de défense, qu'il pourrait

---

[1] Pour ses mérites, Fraknói, ouvr. cité. Pour un Roumain, Jean Ungur, N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 261.

[2] *Ibid.*, pp. 177—178, n° CLVII (cf. *ibid.*, pp. 186—187, n° CLXIX). On conserve comme apanages possibles pour les Roumains Făgăraș, Amlaș et Valea Rodnei; *ibid.*, p. 179, n° CLIX. Pour le sort de Făgăraș, restitué à Gereb en 1471, *ibid.*, p. 201, n° CLXXXV. Puis il est cédé de nouveau aux Saxons (avec le village d'Amlaș); *ibid.*, pp. 22—23, n° CC (aussi comme récompense pour ce qu'ils avaient fait contre les Roumains).

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 66—67, n^os^ CXV—XVII.

[4] Mais à Severin était le Ban roumain Michel Zaic; N. Densusianu, *loc. cit.*, II, p. 170, n° CLV. D'autres Roumains, Jacques Marga et Șandrin Șișman; *ibid.*, pp. 197—198, n° CLXXXI. Un riche Jean le Roumain, à Dej, avec quatre terres dans le comté de Doboka; *ibid.*, pp. 200—201, n° CLXXXV.

bien passer tranquillement les fêtes du Noël dans cette localité de sa confession. De fait, il commença les festins, au milieu de ce qui lui semblait être un triomphe militaire contre un pays qui, par le manque de toute résistance, manifestait sa soumission parfaite. Le prince Pierre, qui l'accompagnait, savait bien que Suceava était tout près, cette capitale d'où il manquait depuis douze ans.

Un marchand hongrois annonça cependant au cours de la nuit du 14 au 15 décembre que les forêts d'alentour étaient remplies de troupes moldaves. Après quelques heures, on vit combien utile, mais trop tardif, avait été cet avis. Étienne avait suivi l'exemple donné par Vlad le Valaque: se retirer devant l'ennemi, mais non sans le harceler sans cesse et puis se lancer dans une attaque de nuit par surprise, à la lumière des torches.

Les boïars descendirent de cheval et, réunis aux paysans, frappèrent le grand coup. Un combat désorienté eut pour seul but la conservation de la personne du roi; mais deux flèches l'atteignirent dans le dos et il fallut le transporter sur un brancard. A travers des difficultés sans nombre, une armée complètement démoralisée dut donc chercher son chemin de retour au moment le plus dur de l'hiver [1].

Satisfait de se voir de nouveau à Braşov, le vaincu récompensa les gens de cet endroit pour ce qu'ayant versé leur sang dans la lutte contre des ennemis qu'il ne nomme pas, ils ont résisté jusqu'au bout [2].

Voici maintenant de quelle façon se réfléchit dans l'âme du vainqueur, par sa lettre au roi de Pologne, dictée visiblement par lui-même, qui avait chassé complètement ses ennemis, cet exploit vraiment admirable [3]:

« Il y a quelques jours est venu contre nous le roi de Hongrie, Mathias, avec une grande force et une armée variée, contenant beaucoup de seigneurs, et il a envahi le pays

[1] Description dans Bonfini, éd. 1690, pp. 396—397. Document chez Teleky, ouvr. cité, XI, p. 306 et suiv. Cf. G. Brătianu, dans la *Rev. Ist.*, V, p. 216 et suiv.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 65, n° CXIV.

[3] Documents royaux en rapport avec l'expédition dans Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 175—176, n° CLIV. Voy. aussi Mihályi, *Dipl. maramureşene*, p. 498.

à travers les montagnes, du côté de Trotuș. Et l'ayant appris, avec l'aide de Dieu et avec la fortune de Ta Majesté, nous avons rassemblé tous nos gens et nous avons marché pour les rencontrer. Nous les avons trouvés par les montagnes, nous avons combattu contre eux en champ ouvert et près des rivières et partout où il a été nécessaire, parce que, cher roi, cette armée était forte. Et eux, aussitôt qu'ils sont arrivés à Trotuș, entrant par les défilés de la montagne, ils ont pillé et dévasté et brûlé de la façon la plus cruelle, mettant le feu aussi aux villes, et tuant les enfants, et profanant les saintes églises, et commettant beaucoup de crimes, qui non seulement ne peuvent pas être exposés, mais qui dépassent l'imagination et que les Infidèles eux-mêmes n'auraient pas commis aujourd'hui: ni les Turcs, ni les Tatars. Ils ont brûlé Trotuș et Bacău et la ville de Roman, et ils ont passé plus loin. Et nous les avons suivis: nous avons combattu contre eux jour et nuit, à chaque moment, pendant quarante jours entiers. Et de nouveau ils ont avancé vers Neamț et Baia, et ils ont brûlé Neamț et tant de possessions utiles d'où nous tirions notre nourriture et d'où nous prenions ce qu'il faut *pour le kharadch des Turcs*. Et puis ils sont arrivés tout droit sur la montagne, à un marché qui s'appelle Baia, et ils ont commencé à fortifier. Nous sommes venus, et nous les avons attaqués, et nous nous sommes fixés à un lieu plus bas, entre deux rivières, la Moldova et le Șomuz. Et, pendant le même jour, vers le coucher du soleil, le 15 décembre, avec l'aide de Dieu, avec la fortune de Ta Majesté, nous avons fait descendre de cheval tous nos boïars et toute notre armée, du plus petit au plus grand, et nous nous sommes avancés à pied, et nous les avons frappés. Et la guerre a commencé entre nous du soir, durant jusqu'à l'aurore. Nous avons combattu avec nos bras et, seigneur roi, la grâce de Dieu et la fortune de Ta Majesté ont été avec nous. Et sous notre épée tombèrent beaucoup de têtes, de hauts dignitaires, de capitaines de l'armée, de grands braves dont nous ne pouvons pas énumérer tous les noms. Et nous avons blessé le roi de Hongrie lui-même, de trois blessures mortelles, et il ne pourra pas survivre. Et une autre armée est

tombé sous notre épée, dont nous avons ordonné aux nôtres que les corps soient accumulés en monticule au nombre de 7.000, et il y en a beaucoup dont les ossements n'ont pas été apportés. Et ils ont placé le roi sur un brancard, et d'autres princes aussi, et ils se sont enfuis avec eux au-delà des montagnes. Et beaucoup de gens viennent vers nous qui disent que le roi est mort après peu; mais nous ne pouvons pas savoir la vérité: s'il vit ou s'il est mort. Et nous leur avons pris tous les chars et les tentes et toute espèce de canons, d'engins et d'arquebuses grandes et petites, tout, remerciant Dieu. Et tout ce marché de Baia est brûlé » [1].

La noblesse était intervenue, du reste, auprès de Mathias, lui reprochant cette campagne de Moldavie qui aurait été faite, d'après eux, pour établir comme prince un Berindei, le priant de ne plus tenter une nouvelle expédition [2].

La chronique du pays écrit ainsi, avec une modestie chrétienne, sur ce qui avait été accompli à Baia: « En l'an 6975, se leva le roi de Hongrie, du nom de Mathias, et il est venu à Totruș avec toutes ses forces hongroises, en novembre, le 19; le 29 du même mois de novembre, il est arrivé au marché de Roman et le 7 décembre il a incendié ce marché, et il est arrivé à Baia. Le 12 du mois de décembre, lundi vers mardi, la protection de Dieu a été avec le Voévode Étienne, et il a attaqué pendant la nuit les Hongrois à Baia. Et Dieu les a donnés entre les mains du Voévode Étienne et de son armée, et une grande multitude d'entre eux a été tuée. Et alors le roi a été blessé d'une flèche pendant le combat. Et, de la sorte, ils sont revenus couverts de honte par un autre chemin, plus court. Et il n'en a pas été ainsi qu'ils, le pensaient, mais d'après la volonté de Dieu le Père, qui soutient tout » [3].

---

[1] Étienne avait annoncé qu'auparavant les Polonais lui avaient promis le secours dont maintenant il sent encore plus le besoin. « Les Polonais sont des gens un peu lourds, si on ne leur donne pas des conseils d'en haut *(de longinquo)* ». Il ajoute des plaintes concernant le traitement de ses gens par les officiers polonais des frontières.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 188—189, nº CLXXI.

[3] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 38. Le même, *Cron. Mold.*, p. 145. Cf. la

La chronique de Putna mentionne aussi ceux parmi les ennemis qui brûlèrent dans les maisons incendiées. Enfin la version valaque (Górka) ajoute quelques détails, du reste tout à fait confus, avec une défaite passagère d'Étienne, qui doit se racheter, et avec une intervention des Tatars, qu'il fallut chasser; mais le roi ne peut retirer aucun de ses canons, restés dans la montagne.

Poursuivant les fuyards, le pays des Szekler fut de nouveau pillé, ainsi que le montre la chronique et, pris dans son dernier abri, Pierre l'exilé finit décapité [1].

Le 5 février 1468, Étienne était à Suceava [2],— lui et pas ce Pierre. La plupart des boïars se trouvaient autour de lui, mais les burgraves ne figurent pas comme témoins: ils travaillaient sans doute à refaire et à fortifier leurs cités. En automne à peine les trouvons-nous à leur place, mais à Chilia le second burgrave est un homme nouveau, Bâlcu [3].

Avec le voisin royal de l'Ouest, Étienne en avait fini pour longtemps: occupé ailleurs par l'agitation qui le distingue et qui ressemble si peu à la ligne si immanquablement droite de son père, pris de la passion de se chercher de nouvelles terres et un autre éclat de gloire, le roi de Hongrie ne pensa à aucune vengeance, se rendant compte quelles difficultés il devait rencontrer de la part d'un homme qui était maintenant prévenu. Il avait fait brûler un pays pauvre, et cela lui suffisait. Il pouvait considérer ceci comme une victoire et, de fait, il a permis que soit présentée de cette façon une expédition malheureuse. En ce qui concerne le voisin de l'Est, Étienne saura retarder l'hommage qu'il sentait, dans son âme roumaine, autrement que beaucoup des Occidentaux, plus habitués à s'agenouiller et à faire ployer leur étendard en signe d'humiliation. En faisant ceci, il put, du reste, se rendre

---

Chronique moldo-polonaise; *ibid.*, p. 175. Cf. le récit de Długosz, 2-ème éd., XIV, pp. 495—497.

[1] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 38; Długosz, *loc. cit.*, p. 525.

[2] J. Bogdan, *Doc. Mold.*, pp. 125—126, n° LXXIV.

[3] *Ibid.*, n°s LXXV—LXXVI.

compte combien était utile pour lui l'alliance avec cette Pologne, trop peu organisée au point de vue militaire pour pouvoir défendre elle-même sa sécurité.

D'autres fois aussi des Tatars avaient traversé la plaine polonaise d'un bout à l'autre pour arriver par dessus le Dniester et le Pruth en pays moldave, jusqu'à Botoșani. En 1468 on affirmait que la «campagne» des Tatars, du côté de Caffa, n'était pas sûre [1]. En 1469 l'onde de barbarie dévastatrice ne partit pas de la Crimée, dont le nouveau Khan, Mengli-Guiraï, qui n'avait pas déchu encore, lui, un empereur, le successeur de Dchinguiz-Khan, — et les Génois l'appelaient: « notre empereur des Tatars » —, devant l'émir de Constantinople qui prenait des airs de César, avait cru qu'il valait mieux conclure un traité de paix avec les Polonais, et il envoyait aussi des ambassadeurs à Étienne [2]. Les envahisseurs qui se jetèrent maintenant sur la Moldavie appartenaient à la horde de l'Est, rebelle à l'autorité du Khan de Crimée. Son chef, un « empereur » de concurrence, était Mamaï, que les Polonais appelaient Mamak, — un grand nom qu'on trouve chez un souverain de la Horde d'Or elle-même vers la fin du XIV-e siècle, — et les bandes étaient conduites par le fils de celui-ci, Éminek.

Étienne avait maintenant une armée permanente autour de lui, et les « curteni », les boïars, qui ne sont plus nommés d'après leur propriété comme jadis, restaient en grande partie, naturellement en dehors des burgraves, autour de leur prince. Il lui fut donc facile de former un corps de revanche. Il pénétra en Bessarabie jusqu'à Lipnic, où le propriétaire avait été le boïar Vâlcea à l'époque d'Alexandre-le-Bon [3]. Ici les Tatars furent rejetés au-delà du Dniester.

Les prisonniers qu'il avait faits selon leur coutume furent délivrés, mais parmi les Tatars eux-mêmes quelques-uns tombèrent en captivité, Éminek aussi.

[1] Iorga, *Acte și fragm.*, III, p. 43.

[2] *Ibid.*, p. 44.

[3] Oulianitzki, *Matériaux pour l'histoire de la Russie, des Pays Roumains et de la Turquie, aux XIV-e—XVI-e siècles*, Moscou, 1887 (en russe), p. 50.

La chronique de Putna raconte cet incident en peu de lignes de cette façon: « En l'année 6968, le 20 août, une grande multitude de Tatars vint, et le Voévode Étienne les battit dans la forêt de Lipnic, près du Dniester » [1]. Des détails plus étendus sont donnés seulement par le Polonais Długosz [2], qui met en rapport cette bataille de Moldavie avec le pillage des Tatars en Pologne même.

Le Khan essaya de regagner Éminek et il envoya au vainqueur des ambassadeurs qu'Étienne, indigné, aurait fait tuer. De pareilles informations de source polonaise doivent être toujours prises avec réserves, bien que sans doute les décisions du prince de Moldavie fussent rapides et impitoyables. Mais il ne se laissa pas gagner par des promesses de paix, ni par les présents qui lui ont été apportés. Enfermé entre les puissants murs de Cetatea-Albă, d'où il put s'enfuir seulement en 1473 [3], Éminek eut le temps de se repentir de l'idée qu'il avait eue d'entrer dans un pays qui savait se défendre [4].

Pour empêcher d'autres excursions de proie comme celle-ci, que, du reste, les Tatars n'osèrent plus entreprendre seuls, Étienne ordonna de construire à Orheiu, dont le nom, venant évidemment de Varhégy, montre seulement l'adoption de ce terme hongrois par les Moldaves, une nouvelle forteresse, petite, mais solide, que ses successeurs n'agrandirent, ni ne changèrent pas, l'ornant, ainsi que le fera Pierre Rareș pour Hotin, et elle reste donc encore dans sa forme primitive, simple et dure. Il y avait dans ces régions une famille de boïars riches, « la vieille dame Gangur » étant mentionnée dans les documents, et il faut en déduire que le boïar Gangur, qui porte le nom du doux oiseau au plumage d'or, fut le premier burgrave de cette Orheiu, élevée comme tour de garde sur le chemin des Tatars. On avait craint aussi une attaque des Turcs dont

[1] J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 145. Il est en rapport avec la consécration du couvent de Putna, sur laquelle voy. plus loin.
[2] 2-ème éd., XIV, pp. 530—532 (où la date est: été de l'année 1469).
[3] Iorga, *Acte și fragm.*, III, pp. 50—51 (comptes de Caffa).
[4] Informations dans Długosz.

la flotte s'était montrée dans la Mer Noire et on croyait qu'elle irait jusqu'à Cetatea-Albă. Mais elle s'arrêta à Sulina. Or, Étienne, qui avait ses rapports continuels avec la Caffa génoise, où nous trouvons, pendant la même année, l'Arménien Agop, et qui aura su que les Roumains des deux pays, et même quelqu'un de cette *Civitas-Alba* moldave, restaient de garde dans la magnifique cité latine de Crimée, y avait envoyé ses ambassadeurs dès avant le raid tatare qu'il pouvait considérer — et c'était aussi l'opinion des Génois de Caffa — comme une prévision, ces Génois eux-mêmes ayant fortifié jusqu'à leur colonie plus lointaine de Cembalo, l'ancien Symbolon des Byzantins [1].

A cette occasion commencèrent des relations aussi avec ce seigneur du château byzantin, — ayant des rapports avec Trébizonde et avec Constantinople, les deux conquises, maintenant, par les Turcs, — de Theodori, lo Todoro pour les Génois, ou, pour les Tatars, Mangoup: Isaac, nom impérial, *dominus Sachi*, tel qu'on l'appelait dans la grande cité voisine, qui, à ce moment, avait souffert un grand malheur dans sa famille et, redoutant ce qu'il croyait l'attendre, envoyait en 1471 ses ambassadeurs en Moldavie [2].

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, pp. 46—48. Cf. aussi O. Górka, *Bialogród i Kilija a wyprawa r. 1492*, dans les *Sprawozdanie* de la Société de Varsovie, XXV (1932).

[2] *Ibid.*, 47, n° 3. Cf. surtout Vasiliev, *The Goths in the Crimea*, déjà cité. Une description de Mangoup, dans le voyage de Montpéreux en Russie: il trouve près du cap des Haïtodor les restes d'un couvent, avec cinq colonnes de marbres, aux chapiteaux en croix. Une autre description est dans le Voyage de l'Allemand Koch. Enfin Molinari, *Lettres sur la Russie*, Paris [1877], p. 260 et suiv. Pour l'état actuel, Alexandre [Mikhaïlovitch], *Einst war ich ein Grossfürst*, p. 137.

CHAPITRE IV

LA MOLDAVIE PENDANT LA JEUNESSE D'ÉTIENNE-LE-GRAND

Dans ces circonstances Étienne put consacrer paisiblement, le 3 septembre, avec tout le clergé du pays [1], son couvent de Putna, qu'il avait commencé, ainsi que les moines le notent avec soin dans leur chronique, dès 1466 [2]. Édifice plus étendu que tous ceux de jusque là et ayant dans sa forme et ses ornements cette synthèse d'Orient et d'Occident qui distingue l'art de cette époque difficile, mais heureuse quant aux résultats.

Pour la première époque, il y avait, à la base, la partie saillante, la «prispa» de pierre grise sur laquelle s'élevaient les lignes de la brique apparente, de différentes couleurs, jusqu'au tore qui ceignait l'édifice et d'où partait une seconde série d'arcades aveugles. Non seulement dans la couleur de cette brique, d'un vernis si brillant, destinée à durer éternellement, il y avait cette polychromie que les Roumains ont toujours tant aimée, la faisant entrer comme caractère principal dans les tissus compliqués des villages, mais à la rencontre des arcs on faisait entrer, par trois, des disques d'émail, jaunes, bruns, rouges, bleus, verts, représentant des animaux bizarres, des êtres au corps de lion, aux ailes d'aigles et à la tête couronnée, correspondant à leur origine asiatique, qui avait passé par la Caffa génoise, de très anciennes images assyriennes, ou seulement les armes du pays [3]. Une petite tour

[1] Chronique de Putna, dans J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 145.

[2] *Ibid.* (4 juin).

[3] Cf. les disques de Tarente, *Rev. Arch.*, 1932, p. 26 et suiv.; De la Blanchère, *Carreaux de terre cuite à figures, découverts en Afrique*; *ibid.*,



Fig. 18. — Église de St. Nicolas de Popăuți (Botoșani).

élégante, qui a été ensuite cachée en partie, étreinte comme le font les petites feuilles pour le calice d'une fleur, par les lignes ondoyantes du toit en bardeaux, emprunté aux Saxons de Transylvanie, représentait, avec sa ligne verticale rapide, en plus petit les mêmes lignes décoratives. Dans celle-ci, soutenue, d'après une technique venue de la même Asie archaïque, par deux polygones qui s'entrecoupent, manquent les cloches, fabriquées ordinairement chez les Polonais, alors que les Valaques les commandaient chez les Saxons de Transylvanie. Le puissant clocher, sans aucun ornement, en même temps tour de garde et de combat, se trouvait dans la ceinture solide des murs d'enceinte.

Les portes et les fenêtres du beau bâtiment devaient leurs lignes gothiques, de meneaux qui s'entrecoupent ou de larges arcs brisés [1], aux artisans transylvains employés par Étienne, de même que par ses successeurs, alors que, pour les pierres tombales, si finement travaillées, qui ont formé à Rădăuți, l'ancienne petite église des fondateurs de la dynastie, un vrai rebord intérieur, à gauche de la nef, on avait fait venir un sculpteur en pierre, mieux exercé, ce « mistr Ian », peut-être plutôt un Tchèque qu'un Polonais, que le grand fondateur a appelé et retenu dans le pays.

A l'intérieur, d'une lumière affaiblie, qui concordait avec le mystère de la liturgie, de même qu'avec l'âme de ces moines séparés du monde, la peinture, en couleurs foncées ou affaiblies par le temps, plutôt dans les tons bleus et violets, gris, d'après des types byzantins qui étaient venus directement de ce monde ou qui avaient passé par la Russie lithuanienne, était due à des artistes étrangers. Le nom de l'un d'entre eux, un Grec de Thessalie, est conservé sur une pierre tombale de l'église de Hârlău, l'ancienne capitale [2].

XI (1888), p. 305 et suiv.; aussi Filov, dans la *Byz. Zeitschr.*, XXX, p. 526.

[1] Des portes pareilles, dans la *Rev. Arch.*, 1909[2], fasc. 11, pl. VIII.

[2] Cf. *Rev. Ist.*, XV, p. 188. Pour l'art en général, Iorga-Balş, *Histoire de l'art roumain;* Balş, *Bisericile moldovenești în secolul al XV-lea*; Salomon Reinach, dans la *Rev. Arch.*, XXXIII (1931), p. 29; Romstorfer, în *Zeitschr. f.*

Après avoir admiré la beauté de cette église de Putna, où il désirait reposer lui-même avec les siens, alors que sa mère, Oltea, étant nonne, avait été ensevelie, sous le nom de Marie [1], au couvent de Pobrata, pas dans l'église même, mais à côté, près du mur de droite, et Eudocie, morte en 1466, avait trouvé une place dans la petite église de Jassy, de proportions réduites, consacrée à Saint Nicolas, Étienne, qui se commandait à Gênes une épée de type moldave (*alla facion velachesca*), que les artisans italiens ne surent pas fabriquer, et il fut si fâché de n'avoir pas été servi [2], se préparait à une guerre de caractère nouveau : celle contre le Valaque Radu.

Il ne peut pas être question de la continuation de la querelle de 1462 ou des résultats de la conquête de 1465, ni de la haine méprisante d'Étienne à l'égard de l'humble client de Mahomet II, ce dernier pouvant être considéré par Étienne aussi comme le successeur des empereurs de Byzance. Des offenses personnelles ne pouvaient pas peser tant chez celui qui était terrible dans sa fureur, mais oubliait rapidement. Ce qui a dû exciter Étienne à commencer cette première guerre de la Moldavie contre la Valachie, alors que jusque là c'était toujours la Valachie qui avait provoqué, *ce fut, ainsi qu'on le voit par les points qui furent visés sans que la campagne fût continuée plus loin, le désir d'écarter la concurrence économique de l'État valaque.*

En effet, celui qui avait fait construire tant de beaux édifices et était le futur héros de la chrétienté orientale, le vrai

die Gesch. der Architektur, V (1912), pp. 81, 96; Podlacha, dans la *Zeitschr. f. christliche Kunst*, XXIV, p. 7; dans l'*Archivum naukowa*, 1912; Diehl, dans *Bibl. de l'Union française, Roumanie*, Paris, sans date. Les peintres russes chez Jagello; Morawski, *Histoire de l'Université de Cracovie*, I, p. 58 et note 1. Pour « mistr Ian », Kozak, ouvr, cité, p. 102. Pour le tombeau du peintre grec, Iorga, *Inscripții*, I, p. 6, n° 7. Les villages du peintre Étienne sont mentionnés en 1445; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 211, n° 57; cf. plus haut, livre I, chap. 1.

[1] Iorga, *Inscripții*, I, p. 61, n° 136.

[2] Iorga, *Acte și fragm.*, III, p. 43. A Suceava il y avait le Génois Conrado del Porto, et *il semble que Jean, le barbier, c'est-à-dire le médecin d'Étienne, qui soignait la blessure reçue à Chilia, était encore un Génois ; ibid.*



Fig. 19. — Couvent de Putna. Vue générale.

et le plus digne successeur de Jean Hunyadi, était aussi un grand administrateur et, sans être injuste à l'égard de son grand-père Alexandre-le-Bon, dont la longue œuvre de consolidation avait été très profitable, c'est à lui, à ce règne qui avançait maintenant vers la seconde dizaine d'années, qu'est due la prospérité du pays, avérée par le grand nom, mentionné dans les documents, et par la grande richesse du logothète Mihu [1] ou par les dons de damas rouge, orné d'or, de pièces de vêtement en « camocat », d'objets en argent et en or, que fait au couvent de Moldovița, en 1462, ce vestiaire Iuga, qui à cette occasion nous fait savoir son vrai nom, qui était Ignace [2].

Les villes s'étaient consolidées. Celle de Roman apparaît avec tout un Conseil municipal d'après la mode germano-polonaise, qu'on sent aussi ailleurs. Il est question des *riadți* de là, c'est-à-dire les *radcy* des Polonais, qui correspondent aux *Räte* des Allemands [3]. Certainement le maire était appelé, comme plus tard, *voit* (de l'allemand *vogt)*. Des Grecs sont mentionnés aussi dans le nom d'un village près de Suceava (Greci) [4], et les Russes de Pologne y avaient aussi un prêtre pour leur colonie [5]. La petite bourgade qui s'appelait Piatra-lui-Crăciun [6] (« le rocher de Crăciun ») devient une vraie ville, où Étienne fit élever une de ses plus belles églises, de même qu'il l'a fait aussi à Baia.

C'est encore à Baia qu'on trouve un Michel Koler, qui a des relations d'affaires avec Pietro Velluti de Pologne, employé aussi dans des fonctions de douanes dans ce royaume [7]. Les habitants du village de Săsciori, près de Baia, ne sont que les « petits Saxons », d'anciens colons venus de cette Transylvanie, Saxons qui ont laissé jusqu'aujourd'hui des représentants

[1] Pour lequel voy. aussi les documents étrangers rassemblés par J. Bogdan, dans le vol. II des *Documentele lui Ștefan-cel-Mare.*

[2] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 69—70, n° XLII.

[3] *Ibid.*, p. 10.

[4] *Ibid.*, pp. 83—84, n° LII.

[5] *Ibid.*, pp. 48—49.

[6] Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 238.

[7] Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 288, n° XIV.

blonds de leur race [1]. Nous trouvons à Suceava un maçon allemand [2], qui écrit une lettre dans sa langue, ainsi que le font les gens de Baia s'adressant à leurs voisins de Bistrița [3]. A Piatra, une famille étrangère comprend une certaine Tizoana, fille de Conatas (Gonatas), et son fils, Leurinț [4] (c'est-à-dire Laurent). Bien que des règlementations nouvelles eussent diminué le droit des étrangers d'avoir des cabarets [5], certaines villes, comme cette Baia, conservaient encore une partie des anciens privilèges, et il y avait ainsi des fabriques de bière et d'autres installations comme dans l'Orient franc [6]. L'Arménien Cocea *(Cocza)*, de Suceava, entretenait des relations étendues avec l'étranger [7].

Mais naturellement la richesse du pays se montre surtout dans cette Cetatea-Albă dont on parlait dans tout le monde des marchands de l'Orient. Les habitants de Lwów avaient des rapports pour l'achat des marchandises orientales, comme le poivre, avec « Caloiani, le Grec de Weissemborg », d'*Album Castrum* [8] dont les affaires furent continuées par son fils Ducas [9]. Un Giorgio Pollo, Italien, est reçu à Cetatea-Albă l'année précédant la prise de Chilia [10]. Démètre « Walatha » de cette même ville, marchand de poivre,

---

[1] Voy. Costăchescu, *loc. cit.*, p. 187.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 77, n° CXXXIV.

[3] *Ibid.*, p. 78, nos CXXXV—CXXXVI.

[4] Costăchescu, ouvr. cité, II, pp. 409—410, n° 43. Lettre allemande de Suceava, dans Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 11, n° CCIII.

[5] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 16—17.

[6] Cf. Costăchescu, ouvr. cité, II, p. 187; Iorga, *Studii și doc.*, V, Documents concernant les villes, 1.

[7] Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 287—288, n° XIII.

[8] *Ibid.*, pp. 282—283, nos I—II; p. 290, nos XVII—XVIII, XIX; p. 292 et suiv. Calian, Călienești (village), chez Costăchescu, ouvr. cité, II, pp. 73, 85, n° 28. De fait c'est d'ici que vient le nom, si largement répandu à la campagne, de Călin. Le grand boïar Manuel était appelé: « le Grec »; *ibid.*, p. 281. Voy. aussi *ibid.*, p. 317.

[9] Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 292, n° XXVII; pp. 292—293, nos XXVIII—XXIX (avec son père; cf. aussi *ibid.*, p. 293, n° XXX); p. 294, n° XXXVII.

[10] *Ibid.*, pp. 287—288, n° XIII. Voy. aussi Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.*, V, pp. 326—328.

en rapport avec les bourgeois de Lwów en 1469, était cependant certainement Roumain, d'autant plus qu'on l'appelait aussi « Dimitraş, fils de Jurj » *(domini Jurgii Walata)*. Il avait comme agent l'Arménien Nigel [1]. Un Dorino Cattaneo était maître de la Chambre et douanier de la Moldavie et avait des rapports avec Julien Gibleto de Caffa, qui consignait ses affaires dans « son registre » [2]. Le commerce se faisait en payant avec des *orts*, mais aussi avec des florins de Hongrie [3], et certainement avec de la monnaie de Caffa. Non seulement des marchands de plusieurs nations circulaient de ce côté, mais le burgrave lui-même, Hărman, neveu d'Oţel, vendait des marchandises d'Orient à l'Arménien Callinique, de Lwów, et employait, en 1479, comme agent ce célèbre Mihul, qui était maintenant chancelier de la Moldavie [4]. Le commerce du poivre entre Italiens et Grecs se rencontre du reste aussi en Valachie en 1469 [5].

L'État moldave obtenait de ces relations de commerce étendues ce qu'il lui fallait pour ses fortifications et ses guerres. Il avait cependant aussi des revenus que l'État valaque n'avait pas osé atteindre, étant plutôt comme une présidence patriarcale des libertés locales. D'un bout du pays à l'autre, sous le vestiaire Iuga, qui était resté à sa place, on recueillait les orts ou zlots, en dehors des régions, du reste étendues et s'étendant sans cesse, grâce à la piété d'Étienne lui-même [6], comme à celle de ces prédécesseurs, de l'immunité des

[1] Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, pp. 288—289, nos XV—XVI; p. 290, n° XVII. On le voit aussi en rapport avec des Valaques et des Brassoviens; J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 196, nos CLXI—CLXII.

[2] Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, pp. 287—288, n° XIII.

[3] *Ibid.*, p. 288, n° XV; p. 289, n° XV a.

[4] *Ibid.*, p. 291, n° XXIII (la parenté avec le boïar Oţel, J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 73—74, n° XLIV; p. 130, n° LXXVI).

[5] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 73.

[6] J. Bogdan, *Relaţiile*, pp. 288—291, nos XIV—XXI. Même aussi les couvents plus pauvres. Celui de Fântâna Horgăi; Bogdan, *Doc.*, I, p. 26. Celui de la nonne Madeleine; *ibid.* Le couvent du côté de Bârlad; *ibid.*, p. 134. Celui de Vişnovăţ; *ibid.*, p. 145 (avec l'hégoumène ou « pope » Cyprien); *ibid.*, p. 148. Pour Pobrata dès 1459; *ibid.*, p. 29, n° XVII. Voy. aussi le chapitre final du volume précédent.

couvents; à cela travaillaient les différents agents du Trésor: pour le *jold* (la solde) des armées [1], pour l'*iliș*, le *sulgiu* (qu'on prenait sur le bétail de boucherie), le *bir* (pour le tribut dû aux Turcs), à côté de la dîme pour toutes espèces de produits (pour le vin aussi), de même qu'en Valachie, si ces revenus n'étaient pas cédés à quelque boïar. Tout cela sans la *tretina* (contribution d'un tiers), les blocs de cire réservés au prince [2], les amendes *(gloabe* [3]*)*, les *pripasuri* (c'est-à-dire le paiement pour les bêtes qui s'étaient égarées; ceux qui recueillaient ce revenu s'appelaient les *pripășari)*. Les gens de la campagne étaient obligés de travailler sans recevoir un paiement, non seulement aux cités, mais aussi aux moulins du prince, et, dans le compte qu'on faisait de leur travail, les *pererubți* étaient chargés des calculs [4]. Nous trouvons dans les villages des *cluceri* (dont le nom vient de *klioutch*, qui signifie en slavon: clef), et des desetnics [5], des posadnics [6], des *osluhari* [7] (en rapport avec le terme slavon qui signifie: *service)*. Les transports se faisaient gratuitement. On gagnait beaucoup aussi à la monnaie, belle à cette époque, qu'on ne commandait plus à l'étranger, ainsi que l'ont fait pendant longtemps les Valaques, mais était fabriquée dans un établissement propre, la *hereghie* (de χαράσσω), par les *heregari* du prince [8].

Cette monnaie était largement répandue dans le pays depuis longtemps, car vers la moitié du XV-e siècle on voit un homme riche tel que le logothète Mihul acheter d'un

---

[1] Aussi Costăchescu, ouvr. cité, II, p. 517.

[2] J. Bogdan, *Doc.*, pp. 16—17, n° IX. Le miel était pesé dans des *berbenițe* ou *bărbânțe*, mentionnées aussi dans des actes de Caffa, chez Vigna, ouvr. cité; cf. J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 9, n° V.

[3] On recueillait aussi des amendes pour des querelles, pour le « jour d'Élie »; *ibid.*, p. 10 (n'est-ce pas l'*iliș* dont l'étymologie n'a pas été encore donnée?).

[4] *Ibid.*, p. 11; cf. *ibid.*, II, pp. 600—601. Le nouveau *grumenic* aussi, en rapport avec l'aire de la récolte, doit avoir un rôle fiscal. Des globnics fixent aussi les frontières; Costăchescu, ouvr. cité II, p. 185.

[5] *Ibid.*, p. 185.

[6] *Ibid.*, pp. 231—235.

[7] *Ibid.*, p. 289. Pour la *posada*, voy. Hasdeu, *Arh. Ist.*, I[1], p. 153, n° 243.

[8] *Ibid.*

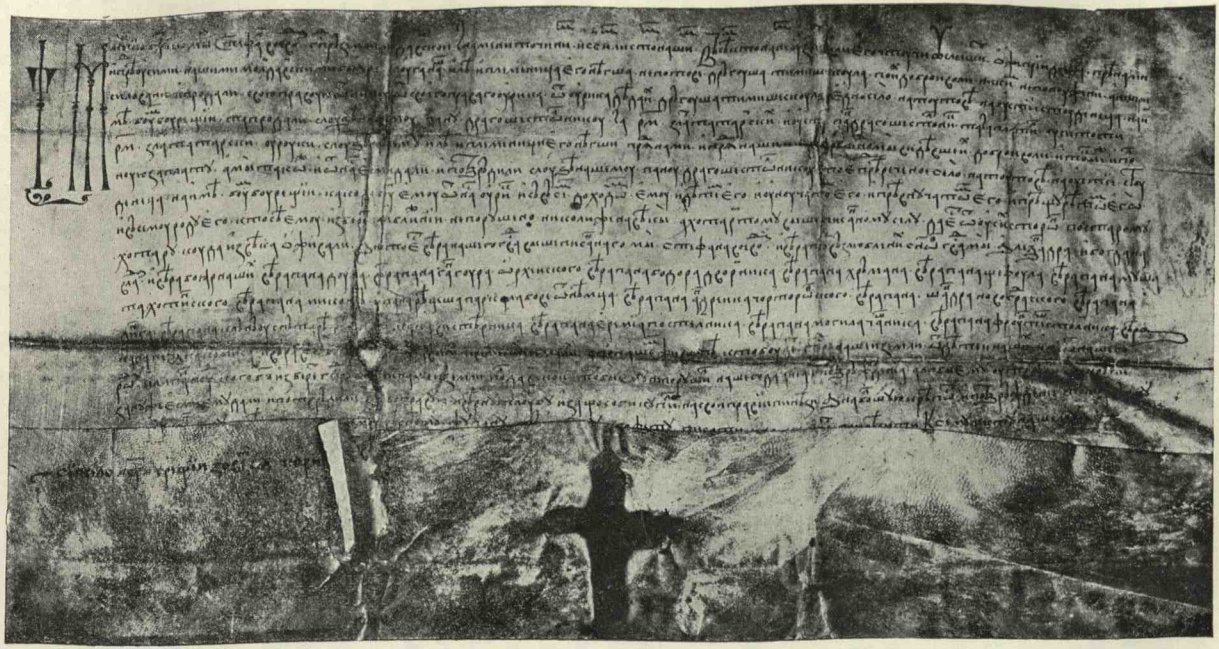


Fig. 20. — Acte de donation d'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie.

grand boïar comme Costea, fils d'Andronic, une terre pour 50 zlots et un cheval [1]. Bien entendu, les zlots « tatars » [2] n'ont rien à faire avec les Tatars eux-mêmes, mais avec la Caffa des Génois, garante d'une monnaie meilleure que celle des Hongrois.

Le fermage des douanes, qui avait été donnée, comme nous l'avons vu, à des étrangers, à des Italiens, comme en Pologne, était cependant la source principale des revenus.

Toute cette noblesse était habituée à se mêler d'affaires. Rien ne peut être plus intéressant que ce dialogue de 1449 entre le burgrave Costea et le maître de la monnaie, le *heregar* Georges :

« Est venu devant nous et devant tous nos boïars Messire Costea le burgrave, ayant dénoncé Georges, le maître de la monnaie, disant : « je t'ai donné en mains 800 zlots d'emprunt comme à un ami; rends-les moi ». Et alors Georges ne s'est pas défendu, disant devant nous : « Il est vrai que tu m'as donné dans ma main des zlots à titre d'emprunt, mais j'ai voulu gagner avec ton argent et j'ai acheté du prince Pierre la douane et la monnaie, et je me suis trompé en ceci, et j'ai mangé l'argent, et maintenant je suis ton débiteur ». Et Messire Costea a dit : « n'ayant pas le devoir de donner de l'argent à d'autres, rends-le mien ». Et Georges s'est arrêté pour répondre : « je n'ai rien comme propriété que le village qui m'a été donné par le prince Étienne en bas de Vasluiu, avec les moulins et la maison que je me suis fait construire à Corni, dans le district de Suceava. Prends-les, Messire Costea, car je n'ai que cela et, si ce que je te dois dépasse leur valeur, au nom de Dieu épargne-moi !». Et alors il y a eu plusieurs discussions, car Messire Costea trouvait que c'était trop peu pour son argent. Puis, à la fin, Georges s'est donné la peine de trouver des hommes bons et il a demandé grâce à Messire Costea pour qu'il se déclare satisfait

[1] Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 218.
[2] *Ibid.*, p. 248.

avec ce village et cette maison »[1]. Et, comme cette demande a été acceptée et confirmée par le prince, on croit qu'il est nécessaire que les marchands de Suceava apposent leur signature; de cette façon on découvre: le douanier Vasilcea, le voït Nichil (Nickel, un Allemand), Serchiz, *voït* des Arméniens, Thomas et « d'autres hommes bons qui ont été témoins ». En échange, un Jean l'Arménien *(Armencioc)*, qui vend des marchandises réservées *(tarcan)*, apparaît, venant d'ailleurs, à Suceava, où il a aussi sa maison[2].

Les villages sont pleins de monde, tous droits héréditaires y étant respectés. Dans les forêts même on recueillait le houblon, les noisettes[3]: on y trouve des fabricants de vaisselle en bois[4]. Des ruchers se trouvent aussi dans la forêt du Tigheciu. On recherchait les colons étrangers: à Lucăcești, le village fondé par l'ancêtre Lucaciu, il y avait des Hongrois mentionnés comme tels[5]. On trouve aussi la mention d'un village de Bulgares, qui existait dans le district de Covurluiu[6], mais plus bas, au-dessus de Chilia, puis à Smil, c'était encore le désert[7]. Les Tatars baptisés, qui jouissaient « du droit des esclaves et du droit des Tatars » et payaient leur tribut sous la forme de mesures (« cloade » ou « coloade ») de grain, sont rappelés d'au-delà des frontières et on les force à accepter « le droit roumain » *(voloski zakon)*[8]. A Hârlău, sont mentionnés comme travaillant aux vignobles les Hongrois: Karlak, Laszló, Tóth István, Sebestyen, Fasekás Imre[9].

---

[1] Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 385. La douane de Tighinea affermée; *ibid.*, p. 407.

[2] *Ibid.*, p. 394, n° 103. C'est lui, probablement Jean l'Arménien, le donateur du couvent de Moldovița, à laquelle il cède une maison à Suceava; *ibid.*, p. 545, n° 137.

[3] J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 32.

[4] *Ibid.*, p. 278, n° XVI,

[5] *Ibid.*, pp. 29—30, n° XVIII.

[6] *Ibid.*, p. 130. Mention aussi des *Ruşciori* (Petits Russiens, Ruthènes), près de Suceava.

[7] *Ibid.*, ѡт пѣстинїѡ на смнѧ. Autre « désert »; *ibid.*, p. 136.

[8] *Ibid.*, p. 140. Cf. *ibid.*, II, p. 143, n° LXXXIV, et p. 598.

[9] *Ibid.*, p. 150.

On n'avait pas encore introduit la coutume de réduire à la situation de serfs, comme les simples « Roumains » de l'autre pays, les voisins *(vecini)*, qui venaient des États où la vie des villageois était plus difficile, comme le pays des Szekler, pour les non-libres, et la Pologne. On mesurait les champs d'une façon précise, avec des *fălci* (faulx), d'origine slavonne, et des *corocine* [1]. Les paysans avaient le devoir d'aller « une fois pour toute la vie » dans l'armée du prince [2]. Ils étaient obligés, comme en Catalogne, de poursuivre les voleurs [3], sans parler de la coutume de rendre responsable tout un village pour un mort qu'on aurait trouvé sur son territoire [4].

Enfin, les chemins étaient plus sûrs qu'à l'époque d'Alexandre-le-Bon, quand Guillebert de Lannoy, qui présente ce « Wiwode Alexandrie, seigneur de la ditte Valakie et de Moldavie », fut volé par des brigands dans le Boudchak [5], mais ils restaient exposés à toutes espèces de bandes étrangères, jusqu'aux Cosaques de la fin du XVI-e siècle [6].

[1] J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 150.

[2] Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 289.

[3] J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 14.

[4] Voy. Iorga, *Documents de droit.*

[5] Chez lui aussi une description de Lwów avec les Arméniens, riche ville où on festoyait et dansait et où on faisait aux étrangers des présents en étoffes de soie. Voy. E. Gachet, *Explication critique des voyages et ambassades de Guillebert de Lannoy*, Bruxelles, 1843. Un « Hue de Lannoy », dans la Chronique de Monstrelet, IV, p. 111.

[6] Voy. le voyage de Fourquevaux, dans Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 34 et suiv.

CHAPITRE V

LA LUTTE POUR L'UNITÉ POLITIQUE DES DEUX PAYS ROUMAINS

L'incendie de Brăila [1] est mentionné seulement en quelques mots par la chronique officielle: « en l'an 6978 (1470), au mois de février, le 27, mardi dans la semaine blanche *(sirni)*, a été pillée Brăila, et dévastée et détruite par le Voévode Etienne » [2]. De fait la ville fut totalement incendiée. C'était aussi un dommage apporté à la Transylvanie, surtout à Braşov, vers laquelle venaient sans cesse les chars chargés de poissons du Danube et qui envoyait par cette voie en Orient beaucoup de ses produits.

L'incendie, mentionné dans un autre document intérieur [3], du marché des laines (Târgul-de-Floci) (16 janvier 1471), où allaient les pâtres transylvains, les Mocans, avec leurs laines, a la même explication et produisit les mêmes résultats.

Le lendemain de la destruction de Brăila, dans un privilège au couvent de Neamț, Étienne avait développé la carte de la région d'où il tirait ses revenus les plus importants: les pêcheries de Chilia, des lacs voisins, celles de

[1] Première mention de Galatz, pour les pêcheries du lac de Brateş, en 1445; Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 235; puis en 1454.

[2] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 38. Mention aussi dans la Chronique moldo-polonaise; Chronique de Putna (« pendant cette année le Voévode Étienne a pillé Brăila et l'a fait brûler »); le même, *Cron. Mold.*, pp. 145, 175 (« pendant cette même année il y a eu la querelle avec Radu, Voévode de Valachie et Étienne lui a incendié Brăila et d'autres possessions »; explication du XVI-e siècle). La version valaque l'accuse d'avoir toléré des actes de cruauté.

[3] Costăchescu, *Arderea Târgului Floci şi a Ialomiţei în 1470*, Jassy, 1935, pp. 1—2.

Cetatea-Albă et d'ailleurs sur le Dniester. Les chemins passaient le Pruth à Ţuţora, plus bas que Jassy, où à Lăpuşna, — un gué « des Moines » étant à côté [1].

Dès le mois de mars 1468, le Voévode de Transylvanie savait que la guerre commencera entre les deux pays roumains et, alors que le vice-Voévode Jean Rhedey accourait à la frontière valaque, l'autre vice-Voévode, Dominique Bethlen, appelait les Saxons à Turda pour partir contre ces Moldaves qui, comme des « brigands », troublaient sans cesse la frontière de la Transylvanie [2].

C'était le commencement d'une longue action qui, par l'inimitié constante, de plus en plus acharnée, contre le prince de Valachie, devait mener, à un moment où le roi Mathias avait d'autres soucis que, du reste, il s'était créés lui-même selon sa coutume, amena Étienne à reprendre le rôle de capitaine de la croisade, au moins défensif, car *il n'a jamais cherché à attaquer les Turcs dans leur propre pays*. La charge lui revenait ainsi de combattre dans cet Orient de l'Europe, où il avait comme appui aussi sa qualité de prince orthodoxe en rapport avec l'Église de Byzance, alors si subjuguée et humiliée, empêchée dans toutes ses liaisons, de sorte que le métropolite de Moldavie Théoctiste a été un vrai patriarche de sa Moldavie.

Pour cette guerre, et surtout pour les suites qu'on en pouvait attendre, Étienne ne devait avoir à sa disposition que des hommes parfaitement sûrs. C'est de là que vient l'acte cruel, unique pendant tout son règne, par lequel, sans tenir compte des services, ni même des liens de famille les plus proches, il fit couper, quelques mois après cette provocation, non seulement les têtes de l'échanson Negrilă et du stolnic Alexis, jeunes boïars, mais aussi celle de son beau-frère, qui avait un si beau passé de guerrier, Ésaïe, maintenant vornic de Moldavie [3].

---

[1] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 143—144, n° LXXXIV.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 70—71, n^os^ CXXIII—CXXIV.

[3] Chron. de Bistriţa, dans J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 38; Chron. moldo-polonaise, le même, *Cron. Mold.*, p. 175. Voy. aussi Górka, *loc. cit.* Ésaïe est mentionné avec ses fils, maintenant d'âge; J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 128.

La trahison de ces trois boïars doit-elle être mise en rapport, du reste, avec une action plus ancienne, du mois de juillet 1468, qu'Étienne n'aurait jamais connue, car, autrement, une punition terrible aurait fait disparaître beaucoup des membres du Conseil princier ? Pierre Aaron était-il encore vivant lorsque les Brassoviens reçurent une lettre mystérieuse dans laquelle on leur parlait de propositions venues de leur part, d'une « intention » de ces amis, de l'ambassade secrète d'un Élie qui apporte « leurs propres paroles ». On y trouve les signatures de: Stanciu, burgrave de Cetatea-Albă, Vlaicu, de Hotin, l'oncle du prince, Zbierea et Buhtea, de Chilia, Goian; puis du logothète Thomas, du stolnic Lucas, du vestiaire Iuga, de Paşco le postelnic, de Thomas Cândea, du comis Neagu, à côté de deux ou même trois parmi ceux qui souffrirent la mort en 1471 [1]. Si on rapproche la liste de ces boïars de celle des documents de l'époque, l'ordre étant le même, ceci serait contre l'hypothèse, si séduisante, que nous avions présentée autrefois. *Ç'aurait été plutôt une tentative d'Étienne d'attirer de cette façon Pierre Aaron entre les mains mêmes de celui auquel ces boïars entendaient rester fidèles.*

Quoi qu'il en soit, il crut qu'il devait changer aussi les burgraves, qui ne lui paraissaient pas sûrs. On conserva donc seulement Gangur à Orheiu et un boïar nouveau, Fete Gotcă, à Roman. A Cetatea-Albă, Lucas et Bâlcu apparaissent à la place de Zbierea et Mârza, à Chilia Neagu et Ivaşcu à la place de Goian et de Pascu; Arbure est burgrave à Neamţ, alors que Bode, après Albu, prit, comme vornic, l'héritage d'Ésaïe, Dajbog, comme échanson, celui de Negrilă [2].

Radu, le Valaque, auquel on n'avait pas rendu ses fiefs de Transylvanie, qui étaient conservés, de même que Rodna, pour quelque agent précieux de la politique royale [3], vécut

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 67, n° CXVIII.

[2] J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 157 et suiv.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II, p. 179, n° XLIX. — Voy. aussi l'explication de Macarius, évêque « galliciensis », auquel Pongrácz permet de fonctionner en Transylvanie (Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 71, n° CXXV), que nous donnions

dans d'assez bons rapports avec la Transylvanie de Pongrácz et des Saxons, confirmant le privilège des Brassoviens le 6 mars 1470, avec la requête que les siens aussi puissent aller jusqu'à Nagy-Várad [1], obtenant même des lettres royales, dans les malentendus, de peu d'importance, qui se présentaient [2]. Cependant, ni à l'égard de ce pays, ni à l'égard de la Moldavie, Mathias ne montrait de trop bonnes dispositions [3]. Lorsqu'Étienne se saisit de Brăila, quelques jours auparavant tout au plus, Radu écrivait aux Brassoviens avec des plaintes contre leur attitude. Il observe que « notre seigneur le roi n'a aucune espèce de paix avec les Moldaves et avec le Voévode Étienne », alors que, ainsi qu'il l'a appris par ses gens, eux « ils ont la paix et la bonne entente avec le même Étienne Voévode », entretiennent ses espions, lui vendent des armes « et tout ce qu'il lui plaît et même beaucoup de marchandises lui sont données sans payer *(pro honore)* ». Et ils ne montrent pas de reconnaissance à l'égard de lui, Radu, qui les a défendus lorsqu'ils avaient conspiré avec Pösing contre le roi: « Rappelez-vous ce qu'on vous a fait lors de l'affaire du

---

autrefois *(ibid.*, p. 71, note 2), devant les constatations de notre article, *O episcopie de suprimat: cea de la Galați (Făgăraș)*, dans la *Rev. Ist.*, 1924, pp. 178—179 Pour les rapports avec les Valaques, Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 72, 73.

[1] Voy. J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 107—108, n° LXXXIII. Peșciani Michel, envoyé par les Brassoviens chez ce prince pour une pacification, n'est pas un homme de Pest, mais de Peșceana, en Transylvanie, un noble Roumain; *loc. cit.* L'envoyé du nom de фржнка de ce prince n'est pas un Roumain portant le nom de Frâncu, mais un « Franc », n'est-à-dire un Italien; *ibid.*, p. 109, n° LXXXIV. Radu défend seulement l'exportation des renards et des lynx; *ibid.*, p. 108.

[2] Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 68 et suiv. La lettre adressée aux gens de Sibiiu, le 20 juillet 1468, resterait inexplicable à cause du passage: « ego Radul genitor wayvoda domini nostri parcium transalpinarum et alii judices de predicto Repcz, vestri amici et fratres toti », si on n'admettait pas qu'elle part — voy. aussi cet *ego*, qui ne peut être que « Io », c'est-à-dire Jean — de Radu lui-même, — « genitor » étant une traduction erronée, — comme « Wayvoda domini nostri parcium transalpinarum », auquel, comme intéressé s'est ajouté aussi le Conseil de Cohalm (« genitor » pourrait signifier aussi « père » des gens de Sibiiu, comme formule d'amitié).

[3] Cf. Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 74—75, n°s CXXIX—CXXX.

comte Jean: après Dieu Tout-Puissant nous sommes ceux qui ont arrangé *(disposuimus)* toutes les affaires *(facta)* que vous aviez à l'égard de Messire le Roi». Quoi qu'il en soit, il ne faut pas au moins tenir dans leur cité « ces espions et ces malfaiteurs » qu'il ne peut plus tolérer. Il était question, croyons-nous, dès lors, de cet exilé Băsărabă, ennemi, non seulement de l'ancien Vlad, mais de toute sa famille, que nous avons vu intriguer aussi autrefois. Autrement lui, Radu, enverra comme ambassadeur au roi, qu'il croit être favorable à son égard, le meilleur émissaire qu'il aura à sa disposition [1]. Au commencement de l'année 1471, s'attendant à une attaque de la part d'Étienne, qui voulait faire disparaître maintenant le prince même qu'il avait appauvri en détruisant ses deux seuls ports, Radu appela au secours les Turcs. Les gens de Sibiiu écrivaient, en janvier, que ces derniers sont maintenant en Valachie et qu'ils ont l'intention de pénétrer aussi en Transylvanie [2]. Le prince de Valachie chercha donc à se venger de cette façon; bien entendu, étant devenu de plus en plus l'homme des Turcs, il ne pouvait attendre aucun secours d'au-delà des montagnes, où, au contraire, le Moldave avait des rapports avec Albert, l'administrateur du sel royal, auquel il envoyait son secrétaire, Grégoire, qui avança jusqu'à la forteresse de Gilău [3]. Il vint probablement seulement avec son armée, recueillie dans le pays, qui ne ressemblait pas à celle qu'avait eue son terrible frère.

Il fut donc facile pour Étienne, auquel chaque boïar, chaque paysan devaient le service militaire, de sortir contre celui qui rassemblait seulement sa noblesse, avec ce qui avait pu être amassé autour d'elle. Le village de Soci — le sens en hongrois est: Fourreurs —, où s'était retirée l'armée, paraît avoir été dans le pays, habité par des Szekler, plus anciens et plus nouveaux, de Bacău [4]. La chronique de Bistrița a sur cette bataille, que nous ne connaissons pas d'une autre façon, cette

[1] *Ibid.* pp. 75—76, n° CXXXI.
[2] *Ibid.*, p. 76, n° CXXXII.
[3] *Ibid.* p. 77, n° CXXXIII.
[4] Un autre à Neamț, chez Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 114.

mention assez large: « En l'an 6979, le 7 du mois de mars, un jeudi, un combat contre le prince Radu, à Soci, a eu lieu, et le Voévode Étienne a gagné la victoire par la grâce de Dieu et avec le secours du puissant Dieu Sabaoth, et il a tué un grand nombre des ennemis, et tous les drapeaux ont été pris, le grand sceptre du voévode Radu a été pris aussi, et beaucoup de braves y furent pris, qui furent ensuite exécutés. Il a laissé vivre seulement deux grands boïars, Mircea le comis et le logothète Stan »[1]. Le premier, portant un nom princier, est peut-être le prétendant, d'origine très discutée, dont s'est servi ensuite Étienne contre certains de ses ennemis valaques.

Deux autres mois suivirent, pendant lesquels Étienne fit les préparatifs d'un compte définitif. Radu prit les mesures de défense qui étaient dans ses moyens. D'un ton familier, « de son camp », il demandait aux Brassoviens des informations politiques: si le Voévode Pongrácz, « notre frère », était allé chez le roi, qui descend ou non en Transylvanie, si Étienne, « son ennemi », vient avec ce Băsărabă, qu'il appelle Laiotă (nom venant de Laiul, le Noir), et il nie que celui-ci pourrait être le fils de Dan II. Il demande s'il est vrai que sous lui se rassemblent les Szekler de Ciuc et d'Odorheiu et d'autres districts [2]. De fait, ces derniers s'entendirent avec le Moldave et, excités par lui, se déclarèrent pour le nouveau roi *in spe* de la Hongrie, Casimir, frère de Vladislav, nouveau roi de Bohême, les deux étant les fils du roi Casimir. Car c'est pour la couronne de la Bohême, puis de sa propre Hongrie, que Mathias avait rompu le long armistice avec cette Pologne qu'il avait rencontrée tant de fois sur le chemin de ses intérêts [3].

---

[1] Chron. de Bistrița, dans J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 39; d'une façon plus brève les autres, dans J. Bogdan, *Cron. Mold.*, pp. 145—146. Pour Soci, dans le district de Neamț, qui serait trop loin, voy. aussi J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 60—61, n° XXXVI.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 7—8, n° CXXXVII. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, III, p. XXXV.

[3] Jablonowski, ouvr. cité, p. 31, n° 8; cf. Długosz, 2-ème éd., XIV, p. 621.

Mais seulement pendant l'automne 1473 Étienne passera de nouveau la frontière.

Pour le moment il était à Vasluiu pendant l'été 1472 [1], préoccupé de l'œuvre difficile qu'il avait entreprise, le mettant en conflit avec les Turcs, qui étaient occupés pour le moment, il est vrai, en Asie par la nouvelle lutte contre le successeur de Timour, en Perse, Ouzoun-Hassan, « Hassan le Long », le Khan des Turcomans de la « brebis blanche », autour duquel Venise organisait une croisade [2].

Mais dès 1471 il aurait dû donner mille cavaliers au roi de Pologne pour soutenir en Transylvanie, qui était restée de fait irréconciliable avec Mathias, le prince Casimir; Étienne aurait placé en tête de ce contingent son si jeune fils, Alexandre [3], à côté duquel il mentionnait maintenant dans les documents deux autres bâtards: un Bogdan et un Petrașcu [4]. La réponse ne pouvait être qu'un refus; Étienne se montrait pris par les soucis de la guerre contre Radu, qui fortifiait ses places de Crăciuna, de Teleajen, de sorte que le roi ferait mieux d'exhorter le Valaque à d'autres alliances; quant à son héritier, ce n'est qu'un enfant. En même temps étaient présentées des doléances pour les conflits de frontières et la protection accordée aux exilés. De son côté, Casimir, dont le fils était parti pour une tentative vaine, répondait par des promesses sans valeur, sans se montrer blessé par la résistance du Moldave à ses vœux [5].

L'année 1473 fut prise en Occident de même qu'en Orient par de grands événements qui permirent à Etienne

[1] Aussi le 5 juin; J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 171—172, n° XCIX. En 1471, l'hégoumène de Pobrata et celui de Voroneț envoient du grain et du miel à vendre à Chilia; *ibid.*, pp. 158—159, n° XCI; pp. 166—167, n° XCVI.

[2] Voy aussi Karl A. Mayer, *Die Fahrt des Athanasius Nichitin über die drei Meere, Reise eines russischen Kaufmannes nach Ostindien, 1466—1472*, Leipzig, s. a.

[3] Iorga, *Ist. lui Ștefan*, pp. 133—136; *Gesch. des osm. Reiches*, II, p. 171.

[4] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 170, 172. Entre le 3 et le 13 septembre 1473, un Élias aussi (fils de Marie de Mangoup?); *ibid.*, p. 182 (avec Élias) et 184 (sans lui).

[5] Jablonowski, *Sprawy wołoskie za Jagellonów*, pp. 28—30.



Fig. 21. — Étienne-le-Grand et son fils Alexandre sur un épitrachile.

de faire des préparatifs contre Radu. Alors que le prince de Moldavie avait été prié en vain d'aider le jeune Casimir en Hongrie [1], en Asie eut lieu la grande lutte entre Mahomet II et Ouzoun-Hassan, *les Turcs du Danube y étant mêlés*, et Osman Tourakhan-ogli, l'un des commandants contre le prince Vlad en 1462, y finit ses jours, de même que le beglerbeg de Roumélie. La victoire remportée par le Sultan au mois de juillet 1473 lui coûta une grande perte de forces, et le vaincu la faisait connaître par une mission envoyée aux princes chrétiens, déclarant qu'il est encore debout [2]. Ouzoun-Hassan se dirigeait aussi vers le prince de Moldavie, l'assurant par un ambassadeur, le médecin Isak, que c'est lui qui gagnera à la fin la guerre [3].

Dans de pareilles circonstances, quand n'étaient pas encore revenus les soldats d'Ali-beg et qu'on ne savait même pas où est le Sultan, d'un côté ou de l'autre des Détroits, Étienne pouvait donc essayer le coup décisif contre le voisin qu'il ne voulait plus tolérer.

Il y aura eu certainement aussi des Turcs d'Ali-beg, le commandant du Danube impérial ottoman, dans l'armée que le frère de l'Empaleur osa opposer au Moldave. La chronique de Bistrița note la rencontre de cette façon, beaucoup plus large que pour d'autres mentions de combats, même que pour celle de la victoire de Baia: « En l'an 6981 (1473), le 8 du mois de novembre, un lundi, le Voévode Étienne rassembla son armée et ses drapeaux sur la rivière de Milcov et partit de nouveau, accompagné par Băsărabă, contre le prince Radu. Et il commença la bataille contre lui ce même mois, un jeudi, à l'endroit qu'on appelle le gué de la rivière » (donc il s'agit de celle de Milcov, et pas du Râmnic-Sărat, comme on l'a cru jusqu'ici) [4]. « Ils combattirent jusqu'au soir

[1] Długosz, 2-ème éd., XIV, p. 583. Projet de mariage entre Mathias et Hedwige, fille de Casimir, ayant la Moldavie comme dot; *ibid.*, p. 587.

[2] *Acta extera*, VII, p. 250, n° 174; pp. 293—294; N. Densusianu, *loc. cit.*, II, pp. 124—125, n° CIII. Cf. Długosz, XIV, pp. 589—590.

[3] *Loc. cit.*

[4] Nous l'avions affirmé aussi. dans l'*Ist. Armatei*, I, où nous observions que le Milcov était gardé, du côté d'Odobești, par la citadelle de Crăciuna.

et de même vendredi et samedi jusqu'au soir, qui est le 20 de ce même mois. Le dimanche, Radu abandonna tout dans son camp et s'enfuit avec toute son armée vers sa résidence qui s'appelle Dâmbovița » (Bucarest, dont l'identification avec la cité de la Dâmbovița est certifiée ainsi). « Le 23, Étienne Voévode arriva avec toute son armée » — par la voie de Finta —, « et il assiégea la cité de Dâmbovița et au cours de la nuit le Voévode Radu quitta la forteresse. Le 24 du même mois, Étienne Voévode se saisit de cette cité, et y entra, et prit la princesse du Voévode Radu et sa fille, son seul enfant, et tout son trésor caché et tous ses vêtements et tous ses drapeaux. Et il y festoya pendant trois jours, puis il revint dans sa résidence de Suceava. Et, alors, le métropolite avec tous les clercs de l'église lui firent un bel et splendide accueil, et surtout ils ont glorifié Dieu pour tout ce qu'il avait donné à son esclave, le Voévode Étienne. Et il offrit un grand festin au métropolite, et à ses braves. Il chargea Băsărabă de régner sur la Valachie, et il a régné un mois. Et le Voévode Radu s'enfuit vers les Turcs, et il prit avec lui 15.000 Turcs, et il attaqua Băsărabă jeudi, le 23 décembre, et il vainquit Băsărabă et toute son armée, et celui-ci s'enfuit en Moldavie. Les Turcs poursuivirent Băsărabă et placèrent leur camp à Bârlad, le 31 décembre, un vendredi. Et ainsi les navrapes (= les azapes) se sont jetés et ont pillé le pays, et s'en revinrent et pillèrent aussi en Valachie tous ceux qui soutenaient Băsărabă » [1].

Nous arrêtant sur la première partie de cette information, celle qui parle de la victoire d'Étienne, le roi de Pologne aussi eut sa part de cette victoire par les *vingt-huit drapeaux* qu'on lui envoya et qui montrent chez les Valaques des préparatifs importants: le 16 janvier 1464, ils étaient présentés à Casimir, en Galicie, à Wyslycza [2].

[1] J. Bogdan, *Cron. inedite*, pp. 39—40.

[2] Dlugosz, XIV, pp. 600—601. L'ambassadeur paraît avoir en effet porté le nom de Turculeț. Les burgraves, comme je le proposais dans *Ist. armatei*, n'étaient pas envoyés en mission. — Entre le 14 octobre et le 9 décembre, on n'a pas de documents d'Étienne. Voy. J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 186 et suiv.



Fig. 22.— Marie de Mangoup, princesse de Moldavie.
D'après une couverture de tombeau au couvent de Putna.

Pour la seconde partie, Étienne n'avait pas pu s'opposer aux *azapes* et il avait dû suivre la tactique de Vlad, en 1462, laissant les Turcs s'user au cours de ces pillages dispersés, auxquels était habituée cette milice légère qu'Ali-beg avait mise à la disposition de son client. A cette époque de grands soucis, les deux princesses prisonnières trouvèrent à Suceava la nouvelle femme d'Étienne, Marie de Mangoup [1], à laquelle la belle fille, portant le même nom, de Radu, fera verser tant de larmes jusqu'à ce que mourra de douleur la fière Comnène et Paléologue de Crimée.

Mais, lorsqu'il put rassembler sa Cour, Étienne accourut à Vasluiu, où il n'avait plus été dès le mois de juin 1472, lorsqu'il avait cru de même, qu'il avait un ennemi à repousser [2].

Le roi de Pologne lui avait envoyé deux ambassadeurs pour l'assurer que, s'il ne pouvait pas conclure une entente avec Radu, le contingent dela Podolie viendrait l'aider dans le difficile conflit contre les Turcs qui paraissait s'annoncer. Irrité, Étienne répondit qu'il ne pouvait pas être question d'une paix entre lui et le prince de Valachie [3]. Mais l'Albanie de Scanderbeg appelait sur elle des forces turques et se montrait en état de les retenir. Étienne n'eut donc pas l'occasion de guerre qu'il attendait, non sans inquiétude: il n'avait pas le défaut de Jean Hunyadi, de priser trop peu son adversaire.

Pendant ce temps, quelque chose s'était passé en Valachie, où il n'entendait pas intervenir de nouveau. Une lettre

[1] Le mariage fut conclu le 14 septembre 1471; J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 39; *Cron. Mold.*, pp. 146, 176. Dans l'obituaire de Bistrița on trouve les noms d'Isaac de Mangoup, qui a été mentionné plus haut, et d'autres membres de la famille, aux noms impériaux, comme Manuel, et quelquefois bibliques: Abraham, Jacob, David (comme l'empereur de Trébizonde, un parent), Melchisédec même, et des femmes, Anne, épouse de Manuel, qui semble avoir été le premier de la dynastie, et une autre Anne; voy. J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 257, note 30; éd. Minea, dans les *Cercetări literare*. Aussi Vasiliev, *The Goths*.

[2] J. Bogdan, *Relațiile* I, pp. 171—172, n° XCIX.

[3] Długosz.

non datée de Radu, adressée aux Brassoviens, le montre au-delà des frontières du pays, comme « serviteur » de Mathias et ennemi des Turcs: « je suis le serviteur du roi. Je sers le roi et la Sainte Couronne avec tous mes serviteurs, car tous sont fidèles au roi, ceux qui ont quitté la Valachie pour m'accompagner ». Parmi eux il y avait aussi un Udriște; le prince fuyard se plaint de certaines interdictions qui lui paraissent se tourner contre lui: « ceux-là sont des exilés et des serviteurs de mon seigneur le roi et ils se sont enfuis devant les Turcs, et il n'est pas juste que vous les frappiez ». Autrement il devra s'en plaindre à Pongrácz. Il est question aussi des brebis qui ont été mangées par Laiotă (Băsărabă) [1]. En Transylvanie il aura trouvé l'influence de son frère ennemi, réconcilié maintenant avec le roi, et une prison d'État l'aura retenu jusqu'à la mort.

Ce Laiotă ou Băsărabă avait remplacé Radu par un mouvement des boïars, peut-être aussi sans le concours d'Étienne, qui, le 26 août, était de nouveau à Vasluiu [2]. Au commencement, il parlait de la situation de « son frère Étienne le Voévode », qui le faisait visiter par le secrétaire connu, Vulpaș, et de ses ennemis les Turcs, promettant tout le bien aux Brassoviens [3] et au nouveau Voévode de Transylvanie Étienne Báthory [4], mais il avait déjà fait hommage au Sultan, qu'il était allé chercher en Asie encore [5]: « Je n'ai pas pu éviter cela; je me suis rendu chez les Turcs, chez le grand empereur: là nous avons conclu paix et amitié, et je me suis efforcé de gagner quelque chose aussi pour vous » [6]. Plus tard il se plaignait que son envoyé à Brașov

[1] J. Bogdan, *Relațiile*, p. 110, n° LXXXV. On ne peut pas dater autrement cette lettre, car Radu n'avait pas été exilé en Transylvanie avant son avénement.

[2] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 191—192, n° CIX.

[3] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 112—113, n° LXXXVII.

[4] *Ibid.*, pp. 114—115, n° LXXXVIII.

[5] *Ibid.*, p. 115, n° LXXXIX. Commerce avec les Turcs, *ibid.*, pp. 123—124, n° XCVIII.

[6] *Ibid.*, pp. 116—117, n° XC.

ait été envoyé à Báthory et retenu, alors que ceux d'Étienne peuvent aller librement chez les Turcs [1].

En septembre même on croyait à Caffa qu'Étienne, influencé par la concurrence pour la couronne de Hongrie, aurait conclu lui aussi sa paix avec le Sultan. De fait, il s'était entendu avec les Transylvains, qui avaient comme Voévodes Pongrácz et Blaise Magyar[2], et comme vice-Voévode et comte des Szekler Étienne Báthory, pour établir à la place de ce « traître de Laiotă » un autre Băsărabă, plus jeune, qui se présentait comme le vrai héritier, comme « le fils de Băsărabă », fils de Dan, Laiotă étant considéré comme un usurpateur de ce nom [3], sans qu'il eût jamais montré celui qu'il considérait comme son père.

Cette décision avait été prise *sans consulter le roi*. L'ancienne autonomie transylvaine de jadis paraissait se renouveler. Après qu'un Jean Hunyadi eût dominé le royaume par la Transylvanie, après qu'appuyé sur la Transylvanie Jean de Pösing eût voulu avoir la couronne, après que Jean Pongrácz eût disposé à son gré de ce pays, le nouveau vice-Voévode, portant un nom de la région, un des combattants de Baia, croira qu'il peut mener avec les éléments qu'il a à sa disposition, sur la base de la solidarisation des classes privilégiées et avec l'exclusion des Roumains guerriers qu'avaient suscités les Angevins et élevés Sigismond, une politique séparée. Pour cela il lui fallait un bon voisinage, plus que cela: une alliance fraternelle, une camaraderie en Moldavie et en Valachie. Pour le moment il tend la main, sans aucune réserve, à Étienne et, d'accord avec lui, il cherche pour la Valachie un prince sûr et, ne pouvant pas le trouver dans cet adolescent, que ceux qui connaissaient ses penchants

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 51, n° 2. Achats de grains à Cetatea-Albă, le même mois, *ibid.*; n° 3. Des négociations des gens de Caffa avec le prince, qui avait arrêté leurs marchands; *ibid.*, p. 52, note 1.

[2] Dlugosz, confondant, parle (XIV, p. 623) d'une invasion de celui-ci en Moldavie et d'une victoire d'Étienne, qui est totalement impossible. Cf. Iorga, *Ist. lui Ştefan*, pp. 330—331; *Ist. Armatei*, I.

[3] J. Bogdan, *Relaţiile*, I, p. 133. Il parle de son exil, « du pays de mon père »; *ibid.*

ont appelé le « petit Empaleur », Ţepeluş, nom qu'après s'être entendu lui-même avec les Turcs la chronique de Moldavie a accepté aussi, plus tard, il cherchera dans sa prison le vieux Vlad, le vrai Empaleur, qui était resté, au milieu de tant de souffrances, tout aussi brave que cruel.

La première tentative en Valachie faite dès 1474, ne réussit pas. Au mois de septembre, Étienne commença séparément l'offensive contre Băsărabă, l'homme des Turcs. *Il poursuivait la destruction des places qui avaient été fondées par les Valaques.* Après qu'il eût réduit à néant Crăciuna en 1473, et qu'il eût incendié Dâmboviţa, « il s'arrêta à la cité du Teleajen » qui, sur le chemin des armées, non loin de la montagne, mais, tout en n'étant pas dans la plaine incapable de se défendre, ne peut avoir été que ce qu'on a appelé, d'après le nom de toute une région, pareille à celle des « Longchamps», à celle des Chioajde: Vălenii-de-Munte, « les riverains de la montagne ». Il y avait là un couvent, sur l'emplacement duquel a été bâti un second, qui existait encore vers la fin du XVI-e siècle et qui a été refait pendant la seconde moitié du XVII-e, et le fondateur lui avait donné beaucoup de Tziganes, dont les descendants peuvent être vus jusqu'aujourd'hui dans tout un quartier. Il y avait deux burgraves, d'après le système moldave, qu'avait donc imité Radu, alors qu'à l'époque de Vlad on ne trouve que des « capitaines », comme Neagoe d'Oréchovo. Ils se défendirent, mais furent pris et décapités comme des traîtres envers la cause de la chrétienté. Comme l'on avait fait avec la famille féminine de Radu, leurs femmes furent emmenées prisonnières, avec « beaucoup de Tziganes », et la forteresse brûla (1-er octobre)[1].

En quelques lignes énigmatiques, la chronique consigne ceci: « pendant ce même mois, le 5, il y a eu la guerre des Hongrois et du Petit Empaleur, et ils ont été battus » [2]. Pour ajouter ensuite: « le 20 du même mois Băsărabă lui

---

[1] Quelque chose de nouveau dans la version valaque (Górka).

[2] Тогожде мѣсѧца є. бисть бои съ оугры и съ цапалꙋшемь и побиени бишѧ; Cron. dela Bistriţa, I. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 40.

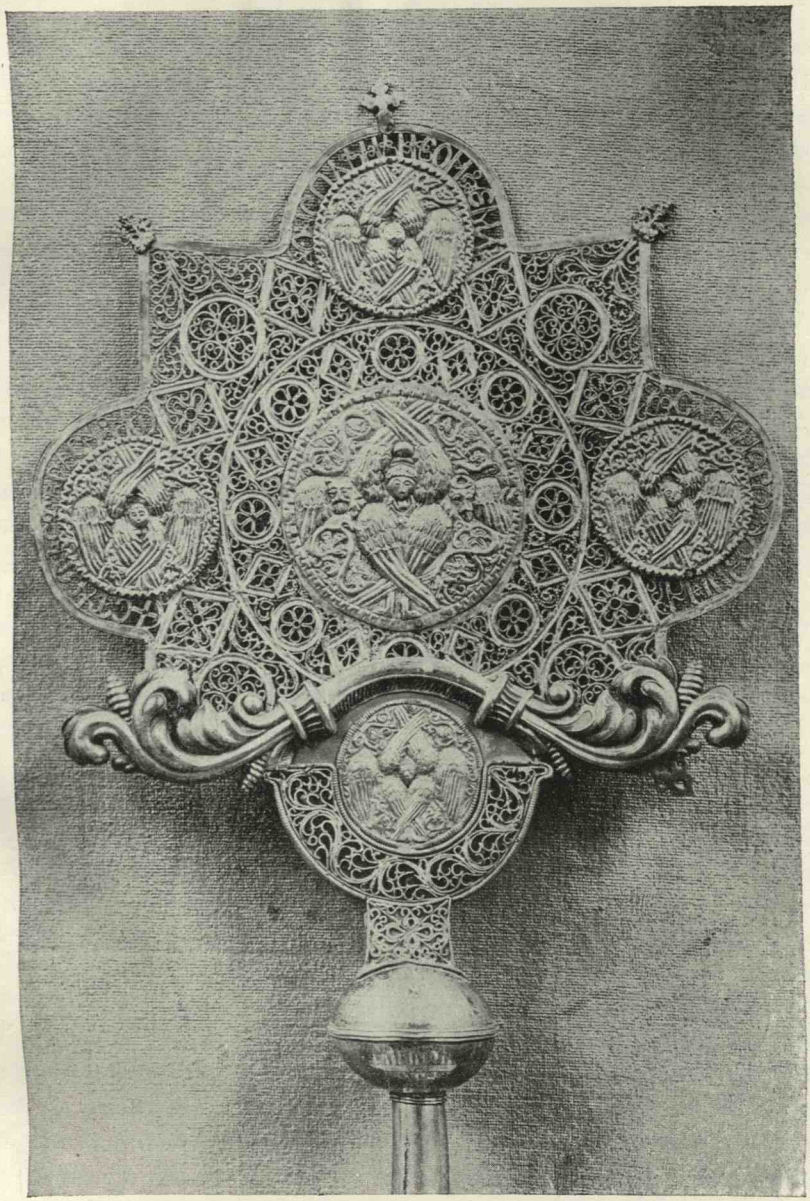


Fig. 23. — Ostensoir d'Étienne-le-Grand. Du couvent de Putna.

aussi a été battu »[1]. La version polonaise donne une autre forme, alors que les moines de Putna gardent le silence: « En l'an 6982, le 9 octobre, les Hongrois ont combattu contre les Valaques. Chez les Hongrois il y avait le petit Empaleur, et les Hongrois ont été battus ». La version valaque présente une attaque non réussie contre Laiotă, puis un retour des mêmes qui font disparaître aussi bien celui-ci que Radu lui-même, dont on n'entendit plus parler.

Pour ces deux écrivains presque contemporains, il était facile de déchiffrer la situation. La guerre avait eu lieu entre les gens de Băsărabă, qu'Étienne n'avait pas pu écarter, et ces Hongrois, qui avaient chez eux le nouveau prince. Repoussés, ils revinrent et firent partir le vieux Băsărabă, mais ne purent empêcher les Turcs du Danube de le ramener par une de ces attaques foudroyantes pour lesquelles ils étaient fameux. Puis celui qui était ainsi rétabli sur son siège, dut conduire les armées des Turcs, qui venaient en hâte punir, fût-ce même au prix des grandes difficultés d'une campagne d'hiver, l'homme qui, tant de fois, avait défié le Sultan, chassant ses clients et s'attribuant le droit de décider qui gouvernerait l'autre pays roumain.

Étienne, auquel on avait demandé le tribut et ses ports[2], avait prévu cette épreuve, la plus grande de toutes celles qu'il avait dû subir. Il l'attendit à Vasluiu, dans une région qu'il connaissait dès l'époque où, si jeune, il avait contribué aux côtés de son père à la défaite décisive des Polonais entre Lipovăţ et Crasna, sur cet emplacement près du ruisseau de Rebricea, où il venait de distribuer des possessions quelque temps auparavant[3]. L'expérience de l'Empaleur lui avait été utile. Il laissa sans défense le gué d'Obluciţa-Isaccea. Si, cependant, il s'attendait à une dispersion des Turcs, séduits par la possibilité d'une proie, ainsi que l'affirme cependant la chronique de Séadeddin, il se trompait: la saison l'en empêchait, et la discipline paraît avoir été stricte dans cette

[1] Бѣ .к. же тогождѣ мѣсацъ разбиша и бѣсѣраба ; *ibid.*

[2] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 27, 65.

[3] Długosz, 2-ème éd., XIV, pp. 609-610; Nechri, chez Thúry, *loc. cit.*, p. 70.

armée d'élite, exercée à la guerre contre Ouzoun-Hassan qu'amenait, la détachant du siège inutile de la puissante capitale de l'Albanie vénitienne, Scutari, l'eunuque Soliman, beglerbeg de Roumélie. La forêt profonde, pareille à celle de 1451, les boues provoquées par la fonte des neiges, après les fêtes d'hiver, favorisaient une défense d'après l'ancien système roumain, dans lequel la nature elle-même aidait les efforts désespérés de ses fils qui ne voulaient pas être des esclaves. Le prince de Moldavie avait avec lui des canons et il savait s'en servir. Les Szekler, d'après leur honnête engagement de paysans libres que le gouvernement hongrois abandonnait à leur sort, favorisant les nobles qui voulaient en faire des serfs, avaient répondu à l'appel d'Étienne. A peine avait-on pu lui envoyer, à côté de ces 8.000 bons combattants environ, 1.800 soldats hongrois, peut-être aussi des Saxons, dont parlera, exagérant la somme, Mathias, très disposé à se présenter en vainqueur. Du côté des Valaques, il n'y avait que la garde de « Băsărabă le jeune ». Quant à ce qui concerne le concours des Occidentaux, Étienne avait reçu le 20 novembre la visite de l'envoyé vénitien à Ouzoun-Hassan, Polo Ogniben, auquel il donna, en ajoutant l'assurance « qu'il combattra de toutes ses forces pour la chrétienté », une lettre adressée au Pape, qu'il considérait, ainsi que ce Turcoman lui-même, comme le chef naturel de l'Occident, partagé entre tant de couronnes rivales [1]. Des enseignements de la pratique des Hussites, qui avait été employée aussi par Jean Hunyadi à Kossovo, il avait recueilli le système du camp fermé, par des chars et des canons.

On peut savoir ce qu'amenait Soliman, d'après les normes d'organisation précises de l'armée ottomane. On ne peut pas accepter les 150.000 hommes dont on parle ordinairement, ni même les 30.000 cavaliers que nous trouvons dans un récit italien, précieux cependant [2]. Ce n'en était pas

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 224—225, n° CCIII.

[2] Angiolello-Donado da Lezze, éd. J. Ursu, 1910, p. 83. Les descriptions de la lutte sont les suivantes: celle d'un marchand de Hongrie; Iorga, *Acte și fragm.*, III, pp. 92—95; celle d'un Autrichien (Jacob Unrest); *ibid.*, p. 96 et suiv. (découverte par J. Bogdan); celle de certains Italiens; *ibid.*,

moins, sans doute, une des armées impériales les plus importantes, et elle était conduite par un homme d'expérience, chargé d'une mission sur laquelle on a dit qu'elle dépassait la Moldavie et le conflit entre les deux pays roumains. Des vaisseaux turcs avaient paru devant Chilia et Cetatea-Albă.

Les envahisseurs suivaient le chemin de commerce, rendu très difficile maintenant par le dégel prématuré. Quand on arriva aux marécages qui s'étaient produits, les Turcs découvrirent devant eux toute une armée prête à combattre. Le guide valaque qui, d'après un récit, que nous croyons avoir été écrit en grec, aurait averti Êtienne[1], aurait préparé son passage du côté des Moldaves, semble, quoi qu'il en soit, n'avoir pas su épargner à ses maîtres cette surprise désagréable. Le brouillard avait tiré un écran devant les soldats cachés pour l'attaque.

Les Szekler, placés en première ligne, furent repoussés: leur énergie rustique n'avait pas donné plus que cette première et brave résistance, devant un ennemi qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de connaître jusque là, — 5.000 des leurs auraient combattu contre 7.000 Turcs, et 1.500 seraient morts. Alors la mission de la défensive, qui se transforma rapidement en une offensive victorieuse, revint aux hommes du pays. Il y avait là, naturellement, tous les boïars, beaucoup de jeunes, à côté des survivants de l'époque d'Alexandre-le-Bon, et l'un d'eux, se mettant à genoux, aurait dit au prince,

---

p. 52 (aussi Hurmuzaki, VIII, p. 18), dans la *Col. lui Traian*, VII, ou *Acta extera*, VII, pp. 229—301; celle d'un marchand florentin; Iorga, *Acte şi fragm.*, III, pp. 53—54. Un récit vénitien dans les Annales de Magno; Iorga, *loc. cit.*, p. 87. Cf. Navagero, dans Muratori, XXIII, p. 1143. Les chroniques moldaves n'apportent pas de faits nouveaux. Large description, préoccupée, chez Długosz, XIV, pp. 621—622; récit tardif, moins digne de confiance, chez Bonfini. Récits turcs dans Leunclavius, *Hist.*, col. 590—591; *Annales*, p. 31; Thúry, *loc. cit.* Celui de Séadeddin, d'après un manuscrit de Paris, dans Ursu, *Ştefan-cel-Mare şi Turcii*, pp. 196-197. Le Turc reconnaît « le terrible massacre » et la fuite des siens; cf. Iorga, *Ist. lui Ştefan*, pp. 153—169, et *Ist. Armatei*, I. Aussi André Rădulescu, *Luptele lui Ştefan-cel-Mare cu Turcii*, Bucarest, 1908.

[1] S'il n'y a pas une confusion antre les deux Băsărabă.

au moment où le cri immense des Turcs faisait retentir les vallées: « Seigneur, ne te trouble pas, car nous resterons aujourd'hui vaillamment à tes côtés et Dieu nous aidera »[1]; mais surtout, ce qui n'était pas la coutume dans la Transylvanie des classes privilégiées, *il y avait un nombre supérieur de paysans*[2], *dont la liberté n'avait été touchée par personne*[3].

Les canons tirèrent avec succès sur cette foule empêtrée dans la boue et incapable de se mouvoir ou de trouver une orientation. Beaucoup d'entre eux, immobilisés de cette façon, capitulèrent, avec quatre begs, parmi ceux dont la liste fut envoyée par le vainqueur à la chrétienté entière. Furieux, Étienne refusa le prix de rachat pour la plupart d'entre eux. « Si vous avez tant d'argent, qu'est-ce que vous êtes venus chercher dans mon pays? Je n'ai pas besoin de votre argent, j'ai besoin de votre corps »[4]. Toute cette multitude se dispersa, poursuivie par les Moldaves (10 janvier). « Ils gisaient sur les chemins, comme des gerbes sur un champ de récolte. » Le 25 de ce mois de janvier, de Suceava, Étienne pouvait envoyer aux princes chrétiens qui ne le connaissaient pas ou auxquels il avait été présenté comme un simple capitaine du glorieux roi Mathias, cette missive: « Aux très-illustres et très-nobles seigneurs de toute la chrétienté, qui verront ou écouteront cette lettre. Nous, Étienne Voévode, par la grâce de Dieu seigneur du pays de Moldavie, humble salut et meilleurs souhaits. Vous savez que le très-cruel infidèle empereur turc est depuis longtemps un destructeur de la chrétienté et chaque jour il pense de quelle façon il pourrait conquérir et même détruire toute la chrétienté. Je vous fais donc savoir que,

---

[1] « Herr, nicht erkumb; wir wellen dir heutt dreilichen peysten. Gott, der wirtt uns helffen »; récit du marchand de Hongrie; Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 93.

[2] Pour l'avant-garde des paysans, le travail aux forteresses, les devoirs de se présenter à l'armée, voy. J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 200.

[3] Denn sy sein zw Fuessen gewesen; Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 93.

[4] « Habtt ir und vermigtt so vill Geltts, was habtt es dann in meinem Lannd gesuecht? Ich darff eurs Geltts nicht, sunders eurs Leibs »; *ibid.*, p. 94.



Fig. 24. — Drapeau d'Étienne-le-Grand (Mont Athos).

depuis la dernière Épiphanie, cet empereur turc a envoyé, dans notre pays et contre nous, sa grande armée païenne des Turcs, au nombre de 120.000 hommes, et elle avait comme capitaines les plus intimes et les plus chers de ses serviteurs. D'abord Choulim (Soliman), pacha et beglerbeg, avec toute la Cour de cet empereur et toute la Roumélie, et avec le prince des Bessarabiens, avec toutes leurs forces. De même Isak-beg, Ali-beg, Skender-beg, Daoud-beg, Yakoub-beg, Séref-aga-beg, seigneur de Sofia. De même Chtoura-beg, Piri-beg, le fils[1] d'Isak-Pacha, avec tous leurs cavaliers, tous très puissants, et ils ont été les chefs de cette armée. Lorsque nous avons vu cette grande armée, nous nous sommes levés bravement, et, avec notre corps et nos armes, nous nous sommes opposés à eux. Et, avec le secours de Dieu tout-puissant, nous avons terriblement vaincu ces ennemis, les nôtres et ceux de toute la chrétienté, et nous les avons brisés et foulés aux pieds »[2].

L'écho de cette victoire a été large: c'est par elle qu'est arrivée à être connue dans tous les pays de l'Europe cette Moldavie, vivant à part, dont la force guerrière et le ressort moral si puissant étaient une découverte, une consolation et une garantie. Au moment du combat de Vasluiu ou, ainsi qu'on l'appela plus tard, du Haut Pont (Podul Înalt), la vraie défense de la chrétienté y avait vécu. Des récits italiens, allemands répandirent partout la nouvelle de la première grande victoire en champ ouvert qu'eût gagné jusque là une armée chrétienne.

Une chronique autrichienne, celle de Jacob Unrest, prêtre de Carinthie, montre, sur la base de ces notes en grec (car

[1] *Eniss* dans la version allemande vient de сн, le fils.

[2] La forme allemande, dans Iorga, *Acte și fragm.*, III, pp. 91—92; la forme italienne, dans *Col. lui Traian*, VII, pp. 420—422, ou *Acta extera*, V, pp. 301—302. Un résumé dans les Annales de Magno; Iorga, *Acte și fragm.*, III, p. 86, n° 2, et dans Unrest, *ibid.*, p. 97. Mention dans un rapport au duc de Milan; *ibid.*, pp. 54—55. Autre reconstitution chez J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 319—321. L'original a dû être en slavon, car nous reconnaissons toutes les formules de chancellerie des documents intérieurs.

il est question de « Wasser-Weyda », comme dans la lecture grecque du nom de Băsărabă, d'une croix de « patriarche » et d'une « Stinedera » dont il sera question plus loin), que « Laiotă » avait averti Étienne du danger qui se préparait, qu'il aurait voulu passer de son côté au moment du combat et que, quelques jours plus tard, peut-être en février, ainsi que cela ressort d'un passage obscur, il a affronté un prince envoyé par les Turcs, qui venait avec 8.000 cavaliers, sous un drapeau blanc à croix rouge, séduisant beaucoup de Roumains, et que cet envahisseur a eu la tête coupée de la propre main de ce vieux Băsărabă [1]. Seule la protection accordée par Étienne à « Băsărabă le jeune », autre prétendant, aurait donc rompu cette entente roumaine conclue par dessus les souvenirs des combats pendant l'automne 1474.

Arrivé à Venise en février, Ogniben, un Albanais, rapportait qu'Étienne, « soutenu par les Hongrois, les Bohêmes et les Russes (!) », a tué 40.000 de ces 90.000 Turcs et en a pris 4.000, « parmi lesquels un pacha et un fils du Sultan », — qui, de fait, n'était que celui d'Isak-beg [2].

On sait que pendant cinq jours le Sultan, attristé, n'a voulu recevoir personne [3]. Mara, l'impératrice serbe, la veuve de Mourad, disait, en avril, que « jamais une armée turque n'avait souffert une pareille défaite » [4]. Le despote serbe se serait réuni aux chrétiens [5].

Les vaisseaux turcs avaient quitté la Mer Noire. Mais Étienne ne croyait pas que tout fût fini. Quelques jours après, il écrivait au roi de Hongrie, maintenant un ami, qui lui donnera plus tard des cités de refuge: Ciceu, avec tout

---

[1] Chronique, dans Iorga, *Acte și fragm.*, III, p. 96 et suiv., et notre communication dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1936: *O cronică munteană în grecește pentru secolul al XV-lea?*

[2] Chronique vénitienne de Francesco Longo, dans Iorga, *Acte și fragm.*, III, p. 84. Pour Ogniben les renseignements que nous y avons réunis, note 2.

[3] Annales de Magno, *loc. cit.*, p. 87.

[4] Chronique vénitienne de Francesco Longo, *ibid.*, p. 84.

[5] Unrest, *loc. cit.*, p. 98. D'après Długosz, *loc. cit.*, le prince vainqueur aurait présenté à Mahomet, par ses envoyés, la bataille comme une défensive contre des « barons », et ses boïars auraient été très maltraités.

un district, sur lequel s'élevera une belle église gothique, et le grand marché au milieu de la Transylvanie, Cetatea-de-Baltă, qu'une nouvelle attaque de son côté se produira certainement, au mois de mai, le pays moldave étant le « passage pour tous », et qu'il a besoin de secours [1]. Il annonçait au roi « qu'il avait regagné la plupart de ses biens et de son héritage qui avaient été perdus à cause de la tyrannie et de la cruauté des Turcs » [2], pour que, plus tard, de Jassy, le 20 juin, après avoir envoyé son beau-frère Alexis pour la défense de Mangoup [3], contre son frère Isaac, considéré comme ennemi par Étienne lui-même, qui s'offrait aux gens de Caffa, malgré des querelles antérieures, comme allié [4], il annonce que, en même temps qu'une flotte contre Chilia et Cetatea-Albă, arrive une armée de terre, avec « des Valaques » [5], et il demandera à Casimir de Pologne, qui était retenu par d'autres nécessités, bien décidé à ne pas suivre la politique de croisade de son frère mort tragiquement à Varna, le concours des Palatinats voisins et même la présence personnelle du roi sur le front danubien [6].

---

[1] Annales de Magno, *loc. cit.*, p. 87.

[2] Hurmuzaki, II, p. 2, n° 2 = Fraknói, ouvr. cité, I, p. 313. Pour les relations avec la Hongrie, *ibid.*, p. 7, n° 9, à côté des regestes de Bistriţa par Albert Berger, *Urkunden-Regesten aus dem alten Bistritzer Archive*, dans le « Programme » du gymnase de Bistriţa, I, Bistriţa, 1893, pp. 44—45, nos 255, 260, à côté de Lewicki, ouvr. cité, II, p. 185, et de Bachmann, *Urkundliche Nachträge*, dans les *Fontes rerum austriacarum*, *Diplomata*, XLVI, p. 273.

[3] Voy. Vigna, ouvr. cité, III, pp. 203—211. Le terme de « compère » dans la lettre d'Étienne est pour « beau-frère ». Voy. aussi les Mémoires de la Société d'Odesa, VIII, p. 419 et suiv.; Vasiliev, ouvr. cité.

[4] Voy. Virginie Vasiliu, *Sur la seigneurie de « Tedoro »* (cf. *Rev. hist., du S.-E. eur.*, VIII, p. 160), *Mélanges de l'École Roumaine en France*, 1929[1], et Vasiliev, ouvr. cité, pp. 244 et suiv., 249 et suiv.

[5] Les ambassadeurs avaient été Stanciu, Duma et Michel, et on leur répondit par trois délégués d'une autorité inférieure, entre lesquels Dominique, protonotaire apostolique, mais Hongrois et prévôt d'Albe-Royale; *Acta extera*, *loc. cit.*, pp. 306—309; cf. Hurmuzaki, II, pp. 12—13, n° XV. La réponse du roi pour une place de refuge, *ibid.*, p. 2, n° III (sans date). Une lettre vague, de caractère rhétorique, en rapport avec les anciennes offres de pacification d'Étienne; *ibid.*, p. 5.

[6] Długosz, 2-ème éd., XIV, pp. 622—623.

Les rapports avec Ouzoun-Hassan, qui envoyait en février un autre ambassadeur en Occident [1], continuent; ils constituaient aussi une garantie.

Le Sultan tarda à entreprendre ce qu'il avait préparé contre la place vénitienne de Nauplie, en Morée. Il rassembla une nouvelle armée et était prêt à partir le 27 avril, mais il resta à Constantinople jusqu'à la fin de mai. Seuls les Turcs du Danube tentèrent quelque chose contre Băsărabă le Jeune, qui avait remplacé Laiotă, mais ils furent attirés dans une embuscade et tués; la nouvelle de cette victoire arriva à Venise au mois de juin [2]. Quand on mentionnne dans une chronique que nous avons citée que, pour tromper les Valaques, les Turcs avaient élevé un drapeau avec une croix rouge sur le drap et une croix d'argent sur la hampe, il est question des drapeaux de ce Laiotă [3], envoyés au roi avec beaucoup de dépouilles qui passèrent ensuite en Occident. Mais, le 11 juillet, le vieux traître était dans sa résidence [4].

Or, les grands préparatifs étaient pour Caffa, non pour cette Moldavie où le prince guettait à Roman, au mois d'avril, à Jassy, au mois de juillet [5]: la splendide colonie génoise, défendue jusqu'au bout par les Roumains, attaquée par Dchédoudchi-Achmed, l'amiral ottoman, et par l'ancien prisonnier de Cetatea-Albă, Éminek, fut prise le 6 juin [6]. Étienne put seulement sauver un certain nombre de jeunes Génois, qui, embarqués pour Constantinople, furent accueillis par

[1] Annales de Magno, dans Iorga, *Acte şi fragmente*, III, p. 88.

[2] Magno, *loc. cit.*, pp. 88—89. Rapprocher de l'information allemande concernant la victoire du Voévode « Wasser » qui envoie comme preuve de son exploit les drapeaux en Hongrie; voy. plus haut, p. 214.

[3] Le rôle d'informateur secret envers Étienne de Bassarab l'aîné, dans la Chronique d'Unrest, *loc. cit.*, pp. 96—97, peut être venu d'une confusion avec l'autre. — Pour un Angelo Squarzafico, qui voyageait à travers « les montagnes de Bistriţa », Iorga, *ibid.*, pp. 52—53, ann. 1474.

[4] Milétitch, dans le *Sbornik* bulgare, XIII, p. 81.

[5] J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 200. On voit que ce document, qui ne contient pas de noms de témoins, a été rédigé à la hâte.

[6] Cf. Vigna, ouvr. cité, III, p. 245 et suiv.; Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, II, p. 174 et suiv.

lui-même à Chilia et établis à Suceava, où certains d'entre eux, bien que réclamés par les leurs, restèrent [1]. Le seul résultat qu'avait obtenu dans ces circonstances Étienne, qui croyait pouvoir dénoncer les intrigues du frère du Khan réfugié à Caffa, lequel fut d'abord employé, puis tué, c'est celui que montrent les ambassadeurs du roi en Moldavie et l'évêque dalmatin de Knin [2], envoyé à Băsărabă lui-même, c'est-à-dire une entente hypocrite entre ces deux princes qui, placés dans ce document sur la même ligne, apparaissent comme des vassaux, ayant fait en toute forme leur hommage, de la couronne de Hongrie [3].

Étienne apprendra en décembre aussi la destruction du nid chrétien de Mangoup, la patrie de son « impériale » épouse, tous les membres de la dynastie, qui, du reste, se tuaient entre eux, ayant été massacrés: Alexis avait été l'assassin de son frère Isaac. Mais Cetatea-Albă, qui fut attaquée ensuite, put résister: les quatre canons débarqués par les Turcs furent pris pendant la nuit par les défenseurs. Chilia aurait été abandonnée et détruite pour être ensuite refaite avec des moyens de défense supérieurs. Seule la peste qui éclata dans l'Empire ottoman empêcha tout préparatif pour cette année [4].

Le prince de Moldavie chercha alors des alliances plus lointaines pour assurer sa situation et il s'adressa, ainsi que nous l'avons vu, au Pape, mais ne reçut de cette lointaine Rome de ses ancêtres que des éloges bien stylisés [5] et, beaucoup plus tard, la promesse de lui envoyer un nouvel évêque catholique de Moldavie. En même temps Mathias reçut lui aussi des éloges pour tout le secours qu'il avait fourni.

Ce que voulait le roi de Hongrie [6] *était cependant autre chose qu'une collaboration fraternelle pour l'oeuvre de croisade :*

[1] Version valaque de la chronique de Moldavie (Górka).

[2] Pour son voyage, Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 94, n° CXXVI.

[3] Hurmuzaki, II, pp. 12—13, n° V.

[4] Annales de Magno, *loc. cit.*, p. 89.

[5] Hurmuzaki, II, p. 8, n° X; p. 10, n° XII; pp. 13—15, n°s XVI—XVII. Voy. surtout Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, pp. 146—147, note 1.

[6] Il se plaint de l'inimitié qu'il rencontre non seulement chez les Moldaves et chez les Szekler, mais aussi chez les Brassoviens; J. Bogdan, *Relaţiile*,

il lui fallait détacher Étienne de la Pologne et obtenir de lui l'hommage, avec tout ce que cela pouvait ajouter à sa gloire. Laissant de côté Băsărabă, on admettait maintenant comme associé, d'après la requête d'Étienne, Vlad l'Empaleur, qui devait être rétabli.

Ce contrat, accepté par Étienne le 12 juillet et confirmé par le roi le 13 août, est une offense plus grave que l'attaque de 1467, qui s'était terminée par le châtiment de Baia et signifie une politique royale irréelle, opposée à la réalité de la politique transylvaine de Báthory. Il a, sous la pression des Turcs, ce contenu, *profondément humiliant pour celui qui avait gagné quelques mois auparavant une victoire dont avait été sauvée la Hongrie aussi :* Mathias apparaît comme l'héritier de Sigismond à l'époque où la politique de ce dernier avait été la plus arrogante envers les Roumains.

Le prince de Moldavie dut déclarer qu'il savait être soumis à la couronne de Hongrie, de même que ses prédécesseurs, mais « l'ennemi de la paix a semé des sujets de querelles entre lui et Sa Majesté » et, par suite de cela, « Sa Majesté s'est éloignée de notre amitié [1] », c'est-à-dire que le roi lui avait retiré ses sympathies. Maintenant on est revenu à la situation normale. Sans se séparer du roi de Pologne, contre lequel seul Mathias ne sera pas aidé, Étienne accepte les charges d'une honnête vassalité, s'obligeant à garder la paix aux frontières et à faciliter le voyage des marchands, se refusant à abriter les ennemis du roi. Mais ce qui l'intéresse le plus et l'amène à descendre de beaucoup sa situation, c'est le souci des Turcs. Il attend donc son suzerain ou, au moins, un capitaine, pour partir avec lui contre les Infidèles, sauf si le roi est malade ou « retenu par des ennemis puissants ».

Étienne est présenté dans l'acte royal comme un repenti, qui a abandonné les « mauvais conseils » *(a dissuasione)*

---

pp. 126—127, n° CI. Voy. aussi n^os^ suivants. Cf. aussi Pârvan, *Relațiile lui Ștefan-cel-Mare cu Ungaria.*

[1] Ex quibus ipsa Regia Majestas a nostro amore eversa extiterat; J. Bogdan, *Doc.*, II, p. 331. Il n'est pas question des places fortes transylvaines qu'Étienne avait déjà en septembre 1470, quand il envoie un de ses boïars à Ciceu; *ibid.*, p. 317, n° CXVI = Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 83, n° CXLIII.

et est « redevenu » un fidèle de la Couronne de Hongrie. Il regagne donc « la grâce et la bienveillance » qu'il avait perdues. Il revient ainsi, ce qui était tout à fait faux, à la coutume et au devoir de ses prédécesseurs, méritant donc d'être pardonné « pour tous les excès commis jusque là, de toutes façons, contre Sa Majesté ou contre le royaume et ses habitants ». Un abri en cas de nécessité est assuré au Moldave. Les réfugiés et les prétendants ne seront pas reçus en Hongrie et des représailles ne seront pas exercées sur les fortunes des habitants de la Moldavie. En même temps on ravive l'ancienne dispute de frontière entre les deux pays roumains, car il est dit dans ce document qu'on reviendra « aux privilèges d'Alexandre et de Mircea ». En échange pour toutes ces concessions, on promet au vainqueur de Vasluiu le secours dans la guerre contre les Turcs, qui n'apparaît plus comme un risque suprême et un titre de gloire pour le vassal, mais comme un ancien programme du roi lui-même. Et on prévoit encore, pour expliquer l'éventuelle absence du roi, le cas où « il sera occupé à des affaires de plus grande importance de son royaume »[1]. Pour le moment, on donnait des ordres à un Szekler rebelle, Michel Fancsy, qui répandait le bruit de la mort du roi, de se rendre avec *trois cents* des siens chez Étienne[2].

Ces documents ne restèrent pas cependant totalement sans effet. Des espions étaient employés par Blaise Magyar partout, dans le but d'obtenir des nouvelles sur les Turcs[3]. Vlad descendait en Transylvanie, à Arghiș, près de Cluj, dans le cercle d'Amlaș[4], et il demandait par son fidèle burgrave Chrétien qu'on lui prépare une maison à Brașov[5]; on lui avait fixé

[1] Hurmuzaki, pp. 8—10, n° XI.

[2] *Ibid.*, p. 11. Aussi dans J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 334—336, et, pp. 331—334, d'après Lewicki, ouvr. cité, III, pp. 219—220, l'entente avec Étienne (12 juillet). Là aussi d'autres actes latins.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 84, n° CXLV.

[4] Ordre de Pongrácz pour les gens de Făgăraș, qui causent des dégâts aux Saxons; *ibid.*, p. 90, n° CLVII.

[5] *Ibid.*, pp. 84—85, n° CXLVI. Voy. aussi, dans la note de cette page, la tentative d'introduire une chronologie sûre dans les lettres adressées aux Brassoviens (il est question aussi des gens de Sibiiu) par Băsărabă l'aîné.

aussi une pension pour son entretien [1]. Au mois d'octobre, le terrible ancien maître de la Valachie était toujours en Transylvanie, au village de Bălcaciu, aux aguets [2].

Mais une tournure inattendue se produisit, — alors que le roi gagnait la forteresse de Chabatz contre Ali-Beg Michal-ogli [3] et, en Bosnie, Vlad lui-même, avec le jeune despote serbe Vouk Brankovitch, pénétrait jusqu'à Srebrnica, commettant les plus terribles actes de cruauté contre les Turcs [4] —, dans cette Transylvanie où l'autorité était divisée. Le 10 janvier 1477, Jean Pongrácz, établissant un nouveau vice-Voévode, Étienne Erdélyi de Somkerek, annonçait que le roi préfère maintenant Băsărabă l'aîné: Vlad, qui n'est plus intitulé autrement que « Vladislas Drăculea », est rappelé avec tous les siens [5]. Et, de fait, le nouvel ami du roi écrit, le 16 du mois, de Gherghița, signant, pour se différencier du petit « Empaleur »: « Băsărabă senior [6] »; il se présente, un peu plus tard, aussi comme maître du district de Făgăraș [7].

Au mois de mars, on apprit par une lettre datée de cette même Gherghița que Ouzoun-Hassan se préparait à la guerre, que le roi de Hongrie, encouragé par cette nouvelle, avait attaqué Semendrie et que Băsărabă, mécontent de ce que ses ennemis étaient acceptés en Transylvanie (il s'agit du logothète Oprea, de Voicu Tatul et d'autres), appuyait les Turcs; le prince de Valachie envoie avec des plaintes à Brașov son beau-père, « Zidradin », c'est-à-dire Sinadino [8], fils du Capitaine.

Et, à un moment où l'attaque de Mahomet pouvait se produire chaque jour et Étienne annonçait qu'« il est dans son camp avec toutes ses forces et part contre les Turcs », quand il demandait de Bârlad, puis de la vallée

---

[1] *Ibid.*, p. 86, n° CXLVII.
[2] *Ibid.*, n°. CXVIII.
[3] *Acta extera*, VII, pp. 317, 321—322; cf. *Századok*, 1872, p. 11 et suiv.
[4] Iorga, *Lucruri noi despre Vlad Țepeș*.
[5] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 86—87, n° CXLIX.
[6] *Ibid.*, p. 87, n° CL.
[7] *Ibid.*, pp. 87—88, n° CLI.
[8] *Ibid.*, p. 88, n° CLII; p. 89.

du Berheciu, en juin [1], qu'on ne fournisse pas « du blé ou autres provisions » aux Valaques, « parce qu'ils désirent notre mal et celui de toute la chrétienté et sont soumis aux Turcs [2] », quand les gens de Sibiiu avertissaient leurs congénères de Braşov que le prince valaque, qui ne terminait plus ses doléances, dans son refuge de Gherghiţa, « a contre eux des intentions qui ne sont pas bonnes », Pongrácz partait avec un des vices-Voévodes, Jánossy, pour amener à Mathias sa fiancée de Naples, le défilé de Bran étant confié au Conseil de Braşov [3].

On apprit que le Sultan était sorti avec ses troupes le 13 mai [4], puis que les Tatars avaient envahi la Moldavie orientale, pour être ensuite châtiés, perdant leurs prisonniers, par les burgraves de Cetatea-Albă [5], que les vaisseaux des Turcs, entrés dans la Mer Noire, avaient débarqué des troupes, mais n'avaient cependant pas réussi, les murs ayant été refaits, au dessus des travaux de 1440 et de 1454, par les burgraves Luc et Hărman [6].

Étienne resta, ainsi, seul contre l'essaim des Tatars, qui, passant le Pruth à Ştefăneşti, menaçaient Suceava, forçant la princesse, attristée du malheur de sa famille et effrayée par cette nouvelle menace, à aller se cacher dans la forteresse de Hotin. Mais l'apparition d'Étienne sur leur chemin les força à s'en retourner [7].

Ce n'est qu'à ce moment que le vice-Voévode, qui était resté en Transylvanie, Erdélyi, rassembla les Saxons à Turda et y envoya aussi Vlad et Băsărabă le Jeune, qui était désiré

[1] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 339—341, nos CL—CLI; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 91, nos CLVIII—CLIX.

[2] *Ibid.*, p. 91, nos CLVIII—CLIX.

[3] *Ibid.*, p. 90, nos CLV—CLVI.

[4] Iorga, *Acte şi fragmente*, III, p. 56; Lezze-Angiolello, éd. Ursu (pour l'Académie Roumaine), p. 86 et suiv.

[5] *Acta extera*, VI, pp. 320—321 (nouvelles de Vlad).

[6] J. Bogdan, *Inscripţiile de la Cetatea-Albă şi stăpânirea Moldovei asupra ei*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXX. Cf. Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 57.

[7] *Loc. ult. cit.*

comme prince par Étienne et par les Brassoviens, le commandement devant appartenir à Báthory [1]. Vlad se trouvait déjà au village de Cipău [2].

Les documents de l'année 1476 montrent combien a été agitée, attendant le danger suprême que signifiait l'expédition personnelle du Sultan, la vie d'Étienne, malgré les vaines promesses qu'il avait reçues. Le renouvellement qu'il avait demandé du lien avec la Pologne, le 6 septembre, ne lui fournissait pas une meilleure garantie [3]. Jusqu'au bout, ainsi que nous le verrons, *si des secours transylvains seront envoyés, ils ne regarderont que la situation en Valachie, le seul des deux États qui fût entré en effet dans la sphère des intérêts hongrois. Même la nouvelle que le Sultan lui-même arrive comme en 1462 ne fit rien presser en Transylvanie, le roi qui, en dépit de tout, n'avait pas oublié la honte de 1467, ne prenant aucune initiative.*

Donc, en ce qui concerne le roi de Hongrie, Étienne, qui avait envoyé à Bude, en août, une grande ambassade, demandant qu'on presse l'envoi des troupes de secours, n'avait reçu que l'assurance que, si l'heure du danger arriverait, il serait aidé par celui qui se considérait comme son suzerain, comme son « seigneur », mais seulement avec cette réserve: « si nous ne serons pas retenus par des affaires plus importantes de notre royaume »: du reste, la place d'abri est toute prête pour lui, avec la clause, habituelle dans les traités avec la Pologne, qu'on lui permettra de la quitter pour venir reprendre son État. C'est de cette façon qu'Étienne obtint Ciceu, sur la rivière du Someș. Il aura dans Vlad un auxiliaire, et, pour qu'entre les deux pays ne se produise plus ce qui avait existé jadis, on décide que les frontières seraient comme à l'époque de Mircea et d'Alexandre, condition que, bien entendu, avait ajoutée Vlad, réclamant ainsi la possession du district de Putna et de Chilia [4].

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 92—93, nos CLXII—CLXIII.
[2] *Ibid.*, p. 94, no CLXIV.
[3] Długosz, 2-ème éd., XIV, p. 632.
[4] Hurmuzaki, II, pp. 12—13, no XV; *Acta extera*, VII, p. 307; employés dans Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 270—272.

On arriva ainsi à la destruction de la belle armée moldave par Mahomet lui-même, que conduisait Băsărabă-Laiotă. Du grand projet de Mathias contre les Turcs, dans lequel entrait aussi Ujlaky, « roi de Bosnie », et Étienne, avec 80.000 (!) hommes, et Vlad, bien qu'exilé, avec 4.000 (!) hommes, et le prince Băsărabă, sans compter les Vénitiens, rien n'était résulté[1].

Non seulement Étienne ne fut guère aidé d'au-delà des frontières, mais dans son propre pays des boïars se trouvèrent auxquels ce règne de continuelle guerre semblait trop lourd. Il est dit, en effet, dans une lettre polonaise, donc de source ennemie, car tout de même la plupart des boïars acourront sous les drapeaux de leur prince et combattront avec une admirable bravoure, prêts au sacrifice: « toute la Moldavie, accusant son prince de tyrannie et de cruauté, n'a guère voulu se rassembler autour de lui; même ils lui ont retiré leur obédience, disant qu'il ne s'est jamais comporté comme un prince, mais comme un bourreau aimant les tortures; ce qu'ayant senti l'ennemi, il a répandu partout une proclamation qu'il n'est pas venu avec de si grandes forces contre le peuple, mais contre un si terrible ennemi de la nation moldave elle-même »[2].

Un Génois de Péra prétendait que, au mois de mai, un ambassadeur d'Étienne, s'étant présenté à Constantinople, avait cherché à lui éviter cette épreuve. Il proposait la paix, voulant y comprendre aussi l'héritage, à Mangoup, de la princesse Marie, et on lui aurait montré à la place des parents massacrés de cette princesse d'autres prisonniers que l'envoyé moldave feignit de reconnaître comme étant de fait les parents de son prince. La paix aurait été conclue dans les conditions demandées par les Turcs, mais Étienne, — ce qu'on ne peut pas admettre, — n'aurait fait, par ses offres, que se moquer d'une façon sanglante de la bonne foi de son ennemi, car, aussitôt que l'envoyé de Mahomet serait venu à sa Cour, il aurait fait tuer tous les Turcs réclamés, refusant aussi le paiement du kharadch[3].

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, pp. 101—102.

[2] Lewicki, ouvr. cité, pp. 206—207, Cf. Długosz, 2-ème éd., XIV, p. 645.

[3] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 55, n° 2. De fait, le fils d'Isak-Pacha fut libéré; voy. aussi les sources, *ibid.*, note 2. Mais une autre lettre de Péra a le

Les ambassadeurs d'Étienne en Hongrie, qui étaient encore le 22 mai à Jassy [1], montraient en juillet que l'armée du Sultan était déjà en marche et que la flotte se préparait à prendre Chilia et Cetatea-Albă; une intervention polonaise naïve, au moment où Mahomet se trouvait déjà à Varna, n'avait pu avoir aucun succès. Le Sultan ne posait pas d'autres conditions qu'au début: payer le tribut en restance pour trois ans; restituer les prisonniers de Caffa qui s'étaient abrités en Moldavie; envoyer un des fils du prince comme otage: céder Cetatea-Albă et d'autant plus Chilia, « qui dépend de la Valachie » [2]. Alors qu'un débarquement à Chilia était, comme l'année précédente, malheureux, Mahomet, qui avait facilement écarté les troupes destinées à la défense du gué du Danube sous le commandement du beau-frère princier Şăndrea et du vieux vestiaire Iuga, qui, pensant, comme un vieillard, à ce qui pouvait arriver de sa personne, accumulait, de janvier à juin, les dons, au couvent de Putna [3], avançait vers la capitale de la Moldavie, sans trouver, de même que dans toutes les campagnes de leurs ennemis contre les Roumains, quelque résistance dans un pays expressément dévasté et dont les habitants se tenaient cachés.

Les boïars étaient accourus à l'appel du prince, mais les paysans obtinrent la permission de revenir dans leurs villages, contre lesquels s'étaient jetés, avec leur barbarie coutumière, les Tatars. Une grande bataille en champ fermé était donc impossible dans ces conditions. Mais la résistance dans la forêt avait toujours été un des grands moyens de défense des Moldaves. Dans les grands bois de Neamț, là où une eau blanchâtre s'écoulait parmi les vieux troncs [4], Étienne avait caché son

même contenu; *ibid.*, p. 56, n° 1. Cf., pour la continuation de ces circonstances, les deux numéros suivants.

[1] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 208—209, n° CXIV.

[2] Dlugosz, 2-ème éd., XIV, p. 643 et suiv.; Iorga, *Acte şi fragm.*, III, pp. 55—56. Cf. *Acta extera*, *loc. cit.*, pp. 320—321; Lewicki, ouvr. cité, II, pp. 243—244, n° 222.

[3] Bogdan, *Doc.*, I, p. 21 et suiv., n° CXVI. Il mentionne aussi sa femme Nasta, son fils, Mihu le ceașnic, et sa fille, Sopța-Sophie.

[4] Valea-Albă est mentionnée aussi en 1439; Costăchescu, ouvr. cité, II, p. 62.

armée, qui, d'après les calculs exagérés, coutumiers à cette époque, aurait compris 10.000 boïars. Son camp était fortifié, d'après la tactique défensive empruntée aux Hussites, par des fossés, des arbres renversés et des broussailles.

Le 24 juillet, les Turcs se trouvaient à Roman, le 26 devant la forteresse de Neamț. Le chemin vers Baia passait cependant par cette forêt dont le Sultan ne soupçonnait pas les dangers cachés.

Étienne attaqua bravement au milieu d'une noblesse qui savait bien qu'elle allait à la mort, mais ne la craignait pas; il n'était pas capable de résister, pas autant aux spahis à cheval qu'à l'admirable infanterie des janissaires. Le nombre de ceux qui tombèrent dans la mêlée est rappelé dans un long catalogue de héros; les vieillards et les jeunes gens moururent côte à côte, au fond de cette forêt fatale: Stanciu avec son fils Mârzea, le vornic Bodea, Pascu, le burgrave de jadis à Chilia, Buhtea, Ivașcu, fils de Hrincea, Ștefu1, fils d'Isac, le spathaire Michel, le postelnic Iuga, Dajbog, alors burgrave à Neamț, le stolnic Baru, le comis Ilea, Huru et beaucoup d'autres.

Étienne lui-même avait essayé la même tactique que Jean Hunyadi, à Varna, et l'Empaleur, dans son pays: il avait attaqué le camp du beglerbeg qu'il avait battu l'année précédente [1], mais les canons turcs étaient beaucoup plus nombreux que l'artillerie qu'avait à sa disposition le prince de Moldavie. Ce furent ces canons qui décidèrent, ainsi que l'acte de vaillance risquée de Mahomet, qui, voyant que les siens faiblissaient, se jeta à leur tête. Mais, même après s'être rendu compte que la bataille était perdue, les boïars, pensant à leur pays et à leurs familles, se laissèrent tuer sur place.

Étienne disparut dans la forêt, d'où sortaient maintenant les bandes de proie des vainqueurs, qui cherchaient, faméliques, traînant des chaînes de fer, à découvrir où on avait caché le froment.

On put donc brûler les villes, mais pas prendre les forteresses. Neamț elle-même, solide édifice de pierre, qui

[1] Lezze-Angiolello, *loc. cit.*, p. 89.

fut bombardé pendant huit jours [1], et Suceava, depuis peu fortifiée, résistèrent. Il fallut donc que, sans avoir établi un autre prince, le Sultan ordonne une retraite, qui se présentait comme très difficile. Sortant de son abri, Étienne put, plus d'une fois, rendre fatale cette retraite à ceux qui, de nouveau, envahissaient son pays; tous les traînards étaient tués, employant aussi les pals. Les maladies, qui éclatèrent bientôt s'y ajoutèrent, donnant à une armée qui avait cependant vaincu, l'aspect de bandes terrifiées qui sentent que la mort les guette.

L'observateur vénitien Emmanuel Gerardo [2], témoin oculaire, juge de cette façon la fin de la colossale entreprise: « Le Sultan a abandonné le pays avec son armée, sans avoir pris une seule forteresse et sans un autre dégât pour la Moldavie que le butin qu'il a pu prendre avec lui; et le prince Étienne est sorti des montagnes et il chevauche vaillamment à travers tout son pays » [3].

Cette fois, nous n'avons pas un bulletin de la bataille par Étienne lui-même [4] mais l'inscription de l'église qui fut élevée sur tant de tombeaux, à l'endroit qui, au lieu de son vieux nom de « ruisseau blanc » (Pârâul Alb), a été appelé « place de la Bataille » (Războieni), reflète sa conception de la bataille. Elle signifie, dans son vieux slavon solennel: « Pendant le règne du très-fidèle et aimant le Christ prince Jean Étienne

[1] On tira des murs sur l'artillerie turque, dont le chef fut tué; version valaque de la chronique du pays (Górka).

[2] Le Pape avait envoyé sa grâce apostolique...; N. Densusianu, *loc. cit.*, II, p. 237 et suiv., n° CCXV (avec des privilèges pour les visiteurs de l'église de Cetatea-Albă). — On ne s'explique pas pourquoi, plus tard, Étienne déclara qu'il a dû restituer au Sultan les réfugiés de Caffa, abrités chez lui, et payer cher à Kameniec pour ceux qui y étaient abrités; J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 364—365, n° CLXIII.

[3] Hurmuzaki, VIII, p. 15, n° XX. Pour la campagne, les plus riches informations se trouvent chez les Turcs; voy. Séadeddin, éd. Ursu, pp. 198—201; Angiolello, éd. Ursu, *loc. cit.* Chez Długosz des informations criticables, de même que chez Bonfini. Les nouvelles italiennes confuses, à côté de la déclaration citée des Génois de Suceava, dans Iorga, *Acte şi fragm.*, III, pp. 90—91. Là, pp. 98—99, les informations recueillies par Unrest.

[4] En 1480, Étienne rappelle le moment « où est venu le Tzar turc et a pillé notre pays ». J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 239.

Voévode, par la grâce de Dieu prince du pays de Moldavie, fils du Voévode Bogdan, en l'an 6984, et le vingtième en cours de son règne, le puissant Mahomet, l'empereur turc, s'est levé avec toutes ses forces orientales et, de même, le Voévode Băsărabă qu'on appelait Laiotă, est venu avec lui, avec tout son pays bessarabien, et ils sont venus piller et occuper le pays de Moldavie. Et ils sont arrivés jusqu'ici, à l'endroit qui s'appelle le Ruisseau Blanc. Et moi, le Voévode Étienne, avec mon fils, Alexandre, nous sommes sortis à leur rencontre. Et nous leur avons livré une grande bataille au mois de juillet, le 26, et, par la volonté de Dieu, les chrétiens ont été vaincus par les Infidèles, et beaucoup de guerriers de Moldavie sont tombés là. Alors même, les Tatars aussi ont attaqué de l'autre côté le pays de Moldavie » [1].

Comme on le voit, si la vérité n'est nullement déguisée, il n'y a aucune plainte. C'est seulement la reconnaissance de la fatalité par une âme forte. On n'entend dans la chronique que la voix des moines qui prièrent pour le repos de l'âme de ceux qui sont tombés, commémorant les noms transmis par le prince : « En l'an 6984, au mois de juillet, le 26, un vendredi, est venu l'empereur turc lui-même, de son nom Mehmet-beg, avec toutes ses forces, et Băsărabă Voévode, avec lui et toute son armée contre Étienne Voévode. La bataille contre lui fut livrée au Ruisseau Blanc, et les Turcs maudits avec ces traîtres de Valaques remportèrent la victoire. Et là tombèrent beaucoup de bons chevaliers, et de boïars grands et petits, de bons et jeunes soldats, et beaucoup de cette armée bonne et brave. Des guerriers vaillants, des gens d'avant-garde y périrent. Et il y eut alors une grande tristesse dans le pays de Moldavie et dans tous les endroits et dans tous les pays et dans toutes les dominations des pieux chrétiens, lorsqu'ils entendirent que se sont perdus ces bons et braves guerriers et ces grands boïars et bons et ces jeunes soldats et cette bonne armée choisie, et ces vaillants membres de l'avant-garde entre les mains de ces langues infidèles et païennes et entre les mains de ces païens de Valaques, qui

[1] Iorga, *Inscripții*, I, pp. 43—44.

ont participé avec les païens et ont combattu à côté d'eux contre les chrétiens. Et, de cette façon, le pays a été dévasté, et ils sont venus à Suceava et ils ont incendié la ville. Et ils revinrent pillant et brûlant le pays »[1].

Enfin, voilà la façon dont Étienne faisait parler à Venise, où il avait envoyé dès 1476 comme ambassadeur « l'oncle de la princesse Marie », Jean Ţamblac, son ambassadeur de plus tard: « Tout ce qui s'est passé de la part des Turcs dans son pays [2], Votre Excellence doit l'avoir appris de plusieurs côtés. Et, de fait, ce qui a suivi ne se serait pas passé si lui (Étienne) avait appris que les princes chrétiens et ses voisins ne se seraient comportés à son égard comme ils l'ont fait. Mais ces serments, les engagements qu'il avait avec eux, l'ont induit en erreur, et il a subi ce qu'il a subi. Les engagements et les serments qu'il y avait entre eux contenaient que tous doivent être prêts à aider ce pays et ce prince contre lequel marcherait le Turc. Et cependant, plaçant mon espoir en eux, *il en est résulté contre moi ce que j'ai dit.* Parce que, si cela n'avait pas été, une de ces deux choses aurait eu lieu: ou bien *je me serais opposé à l'ennemi au gué* et je ne l'aurais pas laissé passer, ou bien, si cela m'aurait été impossible, j'aurais cherché à mettre à l'abri les gens de mon pays, et je n'aurais pas souffert tant de dommages. Mais ils m'ont laissé seul, et il est arrivé ce qui est dit plus haut. Et, si l'ennemi avait été seul, il n'aurait pas pu faire tant de mal, mais il a fait venir aussi l'autre Pays Roumain *(l'altra Vlachia)*, d'un côté, et les Tatars, de l'autre, et lui-même avec toutes ses forces, et ils m'ont entouré de trois côtés, et ils m'ont trouvé seul et toute mon armée dispersée, pour aller sauver les leurs. Et que Votre Excellence tienne compte de la multitude qu'il y avait contre moi, qui devais affronter tant de forces. Moi, avec ma Cour, j'ai fait ce que j'ai pu, et ce que je viens de dire est arrivé. Et je crois que ceci a été

[1] J. Bogdan, Chron. de Bistriţa, *Cron. inedite*, pp. 41—42. D'une façon plus courte dans la Chronique de Putna, dans *Cron. Mold.*, p. 146; Chron. moldo-polonaise; *ibid.*, p. 176.

[2] *Dominio.* On sent la dictée roumaine. Ţamblac l'avait traduite en grec et du grec la chancellerie ducale donne la traduction en dialecte vénitien.

la volonté de Dieu, qui a voulu me punir pour mes péchés. Que son nom soit loué »[1].

Ce qui restait, maintenant, c'était l'installation de Vlad[2] dans son héritage. Aucune chronique moldave ne la consigne. Des témoignages documentaires et un récit allemand font connaître cet épisode de la lutte de la chrétienté sur le Danube.

Le 6 septembre, le roi convoque les Saxons pour remplir leur devoir dans cette campagne[3]. La chronique d'Unrest montre comme compagnons de Vlad, soutenu par cette armée de Báthory qui s'intitule juge de la Cour de Sa Majesté le roi et capitaine suprême des armées royales en Valachie, l'associé pendant la campagne de Bosnie, le despote Vouk, et un autre chef serbe, d'une famille qui restera mêlée aux affaires de Transylvanie et de Valachie, Yakchitch, le gendre de Lazare, dernier dominateur de la Serbie[4]. La participation d'Étienne, dont il est parlé, a été plus que cela: c'est lui qui a eu l'idée de cette restauration et qui a conduit son armée, laissant à Vlad une garde sûre de deux cents soldats[5].

Une lettre de Báthory montre que Târgoviște avait été conquise facilement et on y avait fait élever un « bon château »; descendant ensuite à Bucarest, dans les environs de laquelle l'armée se trouvait en « novembre »[6], Unrest parle d'un long siège à « Stinedera », que nous avons identifiée depuis longtemps avec la cité de la Dâmbovița (Bucarest). L'explication de ce nom dans la chronique autrichienne pourrait être trouvée seulement si on pense que l'information vient d'une lettre grecque (*'ς τὴν ἕδραν*, ce qui signifie « vers la résidence » ou « la résidence » elle-même). Ceci nous amène à accorder une plus grande importance aux informations d'Unrest, qui raconte comment, au cours du siège, un armistice avait été

[1] C. Esarcu, *Ștefan-cel-Mare*, Bucarest, 1874, pp. 63—67; Hurmuzaki, VIII, p. 24 = J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 343—347.

[2] Sa pension en 1475; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 232, n⁰ CCX.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 94, n⁰ CLXV.

[4] Exposition d'ambassade de Jean Ţamblac, dans Hurmuzaki, VIII, *loc. cit.*, ou J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 344—345.

[5] Un Étienne *Iakeyte* (Yakchitch), ambassadeur hongrois auprès du Pape; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 244—245, n⁰ CCXIX.

[6] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 95, n⁰ CLXVII.

établi, permettant le passage d'un camp à l'autre. Cinq cents chrétiens se rendent chez les Turcs, qui respectent l'engagement, alors que les Turcs qui se risquent de l'autre côté, chez Vlad, dont la foi avait toujours été un peu branlante, sont arrêtés. Mais l'informateur croit qu'à cause d'une maladie qui avait éclaté, la forteresse n'aurait pas été prise jusqu'au bout [1]. De fait, le fidèle burgrave Chrétien pouvait annoncer aux Brassoviens, le 17 novembre, que Bucarest avait été prise un jour auparavant. « C'est pourquoi il faut louer Dieu Tout-Puissant par des orgues, des hymnes et des sons de cloche, ainsi que nous l'avons fait nous-mêmes dans notre pays, qui est aussi le vôtre *(tam vestra)*. Et sachez que les seigneurs et les boïars de tout le pays se sont soumis à Messire le Voévode Vladislav ». Maintenant ils cherchent à faire élever à Târgoviște une maison en bois pour le burgrave [2].

Vlad lui-même nous parle par quelques lettres. Il avait ouvert, avant même de passer la frontière, à ses amis de Brașov tous les défilés du pays: Rucăr, Predeal, Bratocea, Buzău (7 octobre; lettre de Brașov) [3]. Aussitôt après le combat il annonce « la fuite de Laiotă, son ennemi, chez les Turcs », Donc, leur dit-il, « venez avec du pain et des marchandises pour vous nourrir, car *Dieu a fait en sorte que nous soyons maitenant un seul pays* ». « Avec la volonté de Dieu », dit une autre lettre, « la Valachie m'a fait hommage, et tous les boïars » [4].

De Hârlău, le 5 janvier 1477, Étienne, qui avait reçu des Brassoviens des nouvelles sur « l'exploit » de Vlad, mais suspectait quelque chose de mauvais, demandait à être averti [5].

---

[1] Wann sy waren den Turckhen ze kranneckh; Iorga, *Acte și fragm.*, III, p. 99.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 95, n° CLXVIII.

[3] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 95—96, n° LXXIV; p. 98, n° LXXVI.

[4] *Ibid.*, p. 78, n°. LXXVI. Une troisième lettre, demandant qu'on permette de venir chez lui à tout soldat, « Hongrois, ou Szekler, ou *Roumain* », paraît n'être pas datable de ce moment, ainsi que l'avait observé déjà Conduratu; *ibid.*, p. 99.

[5] *Ibid.*, p. 96, n° CLXIX. Suit une lettre accréditive pour un certain Oglindă, envoyé à Brașov.

De fait, la mauvaise chance ne s'était pas fatiguée à poursuivre ce terrible combattant, auquel, pour ses fatigues et pour sa propension à défendre son pays, on peut pardonner tant de choses, d'autant plus que, depuis longtemps, en chrétienté même, au moins dans cette chrétienté orientale, telles étaient les moeurs. Des récits russes à caractère légendaire montrent de quelle façon il a fini ses jours par un acte de trahison que la tradition fixe à Bălteni, près de Bucarest, où il y a une belle église refaite au XVII-e siècle, ajoutant l'opinion que son corps se trouverait sous telle pierre sans inscription, de l'église, pleine de tombeaux tragiques, de Snagov. En effet, le chroniqueur autrichien, qui sait bien « combien de merveilles sont racontées sur le compte de cet homme extraordinaire », consigne qu'il « a été tué par un grand acte de trahison qu'avaient préparé les Turcs à cause de la grande inimitié qu'ils avaient à son égard, pour les dommages importants qu'ils avaient soufferts de sa part. Car un Turc était entré à son service pour le tuer lorsqu'il en trouverait l'occasion [1]: c'est pour cela qu'il avait été payé par les Turcs. Et ceci est arrivé, car le bourreau lui a coupé la tête par derrière, et il s'est ensuite enfui aussitôt dans l'armée des Turcs. Pour cette raison le roi a été attristé, car il a perdu en lui beaucoup pour sa lutte contre les Turcs [2] ». De son côté, Étienne montre que le crime fut dû aux intrigues de Băsărabă et que, de la garde qu'il avait laissée à son voisin, dix personnes seules avaient survécu [3].

En réalité, Mathias avait été à son égard tout aussi peu fidèle qu'à celui d'Étienne. Pongrácz étant mort, comme on faisait des recherches sur son héritage, le trésorier royal montrait aux Brassoviens, dès le 13 février, qu'ils avaient bien agi en s'entendant avec ce Băsărabă qui décidément ne pouvait pas être écarté. « Donc il faut que vous sachiez », ajoute-t-il, « que *Sa Majesté le Roi a été d'opinion que cette chose est utile et que vous n'avez rien fait de mal en ceci* [4]. »

[1] Wann er sein Stat hyet.
[2] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 99.
[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 97, n° CLXXI.
[4] *Ibid.*, n° CLXXII.

Établi dans le village de Floreşti, du district de Prahova, Băsărabă avait repris le gouvernement du pays. De cette résidence, où il s'était fixé, il demandait qu'on fasse partir son ennemi, qui était du côté de Făgăraş ou du côté de Cohalm [1]. Il est question, bien entendu, de Băsărabă le jeune, car, d'après la chronique serbe, Radu était mort dès 1472 et le moine Vlad, « fils de l'Empaleur », n'apparaîtra que plus tard.

Vers la fin de l'année, Pierre Gereb, qui était en même temps Voévode de Transylvanie et comte des Szekler, permettait aux Brassoviens d'abriter les exilés [2]. La même politique d'incompétence et de lâcheté continue, chacun commandant séparément et tout allant au gré des circonstances. Bientôt apparaîtra cependant au-delà des montagnes, sans être secouru par les Hongrois de Transylvanie, mais appuyé par les Turcs [3], et par Étienne [4] aussi, un nouveau règne, celui de ce Băsărabă le jeune, qui, pour le moment, tournait de tous côtés au Nord des Carpathes.

Étienne était cependant seul. Il n'avait pu obtenir du roi de Hongrie que la cession de ses forteresses de refuge, Ciceu et Cetatea-de-Baltă. En 1476 encore il est question des burgraves de la première de ces places [5], dont les ruines sont visibles aujourd'hui encore non loin de la ville de Dej, et il y avait tout autour un groupe de villages roumains, habités par des hommes libres. Mais ces burgraves ne sont pas cités dans la liste des boïars de Moldavie, ce qui montre que pour Étienne il y avait là un autre pays, qui ne pouvait pas être confondu avec son héritage.

[1] *Ibid.*, p. 98, n° CLXXIII.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 98—99, n° CLXXV. Voy. aussi le n° précédent.

[3] Voy. aussi Fraknói, ouvr. cité, II, p. 156, n° 91.

[4] Une autre opinion a été soutenue dans *Ist. lui Ştefan*, p. 188, sur la base de la description, à une autre date, 1477, de Długosz.

[5] *Arch. f. sieb. Landesk, Neue Folge*, VI, p. 79. Cf. Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 270 et suiv. L'affaire des barques chargées de sel, qui avaient été pillées par des « Valaques » sur la rivière du Someş, paraît être en rapport avec cette domination. Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 99—100, n° CLXXVII. Des brigands aussi dans la Vallée de Rodna; *ibid.*, p. 102, n° CLXXXI.

Dans cet isolement, celui qui avait envoyé de nouveaux ambassadeurs à Venise se décida à y déléguer quelqu'un qui était lié de si près à la dynastie moldave par le mariage avec la descendante impériale de Crimée, de sorte qu'on pouvait l'intituler « oncle » du prince, ce Jean « Zamplacho », Ţamblac, probablement, pour les nôtres, mais, à Venise, connu seulement comme un « chevalier constantinopolitain » [1].

Son exposition d'ambassade, qui nous a été heureusement conservée en entier, permet de voir ce qu'il y avait dans la grande âme, du guerrier moldave, qui s'ouvrait maintenant avec une sincérité parfaite.

Nous avons montré de quelle façon il jugeait lui-même la défaite de 1476, la mettant sur le compte de ceux qui auraient pu l'aider et qui avaient le devoir de le faire, mais l'avaient abandonné. Personne ne pourrait nier que ces accusations étaient fondées: c'est encore un chapitre de la longue tragédie de cette nation qui s'offre aimante et active et à laquelle on répond par tout ce que peut cacher, de l'éternelle lâcheté humaine, l'hypocrisie.

« Cependant, après que l'ennemi fut parti », continue Étienne, qui, visiblement, dicte, « je suis resté dénué de tout secours de la part des chrétiens; parce que non seulement ils ne m'ont pas aidé, mais peut-être certains d'entre eux ont-ils ressenti du plaisir pour le dégât qui m'a été fait à moi et à mon pays, par les Infidèles. » Les paroles de l'agent vénitien Gerardo, envoyé en Hongrie, ont été pour lui cependant un motif de consolation. Il déclare qu'elles ont signifié aussi un « repos », une garantie, car il était question de la partie qui lui reviendrait à lui de l'argent de croisade qu'on envoyait en Hongrie. C'est pourquoi il a préparé, lui et pas un autre, l'expédition valaque pour chasser Băsărabă, dont il ne parle plus, établissant à sa place Vlad Drăculea *(Drachulia)*. Ayant convaincu le roi de Hongrie que c'était un acte nécessaire, on lui a permis

[1] Iorga, *Notes et extraits*, IV-ème série, p. 191, n° CXXIII; *Rev. Ist.*, V, pp. 367—370.

de frapper ce coup, employant « le secours du roi », qui est venu d'ailleurs. Il est allé lui-même et a gagné la victoire; il a installé le nouveau prince et il lui a laissé une garde, mais n'a pas pu empêcher la catastrophe de ce camarade de lutte contre les Turcs.

Gerardo a été lui aussi témoin, en Moldavie, de l'impression qu'a produite ce crime. Étienne aurait voulu le retenir, mais le Vénitien a demandé qu'on lui permette de s'en retourner pour faire son rapport et, d'après son désir, on lui a donné un compagnon de route.

Le prince roumain n'a pas voulu penser à d'autres dans ses grands soucis, ayant été une fois « trompé »; et puis ces seigneurs chrétiens sont, ainsi qu'on le sait, toujours en guerre entre eux, de sorte qu'à peine peuvent-ils suffire à la défense de leurs propres intérêts.

Il ajoutait la prévision que Mathias « fera la paix avec la Grande Valachie, ce qui sera encore pire ». C'est ce qu'on disait au commencement du mois de mai. Il n'est pas question, dans ce document, du prince qui était alors dans ce pays, mais à la même époque nous avons une lettre adressée par Băsărabă le jeune, l'ancien protégé d'Étienne, qui montre que « la Valachie est entre ses mains », l'ayant obtenue des Turcs, chez lesquels il s'est rendu pour demander son trône. Il a su, jusque là, arrêter ceux-ci, qui auraient voulu se diriger vers la Transylvanie[1]. Aussitôt ce qu'attendait Étienne devenait une réalité: les boïars Neagu[2] et Stanciu, d'anciens conseillers du pays valaque, allèrent vers le roi pour cette paix que redoutait la Moldavie[3]. Le nouveau prince pouvait annoncer plus tard que ses patrons turcs ont soumis l'Albanie vénitienne — sauf Scutari, bloquée, — avec Croïa, Drivasto, Alessio et Zabiacco (Jabliac), tuant les hommes et prenant comme esclaves les femmes et les enfants[4]. Si on ne chasse pas ses ennemis qui sont en

[1] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 134—135, n° CVII. Les numéros suivants sont des lettres pour le commerce libre.

[2] Aussi chez les Brassoviens; *ibid.*, p. 144, n° CXVI.

[3] *Ibid.*, pp. 139—140, n° CXII. Les rapports avec « son père », Báthory; *ibid.*, pp. 144—146, n°s CXVII—CXVIII.

[4] Cf. Iorga, *Gesch. des osm., Reiches*, II, p. 187—189.

Transylvanie, qui sait ce qui pourrait arriver de ce côté aussi. « J'en ai par-dessus la tête [1]. » De fait, l'autre Băsărabă envoie continuellement des bandes de proie dans le pays qui lui avait appartenu [2].

Mais, dès le 19 juin, le prince de Valachie négociait la paix, dont parle Étienne, entre « Sa Majesté le roi et l'empereur des Turcs » [3].

Attendant une attaque pour la possession de Chilia et de Cetatea-Albă, le prince de Moldavie, qui n'avait pas fait un pas pour amener sa réconciliation avec le Sultan, rédige non seulement les instances les plus chaleureuses pour être secouru par les Vénitiens, mais leur rappelle que la Moldavie est « le boulevard (*serajo*) pour la Hongrie et pour la Pologne ». « En outre, comme le Turc est retenu (*impedito*) par moi depuis quatre ans, beaucoup de chrétiens sont restés en paix [4]. » Ces deux places « sont toute la Moldavie, et la Moldavie avec ces deux places constitue un mur pour la Hongrie et pour la Pologne [5] », et, même, les ayant, on pourrait reprendre Caffa et la Crimée; il a déjà formé un plan en ce sens. « Votre Excellence ferait aussi une chose très honorable en aidant un prince chrétien. » Il s'adressera aussi au Pape, mais, si cependant personne ne vient à son aide, « *il faudra faire une chose ou l'autre: ou bien ce pays sera perdu, ou bien je serai contraint par nécessité à me soumettre aux Infidèles* ». Mais, aussitôt, cette âme de foi opiniâtre écarte cette idée, qui valait cependant en tant que menace: « chose que je ne ferai jamais, préférant cent mille morts » [6].

---

[1] J. Bogdan, *Relațiile*, p. 139, n° CXII. Aussi le numéro suivant, de même contenu.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 100, n° CLXXVIII.

[3] *Ibid.*, I, p. 99, n° CLXXI.

[4] Oltre de zo, per esser impedicto el Turco con nui za anni quatro, sono romaxi molti christiani in reposso; *loc. cit.*

[5] Queste due terre sono tuta la Valachia, et la Valachia cum queste do terre sono un muro del Hungaria et Pollona »; *ibid.*

[6] Et, se Dio permetterà che io non sia ajutato, duo cosse sarà: o veramente se perderà questo paexe, o veramente sarà astretto dalla necessità a sottomettermi a infedeli. La qual cossa mai no farò, preponendo piuttosto cento millia morti che questo; *ibid.*

Sachant bien ce que sont les princes chrétiens, il pensa cependant qu'une assurance du côté de la Pologne lui serait utile; comme Casimir lui demandait par un ambassadeur spécial, qui le trouva à Roman, de venir pour l'hommage il promit de le prêter à Kolomia, « d'après l'ancienne coutume » [1].

A ce moment il savait par ses hommes venus de Valachie que des Turcs passaient le Danube. Il craignait une expédition d'Ali-beg lui-même, un si ancien et acharné ennemi [2]. Il le disait, soucieux, aux Brassoviens. On lui répondit que, de fait, d'après les informations qu'ils avaient reçues eux-mêmes, du même endroit, les Turcs attaqueront les Saxons et aussi les trois districts du pays des Szekler. Le prince roumain est prié, dans ce brouillon, d'une forme barbare, de ne pas tarder à accourir à leur secours, *car il est, devant l'abandon évident de la Couronne de Hongrie, leur seul défenseur*. C'était aussi la vérité.

Pendant le cours de cette année 1479, Étienne ne bouge pas de Suceava. Mais, partout, au cours de l'été, on était à attendre les événements. Étienne Báthory attirait l'attention des Brassoviens sur les Turcs, nombreux au-delà des montagnes, et il pensait à l'approvisionnement de la forteresse de Bran [3]. Făgăraș était attaqué, et nous savons que, dès l'été de l'année 1478, celui que le vieux Băsărabă appelait seulement « le Petit Empaleur » [4] avait réclamé les deux fiefs d'au-delà des montagnes [5] où tour à tour avaient trouvé un abri le moine Vlad et Udrișteș, le principal appui de « Laiotă » [6]. On rassemblait des mercenaires à Brașov, et Báthory, maintenant

[1] Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II², pp. 709—710, n° DXXIX; J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 351—352, n° CLV.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 101—102, n° CLXXX; J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 352—355, n° CLVI.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 102—103, n° CLXXXII. On donnait aux burgraves de là-bas des chevaux arrêtés par les Roumains.

[4] *Ibid.*, p. 100, n° CLXXVIII.

[5] *Ibid.*, p. 99, n° CLXXVI.

[6] Voy. les offres déjà faites, *ibid.*, p. 103, note 1.

Voévode de Transylvanie, essayait de savoir s'il existait aussi une armée valaque [1].

De fait, Băsărabă le jeune fit les efforts les plus sincères pour empêcher une invasion turque au-delà des montagnes. Son boïar, Dragoman, fils de Manea, demandait aux Brassoviens d'envoyer « le prêtre du faubourg de Şcheiu » pour voir qu'en effet des Turcs arrivaient; il ne faut donc pas accepter les exhortations d'Étienne [2]. Des négociations commencèrent même en toute forme entre ce Stan Cortofleşt (du village de Cortoflești) et Cârjă, envoyé par le prince valaque, d'un côté, et les délégués du roi de l'autre, dont l'un était un Roumain magyarisé de Transylvanie, Nicolas Bánffy, et l'autre le plus important et le plus brave des kénèzes du Banat, Paul, pour obtenir une paix, qui, d'après l'opinion des gens de Băsărabă, devait en être une comme on n'en avait jamais vu avec un prince de Valachie depuis Radu [3]. Mais on n'arriva à aucun résultat.

Băsărabă le jeune a déclaré n'avoir eu aucun rôle dans la grande invasion d'Ali-beg, du côté de la Transylvanie occidentale. De fait, le 27 octobre de cette année pleine de conflits, il se présentait « lié comme dans des chaînes d'acier par les Turcs », mais désirant la paix. Du moment que Laiotă ne menace plus sa frontière, il risque sa tête que les Turcs ne passeront pas par son pays. Il est disposé à aller jusqu'à celui qu'il appelle le « César » et qui est le Sultan [4]. Il protestera, quand l'armée prendra le chemin de Sibiiu, que c'est par lui qu'a été empêchée l'attaque contre Braşov et qu'un second coup après cette pénétration a été dissuadé, prétextant que dans cette région il a pillé lui-même et qu'on ne peut donc rien trouver [5].

[1] *Ibid.*, pp. 103—104, n° CLXXXIV.

[2] J. Bogdan, *Relaţiile*, pp. 262—263, n° CCXVII.

[3] *Ibid.*, p. 269, n° CCXXII. Il a été envoyé aussi à Báthory. Il faisait aussi le commerce en Transylvanie; *ibid.*, pp. 265—266, n° CCXIX; une lettre de lui pour la « paix », avec Neagu, fils de Radu, Stănilă et Badea; *ibid.*, pp. 267—268, n° CCXXI.

[4] *Ibid.*, p. 269, n° CCXXII. Il était, en dépit de « Laiotă », et sans que Báthory en eût été averti, *en relations directes avec le roi.*

[5] De Bucarest; J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 104, n° CLXXXV.

La chronique, bien informée, comme on l'a vu, d'Unrest, prétend qu'on commença à envoyer des secours à Étienne lorsqu'on apprit que les Turcs étaient dans ces régions, à l'Ouest de Sibiiu [1]. Les armées se rencontrèrent dans le Champ du Pain (Câmpul Pânii), et le combat fut particulièrement sanglant, les Turcs étant repoussés, mais pas de façon à ne plus être aussitôt redoutés. Báthory avait le commandement, mais dans l'armée qu'il employa il y avait Yakchitch, et des Banatiens étaient venus peut-être d'eux-mêmes pour défendre leur pays et leurs possessions [2], ayant à leur tête Paul le Kénèze. La légende qui le présente d'une façon sauvage, dansant avec des corps de Turcs entre ses dents, n'a rendu assurément aucun service à ce brave, à cet homme si utile, qui avait certainement aussi quelques-unes des nobles qualités de sa nation [3].

La participation des Valaques, « en si grand nombre » *(numero maximo)* à cette incursion de pillage, qui finit si mal est prouvée par l'ambassade hongroise venue à la diète de Nuremberg. On affirme que les Turcs étaient au nombre de 43.000 (!) et que les principaux capitaines ont été ou bien tués ou bien amenés vers le roi [4]. D'autres renseignements donnent les mêmes chiffres pour l'entreprise malheureuse d'Ali-beg et de Skender-beg, les frères Michalogli, chefs du Danube turc, de l'armée du « paristrion » ottoman. L'une d'entre elles présente aussi un calcul, naturellement exagéré, lui aussi, du nombre de soldats valaques: il n'aurait pas été inférieur à 4.000 fantassins. On trouve aussi une note intéressante sur leur façon de combattre: « Ainsi que je l'ai appris », dit l'informateur, « chacun d'entre eux à une arquebuse *(Spies)*, à deux pieds *(Zuecken)*: l'un d'entre eux est amené devant, puis l'autre est placé à son tour et l'ensemble fait de

[1] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 147—148, n° CXX. Il menace cependant de piller lui-même si on ne chasse pas ces ennemis.

[2] Iorga, *Acte și fragm.*, III, pp. 99—100.

[3] Une prisonnière capturée dans le Banat roumain chez les Turcs; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 251. Le Ban de Severin était alors un Hongrois, Haraszty, *ibid.*, p. 259, n° CCXXIV.

[4] N. Iorga, *Acte și fragmente*, III, p. 103, n° I.

cette façon une bonne couverture *(Zaim=Zaum)* autour des combattants, derrière laquelle ils tirent. Ils ont causé beaucoup de dommages en tirant. Sur ce groupe de Roumains est venu, ensuite, un assaut de cavaliers. Il les a dispersés et ils furent tous occis » [1].

Il s'agit d'un combat de Roumains contre les Roumains [2].

Les envahisseurs avaient été aidés aussi par des Szekler, personnages de grande influence, comme Blaise Magyar, qui leur a servi de guide et fut ensuite dépouillé, comme punition, de toutes ses possessions [3].

L'expédition avait été d'autant plus facile que le roi espérait la paix avec les Turcs, auxquels les Vénitiens avaient cédé, dès le mois de janvier, Scutari.

Pour cette année, Étienne avait échappé à l'attaque turque. Prévoyant, il avait ordonné cependant que Chilia fût entourée de murs, qui furent terminés dans la plus grande hâte, en moins d'un mois, le 16 juillet [4]. Du reste, en dehors de pareils soucis importants, il avait dû subir des pertes douloureuses dans sa famille: son fils était mort, le premier du nom de Bogdan, puis sa vieille tante, fille d'Alexandre-le-Bon, Cneajna [5], et un ancien conseiller, « Stanciul le Vieux [6] ». La

---

[1] *Ibid.*, p. 102, n° 2.

[2] Bibliographie dans N. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 153, note 3. Pour les préparatifs, voir surtout les lettres de Béatrix, femme de Mathias, dans les *Acta extera*, V, pp. 436—440. Naturellement, pour le combat lui-même, Długosz et Bonfini. Une prétendue poursuite des Turcs jusqu'à Gherghița (ce qui signifierait trop loin) chez Stryjkowski, dans Hasdeu, *Arch. Ist.*, III, p. 1; cf. J. Ursu, *Bătălia de pe Câmpul Pânii* (aussi d'après la Chronique de Dubnicza, dans Florianus, ouvr. cité, III, pp. 202—203); du même, *Ștefan-cel-Mare și Turcii*, pp. 100—101.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 272.

[4] Chronique de Bistrița, J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 56; cf. N. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 152.

[5] Elle fait une donation au couvent de Neamț aussi pour le repos de l'âme de sa mère, Marine; J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 147—148, n° LXXXVI. J. Bogdan croit qu'il est question d'une fille d'Alexandre, fils d'Étienne; Chronique de Bistrița, *loc. cit.*, p. 74.

[6] Pour Stanciu, voy. *ibid.*, pp. 74—75.

flotte turque avait épargné ses cités, prenant la Matrega gênoise, propriété de la famille des Ghizulfi [1].

L'année 1480 débute avec des inquiétudes pour Étienne. Au mois de janvier, il fait savoir qu'il a appris un nouveau « rassemblement des Turcs ». Le Vizir revient d'Asie, et le Sultan prépare une nouvelle expédition personnelle. « De notre côté, nous avons l'intention de convoquer une armée et d'ouvrir la guerre. » Il s'est entendu avec son « frère » Báthory et il attend aussi le concours des gens de Braşov [2]. Il aura déjà appris que le mauvais voisin se trouve encore chez les Turcs, d'où il ne reviendra qu'après quelque temps, ayant laissé comme lieutenants ses boïars fidèles.

Pendant son absence, Băsărabă l'Ancien tenta un coup hardi du côté des villages de Zârneşti et de Tohan [3]. Il arriva jusqu'à la résidence de son ennemi et captura, comme jadis Étienne lui-même, lorsqu'il combattait contre Radu, le trésor de celui-ci, ainsi que sa famille. Mais la tante [4] de Băsărabă, Marie, la femme et Anca, la sœur du prince [5], mariée à un boïar ennemi, Stanciu [6], interviennent. Des plaintes et des protestations commencent, auxquelles participe aussi le métropolite Macarius 7. Toute une série de lettres du prince — les prisonniers seront délivrés plus tard par l'intervention de Báthory [8] — montrent quels sentiments le prince attaqué nourrissait lorsqu'il s'agissait de sa famille [9].

---

[1] Voy. Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 153 (d'après Makuscev, ouvr. cité, II, pp. 185—186, n° 19), et N. Iorga, *Acte şi fragmente*, III, p. 63, n° 1.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 104—105, n° CLXXXVI..

[3] J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 155, n° CXXV.

[4] *Ibid.*, p. 159, n° CXXVIII.

[5] *Ibid.*, pp. 270—271, n° CCXXIII (des protestations de la part du boïar Neagu, du vornic Vlad et du vestiaire Cazan, les lieutenants princiers). Voy. la lettre du prince, *ibid.*, pp. 159—160, note. Cf. aussi la lettre, longue et si intéressante, de Neagu; *ibid.*, pp. 272—274, n° CCXXIV. Cf. Lapedatu, *Vlad Călugărul*, p. 17 et suiv.

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*, pp. 279—281, n° CCXXVII—CCXXVIII.

[8] Lettre du vestiaire Cazan et du comis Staicu; *ibid.*, p. 277, n° CXXV. De même aussi celle du logothète Vintilă; n° suivant.

[9] *Ibid.*, p. 151 et suiv. On avait arrêté aussi le prêtre de Zârneşti; *ibid*, les p. 151, n° CXXII; p. 155, n° CXXV. Le prince de Valachie rappelle ce que les

Le roi lui-même apprend ce résultat d'une initiative hardie, et, au mois de février, il ordonne que les trois femmes soient confiées à la bonne garde de ses fidèles de Brașov [1].

Le jeune Băsărabă, furieux, emploie tous les moyens pour regagner au moins les membres de sa famille, car il n'entendait pas payer une rançon pour celles qui « sont restées au milieu des Infidèles » et qui lui ont été cependant gratuitement renvoyées [2]. Il dénonce « Laiotă », c'est-à-dire son homonyme, et le boïar Udriște, comme ayant intrigué pour toutes les actions contraires à la chrétienté, amenant la perte de Vladislav, l'expédition de 1462 contre l'Empaleur, la campagne contre Étienne de Moldavie en 1475, celle du Sultan lui-même, qui « a dévasté la Moldavie », l'attaque récente contre la Transylvanie [3]. Ne se contentant pas de ces plaintes adressées aux Brassoviens, à Báthory, peut-être au roi lui-même, il adresse une espèce de proclamation à tous les dignitaires et à tous les « pauvres gens » du pays de la Bârsa, leur montrant que c'est lui qui leur a gagné la paix de la part du Sultan, de la part d'Ali-beg, mais qu'il ne l'a pas fait « pour le plaisir de Laiotă, mais pour la chrétienté » [4]. Il avait chez lui une fille de celui-ci et une certaine Jeanne [5]. Il s'adresse à ceux qui ont été rendus à la liberté en des termes qui montrent encore une fois combien il était sensible [6]. Bientôt il apprend enfin la nouvelle agréable que son adversaire du même nom est mort à Brașov, laissant après lui un groupe de boïars que Báthory pensa pouvoir retenir à son service [7].

Brassoviens ont dû souffrir pour avoir accordé un abri à Dan, au moment où commençait déjà le système des empalements. Voy. aussi l'édition Tocilescu, ouvr. cité, p. 392 et suiv.

[1] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 106, n° CLXXXVIII.

[2] J. Bogdan, *Relațiile*, p. 158, n° CXXVII.

[3] *Ibid.*, pp. 149—150, n° CXXI. Voy. aussi le n° suivant.

[4] *Ibid.*, pp. 152—153, n° CXXIII; p. 165, n° CXXXIV; voy. aussi le n° suivant.

[5] *Ibid.*, pp. 157—158, n° CXXVII. Le beau-père de Laiotă, Sinadino, se trouvait dans un couvent; *ibid.*, p. 290, n° CXXXV. Cf. sa lettre, *ibid.*, pp. 287—288, n° CCXXXIII.

[6] *Ibid.*, p. 159 et suiv. A sa tante il s'adresse solennellement, prenant son grand titre de « prince de tout le pays de la Hongro-Valachie »; aussi *ibid.*, n° CXXX—CXXXI.

[7] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 107—108, n° CXCIII.

A ce moment, en Transylvanie, on faisait des préparatifs pour une nouvelle rencontre avec les Turcs. Báthory était, en juin, dans ce « Champ du Pain » qui sera l'emplacement de nouveaux combats contre les Turcs et il demandait qu'on lui envoie des armes [1].

En septembre on croyait que l'attaque ottomane se dirigera du côté du pays des Szekler [2]. Il n'en fut cependant rien, et en revanche, les Roumains du Banat, sous le commandement du kénèze Paul, eurent la possibilité, au moment où les Turcs essayèrent de prendre Semendrie, de prouver que l'esprit qui avait animé leurs prédecesseurs à l'époque du grand Hunyadi vivait encore en eux. Alors que le jeune Băsărabă parlait de grandes victoires, à cet endroit et en Bosnie aussi, Paul, parti de l'ancienne place des conflits entre Byzantins et Hongrois, la forteresse de Haram [3], où un Tököly ne réussit pas, put arriver en Serbie, de nouveau envahie comme en 1475, jusqu'à Goloubatz, où avaient combattu les guerriers de l'empereur et roi Sigismond, et à Krouchévatz, à la belle église [4].

L'année 1481 commença cependant bien pour le prince de Valachie, maintenant délivré de ses soucis, qui, revenant avec une confirmation de la part du Sultan [5], ouvre, par un privilège donné d'Argeș, la frontière aux Brassoviens [6]. Il fait réparer les vieilles fortifications de Crăciuna, sur la frontière moldave [7]. Seul Étienne guette ce « petit empaleur », qu'il savait être son ennemi irréconciliable [8].

Contre lui, il découvre un nouveau prétendant, un certain Mircea, qui affirmait être le fils, sauvé, de Vlad Dracul, qui ne parle cependant que de son caractère de frère du Beau Radu [9].

[1] *Ibid.*, p. 106, n° CLXXXIX. Pour des privilèges, *ibid.*, p. 107, n° CXCI.
[2] *Ibid.*, p. 107, n° CXCII.
[3] «Un districtus de Haram» en 1444; *Anuarul Inst. de ist. nat.*, 1926, p. 277.
[4] Voy. Lapedatu, *Vlad Călugărul*, p. 19; N. Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, II, pp. 182—183.
[5] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 110, n° CXCVIII.
[6] *Ibid.*, p. 108, n^{os} CXCIV—CXCV.
[7] *Ibid.*, pp. 109—110, n° CXCVII; J. Bogdan, *Relațiile*, p. 286, n° CCXXXI.
[8] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 109, n° CXCVI.
[9] *Ibid.*, pp. 111—112, n^{os} CXCIX, CCI, CCII.

Dans une lettre datée de Roman, il adresse, prenant le titre, peu coutumier, de « prince de tout le pays de la Moldo-Valachie », à tous les districts valaques (de cette circulaire on n'a conservé que les exemplaires adressés aux gens de Râmnic, de Buzău et de Brăila) cette proclamation rédigée dans le style qu'avait employé Băsărabă envers les gens du pays de la Bârsa. Il assure les Valaques de tous ces districts qu'il ne vient pas chez eux pour autre chose que pour les droits de ce jeune homme que les fidèles de Băsărabă couvrent d'insultes, l'appelant « le fils de Călțuna », qui aurait été très bien connue parmi les pêcheurs de Brăila, et ils ajoutaient que le pays a maintenant un prince « grand et bon », ce Băsărabă, qu'ils sauront défendre [1].

On savait en février et mars déjà qu'Ali-beg était venu chez les Valaques peut-être avec la pensée de pénétrer en Transylvanie [2], et, après une tentative de la part de Băsărabă de tuer le prétendant Vlad le Moine, abrité en Transylvanie, les Brassoviens étaient tancés pour avoir envoyé des armes aux Valaques [3]: Băsărabă aurait voulu avoir Chilia [4].

A ce moment, une nouvelle attaque turque se produisit et elle atteignit la Moldavie seule [5].

Le jeune Băsărabă, qui se montra ensuite très satisfait d'avoir amené ce changement de direction, reconduisait les gens d'Ali-beg et de Skender-beg, qui cherchaient le chemin de Suceava. Ils avaient paru jusque dans les régions de Bacău, à la « grande orée » (« Veliki Loug »), vers le mois de mai.

---

[1] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 282—285, n° CCXXIX. Lettre de Mircea aux Brassoviens; *ibid.*, p. 178, n° CXLVII.

[2] *Ibid.*, pp. 165—166, n° CXXXIV.

[3] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 114, n° CCV.

[4] *Ibid.*, p. 115, n° CCVI.

[5] Voy. aussi Fraknói, ouvr. cité, II, p. 124, n° 70. La lettre d'Alexandre, fils d'Étienne, qui gardait la frontière à Bacău, témoignant de sentiments de justice, même à l'égard des marchands turcs venus chez lui, date de 1488, et certainement pas de 1481; N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 116, n° CCVIII et la lettre suivante, venant de Băsărabă, en 1480.

Étienne se préparait à les affronter [1]. Mais le sort lui avait donné maintenant le puissant appui qu'il avait cherché en vain chez tous les chrétiens tour à tour. Car les commandants du Danube reçurent la nouvelle que leur maître, un Tzar pour les Slaves des Balcans, un « César » pour les Moldaves et pour les Valaques, avait fini ses jours de continuelle agitation pour de glorieuses conquêtes.

Sur le tombeau de Mahomet, des combats acharnés devaient commencer entre ses fils, Dchem et Bajazet, permettant à la chrétienté occidentale, aux Chevaliers Hospitaliers de Rhodes, au Pape, au roi de France de se mêler profondément aux affaires de ce grand Empire qui les avait terrifiés jusque là.

[1] Hasdeu, *Arch. Ist.*, I[1], p. 116, = J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 258—259, n[o] CXLII. Cf. Iorga, *Ist. lui Ştefan*, p. 338, note 247.

CHAPITRE VI

PAR-DESSUS LE TOMBEAU DE MAHOMET LE CONQUÉRANT

Les alliés chrétiens, qui étaient maintenant trois: Étienne, Báthory et Paul le Kénèze, avec ses Roumains du Banat, surent employer ce moment, d'une valeur unique, qui était la disparition de l'impérial Sultan.

L'exploit du Moldave, qui peut maintenant se venger de tant de trahisons et d'offenses de la part de l'homme sans caractère qui avait suivi à son égard les traces de Radu et de Laiotă, est raconté de cette façon dans la plus riche des chroniques slavonnes du pays:

« En l'an 6989, au mois de juillet, le 8, un dimanche, fut livré bataille aux Valaques » — pour la seconde fois est employé ce terme, dans une forme solennelle, à la place de l'expression, coutumière, « les Bessarabiens » — « et au Petit Empaleur » (Ţepeluş) — alors qu'auparavant on l'appelait Băsărabă, de même que « Laiotă » —, « à Râmnic, et de nouveau le Voévode Étienne a vaincu par la grâce de Dieu et par les prières de la très-honorable mère du Seigneur et de tous les Saints, avec la prière du saint et glorieux grand martyre Procope, et là fut vaincue une multitude innombrable, et tous les drapeaux furent pris; et tous les braves et les boïars y tombèrent, et ce combat et ce massacre seront commémorés jusqu'à la fin des siècles. Şăndrea aussi tomba au cours de la bataille et fut amené et enterré près de son père à Doljeşti (Dolheşti) », où s'élève la belle petite église, ornée de fresques soignées, qui contient aussi le tombeau de sa femme, soeur d'Étienne, Marie. « Et le seigneur Voévode Étienne établit Vlad Voévode le Moine pour régner

sur le Pays Roumain. » La chronique, rédigée un peu plus tard, — car elle mentionne l'attitude favorable aux Turcs qu'adopta ce nouveau prince de Valachie, continue en décrivant dans des termes typiques le grand banquet qui suivit [1]. Une autre mention de cette victoire, soulignant le massacre des « Bessarabiens », est donnée par l'inscription de la belle petite église bucovinienne de Milișăuți [2].

La résistance de Bășarabă, qui a dû être à la tête de ces guerriers dont la capacité de combattre avait pu être appréciée dans les combats du Câmpul Pânii, a été, ainsi qu'on le voit, très forte, ses soldats luttant jusqu'à la mort pour leur prince « grand et bon » dont parlait la lettre dirigée contre Mircea le prétendant. Les qualités de la race étaient ainsi prouvées aussi de l'autre côté. Pour rappeler cette victoire, qui ne fut donc pas facilement gagnée, Étienne fit bâtir dans la petite ville de Râmnicul-Sărat une église qui n'a été détruite que par le manque de piété de notre époque.

Quelques lettres du roi Mathias et de sa femme [3] n'apportent rien de nouveau, tout en essayant de diminuer la situation d'Étienne, le ramenant jusqu'au rang de « capitaine royal ».

Nous avons vu que la chronique slavonne de la Moldavie parle de l'établissement du moine Vlad. Le rédacteur de cette source n'a pas voulu mentionner le règne très bref du « fils de Călțuna » qui, dans une lettre unique, prétendait imposer aux Brassoviens de ne plus abriter son ennemi; il était donc établi sur son siège [4]. De fait, Mircea se présente comme « prince de tout le pays de Hongro-Valachie », et pas seulement par la grâce de Dieu, mais aussi, — ce qui montre que les circonstances finissaient par

---

[1] J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 42. La version valaque, conservée en traduction allemande (éd. Górka, *loc. cit.)*, fait l'éloge de ce « bon chevalier » *(eyn retlycher Rytter)*, qu'a été Șăndrea, Elle mentionne jusqu'au fils de Vlad, Radu.

[2] Kozak, ouvr. cité, pp. 45—46.

[3] *Acta extera*, V, p. 438 et suiv.; VII, pp. 360—363, n° 41. Cf. N. Iorga, *Studii și doc.*, III, pp. XXXVIII—XL; *Ist. lui Ștefan*, pp. 338—339, n° 248.

[4] J. Bogdan, *Relațiile*, p. 178.

mener chez les Turcs tout prince de Valachie — « par la fortune du Tzar », de l'Empereur, qui ne peut être que le nouveau Sultan Bajazet, avec lequel donc, par l'intermédiaire des begs du Danube, il s'était déjà entendu. Aucune mention de la protection que lui avait accordée Étienne: parlant maintenant, de son père, Vlad Dracul, il se présente comme étant définitivement établi dans son « héritage ». Comme son prédécesseur, il offre aux gens de Transylvanie d'intervenir pour leur gagner la paix chez les Turcs et, en ce qui concerne la forme de ce traité, cette fois aussi est invoquée la paix qui avait été établie à l'époque de Radu, et qui pourrait même être dépassée dans un sens plus large. Si cependant on n'accepte pas ses propositions, il « a le moyen, de la part de Dieu et du grand Empereur, de leur faire le bien ou le mal ». Il croit cependant qu'il vaudrait mieux que « deux pays chrétiens vivent en paix ». Il a gagné aussi les boïars et il insiste pour que ne soient troublés ni leur avoir, ni leurs femmes, qui se trouvent encore dans cet abri de Braşov.

D'un autre côté est surgi donc contre celui qu'Étienne ne pouvait plus soutenir ce moine Vlad, pauvre vieillard incapable de combattre et que plus tard une chronique turque présentera porté dans une voiture à travers le pays, et de fait il demande aux Brassoviens de lui fabriquer « une de ces voitures sur arcs » pour sa vieillesse et son infirmité.

C'est sans doute Báthory qui l'a fait venir, peut-être se réunissant à Yakchitch, et certainement avec le secours de Paul le Kénèze et des Banatiens. Car il vient du Banat, bien qu'il écrive, parlant de ces gens de ce côté, qui avancent, de la résidence habituelle des princes, Târgovişte. Faisant savoir aux Brassoviens comment « il a chassé du pays son ennemi », qui, cependant, comme on le voit par la lettre précédente, a pu revenir un moment avec un secours de la part des Turcs de la rive droite du Danube, il dit qu'il se trouve « près de Severin », où commandaient alors des Bans hongrois, remplaçant les deux dignitaires roumains du roi, Ciorna et Danciu.

Il avait de grands espoirs de pouvoir se maintenir en tant que prince chrétien, contre la volonté des begs du Danube,

car le prétendant turc Dchem avait commencé, en Asie, la guerre contre Bajazet, de sorte, dit-il, que «les Turcs s'en iront tous outre-mer», ce qu'il affirme, avec décision, par deux fois.

Mais, bientôt, ce nouveau prince aussi s'en va sur la route des Turcs, qui était la plus sûre. Montrant que le pays l'accepte, il ajoute qu'« Ali-beg lui est bienveillant » et plus que cela: que ce puissant beg, protecteur et défenseur des princes humbles, qui n'ont pas le désir de faire une guerre chrétienne et d'accomplir des exploits chevaleresques, a envoyé ses gens pour lui apporter de Constantinople le drapeau d'inféodation, comme vassal du Sultan [1].

Les Brassoviens soutenaient, eux aussi, dans l'intérêt de leur commerce, cette politique de soumission de la Valachie. Cachant leur intention, devant Báthory — et ils le déclarent dans une lettre adressée à certains des Turcs —, ils annonçaient que «le prince Vlad s'était entendu avec Ali-beg et reste content dans son pays», voire même reconcilié avec Étienne, qui serait disposé à le tolérer, Ali-beg n'étant, maintenant, au moment où son maître impérial se trouvait encore en danger, qu'un simple vagabond qui «chevauche le long du Danube comme un brigand» [2].

Dans cet état des choses, avec Băsărabă encore vivant [3], et Vlad n'étant, même en ce moment de grand danger pour l'Empire ottoman, qu'un protégé du Sultan, Étienne prit ses mesures de défense. Elles furent d'un double caractère.

D'un côté, il conquiert la forteresse valaque de Crăciuna (10 mars 1482), y installant ses burgraves, Vâlcea et Ivancu [4],

[1] *Ibid.*, pp. 181—182, n° CXLIX. Un acte de Băsărabă est daté de Piteşti; il a à côté de lui le vestiaire Sucal et peut-être le boïar Hadâr (Milétitch, *Dacoromânii*, du « Sbornik » bulgare, p. 340; voy. J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 182). Cf., pour tout ce qui suit, l'excellente étude de M. Lapedatu, *Vlad Călugărul*.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 117, n° CCX. Cf. aussi les observations dans la note 1 de cette même page.

[3] Un document est délivré par lui de Gherghiţa, le 23 mars 1480, chez Milétitch, ouvr. cité, pp. 338—339: sans raison J. Bogdan le fait descendre jusqu'en 1482 (*Relaţiile*, p. 183, n° CI note).

[4] Chronique de Bistriţa, J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 43. Cf. la version valaque chez Górka, *loc. cit.*

qui apparaissent dans les documents comme étant en Moldavie, alors que ceux de la forteresse transylvaine de Ciceu n'y ont pas de place [1].

D'un autre côté, il crée en Moldavie inférieure, où, bientôt, il fera fortifier la ville de Roman [2], tout un district de frontière, organisé d'une façon militaire, qu'il confie à son fils Alexandre, lequel, avec le titre de « fils du seigneur Étienne, par la grâce de Dieu Voévode du pays de Moldavie », se fixe à Bacău, où il fit élever une des plus belles églises de l'époque, dans laquelle son tombeau fut préparé. Dès avant la prise de cette Crăciuna, sur le Milcov, le 18 novembre de cette même année 1482, conquête à laquelle contribua Alexandre en personne, il mentionnait à un Szekler, au sujet d'une affaire de frontière, cette résidence qu'il s'était choisie [3]. *De Roman, par Bacău, jusqu'à Crăciuna, était créé ainsi un front de murs et d'armées contre l'autre pays roumain, celui des Valaques, continuellement peu sûrs.*

Dans son abri d'Olténie, où il était accouru pour se cacher auprès de Stanciu de Glogova, le mari de sa sœur, la princesse Anca, l'une des prisonnières de Braşov [4], le jeune Băsărabă avait été découvert, et des « gens de Mehedinţi » le tuèrent [5],— des « gens de Mehedinţi », c'est-à-dire défenseurs de la forteresse de Mehedia, occupée par des guerriers du roi de Hongrie, des Banatiens, et non des boïars d'Olténie [6].

Quant aux Turcs du Danube, l'expédition contre Dchem les avait laissés sans armée et totalement « épuisés » [7]. Báthory et le vice-Voévode, Étienne Horváth, n'avaient pas eu de raisons

---

[1] Le burgrave de Crăciuna le 13 mai 1484; Bogdan, *Doc.*, I, pp. 281—282.

[2] *Ibid.* Il y est le 17 juin; N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 118, n° CCXIII.

[3] *Ibid.*, pp. 117—118, n° CCXI. Voy. *ibid.*, p. 116, n° CCVII, une lettre aux Brassoviens, qui est certainement de 1485.

[4] Lapedatu, *loc. cit.*, p. 21, note 1, p. 35.

[5] Il fut enterré à Bistriţa, par les soins de Pârvu de Craiova, puissant boïar, avec la sœur duquel, Neaga, il avait eu des rapports; Stoica Nicolaescu, Alexandru-Aldea, p. 13, note.

[6] J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 182, n° CL.

[7] *Ibid.*, pp. 184—185, n° CLII.

de craindre, pendant toute l'année [1], une grande expédition du côté de Nicopolis. Une seule attaque fut tentée, dans le Banat, contre la ville de Timişoara, mais bientôt *Paul le Kénèze rassembla sa propre armée (cum suis gentibus)* et il détruisit, à Bece, toute une bande d'envahisseurs, qui auraient été au nombre de 7.000 hommes [2], prenant aussi le voévode de Krouchévatz, ancien « beglerbeg » de Roumélie, Mahomet. De son côté, Vlad pouvait se vanter d'avoir la paix avec le roi, avec la ville de Braşov, avec le pays de la Bârsa, avec les Szekler et « avec tout le monde » [3]. Il s'était gagné jusqu'au beau-frère du vieux Băsărabă, le boïar Sinadino, parce qu'il était resté maintenant sans aucun concurrent [4]. Mais ses possessions d'au-delà des montagnes, que conserva jusqu'à sa mort ce grand boïar, précieux auxiliaire du vieux Băsărabă, Udrişte de Mărgineni, ne lui furent pas restituées et elles passèrent ensuite entre les mains des gens de Sibiiu, qui avaient acheté au roi la forteresse de Făgăraş [5].

Dans ces circonstances, alors qu'Étienne pouvait se croire assuré par la paix récente conclue entre le Sultan et le roi Mathias [6], — bien qu'on ait cru qu'il eût fortifié la porte de Cetatea-Albă pendant cette même année 1484 [7], mais les noms des burgraves et la situation générale renvoient à 1474, ×ΑΨΟΔ, la date de la naissance du Christ, chez les artisans étrangers, apparaissant comme ×ΑΨΠΔ, à

[1] En 1483 également, quand Báthory écrit à Blasko, burgrave de Bran; N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 122, n° CCXXI.

[2] *Ibid.*, I, p. 119, n° CCV et note I (d'après Bonfini, p. 451). Cf. Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, II, pp. 259—260.

[3] J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 186.

[4] *Ibid.*, pp. 190—191, n° CLVII. Des relations avec la Moldavie; *ibid.*, pp. 194, 205—206, n° CLXXI. Le reste de sa correspondance avec Braşov concerne seulement des affaires de commerce.

[5] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 120—121, n° CCXVIII.

[6] Voy. N. Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 154 et note 5.

[7] Voy. Mourzakiévitch, dans les Mémoires de la Soc. Hist. d'Odessa, 1886; Arbure, *Basarabia în secolul XIX*, p. 269; N. Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, pp. 98—99, et dans la *Noua Revistă Română*, 15 décembre 1900; J. Tanoviceanu, *ibid.* (qui avait raison) et Arbure, *ibid.*, n^os^ du 1-er janvier, du 1-er février 1901; Arbure, *ibid.*, 15 février 1901; J. Bogdan, dans les *Conv. Lit.*, 1901, p. 247 et suiv.; J. Tanoviceanu, *ibid.*, p. 469 et suiv.; la réponse de J. Bogdan, *ibid.*

cause d'une erreur du sculpteur, ou des difficultés du travail ou bien, encore, du mauvais état de la pierre commémorative —, dans ces circonstances donc se produisit l'attaque turque qui ravit à la Moldavie les deux ports par lesquels le pays était en communication avec le monde méditerranéen et qui formaient la source principale de sa prospérité économique.

Le Sultan Bajazet n'était ni un guerrier, ni un ambitieux. Les frontières tracées par les traités de paix de son grand-père et de son père lui suffisaient. Il avait été heureux de voir se terminer la querelle dangereuse avec son frère qui s'était enfui en chrétienté occidentale. Il fut entraîné donc dans cette expédition contre la Moldavie, que rendaient possible la paix avec la Hongrie et la permanence d'une tolérance réciproque, par l'impatience de ses soldats, accoutumés à trouver à chaque printemps un nouveau but de guerre [1]. Mais, de fait, on sentait, dès le commencement de l'année, que de très grands préparatifs se faisaient pour la flotte, sans qu'on eût connu la destination de la future expédition [2]. La chronique moldave est très brève en ce qui regarde cette catastrophe des deux cités: « En l'année 6992 les Turcs vinrent à la ville de Chilia, et ils avaient comme auxiliaires ce malheureux moine Vlad le Voévode et ses Valaques, et ils la conquirent au mois de juillet, le 14, un mercredi, sous les burgraves Ivașcu et Maxime. En cette même année, le 5 août (soit 4) un mercredi, fut prise aussi Cetatea-Albă, sous les burgraves Germain et Oană [3] ».

Beaucoup d'informations étrangères présentent ce grand coup porté contre la chrétienté entière. Le Byzantin Phrantzès en parle comme quelqu'un qui avait vu à Constantinople les prisonniers de Cetatea-Albă contribuant à la repopulation de

[1] Leunclavius, *Hist.*, col. 595 et 626—628; *Annales*, p. 32 Une erreur de date chez Hammer; cf. N. Iorga, ouvr. cité, p. 159, note 2.

[2] Voy. N. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 155.

[3] Chronique de Bistrița; J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 43. Mention plus brève dans la chronique de Putna; J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 147. Chronique moldo-polonaise, *ibid.*, p. 177 (mention plus courte et confuse), de même que dans la chronique anonyme, *ibid.*, p. 189.

l'ancienne capitale byzantine, où ils avaient été établis de force [1]. D'Occident viennent des descriptions qui ne sont pas toujours exactes. Un témoignage d'Étienne lui-même manque, mais nous avons la lettre, datée de Chilia même [2], du Sultan, vainqueur un peu contre sa volonté: « Je vous fais savoir qu'Étienne, Voévode de Moldavie, a été jusqu'hier le serviteur fidèle de feu mon père et de mon grand-père et que jamais il n'a passé outre à leurs commandements » — ce qui n'est pas exact, même pour les rapports avec Mourad que, chronologiquement, le prince de Moldavie n'avait pas pu avoir. Le bulletin de victoire poursuit: « ensuite, poussé par son manque d'intelligence, il commença à ne plus écouter. Il s'en prit même à la Valachie, qui payait le kharadch à notre Empire, et il la dévasta. C'est pourquoi nous sommes partis avec l'aide de Dieu vers la Moldavie, avec toutes nos forces. Avec l'aide de Dieu, nous passâmes aussi le Danube », — où une notice contemporaine [3] prétend qu'il évita un choc avec Étienne, qui avait attendu à Obluciţa, — « où est venu le Khan avec 70.000 (!) guerriers, et nous a prêté hommage, se mettant avec les siens à notre disposition, de même que tous les guerriers de Valachie. Nous partîmes de là et nous arrivâmes d'abord à une cité d'Étienne, appelée Chilia, qui est clé et porte de tout le pays de Moldavie et de tout le Pays Hongrois et des pays danubiens. C'est là que vint à notre secours le Khan avec son armée et avec les Valaques fidèles. Et ainsi, avec l'aide de Dieu, en huit jours nous conquîmes cette cité, et nous l'avons fortifiée du côté de la terre et du fleuve au nom de notre Empire. Ensuite nous sommes partis de là et nous sommes arrivés à une autre cité du même prince, à savoir Cetatea-Albă, qui est une clé pour tout le Pays

[1] P. 308, et Hiérax, chez Sathas, *Bibl. graeca*, II, vers 724.

[2] La date a été corrigée par nous dans *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 158 (11 août pour 2: « XI pour « II »). J. Ursu *(Ştefan-cel-Mare şi Turcii*, p. 114, note 6), cherchant à changer, par des calculs sur les dates turques, la date du mois d'août pour la prise de Cetatea-Albă, n'admet pas cette rectification.

[3] J. Bogdan, *Manuscripte slavo-române din Chiev*, dans les *Conv. Lit.*, XXV, pp. 508—509.

polonais, le Pays Roumain, le Pays Tatar et toute la Mer Noire, laquelle cité, avec l'aide de Dieu, nous conquîmes en deux jours, et nous l'avons fortifiée elle aussi. Et de là, par la volonté de Dieu, nous revînmes à notre Siège impérial [1].

Intéressés au commerce de ces deux ports, les Italiens, par les Annales vénitiennes de Malipiero, les notices de Sanudo, mêlant l'ordre des deux actes de la conquête, ajoutent, à côté de chiffres discutables en ce qui concerne le nombre de soldats impériaux et des prisonniers, certains détails, venus d'une source certaine, comme la présentation devant le Sultan des habitants, de race mêlée, de Cetatea-Albă pour offrir la capitulation. Un secrétaire de Sigismond Malatesta, qui servait les Vénitiens, prétend qu'un burgrave de Chilia aurait trahi [2]. Comme source polonaise, un Jean Ursinus, de Cracovie, ne fait que semer des fleurs de rhétorique sur un fond tout à fait pauvre [3]. Quant aux informations hongroises, nous ne trouvons qu'un court résumé d'un autre styliste de la Renaissance, Bonfini. Ainsi, au fond, nous n'avons aucune présentation de la réalité tragique par laquelle, malgré la défense énergique des guerriers moldaves, finit la vie roumaine, de moins d'un siècle, de Chilia-Licostomo et de Cetatea-Albă-Moncastro, les deux étant restées, après le massacre et après le départ en captivité de la plupart des habitants, de pauvres échelles de pêcheurs [4].

---

[1] Dans *Acta extera*, VI, pp. 36—37, et dans Makuscev, ouvr. cité, II, pp. 134—136, n° 14. Du côté turc, Séadeddin, dans Ursu, *Ştefan-cel-Mare şi Turcii*, pp. 202—204. D'après des sources turques, Cambini, dans Sansovino, *Historia universale dell'origine, guerre et imperio de'Turchi*, Venise, 1654, fol. 166 V° = Hasdeu, *Arch. Ist.*, I², p. 55 et suiv.; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 281.

[2] N. Iorga, *Acte şi fragm.*, III; pp. 89—90. Cf. Hurmuzaki, VIII, p. 27, n° XXIX; p. 28, n° XXXI. Mention de traîtres aussi dans une autre source vénitienne; *Mon. Hung. Hist.*, III, p. 135, n° 98.

[3] Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 279 et suiv. Cf. aussi Iorga, *Ist. Armatei*, I.

[4] Les Annales de Malipiero. Un Polonais à Cetatea-Albă, Morawski, *Histoire de l'Université de Cracowie*, III, pp. 27—28.

CHAPITRE VII

LE RÈGLEMENT DE COMPTES AVEC LA JEUNE POLOGNE

Étienne, que Mathias accusait d'avoir provoqué les Turcs [1], bien qu'il eût été compris dans l'armistice conclu par la Hongrie avec le Sultan, n'alla pas jusqu'à conclure la paix. Son âme fière attendait de Dieu un retour des choses, la possibilité de reconquérir cette chère patrie de son héritage ancestral qui lui avait été arrachée par les « païens ». Mais il ne semble pas avoir eu, après la grande perte de sang de sa défaite en 1475, l'armée de jadis et surtout nous ne le voyons plus appeler autour de lui les paysans qui, par souci de leurs chaumières menacées, n'avaient pas combattu à Valea-Albă.

Une nouvelle lignée de boïars ne pouvait surgir qu'avec difficulté après une pareille catastrophe. Nous trouvons aussitôt après la défaite, qui avait causé tant de sacrifices, autour de lui le vornic Hrană, le spathaire Costea, l'échanson Jean, le stolnic Pierre, le comis Grozea, fils de Micotă, puis un Săcară, un Câlnău, un Dragoș de Roman, un Boldur, qui fut vestiaire, un Bora Șandru, un postelnic Jérémie, un Andreica [2].

En 1480, un Grec, Chiracola, avait maintenant soin du Trésor [3], après avoir eu, avec un Roumain, Bucium, la ferme des douanes de Moldavie [4]. L'échanson Onea, le

---

[1] N. Iorga, *Acte și fragm.*, III, pp. 103—106.

[2] Bogdan, *Doc.*, I, p. 318 et suiv. Mais Iuga comme vestiaire et beaucoup de vieux boïars à une autre date de cette même année; *ibid.*, p. 224. Voy. aussi dans la suite.

[3] *Ibid.*, I, p. 241.

[4] *Ibid.*, II, pp. 369—370, n° CLXVI (lettres aux Brassoviens).

ostelnic Jérémie, le burgrave Reaţeş, André de Ciorto-
oaia, le stolnic Mathieu s'ajoutaient à la liste de ce nouveau
Conseil. Mais la base était constituée encore par quelques vieux
oïars qui étaient restés, ayant en tête l'oncle du prince,
Vlaicu, maintenant burgrave d'Orheiu, alors qu'à Hotin
eillait Ştefuł et, en même temps, le cousin princier Dima, un
uga, un Fete Gotcă, un Neagu, un Radu Gangur, un Iaţco
Iudici —, des nouveaux boïars, bons pour conseiller sans
oute, mais plus faibles pour conduire une bataille.

Et la menace ottomane contre celui qui ne se décidait
as à échapper en s'inclinant comme vassal et en payant le
ribut, continuait.

Le roi Mathias fit semblant en 1484 de prendre des me-
ures pour aider Étienne, et il avait protesté auprès du Sultan
u sujet de la prise des ports moldaves, à quoi on avait ré-
ondu qu'ils n'étaient pas compris dans le traité; en 1485
ne ambassade turque solennelle venait à Bude pour la pro-
ngation de la paix [1]. Le Pape parle, dans une lettre adressée
ce prétendu chef de la croisade permanente, du danger qui
eut venir de cette attaque contre les cités moldaves [2].

Dès 1481, Étienne s'était dirigé vers le roi de Pologne,
ui demandant le secours nécessaire pour empêcher les Turcs
'entrer dans le royaume lui-même. « Ce que j'ai pu donner
noi aussi pendant toute ma vie, je l'ai donné. » Il cherchait
naintenant aussi un autre appui chez le grand duc de
Moscou, avec lequel, dès l'année précédente, avaient com-
nencé des négociations pour le mariage de la princesse Hélène
vec le fils du Moscovite Basile [3]. En 1483, peut-être par son
ntermédiaire, celui-ci envoyait des ambassadeurs au roi
Mathias, et ils revenaient par la Moldavie [4]. Deux ambas-
adeurs russes se présentèrent pour prendre Hélène et l'ame-

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, pp. 63—65; *Acta extera*, VI, p. 123; Fraknói, ouvr. cité, II, pp. 273—275, 297, n° 175; *Mon. Hung. Hist., Diplomataria*, II, pp. 123, 294; Ursu, *Ştefan-cel-Mare şi Turcii*, p. 108, note 3; pp. 17—119.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 280—282, n° CCLII.

[3] J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 364—365, n° CLXIII.

[4] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 120, n° CCXVII.

ner à Moscou [1]. Mais, de ce côté, on ne pouvait rien espérer: le parent par alliance gagné de cette façon était trop loin et il avait d'autres soucis; de plus, l'idée d'une intervention en Orient ne lui avait pas été imposée même par son mariage avec cette Sophie Paléologue, qui semblait apporter dans sa dot de fille pauvre, dotée par le Pape, des droits sur Byzance. Une intervention de la diète polonaise de Thorn avait été refusée par Basile sous le prétexte qu'il était trop loin [2].

La chronique turque de Séadeddin mentionne une conspiration à Chilia pour ouvrir les portes à Étienne, mais, ayant été découverts, les coupables furent tués. Les Moldaves, qui avaient tenté de prendre les murs d'assaut, furent laissés pénétrer à l'intérieur pour avoir le même sort ou être envoyés comme prisonniers au Sultan. Ceci aurait été la provocation d'Étienne à laquelle répondra toute une expédition destinée à écarter un ennemi aussi inlassable [3].

Il fallut donc recourir au dernier moyen: l'hommage personnel fait au roi de Pologne, à Kolomia, comme si on avait voulu montrer de cette façon sa renonciation définitive à la Pocutie, qu'Étienne n'a pu jamais oublier, et il devait mourir au milieu des efforts faits pour la regagner. Le Moldave se trouvait là le 16 septembre, s'étant muni d'un sauf-conduit, accordé comme à un « serviteur et ami », avec l'oubli de tout ce qui avait pu se passer de fâcheux dans le passé.

Mais l'acte hommagial contient aussi des affirmations d'une telle hardiesse que personne des prédécesseurs d'Étienne n'avait osé les énoncer. « Par la grâce de Dieu » — c'est ainsi qu'il commence — « je suis maître du pays de Moldavie, mais je me suis efforcé, d'après la coutume de mes prédécesseurs », d'être fidèle au roi. Donc, ainsi qu'on le lui avait demandé, « il soumet le pays » — ce sont ses propres paroles —, « s'offrant pour tout secours militaire, contre n'importe qui, les engagements contraires devant être annulés. *Il ne commencera pas de guerre et ne demandera pas de paix à l'insu de Casimir.*

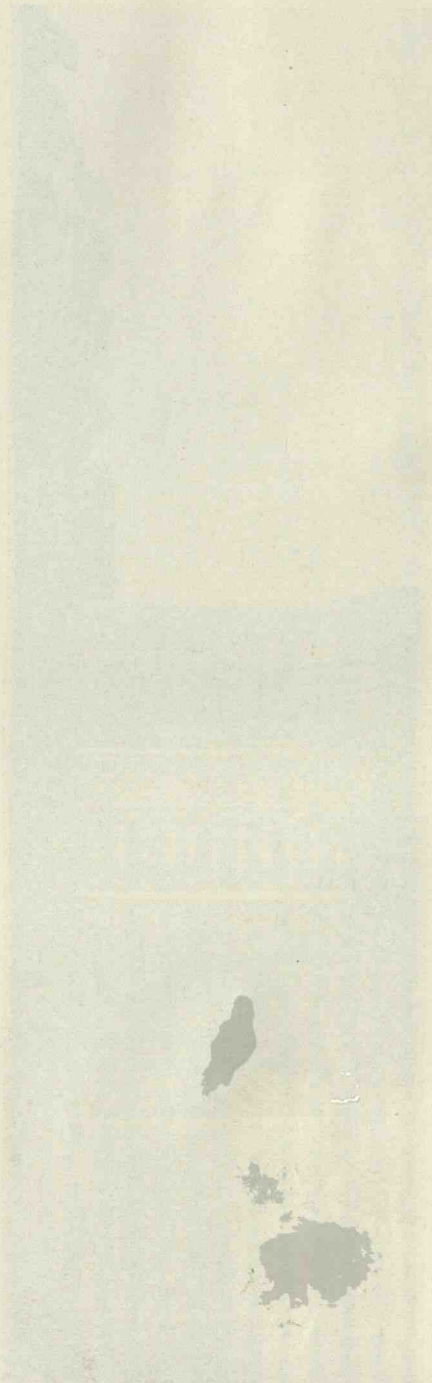
[1] J. Bogdan, *loc. cit.*, p. 367, note.

[2] *Scriptores rerum prussicarum*, IV, p. 687; Codrescu, *Uricariul*, III, p. 87 et suiv.

[3] Ursu, *Ştefan-cel-Mare*, p. 205.



Fig. 25. — Étienne-le-Grand et la princesse Marie. Fresque dans l'église de Sânt'Ilie.



En échange, celui-ci lui offre un asile au besoin, et il lui fournira les moyens de regagner son pays, lui garantissant «les anciennes frontières telles qu'elles avaient appartenu dès le commencement au pays de Moldavie, de tous les côtés; et cela ne suffit pas: le roi «ne demandera et ne conclura pas de paix à l'insu du Voévode Étienne en ce qui concerne les frontières de la Valachie et du Pays Moldave [1]». *Le sauf-conduit lui-même promettait, après que l'hommage sera prêté, la conclusion d'un «traité contre les Infidèles, nos ennemis»* [2].

L'empêchement du commerce polonais, qui n'avait plus de débouché sur le Bas-Danube ou à la Mer était une des principales causes, peut-être la seule sérieuse, pour laquelle avait été ébranlée l'ancienne indifférence des Polonais envers le danger d'Orient, et bientôt on en arrivera à une vraie préparation militaire et à une intervention armée, dans laquelle il y avait, du reste, ainsi qu'on le verra, aussi la façon de voir, différente, d'une nouvelle génération, élevée sous l'influence de la Renaissance italienne, qui excitait à gagner, n'importe quand et à n'importe quel prix, la gloire [3].

Avertis peut-être par les Valaques de l'absence momentanée du prince de Moldavie, les Turcs, sous le commandement du beglerbeg de Roumélie, Ali l'Eunuque [4], se jetèrent aussitôt sur la Moldavie, où il est possible qu'ils eussent trouvé aussi parmi certains boïars mécontents un appui et une invitation, un prétendant leur ayant été procuré, bien que depuis longtemps il semblait que la race en eût été épuisée.

---

[1] Defendere in omnibus suis graniciebus, prout ex antiquo pertinebant ad terram Moldavie ex omnibus partibus... Non debemus eciam pacem querere et facere sine sciencia Johannis Stephani Woyewode in his rebus que contingunt granicies Valachie et terram Moldavie; d'après Lewicki, *Codex epistolaris*, III, dans J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 371 et suiv., avec tous les documents slavons et latins sur l'hommage.

[2] Tractatus habere contra paganos, hostes nostros; *ibid.* p. 378.

[3] Voy. Iorga, *Ist. lui Ştefan*, pp. 208—210. Cf. aussi *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 284, no. IV.

[4] Leunclavius, *Hist.*, col. 595—596; *Annales*, col. 890.

Toute la Moldavie fut traversée par les bandes turques, mais maintenant ce n'était plus seulement une guerre du Sultan. Dans la nouvelle raïa de Chilia et de Cetatea-Albă, l'Ak-kerman des Turcs et des Tatars, s'était, fixé, d'après le système provincial des Turcs, un beg, Bali Malkotch-oglou (le nom de Malcociu subsiste chez les Roumains), qui avait aussi Silistrie [1], et celui-ci s'intégrait de lui-même dans cette mission du « paristrion », du « pan-Danube », avec la lignée d'Iskender, qui dominait le fleuve en face de la Valachie. La paix et la guerre dépendaient d'eux et, comme Étienne n'entendait pas ployer son opiniâtreté récalcitrante, ils découvrirent quelque part, ainsi que l'avait fait Étienne avec Mircea, le fils de Călțuna, un prétendant qu'une des chroniques appelle Hromotă, ce qui aurait seulement un sens comme forme (cf. Dobrotă, Capotă, Laiotă [2], une seconde forme : Hronet, une troisième : Hrouet, ceci n'ayant aucune signification), mais sous ce sobriquet se cachait probablement le nom d'un prétendu fils de Pierre Aaron [3]. Le beglerbeg de Roumélie, cet autre Ali, était venu avec ses troupes pour soutenir l'expédition [4].

On trouve un récit de cette invasion, qui arriva jusqu'à Suceava, où cependant on ne put pas établir le prétendant, parce qu'il ne trouva pas l'appui qu'il attendait, chez les chroniqueurs turcs seulement et dans les Annales moldaves, qui consignent l'incendie de la ville, le jour du 19 septembre, mais, le lendemain même, les ennemis partirent, en pillant et en brûlant tout sur leur chemin [5]. Le chroniqueur turc se vante en mentionnant la riche proie, à laquelle aurait participé tous les soldats. Un second pillage d'une partie de

---

[1] Séadeddin, *loc. cit.* Il aurait été nommé seulement après la première campagne, au profit du prétendant.

[2] Nous trouvons même, ailleurs, un « Vlachota Dobrotich », *ce qui est décisif pour la nationalité du Dobrotitch du XIV-e siècle ; Rev. ist.*, VII, p. 244.

[3] Chronique de Bistrița, dans J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 43 ; Chronique de Putna, chez J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 147 ; Chronique moldo-polonaise, *ibid.*, p. 177.

[4] Séadeddin, dans Ursu, *Ștefan-cel-Mare și Turcii*, pp. 204—205.

[5] *Ibid.*

la Moldavie par les seules troupes du Danube, aidées par le Valaque Vlad, aurait même eu lieu ensuite [1].

Revenu de la façon la plus rapide de Kolomia avec un secours polonais, qu'on a évalué à 2.000 hommes, recueillis dans les Palatinats voisins, car à peine avait-on eu le temps de rassembler une diète extraordinaire pour décider des conditions de la guerre et une contribution avait-elle été votée pour trouver des mercenaires, de sorte qu'on en avait été réduit à faire seulement un appel, aux Teutons aussi [2], Étienne se jeta, pendant l'hiver, un hiver rude, ainsi que le dira ensuite la légende, dans une chanson qui présente le gel comme le vainqueur des Turcs glacés, par les frimas, en décembre, à la veille des fêtes, sur ce lambeau de son pays qui lui avait été arraché, et près du lac de Cătlăbuga il gagnait une victoire complète, punissant ainsi ceux qui avaient dévasté la Moldavie [3]. Mais l'armée dont disposait celui qui ne pouvait plus rassembler tout un pays autour de lui ne fut pas capable d'aller jusqu'à une attaque contre la cité qui avait été puissamment fortifiée par le Sultan avant sa retraite en 1484.

La revanche des begs suivit avant le commencement du printemps. Les mêmes bandes rapides arrivèrent jusqu'à Şcheia sur le Séreth, près de Roman, mais, dans une rencontre avec Étienne, Hruet-Hromotă fut pris et on lui coupa la tête [4]. Étienne lui-même, qui était tombé de cheval, avait été en danger de mort [5].

[1] Les chroniqueurs turcs, chez Iorga, *Chilia et Cetatea-Albă*.

[2] Wapowski, dans *Scriptores rerum polonicarum*, II, pp. 4—5; voy. dans *Scriptores rerum prussicarum*, IV, pp. 687, 754, 756; Chronique de Dantzig et de Caspar Weinreich; cf. *ibid.*, p. 302 (annales russes).

[3] Mêmes sources indigènes dans ces différentes versions. Le gel dont parle la ballade ne pourrait pas s'accorder avec la date du 16 novembre qu'on, rencontre dans les chroniques de Putna et la chronique moldo-polonaise, de même que dans la chronique prussienne de Caspar Weinreich, excellent moyen d'information pour cette époque. Il est possible cependant que deux rencontres aient eu lieu. Cf. aussi Ursu, *Ştefan-cel-Mare şi Turcii*, p. 123, note 2.

[4] *Ibid.*

[5] La chronique de Putna, p. 147; Chronique moldo-polonaise, p. 177. Chez Séadeddin il est question d'un passage de Bali-beg en Moldavie, de

Mais Étienne n'avait pas renoncé. Il réclamait sans cesse cette collaboration polonaise par laquelle il croyait pouvoir regagner ses cités. En vain Casimir chercha-t-il à finir ce chapitre, au cours duquel il avait gagné l'hommage de la résistance du Moldave, par une pacification entre Étienne et les Turcs, qui auraient ainsi pardonné à la Pologne son intervention militaire. Ne réussissant pas, il se dirigea vers Venise, où il avait envoyé déjà le Florentin intelligent et excellent écrivain qu'était Philippe Buonaccorsi (il se faisait appeler Callimachus), écrivain de grande allure, auquel il avait confié, le considérant d'une façon toute particulière, l'éducation, dans un esprit occidental plus élevé, de ses fils. On n'arriva à aucun résultat, l'ambassadeur vénitien, qui était parti pour Constantinople ne se trouvant pas à portée [1].

Dès le mois de juin 1487, l'aîné des fils du roi, jeune homme torturé par un grand désir de gloire, Jean-Albert, descendit à Lwów pour venir en Moldavie. Il passa le Dniester du côté de la Bessarabie, où il n'eut cependant, se maintenant près de la rivière, que des rencontres avec les Tatars, en septembre [2]. D'après la même source qui est celle d'un autre écrivain de la Renaissance en Pologne, Ursinus, le jeune prince, « célèbre non moins par sa vertu que par la grandeur des choses accomplies par lui et par

---

son camp sur le Pruth, où il est attaqué, de stratagèmes, avec une partie des Turcs cachés jusqu'au coucher du soleil se jetant alors au bruit des trompettes et des tambours, qui auraient amené ainsi la fuite des Moldaves *(loc. cit.*, pp. 206—207). Il est difficile d'en fixer la place, et cependant quelque chose a dû se passer dans ce sens.

[1] *Acta extera*, VI, pp. 134—137. Cf. dalla Santa, dans *l'Archivio veneto*, n. s., 1913, p. 145.

[2] Voy. Lewicki, ouvr. cité, II, pp. 341—342; la lettre, dans N. Iorga, *Chilia et Cetatea-Albă*, p. 280, n° III, p. 284 ; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 316, n° CCLXXXI; Wapowski, pp. 6—7. Cf., à côté du travail plus ancien de M. Frédéric Papée, *Polska i Litwa na przelmie wiekow srednich*, Lwów, 1903, p. 189 et suiv., aussi l'ouvrage récent sur Jean-Albert, résumé par M. Holban, dans la *Rev. Ist.*, 1936. Voy. aussi Weinreich, *loc. cit.*, pp. 767—768. Pour une nouvelle tentative d'Étienne à Chilia, *Mon. Hung. Hist.*, III, p. 535, n° 98 (ce qui concorde avec le récit turc de Séadeddin pour 1485).



Fig. 27. — Évangéliaire moldave de 1487.

sa connaissance de l'art de la guerre », était disposé à reprendre ses vaines cavalcades [1].

Mais le roi envoyait une ambassade solennelle à la Porte pour conclure la paix, en posant, pour forme, comme première condition, la restitution, qu'il n'espérait pas, des cités moldaves [2]. En 1488, le Sultan répondit par son envoyé qui vint à la diète de Piotrkow; le 7 janvier il se présenta avec une belle suite de cavaliers. Nicolas Firley, qui partit immédiatement à Constantinople, était chargé d'expliquer aux Turcs que ni Chilia, ni Cetatea-Albă n'avaient été prises à un prince indépendant, mais qu'il était question d'un simple membre du royaume de Pologne, qui ne peut permettre une pareille diminution de son propre territoire; on ajoutait naïvement que le Trésor polonais pourrait dédommager le Sultan des dépenses faites dans cette région après l'annexion de 1484 [3]. Dans le traité de mars 1489 on parlait seulement du commerce libre entre les deux pays [4]. Le traité, qu'on obtint dans la forme habituelle d'un privilège, ne dit rien de la Moldavie [5].

De son côté, le roi Mathias lui-même, de plus en plus pris par sa guerre contre l'empereur Frédéric, déclarait avec amertume au roi Casimir, en 1489, que celui-ci lui avait volé son vassal et que, traité en ennemi par les Polonais, qui excitent les Tatars contre lui, il est satisfait d'avoir au moins la paix avec les Turcs [6]. En 1488 il avait permis que des armes de Transylvanie soient fournies à Étienne [7].

---

[1] Iorga, *Chilia et Cetatea-Albă*, p. 280, n° III.

[2] *Ibid.* Comptes de Lwów; *ibid.*, p. 284, n° VI.

[3] Szujski, *Mon. Pol. Hist.*, II², pp. 291—293; Hurmuzaki, II², pp. 306—308; Weinreich, *loc. cit.*, p. 268.

[4] Lewicki, ouvr. cité, pp. 334, 348—349, 368; Hurmuzaki, II², pp. 315—317; Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, pp. 296—297.

[5] *Ibid.*, nos I—II.

[6] Hurmuzaki, II², p. 306, n° CCLXXIII; pp. 310, 316—317, n° CCLXXXI; Sokolowski et Szujski, II, p. 293, n° 250; Fraknói, ouvr. cité, pp. 294—299, n° 175. En 1486, il se plaignait au Pape de ce que le roi de Pologne lui avait enlevé ce sujet; N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 291—293, n° CCLXI.

[7] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 130, n° CCXXXV.

Mais Mathias put apprendre à Vienne, où il résidait maintenant en triomphateur, que les mêmes Turcs préparaient une puissante expédition contre lui-même [1]. L'évêque d'Ortona écrivait ainsi, aussitôt après la mort de celui qui avait eu une vie si agitée: « Le Turc prépare de grandes armées avec le concours des Moldaves et des Valaques, pour les envoyer en Transylvanie, et on y a expédié déjà l'ancien combattant, depuis longtemps sans occupation, qu'était Étienne Báthory [2] ».

Donc Étienne négocia séparément son entente avec Bajazet, auquel il consentit à payer le tribut de 4.000 ducats [3]. C'était la fin d'une politique, mais elle devait être aussi le commencement d'une autre [4].

La mort du roi Mathias mit les princes roumains devant une situation difficile.

D'un côté, il y avait le désir de Maximilien, fils de l'empereur, de prendre pour lui ce qu'il considérait comme un héritage des Habsbourg, et, si ce prince imposant, chevaleresque, romantique, aimant la poésie et poète lui-même, artiste et admirateur du grand Albert Dürer, avait gagné la couronne de Hongrie et pu commander en Transylvanie, beaucoup de choses auraient été différentes. Si, bien entendu, avait pu être attiré vers les Carpathes, au moins de temps en temps, celui qui avait épousé Marie de Bourgogne, avec un si brillant héritage, après avoir cherché à obtenir la Bretagne par le mariage avec Anne, fille du dernier duc, et qui ne désirait rien plus que d'être un César en Italie, qui se moquait de ce prince sans argent, *Massimigliano pochi danari* [5]. D'un autre côté, se rappelant l'ancienne unité hun-

[1] N. Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 65, n° 2; *Doc. Trans.*, I, p. 128, n° CCXXXIII.

[2] N. Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 65, n° 2.

[3] Les sources chez Ursu, *Ştefan-cel-Mare şi Turcii*, pp. 128—131.

[4] Cependant, en 1491 on croyait que les Turcs passent par Brăila; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 131—132, n° CCXXXVIII. Cf. *ibid*, pp. 132—133, n° CCXL (le vice-voévode transylvain craignait en novembre que les Turcs n'arrivent).

[5] Il considérait Étienne comme son vassal: « ubique tamquam domino suo adheret »; *Arch. f. Kunde österr. Geschichtsquellen*, 1849, p. 101; cf. Ursu, p. 133 et note 1.



Fig. 28. — Étienne-le-Grand offrant sa fondation à la Vierge. Couvent de Vatopédi (Athos) d'après un dessin dans le *Tour du Monde*, 1860 (signalé par D. Caselli, dans l'*Universul*, mai 1937).

garo-polonaise à l'époque du roi Louis, la domination en Hongrie de Vladislav, le martyr de Varna, le long combat de son frère Casimir pour écarter Mathias Corvin, l'adversaire de Maximilien, le faible prince polonais Vladislav, qui fut aussi souverain de la Bohême, convoitée par le même Mathias, était beaucoup plus apte, par sa paresseuse bonté sans limites, à satisfaire une noblesse qui avait supporté difficilement le roi précédent.

Ce problème n'intéressait pas autant Vlad le Moine, resté moine comme qualités d'esprit, comme coutumes et penchants. Celui qui a laissé quelques fondations importantes, comme les couvents de Glavacioc, de Babele, dans le district de Vlașca, où il a dû avoir des attaches anciennes et durables et qui a donné une éducation si pieuse à son fils Radu demandait aux Saxons de lui faire des cloches et des candélabres (aussi pour le couvent de Cozia [1]) et il donnait un exemple de bonne administration et de justice que le Sultan lui-même connaissait. Peu lui importait que l'évêque de Transylvanie conserve la forteresse de Făgăraș, se présentant en jugement avec les districts saxons de Șinca et de Cohalm et avec les boïars, reconnus aussi à la Cour comme des knèzes, de Recea, de Vineția et de Berivoiu [2]. Seulement à partir de 1492, lorsqu'un changement de rôles eut lieu sur la ligne chrétienne, il pensa à assurer le pays qui l'avait accepté et qui lui conservait ses sympathies.

Il en était autrement d'Étienne. L'idée de l'Empire chrétien était certainement profondément enracinée dans sa pensée de Roumain, et ce « roi des Romains », fils d'empereur, en toute légitimité, couronné en Italie, lui convenait davantage, aussi pour son honneur et pour ses besoins, que le faible Jagellon. Il savait parfaitement combien peu on pouvait compter sur les descendants sans courage de l'ancien knèze des Lithuaniens de jadis, il se rappelait tant de désertions à ce qu'il considérait être un devoir chrétien immanquable et il souffrait encore de la blessure qu'avait infligée à son

[1] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 133, n° CCXLI.
[2] *Ibid.*, pp. 124—125, n^os CCXXVII—CCXXVIII.

orgueil les grandes prétentions de suzeraineté, allant jusqu'à la domination, du roi Casimir, les attitudes méprisantes de ce jeune homme si confiant en lui-même, Jean-Albert, prêt à affronter le monde entier d'après les conseils de l'idéologue Callimachus.

Donc, Étienne eut avec Maximilien, le fils de César au nez d'aigle et aux longues boucles frisées, une entente dont les traces se sont perdues. Il était question aussi d'un lien avec Moscou et, dès l'an 1490, on demandait au roi de Pologne le droit de passage pour les ambassadeurs qui y allaient.

Juste au moment où des envoyés d'Étienne étaient à la Cour de Pologne, le bruit courut que des Moldaves, non sans l'assentiment de leur prince, bien que les motifs nous soient restés inconnus, étaient entrés en Pocutie, avaient occupé « quatre ou cinq châteaux », tuant leurs défenseurs et brûlant les fortifications, arrêtant et dépouillant les marchands et autres habitants de la province et emmenant avec eux des chevaux, du bétail et des troupeaux de brebis.

L'archevêque de Lwów lui-même et le châtelain de Halicz furent envoyés pour demander des explications. Ils devaient exiger la restitution de ces châteaux et, si le prince s'attribuerait un droit sur la province, on devait se présenter en justice [1].

Niant au début qu'il s'agissait de son ordre, Étienne s'était décidé cependant à aller plus loin sur cette voie, occupant la terre qu'il croyait être son héritage légitime, et à laquelle il pensait, certainement, lorsqu'il parlait dans l'acte hommagial des vraies frontières de la Moldavie. Mais ce qui le faisait partir en guerre contre celui auquel cependant, fût-ce même par une nécessité stricte, juste, il avait prêté serment, passant par-dessus son caractère représentatif de défenseur de la chrétienté en Orient, était autre chose.

Alors que la dynastie des Jagellons poursuivait des couronnes lointaines, il semblait que le royaume de Pologne lui-même eût dû se briser en morceaux. Les Tatars, qui

[1] Jablonowski, *Sprawy*, pp. 31—33, n 9—10; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 324—325; J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 381—382, n° CLXX; Iorga, *Istoria lui Ştefan*, p. 219 et suiv.



Fig. 29. — Évangéliaire moldave, 1493.
Bibliothèque Nationale de Munich.

avaient incendié, dès 1489, Kiev, pillaient à leur gré jusqu'à Lublin sans qu'on puisse rien leur opposer [1]. Les paysans ruthènes, sous un Mucha, faisaient ce qu'ils voulaient. Et, alors que le vieux roi était malade et que la noblesse restait impassible au sort du pays, Jean-Albert poursuivait, lui aussi, contre son propre frère, la couronne de Hongrie, se demandant si on ne pouvait pas, ici encore, faire un partage qui lui aurait donné la Transylvanie; il arriva ainsi jusqu'à Cassovie-Kochitzé [2].

Alors Étienne procéda à l'occupation de toute la Pocutie: Halicz, Kolomia, Sniatyn. La tentative de l'arrêter, qui fut faite pendant la diète du mois de septembre, resta vaine [3].

C'est devant cette terrible situation que Casimir II ferma les yeux, le 7 juin de l'année 1492, et les incendies allumés par les Tatars brûlèrent à la tête de son cercueil, si isolé [4].

Sa domination fut rompue en deux: en Pologne s'établira Jean-Albert, qui avait été rappelé dans son pays par le plus grand des devoirs, et, en Lithuanie, le plus doux Alexandre, Sigismond, un autre frère, — en dehors de celui qui était archevêque de Gniezno —, restant comme une espèce de Sans-Terre, prêt à provoquer par le besoin de lui trouver un rôle, n'importe quelle aventure.

Mais, à la fin de cette année, du second grand changement royal aux frontières des pays roumains, quelque chose semblait devoir se produire sur le Danube, sous l'influence des possibilités de gain qui s'offraient aux dépens d'une couronne disputée par trois rivaux, comme celle de la Hongrie: Ali-beg passa le Danube à Semendrie, menaçant Belgrade, Malkotch reçut, à la place de Silistrie, Vidine. Le prince Vlad, réveillé de sa somnolente piété, croyait qu'il s'agissait peut-être d'une attaque contre la Transylvanie, du côté

[1] Weinreich, pp. 776, 778—779.

[2] Lewicki, ouvr. cité, II, pp. 368—369.

[3] Lewicki, ouvr. cité, II, p. 368, n° 362; pp. 400—401, n° 385; Weinreich, p. 791; *Zrodla Dziejowe*, X, p. 32.

[4] La reine aussi aurait été d'entente avec Étienne; Ursu, *loc. cit.*, p. 135 (d'après *Scriptores rer. prussicarum*, V, p. 307).

de Haţeg. De Bucarest, au mois de novembre, on demandait l'intervention du seul homme vivant chez les Hongrois de ces régions, Étienne Báthory [1]. On aurait tenté même un combat contre Severin, où commandait comme Ban le Hongrois Georges More [2]. Des préparatifs transylvains de guerre furent faits aussi en 1493.

Maintenant la province est confiée à deux gardiens: Ladislas de Losoncz, d'une famille habituée à prendre soin de ces régions, et le descendant de l'ancien Dragoş qui était le Roumain maramorésien Barthélemy ou Birtok Dragffy [3].

Ce dernier [4], homme actif, accourut aussitôt, pendant le mois de juin, en Transylvanie, où il descendit jusqu'à Cohalm. Il n'était pas content de Vlad, qui l'aurait offensé lui-même, et non seulement les Brassoviens, mais, dans son désir de paix, il demandait à ce dernier d'envoyer, selon la coutume de son Maramureş, quatre boïars pour s'entendre au-delà des montagnes, chez lui, avec quatre délégués qui auraient été nommés de son côté [5]. Il ne parvint pas à cette entente: en automne il était sûr que les Turcs, qui se trouvaient déjà dans les Carpathes de Valachie, entreront en Transylvanie et que celui qu'il n'appelait plus Vlad le Voévode, mais simplement «le Moine», était tout prêt à les conduire.

De fait, il y a eu un passage de la frontière dans le pays de la Bârsa, menaçant les gens de Sibiiu; le grand camp turc était à Slatina, sur l'Olt, en octobre. Mais l'acte d'inimitié, provoqué par la conduite du burgrave de Bran envers le prince de Valachie, n'eut pas d'importance. Cependant, l'ordre venait de la Cour que les exilés valaques soient abrités; même ceux qui viendraient de Moldavie [6].

---

[1] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 134, n° CCXLII. Des plaintes contre les châtelains de Bran; *ibid.*, p. 135, n° CCXLVI.

[2] Engel, *Gesch. der Walachey*, I, p. 183.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 135, n^{os} CCXLIV—CCXLV.

[4] Ses possessions comme *magister cubiculariorum;* N. Densusianu, *loc. cit.*, II^2, pp. 319—320, n° CCLXXXV. Jean Hunyadi les avait prises à son père, Nicolas. Cf. aussi *ibid.*, p. 336, n° CCCI.

[5] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 136—137, n° CCXLVIII.

[6] *Ibid.*, pp. 138—139, n° CCLII.

Alors que le pieux homme qu'était le prince de Bucarest se rappelait ce qu'avait fait son frère l'Empaleur, Belgrade était défendue par ceux qui étaient restés encore autour de Báthory, dont il n'est plus question dans l'ancien camp chrétien: les gens du kénèze Paul. En décembre, Ali de Semendrie étreignait la cité, qui avait jadis été sauvée par le grand Hunyadi, et il «priait instamment» Ladislas de Losoncz de venir à son secours avec toutes ses forces [1].

Bien que le burgrave même de Bran, Nicolas Hagymas, devenu-vice-Voévode de Transylvanie, eût permis que les Valaques continuent à pratiquer leur commerce à Sibiiu, Vlad n'en restait pas moins offensé aussi en 1494, quand il était suspecté de vouloir envoyer une autre bande de Turcs à son service contre la Transylvanie. Les deux Voévodes croyaient en effet, au mois de mai, que Malkotch passerait par le gué de Vidine. On répondit à ces manifestations d'inimitié du mauvais voisin par la protection accordée à trois prétendants: Mihnea, fils de Ţepeş, un autre exilé, Vlad, qui était alors à Bude et descendra bientôt vers ces régions, et le vornic Vlad, qui s'était découvert lui aussi une origine princière, issue de ce même terrible guerrier de jadis [2]. Bonfini parle d'une dernière victoire, pendant cette année 1495, du vieux kénèze Paul et de Barthélemy Dragffy. Les deux chefs roumains incendièrent Semendrie et recueillirent un butin important: c'est de cette façon que fut imposé aux Turcs l'armistice habituel de trois ans.

Pour s'assurer ce Midi hongrois, si périclité [3], le roi Vladislav envoya Vlad de Bude, dont la mère était parente du feu roi Mathias et qui, pour ce motif, se trouvait dans la suite du fils, écarté de la succession au trône du roi mort, Jean Hunyadi le jeune; un de ses frères se trouvait dans la maison

[1] *Ibid.*, pp. 139—140, n° CCLIII.

[2] *Ibid.*, pp. 140—141 et p. 140, note 1. Des subventions à un de ces Vlad; Engel, *Gesch. der Wallachey*, I, p. 115: comptes du roi. Cf. *ibid.*, pp. 48, 49, 57, 63, 149, 160, 162, 171, 229.

[3] Des espions en Valachie en 1494—1495; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 363—365, n°s CCCXXI—CCCXXII.

de l'évêque de Bude [1]. Le Moine, dont le dernier document est daté de septembre de cette année 1495, finissait en effet ses jours et il était question de ne pas permettre à son fils Radu de prendre un héritage qui, tout de même, lui imposait une tradition. Mais, le 21 octobre 1496, Barthélemy Dragffy envoyait sa première ambassade au nouveau prince de Valachie [2].

D'un autre côté, à Timişoara se trouvait le knèze Paul, qui, lui-même devant ne vivre pas longtemps [3], n'obtint jamais, à cause d'une nouvelle intrigue politique, qui tendait à ignorer les guerriers roumains et à persécuter les paysans de la même race, — sur le compte desquels Mathias avait dit, en 1484, ainsi que de toute leur race, qu'ils n'étaient « ni appelés à la liberté ni nés pour la liberté » *(nec ad libertatem vocati, nec ad libertatem nati)* [4] —, la récompense qui lui était dûe, bien que en 1484, il eût été nommé comte de Timişoara et « suprême capitaine des régions inférieures » [5]. On envoyait, comme

[1] Le roi ne savait plus comment se débarrasser de certains d'entre eux venus en Transylvanie, où ils causaient des dommages aux Saxons et pillaient au-delà des montagnes; *ibid.*, p. 365, n° CCCXIII, en 1495 (le roi est à Csanád).

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 146—147, n° CCLVII; cf. *ibid.*, p. 147, notes 1 et 2.

[3] En 1494, il est *judex curiae;* N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 361—362, n° CCCXIX.

[4] *Ibid.*, p. 285; N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 146, n° CCLXVI. Voy. aussi N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 367, n° CCCXXVI. — Nous voyons des Saxons qui incendient des villages roumains établis contre leur volonté; *ibid.*, p. 299, n° CCLXVII. Si, en 1487, *le Roumain Jacques de Gârliște était vice-Ban de Bosnie (ibid.*, pp. 300—301, n° CCLXIX), *à l'élection du roi Vladislav les nobles lui avaient imposé de ne donner qu'à des Hongrois le Banat de Severin et le comté de Timişoara; ibid.*, p. 318—319, n° CCLXXXIV. Mais, pour les services militaires et pour les dommages que leur avaient causés les Turcs, les Banatiens obtiennent une exemption dans tout le royaume; *ibid.*, pp. 362—363, n° CCCXX. — Une pénétration turque en Transylvanie, une victoire des défenseurs de cette province à la Tour Rouge avant cette date; Iorga, *Studii şi doc.*, III, pp. XL—XLI, LXXIV; Bonfini; *Quellen der Stadt Kronstadt*, IV, p. 4; le journal de Burcard, éd. Thuasne; Iorga, *Istoria lui Ştefan*, p. 343, n° 295. Des hussards de Caransebeş chez le roi; Engel, *loc. cit.*, p. 77. En 1495 égalité de droits, envers la chambre royale, des Roumains, Ruthènes et Slaves; Kovachich, dans Pić, *loc. cit.*, p. 128 et suiv.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 286. A Rodna et dans la Vallée de la Rodna commandaient les Saxons de Bistriţa; N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 133,

homme de confiance du Jagellon de Hongrie, un Hongrois de la Hongrie elle-même qui était Joseph, Ioja, de Som [1] et à Severin, cependant, on trouve en dépit de la promesse faite par le roi oligarchique magyar, deux Roumains, Michel Lazare et Blaise de Plugovița [2].

Réconcilié avec le nouveau roi de Hongrie, Étienne avait reçu de lui la confirmation de sa domination sur les places de Ciceu et de Cetatea-de-Baltă [3]. En 1493, cependant, après une ambassade lithuanienne, qui demandait que la paix soit gardée sur les frontières [4], le prince de Moldavie, *laissant de côté dès le début les relations avec la couronne de Pologne*, envoyait au Grand Knèze Alexandre le vornic Giurgea, le boïar Iurie Şerbici, puis le Pitar Michel pour témoigner son regret de la mort de Casimir, *qu'il appelle seulement père du knèze, sans mentionner en rien le lien de vassalité*. Les ambassadeurs, des gens qui paraissent avoir eu de l'expérience ou qui avaient reçu une mission bien déterminée, regardent ce pays de Lithuanie comme un État séparé, dont les maîtres sont des « frères et amis » de leur prince, Alexandre lui-même étant ainsi un « frère et ami », qui avait écrit en « ami » du Moldave. Il n'est donc question maintenant que de cette « fraternité » et de « la confirmation de l'amitié et de l'amour réciproques ».

Sur cette base, on propose donc le retour à l'ancienne politique de luttes contre « le monde païen, tatar et turc, qui est

n° CCXLII ; p. 137, n° CCXLIX. Cf. N. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 272. Aussi N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 328—329. C'est pour faire plaisir à Dragffy que le roi confirme le privilège de 1391 pour l'église de Peri; *ibid.*, pp. 355—357, n° CCCXIII. Des Szekler qui passent en Moldavie à cause de l'oppression sociale de Báthory; *ibid.*, p. 347 et suiv.

[1] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 144—145 et notes. Cf. Bonfini et Gelcich-Thallóczy, ouvr. cité, pp. 652—653, n° 403. Cf. Engel, *loc. cit.*, p. 127.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 330, n° CCXCIV; p. 332 et suiv. Le juge de Caransebeș, Ladislas Sas, paraît être un Roumain *(ibid.*, pp. 334—335, n° CCXCIX), le juge des nobles étant Jean Costa *(ibid.*, p. 335, n° CCC), puis Negotă de Negotești *(ibid.*, pp. 359—360, n° CCCXVII).

[3] *Ibid.*, p. 327. Cf. aussi N. Iorga, *Rev. Ist.*, VIII (1922), pp. 136—137. Cf. Engel, *loc. cit.*, pp. 48, 149: « Bona dni Stephani wayvode moldaviensis ».

[4] J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 389—390.

devenu trop fort contre la chrétienté ». D'autres seigneurs des environs devaient s'unir eux aussi dans une pareille ligue, pour les refréner.

De son côté, celui qui par son mariage avec la fille du grand duc moscovite était devenu le parent d'Étienne, continue à le considérer comme son « ami ». Les relations historiques ne sont pas présentées autrement. Le Grand Knèze est disposé lui aussi à ce qu'on arrête cette pénétration des Infidèles. Dans une autre réponse, il est question de la collaboration du Moscovite lui-même pour cette entente chrétienne [1]. Une ligue sera conclue contre les Tatars, *sans mentionner les Turcs, mais indiquant que de toute façon elle ne pourra être tournée, ce qui certainement était aussi au fond de la pensée d'Étienne, contre les frères du Grand Knèze.* Quoi qu'il en soit, les obligations qu'on prendra devront être consignées dans un acte. C'est ce que devaient apporter de Vilna les envoyés d'Alexandre, le premier étant le maréchal même de la Lithuanie [2].

En 1496, Ivan de Moscou demandait aux Lithuaniens de conclure une entente, car jusque là rien n'avait été signé, non seulement avec Étienne, mais aussi avec le Khan tatar, ce qui n'était pas dans le programme de nouvelle croisade formé en 1493 [3]. Pendant cette même année, les ambassadeurs d'Étienne, Giurgea et Michel, emploient *un ton inaccoutumé, qui montre une conscience totalement différente chez le prince de Moldavie et chez ses conseillers.* Sont invoqués les rapports « entre les premiers voévodes de la Moldavie et les knèzes lithuaniens », mentionnant Alexandre et Vitold, « qui ont eu entre eux fraternité et amitié et paix ». Se plaignant de ce que la conclusion d'un traité était retardée, parce que l'ambassade qu'on avait annoncée n'était pas venue, on déclare que, si l'on veut reprendre les anciens rapports, Alexandre doit envoyer ses délégués, d'autant plus que, par Ivan, ils sont aussi parents. La situation même de la Lithuanie, envers ces ennemis

[1] Un ambassadeur moscovite à Étienne, en 1495; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 367, n° CCCXXVI.

[2] J. Bogdan, *Doc.*, II, p. 383 et suiv.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 380, n° CCCXXXVI. Voy. aussi les nos. suivants.

et même envers ses amis en serait fortifiée. Demandant que le chemin soit ouvert vers Moscou, *il n'est question cette fois que de commerce*, sans rien concernant la politique, d'autant moins celle des croisades qui s'était montrée à un certain moment à l'horizon; ceci bien que les luttes de Hongrie eussent pu réveiller chez Étienne un sentiment du danger [1]. De son côté, Alexandre montre qu'il n'a pas autour de lui les conseillers nécessaires pour pouvoir discuter une pareille proposition [2]; on sent bien sa réserve: les relations avec Jean-Albert, dont l'attitude envers la Moldavie sera bientôt connue, auront contribué à ce résultat. Un peu plus tard cependant, on promet au moins l'arrivée prochaine du Grand Knèze vers les frontières de la Moldavie, lorsqu'on pourra faire ce qu'on désire, c'est-à-dire un renouvellement des anciennes conventions [3].

Toutefois au cours de cette même année arrivent de Moldavie en Lithuanie de nouveau le vornic Giurgea et un secrétaire Mathias. On leur jette à la figure ce qu'on sait en ce qui regarde les intentions des Turcs. Chez les Valaques on inscrivait partout des soldats: « dans toutes les cités, dans toutes les bourgades, ceux qui sont braves et solides doivent monter à cheval et partir ». Le prince de Moldavie se trouve donc devant cette situation: ou bien Alexandre, s'il veut traiter dans la forme qui lui est présentée, signe, et alors la Moldavie devra s'opposer aux Turcs, ou, sinon, lui, Étienne, enverra à la Porte une grande ambassade, avec son grand logothète en tête, pour demander la paix: toute la puissance turque partira alors, naturellement, d'abord contre « le pays du roi, du frère de Votre Grâce », mais aussi contre la Lithuanie.

Le Grand Knèze accepta les propositions d'Étienne, prenant soin seulement que soient respectées les conditions qui avaient été posées et que le serment soit prêté non seulement par le prince, mais aussi par son fils, — Bogdan, car Alexandre était mort —, et aussi par les boïars du pays [4].

[1] J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 391—392.
[2] *Ibid.*, pp. 294—295.
[3] *Ibid.*, pp. 395—396.
[4] *Ibid*, pp. 397—398, 400.

Cette décision montre que chez les Lithuaniens *quelque chose avait changé*. Mais Étienne ne change pas: il lui faut la forme qu'il avait fait mettre lui-même par écrit. Jean, fils d'Ésaïe, et Thomas viennent donc demander *la restitution de ce texte même*. Il rejette énergiquement tout ce qui a pu être ajouté: dans le passé on n'a jamais fait autre chose, sauf peut-être pendant les dernières années d'Alexandre-le-Bon, car c'était des actes soumis et imposés par les rois de Pologne et leurs parents de Lithuanie. Du reste, on présente le document moldave, avec le serment prêté en due forme. Pour ne pas rompre la paix, Étienne va si loin qu'il admet que chacune des deux parties conserve le document qu'elle a apporté, tel qu'il est [1].

Acceptant cette solution, peu claire et peu sincère, le Grand Knèze s'occupe seulement des rapports épistolaires entre la Moldavie et la Moscovie, des affaires de frontières, de l'abri accordé aux exilés; *encore une fois l'idée de la guerre chrétienne est tombée* [2].

Donc, ces premiers essais d'une diplomatie moldave pleine de responsabilité n'avaient pas réussi. En ce qui concerne la Pologne, la situation était encore plus mauvaise [3].

Jean-Albert semble avoir eu en vue, dans telles mesures qu'il a prises pour la défense du royaume, l'inimitié du Moldave, auquel il ne pouvait et ne voulait pas reconnaître la possession de la Pocutie. L'ancienne collaboration pour la croisade avait été totalement abandonnée. Au mois d'avril 1494, celui qui jadis avait combattu dans cette Bessarabie perdue par les chrétiens admettait la paix avec le Sultan [4]. En même temps, il resserrait ses liens avec les Lithuaniens [5], et Alexandre, son frère, fut même celui qui lui montra qu'*il valait mieux que les Polonais prennent pour eux aux Turcs*

[1] *Ibid.*, pp. 401—403.
[2] *Ibid.*, p.p 405—406, 407.
[3] Des exilés en Lithuanie; *ibid.*, p. 422.
[4] Lewicki, ouvr. cité, II, pp. 436—437, n° 421.
[5] *Ibid.*, p. 433 et suiv.

Chilia et Cetatea-Albă [1], qu'Étienne désirait tant et depuis si longtemps. D'un autre côté, dès 1494, une entente de famille avait été conclue aussi avec le frère qui régnait en Hongrie: *le front des Jagellons semblait donc, avec la bénédiction du quatrième frère, le cardinal, être déjà consolidé devant et contre n'importe qui* [2].

Il paraît qu'il se fût agi d'un pacte précis avec Étienne pour le cas d'une croisade. Quoi qu'il en soit, Jean-Albert mettait en vue, dans une donation aux bourgeois de Lwów, la reprise non seulement de Chilia et de Cetatea-Albă, mais aussi celle de Caffa [3], où la lettre du Sultan, en 1489, montre des rapports avec les Polonais.

Dès 1495, nous trouvons Étienne au milieu de l'hiver à Vasluiu, son point d'observation à l'égard des Turcs [4]: un grand nombre de documents intérieurs y étaient délivrés au mois de janvier. Puis, après avoir été, en 1496, pendant tout un autre hiver, à Hârlău et à Jassy [5], on le voit descendre, pendant la même époque difficile de l'année, à Vasluiu encore, au mois de février 1497, et il y reste aussi une partie du mois de mars [6]. Il a auprès de lui son fils, Bogdan-Vlad, son cousin, Duma, dont le père était mort depuis longtemps, le vornic Boldor, qui se montrera un si bon guerrier, puis Hrăman, Ştefu1, Toader, qui, avec un autre Duma, est maintenant burgrave à Hotin, le burgrave de Neamţ, Jérémie, celui de Roman, Şandru, le boïar de Ciortoroaia, le spathaire Clănău (Câlnău; cf. la rivière du Câlnic), le vestiaire Isac, excellent ambassadeur, le postelnic Dumşa, l'échanson Mohilă, auquel est reliée, dans le souvenir du peuple, la légende de ce page, «l'aprod Purice», qui, de très petite taille, aurait servi de marchepied à Étienne, qui avait perdu son cheval,

[1] *Ibid.*, pp. 436—437, no. 421.

[2] Une prétendue convention entre les deux rois contre Étienne; Ursu, *loc. cit.*, pp. 137—138.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 385—386, nº CCCXLIII.

[4] J. Bogdan, *Doc.*, II, p. 39 et suiv. A Bârlad, sans date, *ibid.*, pp. 62—64. Cf. aussi *ibid.*, pp. 92—93, nº XLVIII. Puis retour par Jassy à Suceava.

[5] *Ibid.*, p. 93 et suiv.

[6] *Ibid.*, p. 102 et suiv.

pour remonter sur un autre, puis le stolnic Fruntes, le comis Petrică.

Mais les Polonais, dans l'armée desquels certains nobles furent absents et punis par la suite [1], tardèrent longtemps, ce qui peut être expliqué par la difficulté de réunir à la *szlachta* royale les troupes des Palatinats et jusqu'aux Teutons, qui n'avaient jamais vu ces pays, bien que voisins avec les établissements, à deux époques différentes, de leurs prédécesseurs: si, ainsi que nous venons de l'admettre, le roi pensait à fixer ses propres garnisons dans les cités conquises sur le Danube et sur le Dniester, il est possible qu'elles eussent été promises au Grand Maître Jean de Tieffen, qui venait avec une imposante armée de chevaliers [2].

Le 2 juillet le Grand Maître faisait savoir que Jean-Albert « avançait journellement vers Kameniec et rassemblait une grande armée, nous demandant de nous y réunir », à n'importe quelles conditions [3]. Le 8 août à peine, les Teutons étaient à Halicz, où le roi les avertissait d'attendre ses ordres et le bruit courait que les Lithuaniens avaient déjà battu plusieurs Tatars et que beaucoup de Turcs avaient été vaincus jusqu'à ce moment par les troupes royales. Alors qu'on croyait de ce côté que le roi disposait de 120.000 (!) guerriers, qu'il assiégeait Chilia et Cetatea-Albă, qui sont très bien défendues par les Turcs, et von Tieffen ne se trouvait qu'à Lwów, le 26 du mois, où il apprenait que les Moscovites s'étaient jetés sur la Lithuanie, ce qui amena une retraite immédiate de certaines troupes [4], le roi poursuivait sa route, indécise et de plus en plus surveillée par le Moldave. Devant lui avait paru, avec des présents, mais sans doute aussi avec une abondante matière à discussion, telle que celle que nous avons pu considérer dans les rapports d'Étienne avec Alexandre, le vestiaire Isac. Revenant aussi avec des ambassadeurs polonais, ou avertissant de leur prochaine venue, cet émissaire apportait

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 397—398, nº CCCLIII.
[2] Pour leurs préparatifs, Iorga, *Chilia et Cetatea-Albă*, p. 393 et suiv.
[3] *Ibid.*, p. 305, nº XIII.
[4] *Ibid.*, pp. 306—308.

de nouveau l'affirmation royale qu'on se dirigeait de fait vers les cités au Sud de la Moldavie. Mais à nouveau Isac et le logothète Tăutu furent envoyés avec d'autres présents et d'autres éléments de discussion.

Cependant le Dniester fut passé bientôt, au village de Mihalcea, et l'armée de « croisade » avança vers Coţmani, pour pousser ensuite du côté de Şipinţ, dans l'ancien « pays de Szepenik ». *Il était de plus en plus évident qu'il était question de réoccuper les territoires pocutiens et sépéniciens qui avaient été cédés au XIV-e siècle au prince de Moldavie.* Les nouveaux ambassadeurs d'Étienne furent retenus comme otages et envoyés à Lwów et une lettre du Palatin de Russie parle, du camp sur le Dniester, le mercredi après la Nativité de la Vierge, de « l'expédition moldave [1].

Les avant-gardes moldaves se présentèrent au gué de Cernăuţi pendant qu'Étienne lui-même se retirait *pour éviter ce choc dont il ne voulait pas, car il ne se considérait pas en guerre avec la Pologne*, mais conservait sa mentalité de propriétaire héréditaire qui n'avait fait qu'occuper *son ancien héritage*, payé lourdement par l'argent venu des Génois de Caffa. Partant le 27 août, il descendait vers Roman. Les six Polonais qu'on lui avait amenés, dont trois furent envoyés aux Turcs, — avec lesquels il avait donc conclu à nouveau une entente, — et trois pendus comme pillards, s'étaient détachés d'une armée avec laquelle le prince n'avait eu aucun contact.

Le 24 septembre, le roi était à Suceava et, deux jours après, comme les portes de cette capitale moldave ne s'ouvraient pas, il ordonna de la bombarder. Mais cette artillerie, avec laquelle il pensait accomplir le grand rêve de son précepteur, Callimachus, était si faible que pendant trois semaines on ne put observer aucun progrès.

Il se passa alors quelque chose qui ne peut être expliqué que par l'instinct de race. De lui-même sans doute, Barthélemy Dragffy, le Roumain maramorésien, au service du roi de Hongrie, arriva avec son armée transylvaine de 12.000 hommes; c'était

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 386—387, nº CCCXLIV.

un parent (la chronique moldave dit: *svaliia*, une espèce de compère) qui venait aider l'autre vieux Maramorésien, transporté dans un autre pays, qu'était Étienne lui-même. Le 9 septembre, appelé en hâte, il avait été à Braşov [1]. Une lettre adressée par un Allemand de Bude (18 octobre) au gouverneur de Vienne montre qu'entre Jean-Albert et Étienne, le premier étant parti pour ces villes du Danube et de la Mer Noire, un malentendu avait éclaté et que le roi aussi «brûlait et pillait tout», que lui aussi tuait et faisait empaler les prisonniers, mais que les Transylvains venaient au secours de la Moldavie, même avec 20.000 (?) Turcs, le roi de Hongrie lui-même étant prêt à accourir: il aurait reçu un transport de prisonniers polonais [2].

Dragffy ne participa pas au combat qui devait avoir lieu. Il se borna à être le médiateur d'une convention, le roi devant revenir paisiblement «par la route qu'il avait déjà prise». *Mais ce qui est encore plus intéressant, c'est qu'à cette réunion de deux Roumains pour leur défense commune, s'ajoute un troisième: la chronique moldo-polonaise assure que Radu, le nouveau prince valaque, avait envoyé lui aussi un secours de soldats* [3]. Bien que ce dernier eût eu des griefs contre les Hongrois, car l'évêque de Transylvanie et Pierre Gereb détenaient ses fiefs dans cette province [4], bien qu'on y eût abrité son ennemi, Mihnea, fils de l'Empaleur, qui était donc son oncle [5] (mais celui sur le compte duquel demandait Radu s'il est à Timişoara ou à Bude, est le protégé de l'évêque de cette dernière ville), bien que Vlad, son père, eût fini ses jours comme un ancien ennemi de l'impérieux

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 147—148, n° CCLXIX. Dans les numéros suivants mention des dommages commis contre les Saxons. On donne à ces derniers un appui aussi contre les Roumains qui incendiaient et faisaient acte de revanche; *ibid.*, pp. 395—396, n° CCHI.

[2] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, pp. 106—107. Aussi des dénonciations du même roi à la Porte disant que son frère aurait voulu chasser Étienne; Katona, cité, XI, p. 44.

[3] J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 128.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 149—150, n° CCLXXII. Cf. Engel, *loc. cit.*, p. 149.

[5] Iorga *Doc. Tran.*, p. 147, n° CCLXVIII. J. Bogdan, *Relaţiile*, p. 245.

Moldave [1], ce jeune homme, qui aimait les armes et les chevaux [2], se montrait prêt à combattre. Le fait que, tributaire des Turcs, il fut obligé de les accompagner ne diminue pas l'importance morale de son geste.

Le 19, la grande armée, en désordre et découragée par son insuccès, prit le chemin du retour. Mais elle n'avait pas de provisions, et elle dut se diriger du côté où le pays n'avait pas été encore dévasté. Considérant ceci comme une violation de la paix, Étienne accourut défendre ces districts, décision qui ressemble à celle que durent prendre, à contre-coeur, en 1918, les Roumains à l'égard de leurs alliés russes bolchévisés qu'il leur a fallu attaquer. Le jour de la Saint-Démètre (26 octobre), disposant, ainsi que l'assure la chronique de Bistrița, de 2.000 Turcs, qui étaient venus depuis longtemps en Valachie, avec le Pacha Mezed, par Brăila et Silistrie, « au secours du voévode Étienne [3] », il livra le combat pour repousser les pillards de son pays « au-delà de la forêt de hêtres de Cozmine »; les canons qui s'étaient empêtrés dans la forêt, ne purent plus être sauvés, et Étienne les retint. Le roi n'avait pas participé à cette rencontre: de ce village de Cozmine, il avait cherché le gué du Pruth à Cernăuți, mais le prince poursuivait l'armée déjà battue, pour empêcher son action dévastatrice.

Comme d'autres troupes polonaises arrivaient, le boïar Boldor, avec une partie de ce qu'avait pu rassembler Étienne comme armée, — ce qui ne signifiait pas beaucoup —, vint les arrêter au Pruth et les repoussa à Lențești, des le 29 du mois.

Ayant pu passer le gué, non sans difficulté, Jean-Albert s'en revint chez lui, après avoir terminé ce qui, malgré toutes les explications qu'on en a données, ne peut être qualifié que de *triste aventure* [4].

---

[1] Une prétendue réconciliation, Iorga, *Istoria lui Ştefan*, pp. 229—230.

[2] J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 211—212, n° CLXXVIII.

[3] Déclaration de Radu; J. Bogdan, *Relațiile*, p. 215.

[4] Aussi le témoignage turc de Séadeddin, chez Ursu, *loc. cit.* pp. 140, 208 et suiv. (beaucoup de fables). Cf. Lewicki, dans le *Kwartalnik Historiczny*, VII (1893), et le médiocre travail du colonel Fischer sur « Kozmin », dans le *Jahrbuch des Bukowiner Landes-Museums*, 1902.

Une exposition honnête à travers tant d'éléments de légende, comme: celui des forêts coupées à moitié pour pouvoir renverser les arbres sur les envahisseurs, celui des Polonais qu'on aurait mis sous le joug pour labourer la terre, celui du nom de la forêt rouge, qui aurait été donné à Cozmine, ne peuvent être trouvés qu'à un seul endroit: dans la riche correspondance, heureusement conservée, de l'Ordre Teutonique, que les uns croyaient — quelle naïve illusion ! — avoir été transporté par le roi en Podolie [1].

Malade dès le mois d'août et s'étant abandonné à la grâce de Dieu, Jean de Tieffen, le Grand Maître de l'Ordre, mourut, mais en laissant des instructions impérieuses de poursuivre la marche des siens. Les chevaliers aux lourdes armures de la lointaine Prusse participèrent donc à une expédition dont ils n'étaient pas capables de découvrir le sens. Ceci est avéré par une lettre écrite au milieu du mois de décembre: « Sa Majesté le roi de Pologne a annoncé une attaque contre les Turcs, pour laquelle il a demandé par plusieurs émissaires au feu Grand Maître de participer, et celui-ci, pensant qu'il s'agissait d'aller contre les Turcs, est parti avec ceux qu'il a pu rassembler, pour secourir Sa Majesté, et, en chemin, il est mort... Cependant, conservant ces idées, il a ordonné que les siens aillent à l'armée. Mais la raison pour laquelle Sa Majesté s'est levée en colère contre le prince et voévode de la Moldavie et est venue en grande force contre lui, contre ses sujets, contre son pays, avec tant de guerriers, nous ne pouvons pas la communiquer jusqu'ici. Mais nous vous avisons qu'en vérité les commandants et les bons soldats de notre Ordre, qui ont été amenés, ainsi que nous l'avons écrit par notre Grand Maître, avec l'intention mentionnée, ont été pour la plupart tués et se sont perdus. Et on nous a dit en grand effroi ceci... : que Sa Majesté, au départ, après la conclusion de la paix, a été battue par le Voévode moldave et a perdu jusqu'à 6.000 chars de guerre, à côté d'autres bagages innombrables et, en dehors de cela, beaucoup de commandants et de bons guerriers. Ceux des nôtres qui sont restés n'ont pu

[1] Caro, *Gesch. von Polen*, p. 678 et suiv.

rapporter que des chevaux blessés et des cuirasses brisées. Et il y a une grande crainte que les Turcs ne viennent visiter Sa Majesté le roi de Pologne et la Prusse, car, que Dieu aie pitié de nous (!), ils ont beaucoup gagné sur les Teutons quand, pendant la retraite, ils ont été fixés avec leur carré de chars à l'arrière-garde » [1].

Il y avait eu, d'après une autre lettre, 500 chevaliers et « quelques gens à pied » parmi ceux qui, croyant aller en croisade, ont trouvé ainsi une mort terrible et honteuse. Le lieutenant même du Grand Maître mort à Lwów dit lui aussi, nettement, « qu'il ne sait pas pourquoi le roi de Pologne, qui avait rassemblé une si grande armée, 100.000, à ce que l'on dit, a transporté son expédition en Moldavie. Contraint de se retirer, en raison du manque de provisions, l'ennemi, qui comptait des Turcs, lesquels ne peuvent être que ceux depuis longtemps établis en Valachie, protégeant le nouveau prince, et des Tatars, peut-être aussi ceux qui étaient installés depuis longtemps dans les villages, « l'a attaqué, a pris plusieurs commandants et bons guerriers et les a tués misérablement, prenant au roi plus de 600 chars couverts et d'autres sans nombre, et les commandants et les bons guerriers de notre Ordre ont perdu tous leurs chars et tout ce qu'ils avaient eu; pas même une moitié n'est revenu », et celà dans l'état que nous venons de connaître. Maintenant, ajoute cette lettre, avec la même inquiétude, « les Turcs peuvent arriver à travers la plaine, sans aucun obstacle, jusqu'à Cracovie et jusque sur la Vistule » [2].

A l'empereur lui-même, à ce Maximilien, qui, à un certain moment, avait été sur le point de devenir roi de Hongrie, on mandait, de la part des Teutons, dans ce même état d'esprit de terreur, et demandant désespérément du secours contre le terrible danger qui se prononçait à l'horizon, que le vénérable Grand Maître était parti, rassemblant tout ce qu'il avait pu trouver, avec la seule pensée d'« aller contre les Turcs », « de protéger, pour sauver ainsi son âme,

[1] N. Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 308, nº XVIII.
[2] *Ibid.*, pp. 309—311.

et sans autre préoccupation, la chrétienté »; c'est pourquoi il a entrepris un si long voyage d'une centaine de milles. « Et nous ne savons pas pour quel motif », — donc à ce moment on ne parle pas de l'idée d'établir en Moldavie le frère sans État de Jean-Albert, Sigismond, et on n'avait pas deviné l'intention de reprendre au Moldave ce que lui et ses prédécesseurs avaient pris sur le territoire du royaume, « on est allé, non pas contre les Turcs, mais contre le Voévode de la Moldavie, dans son pays à lui, où, par suite du manque de provisions et des ambassades répétées du roi de Hongrie auquel la Moldavie, ainsi qu'ils le prétendent *(alss sie vermeynen)*, est sujette, on a été amené à arrêter cette marche ennemie et forcé de conclure une paix, à condition de se retirer; *et il a été averti par les Moldaves* » de prendre une certaine route, où il est vrai qu'il risquait de mourir de faim, dans une région si fondamentalement dévastée [1]. Et, dans une autre missive, l'Ordre, qui se considérait « comme une colonne et un mur devant les Turcs infidèles, les Tatars et les Russes », parlait d'un accroissement de la force des ennemis, parmi lesquels il comptait les Musulmans des deux espèces, à cause de tout ce butin militaire qui avait été pris: on craignait qu'aussi le parent d'Étienne, le Moscovite, *qui aura su quelque chose de tout cela*, puisse se lever, avec ses anciens sentiments d'inimitié, et attaquer la Livonie, avec ces mêmes Turcs qui avaient pu reconnaître devant eux, d'après leurs habits, les Chevaliers [2]. On prenait aussi des mesures pour racheter les Frères qui étaient restés en captivité moldave [3].

Plus que les informations dans les chroniques prussiennes, du reste si bien informées [4], et que les récits, tardifs et pleins d'artifices littéraires, des historiens polonais, de pareilles révélations sincères de la vérité se placent sans doute en

[1] Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 311—312.

[2] *Ibid.*, pp. 313—314.

[3] *Ibid.*, pp. 314—316. Cf. aussi, *ibid.*, pp. 318—319, n° XXVIII.

[4] Comme celle de Liborius Naker, qui croit qu'il était question d'installer Sigismond; *Scriptores rerum prussicarum*, V, p. 312.

première ligne pour être la base du jugement. Il est dommage que, en dehors de la description, pleine de mesure du reste et sans aucun orgueil, des moines moldaves, le témoignage de ce côté manque totalement et qu'on n'ait pas Étienne comme témoin, ainsi que nous avons pu l'avoir pour les batailles de Baia, de Vasluiu et de Valea-Albă. Il faut observer encore que, par une certaine délicatesse de conscience, celui qui élevait toujours une église sur l'emplacement d'un combat, n'a glorifié par aucun édifice destiné à remercier Dieu, à part l'agrandissement de l'église de Neamț, cette grande victoire.

Lorsque, beaucoup plus tard, un Polonais traduisit la Chronique moldave dans sa langue, il y introduisit, pour excuser, autant qu'il était possible, la conduite des siens, des observations qui méritent d'être relevées. Il admet tout ce que disait le moine auteur du texte que nous venons de traduire, jusqu'à la conclusion de la paix qui imposait la route que nous connaissons. Mais, plus loin, *le roi allant vers Hotin, et non vers Cernăuți, « quelques bandes de paysans indisciplinés se sont dirigés vers les forêts de hêtres, et lui ont fait de grands dommages, lui allant sans précaution et sans mesures de défense* ». Il connaît seulement le choc avec Boldor et ajoute: «que en vérité, la forêt aurait été coupée et jetée» sur l'ennemi. Cherchant à épargner le roi et à diminuer sa part dans la défaite, réduisant tout à la punition, méritée, par les guerriers, il finit de cette façon: « Dieu les a punis, parce qu'ils étaient par trop insoumis dans l'armée et sans précautions et qu'en dehors de cela, ils faisaient des dégâts, n'écoutant pas les ordres de leurs capitaines »[1].

Ce qui a suivi était prévu par les Teutons. *Étienne ouvrit le chemin aux Turcs, contre lesquels il s'était montré si disposé à commencer une nouvelle croisade.* La Chronique moldave consigne que «en l'an 7006 (1498), au mois de mai, Malkotch a pillé avec les Turcs la Pologne et est arrivé jusqu'au Nord de Lwów, à 25 milles» — *popriști*, ce qui vient du verbe *a popri*, représentant donc la mesure de distance des

[1] J. Bogdan, *Cron. Mold.* pp. 177—178.

Moldaves, « et puis il est revenu en pillant le pays et en l'incendiant » [1].

La vengeance d'Étienne vint ensuite, *après avoir vu qu'on n'avait rien fait pour conclure la paix, qu'il ne pouvait pas ne pas désirer, et pour l'expiation du péché.* Le même moine, qui aura eu également une information officielle, écrit: « en l'an 7006, le 22 juin, le Voévode Étienne alla en Pologne qu'il dévasta. Alors fut incendiée la cité de Trębowla (« Tiribol ») et on y ramassa un grand butin. On y prit beaucoup de « joïmirs », qui furent tués; d'autres, et pas en petit nombre, brûlèrent dans la cité. Celle de Buczącz (« Buciaciu ») souffrit alors beaucoup, et celle de Podhaecz fut brûlée. De là, ses gens pillèrent jusqu'à Lwów. Alors ils revinrent et passèrent la rivière du Dniester, de l'autre côté, à Halicz, et ils brûlèrent et dévastèrent la province de la Podolie. Ainsi Étienne revint avec beaucoup de butin dans son pays » [2].

Il faut observer qu'Étienne ne s'était pas réuni aux Turcs, qu'il avait fait sa campagne séparément, qu'elle représentait pour lui le moyen de punir les dévastations de sa Moldavie et que c'était enfin le seul moyen de pression sur le roi.

Une nouvelle invasion turque suivit vers la fin de l'automne, du côté de'Halicz, après que les Tatars, eux aussi, eurent rempli leur terrible devoir; mais la Chronique moldave ne la mentionne pas [3].

---

[1] Chronique de Bistrița; J. Bogdan, *Cron. inedite*, p. 47.

[2] *Ibid.* Cf. aussi la prétendue lettre du Sultan au roi, auquel il dit que tout son pays est « pareil à un village » à côté de ce que possède son Empire (avec une liste des cités qui avaient été attaquées), dans N. Iorga, *Acte și fragm.*, III, pp. 68—69. A la première attaque, qui était seulement turque, se rapporte aussi la lettre du gardien franciscain de Cracovie; *ibid.*, p. 69 et suiv. Mais là aussi on parle d'une participation des Moldaves: « Turchi et Valachi ». Le bruit qu'Étienne aurait attaqué les Turcs au retour, masquant son attaque sous une apparence polonaise (Ursu, ouvr. cité, pp. 157—158) ne mérite pas d'être retenu, bien qu'on le rencontre aussi dans des sources vénitiennes.

[3] N. Iorga, *Istoria lui Ștefan*, p. 244 (d'après les Chroniques de Wapowski et de Miechowski, *Arch. f. öst. Gesch.*, XLIX, p. 297 et suiv.).

De son côté, Jean-Albert n'avait nullement quitté l'attitude qui l'avait mené au désastre. Le 20 mai, il écrivait au duc Georges de Saxe, parent du nouveau Grand Maître, mettant ensemble comme ennemis, responsables des derniers pillages « le Turc, le Tatar et le Moldave, qui se seraient entendus entre eux », et expliquant qu'il n'avait pas pu se saisir assez vite de ces cavaliers si agiles à la fuite, mais qu'une autre fois il saura sortir au devant des envahisseurs [1].

Puis, à la diète de Fribourg, le roi fit parler, par l'intermédiaire de son ambassadeur, de cette façon: Il n'a pas voulu, voyant que son armistice avec les Turcs était sur le point de finir, les attendre dans son pays à lui. « Il était conseillé sans cesse dans ce sens par le Voévode de Moldavie, *son sujet (subditus)* », invoquant *la promesse qu'il aurait eue du roi Casimir qu'il serait aidé à regagner ses cités perdues*, — témoignage précieux. Mais « le même Voévode de Moldavie, oubliant l'hommage qu'il avait prêté et le devoir auquel il s'était obligé auparavant par serment, d'après la coutume de ses prédécesseurs, poussé par la crainte de la grande force des tyrans turcs, dont il s'est déclaré ouvertement le tributaire, et *ne voulant pas reconnaître d'autre maître* » — et dans ceci apparaît le reproche de ne s'être pas pressé à s'offrir comme vassal, préférant être considéré comme totalement indépendant, — « s'est montré plein de sa perfidie accoutumée, ainsi que le veut la tradition de sa race, et, de cette façon, troublant ce qui avait été commencé par Sa Majesté (!), la guerre s'est tournée naturellement contre lui ».

Pour expliquer le désastre, on parle de la malchance, du grand nombre « d'éléments auxiliaires » qui lui ont été opposés (allusion à Dragffy), de l'intervention des Hongrois, envers lesquels il s'est montré accueillant, de la rupture de l'armistice *(induciae)* de la part du « perfide Voévode ». Il ajoute, par suite des pillages récents, la culpabilité d'Étienne d'avoir excité les Turcs, de leur avoir donné des guides et des provisions, de sorte que, d'une façon foudroyante et à un moment inattendu de l'année, ils ont pu dévaster toute la Russie,

[1] N. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 316—317, nº XXIV.

tuant jusqu'aux animaux et livrant tout aux flammes. D'après les informations fournies par le roi de Hongrie, bientôt aura lieu la nouvelle expédition turque, destinée à occuper les cités de la même Russie, et le frère du roi, Alexandre, fait savoir que les deux « Tzars tatars », sont prêts eux aussi à se jeter sur les provinces de Jagellons [1]. Ceci, bien qu'on puisse dire que le royaume « plein de misère et de discorde, car les nôtres ne se préparent pas autrement que les uns contre les autres », ne puisse pas se défendre, de même que la Lithuanie, où Alexandre devait combattre des seigneurs qui ne l'écoutaient pas [2].

Étienne n'avait pas commencé de nouvelle invasion: de son côté, le roi Vladislav de Hongrie, après s'être vengé du frère qui lui avait arraché le vassal moldave, s'empressa de conclure un pacte avec Jean-Albert, l'assurant que dorénavant le prince de Moldavie ne mettra plus à la disposition des mécréants des possibilités de pillage: les prisonniers, des deux côtés, devront être libérés [3].

On pardonne donc à cet ennemi et on lui accorde, *d'État à État, et non comme de suzerain à vassal*, « la paix éternelle, qui s'étend aussi sur la Lithuanie, de sorte que lui, le *Voévode, et ses successeurs pourront, à l'avenir, rester, vivre et régner en toute sûreté dans cette Moldavie comme auparavant* » [4]. Mais, à l'égard des Turcs, on a en vue une paix commune, bien que l'on prévoie, au cas d'une attaque de la part de ceux-ci, des secours réciproques.

La paix pouvait être considérée comme déjà conclue; il ne fallait que lui donner une forme. La manière dont la considérait Étienne ressort d'une façon lumineuse de son attitude

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 399—402 (= Iorga, *Acte şi fragm.*, III, pp. 66—68).

[2] *Ibid.*, pp. 69—71.

[3] Une intervention des Teutons dans ce sens; N. Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 317, n° XXV.

[4] Sic quod ipse Waywoda suique successores possint tute et secure in ipsa Moldavia temporibus futuris stare, vivere et dominari sicut antea; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 403. Confirmation par Jean-Albert, *ibid.*, p. 406 et suiv. Par Vladislav, *ibid.*, p. 409 et suiv.; N. Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 68 et suiv.; *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 294, n° XII.

dans le conflit entre Alexandre et son beau-père, cet Ivan que les Lithuaniens avaient paru tant redouter.

Le prince roumain avait insisté depuis longtemps pour la pacification entre ses deux parents qui avaient tant de terres russes à se partager. Depuis peu, par les ambassadeurs moldaves, Todor, fils d'Êsaïe et Şandru, Ivan avait déclaré qu'il n'était pas disposé à conclure la paix avec celui qui violait tous ses engagements. Alors, le bon ami des deux parties envoya le secrétaire Constantin pour exhorter Alexandre à être plus loyal, en se conformant au contenu de ces « écrits » dans lesquels le Moldave croyait tant. Comme il n'avait pas réussi, on lui demande maintenant, en 1498 [1], d'aider, les armes à la main, son parent de Moscou; ce qu'il ne pouvait pas faire, l'ayant juré autrefois, d'après le conseil du Moscovite lui-même, à cet autre parent.

Voici donc la politique qu'Étienne se montre prêt à suivre dorénavant aussi, en dépit de ce que, pour sa propre défense, les circonstances auraient pu le contraindre à faire: « Tous les rois et tous les princes chrétiens, autant qu'il y en a, et toutes les régions de l'Occident » — *ces « régions d'Occident » vers lesquelles il cherchera de nouveau à se diriger, sûr de la mission qu'il est appelé à accomplir, à leur profit aussi*,— « et des régions italiennes », — qui jouent de nouveau un rôle dans sa politique —, « se réunissent, se préparent et désireraient être ensemble contre les Infidèles. Il serait recommandable que toi-même aies la paix avec les chrétiens et que tu te lèves avec tous ces princes chrétiens et t'opposes aux païens » [2].

Mais aucune insistance ne fut capable d'arracher pour le moment un engagement de politique générale au jeune prince, si peu sûr dans toutes ses actions et qui craignait l'œuvre de conquête parmi les Russes qu'avait déjà commencée son concurrent de Moscou.

---

[1] Les arguments de J. Bogdan, *Doc.*, II, p. 411, nous amènent à accepter cette date pour l'« exposition d'ambassade » que dans notre *Ist. l. Ştefan* nous avions placée beaucoup plus tard.

[2] J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 409—410. Le passeport pour ses ambassadeurs; *ibid.*, p. 412. La lettre, antérieure ou postérieure d'Alexandre à Étienne; *ibid.*, pp. 413—414.

Quelques mois plus tard, le 16 avril 1499, le burgrave Hrăman [1] et le pitar Ivan, des lettrés, déclaraient à Cracovie qu'étant envoyés par le prince de Moldavie, ils se sont entendus avec les conseillers du roi de Pologne, nommé tout simplement ainsi, *sans aucune mention d'un lien qu'ils savaient exister entre lui et l'ennemi de 1479*, promettant que bientôt le serment sera prêté par leur maître, par l'héritier du trône et par les boïars [2]. Déjà le roi permettait aux marchands moldaves de traverser ses terres [3].

Cet acte *d'affranchissement de la situation de vassal et de reprise de la croisade*, signé, à grand peine, le 12 juillet, en Moldavie, à Hârlău, par « moi, Jean Étienne Voévode, par la grâce de Dieu, prince du pays de Moldavie », contient, à côté des clauses habituelles de bon voisinage avec la promesse de places de refuge en Pologne, tout le programme de la guerre sainte qui devait s'ouvrir. Il n'était cependant pas rédigé dans la première forme, qu'avaient cherché à lui imposer, par l'intermédiaire de Vladislav, le pacificateur, les Polonais, qui avaient pu lui faire déclarer qu'il fallait lui « pardonner » « les offenses, et les dégâts, et les injures », mais dans une autre forme, qui correspond aux intérêts, bien pesés, du Moldave. Il prévoyait qu'il sera défendu, le cas échéant, par les deux fils de Casimir qui gouvernaient l'État polono-lithuanien, auxquels était ajouté, bien que sans aucun titre et sans aucun rôle déterminé, ce Sigismond sur le compte duquel on avait dit qu'il avait été considéré comme futur prince moldave. On prévoyait qu'en cas de guerre contre les Turcs, qui ne sont accablés d'aucun qualificatif, Vladislav devra passer par la Valachie et Jean-Albert par Obluciţa, donc seulement par la Bessarabie et la Dobrogea, et que ce serait Étienne qui fixera la ligne par laquelle passeront les armées. A côté des trois frères, lui aussi fera son devoir, ou, s'il en serait empêché, — car il était maintenant bien

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 446, n° CCCLXXIII. Voy. pour les formes du traité, *ibid.*, p. 421 et suiv.

[2] *Ibid.*, pp. 415—417, n° CLXXVII.

[3] Mais pour ce serment, *ibid*, I, pp. 242—244, n° CXXIII.

vieux! —, il enverra son fils et celui de la Valaque Marie, Bogdan. Il est dit, du reste, aussi que, si la Pologne viendrait à être attaquée par les Turcs, on lui permettrait de céder à la force et ceci, non seulement lorsque le Sultan paraîtrait lui-même, mais aussi lorsque la conduite des armées serait confiée à un simple « sandchak » [1].

Pas un mot sur l'hommage, pas un rappel de son existence dans le passé, pas un titre de suzeraineté accordé au roi. On ne parle que des territoires qu'Étienne détenait, prévoyant seulement que les affaires de frontières seraient jugées, de la part des Moldaves, par les commandants de Cernăuți et de Hotin, de la part des Polonais, par celui de Kameniec.

On ne parlait à Alexandre qu'au sujet des bons rapports, en termes généraux. Lorsqu'un ambassadeur lithuanien arriva en Moldavie, Étienne toucha seulement à la querelle entre les deux knèzes, avec la persécution de l'orthodoxie en Lithuanie, et promit de continuer à travailler pour la paix auprès du Khan Mengli-Guiraï [2].

Mais nulle part on ne pouvait observer un mouvement vers cette grande guerre dont on avait parlé. Alors, Étienne rompit lui seul la paix conclue avec les Turcs: comme on lui avait demandé le tribut et un reste de cinq cents ducats, il aurait fait mutiler l'ambassadeur du Sultan et des groupes moldaves, sous le commandement de Boldor, se seraient, jetés sur les deux cités bessarabiennes, essayant de les incendier pour qu'ensuite ses ambassadeurs aillent à Venise, à Rome et chez le roi de Hongrie [3]. Mais de ces incidents, quelques-uns inventés de toutes pièces ou terriblement exagérés, comme cette

---

[1] Voy. Dogiel, *Codex Dipl.*, pp. 103—104, 603—606; Oulianitzki, ouvr. cité. p. 157 et suiv.; Jablonowski, *Sprawy*, pp. 34—39; Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II², pp. 714—724, n° DXXXIII; pp. 439—445, n° CCCLXXI; J. Bogdan, *Doc.*, II, p. 417 et suiv.

[2] J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 447—450, qui oppose cette date de 1499 à celle de 1502, que nous avions proposée dans *Istoria lui Ștefan*, pp. 256 et 347, notes 340 et 342.

[3] Ceci d'après le seul témoignage des *Diarii* de Sanudo, qui consigne et reproduit des lettres reçues par le gouvernement de Venise, III, pp. 288,

mutilation, ne sortit pas une guerre qu'Étienne ne se sentait pas en état de soutenir avec ses propres forces, et pour cela, en automne de l'année 1501, il était considéré comme ayant de nouveau sa paix avec les Turcs, qu'il aurait provoqués, non sans une certaine imprudence [1].

Pendant ce temps, Jean-Albert s'embrouillait sans cesse dans les fils d'une politique qu'il n'était pas en état de conduire; en 1500, il négociait avec les Turcs [2], sans pouvoir faire arrêter les raids dévastateurs coutumiers des Tatars [3]. Il dut sacrifier aux instances d'Étienne le fils, appelé Élie, d'après l'ancien prince homonyme, de Pierre Aaron. Le malheureux fut décapité à Czichow, où il s'était abrité [4]. L'ambassadeur de Vladislav, Émeric Csobor, essayait une entente en ce qui concerne la Pocutie [5]. Commençant aussi une guerre contre cet Ordre Teutonique auquel il avait provoqué en Moldavie tant de pertes, il mourait en Prusse, le 17 juin 1501.

Quelques mois auparavant, l'évêque catholique de Bosnie savait que le roi Vladislav partirait contre les Turcs, la guerre devant être décidée solennellement à la diète de Saint-Georges [6]. De fait, en 1502, des combats furent livrés aussi en Bosnie, où commandait le fils du roi Mathias, et sur la ligne du Danube, de Vidine à Nicopolis [7], et il semble

---

567, 635, 684, 714, 879, 927, 1163, 1178, 1453, 1465, 1478—1479, 1550, 1627—1628; *Tört. Tár*, XIV, pp. 277—279. Cf. N. Iorga, dans les *Mescolanze Monticolo* et dans la *Storia dei Romeni*, 2-e éd., Turin.

[1] Sanudo, *I Diarii*, IV, pp. 195, 804—806. Ambassade brillante en Hongrie au mois de mars; *ibid.*, III, p. 1468. Étienne conservait son apanage transylvain à Ciceu et à Cetatea-de-Baltă; N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 155—156, nos CCLXXXIII—CCLXXXIV. Cf., pour ses rapports avec le Mont Athos, où il fit faire des réparations au couvent de Zographou, lui donnant aussi son drapeau de guerre, portant le portrait de St. Georges, aujourd'hui au Musée Militaire de Bucarest, aussi, *ibid.*, p. 311.

[2] Lewicki, ouvr. cité, II, pp. 469—470, avec Miechowski, pp. 263—264.

[3] Même chronique et celle de Wapowski, pp. 37—38.

[4] Lewicki, ouvr. cité, II, pp. 489—490, n° 465; Wapowski, p. 41; Miechowski, p. 265.

[5] Voy. J. Bogdan, *Doc.*, II, p. 458, en 1500.

[6] N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 157, n° CCLXXXV. Cf. les numéros suivants.

[7] D'après Fraknói et Oulianitzki, ouvr. cité, p. 195, nos CCXXXII—CCXXXIV, Ursu, ouvr. cité, pp. 170—172.

qu'en effet les Tatars observaient, à Cetatea-Albă et à Chilia, les mouvements d'Étienne [1].

En décembre de cette année 1501, Étienne s'excusait par ses ambassadeurs auprès du nouveau roi de Pologne, Alexandre, de n'avoir pas envoyé une ambassade à son couronnement. Maintenant aussi, il déclarait désirer une guerre chrétienne, de sorte qu'il intervenait pour une réconciliation entre Polonais et Moscovites, tout en ayant envers ces derniers un gros grief, car Ivan, poussé par son impériale et impérieuse épouse, Sophie Paléologue, avait ravi le droit d'héritage au fils de la princesse Hélène et du fils, mort depuis longtemps, du Grand Knèze: si Ivan ne voulait pas l'écouter, il irait jusqu'à l'attaquer parce qu'il n'est pas du côté des chrétiens. Ce qui l'inquiète, c'est que le Sultan cherche à pacifier les deux «empereurs» tatars: celui de Crimée et celui d'au-delà de la Volga; du reste, si Alexandre voulait envoyer son ambassadeur à la Porte, il ne s'y opposerait pas [2], mais il avertit ce voisin que l'année suivante verra une grande campagne turque et qu'elle se dirigera contre la Hongrie. Avant tout cependant, il entend qu'on lui fixe sa frontière et qu'on reconnaisse sa domination en «Bucovine» *(bukovina)* [3].

La réponse ne fut pas celle d'un parent et d'un ancien ami. A la mort de Jean-Albert, Étienne se serait comporté comme un païen et aurait envoyé des bandes qui ont pillé au-delà de la frontière [4] que le roi n'entendait guère délimiter. La Pologne est en guerre aussi avec les Moscovites et c'est pour cela que le voyage des ambassadeurs moldaves à Moscou ne peut pas être toléré. Pourquoi les chrétiens ne s'entendraient-ils pas, ainsi qu'Étienne prétend que leurs ennemis sont sur le point de le faire, parmi lesquels, cependant, les Tatars

[1] Rapports d'Étienne avec la Transylvanie pour avoir des armes; N. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 158, nº CCXC.

[2] Pour l'ambassade de Lanczkoronski, qui l'avait mécontenté, J. Bogdan, *Doc.*, II, p. 459, nº CLXXXII.

[3] *Ibid.*, pp. 455—456. Pour la demande antérieure, Lewicki, ouvr. cité, III, p. 465. Cf. Oulianitzki, ouvr. cité, pp. 185, 212 et suiv.

[4] La consignation des dégâts, J. Bogdan, *Doc.*, II, p. 459, nº CLXXXII.

d'au-delà de la Volga devraient être épargnés, parce qu'ils témoignent de sentiments d'amitié ? Il vaudrait mieux pour lui, — un vieillard, — qu'il laisse à son héritier le pays en paix avec les Polonais, et demander d'autres frontières que les anciennes qu'on connaît ceci signifiait chercher querelle, parce qu'il est question de quelque chose « opposé à toute vérité des faits et à sa connaissance même, ainsi qu'à celle de ses gens ». Les boïars étaient exhortés à retenir leur maître dans les limites des anciens pactes munis de serments [1].

Mais la guerre continuait avec Ivan dans cette Lithuanie à laquelle Alexandre était de fait plus relié qu'à la Pologne qui l'avait élu roi. Étienne accusait le cardinal Frédéric, frère du roi, qui avait été laissé comme gouverneur du royaume (avril 1502), de ne pas reconnaître son héritage « russe » et ceci au moment où il se préparait à occuper de nouveau la Pocutie, qu'il avait évacuée un moment, peut-être même avant la campagne de « croisade » de 1497.

« Pourquoi le cardinal parle-t-il sans cesse de sa maladie ? Nous sommes tous sous la puissance de Dieu ! » Tant de seigneurs polonais auraient pu venir vers lui pour satisfaire sa juste prétention, ainsi que sont venus des Hongrois. « Mais les Polonais s'imaginent que je suis un enfant. Si les seigneurs de Pologne ou de Hongrie venaient à l'endroit de l'entrevue et que je n'y vienne pas moi-même, prétendant que je suis malade, que dirait-on sur mon compte [2] ? » Quant à lui, il observe, avec les siens, « l'engagement écrit » et mieux que les seigneurs polonais. « Ce pays n'est pas écrit dans des documents et c'est mon pays, depuis l'époque la plus ancienne, appartenant à la Moldavie, et là-dessus j'ai des droits sûrs et dûs, depuis l'époque la plus lointaine; *c'est pour cela que je suis venu là comme dans mon pays* ». Autrement, il faudrait lui faire de nouveau violence. «Mais, s'ils veulent être à mon égard ainsi que c'est le devoir entre bons et loyaux voisins, alors qu'on me laisse tranquille dans ce pays, qui est mien et, sur tant d'autres points, selon les engagements écrits, qu'on

[1] *Ibid.*, pp. 458—459.

[2] Le passeport pour deux cents Polonais destinés à fixer les frontières; *ibid.*, p. 469.

me donne raison. *Alors nous pourrions aller contre les Tatars et autres mécréants, car ceci nous est nécessaire.* » Il n'admet pas même que l'envoyé royal reste comme otage: « Que puis-je faire de ta tête ou du fait que tu restes chez moi? ». Le capitaine de Cracovie lui-même a promis, et rien n'en est sorti... « Mais maintenant je garderai ce qui est mien, et ceci au prix de ma gorge *(ad meum gutur, alias « de gardla »)*. Et, si quelqu'un veut m'envoyer une ambassade, elle me trouvera dans ce pays, c'est-à-dire dans le pays de Russie » [1].

L'année 1502 se passa de cette façon. Alors que Mengli-Guiraï, le Khan de Crimée, dévastait le royaume [2], le nouveau Voévode de Transylvanie, parent de Jean de Pösing, qui avait voulu avoir la couronne de Hongrie, écrivait, à la fin de novembre, au capitaine de Lublin, Nicolas Firley, qui sera chargé ensuite d'une mission à la Porte, et à Étienne lui-même, qu'il savait bien « ce que travaille » *(quid operatur)* le prince de Moldavie en Pologne [3] ». Étienne fixa donc au-delà des frontières ses capitaines jusqu'à Kolomia, où nous trouvons un Élie Steclea [4]. *Mais il avait des soucis du côté des Turcs aussi.* Il savait que les Vénitiens étaient en guerre avec eux pour leurs cités de Morée et il pensait à celles qu'il avait perdues, Coron et Modon, et que partout en chrétienté [5] on faisait de grands préparatifs pour cette croisade qui, ici, en Orient, s'était avérée impossible. Mais il venait d'apprendre que la guerre avec ces « Italiens » avait été arrêtée par les Turcs et qu'il était question, pendant cette nouvelle année, 1502, d'une attaque dans le Nord-Est chrétien [6].

[1] *Ibid.*, pp. 460—462. L'ambassadeur, un Polonais, ne connaissait pas le latin, mais les idiotismes qu'il emploie sont sans doute de source roumaine.

[2] Iorga, *Istoria lui Ştefan*, pp. 257—258.

[3] *Ibid.*, *Doc. Trans.*, I, p. 158, n° CCXCIII. Quelques mesures de défense polonaise pendant cette année aussi dans N. Densusianu, *loc. cit.*, II², sous cette date. Et, naturellement, J. Nistor, *Die moldauischen Ansprüche*, p. 58 et suiv.

[4] N. Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 287, n° XI.

[5] N. Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, II, p. 295 et suiv.

[6] J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 462—463, n° CLXXXIII. Il se plaint aussi de ce qu'on abrite en Pologne un certain « Wasko » (Ivasko). Voy. aussi *ibid.*, p. 459, n° CLXXXII (« Wasko et Iwan »).

Mais, à nouveau, en novembre, il revient sur la Pocutie: « Que le roi laisse en paix cette terre, et qu'il me l'abandonne, car c'est mon pays à moi et mon héritage, que j'ai reçu avec la volonté du roi de Hongrie et par son ordre » (il était question d'une nouvelle médiation hongroise récente). Si on agit ainsi, il sera « un auxiliaire contre les Turcs et les Tatars, qui ne pourront plus piller les provinces de Sa Majesté ». Pourquoi le capitaine de Cracovie n'est-il pas venu pour être présent lorsque les Hongrois, convoqués, se trouvaient déjà sur place?

C'est la question qui est posée au capitaine de Lwów, qui répondit que, de son côté, il n'avait pas le moyen d'intervenir, mais il avertit le roi qu'Étienne a « dans cette Bucovine 3.000 hommes recrutés, qui se sont soumis au Moldave et se sont enfuis chez lui », lequel leur a donné des armes, et « dans deux semaines il doit les passer en revue ». Étienne a détruit les bateaux du gué de Carapciu et a exigé le droit de douane, installant ses douaniers à Kolomia et à Halicz. « *Que Votre Majesté sache que, si elle ne prend pas d'autres mesures dans ces régions-ci, tous les Ruthènes iront vraiment chez le Voévode: beaucoup de larrons y sont déjà et ils se moquent de leurs seigneurs* »[1].

Quand ces discussions furent reprises à la fin de l'année 1503[2], la « croisade » s'était terminée dans le ridicule. Le roi de Hongrie avait conclu une nouvelle paix de trois ans avec les Turcs, le 22 février de cette année, comprenant la Moldavie, de même que la Valachie[3]. De son côté, Étienne lui-même recevait une brillante ambassade turque à Suceava, au mois de mars.

En novembre, il se trouvait à Cernăuți, où vint le trouver un grand ambassadeur, ce Nicolas Firley qui avait conclu la paix avec les Turcs. Il était sommé d'observer « les pactes

[1] *Ibid.*, pp. 463—464.

[2] Une lettre du roi de Hongrie à Étienne Thelegdy, François Balassa et Emeric Csobor, envoyés pour les affaires polonaises en Moldavie; Hurmuzaki, II, p. 23, n° xxv.

[3] *Ibid.*, II, p. 20; Katona, ouvr. cité, XI, p. 345.

conclus par le très-illustre roi de Hongrie et par les envoyés du très-illustre prince », le roi de Pologne, tout récemment à Bude. La réponse d'Étienne fut celle-ci, dans le même ton de violence avec lequel s'était habitué à parler le vieillard: « Je ne veux pas reconnaître ces pactes, parce qu'ils ont été conclus sans l'intervention de mes ambassadeurs, et qu'aucun de mes hommes n'a été convoqué pour cela ». Il demandait pourquoi les conseillers du roi ne sont-ils pas venus à temps « pour faire la revision des frontières à partir de la forêt de Halicz sur le Dniester jusqu'à Colacin ». « Y a-t-il encore quelque chose qui subsiste des engagements de la part de ton maître qui puisse être transformé en réalité ? »

Il continuait à penser selon son droit moldave traditionnel, appliqué aux possessions territoriales, de sorte que la crainte des Polonais qui'il pourrait aller jusqu'à demander des provinces plus éloignées, ou autres, jusqu'à Kameniec et à Iaslowecz, n'était pas fondée [1].

Il irait jusqu'à consentir que ce pays qu'il paraissait tant désirer reste « neutre » jusqu'à ce que le roi de Hongrie ordonne une nouvelle enquête, tout à fait comme dans ces procès privés qui n'en finissaient plus dans les pays roumains. Il n'oubliait pas de mentionner aussi ce qu'il avait fait, pendant une longue vie dans l'intérêt de la Chrétienté. « Je vois bien que vous ne voulez pas vous rappeler le temps où je vous ai été utile, étant pour vous un bouclier, un moyen de protection contre tous les païens. Maintenant, comment pouvez-vous encore vous défendre et penser à ce que vous avez perdu depuis que je ne vous soutiens pas sur mes épaules ! » Et voilà que, d'après sa demande, pour que « les seigneurs polonais » puissent se le rappeler, le logothète Tăutu, qui avait été envoyé, commença à réciter sur un texte écrit la liste des droits de son maître: il aurait pu finir depuis longtemps sa guerre contre les Polonais, cette guerre dans laquelle il ne faisait que « se venger de ses offenses, si le roi de Hongrie, par de longues instances, ne l'avait pas arrêté. Si on est arrivé par cet intermédiaire à la conclusion de la paix, il n'a pas voulu absolument y comprendre, ce

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 498—499, n° CCCXCVII.

pays que vous appelez de Halicz car Dieu sait à qui il a appartenu au commencement ». Puis on s'est entendu pour une révision, mais lui, Étienne, a tenu à ce que les Hongrois, comme intermédiaires, y fussent nécessairement présents. Il est venu lui-même, comme tout plaignant, au prix d'énormes dépenses, et il a amené son fils aussi, « sa Cour, qui est assez grande », sans oublier les canons. « Mais, parmi les seigneurs polonais, ce jour-là, personne n'est venu. » Si le roi n'était pas chez lui, il y avait bien ses seigneurs... On lui a envoyé un « homme léger » comme on le voit plus haut, de la part du cardinal, avec une lettre d'excuses pour l'absence de son frère. Mais lui, le prince, en a agi comme devant un tribunal appelé à juger sur une propriété. Il a appelé son Conseil, et celui-ci a décidé que cette possession lui revenait à lui: comme personne n'était venu se défendre, alors les boïars l'ont adjugée à Sa Majesté le Voévode ».

Mais, pour cela, il ne dénie pas au roi le droit d'appel; il a été fixé pour le 6 septembre. Toutefois le roi obtient de son frère de Hongrie, qui avait envoyé Marc Horváth [1], puis Étienne Thelegdy, François Balassa et Emeric Csobor [2], un autre terme, qui lui paraît plus indiqué: le 2 novembre. Cette fois aussi les gens du roi ne se sont pas présentés, et le prince de Moldavie est venu avec son fils au prix de nouvelles dépenses. Ainsi, le second jugement se prononce: « Vous avez perdu », dit le logothète, « ce pays, parce que vos mandataires n'ont pas été envoyés pour faire la délimitation », ce qui implique également une diminution du prestige du roi de Hongrie, le médiateur qui y avait ses ambassadeurs.

Il est vrai qu'on lui a répondu que personne ne pouvait être juge dans son propre procès, car « aucun droit au monde ne le permet », et qu'on n'enverra personne autant que le prince ne s'en tiendra aux anciens pactes. On lui demande d'évacuer le pays qu'il a usurpé, et on calculera les dégâts

[1] Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 162, n° CCXCVIII.

[2] *Ibid.*, pp. 162—163, n° CCXCIX. Lettres du roi à Étienne; numéro suivant. Elles étaient très pressées. Étienne lui-même s'adressait aussi à l'évêque de Transylvanie; *ibid.*, p. 163, n° CCCI.

qu'il a commis. Mais la réponse moldave tombe aussitôt, au nom d'Étienne: « Dis-moi pourquoi je devrais quitter le pays que j'ai pris de mon épée ! Ce lambeau de terre, je l'ai pris, et je veux qu'il me reste ». L'intervention des envoyés hongrois fut inutile. On leur répondit, après tous les arguments échangés entre les deux mentalités si différentes, qu'ils feraient mieux de s'en aller [1].

Au cours de ce même mois, Étienne envoyait un ambassadeur, le boïar Lucas, chez le roi, à Lublin. S'intitulant fièrement: « moi, le seigneur Étienne Voévode, par la grâce de Dieu maître du pays de Moldavie, ami de Ta Grâce », il rappelait les bonnes relations avec Alexandre, lorsqu'il était knèze de Lithuanie, à l'époque où Jean-Albert était venu « avec de mauvaises intentions contre lui », mais par la médiation du roi de Hongrie on était arrivé à la paix. Encore une fois il affirme que « ce morceau de terre » au Sud de Halicz, qui n'a pas été compris dans le document de la paix, « a appartenu au pays de Moldavie, en ayant été séparé depuis longtemps ». *Pendant ce laps de temps, lui, Étienne, a fait la garde pour que le royaume ne souffre rien ni des Turcs, ni des Tatars.*

Puis, continuait l'exposé des discussions que le prince entend de même façon que les plaidoiries dans une affaire de justice: « Nous savons cependant ce que sait tout le monde: que, si quelqu'un a un pareil engagement et accepte un terme, s'il ne vient pas ce jour-là, il perd le procès selon le droit, et celui qui s'est présenté ce jour-là le gagne. Nous sommes aujourd'hui dans cette situation, et nous avons gagné tout notre droit, parce qu'il s'agit de notre possession héréditaire, vraie, venant de nos ancêtres. Et, alors, dans ce pays-là, nous avons établi nos hommes ». L'appel a été perdu lui aussi en raison de cette absence au terme fixé. Que cela finisse une bonne fois ! Qu'on lui laisse la terre que sous tous les rapports il doit avoir !

La réponse royale ne faisait qu'affirmer encore une fois le point de vue immuable des Polonais: on répondait à Étienne seulement qu'on interrogera les conseillers de feu Jean-

[1] J. Bogdan, *Doc.*, II, pp. 472—482.

Albert, car il est possible qu'ils connaissent mieux cette affaire [1].

Mais Étienne devait penser maintenant à un autre jugement duquel, après tout ce qu'il avait donné d'utile à la chrétienté, après toutes les églises qu'il avait fait construire et toutes les aumônes qu'il avait distribuées, il pouvait se croire plus sûr que de tous les jugements de cette terre où il y avait tant de catégories de droits et si peu de justice.

Depuis longtemps il était malade [2]. Son ancienne blessure au pied le torturait de plus en plus, lui qui, à l'âge de plus de soixante-dix ans cependant, avait fait deux guerres et les avait gagnées. Il avait consulté jadis des « barbiers » de chez lui, comme ce Zuan, peut-être un Gênois, dont parle une requête de représailles en 1468 [3], puis quelque médecin juif, quelque *hékim* du pays des Tatars.

En 1502 s'étaient présentés devant le Conseil de Nuremberg, avec des lettres de recommandation du roi de Hongrie, deux envoyés moldaves, deux Occidentaux, Ulric et Antoine [4], pour chercher un bon médecin, et on choisit Jean Klingensporn, qui, bien qu'âgé, se laissa convaincre d'aller en Moldavie, où il semble cependant n'être jamais arrivé [5].

Les ambassadeurs moldaves, venus pour un secours militaire et pour des achats à Venise, que nous trouvons logés derrière l'église de Saint Moxè, demandèrent aussi un meilleur médecin, et, avant qu'un Jérôme de Cesena ait été choisi, fut envoyé en Moldavie Mathieu de Murano, l'île près de Venise, où, un siècle après, devait trouver abri la sœur d'une princesse roumaine. Il était à peine arrivé auprès du

[1] *Ibid.*, p. 483 et suiv.

[2] Nous en trouvons la nouvelle en Transylvanie au mois de février 1504; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 164, n° CCCII.

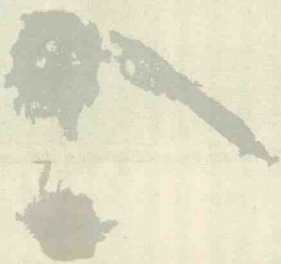
[3] Iorga, *Acte şi fragm.*, III, p. 48.

[4] Peut-être celui sur le compte duquel le prince Bogdan écrit plus tard; Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II², p. 728, n° DXXXIV. Mais celui dont il est question ici paraît avoir été un bourgeois de Lwów.

[5] Iorga, *Acte şi fragmente*, III, p. 73—74.



Fig. 30. — Étienne-le-Grand, la princesse Marie et leur fils, Bogdan.
Fresque dans l'église conventuelle de Voroneț.



vieillard malade [1] qu'il mourut lui-même. Étienne se trouvait en ce moment, peut-être pour changer d'air, comme on le lui aura recommandé, au couvent de Neamț [2].

Tous ces conseils et tous ces médicaments ne pouvaient pas aider un corps qui s'affaissait. Mais le sort ne permit pas que celui qui avait passé ses jours en combattant ses ennemis, qu'il avait affrontés avec une bravoure sûre d'elle-même, finisse sa vie en paix. Alors que ses armées occupaient la Pocutie et que toutes les frontières étaient assurées pour l'indépendance qu'il avait su se gagner, son héritage, si proche, se dessinait d'une façon trouble.

En dehors de qui rôdait aux frontières, s'appuyant sur une descendance princière plus ou moins authentique, il y avait dans le pays des boïars qui auraient voulu un autre prince que le fils de la Valaque Marie, le successeur par sa mère de Vlad Dracul, le neveu de l'Empaleur. Ils préféraient le fils d'Alexandre, mort quelques mois avant la grande épreuve contre les Polonais, le 26 juillet, étant enterré, non pas à Putna, comme les fils de princesses, mais à Bistrița, la fondation de son ancêtre du même nom [3], un Étienne qui était otage depuis quelque temps à Constantinople.

Il semble que, se sentant grièvement malade et près de finir celui qui avait été pendant longtemps si redouté, mais aussi aimé par eux, les boïars se soient réunis à la même place de la Direptate, où ils avaient accueilli leur maître dans sa jeunesse, et ici les deux camps se sentaient prêts à combattre. L'apparition de l'homme si affaibli cependant, fut décisive: quelques intrigants perdirent sur place leur tête, et les autres acclamèrent unanimement le prince Bogdan [4].

[1] J. Bogdan, *Doc.*, II, p. 466.

[2] *Ibid.*, p. 467, n° CLXXXVII. Cf. Hurmuzaki, VIII, p. 41, n° L (aussi un « barbier de Bude »). Cf. la lettre du 11 octobre 1503, dans laquelle Étienne demandait, par le boïar Théodore, un médecin vénitien; *ibid.*, pp. 38—39, n° XLVII. Sa belle-mère était morte à peine en 1500; Chronique de Bistrița, dans J. Bogdan, *Cron. inedite*, pp. 47—48.

[3] *Ibid.* p. 44; Chron. de Putna, dans *Cron. Mold.*, p. 147; Chron. moldo-polonaise, *ibid.*, p. 177.

[4] Récit de l'ambassadeur vénitien Lionardo de'Massari, dans Hurmuzaki, VIII, p. 48.

Puis Étienne se prépara à la mort et il passa à l'éternité le 2 juillet de cette année 1504 [1] qui avait commencé, selon la chronique, par la prophétie d'un terrible hiver, après lequel vinrent « de grandes pluies et des inondations, des déluges » [2]. Sur la belle pierre tombale de Putna, qu'il s'était préparée depuis longtemps, ses successeurs ne trouvèrent pas le temps de remplir les places vides pour l'année, le mois et le jour de sa mort.

Avant tout, il avait été un créateur de pays. Il avait trouvé l'anarchie, avec des passions qui surgissaient à chaque moment et que ne pouvait pas même assouvir le sacrifice de sang, fût-ce même du plus précieux, et il laissait une noblesse réconciliée et obéissante envers le prince, dans laquelle les jeunes gens venaient paisiblement prendre la place des vieillards qui s'en allaient. Une noblesse dans laquelle ne vivait plus l'ancien esprit maramorésien, de caractère indomptable, prêt à toutes les luttes et passant légèrement d'une obédience à l'autre, comme des gens qui considéraient de père en fils le pays non seulement comme un héritage, mais comme une proie. Un nouveau monde s'était formé qui ne se rappelait plus les incertitudes, les caprices, les renversements fréquents, les crimes impunis et les assassinats en série des débuts. Alexandre-le-Bon paraissait ressusciter en lui, avec le même sens de la mesure, avec la même conséquence et la même sagesse, mais avec un bras qui était beaucoup plus lourd pour quiconque se trouvait sur son chemin.

Il n'était pas venu avec le but de faire la guerre. La guerre lui a été imposée. Ce n'était qu'en se tenant toujours prêt à combattre qu'il pouvait se faire respecter, et la victoire presque certaine était la seule garantie envers des voisins avides, prêts à se jeter au premier signe de faiblesse. Dès le début, il s'était fait une armée et, après les plus difficiles batailles, il l'avait renouvelée.

[1] Les chroniques étrangères, Wapowski, p. 53; *Kwartalnyk historyczny*, 1902, pp. 448—451.

[2] Chron. de Bistrița, *loc. cit.*, p. 48.



Fig. 31. — Pierre tombale d'Étienne-le-Grand. Église conventuelle de Putna.

Il fut toujours un bon chrétien, par les œuvres, en face de quelques contemporains valaques, comme le Moine Vlad, qui l'étaient seulement par la foi. La Moldavie s'est couverte de la parure des églises, par lesquelles il commémorait ses prédécesseurs et rappelait ses propres victoires, dans des couvents, — comme à Putna, à Voroneț, à Neamț, dans sa nouvelle forme, beaucoup plus large, les fondations des boïars s'y ajoutant —, et aussi dans des villes, où de temps en temps surgissait le prince, distribuant la justice, bien que les documents solennels aient été écrits plutôt après ces excursions, ces visites, à Suceava même. Mais il ne suffisait pas que quelqu'un soit un bon chrétien pour être, lorsqu'il offensait le pays, à l'abri de cette lourde masse d'armes que maniait son bras.

Le sentiment de la nation, il l'a eu dans l'âme et, surtout son être entier a vécu dans cet instinct. Mais avec les Roumains du Sud, les Valaques, il n'a eu d'abord que des liens personnels avec Vlad l'Empaleur pour qu'aussitôt son principal souci de ce côté, après la prise de Chilia, soit celui du bon administrateur qui ne souffre pas que devant sa maison il y ait quelqu'un qui puisse le dépasser en ce qui concerne le gain qu'il recueille. Mais, souvent vainqueur sur des princes de cette Bessarabie ou de ce «pays de montagnes» qui le menaçait, lui-même ou par ses liens avec les Turcs, il n'a jamais cru avoir le droit de s'approprier un pays roumain. Ceci parce que, dans les calculs sur lesquels s'appuyait sa pensée, il s'agissait d'une autre *moșie*, d'une autre terre héréditaire, sur laquelle d'autres avaient le droit *(dreptul)*.

A l'égard de ses contemporains de la chrétienté, il était infiniment supérieur, bien qu'il n'eût pas voulu se présenter le front ceint des lauriers de César, comme ce Corvin à demi-Roumain qu'était le roi de Hongrie Mathias. Il avait beaucoup plus d'expérience guerrière que celui-ci et ne se laissait pas séduire par les grandeurs qui égarent, ni ennivrer par les éloges qui s'accumulent sur les puissants. Casimir de Pologne devait lui inspirer du mépris pour la difficulté avec laquelle il se mettait en train, pour la légèreté avec

laquelle il se laissait gagner par les formules vides, et il considéra les successeurs de ce roi plutôt comme des enfants folâtres qui ne savent pas apprécier le trésor de la vieillesse d'un pareil voisin. Il n'a jamais su se rapprocher du Moscovite Ivan, qui jalousait la fortune, appuyée cependant sur tant de prudence, du Moldave: celui-là était plus semblable à un Khan de Crimée ou de la Volga qu'à un prince roumain vivant selon la coutume.

Les Turcs avaient surgi devant lui avec la gloire de la conquête récente de la cité impériale par un jeune homme brave comme lui, qui ne méprisait pas les chrétiens et qui a cherché à se rapprocher d'eux. Étienne s'est rendu compte que, entrant dans la tradition millénaire de Byzance, Mahomet II n'entendait pas s'établir comme maître direct sur la rive gauche du Danube, où il ne lui fallait que la formalité de l'hommage et du paiement du tribut. Ce tribut, au besoin, il le jetait dans la gueule du loup, lui aussi. Mais il ne serait pas descendu, comme les princes valaques, jusqu'à l'acte d'un voyage pour s'incliner devant le nouvel empereur.

Celui-ci restait pour lui « le païen », de même que les autres « empereurs », des hordes tatares de l'Orient, des invasions dévastatrices desquels il a su se garder autrement que la Pologne, éternellement envahie, incendiée et ensanglantée.

Il n'avait pas hérité d'une lutte pour la croix et il n'avait aucun sentiment de répulsion envers les « Infidèles ». Mais bientôt, sans être poussé par la haine, il a senti que ce combat chrétien lui était un devoir, Et ce devoir, même à l'époque où il avait les meilleurs rapports avec l'ambitieux Mahomet et avec le mol Bajazet, il ne l'a jamais abandonné comme ligne décisive, aussitôt que son but politique s'élevait au-dessus des nécessités du moment.

Il vivait à une époque âpre, où l'on versait largement le sang humain. Il n'a pas été avare, lui non plus, de celui de ses ennemis et même, par deux fois, de celui de ses boïars. Mais sa confiance était sûre et, depuis quelque temps, sa protection, paternelle, chaleureuse.

Si par esprit chevaleresque on entend la bravoure de Nicopolis ou le défi jeté à la mort à Varna, il n'a pas été, à



Fig. 32. — Étienne-le-Grand. D'après la fresque de Dobrovăţ.

une époque de chevaliers, un chevalier, lui aussi, mais, si Jean Hunyadi a été un chevalier, personne ne lui ressemblait le plus parmi les successeurs que le prince de Moldavie, par son excellente préparation, par son courage à affronter le risque, par son mépris devant la mort, mais sans rien de la dangereuse passion de l'aventure.

Il était surtout une âme fraternellement réunie à celle des masses de sa nation, pour lesquels décidaient les grandes idées conductrices qui ont été l'appui de cette race le long des siècles: la *moşie*, l'héritage ancestral, et la *moştenire*, la justice *(dreptate)* et le droit (*drept*), pour lesquels il était prêt à se prendre de lutte avec le monde entier.

Cette qualité d'équilibre lui a épargné les malheurs qui se sont abattus sur tant de chevaliers qui ont desservi ainsi la cause à laquelle ils avaient consacré leur vie. La grande vertu de sa nation avait trouvé en lui l'incorporation la plus parfaite. Ceci le rend plus roi que les rois et plus empereur que les empereurs de son époque.

Pour la partie chevaleresque de son être, par laquelle surtout on appréciait alors les hommes, il a reçu de grands éloges de la part des Papes, des écrivains habitués à imiter les phrases des grands Romains, qui, cependant, avaient aussi des actions de même valeur. Mais pour l'autre partie, pour le sacrifice de ce qui lui aurait gagné une gloire plus brillante, mais au prix des intérêts de son pays, pour cela ce vieux propriétaire terrien sous son bonnet de guerrier n'a obtenu que la reconnaissance immortelle de sa nation qui, ne pouvant le consacrer dans les églises, l'a élevé de beaucoup au-dessus de l'être humain dans la poésie toujours accrue de la légende.

LIVRE III

L'HÉRITAGE D'ÉTIENNE-LE-GRAND

CHAPITRE I

UN PRINCE JEUNE ET BORGNE

L'état où la Moldavie avait été laissée par cet admirable administrateur qu'avait été Étienne-le-Grand est visible, mieux que par toute une collection de détails dispersés, par le témoignage du Vénitien Mathieu de Murano, qui se trouvait, peu auparavant, dans le pays et dont les sentiments pour un pays fertile et habité par une population brave et soumise à son chef se reflètent dans ces belles lignes: « Pays fertile et très agréable et bien sis, avec une grande richesse d'animaux, de tous les fruits, sauf l'olivier (*oio*, *oglio*). On sème le blé en avril et en mai et on le recueille en août et en septembre. Il y a des vins comme ceux du Frioul et des pâturages parfaits » [1].

Au moment où l'on faisait descendre le corps du vieillard dans son tombeau de Putna, le prince de Valachie, Radu, homme aimant les beaux édifices, qui fera construire, dans un style influencé par les traditions serbes, de même que par la sculpture vénitienne, son nouveau couvent de Saint-Nicolas de Dealu, « de la Colline » (aux vignes), au-dessus de Târgoviște, se préparait à un mariage qui devait le relier à ce monde du Sud du Danube avec lequel les relations de toute espèce, y compris celles de famille et d'Église, — car il abritait le patriarche destitué Niphon et avait accepté comme métropolite Maxime, de la dynastie serbe expulsée par les Turcs, et il favorisait l'imprimerie que Maxime avait rapportée de Cétinié, où il avait été un disciple de Venise, —

[1] Hurmuzaki, VIII, p. 37.

devaient être de plus en plus étroites, concentrant, pendant quelque temps, en-deçà du fleuve la vie spirituelle des Slaves balcaniques d'où venait, pour un moment, aussi pour la Moldavie, par le siège patriarcal de Peć, l'Ipek des Turcs, la bénédiction des évêques. La fille du prince Vlad le Moine, qui avait épousé le logothète Staicu, avait un fils, Pârvu, appelé du nom de ce boïar de Craiova, berceau de nouveaux féodaux, riches et puissants, alliés à la lignée des descendants de Dan, qui avaient fait parler d'eux pendant les derniers temps en Transylvanie [1], et ce jeune boïar épousait, — ce qui représente la première parenté avec les Brankovitch — la fille de ce Démètre Yakchitch qui avait combattu jadis à côté de l'Empaleur contre les Turcs en Bosnie, et lequel se trouvait en Transylvanie, où son fils aura un rôle sanglant dans les luttes entre les exilés valaques [2].

Radu avait essayé aussi une orientation qui n'était pas amicale envers Étienne, alors en lutte pour la Pocutie, avec laquelle pendant longtemps son pays n'eut aucune sorte de rapports. Mais, se prévalant du passage par son pays de Nicolas Firley, il écrivit à Alexandre, montrant qu'il s'était considéré comme un ami prêt à servir Jean-Albert (*cum fidelitate et serviciis*), et même que ce lien était pour lui égal à celui envers la Hongrie [3]. C'est pourquoi il désire que le roi de Pologne intervienne pour qu'on lui restitue son héritage, venant de ses ancêtres, — *la même conception que pour Étienne, dont l'action de récupération en Pocutie lui servait d'exemple*, — qui est au-delà des montagnes, avec un titre ducal qu'il n'oubliait pas, Amlaș, Fă-

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 150—151, n° CCLXXIV; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 416, n° CCCLXI.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 150—151, n° CCCXXIV; pp. 164—165. Les Polonais croyaient que des Serbes se trouvaient aussi dans l'armée d'invasion d'Étienne en 1502; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 499, n° CCCXCVII. A cette époque des Serbes passent dans le Banat, se fixent entre les Roumains et sont reliés à la défense de Belgrade où avait été établi un Ban en la personne de Georges de Kanisza; *ibid.*, pp. 491—492, n° CCCXCI.

[3] Sicuti etiam regi Hungarie, domino Wladislao, domino nostro graciosissimo; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 509.



Fig. 33. — Radu-le-Grand et sa femme Cătălina.
Fresque dans l'église conventuelle de Govora.

găraș et même Rodna *(Rondo)*, qui, naturellement, ne le regardait pas [1].

De fait cette demande fut soumise à Vladislav, qui, cependant, conservant ses burgraves à Făgăraș, prenait, en septembre, cette ville de l'évêque de Peć auquel l'avait laissé par testament Pierre Gereb, pour soumettre la place aux Saxons [2]. En réalité, les Roumains de ce district en agissaient à leur guise, brûlant et pillant ceux qui se mêlaient à une vie qui était, encore davantage, dominée par la tradition [3].

Le roi de Hongrie, désorienté devant un pareil état de choses, et sollicité de plusieurs côtés, arrivait aussi à l'idée d'y établir le fils même de Mathias Corvin, contre lequel s'élevèrent cependant les plus puissantes protestations des Saxons [4], qui, sous un monarque si faible et si peu informé, dans un nouvel élan d'usurpation, ne voulaient pas tolérer à Orăștie un nouveau juge roumain, Étienne [5], et ils obtenaient la réponse que « ni lui, ni aucun autre n'aura cette place de juge » (*in aliquo judicatu*), à l'encontre de leurs privilèges [6]; ce qui n'empêcha pas Étienne de rester [7], et dans la ville de Caransebeș le Roumain Étienne Stoica n'était pas seulement juge, mais se faisait appeler aussi voévode [8]. Si le roi permettait aux Saxons de détruire tel village roumain qui s'était formé contre les mêmes privilèges, prétendaient-ils, du côté de Miercurea [9] — à une époque où les

[1] *Ibid.*, pp. 508—509, n° CCCCVI.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 161—163, n° CCXCVII. Pour Rodna, *ibid.*, pp. 160—161, n° CCXCV.

[3] *Ibid.*, pp. 160—161.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 511, n° CCCCIX.

[5] *Ibid.*, p. 519, n° CCCCXVI.

[6] *Ibid.*, p. 520, n° CCCCXVII. Des plaintes aussi de la part des nobles de Peștișul-de-jos contre les Roumains du village de Pricaz; *ibid.*, pp. 520—521, n° CCCCXVIII. Les Saxons achètent à une famille noble le village de Loamneș; *ibid.*, p. 527, n° CCCCXXI. Cf. *ibid.*, p. 543, n° CCCCXXXVII. Ceux de Bistrița font l'acquisition des deux villages de nom de Bârgău; *ibid.*, pp. 543—544, n° CCCCXXXVIII.

[7] *Ibid.*, p. 533, n° CCCCXXX.

[8] *Ibid.*, p. 542.

[9] *Ibid.*, p. 521, n° CCCCXIX; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 165—166, n° CCCV.

villageois de Pricaz contraignaient un noble à se jeter dans le Mureș [1] —, on confirmait la réunion des trois nations [2] dirigée contre les mêmes Roumains.

Croyant que la Moldavie serait attaquée par les Turcs après la mort d'Étienne, Vladislav demandait aux Maramorésiens, des Roumains d'une autre façon, nobles et chevaliers jusqu'à ce moment, d'entrer en Moldavie sous le commandement du Palatin de Hongrie, Émeric Perenyi [3]. Et il restituait à Jean Corvin, qui était maintenant Ban de Dalmatie et de Croatie, Huniedoara, Hațeg et tout le territoire environnant [4]. On voit même quelques nobles roumains de moindre importance, comme Michel Kendeffy, du village de Râul-de-Mori, coloniser des Tziganes amenés de Valachie sur leurs terres [5]. Et ceci au même moment où on avait confirmé au prince de Moldavie Étienne, comme à un voisin utile, qui tenait en échec la Pologne, ses anciennes possessions de Ciceu et de Cetatea-de-Baltă [6].

Alors qu'on voyait le grand prince moldave sur le point de mourir, on avait redouté, comme nous l'avons déjà indiqué, que, du côté de la Transylvanie, les Turcs n'attaquent la Moldavie, et cette idée se maintint pendant tout le cours de l'année 1504 [7], car on savait bien que les trêves turques ne duraient que pendant la vie de celui qui les avait conclues [8], et maintenant, à la place de Bajazet, bientôt vieilli et dont l'impuissance avait été écartée par les armes, se préparait à s'établir l'imitateur nerveux de Mahomet II, Sélim, qui, ayant épousé la fille du Khan des Tatars, chez lequel il resta pendant quelque temps comme exilé, amènera celui-ci sur la ligne d'une politique ottomane qui, si la possibilité ne s'était pas offerte, immédiatement, de conquérir pour l'Empire Ottoman la Syrie et

[1] *Ibid.*, p. 167, n° CCCVII.
[2] *Ibid.*, pp. 545—547.
[3] *Ibid.*, p. 525.
[4] *Ibid.*, pp. 528—529.
[5] *Ibid.*, p. 540, n° CCCCXXVIII.
[6] *Ibid.*, p. 517, n° CCCCXIII.
[7] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 164—165, n° CCCII, CCCIV.
[8] *Ibid.*, p. 166, n° CCCXI.

l'Égypte et de gagner le titre de calife, aurait produit sans doute une attaque sur cette frontière du Nord.

Il est possible que Bogdan, l'héritier d'Étienne, eût envoyé une ambassade à la Porte avec la présentation du tribut, peut-être même par ce logothète Tăutul, un descendant de Slovaques (Tóth), que nous pouvons voir encore parmi les siens, plus tard si appauvris et diminués, sur les murs de la belle église au péristyle gothique élevé, qu'il a fait construire sur sa propriété principale à Bălinești, dont l'ancêtre était sans doute un ancien Maramorésien du nom de Balint (en hongrois Valentin). C'est de là que vient la légende vulgaire de la soumission de la Moldavie par lui et celle du café, encore, avec lequel il se serait brûlé les lèvres, à une époque où ce café était une innovation pour les Turcs, jusqu'à la fin du XVI-e siècle [1].

A la fin du mois de juillet, on savait en Transylvanie, où les Szekler étaient en pleine agitation, que le prince de Valachie avait été sommé d'aller prêter de nouveau l'hommage à la Porte [2]. Il se plaignait lui-même de ce que les Turcs lui avaient redemandé les 4 ou 5.000 hommes de leur raïa qu'ils avaient inscrits dans leur catalogue, d'après la pratique, si précise, de l'Empire, et qu'ils avaient occupé « ses gués avec leur douane », donc, en première ligne, Giurgiu. Ne pouvant pas vaincre par des dons et par les efforts de ses amis, il est donc forcé d'aller lui-même vers son « empereur » [3]. Dépouillé de ce qu'il possédait au-delà des montagnes, ce grand fondateur d'édifices sacrés, auquel on accordait, pour ses seuls mérites, le titre de « grand », perdait ainsi

[1] La légende chez Neculce, *O samă de cuvinte*, Kogălniceanu, *Letopisițe*, II p. 182; pour le café, Iorga, *Voyageurs français en Orient*, p. 29 (témoignage de Fourquevaux).

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 166—167, n° CCCVI. Les Transylvains ne comptaient pas en ce moment sur aucun des deux princes; *ibid.*, p. 168, n° CCCIX. Radu croyait que Vladislav était agonisant; *ibid.*, n° CCCX.

[3] *Ibid.*, pp. 169—170, n° CCCXIII. La date de 1505 de la lettre du prince vient d'un calcul erroné des années de l'ère chrétienne. Il faut donc admettre que la date du mois est postérieure au 1-er septembre, quand commençait l'année byzantine. Aussi dans J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 350—351, n° CCCV, de même que les autres lettres princières valaques.

ses sources de revenus sur le Danube. Nous possédons, au sujet de ce voyage dangereux que Radu sut accomplir sans rien perdre, la lettre même du prince après son retour. « Avec la volonté de Dieu », dit-il, « nous sommes allés en bonne santé à l'honorable Porte de l'empereur, et Dieu a voulu que tout soit selon notre désir, et l'empereur a été plein de bienveillance pour nous et nous a renvoyé honorablement et avec des présents ». Le grand stolnic Dragomir, du village d'Izvoare, était envoyé à Brașov avec des renseignements plus précis, concernant même ce qu'il venait de gagner pour les bourgeois de cette ville de frontière [1].

La Transylvanie abritait à ce moment un exilé, ce qu'on appelait, dans le langage des princes légitimes établis sur le siège de Moldavie [2], un « brigand », qui pensait à envahir la Moldavie et qui fut arrêté à Sibiiu [3]. Un autre, qui se faisait appeler le prince Romain se trouvait chez les Valaques [4]. Un peu plus tard, les conseillers polonais mentionnaient à Bogdan comme une affaire connue l'intention qu'avait eue Radu lorsque, employant l'ambassade en Pologne, dont nous venons de parler, il avait demandé au roi de ce pays l'appui nécessaire pour renverser le fils d'Étienne et ceci lui avait été refusé, bien que la Pologne elle-même entretint de pareils prétendants [5].

Mais le jeune ancien co-régent d'Étienne [6] ne pensait pas à ces concurrents. Bien que, tout récemment, du vivant même d'Étienne, des bandes polonaises eussent passé en Pocutie, avançant et pillant [7], il était décidé à chercher la paix avec la Pologne même, cédant quelques-unes des places qu'il avait occupées lui-même, après avoir recueilli l'héritage de son père [8]. Mais avant tout, ce jeune homme « au

[1] J. Bogdan, *Relațiile*, I, p. 218, n° CLXXXII, et la note de J. Bogdan.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 168, n° CCCVIII.

[3] *Ibid.*, p. 175, n° CCCXXII.

[4] Cf. Élie Minea, dans les *Cercetări istorice*, II—III (1927), p. 266.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 549.

[6] Cum patre in etate nostra regnavit; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 170, n° CCCXIV.

[7] Iorga, *Ist. lui Ștefan*, p. 262. La chronique du pays ne mentionne pas cet incident.

[8] Wapowski, p. 59.

visage de demoiselle », qui n'avait pas encore trente ans [1] et qui, « borgne », comme on le présente, sans doute par suite d'une blessure de guerre, aura hérité quelque chose de la beauté de son grand-père et de sa mère, qui vivait encore, désirait se trouver une femme, comme Alexandre-le-Bon et Élie, parmi les filles des dynasties voisines. Il demanda donc en mariage la « reginula », la jeune fille, dont le coeur appartenait déjà à un autre, de Casimir et de la vieille reine qui avait désiré que les siens s'entendent avec Étienne.

Au mois de juin 1505, les ambassadeurs destinés à présenter cette offre de mariage se trouvaient à Cracovie [2]. La demande fut répétée quelques semaines après la disparition de la veuve de Casimir, qui, pour des motifs religieux, explicables à une époque ou le roi de Hongrie faisait exproprier les Roumains du Banat ayant passé à la confession qu'il appelait serbe [3], s'y était opposée [4].

La grande ambassade envoyée alors contenait les conseillers les plus importants qu'Étienne avait légués à son fils: le chancelier Tăutu, le vestiaire Isac, qui avait été employé également dans beaucoup de missions, et Ivancu, lui-même homme expérimenté en ce qui concerne les rapports avec les Polonais, difficiles à bien des points de vue. Le jour de la Saint-Pierre, il fallait décider quels seraient les présents avec lesquels serait gagnée la « kralevna » et les moyens qu'on pourrait trouver pour rassurer la foi catholique de cette nouvelle Ryngala, qui allait avoir, de même que cette femme d'Alexandre-le-Bon, son évêque et même toute une suite, car la foi catholique devait être protégée par celui qui devait se sentir honoré par un mariage de ce rang.

[1] Quanto una donzela; Hurmuzaki, VIII, p. 37 (environ vingt-cinq ans en 1502).

[2] Voy. Iorga, *Studii şi doc.*, XXIII, p. 330, n° CXXIV (=*Relaţiile cu Lembergul*, dans la revue *Economia Naţională*, p. 17).

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II.

[4] Ambassades d'Émeric Csobor et de Demètre Yakchitch chez les deux princes; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 172—173, n°s CCCXII—CCCXVIII. Des burgraves moldaves à Ciceu et à Cetatea-de-Baltă; *ibid.*, p. 174, n° CCCXX; p. 175, n° CCCXXII. La réclamation des cités transylvaines par Catherine Pongrácz; Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 556—557, n° CCCXLVII.

Ceci à côté de l'obligation de faire tout ce qu'il serait possible pour rassurer du côté des Tatars le royaume de Pologne, considéré maintenant comme ami pour toujours [1].

Bogdan était si sûr que ce mariage se fera qu'il envoyait à Venise le vestiaire Jérémie, l'échanson Georges et un logothète Bernard, probablement un étranger, pour acheter du brocart, des soieries et des pierres précieuses [2].

Dès ce moment même, pour prouver ses bons sentiments, le prince de Moldavie avait restitué les places de Kolomia, capitale de la Pocutie, de Tysmienicza et de Czissybiessy, avec le pays que son père avait eu comme héritage, qu'il avait difficilement acquis et défendu avec acharnement. De cette façon, la politique d'Étienne avait été abandonnée, bien que ses conseillers, comme ceux que nous venons de nommer, et d'autres parmi les jeunes boïars (Côme Şarpe, Arbure), se trouvaient autour de lui.

Le roi Alexandre, l'ancien knèze lithuanien, avait montré toujours une disposition amicale envers la Moldavie, où il avait trouvé, pendant quelque temps, en Étienne un bon ami. Tout autre devait être la situation, lorsque, après la mort, survenue le 19 août 1506, de ce roi encore jeune, Sigismond I-er, celui qu'on a soupçonné d'avoir poursuivi en 1497 la domination de la Moldavie, occupa le trône.

On demanda d'abord à ce voisin redouté de suivre l'exemple de son père et de respecter la paix du royaume jusqu'à l'élection du nouveau roi. *Les conseillers polonais firent semblant même de croire que, pour la Moldavie, après la disparition d'Étienne, les jours de la vassalité étaient revenus, car, disent-ils, cette élection doit être faite « de concert avec lui, d'après l'ancienne coutume »* [3]. Ils rappelaient aussi les récents actes d'inimitié, sans oublier la restitution de toute la Pocutie, qui avait

[1] Kałużniacki, dans Hurmuzaki, II², pp. 724—726, nº DXXXIII.

[2] Sanudo, *Diarii*, VI, pp. 290—291; Iorga, dans les *Mescolanze Monticoli* et dans la *Storia dei Romeni*, appendice. Une mission du même burgrave Bernard en 1505; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 134, nº CCCIX.

[3] Quem, Deo adjuvante, una tecum pro more vetusto eligent; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 549. Voy., plus loin: « ut mecum eis consulas de eligendo novo rege »; *ibid.*

été faite au dernier moment [1]; on lui demandait cependant des dédommagements pour avoir encaissé par abus des droits de douane, ajoutant que sans cette restitution « la bonne paix et le bon voisinage ne seraient pas possibles » et menaçant aussi d'une intervention de Vladislav, qui n'avait pas pu oublier sa première patrie [2].

Mais Bogdan, auquel on n'avait pas encore envoyé la fiancée qu'il désirait tant [3] et dans le pays duquel avaient fait un raid, sans y être autorisés, les frères Strucz [4], ne se sentait pas obligé envers cette Pologne qui était restée dans un état d'incertitude pouvant mener à l'anarchie. Il avait condéré la cession de la Pocutie comme un présent de noces, et, du moment qu'il n'y avait plus de noces, il voulait reprendre cette province.

Peu après, les mêmes conseillers, qui avaient été pleins de méfiance dès le début et qu'envenimait le souvenir d'une longue série d'actes d'inimitié, annonçaient au roi de Hongrie que ce « Valaque, successeur de la perfidie de son père », prenant avec lui des « Tatars et des Turcs » (ce qui certainement n'était pas vrai), et « s'appuyant sur la protection de Votre Majesté »,— comme à l'époque du procès fait par Étienne pour la même possession, — avait repris la Pocutie, envoyant des bandes qui ont pillé aussi du côté de Kamieniec, déjà attaquée auparavant. Pour le moment, au lieu de punir celui qui avait violé la paix, on se contente de le dénoncer à son protecteur [5].

Les Hongrois intervinrent cette fois aussi par le même Étienne Telegdy, qui a été envoyé pour un couronnement duquel, naturellement, Bogdan ne tint pas compte [6]. Une

---

[1] In illa terra Pokucie quam paulo ante ad regnum restituit; *ibid.* A partir d'ici on réédite les actes rassemblés par le chancelier Tomicki, *Acta Tomiciana.*

[2] Une lettre adressée à lui; *ibid.*, p. 550.

[3] Cf. aussi Miechowski, p. 279; Wapowski, pp. 62—63; pour le même refus de la part de cette princesse qui aimait mieux entrer dans un couvent.

[4] Cromer, p. 455. Cf. Nistor, ouvr. cité, p. 77; Iorga, *Ist. Armatei*, I.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 551—552, nº CCCCXLIII.

[6] *Ibid.*, p. 557, nº CCCCXLVIII.

vraie expédition polonaise ne fut pas essayée et, bien entendu, d'autant moins la reprise par les armes de la Pocutie [1].

A ce moment, cependant, Sigismond crut pouvoir s'assurer, en renouvelant le pacte de fraternité entre les deux royaumes des Jagellons. Naturellement, le nouveau roi de Pologne reconnaissait à celui de Hongrie tous ses « droits » sur la Moldavie, « droits, qui n'avaient jamais existé que par le lien personnel, à des heures de grand danger, de Pierre III, de Bogdan II envers Jean Hunyadi. *Sans avoir consulté le Moldave, qui, s'il refusait, devait être détrôné, on prévoyait dans quelles conditions celui-ci devait participer à une guerre éventuelle de croisade contre les Turcs et les Tatars.* Du reste, avec une générosité inutile, car les deux rois ne désiraient rien de plus que la paix avec le Sultan et le reconnaissaient formellement, les deux contractants royaux promettaient de défendre les pays roumains contre d'autres attaques des Turcs et surtout, faisant allusion aux annexions récentes sur le Danube, toute diminution du territoire valaque [2]. Mais le Moldave devra s'en tenir à « ses justes frontières » *(in justis suis limitibus)*, sans quoi il sera attaqué en même temps par les Hongrois et par les Polonais. Pour le moment, le roi Vladislav avait essayé d'arracher à Bogdan ses fiefs de Transylvanie [3].

La situation et l'orientation en Valachie étaient tout autres.

Fondateur de l'admirable édifice de marbre de Dealu, avec ses fresques que l'époque moderne a recouvertes d'une réparation peu intelligente, — Bogdan lui-même ayant fait terminer par ses dons la nouvelle église conventuelle élevée par Étienne à Dobrovăţ, que ce successeur finit en 1504 [4], — appuyé sur l'autorité d'un ancien Patriarche œcuménique

[1] Cf. Iorga, *Ist. Armatei*, et Julien Marinescu, *Bogdan III cel Orb, 1504—1517*, p. 29—31 (travail clair).

[2] Aut ad officiolatus distribuere. Voy. N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 557 et suiv., n° CCCCXLIX.

[3] Voy. Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 273.

[4] Iorga, *Studii şi doc.*, XV, p. 206, n° 586.

qui ne partit que vers la fin de ce règne, pour ne pas devoir bénir le mariage non canonique du tout puissant logothète qui portait le nom moldave de Bogdan, Radu, assuré du côté des Turcs [1], s'était considéré, dès le commencement, comme supérieur au nouveau prince de Moldavie et avait cru qu'il pouvait établir dans ce pays voisin, habité par la même race, la candidat qu'il aurait voulu. Nous avons vu que dans ce but il avait pensé, avec l'intention de regagner Făgăraș et Amlaș, à un lien qui aurait été presque celui d'une soumission, comme celle de Vlad, l'adversaire de Mircea I-er, avec la Pologne. Maintenant, alors que ce royaume était à la disposition des caprices vengeurs de Bogdan, qui était resté ridicule sans la fiancée qu'il entendait maintenant se gagner par les armes, il est plus que probable que les Polonais l'excitèrent à chercher à renverser ce Moldave incommode.

La tentative ne réussit pas. Il n'y eut que quelques dommages de faits dans les régions de Putna, ainsi que le montre une chronique qui ne s'est conservée que dans la compilation d'Ureche au XVII-e siècle [2]. Bogdan, qui avait une armée d'un caractère différent, put le prouver aussi envers cet autre ennemi et il avança jusqu'à Râmnic, où les chroniques parlent de la colline de Căiata et du village de Rătezați.

Mais cette fois le sang roumain ne fut pas versé comme à l'époque d'Étienne. Deux circonstances amenèrent une pacification que Radu confirma par serment devant les ambassadeurs moldaves dont nous n'avons pas les noms.

D'un côté, la foi religieuse commune, celle qui était persécutée dans le Banat hongrois et en Pologne. Au nom de cette orthodoxie arriva le métropolite d'Hongro-Valachie, ce moine « Maximien, fils du despote, du Tzar serbe », — grand nom qu'on avait donné au pénultième des fils de Georges Brankovitch, Étienne, marié à Angéline, fille d'Arianite

[1] Des bruits d'invasion turque du côté de Turnu, en 1505; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 172, n° CCXVI.

[2] Cf. les éditions de Kogălniceanu, de Popovici (très érudite), de C. Giurescu (avec des formes valaques), de C. C. Giurescu. La Chronique de Macarius, chez J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 150.

le Comnène, d'Albanie, qui était le parent des deux Iakchitch, Étienne et Marc —, *et il leva devant les armées la croix byzantine sous le signe de laquelle s'étaient livrés dans cet Orient tant de guerres.*

Mais lui, l'étranger, qui, élevé dans le Frioul et à la Cour de Vladislav, avait beaucoup plus de lecture et de science que tant de Roumains du pays et qui pouvait donc comprendre des choses que ceux-ci ne comprendront que plus tard, *parla aussi de la parenté entre les deux princes* (племенници). Certainement, il était question aussi de cette parenté qui avait fait du fils du Moine Vlad, frère de Radu-le-Beau, un cousin de Bogdan, fils de la fille du même Radu. Mais peut-être qu'à une époque où l'imprimerie valaque donnera, après la mort de Radu, un « Liturgiaire » (1508) et un Octoïque (1510) [1] aussi pour la Moldavie, avec l'emblème du bison, *il était question aussi d'autre chose : c'est-à-dire de la race*, dont la conscience commençait à se montrer à l'horizon [2].

Il est curieux qu'en ce moment même Radu croyait qu'il fallait remplacer les liens habituels avec la ville de Braşov par un vrai traité conclu avec le roi Vladislav (3 décembre). Dans cet acte, très important, il suit les traces d'Étienne et de Bogdan, s'intitulant « par la grâce de Dieu », mais en ajoutant : seigneur « des parties transalpines du royaume ». Il est question d'un renouvellement de « l'armistice ou *de la paix* », comme entre deux États différents, bien qu'il se reconnaisse comme étant « membre du royaume de Hongrie ». On ne donnera pas asile aux refugiés qui n'obtiendront pas même « un petit morceau de pain ». En cas de malheur, Radu sera reçu dans le pays du roi, et en effet on lui fit le don de la place de Gioagiu [3]. Pas un mot concernant les Turcs, comme si les rapports de la Valachie avec le Sultan n'avaient pas existé. Tous les boïars valaques signent comme

[1] Voy. J. Bianu et Nerva Hodoş, *Bibliografia românească veche (1508—1830)*, Bucarest, 1903, p. 1 et suiv.

[2] Chron. de Bistriţa, Bogdan, *Cron. inedite*, p. 48; Chron. moldo-polonaise, chez le même, *Cron. Mold.*, p. 178. La vie de Maximien, chez Hasdeu, *Arch. Ist.*, II, p. 65 et suiv., d'après le *Glasnik* de Belgrade, XI (1859).

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 572, n° CCCCLII.

garantie: Gherghina, le puissant burgrave de Poenari, le Ban Barbu avec ses frères, Pârvu et Danciu, qui étaient arrivés à être les représentants de l'Olténie, des fondateurs de couvents aussi chez les Serbes, d'où ils apportèrent à Bistrița, leur fondation olténienne, les reliques de Saint Grégoire le Décaploite [1], le vornic Stroe, le vornic Colțea, le vornic Badea, un burgrave du même nom, le tout-puissant logothète Bogdan, le comis Pârvu, neveu du prince, le vestiaire Calotă, Jean Călinescul, Danciu le spathaire, un autre Badea, qui était échanson, et encore un trésorier Albu, puis Drăghici, Cârstian, un portier Vlaicu, un pitar Étienne [2].

Mais, à peine ce pacte de garantie conclu, Radu tombait malade. Dès la fin du mois de février 1508, il demandait en Transylvanie un médecin [3]. En mars les ordres étaient donnés à Iosa de Som, gouverneur de cette province, pour le cas où, le prince voisin arrivant à mourir, les Turcs voudraient installer quelque prince dangereux de leur façon: le roi préférait Danciu, fils de Băsărabă, qu'on appelait le Petit Empaleur, comme si ceci avait été pour lui un titre et comme s'il en aurait pu tirer gloire [4]. Il se croyait si sûr, à cause de son pacte de famille et de ses anciens rapports de médiateur avec la Moldavie, qu'il donnait des ordres à Bogdan, qui n'en tint pas compte, pour le cas où une installation de ce nouveau vassal rencontrerait une opposition [5].

Mais les Turcs du Danube furent comme toujours plus rapides. Celui qui, descendant d'Ali et de Iskender, était le maître de la rive droite du Danube, un Mahomet qui se présentait aussi comme parent, d'une façon indéchiffrable, de la dynastie valaque, envoya un fils de Vlad l'Empaleur

---

[1] Iorga, dans *Manuscripte din biblioteci străine* I—II (*Mem. Ac. Rom.*, XXI).

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II, p. 553 et suiv.; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 177—178, n° CCCXXVII; Bogdan, *Relațiile*, pp. 352—354, n° CCCIX.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 180, n°. CCCXXIX.

[4] *Ibid.*, pp. 180—181, n° CCCXXX; Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 572—573, n°s CCCCLII—CCCCLIII, CCCCLV.

[5] *Ibid.*, p. 573, n° CCCCLV. Cf. aussi *ibid.*, pp. 573—574, n° CCCCLVI.

laquel avait vécu, pendant longtemps, sans trouver de perspectives en Transylvanie, Mihnea, et, faisant partir en Transylvanie presque tous les conseillers de Radu, il l'installa [1].

Mais, à l'égard de cet ennemi contre lequel se lèvera aussi le Pape Jules II, appelant les frères Jagellons à une guerre de croisade [2], l'attitude du royaume de Hongrie fut tout aussi hésitante qu'elle l'avait été auparavant envers Băsărabă l'ancien et Băsărabă le Jeune. Une fois que Mihnea se fût établi d'une façon durable et sûre, une fois qu'il eût déclaré par ses ambassadeurs qu'il entendait être un vassal obéissant, il fut accepté comme n'importe lequel de ses prédécesseurs. En vain Sigismond, qui était, évidemment, sinon le plus fort, au moins le plus vivace et le plus cultivé de ces frères et alliés, attirait l'attention sur le mensonge qui se cachait sous les promesses de celui qui aurait l'intention « de turquiser son pays » [3]. Car le client des « Infidèles » resta. La Vie du patriarche Niphon l'intitule: fils de l'armaș (maître de la police) Dracea » (il est question d'une mauvaise traduction de l'adjectif qui avait été ajouté dans la source, à côté de Drăculea, le nom de Vlad Dracul, quelque chose comme «le guerrier» ou «le cruel»), et il en est de même avec la qualification de Neagoe, le futur prince, comme chef des chasseurs, lorsqu'il est question dans cette source grecque de ceux qui l'avaient persécuté: *διωκούντων*. Il avait occupé aussi la forteresse de Poienari et paraissait tout près, si on ne l'accepte pas, à combattre aussi contre Iosa de Som, qui était descendu avec des troupes transylvaines jusqu'à Râșnov [4].

Mihnea le nouveau, que le roi considérait comme un parent (*affinis*), étant donc le fils de l'Empaleur et de cette parente du roi Mathias que nous connaissons [5], se trouvait

---

[1] *Ibid.*, pp. 574—575, n° CCCLVI.

[2] *Ibid.*, année 1508, p. 576 et suiv.

[3] *Ibid.*, pp. 575—576, n° CCCCLVII. Cf. notre étude *Pretendenți domnești în sec. al XVI-lea*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, IX, appendice.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 183, n° CCCXXXIII. La lettre par laquelle il demande des renseignements sur Iosa de Som appartient à ce moment (voy. J. Bogdan, *Documente și regeste*, pp. 138—140, n° CXLI).

[5] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 216, n° CCCXC.

à Argeș le 5 juin, et de là il assurait ceux de Sibiiu, avec lesquels beaucoup plus qu'avec les Brassoviens il avait eu toujours affaire, que « toutes les places fortes étaient entre ses mains ». Il rappelait tout ce qu'il devait, sans pouvoir l'oublier, au pays du roi pour l'avoir jadis abrité et il promettait, « sur sa foi chrétienne », que rien n'était à craindre du côté des Turcs. Il se garde bien de mentionner le concours que ceux-ci lui avaient fourni, car il parle seulement de la volonté de Dieu et de celle des boïars, au milieu desquels il choisit comme ambassadeur un Hongrois, le pitar Benoît, pour l'envoyer en Transylvanie [1]. En effet, pour le moment, les féodaux olténiens de Craiova étaient venus vers lui, car on ne les trouve pas parmi les réfugiés, et ils n'auraient pas trouvé le petit Empaleur de leur goût, bien que leur sœur eû été la femme ou l'amante du jeune Băsărabă, et on trouve aussi avec Mihnea qui, au commencement, ne s'était pas montré le terrible maître qu'il sera plus tard, pour ne pas effrayer les boïars et le pays par ces massacres qui lui donnèrent une satisfaction sadique pareille à celle qu'éprouvait son père, d'autres conseillers de Radu: ainsi Calotă, l'échanson Badea, Danciu, qui est maintenant armaș; mais, à côté, nous trouvons aussi un logothète Tudor [2], un spathaire Harvat, un stolnic Jean [3]. On le voit imposer ses boïars dans le pays de Făgăraș [4] où, cependant, le château était occupé par Paul Thomory [5].

Il est vrai qu'il avait déjà tué certains de ces exilés qu'on lui avait ramenés, de Brașov, sans doute, après leur avoir accordé son pardon [6], mais ceci n'ébranla pas la situation de l'homme dont on disait « que tout le pays le redoutait » [7]. Au mois de

[1] *Ibid.*, I, pp. 183—184, n° CCCXXXIV. Autres lettres de Bucarest, en octobre; *ibid.*, p. 187, n° CCCXI. De Bucarest encore, le 10 novembre, il promet des informations sûres concernant les Turcs; *ibid.*, p. 188, n° CCCXLI.

[2] *Ibid.*, pp. 193—194, n° CCCLIII.

[3] Iorga, *Studii și docum.*, VI, p. 455, n° 3. Pour les réfugiés, J. Bogdan, *Relațiile*, pp. 305—306, n° CCL.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 189, n° CCCXLV.

[5] *Ibid.*, p. 193, n° CCCLII. Puis par Michel Horváth; *ibid.*, p. 197, n° CCCLIX.

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*, pp. 194—195, n° CCCLV. Cf. une notice sur un Minée, dans le *Spoménik* serbe, XXXVII (1900), p. 304.

mars 1509, Czobor, le négociateur habituel du roi de Hongrie, se rendait chez les deux princes. Le bruit qu'il avait l'intention d'envahir bientôt la Transylvanie avec les Turcs, bruit qui se répandit au printemps et auquel prêta foi aussi le Voévode de la province, qui était encore Pierre de Pösing, n'était pas fondé [1].

Mais, pendant cette même année, l'attention générale se dirigea vers les mouvements de Bogdan, qui avait recommencé son procès pour l'héritage pocutien, et aussi pour le mariage, refusé, avec les Polonais.

Le jeune Moldave suivait la même ligne de tradition juridique que son père. Il avait un procès contre le roi voisin et, mécontent de ce qui avait été décidé à la première présentation, les Hongrois, appelés à titre d'arbitres, ayant favorisé les Polonais, il cherchait maintenant un arbitre supérieur. Certainement par la voie de Venise, où arrivèrent ses ambassadeurs plus fréquemment qu'autrefois [2], il se dirigea, d'après la conception des Orientaux, qui voyaient dans le Pape une espèce de maître de toutes ces royautés fières, variées, mais incapables de s'entendre en Occident, vers le Saint Père de Rome.

Là fut présenté tout ce qui s'était passé avec lui, tout ce qu'il avait dû souffrir et, en même temps, les offres, si utiles qu'il avait faites à l'Église latine par ses ambassadeurs en Pologne, allant jusqu'à promettre d'accepter un nouvel évêque catholique pour sa propre Cour. Il montrait aussi, ce que Jules II ne manqua pas d'introduire dans la lettre de reproches et d'exhortations à Sigismond, de combien de régions «infidèles», c'est-à-dire de foi orthodoxe, donc peut-être: les Russes, les Serbes, les Valaques, où il finit par se trouver une femme, on lui avait offert des mariages avantageux, et il n'oublia pas de relever l'utilité qui serait ressortie, si on l'avait satisfait, pour la croisade, depuis si longtemps attendue

[1] *Ibid.*, pp. 192—193, n° CCCLI.

[2] Voy. Iorga, dans les *Mescolanze Monticolo* et dans la *Storia dei Romeni*, éd. de Turin.



Fig. 35 — Monnaies moldaves du XV-e siècle.



Fig. 36. — Monnaies moldaves du XV-e siècle.

à Rome [1]. Et, ainsi, la Chancellerie romaine [2] parle des « fils bien-aimés, les nobles et très-puissants Voévodes de Moldavie et de Valachie [3] », sans tenir compte du fait que le dernier était Mihnea lui-même, le « tyran » d'une cruauté maladive, le client des Turcs. Pourquoi laisserait-on passer du côté des Turcs un homme de la valeur de Bogdan ?

Sigismond, qui sera avec le temps un grand roi, n'était pas homme à accepter de pareils conseils. Reconnaissant l'importance d'un voisin comme Bogdan, faisant l'éloge de la férocité guerrière des Roumains, qui pouvaient fournir « jusqu'à 30.000 soldats, dont 15.000 « d'élite », admettant non seulement les victoires d'Étienne contre 40, 60 ou 100.000 Turcs, mais aussi contre le roi Mathias et contre Jean-Albert, avec l'explication, pour ce dernier cas, que le roi qui avait été battu avait demandé un sauf-conduit, qu'Étienne avait eu un secours de Turcs et de Hongrois, « qui étaient alors des violateurs de la paix », il faisait observer qu'il avait été question seulement d'un « certain danger des chars restés à l'arrière-garde et de la noblesse qui avait été placée pour les défendre [4] », et que, dans trois rencontres, beaucoup de guerriers étaient tombés *des deux côtés* [5]. Il qualifie le plus grand prince de Moldavie de « perfide, trompeur, inconstant », bien que « brave et magnanime », de sorte que les Turcs le surnommaient le « renard fourbe » [6].

Il ne pouvait plus être question du mariage dont la préparation avait été si sauvage, et le roi était bien décidé à ne rendre à aucun prix la Pocutie. Il se croyait capable, malgré

[1] Voy. Iorga, *Projets de croisade*, dans la *Revue de l'Orient latin* et ailleurs.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 583 et suiv. Une intervention de la part de la reine veuve de Mathias, Béatrice de Naples, pour la guerre contre les Turcs sur le Danube; *ibid.*, pp. 576—577, n° CCCLVIII.

[3] Dilecti filii nobiles et fortissimi viri Wayvode Moldavie ac Transalpine; *ibid.*

[4] Nonnihil periculi intulerat in curribus postremis a tergo vectis ac nobilitati circa illorum defensionem relicte; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 171.

[5] Magna cede utrisque ter habita; *ibid.*

[6] Erat enim natura vafer, subdolus, varius, strenuus et magnificus, ob que (*sic*: quod) a Teucris (et non *teneris!*) appellabatur vulpis astuta; *ibid.*

les difficultés que lui opposait la constitution médiévale de son royaume, de résister, même les armes à la main.

Bogdan, n'ayant eu aucun résultat, après l'intervention de l'arbitre suprême, se décida donc à employer de nouveau, et dans des proportions encore plus grandes, la violence. Ses boïars entrèrent donc en Pologne, avec des canons, leur chef devant être tué pendant la campagne, et il assiégea Kameniec (29—30 juin). Ne réussissant pas à prendre la forteresse, il se dirigea avec le même but, peut-être aussi avec un coup de main à Halicz, vers le riche centre de commerce de Lwów, où il eut devant lui, alors que l'artillerie moldave, celle qui avait été prise aux Polonais en 1497, faisait des efforts désespérés, des paysans armés de faux et quelques mercenaires, payés sans doute non pas par le roi, mais par la ville elle-même.

Il dut se contenter donc seulement du défi qui consistait à percer de sa lance la porte de la ville. Revenant après quatre jours perdus sur une route marquée par ces pillages qui servaient à nourrir et à récompenser son armée, recueillant aussi des objets sacrés dans les églises catholiques qu'il ne respectait pas, et soutenu partout par les Russes orthodoxes, qui se rassemblaient et le suivaient, pour aller trouver en Moldavie la liberté dont ils étaient dépouillés dans leur patrie, il prit Rohatyn, en Pocutie, qu'il considérait sienne, détachant du clocher de l'église russe la grosse cloche qu'il apporta à la Métropolie de Suceava; parmi les prisonniers il y avait le châtelain Raphaël Halicki (6 juillet) [1].

Une expédition royale devait être la réponse que Sigismond, se distinguant de la tolérance de ses frères, tenait absolument à donner. Mais, se rappelant peut-être la catastrophe de 1497, il s'arrêta, feignant d'être malade, à Lwów. Ses mercenaires furent donc commandés par le

[1] D'après la source perdue, reproduite par Ureche, et d'après Wapowski, p. 86 et suiv., à laquelle Julien Marinescu ajoute Iodocus, De *Sigismundi regis temporibus*, dans la *Biblioteka pisarow polskich*, XXXIX; cf. Nistor, *loc. cit.*, et Iorga, *Ist. Armatei*, I. Pour le siège de Kamieniec la lettre du roi, dans N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 593—594, n° CCCCLXX.

voévode de Cracovie, Kamieniecki, et conduits par l'un des prétendants qu'il abritait au-delà du Dniester, Wasko-Ivaşcu.

Ne rencontrant pas de résistance, on laissa sur le Pruth les chars et les bagages, d'après le même exemple de ce qu'on avait souffert sous Jean-Albert, et on envoya seulement des bandes légères de joïmirs, tels que la Moldavie dévastée les connaîtra au XVII-e siècle, sous le grand roi Jean Sobieski, ce second Jean, vengeur du premier, et ces guerriers impitoyables, dont la conduite barbare est condamnée par une source polonaise, traversèrent le pays dans toutes les directions, cherchant surtout des avantages personnels aux endroits où il y avait les possessions et les châteaux du prince. Surpris chez eux, sans avoir combattu, beaucoup de boïars furent emmenés pour servir comme éléments de rachat: Tăutu lui-même, le jicnicer Cârjă, qui, plus tard, remplit une importante mission en Pologne, le comis Costea, un Petrică que nous retrouvons ensuite comme burgrave de Roman, peut-être Totruşan, un boïar du côté des Carpathes transylvaines, qui deviendra un vestiaire bien connu, un « Dobrosteph »,— en tout, affirme-t-on, trente grands boïars et, parmi les moindres, non moins de cent. Cinquante d'entre eux furent décapités pour venger ceux de Trębowla qui avaient été exécutés par Étienne, et un monticule fut élevé sur le tombeau commun (4 octobre).

Les localités qui avaient été attaquées furent: Cernăuţi et Şipinţi, peut-être Hotin, puis le district de Suceava, dont la forteresse ne fut pas attaquée, les Polonais se souvenant bien de la résistance qu'on pouvait y trouver, puis Dorohoiu, avec la solide église d'Étienne-le-Grand, Hârlău, où les princes aimaient à venir pour la récolte des vignes et où l'on rencontrait aussi Bogdan, Cotnari, célèbre pour d'autres vignobles, où il y aura de grands festins, et Tărăsăuţi, où se cachait sans doute quelque boïar important.

Évitant la route, dangereuse et pleine de spectres non encore réconciliés, de la « bucovine rouge », l'armée sortit par la bourgade de Botoşani, incendiée par les Tatars plus d'un demi-siècle auparavant, et par Ştefăneşti, sur le Pruth, où

Étienne-le-Grand avait fait bâtir une église, étant peut-être même le fondateur de cette place.

L'armée, composée de mercenaires et de la garde royale, rencontra cependant sur le Dniester une tentative de revanche moldave pareille à celle du temps de cet Étienne. Les garnisons de Soroca et d'Orheiu se jetèrent à grands cris sur ceux qui passaient le gué. Mais cette fois il n'y avait ni l'amoncellement chaotique des chars de guerre, ni la massive cavalerie à cuirasses de fer des Teutons. D'après une source polonaise, c'est ici qu'auraient été fait prisonniers les grands boïars, bien qu'il ne semble pas qu'ils eussent pu se mettre à la tête de ces bandes qui ne constituaient pas une armée. Mais l'histoire de cette guerre, telle que la présentaient les Polonais, devait avoir nécessairement une grande bataille et une brillante victoire, qui ne paraît pas être correspondante à la réalité[1]: de cette rencontre avec une simple embuscade moldave, on créa un sujet de fête nationale.

La nullité du pacte de famille entre les Jagellons avait été démontrée complètement. Il n'était nullement question de ce que les Hongrois puissent marcher contre leur « vassal », bien que Sigismond ait présenté l'attaque du mois de juin comme étant faite avec le concours des Turcs et des Tatars, ce qui signifierait un cas de croisade. Nous avons les doléances vaines du roi de Pologne, qui demande que l'on ne prête pas foi aux « menteurs » et qu'on entreprenne cette expédition de punition prévue par le traité[2]. Un ambassadeur, Gorecki, envoyé au roi-frère et à son Conseil, qui avaient à peine prolongé la paix avec les Turcs, parla en vain de la violation de la paix, employant les plus

[1] Sources citées. La chronologie des luttes, dans N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 595—596, n° CCCCLXXII; Gorski, dans Hasdeu, *Arch. Ist.*, I², p. 184 et suiv. (son expédition dans *Acta Tomiciana)*. Aux notices moldaves s'ajoutent celles de la Chronique moldo-polonaise (moins la campagne du roi et le combat sur le Dniester), de Macarius, le continuateur dans un style solennel des anciennes annales (J. Bogdan, *Cron. Mold.*, pp. 199—200), Azarius, qui, pendant la seconde moitié du XVI-e siècle, a donné la forme la plus complète (ed. J. Bogdan, dans les *Mem. Ac. Rom.)*. Voy. aussi la chronique moldo-polonaise, p. 229.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 527—528, n° CCCCLXVIII.

belles formules latines de la Renaissance sur les dommages si importants « que le Voévode lui-même, avec tout son pays, ne serait pas capable de couvrir », ce Voévode qui n'est qu'un « larron » (*latro*). On lui répondit par l'organe du cardinal évêque de Peć, qui connaissait la Transylvanie, qu'il valait mieux commencer par de bons conseils adressés à celui qui ne doit pas être jeté, ainsi que le disait le Pape lui-même, entre les bras des Turcs, et amené à faire des choses comme celles dont avait souffert,— cruel souvenir, auquel fut ajouté aussi celui de la défaite du roi Mathias et celle du Sultan Mahomet, — Jean-Albert, dans un pays si facile à défendre. C'est pourquoi on enverra en Moldavie une mission hongroise, celle d'Oswald de Korlatkö, qui avait eu des missions transylvaines, et de Barnabas Bélay, Ban de Severin. On avait objecté que l'erreur de Jean-Albert ne serait plus répétée, que, pour se venger, on irait seulement par des régions bien étudiées, que les Tatars ne viendraient pas piller la Pologne, étant retenus par l'emprisonnement dans le royaume du Khan d'au-delà de la Volga; tout cela pour que Gorecki reçoive comme réponse que, sauf si Dieu protégerait les chrétiens, il pourrait en résulter une catastrophe qui comprendrait aussi le royaume de Hongrie. Mais, pour avoir le dernier mot, le savant ambassadeur, qui parlait d'Annibal et citait Aristote, proposa que, *écartant ce « brigand » de Moldave, tous les Roumains de ces pays soient expulsés, pour établir entre leurs frontières une « nouvelle colonie », d'où on puisse observer tout ce que prépareraient contre les deux royaumes les Infidèles* [1]. Du reste, au cours de l'expédition tout Moldave qu'on trouvait avait été tué [2].

Les deux experts et médiateurs hongrois arrivèrent donc à Lwów, et ils s'imaginaient pouvoir arrêter l'expédition polonaise, ainsi que l'avait promis le roi lui-même [3]. Ils réussirent

[1] Potius igitur principiis obstandum et is latro de illa terra exterminandus gensque sua in alio loco transferenda et ibi nova colonia feliciori sidere deducenda, quae utriusque regni specula esset, ex qua mahumetica rabies procul videri possit, ne quid non provisum obesse possit; *ibid.*, p. 592.

[2] Gorski, dans Hasdeu, *loc. cit.*

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 594—595, n° CCCCLXXI.

à faire ouvrir à Kameniec, le premier jour de novembre, les négociations de paix avec le «brigand» que condamnaient aussi le souvenir d'Aristote et l'exemple de la seconde guerre punique. Le chancelier lui-même, Jean Łaski, le maréchal Stanislas de Chodecz, ayant comme auxiliaire Pierre Tomicki, un vrai Sanudo de la Pologne, qui rassemblait des documents pour les historiens de l'avenir, se trouvaient à la tête de la délégation polonaise. On avait délivré Tăutu pour représenter la Moldavie et à côté de son expérience, qui avait été payée de tant de souffrances, il y avait celle des vieillards Todor, Isaac, Ivancu et du Pitar.

Après des débats qui durèrent presque trois mois, la paix fut conclue, reliée ensuite à un nouveau pacte de famille des Jagellons [1], le 17 janvier 1510, et Tomicki vint dans cette Moldavie dévastée par les Polonais pour recueillir le serment du « brigand » [2].

Le traité est cependant celui d'un prince indépendant. Il parle en effet de la situation de « paix et d'alliance » qui a existé jusqu'à ces derniers temps, sans toucher au douloureux souvenir de 1497. Il rehausse l'intervention de Vladislav, dont la situation de suzerain était à peine indiquée, le roi de Hongrie apparaissant, avec ses conseillers, plutôt comme le représentant de la chrétienté, au profit de la laquelle est rétablie la garantie réciproque contre les Turcs. Le projet de mariage polonais est écarté avec discrétion: il est dit que les lettres que détenait Bogdan seraient restituées; du reste, le Moldave était déjà marié, ainsi qu'on le verra. Des deux côtés sont restitués les prisonniers, et le prince de Moldavie s'engage à rendre ce qu'il avait pris dans les églises, mais sans payer les dédommagements qu'on lui avait demandés. Ni les uns ni les autres ne soutiendront de prétendants. On assure même à Bogdan un abri en cas de nécessité, avec toute sa famille, dans laquelle se trouve encore sa mère, la vieille veuve d'Étienne, avec ses filles; il sera même aidé à regagner son héritage, mais on réserve à une enquête ultérieure, à

[1] *Ibid.*, pp. 597—602, n° CCCCLXXIV.
[2] La chronologie citée.

laquelle participeront quatre délégués des deux côtés, sous la présidence hongroise, une quantité de questions, comme celles des dédommagements que les boïars avaient refusés, de la tolérance en Pologne du prétendant Pierre, de la population russe qui s'était réfugiée en Moldavie et surtout celle de la propriété future de la Pocutie.

Le 7 février, à Jassy, apposaient leurs sceaux de garantie: Tăutu, Jérémie, Todor et Şandru, Dan Bolea et Hrincovici, Ésaïe, les burgraves, puis Lucas Arbure, portier de Suceava, un des grands fondateurs de monastères, Mohilă, le postelnic Côme Şarpe, Totruşan le vestiaire, Thomas Căţeleanul, comis, et Ivancu [1].

Dans la forme délivrée par le roi, Bogdan et ses prédécesseurs sont qualifiés de « domini terrae moldaviensis » [2].

Les négociations qui continuaient en Hongrie à partir du mois d'avril furent interrompues cependant, en juin, par l'absence des ambassadeurs de Sigismond, et Bogdan se plaignait de ce que, sans cesse, des bandes polonaises venaient envahir son pays [3]. Tomicki était chargé de défendre les prétentions polonaises bien connues, et on ajoutait qu'il serait indiqué que des ententes secrètes avec la Hongrie prévoient, à côté de la restitution aussi des prisonniers pris et colonisés par Étienne, tout ce qui serait « droit et justice entre les deux royaumes pour le pays de Moldavie » [4].

Cependant trois grands événements nouveaux nous intéressent en ce moment: l'expulsion de Mihnea, avec l'installation d'un nouveau prince « plus turc », la forte attaque tatare sur la Moldavie, dont la politique dut être orientée immédiatement sur une autre ligne, et la grande révolte des paysans en Hongrie.

---

[1] J. Bogdan, *Doc. Polone*, Supplément II[1] de la collection Hurmuzaki, p. 1 et suiv. Première forme; Kameniec, 23 janvier; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[2], p. 625 et suiv.

[2] *Ibid.*, p. 613 et suiv.

[3] *Ibid.*, pp. 618—619, nos CCCCLXXXIII—CCCCLXXXIV.

[4] Juri ac justitie inter regna pro terra Valachie; *ibid.*, p. 622.

Mihnea avait été prié par les Polonais d'attaquer Bogdan, dont ils avaient à se plaindre, l'assurant que, conformément aux anciennes relations entre Valaques et Polonais, il serait soutenu, et il dut répondre qu'il ne pouvait faire cela qu'après s'être entendu avec la Hongrie [1]. Mais, tout récemment les rapports du fils de l'Empaleur, si pareil à son père, avec la Transylvanie s'étaient gâtés. Mihnea poursuivait la reprise en possession du pays de Făgăraș et il y avait gagné des boïars qui, comme Bârsan de Uța, Zim (ou Sin) de Cârțișoara, Grozav d'Arpașul-de-jos, Anca, une « boïaresse » de Uța, que l'on considérait comme étant « la pire des traîtres », puis Stan Alde, Salomon, un Salomon, fils de Oancea de Șinca, passèrent de son côté, risquant d'être tués et leurs possessions confisquées [2].

Mihnea fut renversé par un groupe de boïars ayant à leur tête ceux de Craiova [3], qui, formant une espèce de « parti national », d'olténienne énergie, combattront dorénavant contre tout prince turc, jusqu'à pouvoir établir sur le Siège princier leur neveu, fils de Băsărabă le Jeune et de Neaga, qui s'appelait Neagoe et qui, élevé avec soin sous la direction de Niphon, avait été suspecté par Mihnea, — auprès duquel il avait été commandant des armées, puis postelnic [4], — comme prétendant possible, et avait dû chercher un refuge dans l'exil.

Après avoir été chassé, le terrible prince s'abrita en Transylvanie, à Sibiiu, où, pour être aidé à reprendre son pays, il fit semblant de passer à la foi catholique, fréquentant l'église des Saxons. Pendant son absence, son fils, avec la princesse Voica, qui avait été baptisé Mircea, combattait contre les révoltés qui, s'étant réfugiés dans le grand couvent nouveau de

[1] *Ibid.*, II[3], pp. 69—70, n° LXXIII.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 197, note 1 (d'après J. Pușcariu, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXIII, p. 66 et suiv.).

[3] Voy. aussi « *Vie de Niphon* », éd. Erbiceanu-Joseph Naniescu, Bucarest, 1888, où est présenté d'une façon dramatique le conseil dans une cave entre Mihnea et son fidèle, Staicu, pour décider le massacre des boïars.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 189, note 4 (aussi d'après la *Vie de Niphon*), Cf. aussi les documents publiés par M. Stoica Nicolaescu, *Doc. slavo-rom.*, pp. 249—250; Ștefulescu, *Documente slavo-române relative la Gorj*, 1406—1665, Târgul-Jiiului, 1908.

Bistrița, fondé par ces boïars de Craiova, et richement orné de dons par eux, amenèrent la destruction par des canons princiers de ce puissant édifice [1], de même que celle de l'église des Saints Apôtres, qui avait pour fondateur Neagoe lui-même.

Le 29 octobre 1509, Mircea, commandant une répression qui ne réussit pas, montre qu'il était chargé par son père de lui conserver le pays. Il était parti du couvent de Cotmeana, ancienne fondation du vieux Mircea, et se trouvait maintenant dans le village de Borăști [2], dans le district de Gorj, d'où il prit le chemin de la Tour-Rouge pour être à côté de son père. La nouvelle année y trouva, à côté du prince exilé et de la princesse [3], ce fils d'une autre femme [4], jeune guerrier dont la trace se perdra dans un exil duquel sortiront seulement ses fils, Alexandre, Pierre, Vintilă, Miloș, trois d'entre eux pour régner, et une fille qui sera bientôt la femme du Moldave Bogdan: ils se préparaient à aller «en Hongrie», Mais là, à Sibiiu, le jour de Saint-Grégoire le Pape (12 mars), sortant de la grande église saxonne toute pleine des pierres tombales des primats de la ville, enterrés pendant plusieurs générations, Mihnea rencontra devant lui, à un endroit qui est précisé par une passagère notice de chronique [5], son rival Danciu, le Petit Empaleur, frère bâtard de Neagoe, et un boïar du Conseil de Radu, qui fonctionnait comme chef des réfugiés, le vestiaire Albu, et il fut tué, le khandchar faisant tomber sa tête. Aussitôt, la multitude, indignée par cette scène barbare qui n'était pas coutumière dans les

[1] *Vie de Niphon*, ed. citée. Mihnea est présenté par le biographe de Niphon comme étant dès le commencement l'ennemi de l'orthodoxie: il aurait coupé le nez aux prêtres dans les villages et fait brûler les hégoumènes.

[2] J. Bogdan, *Doc. și Reg.*, pp. 143—144, n° CXLVII; Tocilescu, ouvr. cité, p. 216; Ștefulescu, ouvr. cité, p. 65. *La Vie de Niphon* transporte ce combat de Cotmeana au moment où fut établi le nouveau prince Vlad.

[3] Lettres de Mihnea et de Voica pour des objets, chez Bogdan, *loc. cit.*, à la même date.

[4] J. Bogdan, *Doc. și reg.*, p. 259, n° LIII.

[5] Iorga, *Cron. Muntene* (dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXI, p. 309); cf. aussi *Pretendenți domnești*, dans les mêmes, XIX, pp. 207—208. Il y a des différences à l'égard des informations saxonnes.

mœurs de la cité, se jeta sur les maisons des assassins pour leur faire subir le même sort qu'à leur victime. D'un coup d'épée, Mircea coupa en deux Danciu, et Yakchitch périt lui aussi. D'autres boïars réfugiés furent aussi blessés, des deux côtés. Une enquête faite au nom du gouvernement de Transylvanie concluera que la cruauté de la seconde action était excusée par l'odieux de la première. Le corps de Mihnea fut placé sous la pierre à double inscription, slavonne et latine, dans cette église même près de laquelle il avait expiré [1]. Le roi ordonna qu'on prît soin de Voica et de ses enfants [2].

Mircea était appelé pour être prince, non seulement par le fidèle compagnon jusqu'au bout de Mihnea, le vornic Stoica, mais aussi par d'autres boïars du même camp, de la lignée de Dracul, le logothète Dragomir, qui avait épousé une des jeunes princesses, et tout un groupe de famille, ainsi que par le comis Radoe (Rădoiu), le vestiaire Costea, l'échanson Radu et un Boicu. Des mesures furent prises plus tard, pour son rétablissement, et des Szekler, engagés pour lui, formaient une petite armée. Il essaiera une descente en Valachie, pendant l'année 1511, qui n'arriva que jusqu'à Cohalm [3].

Mais dans le pays s'était déjà établi comme prince un très jeune fils du vieux Moine Vlad, ou un adolescent qui prétendait que ce dernier était son père. Il avait été envoyé par le Sultan lui-même, d'après la requête de ces boïars

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 197—199, n° CCCLX. Une autre description, plus détaillée, *ibid.*, p. 199, n° CCCLXI.

[2] *Ibid.*, p. 200, n° CCCLXII; pp. 201—202, n° CCCLXIV. Cf. aussi les notes d'après Engel, *Gesch. der Walachey*, p. 193, reproduites *ibid.*, p. 200, note 1. Voy. aussi Nicolaus Olahus, *Hungaria* (aussi chez Şincai, ouvr. cité, II, p. 195). L'inscription sur le tombeau, Iorga, *Documente*, dans Hurmuzaki, XI, p. 843, note 1.

[3] J. Bogdan, *Doc. şi reg.*, pp. 144—145, 146—149 = Tocilescu, ouvr. cité, p. 217 et suiv. (l'original slavon). Le départ de Voica de Sibiiu; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 212—213, n° CCCLXXXV. Pour les rapports du roi avec Voica et l'enquête du gouvernement transylvain, aussi N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 610—611; aussi *ibid.*, p. 609. L'inscription sur le tombeau, d'après Engel, ouvr. cité, I, p. 193, aussi *ibid.*, p. 608, n° CCCCLXXVII.

de Craiova, dont l'un, Danciu, avait brisé la tentative de Mircea de regagner son trône [1], et avec eux le nouveau maître s'était lié de serment, non sans qu'à ces obligations se fût rallié aussi Mahomet, le sandchak du Danube, fils d'Ali-beg [2]. Le nouveau prince, Vlad, qui était pour les boïars e Petit Vlad, Vlăduţ, écrivait aux Transylvains des lettres qui furent transmises par le portier Radici et le vestiaire Dragomir, inconnus jusque-là, et par ce pitar Benoît, d'origine étrangère, qui avait servi aussi Mihnea, ou par l'autre pitar, d'origine hongroise lui-même, Işvan [3]. De Bucarest, il pouvait dire, le 1-er décembre, qu'« il était en paix avec Sa Majesté le roi, et notre pays est réuni au pays de Sa Majesté » [4].

Mais il tenait absolument à ce que Mircea soit chassé de Braşov, ce Mircea que Barnabas Bélay, Ban de Severin, le négociateur entre Bogdan et la Pologne, conservait auprès de lui à Făgăraş même, comme dans un fief qui serait dû au jeune exilé, lequel paraît avoir été un homme honnête, brave et capable. Il était question donc que le prétendant, qu'avait abandonné aussi le vestiaire Albu et le beau-frère, Dragomir, devenu ennemi, soit mené plus loin vers le roi [5], qui, à ce moment même, avait couru jusqu'en Silésie, à Breslau, par crainte de la peste [6]. Mais Bélay alla lui-même en Valachie, avant la fin de l'année 1511, et la paix fut conclue avec les gens du roi, d'après le désir exprès de celui-ci [7].

Cependant, au cours de cette même année, Vlad dut demander qu'on lui envoie des armes pour se défendre, cette

[1] La *Vie de Niphon*, p. 70.

[2] *Ibid.*, pp. 66—68. L'auteur, pensant à la mort violente qui attendait Vlad lui-même, prétend qu'on aurait juré que, si à cette lignée des boïars de Craiova, il serait fait quelque mal ou si on usera de tromperie à leur égard, « ton épée (celle de Mahomet) doit couper ma tête, avec grande honte, et que ma race périsse dans ce pays ».

[3] J. Bogdan, *Doc. şi reg.*, p. 141, n° CXLIII; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 206, n° CCCLXXII; cf. aussi *ibid.*, note 1 (où sont citées aussi d'autres lettres dans J. Bogdan et Tocilescu, *loc. cit.*).

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 207, n° CCCLXXV.

[5] *Ibid.*, pp. 209—210, n° CCCLXXVIII.

[6] *Ibid.*, p. 201, note 1.

[7] *Ibid.*, p. 210, n° CCCLXXIX.

fois contre les Turcs [1]. Redoutant ceux-ci, les Danubiens du beg Mahomet, le jeune prince se retira en été à Boișoara, dans le district de Loviște, sur la montagne de Zănoaga, [2]. Mais on le voit conclure de « Didrih », c'est-à-dire de Dridul [3], comme jadis Radu, un traité formel avec la Hongrie, promettant d'aider le royaume contre « les perfides ennemis de la croix ». Chez ce jeune homme, qui, lui aussi, faisait de grandes promesses, s'étaient rassemblés presque tous les boïars: Bogdan, l'ami de Radu-le-Grand, les trois boïars de Craiova, qui représentaient tout un pays, un autre Ban, Datcu, leur parent certainement, Radu, Ban de Mehedinți, le vestiaire Horvat, le logothète Oancea, le postelnic Marcea, avec son frère le spathaire Semcu, le vestiaire, déjà connu, Calotă, le stolnic Ivan, le pitar Étienne, mentionné plus haut, le vornic Cucora, le șătrar (gardien des tentes) Vlaicu, avec « ses frères » [4]. Vlad parle aussi plus tard, au cours de cette même année, de la nécessité qu'il y a de combattre « les perfides ennemis très cruels de la foi chrétienne » [5].

Mais, au commencement de l'année suivante, on savait déjà que la guerre avait commencé entre lui et certains des principaux boïars qui avaient signé le traité avec Vladislav. *Car les féodaux de Craiova, en lutte avec le puissant Bogdan, qui était resté le principal conseiller* [6], *voulaient un prince leur appartenant, ce Neagoe, dont les intentions avaient été dénoncées au prince, et il fallut qu'on prête serment que ces accusations n'étaient pas fondées.* Ils voulaient de fait avoir un nouveau prince Băsărabă, relié aussi à la tradition de Vladislav-Dan, l'assassiné, auquel ils avaient fait élever à Dealu ce beau tombeau en forme de cercueil,

[1] *Ibid.*, pp. 211—212, n° CCCLXXXII.
[2] *Ibid.*, p. 212, n° CCCLXXXIII.
[3] *Ibid.*, p. 214, note 1.
[4] *Ibid.*, pp. 213—214, n° CCCLXXXV.
[5] *Ibid.*, pp. 215—216, n° CCCLXXXIX (du village de Milești). Plus tard, le roi de Pologne Sigismond a prétendu qu'il avait voulu sans doute, au prix de l'hommage, chercher un abri chez lui; N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, p. 171.
[6] *Vie de Niphon*, éd. citée, pp. 72—74.

réunissant le nom de celui qui « les avait promus boïars » [1] aux leurs.

C'était un puissant et ambitieux clan de boïars, dont l'origine ne peut être expliquée qu'en tenant compte des circonstances du règne de Radu-le-Grand, quand nous avons vu Pârvu, fils de Staicu, parent par sa mère du prince, nouer un nouveau lien de famille avec eux. Le Ban Pârvu, ancien vornic, avait un frère, Barbu, qui parvint, lui aussi, à être Ban avant 1500. Plus tard apparaît le vornic Danciu, autre frère, puis le cadet, un Radu [2]. Quelques rapports existaient entre cette famille et le monastère de Snagov, parce que dans ce monastère on trouve le tombeau de Pârvu [3]. Le nom de ces riches possesseurs de terres, qui feront du village de Craiova, dont ils étaient originaires, une vraie ville, est relié aussi à des fondations en Serbie [4]. Nous avons dit qu'ils en avaient apporté, dans leur belle fondation, sous Radu, en 1497, de Bistrița, magnifique édifice dont, après tant de transformations, n'est resté que le bel aigle stylisé qui se trouve aujourd'hui au Musée d'art religieux de Bucarest, les ossements de Saint Grégoire le Décapolite [5]. Par ces rapports aussi avec les Yakchitch, aura été appelé en Valachie le moine Maximien, le futur métropolite, qui finira dans sa retraite de Krouchédol [6], en même temps qu'une fille du despote Lazare et d'une Paléologue, Hélène, cette Militza, qui sera la femme de Neagoe.

Pour en arriver à leur but, les ennemis de la lignée de Dracul n'hésitèrent pas à demander aussi le concours des

---

[1] Iorga, *Inscripții*, I, p. 100, n° 198.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 214, note 1.

[3] Iorga, *Inscripții*, I, p. 159, n° 325 (avec la brève biographie de Pârvu).

[4] Voy. Iorga, *Studii și docum.*, III, p. XLIV; J. C. Filitti, dans les *Arch. Olteniei*, XI, p. 21 et suiv.; p. 135 et suiv. Cf. *Spoménik*, XXXVII, p. 44.

[5] Tocilescu, extrait des *Mem. Ac. Rom.*, série II, VIII, 42 et suiv.; Iorga, dans les mêmes, XXI, p. 243 et suiv. Voy. aussi plus haut.

[6] Sa *Vie* chez Hasdeu, *Arch. Istorică*, II p. 68. Voy. aussi la généalogie des Brankovitch par Émile Picot.

Turcs, qu'ils obtinrent facilement. Vlad n'alla pas combattre lui-même dans ces régions du côté de Vidine où s'était produite l'invasion, mais il envoya contre cette armée turque, avec quatre à cinq mille hommes, son conseiller Datcu. Celui-ci fut complètement battu, et les bandes du beg Mahomet coururent chercher Vlad lui-même [1]. Peu après, il fut trouvé, pris et « décapité sous un arbre », — *ce qui n'était jamais arrivé jusque-là à un prince de Valachie.*

Glorifiant cet exploit, la Vie, rédigée, dans le sens de Neagoe, de Niphon présente le jeune prince vaincu que Mahomet, l'amenant devant lui, accusa d'avoir violé son serment et, suivant l'engagement qu'il avait pris, « il lui a coupé la tête de sa propre main dans la ville de Bucarest », sous ce poirier [2].

La chronique serbe [3] mentionne autrement la date où « Alibégovitch », c'est-à-dire Mahomet, fils d'Ali, neveu de Michalogli, auquel était attribué le lien de famille avec la dynastie valaque, peut-être par ces boïars de Craiova même, a tué le pauvre petit Vlad: le 25 (et pas le 23) janvier 1512; mais le règne de son successeur ne commence, d'après la tradition du pays, que le 8 février. Des mains pieuses se trouvèrent pour prendre le pauvre corps et le placer dans la sépulture de Dealu, près du père de Vlad [4].

Personne de Transylvanie, où le nouveau Voévode [5], destiné dans quelques années à être roi, Jean Zápolya, était représenté par Nicolas Turóczy, n'était accouru au secours du

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 217, n° CCCXCI.

[2] Suivit aussi le meurtre de Bogdan, qui s'était enfui vers le Danube, où il fut pris; *ibid.*, p. 80.

[3] *Spoménik*, II[1], et aussi ann. 1901; *Glasnik* de Séraiévo, VI, 1898; cf. aussi Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 3.

[4] Al. Lapedatu, *Vlad Călugărul*, p. 63; Iorga, *Inscripții*, I, p. 101, n° 6-7. Erreur pour la durée de son règne: une année neuf mois et demi. Là avait été enterrée aussi la soeur de Radu-Vodă, Caplea, morte le 21 février 1511; Al. Lapedatu, ouvr. cité, pp. 63—64; cf. Iorga, *Inscripții*, I, pp. 101—102, n° 201.

[5] Un autre vice-Voévode, Léonard Barlabassy, que nous connaissons déjà; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 217, n° CCCXCI, et le numéro suivant.

malheureux adolescent [1]. Le 12 février, Neagoe, s'intitulant « Băsărabă, par la grâce de Dieu prince de Valachie », écrivait une lettre de Târgoviște, où il commençait un règne pieux, de brillantes fondations, de paix assurée pour tout le monde.

L'aide qui avait été refusée à ce jeune homme fut cependant largement accordée à Bogdan de Moldavie contre les Tatars.

Ce pays de nouvelle vassalité paraît avoir été particulièrement cher à Vladislav de Hongrie. Au cours de l'année 1510 il avait donné sa sentence sur les points litigieux entre Bogdan et le roi Sigismond; le Moldave ne devait pas payer de dédommagements, il n'avait pas l'obligation de restituer les Ruthènes qui étaient fixés dans ses villages, alors que le prétendant Pierre devait être chassé de Pologne [2]. Seulement sur le fait de la Pocutie on ne voulait pas se prononcer pour le moment. Dans une pareille situation, Sigismond lui-même, au bout de toute une série de sommations et de plaintes, dut admettre, dès cette année 1510, qu'au moins le logothète Tăutu conserve les villages de Pocutie occupée par les Polonais, jusqu'à ce que le médiateur hongrois prononcera la sentence définitive [3].

Mais, en Orient, chez les Tatars de Crimée s'étaient levés, sous l'impulsion de Sélim, pour une nouvelle effervescence, sans se soucier de l'inimitié de leurs frères d'au-delà de la Volga, les Nogaïes. Malgré les promesses faites à la Pologne, ils envahissent le royaume dès 1510, et bientôt leurs bandes se jettent aussi sur la Moldavie. Leur chef, Betguiraï, se serait noyé dans le Dniester au départ, mais la tentative des Moldaves de

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 218, n° CCCXCIII. Le roi parlait au cours du même mois de ce « ipse Nago qui sedem occupavit » et des Turcs qui l'avaient aidé; *ibid.*, n° CCCCCIX.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 628 et suiv.

[3] *Ibid.*, pp. 646—647, n° DV. Cf. surtout Nistor, ouvr. cité, p. 84 et suiv. et même l'exposé très clair de Julien Marinescu, ouvr. cité, p. 48 et suiv. Mais dans les deux documents on voit une cession territoriale pour « la partie entre le Ceremuș et le Pruth », alors qu'il est question seulement des droits d'un propriétaire privé. Mais la question fut reprise plus tard au milieu d'autres soucis, plus lourds; N. Densusianu, *loc. cit.*, II⁴., p. 24, n° XXVII.

leur arracher la proie aux gués se serait terminée par la mort du burgrave Copaciu (Arbure?; ce serait alors une fausse nouvelle) [1].

La Transylvanie s'émeut. Bien que le Voévode Pierre Perényi fût absent, on prend des mesures pour que celui que le roi prétendait dépendre de lui [2] soit soutenu à tout prix [3]. Bogdan, qui se trouvait à Hârlău le 26 septembre, demandait qu'on lui donne, à côté des Szekler, 600 cavaliers, et 200 fusiliers. Des ordres de secours furent donnés aussi au dignitaire transylvain, bien connu, Léonard Barlabassy [4].

De son côté, Sigismond, qui soutenait plus tard avoir envoyé des troupes auxiliaires [5], se contentait de demander une collaboration en cas d'attaque [6], et, en même temps, il dénonçait le Moldave, parce qu'il avait accepté une ambassade de Maximilien, qu'il excitait les Tatars de Crimée contre la Pologne [7].

Les lettres royales parlent seulement de « ces gens instables » qui croient qu'il n'y a rien de sérieux dans le pacte de famille. Contre les intentions moldaves, il était question d'élever tout un système de cités [8]. Ceci à la même époque où les demandes de collaboration contre les Tatars devenaient de plus en plus urgentes et où le roi, demandant, comme un innocent, qui était ce « larron » dont se plaignait le prince [9], montrait, dans sa lettre adressée à Bogdan, qu'il était prêt à prendre des mesures de défense contre les Turcs, qui auraient préparé

[1] *Ibid.*, II², p. 612; cf. *ibid.*, p. 638, n° CCCCXCVII. Aussi en 1508, Bogdan faisait la garde à Huși; Julien Marinescu, *loc. cit.*, p. 110.

[2] Pray, ouvr. cité, I, p. 87, et Katona, *loc. cit.*, pp. 616—619. Sigismond affirmait lui aussi son droit; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 633, n° CCCCXCI.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 202—203, n° CCCLXV; pp. 204—205, n° CCCLXX.

[4] *Ibid.*, pp. 205—206, n° CCCLXXI; p. 206, n° CCCLXXII; p. 208, n° CCCLXXVI; pp. 208—209, n° CCCLXXVII; pp. 210—211. n° CCCLXXX; p. 211, n° CCCLXXXI; pp. 214—215, n° CCCLXXXVI. Cf. aussi N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 618, n° CCCCLXXXII; p. 624, n° CCCCLXXXVII.

[5] *Ibid.*, p. 645.

[6] *Ibid.*, p. 631, n° CCCCLXXXIX; de nouveau, *ibid.*, p. 634—636, n° CCCCXCIII.

[7] *Ibid.*, p. 633.

[8] *Ibid.*, p. 634, n° CCCCXCII.

[9] Il parle à Vladislav de ce Pierre qui aurait été écarté de la frontière; *ibid.*, p. 645.

une nouvelle place forte comme base d'agressions futures [1]. En vain Bogdan, prêt à partir contre les Tatars, prétendait que le roi lui-même descendît jusqu'à Lwów [2]. Sigismond demandait à ses conseillers s'il ne valait pas mieux, au lieu d'aider en armes ce voisin qui désirait prendre sa revanche sur les Tatars, conclure une paix avec ces derniers, qui avaient envoyé dans ce but des ambassadeurs [3].

Pendant tout ce temps, combien est supérieure l'attitude du prince moldave et surtout celle des vieux boïars de l'époque d'Étienne qui était représentés par le vestiaire Isac, venu à la diète polonaise avec l'interprète Dracea! Rappelant combien la situation était meilleure à l'époque où on conservait la paix avec ce grand prince et soulignant le danger tatar, commun aux deux pays, — dont, du reste, la Pologne, avec ses nombreuses villes et les œuvres d'une civilisation brillante, avait plus à perdre —, on faisait remarquer l'occasion favorable qui se présentait alors aussi en ce qui concernait les Turcs, appui de la horde agitée, par la maladie du Sultan Bajazet. Il faudrait nécessairement délivrer le Khan fuyard, qui se trouvait depuis longtemps prisonnier chez les Polonais, pour le jeter sur son ancien ennemi de Crimée. De son côté, Bogdan avait à sa disposition 500 Tatars de la même branche, qu'il pourrait envoyer pour y faire la guerre et alors d'autres gens de Crimée seraient amenés eux aussi vers ce second empereur de la nation. Il désirait que le Grand Knèze de Moscou lui-même se joigne à la croisade défensive qu'il proposait, continuant maintenant la politique de son père, et il voulait envoyer à Moscou un ambassadeur qui aurait demandé le reste de la dot de sa sœur, Hélène, qui venait de mourir.

La réponse royale tarda. Sigismond se demandait si de cette façon les négociations avec le Khan de Crimée ne seraient

[1] *Ibid.*, p. 635. Mais en même temps des reproches aux officiers de frontière qui n'observent pas la paix: la guerre qu'il y a eu jusque-là ne leur suffit-elle pas?; *ibid.*, pp. 636—637, nos CCCCXCIV–V. Il est question, non pas du commandant de Kameniec, mais de celui de Podolie; *ibid.*, p. 638, n° CCCCXCVI; p. 640; p. 646, n° DVI.

[2] *Ibid.*, p. 638, n° CCCCXCVI. Cf. aussi *ibid.*, p. 639, n° CCCCXCVIII.

[3] *Ibid.*, p. 641, n° D. Pour les ambassadeurs (aussi de la part du Sultan, de la Moldavie), *ibid.*, p. 639, n° CCCCXCIII.

pas brisées, mais en ce qui regarde Moscou, il croyait qu'il valait mieux espionner ce que poursuivait de fait là-bas le prince de Moldavie lui même [1]. Pendant ce temps, Vladislav aussi, complètement pris par le sentiment chrétien, pensait à traiter avec le Moscovite pour une ligue contre les Tatars, alors que son frère, poursuivi par ses éternelles suspicions, croyait que peut-être, au contraire, ce voisin d'Orient serait l'allié secret de ces païens [2].

Le Khan continuait à avoir de mauvais sentiments envers Bogdan, qui avait envoyé autrefois un nouvel ambassadeur dans la personne d'Isaico, burgrave de Roman, et il menaçait d'une nouvelle invasion [3]. Un ambassadeur de Crimée était venu en Pologne annoncer que la décision de piller la Moldavie était immuable et que cet empereur de la horde voulait fixer sa résidence de conquête à Suceava, ajoutant, avec sa fourberie d'Asiatique, avec l'hypocrisie de sa race, qu'il ne le ferait que pour punir ce Moldave qui avait voulu se lever contre le royaume et auquel il avait répondu de son côté que, observateur de la paix, il ne pouvait pas la violer; et Sigismond ne manqua pas de communiquer cette vilaine accusation à Bogdan [4].

L'année suivante n'amena pas de meilleures relations. On prend en Pologne des mesures contre les prêtres ruthènes qui vont se faire consacrer en Moldavie[5], et, comme Bogdan avait demandé du plomb pour le toit d'une église, on lui répondit que l'autre plomb qui était venu de Pologne avait été employé pour des balles [6]. Ceci d'autant plus que certains des conseillers moldaves excitaient contre la Pologne, contre

[1] *Ibid.*, pp. 640—641, n° DI.

[2] *Ibid.*, pp. 643—645, n° DIII.

[3] *Ibid.*, p. 645; cf. *ibid.*, II², p. 14, n° XVII; p. 19, n° XXII.

[4] *Ibid.*, II², pp. 647—648, n° DVI. Voy. aussi le même, *loc. cit.*, II³, pp. 1—2, n^os I—II; pp. 11—12, n° XII. Après la diète de Piotrkow, il y a une ambassade de Georges Krupski; *ibid.*, p. 12 et suiv. Il devait se plaindre de ce que Bogdan n'accepte pas la monnaie de la Pologne et de la Lithuanie; *ibid.*, pp. 13—14, n° XVI.

[5] *Ibid.*, p. 15, n° XVIII.

[6] *Ibid.*, pp. 15—16, n° XIX: « tunc S. T. eodem plumbo male et in detrimentum nostrum usa fuit ».



Fig. 37. — Reliure d'Évangile, ordonnée par le Postelnic Marcea, en 1519.
(Musée d'art religieux de Bucarest.)

le royaume. En même temps, Sigismond, qui se plaignait que certains des prisonniers polonais avaient été retenus par les Moldaves, devait reconnaître que des propositions de passer la frontière avaient été faites par ces officiers aux paysans du pays voisin, pour les fixer dans une région de plus grande liberté [1]. Mais le roi plaçait son plus grand espoir dans les négociations avec le Sultan, sur le compte desquelles il parle à son voisin moldave [2].

Cependant, c'est précisément de ce côté turc que menaçait le plus grand danger pour la Moldavie, non pas de la part de Bajazet lui-même, qui était resté pacifique jusqu'à la fin, mais de celle du capricieux Sélim, fils aîné du Sultan, refugié à Caffa dès 1502 [3], qui, ayant épousé, comme nous l'avons dit, la fille du Khan, *voulait faire de la Moldavie sa base d'action pour s'assurer l'héritage d'un père vieilli et malade* [4]. *Il était question d'y établir, sinon sa propre personne, au moins le Khan ou le fils de celui-ci* [5].

C'était le plus grand danger qu'eût rencontré jusque-là la Moldavie et dont elle fut sauvée seulement par la révolte de Sélim contre son père et par la possibilité de le remplacer qui s'était aussitôt ouverte, puis par les grands projets asiatiques dont nous avons déjà parlé. *Le nouvel État tataro-turc de Sélim s'étendait, comme celui des vieux roi scythes, sur tout le rivage de la Mer Noire, jusqu'à Kalliakra, où il avait trouvé un abri au moment d'une défaite passagère* [6]. Bogdan savait que le jeune Sultan avait choisi comme centre Chilia [7], la place forte qu'on disait devoir être fortifiée par

[1] *Ibid.*, pp. 17—18, n° XX. Voy. aussi le numéro précédent et, pour les prisonniers, *ibid.*, pp. 19—20, n° XXII.

[2] *Ibid.*, pp. 22—23, n° XXV. Des informations que le Sultan voudrait « détruire le Valaque »; *ibid.*

[3] Hurmuzaki, VIII, p. 37.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, p. 50, n° LVI.

[6] Gelcich et Thallóczy, ouvr. cité, p. 673.

[7] *Acta Tomiciana*, I, p. 96. Nous avons cité, dans *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 139, note 3, tout ce qui regarde la révolte de Sélim; à côté des chroniques turques, chez Leunclavius, les informations contenues dans Verancius (époque

les Turcs, ainsi que Bogdan le faisait savoir au roi de Pologne; de cette façon, il aurait dominé « les cités du côté du Danube et du Dniéper » [1]. Quoi qu'il en soit, Sélim se trouvait ensuite, après avoir refusé l'offre d'un autre sandchakat, à Sémendrie, d'où il gouvernait toutes les places « de Caffa à Nicopolis » [2].

On vit enfin au printemps de l'année 1511 de quoi il s'agissait dans les grands préparatifs tatars, *derrière lesquels, peut-être dès le début, était cachée cette grande et si puissante ambition*. Le 1-er mai, Sélim occupait Cetatea-Albă, alors que les Tatars de son beau-frère attendaient à Daszow, prêts à se jeter sur la Pologne ou sur la Moldavie [3]. Vladislav, fidèle à sa conception qu'il est aussi le suzerain, dans le sens le plus dominateur, de la Moldavie, se plaignait qu'on lui ait pris « son château de Neszterfejervár », pour la possession duquel il serait prêt à faire la guerre à « ce fils de l'empereur turc » [4].

Après une tentative de s'établir à Constantinople et des négociations avec son père attristé, qui dut envoyer ses soldats fidèles contre son fils, ce jeune homme pressé de recueillir son héritage était de nouveau à Cetatea-Albă, ayant aussi la possession de Chilia [5].

Sigismond commençait donc à croire que « le Voévode de Valachie se conduisait mieux qu'auparavant » [6]. Bogdan avait envoyé au roi des prisonniers tatars ou bien des esclaves des établissements de Moldavie que nous avons déjà mentionnés, mais ces Tatars trouvèrent le moyen

---

de Soliman), *Mon. Hung. Hist.*, XXXII, p. 189, puis Cambini, p. 169, et les Commentaires de Paolo Giovio (même époque).

[1] *Acta Tom.*, I, pp. 223—225. Pour le plan de soumettre la Moldavie, *ibid.*, pp. 181—182, 221 (aussi chez Densusianu, *loc. cit.)*.

[2] *Acta Tom.*, II, pp. 64—66 = N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 30, 52—53.

[3] *Ibid.*, pp. 193—194 = Densusianu, *loc. cit.*, p. 26, n° XXIX; p. 27.

[4] Pray, *Epistolae procerum*, II, pp. 78—81; *Dissertationes*, Vienne, 1774; à côté de Sanudo, XII, pp. 508—509, 511.

[5] *Acta Tom.*, I, pp. 234—235; II, pp. 4—5, 6—7, 13—14 (aussi dans Densusianu, *loc. cit.)*; Sanudo, *loc. cit.*, pp. 520—521. Cf. Iorga, *Chilia et Cetatea-Albă*, pp. 180—181.

[6] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 27.

de s'enfuir [1]. On croyait que, pendant cette année 1511 même, Mahomet-Guiraï, fils du Khan, avec « 20.000 hommes », auxquels se seraient ajoutées les bandes de ses frères, était prêt à se jeter sur cette Moldavie dont l'envoyé avait été mis aux fers —, ce qu'ayant appris, le roi de Pologne déclara qu'en fin de compte, la paix avec les Tatars pouvait être conclue même sans y inclure cet ami suspect [2]. Bogdan attendait d'une heure à l'autre l'arrivée de ses ennemis [3]. Mais on voit bien quel souvenir avaient laissé aux Tatars les victoires d'Étienne-le-Grand par le fait que le jeune fils du Khan aurait préféré un raid en Pologne, *craignant, surtout si Sélim ne s'en mêlerait pas, « de ne pas pouvoir sortir facilement de la Moldavie* [4] ». De fait, *Bogdan s'était préparé à lui seul si bien que les Tatars quittèrent cette terre de Moldavie dans laquelle ils venaient d'entrer* [5]. Bientôt, Sigismond, prétendant que les Moldaves avaient été secourus par son capitaine de croisade, Stanislas Lanczkoronski, donnait l'ordre de « ne pas abandonner » le vainqueur [6]. Il conseillait à Bogdan de ne pas se fier à ses ennemis au point de conclure quelque chose avec eux [7].

Sélim devait passer l'hiver à Chilia, bientôt occupée, et à Cetatea-Albă [8]. Mais un autre avenir s'était ouvert devant lui que celui de la communauté politique avec ses parents

[1] *Ibid.*, p. 28, n° XXXI, et le numéro suivant. La permission d'exemption de douane pour des marchandises envoyées pour une seule fois à Lwów; *ibid.*, p. 29, n° XXXIII.

[2] *Ibid.*, pp. 32—33, n° XXXVII; pp. 34—35, n° XXXIX; n° suivant.

[3] *Ibid.*, pp. 33—34, n° XXXVIII.

[4] Se sine periculo exire ex Valachia non posse; *ibid.*, p. 36, n° XLI.

[5] Hostes ipsi, apparatu fortasse Valachi deterriti, ex Valachia discesserint; *ibid.*, pp. 36—37, n° XLII. Cf. *ibid.*, p. 42.

[6] *Ibid.*, p. 38.

[7] *Ibid.*, p. 39, n° XLIV. *Il faut mettre sur le compte de la politique de Sélim à ce moment l'établissement des Tatars dans la Dobrogea; ibid.*, p. 158, n° CXLVI: « Tartari dobricenses » en 1514. La lettre adressée à Bogdan avec des condoléances que « son père, très fidèle au royaume de Hongrie, y a été tué misérablement *(turpiter)* » *(ibid.*, n° XLV), se rapporte, ainsi qu'on l'a déjà compris (voy. Julien Marinescu, ouvr. cité, p. 78) à Mihnea, mais elle est adressée à Mircea, le fils de l'assassiné.

[8] *Ibid.*, p. 40. Voy. aussi le n° suivant et pp. 45—46, n°s LII–LIII.

sauvages et que la garde sur le Danube pour que ses alliés puissent avoir l'occasion de piller. Bientôt Bogdan trouva le moyen de s'entendre avec le Khan, qui était arrivé à le respecter et auquel manquèrent dorénavant les excitations de la part de celui qui était maintenant maître de Constantinople pour poursuivre des buts plus élevés. Et Sigismond resté seul devant le danger, devait reconnaître enfin combien était fondée cette politique de prudence [1].

Mais il continuait à rêver d'une influence qu'il ne pouvait plus avoir. Il félicite le Valaque Vlad de son avènement [2]. Il parle de la succession du nouveau prince après la mort de son frère Radu, sans laisser entrevoir qu'il a connu le règne, intercallé, de Mihnea. Nouant par son mariage avec Barbare, fille d'Étienne Zápolya du Zips, un nouveau rapport avec la Hongrie, il invita à ce mariage, pour la forme, les deux princes roumains [3].

Il savait que le prince valaque qui avait remplacé Mihnea était en mauvais termes avec Bogdan [4]. En effet, le fils de la Valaque Marie, resté sous l'influence de sa mère, avait des intelligences avec la princesse Voica, revenue à Brașov pour ses affaires en 1511, et avec le prétendant Mircea, auquel il offrit un abri dans sa forteresse de Ciceu [5]. Pour le moment, Sigismond cherchait par l'intermédiaire de son frère de Hongrie à réconcilier le prince de Moldavie avec le « Bessarabien » [6].

Mais ce qui subsistait, sous ses prétentions, mal soutenues et dépendant de beaucoup de changements, c'était « les anciens retards et cette lenteur qui n'amène », le roi lui-même le confessait avec tristesse, « que la honte et les pertes » [7].

---

[1] *Ibid.*, p. 47, n° LIV; p. 48, n° LV; p. 49 et suiv.; pp. 50—51, n° LVII; pp. 52, 54—55, n°s LX–LXI.

[2] *Ibid.*, p. 43, n° XLVIII.

[3] *Ibid.*, p. 44, n° L. Une ambassade en Moldavie; numéro suivant.

[4] *Ibid.*, pp. 47—48, n°. LV.

[5] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 215, n° CCCLXXXVII; p. 216; p. 220, n° CCCXCIX.

[6] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 48, n° LV; p. 51.

[7] *Ibid.*, p. 55, n° LXI. Pour les relations du roi avec Bogdan, avec des informations sur les Tatars, et l'invitation, en 1511, du prince au mariage de Sigismond, *ibid.*, pp. 697—698 (ambassade de Cârjă). Aussi la concession



Fig. 38. — Pierre tombale de Marie, fille de Radu de Valachie, femme d'Étienne-le-Grand. Église conventuelle de Putna.

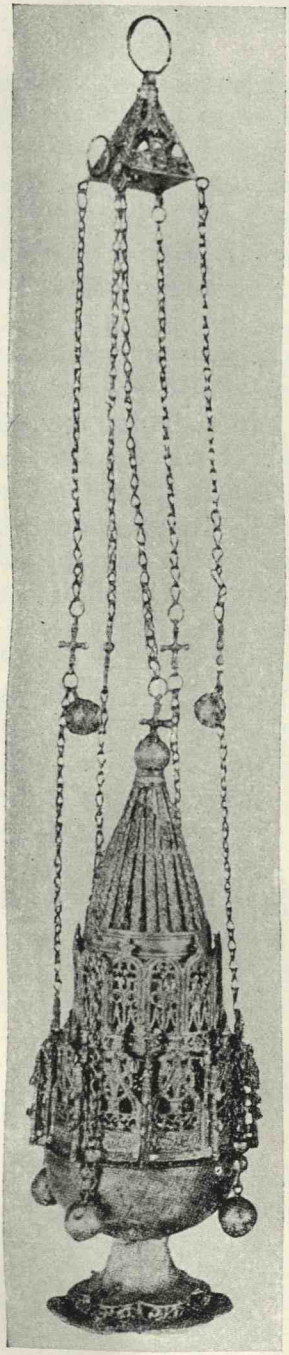


Fig. 39. — Encensoir du XV-e siècle.
(Musée d'art religieux à Bucarest.)

Devant les intentions des Tatars, qui paraissaient évidentes, Sigismond était forcé de demander le concours de celui qu'il avait toujours suspecté et, laissé seul à chaque moment difficile [1]. Et Bogdan assurait que, malgré la paix qu'il reconnaissait avec le Khan, paix conclue d'après les conseils de Sélim, il continuait à être prêt à secourir les Polonais, au moins dans les contrées voisines [2].

Pour le moment, tenant compte des intérêts de ce Mircea, fils de Mihnea, il se considérait en guerre avec le nouveau prince valaque imposé par les Turcs, ce Băsărabă qui appartenait aussi à une branche de la dynastie valaque traditionnellement ennemie de celle dont il était issu lui, qui pouvait se considérer, du reste, comme héritier de Radu-le-Beau [3]. Le roi était très mécontent de n'avoir pas été aidé, lui qui n'avait jamais voulu faire une paix séparée avec les Tatars, et il envoyait des espions pour connaître les mouvements de son voisin [4]. On imputait à Bogdan, par l'ambassade de Krupski, répondant à celle de Lucas Dracea, que, «*s'il s'était jeté sur les Tatars à leur retraite de Pologne, peu de ces mécréants auraient pu se sauver*» [5]. Pourquoi, maintenant, empêche-t-il l'envoi d'espions polonais à Cetatea-Albă, pourquoi arrête-t-il, en chemin les marchands de Lwów et de Kameniec? Est-ce parce que, à cause des mauvais rapports avec le Moscovite, les Moldaves ne peuvent pas suivre la route de Lithuanie? On demande à Bogdan de cesser aussi ces actes d'inimitié à l'égard des Valaques, dont le nouveau prince annonçait que, s'il en était autrement,

---

royale en 1512 pour les moulins en face de Soroca; *ibid.*, pp. 699—700, n° CCCCLV (ambassade du postelnic Şarpe et de l'interprète Lucas).

[1] *Ibid.*, p. 56, n° LXII.

[2] *Ibid.*, p. 59, n° LXIV.

[3] *Ibid.*, p. 60, n° LXV: «et jam nunc bellum gerit adversus voievodam Montanie». Voy. aussi *ibid.*, p. 61, n° LXVI: «implicavit se bello adversus Voievodam Montanie».

[4] *Ibid.*, p. 62. Voy. aussi les numéros suivants.

[5] Si ipse opem, juxta obligationem suam, tulisset, saltem in fuga hostium, quod pauci evasissent; *ibid.*, p. 66. Et, si ad pugnam tempestive auxilia mittere non potuisset, saltem sparsim fugientem hostem oppressisset.

«*il saurait défendre sa vie et son pays* [1]». On admet pour lui, dans la diète de cette année de paix, 1512, la faculté de faire venir du plomb et de l'étain, mais pas aussi l'envoi d'ambassadeurs en Moscovie, à cause de la guerre du Grand Duc de ce pays avec la Lithuanie [2]. On recommande aussi de veiller sur les gestes de Bogdan [3].

A ce moment en Hongrie soufflait un vent de croisade. La nouvelle génération, conduite par le jeune roi couronné du vivant de son père Vladislav, ce Louis qui, avec ses grands rêves, terminera, vaincu par les Turcs, dans les marais de Mohács, désirait autre chose que le gouvernement mol, par des habiletés faciles, que le royaume avait continué à avoir pendant un quart de siècle. Sur la base du pacte de famille, on demandait la collaboration polonaise.

Mais la réponse de Sigismond fut démoralisante: il a affaire à beaucoup d'ennemis, des Tatars, des Moscovites, aujourd'hui, et, demain, probablement, les Teutons et les Moldaves. L'expédition générale, depuis tant de temps annoncée par le Pape, ne partira jamais; l'illusion d'avoir une nouvelle guerre civile chez les Turcs est vaine, car les vizirs sont capables d'arriver toujours à une décision définitive. C'est pour cela qu'il vaut mieux prolonger l'armistice et, comme mesures de prévoyance, fortifier les places de la frontière [4].

Le plus jeune des Jagellons devait s'avérer bon prophète et conseiller sage [5].

---

[1] *Ibid.*, pp. 66—67.

[2] *Ibid.*, p. 72, n° LXXV; pp. 76—77, n° LXXXI. Bogdan est invité à une alliance contre le Moscovite; numéro suivant. Voy. aussi *ibid.*, pp. 78, 80—81, n° LXXXVI.

[3] *Ibid.*, p. 82.

[4] *Ibid.*, pp. 72—73, n° LXXV. Des affaires de frontières suivent. Sigismond croyait que Sélim voulait venger sur Bogdan telle action contre les bandes turques vaincues au cours de la guerre contre son père Étienne; *ibid.*, p. 80, n°. LXXXV.

[5] *Ibid.*, pp. 72—73, n° LXXV. Bons rapports de Bogdan avec la Hongrie; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 219, n° CCCXVI; voy. aussi n° CCCXCV.

Bogdan se croyait désormais assuré. Sa politique, après ses premières erreurs, n'avait pas manqué de doigté. Il avait su conserver les rapports si utiles avec la Hongrie auxquels il n'avait pas touché; il avait ajourné la décision sur la Pocutie à une époque meilleure, en maintenant la même base de discussion: un simple procès de propriété; devant les Tatars, il avait su se présenter en armes et croyait avoir gagné l'amitié de Sélim, qui était à présent le maître de l'Empire ottoman [1].

Bien qu'il eût été le père de deux enfants: Étienne, dont la mère était une Stana, et Alexandre, fils d'une femme de Lăpuşna, Anastasie, Bogdan, qui avait enterré une femme légitime du même nom d'Anastasie dans la grande église de Dobrovăţ, terminée et ornée de belles fresques par lui-même [2] — il avait eu de cette femme, à ce qu'il paraît, deux enfants, Pierre et Élie [3] —, crut que le temps était

[1] La tentative de Julien Marinescu (ouvr. cité, p. 79 et suiv.) de sauver « le traité » de Bogdan avec Sélim, que donne le prétendu Nicolas Costin et une compilation du XVIII-e siècle (voy. Iorga, *Ist. lit. rom.*, I, pp. 115, 433, 454; C. Giurescu, *Capitulaţiunile Moldovei cu Poarta Otomană*; N. A. Constantinescu, *Începuturile şi stabilirea suzeranităţii turceşti în Moldova*, Bucarest, 1914; Georges Zagoriţ, dans les *Conv. Lit.*, 1914, pp. 710—728) est vaine. Il ne peut pas être question d'un *premier hommage*, et de ce seul fait tombe toute la construction qui a été créée, d'après une mention de Démétrius Cantemir, *Descriptio Moldaviae* et *Histoire de l'Empire Ottoman*, aussi la proclamation de 1711; Cantemir en avait besoin pour appuyer la façon dont il a rendu l'hommage aux Russes du Tzar (l'original... aurait été brûlé par le roi de Pologne, Jean Sobieski, en 1686). A la fin du XVIII-e siècle, pour mettre la Moldavie sur le même pied que la Valachie, à laquelle le patriotisme habile de Ienăchiţă Văcărescu avait fait don d'une prétendue convention tout aussi impossible comme fond politique et comme forme diplomatique, on a inventé ce pacte conclu avec la Moldavie. En 1899 nous admettions, dans *Chilia et Cetatea-Albă*, p. 181, note 10, seulement ceci: « *Les conditions accordées à la Moldavie sous Étienne-le-Grand, dans une forme presque pareille à celle donnée par Nicolas Costin* ». La somme du tribut est fixée par le roi Sigismond en 1514 à 8.000 ducats d'or; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 171.

[2] Iorga, *Studii şi doc.*, XVI, pp. 419—420 (cf. *Mem. Ac. Rom.*, XXVII, pp. 124—125). Évidemment Anastasie n'est pas la même que la mère d'Alexandre Lăpuşneanu, qui est cependant intitulée: « princesse » par son fils. Cette dernière a sa sépulture à Râşca; Iorga, *Inscripţii*, I, p. 54, n° 117.

[3] Julien Marinescu, ouvr. cité, pp. 79, 113—114 (mentionnés en 1515—1517).

venu de conclure un nouveau mariage. La princesse Marie aura insisté pour qu'il choisisse cette parente qui était la fille de Mihnea et de Voica [1]. Le jour de la Saint-Élie 1513 le mariage devait avoir lieu [2]. Le roi écrivait *qu'il aurait voulu assister personnellement à cette cérémonie* et il envoya des fourrures de zibeline et de martre, par ce Stanislas de Chodecz, que le prince, qui se rappelait certaines choses du passé, n'acceptait pas volontiers [3]. Pendant ce même mois, les Tatars attaquaient la partie russe de la Pologne du côté de Kiev [4].

Mais Sélim ne se montrait plus disposé à pratiquer sur le Danube la politique de paix qu'on attendait de lui: on était arrivé à connaître ses menaces contre tous les voisins de ces régions, le Moldave en tête [5]. Ce mariage, qui fut célébré en août, ne fut donc pas paisible.

L'invasion la plus dévastatrice des Tatars se produisit donc juste à la fin du mois. Le 22 août, trois bandes tatares entraient en Moldavie, suivant un ordre du nouveau Sultan, qui cherchait à se venger. La définition la plus sûre de la ligne qui fut suivie par les envahisseurs est celle de la chronique du pays, conservée dans une version polonaise: la Moldavie de l'Est fut pillée jusqu'à Jassy [6]. Le chroniqueur Macarius, qui orna plus tard de son style byzantinisé les informations données par une autre source, nous montre les pillards détruisant tout ce qu'ils avaient pu trouver « du Dniester jusqu'au Pruth » ou « de la forêt du Tigheciu jusqu'à

---

[1] Voy. aussi J. Bogdan, *Doc. și regeste*, pp. 143—144, n° CXLVII; p. 259, n° LIII (cf. Tocilescu, ouvr. cité, pp. 214—215, n° 225; pp. 216—217, n° 226).

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, p. 83, n° LXXXIX; pp. 87—88, n° XCIV. Et la même plainte éternelle sur les querelles de frontières. Voy. aussi *ibid.*, numéros suivants.

[3] *Ibid.*, pp. 87 et suiv., 92. On envoie à sa place Krupski, qui avait été employé dans beaucoup de missions; *ibid.*, p. 93. Voy. aussi le numéro suivant. Pour les objets ayant appartenu à sa belle-mère; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 225—226, n° CCCCVII. Mission d'Étienne Thelegdy en Moldavie (mai); *ibid.*, p. 227, n° CCCCX.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II⁵, p. 86.

[5] Voy. aussi *ibid.*, p. 91, n° XCIX.

[6] J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 179.

Hotin », ce qui paraît être une carte trop large de l'invasion [1]. La forme, plus abondante, qui est donnée par la compilation roumaine d'Ureche, ne paraît pas être une base aussi sûre [2], et, quant aux témoignages polonais compris dans les chroniques du royaume, il sont en même temps confus et terriblement exagérés [3]. Les rapports faits au roi, qui avait conclu sa paix avec le Khan, — c'était maintenant son tour ! — et l'employait même contre les Moscovites, de sorte qu'il n'avait pas fait un geste, ne contiennent qu'une simple mention [4].

Cette fois, l'invasion avait abouti; le prince, occupé par son mariage, n'avait été nullement prêt à l'affronter [5]. Sigismond avait cru ce que lui avaient raconté sur le compte de Bogdan ses nouveaux amis tatars, de sorte qu'il se borna à déplorer ce qui s'était passé, et ceci seulement parce que le prince de Moldavie était, lui aussi, chrétien [6]. Il trouvait même pour le refus opposé à l'ambassade de Chodecz la mauvaise plaisanterie que, si tout de même il était allé participer à la noce, « de la danse des jeunes filles il serait arrivé à celle des Tatars [7] ». Dans sa lettre à Bogdan, il expliquait qu'il avait dû agir ainsi à cause de la paix qu'il avait avec ces Tatars [8], ce qu'il n'aurait pas fait si le prince de Moldavie, « suivant les conseils de l'empereur des Turcs », n'avait pas refusé les propositions de collaboration militaire qui lui avaient été présentées [9]. Mais il croyait, lui aussi, que l'on pouvait s'attendre à une attaque turque, même à une expédition personnelle du Sultan, comme celle de 1476 par Mahommet II, et, dans ce cas, certainement tout le front chrétien devait se préparer à résister [10].

[1] *Ibid.*, p. 150.
[2] Voy. Iorga, *Ist. Armatei*, I.
[3] Wapowski.
[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], pp. 94—95, n° CIII.
[5] *Ibid.*, p. 106.
[6] *Ibid.*, pp. 95—96, n° CIV. Aussi le numéro suivant.
[7] *Ibid.*, p. 97, n° CVI.
[8] Tribut de 7.500 florins en or; *ibid.*, p. 105.
[9] *Ibid.*, p. 98. Explications aussi pour les conseillers de Pologne, dans les numéros suivants; *ibid.*, pp. 98—99.
[10] *Ibid.*, p. 108. Les Polonais essayèrent d'une réconciliation entre les

On s'attendait en Pologne, où on faisait un calcul erroné de la situation et des moyens de défense, à ce que Bogdan ait le même sort que le pauvre adolescent Vlad. C'est pour cela qu'on pressait, en 1514, par le même ambassadeur, Krupski, la paix avec les Turcs [1], en même temps qu'on négociait avec les Tatars pour la Moldavie, le Moldave lui-même offrant sa médiation avec les Moscovites [2].

Les exhortations du Pape Léon X, le fondateur splendide dans le style de la Renaissance, durent, dans de pareilles circonstances, être acceptées seulement par des sourires [3].

Moldaves et les Tatars. Pour le bruit que les Turcs pensaient à chasser Bogdan, *ibid.*, p. 140, n° CXXX; pp. 148—149, n° CXXXVII; p. 149 et suiv. On croyait que, dans ces circonstances, on pouvait ressusciter la question de la Pocutie, et le prince était invité à envoyer ses ambassadeurs à la diète de Piotrkow; *ibid.*, pp. 140—141, n° CXXXI.

[1] *Ibid.*, p. 141 et suiv. Des Turcs à côté des Tatars; *ibid.*, p. 156, n° CXLV.

[2] *Ibid.*, p. 146. Certains Polonais se vantaient de pouvoir amener les Tatars contre la Moldavie; *ibid.*, pp. 157—158, n° CXLV.

[3] *Ibid.*, p. 109 et suiv.

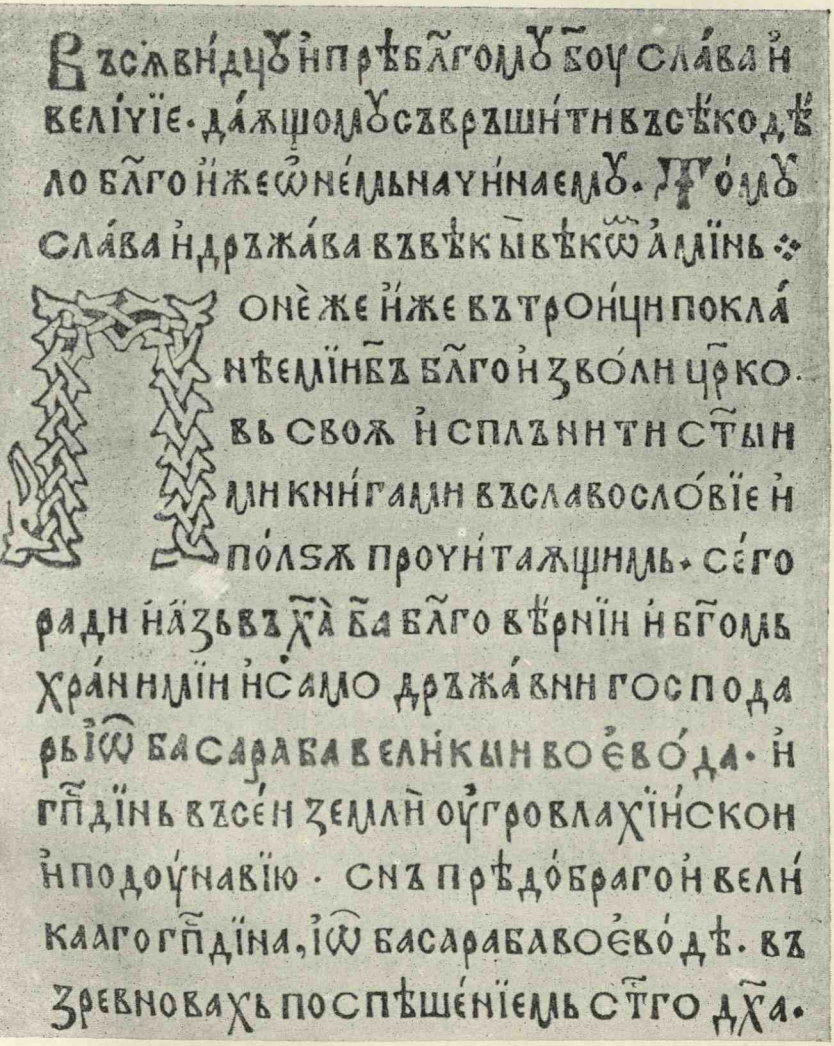


Fig. 40. — Épilogue de l'Évangéliaire imprimé en Valachie (1512).

CHAPITRE II

L'HÉGÉMONIE CULTURELLE DE BĂSĂRABĂ-NEAGOE

Alors que jamais entre Bogdan et les Polonais il n'y eut des liens empreints de sincérité et de bonne foi, les relations de Sigismond avec Băsărabă le Valaque étaient excellentes [1]. Celui-ci, invoquant les rapports des gens de Sibiiu avec ses oncles Barbu et Pârvu, avait cherché à obtenir la paix avec ceux-ci aussi, dès 1512. Bien que la Transylvanie eût abrité ce Mircea qu'on appelait maintenant Miloș, bien qu'une invasion [2] eût été tentée par celui que le nouveau prince menaçait de faire empaler, ce Băsărabă, que nous voyons seulement tel qu'il est représenté sur les murs de son admirable fondation d'Argeș (Église Épiscopale) et tel qu'il ressort des conseils, qu'on ne peut pas lui refuser avec raison, parce qu'on les trouve à la fin de ce XVI-e siècle dans la bibliothèque du prince de Moldavie exilé, Pierre le Boiteux [3] et enfin parce qu'un prince seul, et un prince de cette époque, pouvait donner les chapitres sur les rapports avec les Turcs comme dans les conseils de Neagoe à son fils Théodose [4], les relations avec les gens de Brașov en étaient arrivées à être tout aussi bonnes [5]. Băsărabă prêtait serment au nouveau roi Louis, dans les formes

---

[1] *Ibid.*, p. 79, n° LXXXIII; p. 103, n° CXII; p. 147, n° CXXXVIII; p. 153.

[2] Voy. plus haut.

[3] Iorga, Hurmuzaki, XI, «*Maniera wie man mit grossen Pontentaten tractiern soll*». *Probablement, comme les autres ouvrages, la forme roumaine.*

[4] Voy. Iorga, *Ist. literaturii rom.*, 2-e éd., I, p. 147 et suiv.

[5] J. Bogdan, *Doc. și regeste*, pp. 149—151, n° CLII (forme slavonne dans Tocilescu, ouvr. cité).

habituelles sous ses prédécesseurs, avec la même obligation de ne pas permettre aux « Infidèles » d'entrer en Transylvanie [1].

Donc, ni de Hongrie, ni de Pologne, on ne pouvait encourager, ainsi que l'avaient fait jadis les Polonais, des tendances hostiles de la part de Neagoe-Băsărabă contre le Moldave, avec lequel peu auparavant il s'était trouvé dans une guerre qui ne paraît pas avoir été terminée par un traité. Si donc une attaque valaque se déclancha sur la Moldavie, avec une véritable armée, capable de pénétrer loin dans un pays surpris, ceci est dû seulement au nouveau mariage de Bogdan et à ses liens avec Mircea-Miloș, lequel, comme on l'a vu, ne voulait pas se calmer.

Ce « Trifăilă » qu'amenaient les Valaques dans une tentative vaine de l'installer, semble avoir été le même prétendant Romain que nous avons trouvé pendant le règne de Radu. On put arriver jusqu'« aux ponts, sous la ville de Vasluiu » (de ces ponts venait le nom du combat du Haut Pont (Podul Înalt) pour la grande bataille de 1475) mais l'armée moldave, ou plutôt ce qu'on avait pu rassembler à la hâte, repoussa facilement cette attaque, et Trifăilă, pris, fut exécuté le 27 février 1514 [2].

Mais à ce moment même, en Hongrie et dans les pays voisins, ce qui devait préoccuper le plus était la grande révolte des paysans du Szekler Dózsa.

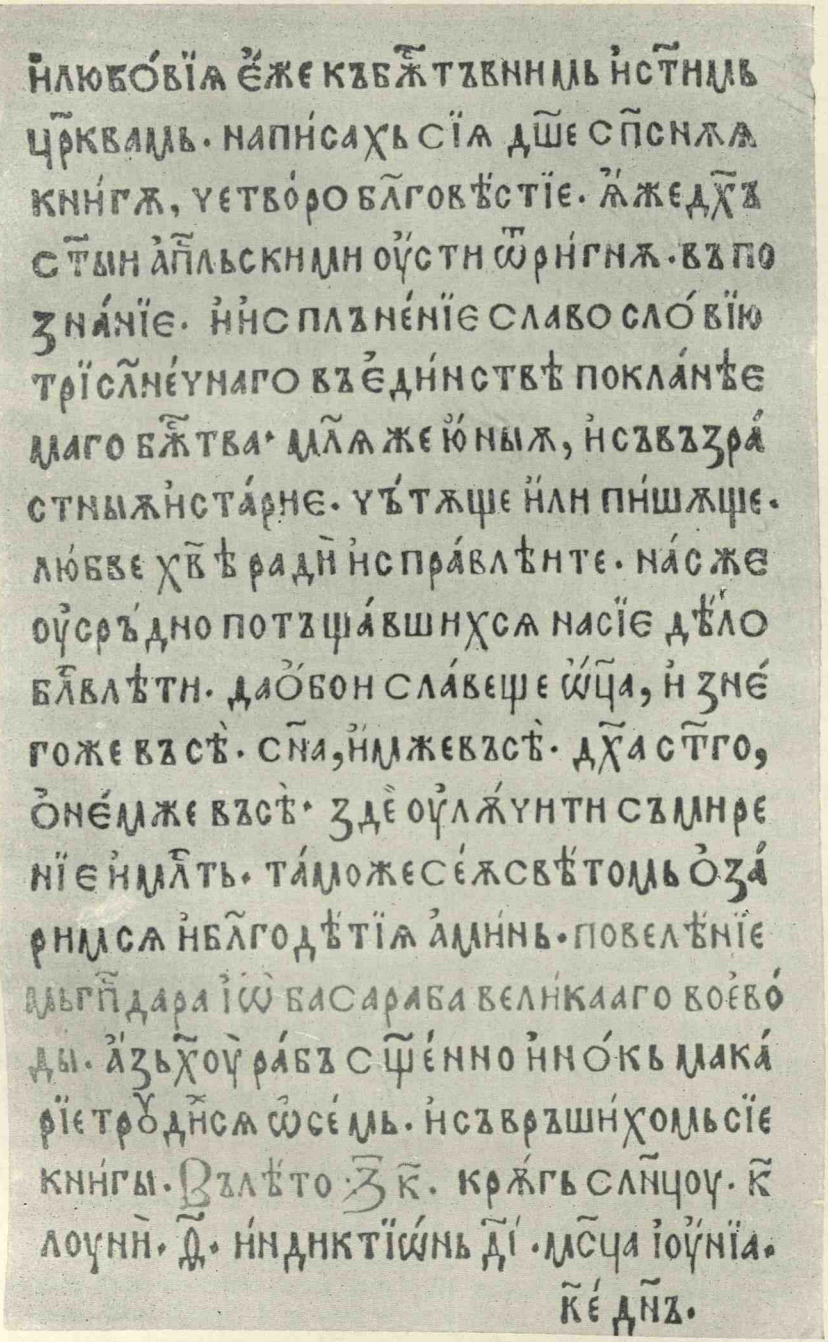
Depuis longtemps, on parlait de mouvements parmi ces Szekler, les officiers royaux préférant ne pas insister trop là-dessus [3]. Ce qui contribua à faire lever ces masses assauvagies, dans lesquelles on rencontrait les représentants de toutes les nations et de toutes les langues [4], se trouvant dans

[1] J. Bogdan, *Doc. și regeste*, pp. 151—152, n° CLIII. Le traité est confirmé par Barbu, Calotă, Harvat et le Vestiaire Demètre. Pour la crainte d'une invasion turque en Transylvanie en 1512—1513; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 222 et suiv. Elle aurait eu comme but Severin et Orșova; *ibid.*, pp. 223—224, n^os^ CCCCIV—CCCCV.

[2] La vieille chronique perdue, chez Macarius, dans J. Bogdan, *Cron. Mold.*, pp. 150—151 = *Chron. inedite*, p. 128; Ureche.

[3] Voy. Iorga *Doc. Trans.*, I.

[4] Voy. Sever Secula, *Românii în revoluțiunea lui Gheorghe Doja.*



и любо́вїѧ е҆́же къ бж҃тъ внимь и҆ ст҃имь
цр҃квамь. напи́сахь сїѧ дш҃е сп҃снѧѧ
кни́гѫ, четво́ро бл҃говѣ́стїе. ѧ҆́же дх҃ъ
ст҃ыи а҆п҃льскими оу҆сти ѿ ри́гнѫ. въ по
зна́нїе. и҆ и҆сплъне́нїе славо сло́вїю
трїсл҃не́чнаго въ е҆ди́нствѣ покла́нѣе
маго бж҃тва. мл҃ѧ же ю҆ныѫ, и҆ съ възра́
стныѫ и҆ ста́рие. чъ́тѫще и҆ли пи́шѫще.
лю́бве хв҃ѣ ради и҆ спра́влѣите. на́сже
оу҆сръ́дно потъща́вшихсѧ на сїе дѣ́ло
бл҃влѣти. да о҆́бои сла́веще ѡ҆́ц҃а, и҆ зне́
гоже въ сѣ̀. сн҃а, и҆ мже въ сѣ̀. дх҃а ст҃го,
о҆не́мже въ сѣ̀. здѐ оу҆лѫ́чити съ мире
нїе и҆ мл҃ть. та́може се́ѫ свѣ́томь о҆за́
римсѧ и҆ бл҃годѣ́тїѧ а҆ми́нь. повелѣ́нїе
мьгп҃дара і҆ѡ̀ басараба вели́каaго воево́
ды. а҆зь хоу̀ ра́бъ сщ҃е́нно и҆ но́кь мака́
рїе тро́ди́хсѧ ѡ҆се́мь. и҆ съвръши́хомь сїе
кни́гы. Въ лѣ́то ҂з҃к҃. крѫ́гь сл҃нцоу. к҃
лоуни̑. ѳ҃. и҆ндиктїѡ́нь д҃і. мс҃ца і҆оу́нїа.
к҃е́ дн҃ъ.

Fig. 41. — Épilogue de l'Évangéliaire imprimé en Valachie (1512).

la même situation sociale et matérielle malheureuse, ce fut sans doute l'oppression, sans aucune responsabilité, de la part d'une noblesse qui, sous un roi comme Vladislav, avait fait, d'entente avec les Saxons, ce qu'elle avait voulu avec ses sujets sans doute, mais aussi avec ses voisins, employant l'appui de l'État *pour détruire jusqu'à la dernière trace d'une paysannerie libre*.

Parmi les villageois qui devaient être transformés tous en serfs il y avait cependant un grand nombre qui, jusqu'à la veille, avaient joui de privilèges importants. Nous avons vu, chez les Roumains, le rôle des Maramorésiens, des Banatiens, dont on parle moins depuis quelque temps, — mais un Georges Marga et encore un Roumain sont Bans à Severin [1], — celui des habitants de la région Sud-Ouest de la Transylvanie, où était arrivé à régner en maître, au berceau même des Corvins roumains, le marquis de Brandebourg, Georges, qui possédait aussi les localités de Jidova et de Lugoj, dans le Banat et envoyait son représentant, un Hongrois, à Haţeg et dans les districts du côté d'Huniedoara, avec cette forteresse du roi Mathias lui-même [2].

Dans le pays de Făgăraş vivaient encore des boïars énergiques que nous avons vus en rapports étroits avec Mihnea, lorsqu'il demandait qu'on lui rende ses terres d'au-delà des montagnes. Alors qu'un Paul Thomory, un Hongrois, commandait dans la forteresse, ayant aussi la possession de Muncaciu [3], Mailat, du village de Comana, qui avait passé au catholicisme, était entouré d'enfants portant des noms traditionnels roumains, comme Romcea (diminutif de Romain), Negoiţă, Zăhar, Démètre [4]. A Viştea et à Arpaş, il y avait les fils de Comşa, de Stoica, de Şandru [5].

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 237, n° CLXXXVI.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 2, n° III; pp. 8—9, n° IX; pp. 136—137, n° CXXVII; pp. 233—234, n° CLXXXIV. Puis à Huniedoara, Haţeg, Mănăştur et Marginea était propriétaire Béatrice, veuve de Jean Corvin, qui déléguait pour l'administration de ses biens le Roumain Pierre More; *ibid.*, p. 277.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 228, n° CCCCXIII.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], pp. 4—5, n° VI. Une fille, Marthe.

[5] *Ibid.*, pp. 9—10, n° X.

Mais un autre motif déclancha la révolte sauvage de 1514. Comme Louis II avait annoncé une croisade [1], les paysans se rassemblèrent en foule sous les drapeaux de la guerre sainte, de même que les pauvres de toute l'Europe sous les drapeaux de Jean Hunyadi à Belgrade, en 1456. Puis, se trouvant ensemble, ils pensèrent qu'ils étaient capables, non seulement de relever la croix du Christ, mais aussi de secouer un joug qui leur pesait tant.

Les mesures les plus sévères furent prises par Vladislav lui-même, qui vivait encore, contre ces rebelles. On demanda le concours des cités, qui devaient donner les machines de guerre; leurs milices aideraient à sauver les habitations de la noblesse qui n'avaient pas encore été arrosées du sang et brûlées. Le Pape fut appelé à donner son concours moral contre ceux qui, par l'anarchie qu'ils avaient provoquée, ouvraient la porte aux Turcs. Des lettres de Léon X allèrent jusqu'en Pologne, demandant la pacification avec le Moscovite [2]. En Transylvanie, des ordres furent donnés aux Saxons pour détruire ces bandes [3].

On voit en même temps les paysans roumains de Rodna butinant sur les terres du descendant du vieux Dragoş, Jean Dragffy [4]. Pour leurs voisins de Hongrie, on avait décidé qu'ils perdraient tous leur liberté, et pour toujours [5]; on détruisit donc chez les Roumains aussi l'ancienne institution des voévodes, chez les Serbes colonisés, celle plus récente des « bechlis » au nom turc [6]; on alla jusqu'à prendre des mesures contre les pâtres en général.

En 1516, Zápolya, qui allait vers Lipova, pouvait s'occuper d'un prétendu plan turc d'attaquer Haţeg [7].

---

[1] Exhortations du Pape, qui promet à Vladislas 20.000 ducats; *ibid.*, pp. 189—190, n° CLXVI; pp. 215—218, n^os CLXX—CLXXI (aussi à Étienne Báthory, à Timişoara). Cf. aussi *ibid.*, p. 241, n° CLXXIX.

[2] *Ibid.*, p. 161 et suiv.

[3] *Ibid.*, pp. 188—189, n° CLXV.

[4] *Ibid.*, p. 233, n° CLXXXIII.

[5] *Ibid.*, p. 191 et suiv.

[6] *Ibid.* p. 205.

[7] *Ibid.*, p. 229, n° CCCCXV. Il était à Sas-Sebeş, en juin; numéro suivant.



Fig. 42. — Église Épiscopale d'Argeș.

On avait convoqué une assemblée des contingents transylvains à Mediaş, pour le 18 juin. Mais les «croisés», avec la multitude qui les suivait, après la prise de Lipova [1], se dirigèrent vers la rivière du Murăş, arrivant jusqu'à Baia-de-Criş [2] et à Abrud, districts d'ancienne habitation roumaine, solide, en rapport avec le travail des mines, et on peut s'imaginer aisément que les habitants de ces contrées ne restèrent pas indifférents à ce mouvement. Une nouvelle assemblée fut décidée à Aiud, à laquelle devaient venir aussi, de la masse des serfs, un sur dix. Le 26 mai, Jean Zápolya était à Deva et il prenait des mesures contre toute agitation possible [3]. Bientôt ce Voévode, qui se trouvait le 3 juin à Caransebeş, entreprenait un voyage mystérieux «en Bulgarie» [4].

À Cluj, les bandes des révoltés, parmi lesquels il est impossible que les Roumains eussent manqué, demandaient qu'on leur ouvre les portes, et le capitaine et sa suite, qu'on avait acceptés par nécessité, se jetèrent sur les maisons de la noblesse [5]; plus tard, pris et livrés à Zápolya, ils furent punis de mort.

Mais bientôt on pouvait mettre sur le front de l'énigmatique Szekler aux aspirations royales la couronne de fer chauffée à blanc. La révolution des paysans était finie.

Mais, à cette époque où, par-dessus les cris des victimes et les hurlements des bourreaux que venait d'atteindre la punition, on entendait de temps en temps l'appel à la croisade du Saint-Père, — auquel était dédié par Sigismond, qui avait forgé tout un large plan de travail, un véritable ouvrage sur le caractère, les moyens et les défauts de l'Empire Ottoman, se réservant un grand rôle dans les hostilités qui devaient s'ouvrir —, Bogdan le Moldave, qui guettait sur la rive du

[1] Pour les Roumains de là et de Şoimuş, qui dépouillaient des Saxons, Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 233, n° CCCCXXV.

[2] *Ibid.*, pp. 233—234, n° CCCCXXVI.

[3] *Ibid.*, p. 228, n° CCCCXII; pp. 227—228, n° CCCCXI.

[4] Pour ceux de là; *ibid.*, pp. 233—234, n° CCCCXXVI.

[5] *Ibid.*, pp. 235—237, n° CLXXXV. Voy. aussi *ibid.*, pp. 244—245, n° CXCII.

Pruth, dans le voisinage de la forêt de Tigheciu, à Huși, à l'époque où, au printemps, partaient toujours les Tatars, s'ils ne préféraient pas tenter une surprise par-dessus les rivières glacées, mourait encore jeune, dans des circonstances qui sont restées inconnues, le 17 avril 1517 [1]. Son successeur était un enfant qui aurait eu onze ans, d'après l'information, certaine, du capitaine de Kameniec, mais seulement neuf, d'après le chroniqueur slavon de la Moldavie, Macarius [2].

Un nouveau règne s'ouvrait, en dépit du roi voisin, qui aurait préféré voir installer le prétendant Pierre qu'il abritait à Marienbourg [3].

Dans les derniers documents délivrés par le fils légitime d'Étienne-le-Grand, auprès duquel fut déposé son corps, à Putna, on rencontre, à côté de Luca Arbure, un boïar âgé et influent, auquel est faite une donation le même jour, 17 janvier 1517, et du vestiaire Totrușan, beaucoup de jeunes boïars: le vornic Pierre, Șandru, Negrilă, Côme Șarpe, Hrincovici, le burgrave de Hotin, Talabă, ceux de Neamț: Costea Cârjă et Condre, ceux de Roman: Petrică et Toader, le spătar Hrană, le vestiaire Jérémie, un échanson Săcuianu, un stolnic Stârcea, un comis Thomas Cățeleanu [4]. Ceux-ci, des hommes en grande partie de peu d'expérience, avaient maintenant la mission de conduire l'enfant d'Étienne, qui garda près de lui, pendant quelque temps, son frère Pierre.

Une politique plus hardie, ainsi que l'avait eue plusieurs fois Bogdan, était impossible dans ces circonstances. Arbure

---

[1] Voy. les chroniques du pays citées plus haut. Les lettres royales aux Transylvains, aussi pour des objets appartenant à la princesse Voica, pour des armes; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 230—233. La lettre adressée à son successeur, Étienne (pp. 258—259, n° CCII) doit avoir été destinée à Bogdan.

[2] Cf. *Acta Tomiciana*, IV, p. 60 (aussi dans N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, p. 151, et J. Bogdan, *Cron. Mold.*). La proposition de Kozak d'admettre le sacre d'Étienne comme associé au trône avant cette date (ouvr. cité, p. 93, note 1) n'est pas admissible.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, p. 186, n° CLXII; pp. 247—248, n° CXCIV—CXCV; pp. 248—249, n° CXCVI; pp. 257—258, n° CCI. Cf. Coriolan, *Petru Pribeagul.*

[4] Julien Marinescu, ouvr. cité, p. 115.



Fig. 43. Pierre tombale de Bogdan, fils d'Étienne-le-Grand. Église conventuelle de Putna.

prit bientôt la conduite de l'État. Mais des querelles éclateront entre ces chefs de la Moldavie: Côme Şarpe passera en Pologne, et la tête même d'Arbure tombera par suite d'une intrigue, en même temps que celle de ses fils [1].

L'influence passera donc à la Principauté valaque. Là Băsărabă-Neagoe aura été aidé, d'après la tradition, héréditaire, des rapports avec les Serbes, chez lesquels les boïars de Craiova avaient tant d'affaires et d'intérêts, par sa femme, trouvée par les mêmes oncles, sans doute, dans les mêmes régions d'au-delà du Danube, cette princesse Militza, qui est connue habituellement sous le nom de « Despina » [2]. De concert avec elle, il commencera, employant des joailliers de Sibiiu, comme Célestin et Jean, puis Louis Rohrer [3], le travail pour sa fondation, si chérie, d'Argeş [4]: lorsque le travail lui déplaisait et qu'il le trouvait fait « à la tzigane » (en latin: « ad modum Ciganorum »), cet homme qui s'entendait en fait d'art protestait: « Nous avons, nous, assez d'artisans qui pourraient faire mieux que lui » [5]. Il avait besoin — et des lettres de recommandation ont été conservées — de formes pour fondre des objets en métal, d'artistes pour faire des colliers de perles, de fabricants de montres [6]. En 1519, il demandait qu'on lui envoie à nouveau les maîtres sculpteurs de Sibiiu pour sa principale bâtisse qui devait lui conserver la gloire la plus pure: on leur doit le travail de sculpture des tombeaux princiers [7]. Un « Vitus effigiator » est mentionné dans les comptes de Sibiiu comme ayant été expédié en Valachie [8], et celui-ci, qui ne

[1] Ureche.

[2] Voy. aussi J. C. Filitti, dans les *Arch. Olteniei, loc. cit.*

[3] Cf. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 249, n° CCCCL; Iorga, *Studii şi doc.*, III, p. LXXV, n° VIII.

[4] Les rapports avec Célestin, Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 236, n° CCCCXXXI.

[5] *Ibid.*, pp. 237—238, n° CCCCXXXIII.

[6] J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, p. 153, n° CLIV; pp. 156—157, n° CLVII; p. 264, n° LXVIII—LXXI; p. 265, n° LXXVI (les originaux slavons, dans Tocilescu, ouvr. cité).

[7] Iorga, *Doc. Trans.*, I, n° CCCCXXXVII.

[8] Voy. dans les comptes de Braşov, en 1513: « Item Todt Istwan vehenti

peut pas être confondu avec le fils anonyme de Veit Stoss, le célèbre sculpteur en bronze, doit être aussi le peintre expert en fait de peinture byzantine. Après la construction de l'édifice aux puissantes colonnes de pierre dans le pronaos, aux étroites fenêtres obliques dans les tourelles, aux moulures et aux plaques sculptées, de forme arménienne, sur des lignes rehaussées par égard aux mesures habituelles en Serbie, il représenta, à côté des saints auxquels on adressait ordinairement les prières, les fondateurs eux-mêmes, dans des vêtements impériaux, les hautes couronnes sur la tête, rassemblant dans les plis de leurs longs habits leurs enfants, parmi lesquels les fils, Jean et Pierre, ne vécurent pas, alors que tout autour s'étendait la brillante fresque des anciens princes, de Mircea, à vêtements de chevalier occidental, jusqu'au gendre de Băsărabă, Radu, à la massive face carrée et aux longues moustaches lourdes, pesantes. Ce peintre aura travaillé aussi pour orner de peintures l'église de Dealu, peintures dont le biographe de l'ancien patriarche Niphon, que Băsărabă avait honoré spécialement, faisant venir les reliques de celui qui était parti en jetant l'anathème, à cause du mariage non canonique de la sœur de Radu avec le boïar Bogdan, un divorcé, affirme qu'elle étaent dûes à ce pieux successeur [1]. Les rapports d'un prince ayant des dispositions si nobles allaient jusqu'à Venise, et, l'année même de sa mort, nous voyons un Coman, un vestiaire Oprea, qui en revenaient [2].

Enfin, le jour de la grande solennité arriva. Le 26 avril 1520, de Târgoviște, le fondateur après tant de fatigues et de dépenses, entrées aussitôt dans une légende poétique, celle de « maître Manole », au nom byzantin, légende pareille à celle du pont d'Arta, où aussi il aurait fallu enclôre dans les murs une vie chérie, comme celle de la femme de l'architecte d'Argeș, invite les Brassoviens pour cette grande fête, qui devait dépasser pour lui toutes les autres.

Vitum sculptorem et pictorem effigiare ecclesiam in Argis». Donc on travaillait aussi après la mort de Băsărabă. Un argentier, Antoine, pendant cette même année.

[1] Éd. Erbiceanu-Naniescu, p. 58, ou Hasdeu, *Arch. Ist.*, I², p. 140.

[2] Comptes de Sibiiu, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 844.

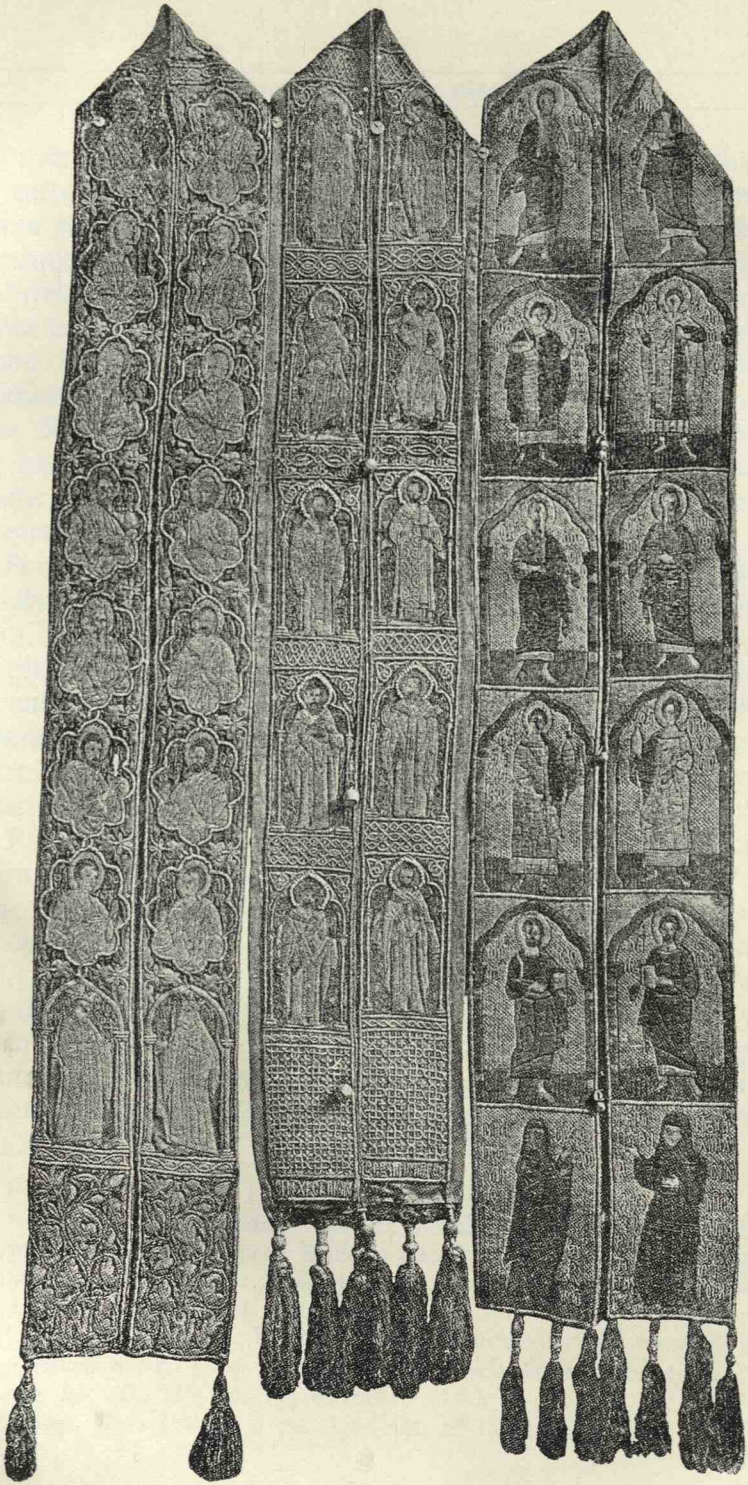
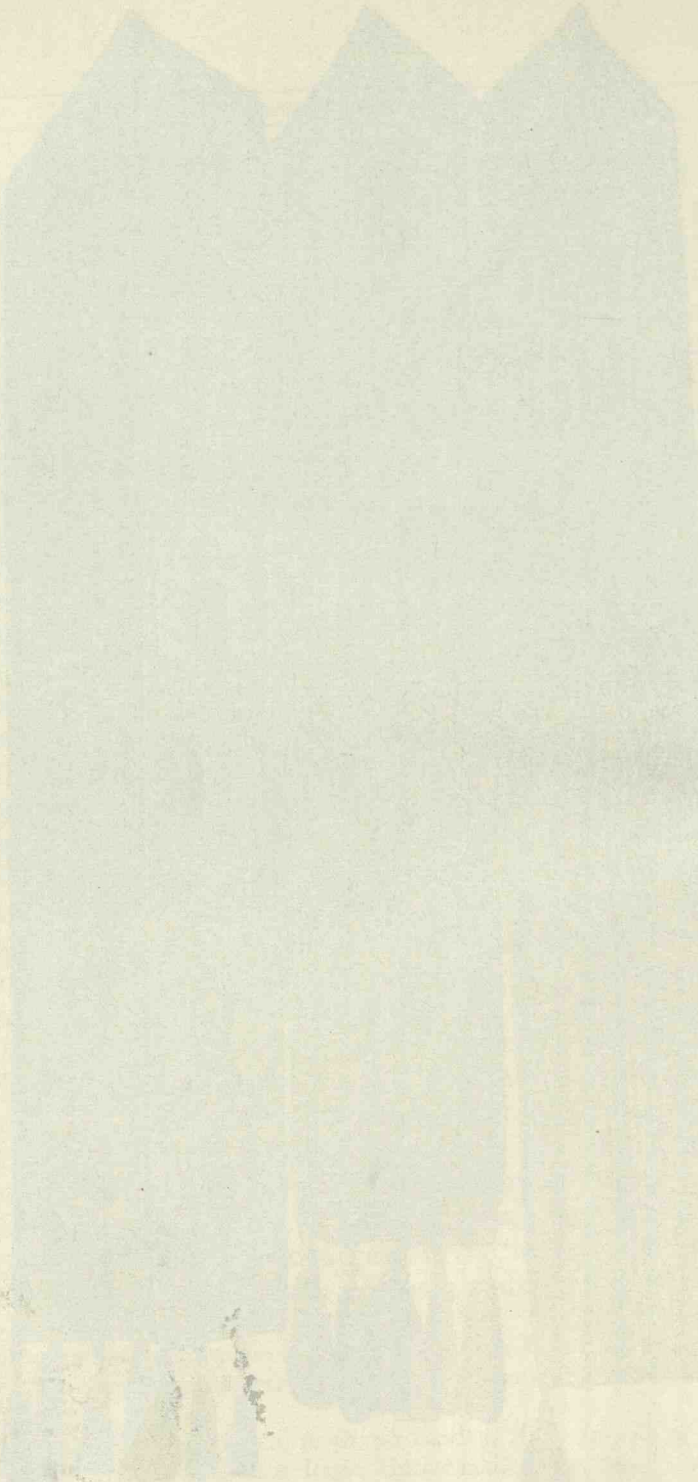


Fig. 44. Fig. 45. Fig. 46.
Épitrachiles de la fin du XV-e et du commencement du XVI-e siècle.



En même temps qu'il annonçait la consécration prochaine de cette église de l'Ascension, solennité à laquelle participera «tout le pays», ayant comme hôtes le patriarche œcuménique Théolepte lui-même, ainsi que le «prote» d'Athos, Gabriel, ajoutant que les guerriers seront passés en revue (cette consécration eut lieu le 17 août), il rappelait *qu'il était rentré, au point de vue politique, complètement dans le milieu chrétien*, car il a prêté serment au roi Louis, et, comme le nouveau Sultan, le jeune Soliman, se prépare lui-même pour une campagne, il est prêt à accourir au secours du royaume voisin, «avec ses cavaliers et ses gens de pied, au nombre de quarante mille» [1].

Pour la première fois fut fixée sous son règne, avec l'aide de Zápolya que, dès lors, au mois de juillet 1520, il intitule *craiu*, «roi», (ou bien il y a un changement fait dans la copie, ce qui est plus probable), la frontière de la Valachie et de la Transylvanie dans les régions de Haţeg. Pour remplir cette mission apparaissent des nobles Roumains que nous arrivons à connaître ainsi: Cândreş János et Cândea Laslău de Rechitova, Sărăcin Ferenţ de Mujna, Nalaţi Pierre de Tuştea, Nicolas de Râul-lui-Bărbat, Jacques de Măţeşti, Stanciu de Săcel [2], devant lesquels se présentent de la part du prince de Valachie: le Ban Stanciul, le spathaire Neagoe et son frère Radu, le postelnic Stanciu de Crasna, le logothète Radu de Bărăşti et le postelnic Albu, de Baia le logothète Socol, de Polovragi le postelnic Bran [3]. Dès le mois d'octobre 1519, Băsărabă avait pu annoncer que Miloş-Mircea, «ayant commis quelque chose contre l'empereur», avait été tué à Constantinople [4]. Quelques semaines auparavant, Barnabas

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 243, n° CCCCXLIII.

[2] Zápolya lui-même cite sur une délimitation de propriété dans le village de Şerel, de la même région, Radu de Râul-lui-Bărbat, Stanciu de Măţeşti, Denis de Peşteana, Pierre de Râul-Alb et Vlad de Râuşor; N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, pp. 268—269, n° CCVII.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 244—247, n° CCCCXLV; en roumain, dans Iorga, *Studii şi doc.*, V, pp. 473 et suiv., 706 et suiv. D'autres formes, N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, pp. 334 et suiv.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 240—241, n° CCCCXXXVIII.

Bélay pouvait annoncer qu'un armistice avait été conclu avec le Sultan [1]. Le calme s'était donc rétabli de cette façon à l'intérieur et aux frontières.

Il n'en était pas de même de cette Moldavie pour laquelle la Valachie faisait travailler les beaux livres d'église en slavon. Dès le commencement, les boïars tuteurs avertissaient les Polonais qu'ils étaient prêts à signer un nouveau traité avec le roi au nom de l'enfant princier, et cette offre fut acceptée avec plaisir par Sigismond, qui n'oublia pas d'ajouter qu'il espérait trouver une foi plus sincère que celle du prince qui avait terminé ses jours [2]. Le document lui-même commence par une offense: il est question, sans doute, en ce qui concerne le petit Étienne, d'« un ami sincèrement aimé », mais la conclusion de ce traité, — car c'en était un, — est motivée par le fait que « même le plus puissant seigneur devait considérer comme utiles la concorde et la bonne entente avec d'autres princes, ses voisins [3] », surtout parce que le danger turc menace également tout le monde. On prévoit une bonne amitié, un secours réciproque, l'abri pour Étienne et Pierre, pour leur mère et leur autre famille, l'appui pour regagner le trône perdu, la disparition des refugiés ayant des prétentions princières. Enfin, l'éventualité de la croisade des Jagellons, et dans ce cas Louis ira en Valachie et lui, Sigismond, « dans le pays de l'empereur des Turcs », et pour cela le Danube sera passé du côté « où il nous semblera le mieux et le plus utile » [4]; naturellement, le prince de Moldavie devra y participer personnellement ou par son frère Pierre. On admet même qu'Étienne pourrait être forcé d'aller lui-même contre le royaume, et ceci ne serait pas considéré comme une violation du traité [5]. *On voit combien Arbure avait réussi à faire*

[1] *Ibid.*, p. 239, n° CCCCXXXV. Le traité dans N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], pp. 303—307, n° CCXXIII.

[2] *Ibid.*, II[2], pp. 260—261, n° CCIII.

[3] Cuilibet, etiam potentissimo domino, expedire multum concordiam et foedus mutuum cum aliis vicinis dominis.

[4] Qua nobis melius et utilius videbatur.

[5] *Ibid.*, pp. 261—265, n° CCIV; pp. 287—291, n° CCXV.



Fig. 47. — Église d'Arbure.

accepter la forme même qu'avait imposée, dans des circonstances bien différentes, après une grande victoire et sous la pression d'une lourde menace, Étienne-le-Grand. Deux ans après, une convention s'ajoutait pour les relations de frontières, Étienne étant représenté par les boïars Hrincovici et Tălabă, Johannès le șătrar, Cârjă et Petrică [1].

L'orientation était excellente: seulement des circonstances extérieures en rendirent vains tous les résultats.

[1] *Ibid.*, pp. 700—703, nº CCCCLVI. A peine en 1522 un privilège pour les gens de Lwów; *ibid.*, pp. 706—707, nº CCCCLVII.

CHAPITRE III

LES HUIT ANNÉES D'ANARCHIE

Louis de Hongrie rêvait de croisade [1], à une époque où le Pape renouvelait les évêchés de Milcov et de Severin et tâchait d'amener vers le premier les catholiques de Baia, de Vrancea, de Chilia et de Cetatea-Albă (?), un synode ayant été convoqué à Trotuș [2] par l'évêque Michel, non résidant, et un aventurier Antoine « Paicala » donnait l'espoir de convertir les princes roumains, auxquels était adressée une lettre pontificale [3], des mesures étant prises pour aider par les armes la Moldavie [4].

Tout cela appartenait cependant aux illusions des idéologues de la Renaissance, qui réunissaient au culte du classicisme un élan confiant, provoqué par les agitations religieuses de la Réforme, pour la fortification et le renouvellement du catholicisme attaqué. Bien que le prudent Sigismond, qui savait conserver son royaume, alors que son neveu de Bude était sur le point de perdre le sien, envoyait à Rome, au sujet de la croisade sans cesse ajournée, l'évêque de Plock [5], il laissa seul devant les Tatars les tuteurs d'Étienne-le-Jeune, de même qu'il avait laissé Bogdan lui-même, et ceci sans que de la part de celui qui était ainsi abandonné, on eût pu parler d'une paix troublée.

---

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 293.

[2] *Ibid.*, pp. 226 et suiv., 239, 301—303, n° CCXXII; p. 351, n° CCXLIX.

[3] *Ibid.*, pp. 308—309, n° CCXXV. Des Italiens en Moldavie; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. CCCCXLVII.

[4] N. Densusianu, *l. c.*, II[2], pp. 320—321, n° CCXXXIII. Un Philippe More en Moldavie; p. 248; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 244, n° CCCCXLIV.

[5] Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 279 et suiv.

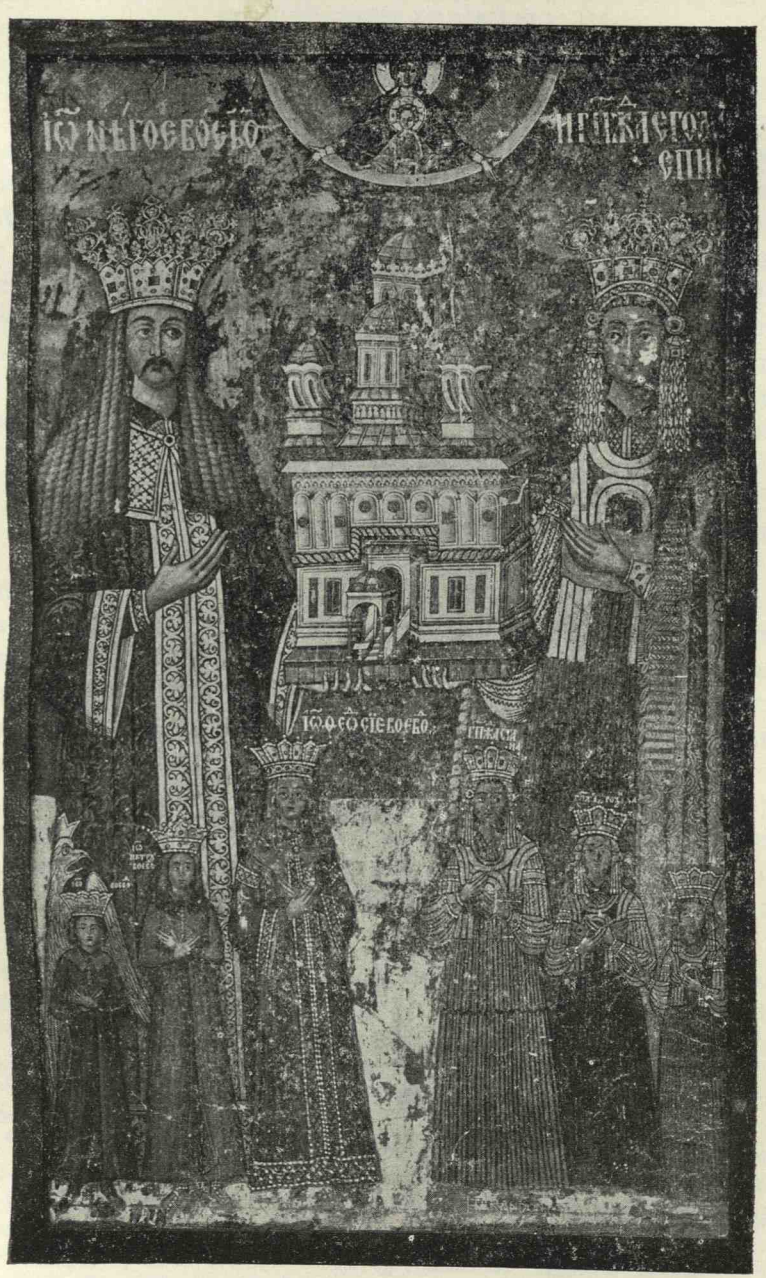


Fig. 48. — Neagoe-Băsărabă, la princesse Despina et leurs enfants.
Fresque de l'Église Épiscopale d'Argeş.

Le 14 ou 18 août 1518, le Sultan Alp entrait en Moldavie par le Dniester, passait le Pruth à Gura Sărăţii, près d'une bourgade incendiée jadis par les Tatars. Il rencontra en chemin le dignitaire créé pour une pareille défense, le staroste ou vornic du pays inférieur, Carabăţ. Au retour des pillards, il les attaqua, et la chronique, conservée dans une forme polonaise [1], plus digne de confiance que les exagérations coutumières de Wapowski, parle de 3.000 cavaliers polonais qui auraient participé à cette victoire, qui se termina par la poursuite du Sultan [2]. Les boïars avaient voulu que le prince enfant lui-même voie de ses propres yeux la façon dont on punissait les ennemis de son pays.

Bien avant l'âge, Băsărabă le Valaque avait fini ses jours en septembre 1521 [3]: il laissait à son pays le plus beau et le plus précieux monument d'art qu'on eût élevé jusque-là [4], des rapports avec Venise, où il avait envoyé le Ragusain Jérôme Matievich [5], une imprimerie, fondée depuis longtemps par le moine serbe Macarius, devenu ensuite métropolite, imprimerie qui servait aussi la Moldavie, la Transylvanie et sans doute la péninsule des Balcans [6].

Il laissait en même temps une grande réputation dans tout cet Orient où sa piété avait répandu des dons précieux: au couvent de Coutloumouz, qui conservait le souvenir de l'ancien métropolite de Valachie, Chariton, élevant l'église de

---

[1] Chronique moldo-polonaise, dans J. Bogdan, *Cron. Mold.*, et dans *Cron. inedite*, pp. 128—129.

[2] Pp. 157—158. Une note aussi dans Gelcich-Thallóczy, ouvr. cité, p. 682: « 25.000 Tatars » massacrés en grande partie (!).

[3] Son médecin, Jérémie, est cité dans les comptes de Sibiiu; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 380.

[4] Le petit couvent d'Ostrov fut ajouté, sous le monastère de Cozia, puis une protection accordée au monastère de femmes de Corbii-de-Piatră, où il y avait comme supérieure Madeleine, la femme du comis Hamza; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I[1], p. 142.

[5] Schafarik, *Acta archivii veneti spectantia ad historiam Serborum*, II, Belgrade, 1863; Hasdeu, *Arch. Ist.*, II, pp. 69—70; Iorga, dans l'*Arch. soc. şt. şi lit. din Iaşi*, IX (1898), p. 66 et suiv.

[6] On lui doit également le bel Évangéliaire slavon de 1512.

Saint Nicolas, à la grande Lavra de Saint Athanase, à Ivir, le couvent des Ibères, création de Saint-Euthyme, au Pantokrator, à Vatopédi, à Xéropotamo, à Saint-Paul, du même Mont Athos, à Constantinople, où il fit couvrir l'église patriarcale et renouvela les cellules, à Jérusalem, au Mont Sinaï, à l'église serbe d'où avaient été prises les reliques du Décapolite, aux Météores, sur le rocher de Thessalie, à Treskavitza, Kouchnitza et Kouteska (Koutchéina), sans oublier dans sa munificence les couvents indigènes de Tismana et de Cozia [1], tout en étant aussi le fondateur de l'église métropolitaine de Târgoviște, grande bâtisse solide, qui a été détruite seulement par la prétentieuse imbécillité contemporaine d'une époque sans aucun sens pour l'art ancien et, dans cette même capitale, l'église de Saint-Georges. Enfin au lointain Ascalon de Syrie, la forteresse, dont la tour armée devait conserver sa mémoire.

Après lui restait un pays calme et une tradition politique qu'il croyait pouvoir être continuée par son fils, âgé à peine de sept ans, qu'il avait baptisé du nom de Théodose-le-Grand et de Théodose le Lettré, pour lequel il avait compilé une direction de conscience qui, comme nous l'avons dit, ne peut pas lui être contestée [2].

Elle contient aussi des conseils comme ceux-ci, en ce qui concerne les Turcs:

« Et ceux qui ne croient pas au Christ, notre Dieu, ni à sa très-pure mère, ceux-là n'ont pas autant d'intelligence et de sagesse, mais toute leur intelligence et toute leur sagesse est représentée par leur mains tendues, et tu dois leur donner des présents et leur remplir la bouche de tous les biens. Ce n'est qu'alors que tu auras de leur part la paix et le calme. Et, encore, devant ceux-là, il ne faut rien montrer de vos richesses, ni des objets, ni des vêtements, et que tes boïars ne portent

[1] *Vie de Niphon*, éd. cit., p. 104.

[2] *Învățăturile*, éd. de 1843; puis dans Hasdeu, *Arch. Ist.*, I², et dans notre nouvelle édition, de Vălenii-de-Munte. Voy. Romansky, die *Mahnreden des walachischen Wojwoden Neagoe Basarab an seinen Sohn Teodosios* (extrait du *XIII. Jahresbericht des rumänischen Instituts zu Leipzig)*; D. Russo, *Studii bizantino-române*, p. 31 et suiv.; Iorga, *Ist. lit. rom.*, 2-e éd., I, pp. 143—150.



Fig. 49. — Icône de la princesse Despina, femme de Neagoe-Băsărabă.

pas de vêtements luxueux devant eux, mais tu dois te montrer et simuler être devant eux pauvre et dénué et ne pas faire ta gloire de rien. Et, lorsque viendront de leur part de grands ambassadeurs et tu penseras qu'il faut leur envoyer des dignitaires pour leur faire honneur, envoie-les et rends leur honneur, mais seulement avec des choses à manger et à boire, mais un autre honneur, une autre richesse ne doivent pas êtré montrées devant eux. Car, même s'ils prometteraient toute l'amitie et toute la sympathie, il ne faut pas leur prêter foi, ni leur montrer ce que tu as, mais au contraire leur cacher tout. Et autant que tu as entre les mains, donne-le leur, car toute leur sagesse consiste seulement à demander ».

Il est aussi, si le besoin s'en est fait sentir, un homme de guerre:

« Donc, si contre vous viennent vos ennemis, et si vous voyez qu'ils sont plus forts que vous, et vos amis vous conseillent de marcher contre eux avant l'heure, ou vous effraieront, vous recommandant de sortir de votre pays et d'aller en exil, ne croyez pas ces amis et ces conseillers: certainement; ils ne veulent pas votre bien. Car moi-même j'ai été exilé et pour cela je vous dis que l'exil est une façon de vivre et de se nourrir très difficile. Pour cela, ne faites pas ainsi, car la mort honorable vaut plus qu'une vie d'amertume et d'offenses. Ne soyez pas comme cet oiseau qu'on appelle le coucou, qui permet que ses œufs soient réchauffés par d'autres oiseaux, faisant naître leurs petits, mais soyez comme l'épervier et gardez votre nid, car l'épervier, mes fils, est d'un autre exemple et il a un cœur brave et vaillant; et il gouverne et vainc beaucoup d'autres oiseaux, il n'en craint aucun, ni ne chasse à toute heure ».

Alors, voici ce que doit faire son fils:

« Et toi, tu dois aller tout droit contre les ennemis, sans peur. Et s'ils sont nombreux, ne te laisse pas intimider, et ne doute pas de toi, car l'homme brave et guerrier ne craint pas les ennemis nombreux, mais, de même qu'un lion dissipe un troupeau de cerfs, un seul loup tout un troupeau de brebis, si grand soit-il, de même l'homme brave et vaillant ne craint pas le nombre des ennemis ».

Toute cette armée qui travaillera avec une confiance d'autant plus grande que les parents des boïars seront maintenant à l'abri, comme à l'époque de l'Empaleur, a une organisation que, dès ce moment, par ce précieux chapitre, nous pouvons connaître: des avant-gardes, *străji*, le corps même de l'armée, *toiul cel mare*; le traité montre quelle est la place où doit être le prince qui — on avait l'exemple d'Étienne-le-Grand après la défaite de 1476 — ne doit pas abandonner le pays aux mauvaises heures, « mais il faut rester avec les boïars entre vos frontières, dans des endroits cachés et mystérieux. Car l'heure de la revanche reviendra », le prince imposé par les Turcs devant être laissé « sans armée » et par conséquent il tombera. À la dernière extrêmité, la mort elle-même peut être acceptée, car « ton nom restera ensuite honoré » [1].

En 1521, à la veille de la disparition de ce maître généreux et brillant, le Conseil était composé du spathaire Radu, de l'échanson Drăghici et du comis Hamza, du stolnic Jitian, fondateur du monastère en marge de Craiova, et de ce postelnic Bădica, qui pourra être lui aussi prince [2]. Les querelles entre boïars pouvaient être considérées comme une chose du passé.

Mais, avant de fermer les yeux, Băsărabă avait été témoin de la perte de Belgrade. Sans abandonner les grands projets asiatiques de Sélim, qu'il poursuivra, au contraire, avec énergie contre les Persans, qui avaient été excités à une nouvelle activité militaire par leur révolution religieuse [3], le nouveau Sultan Soliman était avant tout un Byzantin, un empereur d'après le modèle de Justinien et des Comnènes, un Européen aussi par la femme russe qu'il avait à côté de lui, la « Roxolane », et par les vizirs dont il se servait, ainsi que par toute son éducation et par tout son milieu. *Il lui fallait au Nord une frontière droite et sûre.*

Les princes roumains avaient reçu l'ordre de prendre part à la première expédition qui devait fixer cette frontière.

[1] Aussi d'autres extraits dans Iorga, *Ist. lit. rom.*, I.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[2], p. 341.

[3] Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, II, p. 361 et suiv.

Băsărabă n'envoya pas ses soldats, dont il était si fier, sur le Danube occidental, car on ne le lui demandait pas expressément, mais, du moment que Mahomet Alibégovitch avait dirigé une de ses bandes vers le pays des Szekler, pour retenir sur place le contingent militaire de la Transylvanie, il fut forcé d'accompagner son terrible surveillant qui savait la façon dont on pouvait couper les têtes des princes.

Il en fut autrement des boïars de Moldavie. Ils comprenaient que Belgrade était « comme une porte fermée devant les Infidèles » et ne voulaient pas aider à ce qu'elle soit brisée, espérant qu'un franc effort de la part du roi Louis serait capable de la défendre. Ils avertirent Zápolya qu'un grand coup se préparait et qu'il fallait demander le secours de toute la chrétienté occidentale, si largement riche de promesses. Le prince ayant appris, par son ambassadeur à la Porte, de la part du pacha Piri, de quoi il était question, et ayant reçu par cette voie l'ordre de collaboration *qu'on n'avait jusqu'alors donné à aucun prince de Moldavie*, le Conseil des boïars décida qu'une armée serait rassemblée contre les Tatars, bien que, après leur défaite, ils ne tentassent plus de piller la Moldavie. Cette excuse suffit, de même que ce qui était nécessaire pour gagner par l'argent celui qui avait apporté l'ordre. Un second ambassadeur fut conquis par les mêmes présents. Le troisième arriva lorsque le camp s'était déjà levé et que le jeune prince avait passé de Suceava à Hârlău: Sinan Tchélébi, qui était un Moldave de sang noble, pris à l'époque d'Étienne-le-Grand dans la Moldavie méridionale, comprit de quoi il s'agissait: comme Turc nouveau et comme vieux Roumain, il empocha 60.000 aspres d'argent. Et même, comme le voisin de Mahomet de Nicopolis, le sandchak de Silistrie, voulait passer par la Moldavie contre la Pologne, le vornic Iurie alla à Constantinople et paya suffisamment pour écarter ce surveillant dangereux [1].

[1] Ambassades de 1523 de Lucas Cârjă en Pologne, chez Hasdeu, *Arch. Ist.*, I[1], p. 8 et suiv (d'après les *Acta Tomiciana*, VI, pp. 226—231). Des informations données par les Moldaves en Pologne en 1521, N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], pp. 358—359, nos CCLII—CCLIII.

Louis était traité légèrement dans les expositions d'ambassade faites par les Moldaves en Pologne. De fait, le jeune roi avait connu le projet turc, croyant même que de Belgrade le Sultan voulait aller jusqu'à Bude, et l'intention d'envahir la Transylvanie qu'avait formée Mahomet, avec ses quatre vingt mille Turcs (!), ne lui avait pas échappé non plus [1]. Il avait demandé des secours jusqu'en Angleterre [2]. Les commandants de Belgrade et de Chabatz étaient venus demander des renforts à Bude, mais ils trouvèrent le chemin coupé à leur retour [3]. Bientôt Louis pouvait annoncer à son oncle de Pologne que les Turcs se trouvaient maintenant entre les murs de Chabatz, dont la conquête avait été un titre de gloire pour Mathias Corvin, que la Batchka et les régions de Syrmium étaient déjà envahies, que les habitants orthodoxes passaient aux Turcs pour « leur liberté » et qu'il n'était pas question seulement de Belgrade, qui était sur le point de succomber, mais de la capitale même de son royaume [4].

On payait ainsi le péché de cruauté envers les paysans à l'époque de la révolte du « roi » Dózsa. Maintenant, comme la faible garde hongroise de la frontière avait dû se retirer, le danger atteignait, après la prise de Semlin, les places de Salankemen, de Titel et même de Severin [5].

L'armée, peu nombreuse, qui s'était rassemblée à Zenta, où, après un siècle et trois quarts, devait venir la grande revanche chrétienne, et à Tolna, n'avait aucune valeur, les ordres donnés en Transylvanie étaient restés sans suite et le secours allemand du beau-frère royal, Ferdinand d'Autriche, tarda [6]. L'appel au Pape résonna dans le vide [7]. Salankemen, avec Titel et Varadine, échappèrent, mais Soliman fit à Belgrade une entrée qui n'avait pas été permise à Mahomet II [8].

---

[1] *Ibid.*, pp. 359—361, n° CCLIV.
[2] *Ibid.*, p. 361, n° CCLV.
[3] *Ibid.*, pp. 364.
[4] *Ibid.*, pp. 365—366, n° CCLVIII.
[5] *Ibid.*, pp. 366—368 n° CCLIX.
[6] *Ibid.*
[7] *Ibid.*, p. 369.
[8] Voy., pour des tentatives de mesures ultérieures, *ibid.*, p. 370 et suiv.

Suivant l'exemple du moine Vlad, un nouveau moine s'était levé comme prince [1], au nom du groupe de boïars qui était resté fidèle aux successeurs de « Drăculea »; on l'appelait, dans son couvent du district de Buzău, Dragomir; comme prince, il s'intitulait Vlad. *Il n'est pas du tout exclu, à cause de l'endroit où il avait surgi et du nom qu'il avait pris, qu'il eût été aidé par les Moldaves, à cause des rapports de Bogdan avec la race de Mihnea*, bien que Voica ne fût plus vivante [2]. La défense de l'enfant Théodose fut confiée au frère de Băsărabă, Preda (le nom est celui du « Prédititch », c'est-à-dire de Saint Jean « le Précurseur ») [3], qui avait un fils portant le nom, habituel chez les boïars de Craiova, de Barbu; les deux conservaient naturellement leur place dans la région au-delà de l'Olt. Les comptes des marchands de Sibiiu [4], attentifs à tout ce qui se passait dans le pays voisin, ainsi que la chronique valaque elle-même, nous aident à fixer la chronologie: avant le 10 octobre 1521, Vlad avait vaincu l'oncle de son adversaire, le tuant en marge de Târgoviște, bien que le roi Louis eût donné l'ordre qu'il soit secouru [5].

Nous n'avons aucun acte de la part de ce prince « chrétien ». Mais le parti « bassarabien » s'adressa de nouveau à Mahomet, « le pacha du Danube », et à ses quatre « soubachis ». Dans un nouveau combat à Târgoviște, pendant l'automne[6], Vlad est vaincu et, tombant entre les mains du Turc, eut la même mort terrible que son homonyme, le petit Vlăduț; les boïars qui l'entouraient furent exécutés eux aussi [7]. La chronique

[1] Comptes de Sibiiu, *loc. cit.*, pp. 387—388.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 254, n° CCCCLXIV.

[3] Mentionné aussi dans les comptes de Sibiiu, Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 849. D'après la Chronique du pays (*Magazinul istoric*, pp. 267—268), Vlad aurait été tué au-delà du Danube par le comis Bădica, le futur prince.

[4] Iorga, dans Hurmuzaki, XI, p. 845; cf. la chronique du pays, *Mag. Ist.*, IV, p. 267.

[5] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 254, n° CCCCLXIV; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 375, n° CCLXV. La mort du prince; *ibid.*, p. 386.

[6] Lettre du roi Louis, *ibid* p. 373 et suiv., n° CCLXIV.

[7] Voy. la lettre datée du 25 octobre de Thomory; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 255. Cf. Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 845. Des renseignements précis dans Iorga, *Doc. Trans*, I, p. 254, note I; p. 255, note 1.

du pays place un terrible pillage turc au mois de mai 1522, le 2. Un autre prétendant apparaît vers l'automne, amenant une nouvelle invasion turque. Le 1-er novembre, lorsque les gens de Sibiiu félicitaient Théodose rétabli, Mahomet, qui avait dévasté aussi le pays des Szekler, était revenu à Nicopolis [1].

Une des lettres envoyées au nom de l'enfant, datée de Slatina, où il s'était abrité, mais, selon son affirmation, en tant que prince et non comme vaincu ou comme fuyard, de cette Slatina d'où le chemin menait vers les possessions de ses oncles olténiens, parle de « la révolte du Moine avec ces traîtres du pays de Ma Majesté »; mais « nous l'avons foulé aux pieds de Notre Majesté ». Un autre « ennemi » se présente ensuite, que nous ne pouvons pas identifier, amenant avec lui « des brigands et des malfaiteurs » qui, ont « pillé le pays et l'ont brûlé *sans l'assentiment de l'empereur* ». Ceci nous ferait croire qu'il était question d'un client des Turcs danubiens. En Transylvanie, il y a un troisième ennemi, qui est prêt à passer la frontière, et c'est pour l'arrêter qu'est écrite la lettre. On trouve aussi l'affirmation nette que la domination de l'enfant, vient « des Turcs ». Sans doute, il n'était pas arrivé au pouvoir par eux, mais comme héritier légitime, pourtant, dans la conjoncture, il a dû s'adresser aussi à la puissance de Soliman, capable d'écarter ses adversaires. Toute la région orientale du pays est dévastée. Alors qu'il se trouve momentanément dans son abri au gué de l'Olt, la capitale est défendue par le vornic Radu et par le burgrave Boico, peut-être celui de la forteresse de Poienarï, qui résiste à Târgoviște même [2].

[1] Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 845. Nous avons dit que des terribles pillages turcs dans les régions de Buzău et jusque chez les Szekler étaient mentionnés par la Chronique du pays. Mais les Comptes de Brașov parlent en novembre (*Mag. Ist.*, IV, *loc. cit.*) d'une victoire valaque sur les Turcs (*Quellen*, I, p. 363; cf. pp. 365—366). Le roi envoyait un ambassadeur vers le « Voévode valaque » avec une charrette en janvier 1522; Comptes de Sibiiu; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 845.

[2] J. Bogdan, *Doc. și regeste*, pp. 161—162, n° CLXII (l'original slavon, chez Tocilescu, ouvr. cité, p. 266). Cf. aussi les Comptes de Sighișoara (pour 1522, chez Iorga, *Studii și doc.*, III, p. LXXV). Dans une autre lettre on annonce l'arrivée

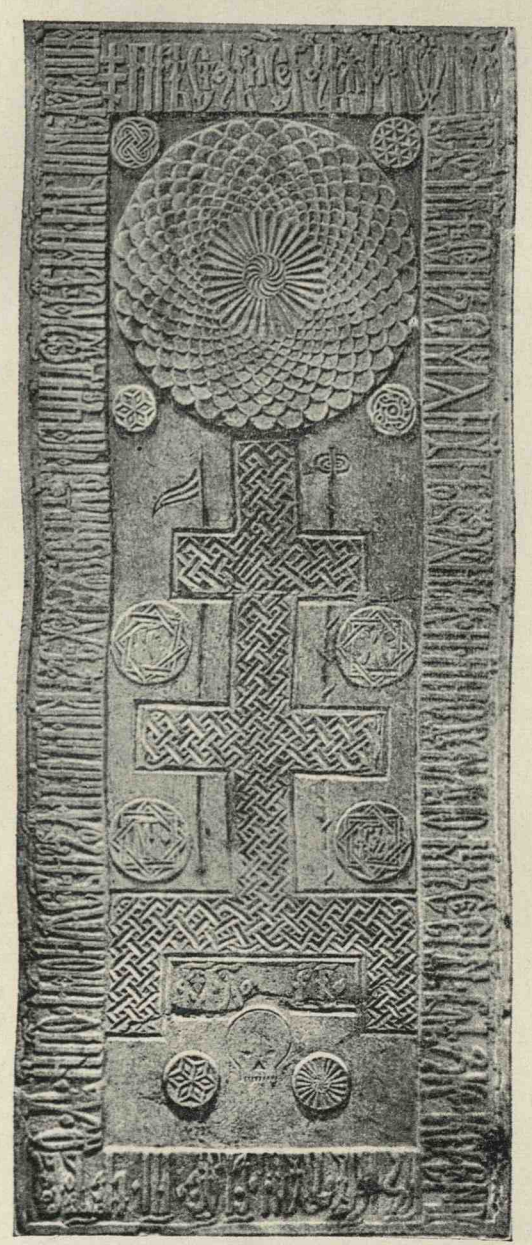


Fig. 50. — Pierre tombale de Pierre, fils de Neagoe-Băsărabă.

Mais, au lieu que cet héritier légitime soit soutenu plus loin encore par les Turcs, — *ceux du Danube ayant leur but qui allait jusqu'à l'annexion* —, on lui demanda de venir à la Porte, ce qui apparaît comme une mesure préparant la prise de possession qui aurait réuni la Valachie aux régions de domination directe du Sultan. Par Nicopolis, il alla donc par force à la Porte [1].

Une lettre du roi Louis prétend qu'en même temps que Théodose, qui aurait été pris à Târgoviște même, on aurait transporté aussi les « trente-deux canons » dont disposait le pays. Et une lettre de la veuve Despina, qui s'intitule seulement ainsi, rappelle l'époque « où mon fils le prince Théodose se trouvait encore dans le pays »; elle dit aux Brassoviens de prier pour que Théodose revienne en bonne santé. *Donc le prétexte de ce voyage avait été le devoir qu'aurait eu l'enfant d'aller prêter hommage à son maître impérial* [2].

On n'avait pas permis à la princesse d'accompagner son fils, qui devait mourir là-bas, en pays étranger. Une image serbe représentant, d'après les normes de l'art occidental, le Sauveur sur les bras de sa mère, comprend aussi, d'après l'ordre de Despina, sa propre image portant sur les bras l'enfant couronné qui n'était plus parmi les vivants [3].

---

en mission du premier hegoumène d'Argeș, Joseph; Tocilescu, ouvr. cité, p. 265, n° 273. Une troisième montre comme ambassadeur le maire de Târgoviște, Sava; *ibid.*, p. 268, n° 275. La dernière, pour des brebis, rappelle une sentence du jeune Vlad; *ibid.*, pp. 268—269, n° 276. Voy. ces mêmes lettres, si discutées, aussi dans Stoica Nicolaescu, ouvr. cité, pp. 26-27. Le prince Dragodan de Spinișor *(ibid.*, p. 33) ne paraît pas appartenir à ce moment, bien qu'on pourrait l'identifier avec le second prétendant mentionné dans la lettre de Théodose. Mais ce serait plutôt, ainsi que nous l'avons montré en traitant toute cette période, d'après notre étude des *Mem. Ac. Rom.*, XIX, p.209, dans les *Doc. Trans*, I, p. 254, note 1, 255 note 1, celui que présente à cette époque d'anarchie Ștefulescu, *Amicul Poporului*, III, III, n°. 7 (chez Nicolaescu, ouvr. cité, pp. 277—278).

[1] Voy. la lettre, citée plus bas, du roi Louis.

[2] J. Bogdan, *Doc. și regeste*, p. 160, n° CLXI; le texte slavon, dans Tocilescu, ouvr. cité, p. 266, n° 274. Jusqu'en janvier et mars 1522 on gouvernait encore en son nom; *Quellen*, I, pp. 410, 412, 421, 423—426 (cf. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 261, note). Voy. aussi Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 845.

[3] Iorga, *Arts Mineurs*, I, p. 11.

Ensuite, ayant marié une de ses filles, Roxane, au nouveau prince Radu, elle participera, comme on le verra, à la lutte chrétienne de celui-ci. Pendant de longues années, elle erra en Transylvanie [1], où, ayant pris le vêtement de nonne et ayant changé son nom en celui de Platonide, elle vécut jusqu'au moment où un clerc qu'elle avait connu pendant ses jours heureux, Ananie, devenu métropolite de Valachie, rapporta son corps, pour être déposé à côté de celui de son mari, de ceux de ses fils, morts en bas âge, Jean et Pierre, et de celui de sa fille, Stana, qui fut, comme on le verra, princesse de Moldavie [2].

Mahomet-beg était resté pendant quelque temps dans le pays en maître. L'annexion de la Valachie paraissait donc un fait accompli. On croyait en 1522, en Hongrie, qu'une nouvelle campagne, attaquant aussi les places fortes qui étaient restées à la Hongrie, Pécs, Severin et Mehedia, pourrait partir même de ce pays valaque, qui était considéré comme une simple province de l'Empire [3]. Même, d'après les informations du roi de Pologne, une autre armée aurait été toute prête à Chilia et à Cetatea-Albă pour amener au même état de soumission la Moldavie [4], et ensuite le même roi de Pologne présente les choses d'une autre façon: les Moldaves, réunis aux Moscovites et même aux Tatars, seraient disposés à attaquer eux-mêmes la Pologne [5]. Toujours les mêmes suspicions empoisonnées... Mais, cependant, on demandait à ces voisins continuellement calomniés d'aider le royaume, ainsi que le voulait le traité récent [6].

De fait, Orșova fut prise par les Turcs. Mais à Severin, à la place de Nicolas de Gârliște, qui s'était pris de querelle

[1] Al. Lapedatu, dans la *Rev. Ist.*, 1921, p. 23 et suiv. Cf. les Comptes de Brașov, dans N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 411, 412, 413.

[2] Iorga, *Inscripții*, I, p. 151, n° 305. Elle était morte à Sibiiu, le 30 janvier 1554. Pour le tombeau que s'était préparé Ananie lui-même; *ibid.*, p. 150, n° 304.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 391—392, n° CCLXXIII.

[4] *Ibid.*, pp. 382—395, n° CCLXXIV. Cf. *ibid.*, p. 402, n° CCLXXXII.

[5] *Ibid.*, pp. 395—396, n° CCLXXV. Cf. *ibid.*, pp. 397—398, n° CCLXXVII. Voy. aussi les numéros suivants.

[6] *Ibid.*, pp. 396—397, n° CCLXXVI.



Fig. 51. — Radu d'Afumați, prince de Valachie.
Fresque de l'Église Épiscopale
de Curtea-de-Argeș.

avec les Roumains de Caransebeș [1], fut établi, comme étant plus capable, Jean Vitéz de Kaló [2].

Un Voévode était retenu en prison par les Brassoviens en 1522 [3]. Mais, sans que de ce côté fût venu l'appui de Zápolya [4] et celui du logothète Stoica, qui avait conduit Théodose à Constantinople, avait surgi, pour arracher la Valachie à Mahomet, un « Radu, fils du grand Radu », que la tradition a appelé, d'après sa propriété héréditaire, le village près de Bucarest peut-être, Radu de Afumați. Il réussit à rejeter au-delà du Danube le Turc, pendant ce même mois de janvier où il avait fait son apparition [5].

Sans être aidé, — car, comme on craignait tout, on avait interdit en Transylvanie, sous les peines les plus sévères, tout envoi d'armes à l'étranger —, *Radu* [6], *affrontant Mahomet, sauva de cette façon l'indépendance, presque disparue, de son pays.*

Dans la page de chronique que, sa femme Roxane, qui épousa ensuite Radu Païsius, certainement fit sculpter sur le tombeau de celui qui avait été misérablement tué par des boïars, dans cette page d'histoire sur la pierre tombale de l'Église Épiscopale d'Argeș [7], s'inscrit tout un long catalogue de combats par lesquels on entend le son des épées d'un bout du pays à l'autre. Ainsi sont restés pour un souvenir éternel les noms des combats de Gubavi et de Ștefeni sur le Neajlov, dans le district près de Călugăreni où Michel-le-Brave devait gagner une de ses plus brillantes

[1] *Ibid.*, p. 377, nº CCLXVIII.

[2] *Ibid.*, pp. 404—405. Un Nicolas de Macédoine avait été chargé de défendre Timișoara, *ibid.* Mais le comte nominal était le Palatin Étienne Báthory; *ibid.*, p. 407, nº CCLXXXVIII.

[3] *Ibid.*, p. 412.

[4] Mais Étienne Báthory avait envoyé un prince Dan; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 256, nº CCCCLXVI.

[5] Mais dès le 11 novembre on savait à Brașov que les Roumains avaient gagné la bataille contre les Turcs. Comptes de Brașov, dans *Quellen*, I — dans Densusianu il n'y a pas les dates —, p. 366.

[6] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 256—257, nº CCCCLXVIII. Voy. aussi les numéros suivants.

[7] Iorga, *Inscripții*, I, pp. 148—149, nº. 303.

victoires, de Clejani, près de ces localités des premières rencontres, de Ciocănești, près de Bucarest, de Bucarest elle-même. Mais les « drapeaux » que le Sultan envoie sans cesse à son fidèle auxiliaire sont plus puissants que la bravoure du groupe de boïars qui soutenait le prince de la vengeance chrétienne et de l'honneur roumain. Radu dut se retirer de Târgoviște vers les montagnes, prenant, après une nouvelle tentative à Plata, un chemin à travers tout le pays vers l'Ouest, jusqu'à Alimănești, dans le district du Teleorman. Revenant avec cette agilité qui distingue les mouvements de ce guerrier de race, il parvient à s'abriter à Brașov, attendant son heure, qu'il était sûr de voir revenir.

Ces exploits ne pouvaient manquer d'avoir un écho en Moldavie, où, à côté des vieux boïars prudents comme Arbure et Cârja, il y avait des jeunes qui aimaient toute tentative guerrière. Nous verrons comment le retour de Radu fut connu et apprécié aussi en Pologne. *Mais une action commune de ceux qui désiraient la guerre s'avéra malheureusement impossible* [1].

Mahomet « avait établi ses gens, les soubachis, dans toutes les villes »[2]. *Mais ceci était l'annexion purement et simplement, la prise de possession.* Dans son orgueil, le sandchak appelait aussi les Brassoviens à se soumettre à son maître, le Sultan [3]. Le « chien très profane », car c'est ainsi que l'appellent les Saxons, demanda qu'on lui envoie le tribut, et jusque-là il avait arrêté le commerce: la forteresse de Bran tenait ses canons tout prêts. Si on n'avait pas transporté ailleurs celui qui, même n'ayant pas du sang roumain, était, sur l'autre chemin, digne de lui, on ne sait pas à quelle réalisation aurait pu arriver une pareille énergie [4].

---

[1] Cf. l'exposition de Cârjă, dans Hasdeu, *Arch. Ist.*, I[1], pp. 9—13.

[2] La Chronique du pays, dans le *Magazin istoric pentru Dacia*, IV, p. 269.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*., I, pp. 257—258, n° CCCCLXXI.

[4] *Quellen*, I, pp. 413, 415, 416, 418, 422, et Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 358, note 1. Cf. Iorga, *Ist. Armatei*, I. Les Brassoviens ne permettent pas à un envoyé de Báthory de passer en Valachie au mois de mars; Iorga, *Doc. Trans.*, I,

Comme les Turcs se groupaient de nouveau en Valachie [1], Zápolya se décida à les prévenir. Au mois de juin, le Voévode de Transylvanie était à Prejmer, d'où ses troupes pénétrèrent au-delà de la montagne, du côté de la forteresse de Poienari, où commandait le boïar Gherghina [2]. Mahomet, dont l'avant-garde avait été repoussée à Bran, par le spathaire Dragu, puis à Rucăr [3], offrit la bataille dans la district de Teleorman, à Grumazi, avec sept sandchaks. Battu, il se retire vers le Danube, poursuivi par une avant-garde de cavaliers de Radu, qui pillent trois villages jusque vers Nicopolis, à Sichtov, comme à l'époque de Sigismond et de son collaborateur, Dan. Les soubachis sont donc tués partout.

Or, cet ennemi inlassable, ce chevalier musulman, n'est pas moins brave et moins agile que son adversaire roumain. La guerre est reprise dans les environs de Bucarest, jusqu'à Gherghița. Le sort se tournait contre les Roumains: parmi les morts sont notés le spathaire Neagoe et le portier Stanciu. Par le gué de Slatina, Radu cherche, en août, de nouveau, la route vers ce poste d'observation et de préparation qu'est Brașov [4].

Mais Radu s'était gagné maintenant le nom de « Le Brave » [5]. Pour l'établir d'une façon durable, Zápolya, avec une armée importante, passe de nouveau la montagne en octobre, avançant jusqu'à la bourgade de Pitești. Il revient en novembre, laissant à Brașov ses canons, au lieu de les donner à Radu [6], et le prince, qui était resté dans le pays, donne

---

pp. 259—260, nº CCCCLXXIV. Des nouvelles de Târgoviște, pas trop bonnes, sur lui, à la fin du mois de mars, envoyées au vice-Voévode.

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 261, nº CCCCLXXVII; p. 262, nº CCCCLXXIX.

[2] Bogdan, *Doc. și regeste*, p. 233, note; p. 354.

[3] *Ibid.*, p. 269, nº LXXXVI = Stoica Nicolaescu, ouvr. cité, pp. 31, 33—34. Cf. pp. 35—36.

[4] A côté des lettres de Radu, citées plus haut (aussi dans Tocilescu, ouvr. cité, texte slavon), *Quellen*, I, pp. 432, 435, 437.

[5] Voy. Stoica Nicolaescu, dans la *Rev. p. ist., arch. și fil.*, 1909, et *Documente cu privire la Radu de la Afumați*, Bucarest, 1909.

[6] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 264, nº CCCCLXXXIII.

des privilèges de commerce aux Brassoviens [1]. Il demande qu'on lui envoie sa femme et la fille du vornic Vlaïcu [2]; il accueille un ambassadeur du roi lui-même [3]. Il était question que sa famille soit expédiée au mois d'avril [4]. On croyait ainsi que le dit la chronique du pays, que les Turcs étaient disposés à l'accepter [5].

Mais, pendant ce même mois d'avril, les Brassoviens avaient de nouveau au milieu d'eux l'hôte princier, car les Turcs avaient amené un nouveau prince selon leur goût et celui des boïars de Craïova, dont l'action est toujours sensible, ce Vladislav qui, appartenant à une branche de la dynastie valaque, portait le nom de Vladislav Dan [6]. Malgré la victoire de Radu à Gherghița, il resta [7].

Vladislav, qui était parti avec de nouveaux boïars: Juguranul, Théodore, Capotă, Drăgan, Şerban, pour un moment aussi Badică [8], qui, parce que Radu persécutait les « boïars principaux et plus âgés de la Valachie [9] », devait surgir comme concurrent au trône, commença avec une rare confiance. Il offrait, avant de passer le Danube [10], la paix aux Transylvains, au mois de mai, mais demandait qu'on lui restitue à lui, le prince légitime, les trois kharadchs recueillis par Radu [11]. Celui-ci se retirait de Braşov, pour

[1] *Quellen*, I; Stoica Nicolaescu, *Doc. slavo-rom.*, p. 43.

[2] *Conv. Lit.*, 1902, p. 1036 — 1044.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 264—265, nos CCCCLXXXIV—CCCCLXXXV.

[4] *Ibid.*, p. 266, no CCCCLXXXVII.

[5] Voy. aussi *Quellen*, I, p. 510. Cf. N. Densusianu, *loc. cit.*, II3, p. 447 et suiv.

[6] D'après *Quellen*, I, pp. 508—511, 513 (il avait amené des troupes de Rucăr), 513—514, 514—515; Iorga, *Doc. Trans.*, p. 267, note 1. Cf. *ibid.*, pp. 267—268, no CCCCXXIX. Pour les refugiés, J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, p. 398, no CLXIV.

[7] Voy. Iorga, *Studii şi doc.*, III, p. XLVII.

[8] Hasdeu, *Arch. Ist.*, I1, p. 104, no 142; Iorga, *Studii şi doc.*, VI, pp. 455-456, no 5, et pp. 593—594.

[9] J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, cap. *Bădica* (Tocilescu, texte slavon).

[10] Cf. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 268, no CCCCXC; p. 271, no CCCCXCIV; pp. 272—273, nos CCCCXCVI—VII; *Quellen*, I, p. 533.

[11] *Quellen*, I, pp. 515—517. Cf., pour ses lettres, Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 272, note 1. Cf. aussi *ibid.*, p. 273, note 1.

être mieux assuré, à Sibiiu où s'était déjà transportée Despina [1].

Les boïars de Craïova n'acceptèrent cependant ni ce nouvel émissaire des Turcs. Pour eux, c'était « un homme païen et d'esprit confus », qui menaçait leurs têtes [2]. Ils proclamèrent donc ce postelnic de Neagoe, Bădica, qui apparaît lui aussi comme « fils de Radu » : prince Radu ou « Bădica Radu ». On a même des lettres de lui [3]. Mais à son égard les Turcs agirent autrement qu'en lui offrant une bataille. Simulant l'envoi de leur part du drapeau de confirmation, ils le tuèrent [4].

Déjà depuis longtemps contre ce « Badea », l'autre Radu, le Brave, était revenu, prétendant que ce drapeau qu'avait apporté les Turcs était pour lui. Une longue guerre commence entre lui, qui fit enterrer Bădica à Dealu, le considérant comme son frère, et Vladislav [5]. Il est chassé par les Turcs de son concurrent au mois de mars, mais revient en août [6]. En novembre seulement, il obtient « le sceptre, le caftan et la couronne » de la part de Bali-beg [7], mais il lui fallut aller se présenter à l'empereur [8]. Les gens de Sibiiu l'honoraient au commencement de l'année suivante par le don solennel d'une croix en argent doré, de pièces de drap de Nuremberg et de velours, et, comme c'était un guerrier, d'un cheval « au beau frein » [9].

---

[1] J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, pp. 163—165 = Tocilescu, ouvr. cité, pp. 269—270, 276.

[2] J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, pp. 167 et suiv., 171 et suiv., 227 et suiv., 232 = Tocilescu, ouvr. cité, pp. 278 et suiv., 282 et suiv., 422 et suiv., 428.

[3] J. Bogdan, *Doc. şi regeste*. pp. 167—169 = Tocilescu, ouvr. cité, pp. 278—279.

[4] Comptes de Braşov, *Quellen*, I, pp. 528—530, 532—533, 555, 585; Iorga, dans Hurmuzaki, XI, p. 846 (Comptes de Sibiiu). Des documents inédits du « prince Radu » à Sibiiu; *ibid.*, p. 846, note 1.

[5] *Ibid.* et le récits ragusain de Bocigoli, dans Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XIX: *Pretendenţii*, chap. *Bădica*, pp. 209—211, 262—266.

[6] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 276—277, nº DII. Pour le départ pendant les fêtes de Noël, *Quellen*, I, p. 585.

[7] Comptes de Sibiiu, Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 848; voy. aussi l'inscription d'Argeş, *loc. cit.* Cf. Iorga, *Studii şi doc.*, III, p. XLVIII.

[8] Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 848.

[9] Comptes de Sibiiu, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 849.

Bali-beg était en ce moment, à la place des Bans chrétiens, sandchak de Severin, conquis en 1524 [1], après qu'on eût construit devant la forteresse la citadelle de Cladova comme base du bombardement et qu'Orșova eût été détruite [2].

Fort de cet appui [3] si peu correspondant à son passé, mais qui se rattachait tant aux longues traditions du pays roumain le plus exposé, il poursuit Vladislav jusqu'à la fin de novembre, date à laquelle il peut annoncer que ce représentant du parti « bassarabien », qui était parti de nouveau avec des troupes du district de Mehedinți, avait été battu et décapité par le Ban Pârvu. Les boïars de Craiova avaient donc passé, — de forme, ainsi qu'on le verra, — à Radu [4]. Pour ne pas avoir le sort de Bădica, il conservait les Szekler et les trabants et demandait secours contre les « chiens de Turcs » [5].

A l'époque où Radu le Brave empêchait par sa lutte incessante l'établissement des soubachis du sandchak de Nicopolis comme maîtres dans l'héritage de Mircea I-er, et que les Hospitaliers français combattaient pour conserver leur œuvre et leur mission dans l'île de Rhodes, l'envoyé du prince de Moldavie en Pologne, Lucas Cârjă, parlait de la façon suivante devant les conseillers du roi voisin, affirmant, non seulement la foi de la génération de boïars qui avaient entouré et aidé Étienne-le-Grand pendant la dernière phase

---

[1] Voy. aussi Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 256, n° DI; pp. 278—279, n° DV; p. 280, n° DVII; p. 281, n° DIX; p. 282, n° DXI. Des mesures royales pour fortifier Severin par des contributions volontaires; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 475—476. L'approvisionnement de la forteresse de Poienari, occupée par les Transylvains, plus tard sous le commandement d'un Saxon, Ott; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 281, n° DX. Cf. aussi Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 846-847.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, p. 478; p. 488, n° CCCXXXIX: renseignements exacts et circonstanciés.

[3] Les Brassoviens aussi soutiennent Vladislav contre le vice-Voévode transylvain, Étienne Thomory; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 281, n° DIX.

[4] J. Bogdan, *Doc. și regeste*, pp. 270—271, n° XCI. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, VI, pp. 593—595.

[5] J. Bogdan, *Doc. și regeste*, pp. 170—172. Les rapports avec la Transylvanie; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 283 et suiv. Riches informations des envoyés pontificaux; N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, ann. 1524, *passim*.



Fig. 52. — La princesse Roxane, femme de Radu de la Afumați. Fresque dans l'Église Épiscopale de Curtea-de-Argeș.

de sa vie si longue et si profitable, mais aussi, et surtout, ainsi qu'on le verra, *un nouvel élan chrétien* [1]:

« Les Infidèles attaquent la chrétienté, ils l'oppriment, il lui ravissent des pays, ils se jettent sur des villes qu'ils conquièrent, alors que nous, les chrétiens, ne pensons pas même à leurs intrigues... Si Dieu permettrait aux Turcs d'obtenir Rhodes, tout le monde chrétien devra alors tomber entre leurs mains. Dieu nous en garde... Que Votre Majesté, grand et bon ami de notre pays, soit convaincue que nous et notre Conseil ne pouvons pas nous séparer de la chrétienté et de Votre Majesté autant que nous vivrons et que nous pourrons combattre par la volonté de Dieu... Que Votre Majesté cherche, par le royaume et le pays de Votre Majesté, que la chrétienté soit relevée..., avertissant le Saint-Père le Pape et l'Empereur et les rois et tous les princes chrétiens pour affronter de toutes leur forces les Infidèles, ennemis de la chrétienté. Veillez donc, Sire, à ce que l'Infidèle, occupé ailleurs, ne se tourne pas contre nous, car alors ce sera un grand danger pour la chrétienté. Mon Prince, l'ami de Votre Majesté, vous fait connaître le danger qui la menace et vous conseille de vous lever avec tous les princes chrétiens contre l'Infidèle, étant réconciliés et attachés les uns aux autres comme l'ongle à la chair du doigt... Sa Majesté désire de toute sa foi et selon toute sa justice être à côté des chrétiens, autant que ses forces le lui permettront, et marcher avec Votre Majesté contre l'ennemi; seulement, Votre Majesté et la chrétienté ne doivent pas refuser notre concours... Nous prions Votre Majesté de tenir compte de notre rapport, pensant avant tout à ce que la chrétienté ne périsse pas précisément à l'époque de Votre Majesté. Car, si aujourd'hui Dieu punirait notre pays, la Moldavie, Votre Majesté ne doute pas que demain le jour viendrait aussi pour votre État chrétien [2]. » Le roi répondit en faisant l'éloge de pareilles

[1] En 1523 ambassadeurs moldaves à Cracovie; Bourrilly, *La première ambassade d'Antonio Rincon en Orient (1522—1523)*, p. 11. Sur le projet d'une ligue avec le Moscovite (1524), Balan, *Monumenta saeculi XVI historiam illustrantia*, I, p. 183 et suiv.

[2] *Ibid.*, p. 708 et suiv. Traduction de Hasdeu, dans l'*Arch. Ist.*, I[1], p. 8 et

intentions et assurant que l'Empereur et le Pape prennent soin des intérêts de la chrétienté [1].

Du reste, même le pauvre Vladislav, « le païen » pour les boïars de Craiova, remerciait les Brassoviens d'avoir sauvé ce pays chrétien de la gueule ennemie des Agarènes maudits. « Que les deux pays restent unis comme un seul pour pouvoir se défendre contre nos ennemis et ceux de la religion chrétienne, ces Turcs agarènes [2]. » Déjà Radu-Bădica, destiné, lui aussi, à cette mort terrible par l'épée de ces Turcs eux-mêmes, avait dit: « Nous n'avons pas appelé les Turcs dans ce pays, mais ils sont entrés eux-mêmes, comme ils sont entrés dans d'autres pays plus puissants que le nôtre, et d'autant plus dans un pays comme celui-ci, qui *est plus faible que tous les autres pays* [3]! »

Mais pour que la chrétienté s'unisse d'un pays à l'autre il aurait fallu que la concorde régnât dans chacun d'eux. Or, nous avons vu les sentiments que nourrissaient les boïars de Craiova, qu'on appelait les « Bassarabiens » ou les « Pârvulești » à l'égard de leurs adversaires en Valachie. En Moldavie, la concorde n'était pas mieux établie.

En avril de la même année 1523, avant l'ambassade de Cârjă en Pologne, qui ne s'explique pas autrement, car il souligne continuellement la politique personnelle du prince, Étienne-le-Jeune, arrivé à l'âge de seize ans et pouvant être considéré selon la coutume du pays comme majeur, fit exécuter à Hârlău, le vieux Arbure [4], et on l'ensevelit dans sa fondation. Il l'avait cru mêlé, au profit du frère princier, Pierre [5], à la conspiration qui, ayant été découverte,

---

suiv. Probablement est-ce l'ambassade dont parle l'évêque de Przemysl, disant qu'elle est venue offrir l'hommage, car autrement on serait forcé de se livrer à la Hongrie ou aux Turcs; N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, p. 437, nº CCCIII.

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, pp. 721—723.

[2] J. Bogdan, *Doc. și regeste*, p. 164 = Tocilescu, ouvr. cité, p. 276. Voy. aussi le numéro suivant dans J. Bogdan.

[3] *Ibid.*, p. 169 = Tocilescu, ouvr. cité, p. 279.

[4] Chron. moldo-polonaise, J. Bogdan, *Vechile cronici*, pp. 179—180, et *Chron. inedite*, p. 129.

[5] Le roi de Pologne l'affirme; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 438, nº CCCV.

contraignit Côme Şarpe, le 20 mars, à se chercher un abri en Pologne. Aucune inscription ne montre la place où furent déposés les restes du malheureux boïar [1].

En septembre se produisit un grand mouvement de la plupart des nobles moldaves; ceci ayant été appris par Étienne, une autre série d'exilés se dispersa parmi les pays voisins [2]. Entre ceux qui ne purent pas échapper et perdirent leur tête à Roman, la version polonaise de la chronique moldave consigne Costea, burgrave de Neamț, Maxime le vestiaire et le logothète Ivașcu [3].

En Transylvanie, les exilés moldaves vinrent jusqu'à Sighișoara et à Brașov, et ils avaient des intelligences avec le vornic valaque de Vladislav, qui les appelait pour les attirer du côté des Turcs [4]. Le 9 novembre, discutant une question de frontières avec les gens de Bistrița, Étienne les avertissait qu'il avait jeté en prison le coupable, un certain Thomas, qui avait travaillé suivant le conseil du logothète Totruşan [5].

Quant aux Polonais, qui ne voulaient pas livrer Côme Şarpe, le roi croyait que les exilés avaient raison. Il s'adressait au prince furieux de ce refus et, lui montrant que c'était un moment de grand danger de la part des Turcs et que « le pays moldave était un bouclier pour toute la chrétienté contre ces Infidèles [6] », il lui conseillait « paternellement » de pardonner, dans de pareilles circonstances, à ceux « dont le conseil avait profité à son père et auxquels avait été confiée son éducation, et, pendant cette époque, la Moldavie avait été bien gouvernée et bien défendue » [7]. Il vaut mieux

[1] Voy. Kozak, *Inschriften*, pp. I—II (avec les notes biographiques).

[2] Macarius, *loc. cit.*

[3] Loc. cit.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 273—274, n° CCCXCVIII.

[5] *Ibid.*, pp. 274—275, n° CCCCXCIX Dans les Comptes de Brașov en 1533 mention de l'ambassade du boïar Maxime. On envoie au prince un arc avec quarante flèches, un carquois. « L'évêque moldave » est cependant l'évêque catholique, qui va visiter son diocèse.

[6] Quantus sit clipeus universe christianitatis terra Valachie adversus ipsos infideles; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 434.

[7] Quorum consilio pater suus est usus et illis ipsum dominum Palatinum

suivre l'avis des vieux conseillers qui savent, par leur expérience, ce qui est le plus utile, que de se ranger à l'opinion d'autres qui, sans expérience dans leurs actions, ne peuvent pas donner une bonne indication [1]. Dans d'autres lettres cependant, le roi se montre particulièrement intraitable à l'égard de cette « vipère », qui « a tué avec la plus grand férocité tant de nobles, lesquels ont versé souvent leur sang dans les luttes contre nos ennemis et ceux de toute la Chrétienté », et demandait à Louis de ne pas recevoir dans son pays celui qui, certainement, sera chassé du sien [2]. Étienne aurait retenu l'ambassade polonaise et l'aurait traitée sans ménagements [3]. Le roi s'occupait même d'établir un nouveau prince: Şarpe était d'opinion qu'il devait être choisi parmi les réfugiés de Hongrie; *si on ne le ferait pas, ils se livreront aux Turcs* [4].

Il était, du reste, en rapports avec ceux-ci, et probablement pas seulement à partir de ce moment. Il semble, que devant l'entente de Radu, qui n'avait plus besoin de prouver qu'il était le brave, avec les Turcs de Bali-beg, *le problème des rapports avec le Sultan se soit posé en Moldavie de la façon la plus claire.* Suivant la direction polonaise, d'une si grande prudence que, trois ans après, la Pologne permettra, sans faire un geste, que Soliman détruise le royaume de Hongrie, les vieux boïars du camp d'Arbure et de Totruşan voulaient épargner à la Moldavie le risque de toute provocation à l'égard de « l'Infidèle », qui avançait si rapidement. Alors que chez les jeunes gens, qui pensaient à ce qui avait été sous le règne d'Étienne-le-Grand, il y avait *le désir enthousiaste de renouveler, avec les forces qu'ils croyaient avoir, ce magnifique passé.* C'est de là que vint, lorsque le jeune

---

edocendum commisit, intra quam educationem terra Valachie recte est gubernata et defensa; *ibid.*

[1] *Ibid.* Dans une lettre de l'évêque de Przemysl, il est question de la « perdita juvenis illius immanitas »; *ibid.*, p. 435, n° CCC. Pour son départ, *ibid.*, p. 445, n° CCXI.

[2] *Ibid.*, pp. 438—439, n° CCCV.

[3] *Ibid.*, p. 439, n° CCCVI. Voy. aussi les numéros suivants.

[4] *Ibid.*, pp. 441—443, n^os^ CCVIII—CCCIX. Voy. aussi le numéro suivant.

prince *se décida à se placer en tête de cette génération de nouveaux chevaliers*, l'intention de remplacer cette âme violente par le frère plus doux, Pierre, lequel disparaîtra au milieu du suprême effort, par le coup hardi de cet adolescent si sûr de lui-même.

Les boïars de Braşov, réunis aussitôt à ceux de Sighişoara, étaient en rapports continuels, ainsi que le montrent les comptes de la première ville, avec la Valachie, où ne manquaient dans aucun des trois camps: celui de Vladislav, celui de Bădica et celui de Radu lui-même, les partisans de la politique de paix avec l'empereur de Constantinople. La mission d'un homme aussi expérimenté que Iosa de Som en Moldavie ne put pas amener l'unification des deux partis moldaves, après tant de sang versé, et les lettres de Louis adressées au jeune prince n'eurent pas plus d'effet[1].

La politique de croisade du jeune Étienne devait se manifester, correspondant à son tempérament toujours pressé, qui le perdra, par un coup risqué. En 1524, la Pologne était terrifiée par le danger menaçant d'une attaque combinée des Turcs et des Tatars: on y prenait des mesures extraordinaires de défense. Elles ne servirent cependant à rien, car, en effet, des bandes turques, venues par on ne sait quel chemin, appuyèrent le raid terrible des gens de Crimée, dans la province de Russie et jusqu'à Przemysl, le désespoir des pauvres habitants étant si grand que ceux de Podolie, parmi lesquels il y avait tant de Roumains qui avaient passé le Dniester, déclaraient ouvertement au roi lui-même, par une ambassade envoyée à cet effet, que, totalement détruits et réduits aux extrêmités, ils étaient disposés à se soumettre à «n'importe quel ennemi qui viendrait avec des troupes importantes dans leur province [2]».

Mais ce que n'osait pas un roi comme Sigismond pour ne pas s'attirer la vengeance terrible du Sultan, le jeune Moldave le prit sur lui. Comme les bandes avaient passé aussi

[1] Les mêmes Comptes.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 463, n° CCCXIX. Quelques-uns parmi les Polonais croyaient cependant que ces bruits sur une grande future attaque turque étaient une illusion et que le roi avait eu tort de mobiliser; *ibid.*, pp. 463—464, n° CCCXX.

la frontière de son pays, il se jeta sur elles à leur retour, et la victoire de Tărăsăuți est mentionnée avec quelque exagération — « et peu d'entre eux ont pu revoir leur pays » — par le glorificateur savant des princes de Moldavie, le copiste des originaux byzantins, Macarius [1]. De fait, le roi lui-même écrit qu'il avait reçu de son voisin l'information qu'il avait vaincu non pas les Tatars, mais les Turcs eux-mêmes, qui, revenant de Russie, avaient essayé un raid de son côté. Mais, comme Sigismond ne pouvait pas tolérer le fils de Bogdan, il s'empressa de dire que cela ne pouvait pas être sérieux: « Il aura envoyé quelques troupes d'avant-garde, mais sans avoir réalisé quelque chose qui puisse prouver sa réunion avec nous contre les ennemis communs » [2].

Les ambassadeurs polonais durent féliciter de cet exploit, et nous avons la lettre de remerciement du prince, dans laquelle il dit qu'« il n'a pas combattu contre les Turcs pour son pays et ses gens à lui, mais pour échapper à l'accusation de manque de foi, si les sénateurs polonais l'ont lancée contre lui ». Il a perdu dans le combat quatre de ses conseillers, il a provoqué l'inimitié du Sultan: donc ce ne sont pas eux qui doivent lui demander secours, mais lui-même est celui qui a le droit d'être aidé, ainsi qu'on le lui avait promis; mais il sait bien qu'il n'y a pas d'homme qui, sur le point de se noyer, accourre pour secourir un autre, lui-même cherchant à arriver au rivage. « Tels ces seigneurs qui me promettent leur concours, mais ne veulent pas combattre contre l'ennemi, attendant que moi-même je combatte leur ennemi. Ils n'ont qu'à leur livrer bataille, et de cette façon ils pourront lui être utiles. Du reste, pourquoi leur envoyer encore « des nouvelles, alors qu'ils prétendent que tout ce qu'il dit n'est pas vrai [3] ?

---

[1] J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 153 (d'où l'information a passé à Ureche).

[2] Qui videtur exploratum misisse quam aliquid afferat quod eum declaret contra hostes nobiscum sentire velle; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 463, nº CCCXIX.

[3] *Ibid.*, pp. 723—724. Il aurait eu chez lui comme prisonnier un fils de Khan, en qualité d'otage; rapport confus, dans Hurmuzaki, II, pp. 30—31, nº XXXIII.

Il y avait aussi des Polonais du parti de la paix qui se contentaient de l'affirmation de tels marchands arméniens de Moldavie « qu'il n'y a rien à craindre du côté des Turcs [1] », mais en même temps Étienne assurait que ce grand chef turc avait passé déjà le Danube et qu'il y aurait une attaque contre la Pologne [2]. Il montrait aux Polonais où ils en étaient arrivés par suite de leur retard (*ignavia*), « qui leur a ravi le moyen et la puissance nécessaires pour se défendre », et un homme de la qualité de Pierre Tomicki était d'avis qu'un pareil reproche, qui diminuait le prestige du royaume, n'était pas sans fondement [3]. La preuve que la victoire moldave n'appartenait pas au domaine de la fantaisie est fournie, du reste, par le nonce de Hongrie, del Burgio, parfaitement informé sur ce qui se passait à Severin et du côté des Valaques [4], et il avait appris de l'ambassadeur envoyé dans ce but par Étienne au roi de Hongrie que les Turcs, au nombre de plus de 30.000 (?), étaient divisés en deux et que le prince avait surpris une des bandes, lui faisant laisser sur le champ de bataille un grand nombre de morts, les Turcs tués et prisonniers représentant ensemble plus de 7.000 (?) [5]. Un nouvel ambassadeur d'Étienne à Bude, qui attendait, sans pouvoir la prévenir, la suprême catastrophe, vint en 1525 [6].

C'était juste le moment où était perdu Severin, et l'ambassadeur du Pape couvrait de son mépris le comte de Timişoara et le Voévode de Transylvanie, qui n'avaient rien essayé pour sauver cette forteresse, de sorte qu'on ne pouvait faire qu'une dernière tentative sous les ordres de Christophe Frangipani, comme défenseur de ce Banat menacé [7].

Par son ambassadeur en Hongrie, Étienne faisait savoir que les Turcs attaqueront sa Moldavie à lui ou la Transylvanie, étant excités aussi par ces traîtres qui se trouvaient

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 464.

[2] *Ibid.*, p. 725; cf. p. 465, n° CCCXXI. Voy. aussi le numéro suivant.

[3] *Ibid.*, p. 466, n° CCCXIII. Voy. aussi le numéro suivant.

[4] *Ibid.*, pp. 484—485, n[os] CCCXXXV—CCCXXXVI. Cf. *ibid.*, p. 487, n° CCCXXXVIII.

[5] *Ibid.*, p. 483. Cf. aussi Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 3, n° IV.

[6] *Ibid.*, p. 497, n° CCCXLV.

[7] *Ibid.*, p. 489.

maintenant chez les Valaques et il montrait son regret de ce que, en Hongrie, il y ait « si peu d'ordre ». Si le roi veut l'aider au cas où le Sultan enverrait ses armées contre lui, il promet de défendre à son tour la Transylvanie avec 15.000 cavaliers. Pour cela, il veut qu'on signe un traité en toute forme [1], car il voyait bien le peu d'utilité du traité avec la Pologne, toujours dirigée contre lui (en ce moment même, le roi avertissait qu'Étienne prépare une campagne contre le royaume) [2]. Des ambassadeurs à la Porte, qui devaient espionner ce qui s'y passait, furent arrêtés en chemin [3].

Entre temps, Radu, qu'on accusait d'avoir offert aux Turcs de les guider à travers la Transylvanie et de leur livrer Zápolya, continuait à envoyer à ses voisins chrétiens des informations concernant les mouvements sur le Danube [4]. Il est cependant évident qu'il ne se rappelait plus les actes de bravoure de jadis et *qu'il ne voulait pas être le chevalier condamné d'une chrétienté qui prouvait être incapable de se défendre.*

L'année 1526 s'annonçait encore pire pour la chrétienté car la catastrophe générale de la Hongrie était en perspective. Les Hongrois prenaient dans leur diète des mesures contre l'immixtion de Venise et de l'empereur dans leurs affaires et contre les intrus étrangers, comme les grands banquiers Fugger, Mark Pempflinger, qui détiendraient des dignités dans le royaume [5]. Le roi de Pologne, envoyant son ambassadeur à Soliman, avec les plus humbles assurances d'amitié, montrait que, s'il était intervenu pour la paix des Hongrois, c'était seulement à cause de sa parenté avec Louis, mais qu'il était prêt à conclure avec les Turcs toute façon d'entente, et, de son côté, le vizir

[1] *Ibid.*, p. 498, n° CCCXLVI.

[2] *Ibid.*, pp. 500—501, n° CCCL. Le roi craignait d'envoyer son ambassadeur à la Porte par la voie de Moldavie; *ibid.*, pp. 502—503, n^os^ CCCLII—CCCLIII.

[3] *Ibid.*, p. 499, n° CCCXLVIII.

[4] Cf. *ibid.*, pp. 496, 498—499, n^os^ CCCXLVII—CCCXLVIII; p. 500, n° CCCXLIX.

[5] *Ibid.*, pp. 507—508, n° CCCLV.



Fig. 53. — St. Jacques le Persan.
Fresque dans l'Église Épiscopale
de Curtea-de-Argeş.



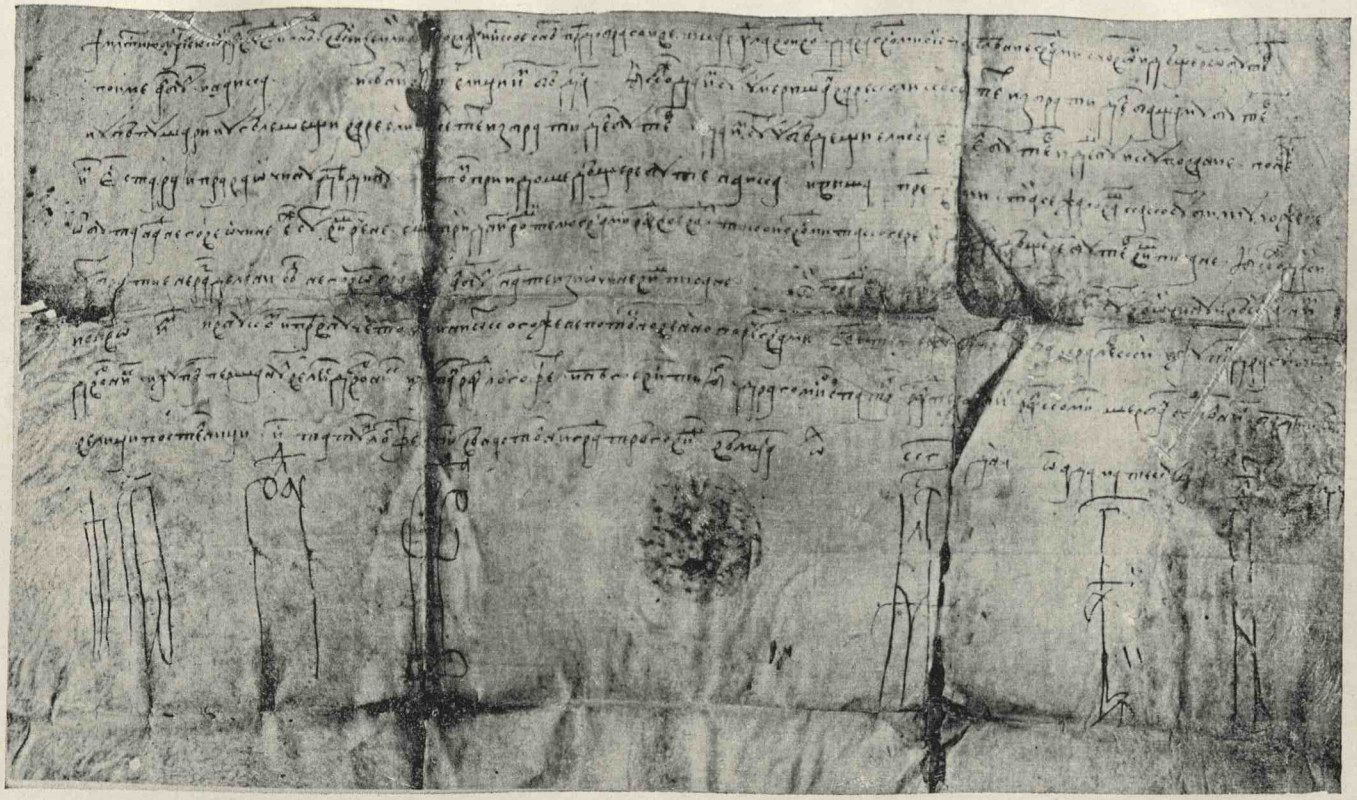


Fig. 54. — Décision de Radu d'Afumați, prince de Valachie.

Ibrahim répondait: «servez vos intérêts, laissez la Hongrie de côté, car avec la Hongrie nous avons d'autres comptes à régler qu'avec la Pologne»[1]. En même temps il dénonçait Étienne d'avoir, par ses intrigues, provoqué une expédition contre la Pologne l'année précédente et envoyé la nouvelle controuvée que le vizir aurait voulu occuper Cetatea-Albă et Chilia, où étaient fixés maintenant les Tatars qu'on appelait « bialogrodenses »[2]. Au moins, de cette Hongrie agonisante, le prince de Moldavie recevait, pour le cens de Bistrița, un secours de mille florins par an[3]. *Les Jagellons de Bude avaient à l'égard du pays d'Étienne-le-Grand une autre attitude que celui de Pologne.*

A côté du Moldave étaient cependant sur le front de croisade, bien que la conduite n'eût pas été confiée à l'élément roumain, les Banatiens. En effet, après avoir écarté les incapables qui commandaient sur le Danube, le Maramorésien Jean Dragffy[4] avait été nommé comte de Timişoara, pour quelque temps, et la charge de construire la forteresse de Mehedia devant remplacer Severin perdu, était confiée aux Roumains de Caransebeș, Nicolas Castruț et Jean Şandru[5], le juge de cette ville étant encore «le hussard de la Cour» du roi, Jean Bocoșniță[6], lequel vient aussi à la Cour demander des secours. Pour la dernière bataille[7], des voévodes roumains s'offraient, comme Vlad et Blaise[8], et le roi avait fait peindre un beau drapeau pour ces gens

[1] *Ibid.*, p. 523, n° CCCLXII.

[2] *Ibid.*, pp. 505—506.

[3] *Ibid.*, p. 510, n° CCCLVIII. Des ambassadeurs moldaves à Bude, Tudor et Antoine l'échanson; *ibid.*, pp. 516—518. Des ambassadeurs en Moldavie; *ibid.*, p. 518. Leur interprète, Dragoș; *ibid.*, p. 518. Cf. aussi, *ibid.*, p. 519, n° CCCLXI.

[4] Son secrétaire Baltazar; *ibid.*, p. 517.

[5] *Ibid.*, p. 513.

[6] *Ibid.*, pp. 513—514. Étienne Mailat remplissait des fonctions à la Cour royale; *ibid.*, p. 514. On y trouve aussi un Philippe intitulé Voévoditch « fils de voévode »); *ibid.*, p. 514. Un *dapifer* Démètre Danciu; *ibid.*, p. 518.

[7] *Ibid.*, p. 519, n° CCCLX.

[8] *Ibid.*, p. 514.

de Timişoara [1], auxquels s'ajoutaient les fuyards d'Orşova, maintenant turque [2].

Si le Moldave Étienne n'a rien fait [3] au moment où la jeunesse de Hongrie était rassemblée plus ou moins autour du jeune roi pour aider une résistance qui fut honorable,— car depuis 1444 jamais un roi de Hongrie n'avait été personnellement à la tête d'une armée défensive,— ceci s'explique aussi par les soucis qui le retenaient chez lui.

La Chronique moldave relate, au commencement de cette année qui mit fin au royaume unitaire de Hongrie, que, pendant l'hiver, le 4 février 1526, Étienne s'était avancé en Valachie jusqu'à Târşor, pour conclure ensuite une paix avec son voisin et revenir chez lui [4].

Pendant longtemps on a accepté comme seule explication de ce pillage, dont la responsabilité retombait lourdement, avec d'autres accusations aussi, sur le petit-fils d'Étienne-le-Grand, le récit, peu fondé et ridicule, que présente, avec des détails, le nonce de Hongrie, aimant, comme un vieux clerc, à abonder dans le sens des récits d'aventures, mais il y a aussi un récit allemand, de quelqu'un bien informé, probablement Pempflinger, qui, lui aussi, se moque de Radu, lequel aurait pris pour l'armée d'Étienne 300 chevaux échappés du haras [5]: il est question des deux filles et de la veuve de Neagoe, de la convention précédente, suivant laquelle l'une des deux devait épouser le prince de Valachie, l'autre celui de Moldavie; le choix de la cadette,

[1] *Ibid.*, p. 515. Aussi des exilés serbes; *ibid.* Un Lucas Margay, capitaine de Caransebeş; *ibid.*, p. 516.

[2] *Ibid.*, p. 517.

[3] Il objectait aussi les menaces des Tatars; *ibid.*, p. 529. Le roi prenait soin également des vignobles de Velţ, près de Cetatea-de-Baltă, qui appartenaient à Étienne; *ibid.*, pp. 533—534, n° CCCLXXII.

[4] Voy. la Chron. moldo-polonaise, dans J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 180, et dans *Cron. inedite*, p. 129; Macarius, *Cron. Mold.*, p. 153 (et aussi Ureche).

[5] Hurmuzaki. II, p. 31, n° XXXIV: la date de l'expédition est cependant remise à la fête de Saint Martin, à laquelle probablement il faut renvoyer la provocation de Radu lui-même.

Roxane, se portant sur Radu, Étienne, qui avait tardé à cause de ses difficultés avec les Tatars, devant épouser celle qui restait, Stana, se serait ensuivie la vengeance de ce prince, qui s'en serait considéré comme humilié [1]. Mais on n'a pas tenu compte d'une autre lettre du même nonce, datée après une semaine, le 17 mars, dans laquelle sont présentées les conditions de la paix: livraison des réfugiés moldaves, qui, ramenés dans leur pays, furent décapités, de même que leurs associés dans la conspiration [2]. Zápolya lui-même affirme que la réconciliation entre les deux princes a été scellée par « la restitution réciproque des réfugiés » [3].

Nous avons donc aussi un autre sens de ce nouvel incident guerrier: Étienne ne pouvait pas tolérer les intrigues perpétuelles de ces exilés qui, à ce qu'il paraît, avaient attaqué la Moldavie avec des secours valaques, vers la fin de 1525 [4] et sa politique de guerrier chrétien rencontrait leurs intrigues sur son chemin. On parlait de ponts établis par les Turcs à Cetatea-Albă, à Chilia, du nouveau prince qu'on aurait voulu apporter [5]. Quant au double mariage, un examen attentif des comptes de Braşov et de Sibiiu permet de fixer une autre date approximative.

En effet, dès le mois de janvier, la ville de Sibiiu avait donné à la veuve de Băsărabă du vin, vingt boeufs et huit chars de bois pour le mariage de sa fille cadette. Le 17, les boïars venaient la prendre avec eux. Au mois de mars, on apprenait une « querelle entre le Voévode et un autre Voévode, celui de Moldavie », en même temps que des bruits circulaient sur une offensive turque pour laquelle on envoyait en avril des informations au prince, au ban, au logothète, et au vornic.

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], pp. 523—524, n° CCCLXIII.

[2] *Ibid.*, p. 525, n° CCCLXIV.

[3] Iorga, dans Hurmuzaki, XI, pp. 3—4, n° V. Radu en fait un rapport au roi.

[4] *Ibid.*, p. 189.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 526, n° CCCCXVI: « Neezther » pour « Alba-Neezther ».

Il semble que le premier mariage n'eût pas été conclu, ceci étant une des conditions de la paix, car, à la fin du mois de mai, venaient à Braşov, pour accompagner la même cadette, le burgrave Oancea, un Benoît Czakó, « des ambassadeurs moldaves et szekler ». Il était question que, par ordre des Voévodes de Transylvanie, la ville de Sibiiu payât les dépenses des noces, mais le Conseil s'en excusa par son manque de moyens, accordant seulement des provisions [1]. La veuve de Băsărabă resta à Sibiiu, où elle fut arrêtée pour dettes par Urbain Batthyanyi, jusqu'à ce que Radu envoyât ses gens pour l'amener vers lui [2]. Il est certain que Zápolya avait choisi la fiancée de Radu et que le mariage devait être célébré le 14 ou après le 17 janvier [3].

Quant à Radu, qui s'attendait à être bientôt pris par le danger turc, — au mois de juin, Pierre Ott [4] faisait la garde à Poienari —, il pensait, après avoir terminé avec son voisin, sur lequel du reste il se vengea aussi en automne encore, en pillant, à une retraite dans les fiefs de Transylvanie d'Alvinţ et de Vurper, qui avaient été récemment donnés [5]. Du reste, il semble que le Sultan, peu sûr des sentiments de ce prince, l'aurait sommé de venir à Andrinople au mois de mai [6].

Jusqu'au bout, Étienne, qui faisait enterrer en septembre son frère Pierre [7], restant ainsi seulement avec sa femme, la princesse valaque, et avec ses jeunes compagnons, eut devant lui le manque de confiance et les calomnies polonaises. On assurait en Pologne qu'il avait l'intention d'attaquer le ro-

---

[1] Comptes de Sibiiu, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 849—850.

[2] *Ibid.*, p. 850. C'est aussi l'année où la Valachie est envahie par Sigismond Nagy, avec les « aurarii », les chercheurs d'or, qui pillent le couvent de Bistriţa; *ibid.*, pp. 850—851.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 286, n° DXXI; Hurmuzaki, XI, p. 848; *Ist. Arm.*, I.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 289, n° DXXVII. — Ambassades entre Radu et le roi (de la part du prince vint le secrétaire Zalanczy, de la part du roi Pierre Gerendy); *ibid.*, ann. 1525—1526.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 527, n° CCCLXVI.

[6] *Ibid.*, p. 532, n° CCCLXX.

[7] *Ibid.*, pp. 537—538, n° CCCLXXV.

yaume avec les Tatars, par ordre du Sultan [1], qu'il était prêt à se jeter sur Kameniec [2], qu'il faisait frapper de la fausse monnaie polonaise [3]. On ne peut pas donner de meilleure réponse à toutes ces intrigues que ces lignes du nonce, datées du 18 juin: « Le Moldave a envoyé un ambassadeur, lequel écrit et fait connaître que le Sultan lui demandait d'être prêt pour qu'à un second ordre il se rende, avec les Tatars, où on le lui dira. Il prétend que les Tatars représentent jusqu'à 50.000 cavaliers, qui doivent entrer en Pologne et en Moldavie, *qu'il est préparé, lui, à les affronter dans une bataille*, et qu'il a averti le roi de Pologne de réunir ses forces à celles de la Moldavie contre les Tatars et les Turcs, s'ils venaient à l'attaquer ». Il ajoute: « *ce Moldave est un jeune homme de l'âge du roi, très hardi et brave* [4] ». Au mois de juin, il avait épousé la princesse valaque Stana [5], ce qui représentait *un nouveau lien cherché par la veuve Despina entre les dynasties des deux pays; de nouveau un esprit chrétien d'ailleurs comprenait ce qui paraissait difficilement intelligible aux Roumains eux-mêmes.*

Alors se produisit l'action décisive contre la Hongrie. La noblesse hésitait à aider le roi, présentant toutes espèces d'excuses ou demandant des choses impossibles; les métaux précieux pris aux églises ne suffisaient pas pour pouvoir payer une bonne armée de mercenaires; un Frangepani, un Solms refusaient de venir de leur Occident pour prendre le commandement; le roi lui-même, auquel les magnats et le nonce demandaient de se mettre à la tête de son armée, déclarait qu'il n'était pas décidé à le faire, ne pouvant pas être sûr des siens, et l'évêque de Kalocsa, qui avait un rôle important

[1] *Ibid.*, p. 596. Aussi d'autres accusations; *ibid.*, p. 599, n° CCCCVI.

[2] *Ibid.*, p. 555. Appel contre les Tatars; *ibid.*, p. 556; cf. aussi le numéro suivant.

[3] Comptes de Sibiiu; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 851.

[4] Questo Moldavo è un giovane di la età del rè, molto ardito et gagliardo; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 538, n° CCCXXVI. Cf. *ibid.*, p. 551, n° CCCLXXV.

[5] Le burgrave Oanea l'amenait de Transylvanie; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 850.

dans cette défense désespérée, recommandait la paix avec le Sultan, auquel on aurait payé un tribut. Quand une décision fut prise en faveur du commandement royal, Louis put trouver à peine 3.700 guerriers, attendant ce que pourraient lui donner les comtés, à une époque où l'on était disposé à croire que les Hongrois aimeraient mieux se préparer à la guerre civile [1]. La Transylvanie de Zápolya tout entière se tint de côté [2].

Le 29 août, l'armée, désordonnée et dénuée de tout élan, du royaume de Hongrie, qui n'avait été aidée par personne et pas même par elle-même, était détruite par les troupes de fer de Soliman, et en vain l'énergique femme de Louis II attendit-elle le retour de son époux défait: on trouva son corps abandonné dans les marais de la fatale plaine de Mohács. Sept évêques, parmi lesquels aussi ceux de Nagy-Varád et de Csanád, gisaient eux aussi sur l'emplacement du terrible massacre. Parmi les morts, on trouva, ayant rempli son devoir jusqu'au bout, le Maramorésien Jean Dragffy [3].

La Transylvanie restait entière, comme si elle avait été un autre pays, continuant, comme la Valachie, sa vie habituelle. Des ambassadeurs sont échangés d'un versant des Carpathes à l'autre, et nous assistons, pendant que la Hongrie frémissait sous le talon du Turc, à des discussions avec Radu concernant cette attaque en Olténie du Saxon Sigismond, jadis un auxiliaire, peut-être non payé, de Radu, qui était venu avec une bande de brigands piller le couvent de Bistrița [4].

Mais en Moldavie le règne du jeune combattant avait fini. En automne, parce que la protection accordée aux exilés n'avait pas cessé et Radu avait réalisé sa vengeance, pillant la Moldavie, Étienne le lui avait fait payer par une nouvelle

[1] Des rapports pontificaux et des lettres italiennes, dans N. Densusianu, *loc. cit.*, I[3].

[2] *Ibid.*, p. 559. L'évêque-chancelier Étienne Broderics parlera ensuite du projet imaginaire que Radu attaquerait, avec Zápolya, les Turcs par derrière; *ibid.*, p. 575. Broderics assure (éd. Katona ou dans Bonfini, à la fin; dans N. Densusianu, ouvr. cité, II[3]: cf. Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 107—108) qu'un fils de Radu avait dû être envoyé comme otage à la Porte.

[3] *Ibid.*, pp. 561, 565, n° CCCXCVII. Voy. *ibid.*, p. 506.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 291, n°s DXXXI—DXXXII.



Fig. 55. — Pierre tombale de Stana, femme du prince Étienne-le-Jeune.

expédition, au cours de laquelle « il avait passé par où il avait voulu ». Au retour il était malade. Alors qu'au mois de janvier 1527, il se trouvait à Hotin, peut-être pour guetter les mouvements des Tatars, la mort l'y surprit [1]. C'est sans raison qu'on a parlé de poison, et d'autant moins peut-on croire qu'il lui aurait été servi par la fille de Băsărabă, Stana, effrayée par ses autres cruautés ou dont le patriotisme valaque aurait été froissé; après cet évènement tragique la femme d'Étienne prit le voile de nonne, sous le nom de Sophronie, et mourut jeune, étant enterrée à Argeș près de son père et des ses frères [2], au lieu de l'être à côté de son mari, à Putna. Le Valaque Radu aura fait revenir sa belle-sœur dans son pays d'origine. L'inscription mentionne, épargnant ainsi sa mémoire profanée par la suspicion, « qu'elle avait été la femme de Jean Étienne Voévode et qu'à sa mort elle avait pris le vêtement angélique et s'était fait appeler la nonne Sophronie ».

[1] Macarius, dans J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 153; Chron. moldo-polonaise, *ibid.*, p. 480; *Cron. inedite*, p. 129. Nulle information ne vient appuyer la légende qu'il aurait été tué par les boïars. La citation de Ursu, *Die auswärtige Politik des Peter Rareș, Fürst von Moldau (1527—1538)*, Vienne, ne correspond pas.

[2] Iorga, *Inscripții*, I, p. 147, n°. 299.

CHAPITRE IV

LES ROUMAINS COMBATTANT POUR LA TRANSYLVANIE

A la place d'Étienne [1], les boïars élirent à Hârlău, sans tarder, probablement parce qu'on s'était aperçu depuis longtemps que le jeune prince devait mourir, un bâtard d'Étienne-le-Grand, homme d'un certain âge, Pierre, le troisième Pierre après celui qui était mort récemment et l'exilé qui s'était perdu en Pologne. Autour de lui, on trouve dès le commencement tous les jeunes boïars de son prédécesseur, ce qui exclut l'idée d'un mouvement d'opposition, à plus forte raison d'une conspiration [2]. Ceci d'autant plus que le nouveau prince s'empressa de poser une pierre sur le tombeau de son neveu [3].

Comme Pierre était glabre, on l'appela « Rareș », « à la barbe rare ». On ne sait presque rien de son passé. La légende a introduit plus tard sa mère, la dame Rareș, qui aurait été une bourgeoise de Hârlău, ainsi que son occupation antérieure dans le commerce du poisson du Danube, et c'est pour cela qu'on l'aurait appelé « Măjarul », celui qui emploie des outils de pêche *(măji)*. Il est très possible qu'il eût été marchand pendant quelque temps sans penser à l'héritage que, comme de coutume, il aurait pu constater par les signes faits sur ses bras [4]. Il était marié, et sa femme, d'origine inconnue, s'appelait Marie.

---

[1] Pour le changement, aussi Élie Minea, dans les *Cercetări Literare*.

[2] Chronique du pays, *loc. cit.*

[3] Kozak, ouvr. cité, p. 92. Il s'est rendu compte qu'Étienne était appelé внѹкъ à cause de la confusion en roumain entre les deux sens du mot « nepot », neveu et petit-fils.

[4] Voy. Neculce, *O samă de cuvinte*, Kogălniceanu, *Letopisițe*, p. 182.

Dès le commencement, il se trouva devant le problème hongrois [1], qui n'existait pas pour Radu, étroitement lié à Zápolya et [2] obligé de suivre les directions des Turcs [3], arrêtés après leur victoire, laissant les partis de Hongrie se déchirer entre eux.

En effet, d'après le pacte de famille qui excluait l'héritage de la branche polonaise des Jagellons, le Habsbourg Ferdinand, frère de la reine Marie, devait être appelé au trône de Hongrie et, parmi les nobles hongrois, il s'en trouva assez pour élire le frère de Charles Quint, l'empereur récemment vainqueur, à Pavie, de François I-er, allié de Soliman. Sûr de son héritage, il s'occupait dès le début de s'assurer la fidélité des deux princes roumains [4].

Zápolya trouva lui aussi des adhérents qui, malgré son indifférence à l'égard de la catastrophe du royaume, consentirent à l'élire, devenant ainsi «le roi János» pour les Roumains.

On a cru à un certain moment qu'une partie du pays passerait à un nouveau Dósza. En effet, le suprême effort défensif du royaume avait convoqué sous les armes tous les paysans, et de ce fait se répéta le cas des croisés de jadis. Dans les régions du Banat, l'un de ces ruraux se présenta comme le Tzar Ivan, l'empereur des Slaves —, comme successeur des empereurs byzantins [5], et certainement aussi des Roumains. Les adversaires, effrayés, l'appelaient l'«homme noir». Après avoir pillé dans ces régions faiblement défendues par Nicolas de Macédoine, comte de Csanád [6], et avoir tué des nobles comme Ladislas Csáky, il faisait mine de vouloir passer en Transylvanie du côté de Haţeg, où, bien qu'il ait dû rencontrer

[1] On parle d'une ambassade envoyée par Ferdinand à Étienne, qu'il aurait séduit; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 626.

[2] Celui-ci aurait attendu, dans la lutte qu'il perdit sur la Tisa, le secours de la Valachie; *ibid.*, p. 621, n[0] CCCCXXI.

[3] Mais le beg Mahomet, qui était maintenant commandant de Belgrade, recevait des ambassadeurs de Ferdinand; *ibid.*, p. 625.

[4] *Ibid.*, p. 593.

[5] *Ibid.*, p. 614, n[0] CCCCXV. Mais, en même temps, le despote serbe continuait la lutte contre les Turcs; *ibid.*

[6] *Ibid.*, p. 617, n[0] CCCCXVII.

l'opposition énergique des nobles roumains de cette contrée, d'un caractère si guerrier [1], il put entrer dans la ville, tuant les hommes, les coupant en morceaux, arrachant leurs entrailles et s'en prenant aux femmes [2].

Le danger pour la Transylvanie ne venait pas cependant de ces privilégiés, mais des paysans roumains. Le Voévode qu'avait laissé Zápolya, maintenant roi, et appelé ailleurs, Pierre Perényi, une ancienne connaissance, écrit ainsi, au printemps de cette année tout aussi funeste que celle qui l'avait précédée : « les Roumains de Transylvanie avaient appris qu'ils étaient beaucoup plus nombreux que les Serbes en Hongrie et qu'ils avaient avec les Serbes une seule et même religion [3] ». Bientôt on crut que les choses étaient apaisées, et Zápolya pensait à sa seule querelle avec Ferdinand [4], dont l'associé aurait été le « Tzar » tué du côté de Szegedin [5] dans la lutte avec Perényi et l'évêque de Nagy-Varád. La noblesse roumaine de ces régions se demanda s'il fallait qu'elle suive le roi Jean. Ainsi, de même que le despote serbe, passèrent, à un certain moment, du côté de Ferdinand, Ladislas More et Valentin Török [6].

Dans ces circonstances il était facile au nouveau prince de Moldavie, non seulement de se faire reconnaître mais d'être flatté de tous côtés.

A la nouvelle que Pierre avait été élu, le roi de Pologne, effrayé par ce qui était arrivé à son neveu de Hongrie, s'empressa de le féliciter, admettant que « le Voévode était un vrai descendant d'Étienne Voévode » et montrant sa conviction qu'il sera un meilleur voisin que son prédécesseur, insulté même dans sa tombe, comme quelqu'un « qui n'était bon à rien qu'à susciter des actes impertinents, à provoquer

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 294, n° DXXXVII ; pp. 295—296, n° DXL.

[2] *Ibid.*, pp. 296—297, n° DXLI.

[3] Walahos in Transsilvania multo plures quam Rascianos in Hungaria fore percepimus, qui cum Rascianis unam et eandem sectam profitentur senciantque ; *ibid.*, p. 296, n° DXL.

[4] *Ibid.*, p. 298, n° DXLV.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, pp. 618, 624.

[6] *Ibid.*, p. 623.

des massacres et des troubles, de sorte que, s'il avait continué à vivre, peut-être aurait-il pu amener contre lui et son pays une juste vengeance » [1]. Bientôt, sans demander si cela pouvait plaire à ce voisin, Sigismond lui envoyait le fils de Côme Şarpe, mort en exil, Nicoară [2]. On attendait aussi des ambassadeurs moldaves pour la conclusion d'un traité [3]. Sans retard, ce lien fut conclu sans que rien eût été changé dans les formes traditionnelles [4]. Parmi les témoins nous trouvons tous les boïars, ce qui montre que les coups de hache d'Étienne n'en avait pas fait trop de victimes: Hrană le vornic, Negrilă Hrincovitch, qui avait rempli tant d'ambassades, Talabă, Vlad et Mihul, burgraves de Hotin, — le second devant jouer plus tard un grand rôle sous ce règne, — Cârjă, qui avait été envoyé en Pologne, et Huru, burgraves de Neamţ, Grozav et Danciu, burgraves de Roman, Barbovschi, — élément nouveau, — portier de Suceava, le spathaire Drăgşan [5], le vestiaire Dumşa, le postelnic Liciu, l'échanson Felea, le stolnic Zbiarea, le comis Jean [6].

À ce moment, et attendant d'autres rapports avec la Pologne, Pierre accepte aussi de nouer des liens avec Zápolya, qui ose parler, dans les conditions illégales où on lui avait accordé la royauté, pour des circonstances si difficiles, des droits que la couronne de Hongrie se serait gagnés sous le règne de Vladislav sur la Moldavie, et c'est pourquoi, sans que rien n'eût été conclu, comme autrefois

[1] Qui ad nihil aliud utilis erat quam ad insolentias, caedes et turbas concitandas. Nam is, si diutius vixisset, forsitan et sibi et ditioni suae justam perniciem accersivisset; *ibid.*, p. 600, n° CCCCVII.

[2] *Ibid.*, pp. 600—601, n° CCCCVIII.

[3] *Ibid.*, p. 601, n° CCCCIX.

[4] *Ibid.*, p. 602 et suiv. Pour la date, dès le commencement de l'année, les formes devant être faites ensuite; Ursu, ouvr. cité, p. 17, note 8.

[5] Du village de Drăcşani, dans le district de Botoşani, ou créateur de cette bourgade.

[6] N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, pp. 725—728. Une convention (texte polonais) pour les affaires de frontière; *ibid.*, pp. 732—734, n° CCCCLXII; Prohaszka, dans le *Kwartalnyk historyczny*, XVI, donne à ce document un sens qu'il n'a pas.

d'ailleurs, il traite de «fidèle»[1] le prince de Moldavie, visité par son courtisan Jean Cséh, auquel il cède «quelques possessions et droits» à Bistrița — à Reteg, on trouve les fonctionnaires du Moldave[2]. Ceci peu avant la diète de Sighișoara, au mois de décembre, qui en prépare une autre, à Vașarheiu, pour discuter aussi certaines nouvelles venues de Moldavie[3]. Pour le moment, la Transylvanie était à la disposition des Saxons partisans de Ferdinand, réunis à la noblesse et aux Szekler[4].

De la part de Ferdinand, *qui ne considérait pas le Moldave comme son vassal*, Pierre avait reçu déjà deux émissaires, dont l'un, Georges Reicherstorffer, a donné une description de la Transylvanie et une autre de la Moldavie, et le prince de Moldavie avait répondu par une ambassade secrète, demandant qu'on lui confirme la possession de Ciceu et de Cetatea-de-Baltă, de même que le cens habituel de mille florins par an[5].

Pour la Valachie, une paix fut conclue au mois d'avril entre Pierre et Radu, les ambassadeurs moldaves venant en Valachie avec des envoyés brassoviens, et, comme ceux-ci avaient visité les premiers sans permission, les portiers valaques, coupables de l'avoir permis, reçurent 150 coups de bâton[6].

---

[1] *Ibid.*, pp. 298—299, n° DLXVI.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 301, n° DLII. Nous voyons à Ciceu, où le burgrave est Thomas, aussi des Tziganes appartenant au prince; *ibid.*, p. 302, n° DLIII; p. 306, n° DLXII. Rapports de Bistrița avec les nobles du Maramureș; *ibid.*, p. 307, n° DLXV.

[3] *Ibid.*, pp. 300—301, n° DL.

[4] Cf. aussi Gévay, *Aktenstücke*, I, p. 50, n° 32, et Smolka, dans l'*Arch. f. öst. Gesch.*, LVII.

[5] Observations minutieuses chez Ursu, ouvr. cité, p. 21 et suiv., aussi d'après Aretin, *Beiträge zur Geschichte, Literatur*, VI et d'après Smolka, *loc. cit.* Voy. aussi Hurmuzaki, II, pp. 31—32, n° XXXIV, p. 35 et suiv. (Reicherstorffer, Laurent Misschillinger). Instructions pour le second, dans André Veress, *Documente privitoare la Istoria Ardealului, Moldovei și Țării-Românești*, I, Bucarest, 1929, pp. 1—2 (deux formes). Voy. aussi les numéros suivants. Pour Reicherstorffer, *ibid.*, p. 4, n° 5. La confiance de Ferdinand que *les deux princes roumains entreront en armes pour lui en Transylvanie*, *ibid.*, p. 6, n° 7. Cette affirmation sera bientôt démentie.

[6] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 303—304, n° DLV. Ursinus Vellius prétend

Et les rapports avec les Turcs sont avérés par la mission du logothète moldave à Constantinople, d'où il amena à son maître un médecin qui, cependant, trouva préférable, après quelque temps, de s'enfuir en Transylvanie [1].

En 1528, la situation est la même: bons rapports cachés avec Ferdinand, rapports plus intimes avec Zápolya, dont l'adversaire, Étienne Mailat, Roumain d'origine, a pu se fixer pendant l'été à Făgăraș [2]. Mais le « roi János » écrit de Nagyarád, par Gaspard Margay, aux nobles roumains de Hațeg; Ladislas Kendy recommande aux bourgeois d'Orăștie et à leur juge roumain de s'empresser de faire l'hommage au vrai maître: un Jean de Săcel devait aller chez lui de la part des habitants, complètement gagnés. A ce parti se joignit, dans ces régions et dans le Banat: Nicolas de Gârlița (Gerlessy). Nicolas Kendeffy, Jean Sărăcin, Nicolas Boituri et Stanciu de Mățești étaient revenus de la diète de Vașarheiu avec des nouvelles sur les actions des Szekler. On parlait de l'arrivée prochaine du beg Mahomet — ici encore ! — à Csanád, dans le Banat, pour attaquer Timișoara. On croyait que les gens de Caransebeș, donc certainement aussi ceux de Lugoj, étaient des partisans de Zápolya, qui attend aussi un secours de la part des deux princes [3], bien que l'on pensât Radu entendu avec Ferdinand, ce qui donnait à l'ambassadeur envoyé à la Porte, Jérôme Łaski, et à l'aventurier dalmatien Tranquillus Andronicus [4], qui se trouvait en Valachie, l'idée de déguerpir le plus tôt possible. Les partisans de Ferdinand demandaient

---

qu'au mois de janvier à la diète convoquée par Ferdinand, des ambassadeurs moldaves auraient apporté la nouvelle que Pierre a détruit une troupe de secours (12.000!) hommes envoyée par Radu à Zápolya; dans Ursu, ouvr. cité, p 25, note 24.

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 304—305, nº DLVII. Pierre retenait chez lui aussi des fabricants de drap, qui suivirent le même exemple; *ibid.*, p. 305, nº DLVIII. Voy. aussi le numéro suivant (des Tziganes fuyards).

[2] *Ibid.*, pp. 305—306, no DLX—DLXI.

[3] *Ibid.*, pp. 307—308, nº DLXVII.

[4] Iorga, *Studii și doc.*, III, pp. LXXV—LXXVIII. Il avait été aussi en France; Legeay, *Histoire* de *Louis XI*, II, p. 327.

aussi aux Roumains de Transylvanie d'entrer dans leurs rangs [1].

Avec les Polonais, Pierre ne reprit les rapports que vers la fin de l'année. Il montrait au roi qu'il avait pris et fait tuer un prétendant, mais demandait qu'on coupe le nez à son homonyme de Pologne et qu'on lui fournisse les moyens de payer son tribut aux Turcs, car son prédécesseur lui avait laissé un trésor vide. Du côté de la Pologne, on ne répondit, naturellement, que par de simples phrases [2].

En 1529 cependant, cette situation de stabilité change dans toutes les directions. D'abord le prince de Valachie, dont Ferdinand avait fait, dès le 1-er septembre 1528, son médiateur pour la réconciliation avec les Turcs [3] et qui, ayant donné de fausses nouvelles concernant le roi de Pologne, demandait qu'on lui pardonne « pour Dieu et la Sainte-Vierge, Mère de Dieu »[4], disparaît. Une querelle avec ses boïars, rassemblés en diète révolutionnaire à Slatina [5], l'amène à se retirer au-delà de l'Olt, et là les révoltés le surprennent dans la forteresse de Cetățuia, au-dessus de la ville de Râmnic, près de l'ancienne église, et le tuent, le 4 janvier, en même temps que son fils du premier mariage, Vlad. Le vornic Neagoe, qui, avec le postelnic Drăgan, avait ordonné ce crime [6], — sans se rappeler tout ce qu'avait fait celui que sa femme, Roxane, fit ensevelir dans l'église de la famille, le représentant couronné et à cheval, sceptre en main et le manteau agité par le vent, avec, à côté, la chronique slavonne de ses exploits —,

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 309—310, n° DLXIX.

[2] J. Bogdan, dans Hurmuzaki, *Supl.* II², pp. 18—20, n° V.

[3] Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 4—5, n° VIII; Hurmuzaki, II, p. 67, n° XL. Pour la donation de la part de Ferdinand au secrétaire de Radu, Jean Szalánczy, Veress, *loc. cit.*, pp. 5—6, n° 6.

[4] Iorga, *Relațiile Moldovei cu Polonia*, dans les *Conv. lit.*, XXXV, p. 330. Cf. C. Giurescu, *Petru Rareș*, *ibid.*, 1910.

[5] Comptes de Sibiiu, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 852.

[6] Voy. la chronique du pays, dans le *Mag. ist.*, IV, et Ostermayer, dans Kemény, *Fundgruben*, I, p. 15 (aussi dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 851, note 1). Cf. Schuller, dans l'*Arch. f. öst. Geschichtquellen*, 1859, pp. 223—291, 607—672; G. Bogdan-Duică, dans l'*Archiva* de Jassy, IX, p. 313 et suiv.



Fig. 56. — Pierre tombale de Radu d'Afumați.

portait le nom que Băsărabă avait eu pendant qu'il était boïar, et un « Băsărabă, fils du dernier de ce nom », fut placé comme prince sur le siège vacant. Il était donc un fils de Neagoe, qui aurait eu aussi un bâtard, Barbu, dont le fils, Nicolas, courra le monde, allant jusqu'en Suisse et en Espagne [1].

Jusque là les Turcs avaient préféré comme prince Radu. Mais, comme Mahomet était supposé avoir préparé la révolte pour confier la Valachie à son propre fils, le Sultan le fit rappeler de Belgrade et il dut s'établir sur ses terres à Plevna. Au mois de mars, un nouveau prince était arrivé, le fils, envoyé comme otage à Constantinople, de Vladislav: Moïse, et au mois d'avril il occupait le siège [2].

Pierre Rareș n'a eu aucune participation au crime politique de Râmnic, et il accepta le nouveau voisin sans aucun plaisir. De fait, on voit bien ce qu'il voulait avant tout: *la Transylvanie pour lui, tout le reste n'étant destiné qu'à masquer, par des négociations des deux côtés, ce but suprême.*

La nécessité avec laquelle cette idée s'imposait à tout prince moldave est prouvée par un rapport allemand anonyme, dans lequel on dit, sur le compte d'Étienne lui-même qu'en Transylvanie « les Roumains, les Szekler, les Transylvains (les Saxons), tous dépendent de lui et personne ne peut faire un mouvement sans lui: tous doivent le redouter » [3].

Ce pays voisin restait, de fait, à la disposition de quiconque voulait l'envahir. Les villes saxonnes étaient pour Ferdinand, mais elles n'avaient pas une vraie armée. Certaines d'entre elles, comme Orăștie, avaient aussi, parmi les bourgeois, des personnes qui, malgré leur loyauté, avaient de grandes craintes pour un

[1] Voy. Iorga, *Pretendenți*, pp. 227—229, et dans les *Mem. Ac. Rom.*, série III, XII (1931-1932). Voy. aussi Schuller, dans l'*Arch. f. öst. Gesch.*, 1896, pp. 631, 642 (cf. G. Bogdan-Duică, dans l'*Archiva* de Jassy, IX); Ursinus Velius, dans Ursu, ouvr. cité, p. 45, n° 31; Iorga, *Inscripții*, I, p. 149.

[2] D'après les Comptes de Sibiiu et la chronique transylvaine dans Hurmuzaki, II, Iorga, *Studii și doc.*, III, pp. L—LI. Des lettres de Moïse, dans . Bogdan, *Doc. și regeste*, pp. 173—177, et Tocilescu, ouvr. cité, pp. 09—316.

[3] Hurmuzaki, II, p. 31, n° XXXIV.

avenir rapproché. La noblesse hongroise était de dispositions changeantes et, en dépit de l'acte qu'elle avait conclu avec les autres États de la province, elle ne pouvait pas détruire, pour le Hongrois Zápolya, les sentiments que, par une autre conscience nationale, maintenant bien prononcée partout, les Saxons avaient à l'égard de leur «Allemand» à eux, le Habsbourg, la réforme religieuse n'ayant pas été encore introduite par Honterus et par les étudiants revenus des universités allemandes, ce qui créera une situation d'hostilité et de crainte à l'égard de la Maison d'Autriche, appelée à défendre la foi catholique. Quant aux Szekler, ils paraissaient vouloir poursuivre une politique qui leur aurait été propre, ne tenant compte d'aucune autorité et même d'aucun voisinage; le souvenir de Dózsa, couronné de la couronne de fer chauffée à blanc, n'était pas loin, et la disposition de la noblesse, qui s'était fixée au milieu de leurs villages et les transformait en serfs, devait leur faire oublier cette «union» à laquelle ils avaient été attirés et poussés jadis.

Le pays lui-même, un miracle de la nature et une forteresse des hommes, devait attirer n'importe qui. L'aventurier politique et diplomatique Jérôme Łaski, revenant par la Valachie, où nous avons vu qu'il craignait d'être pris par Radu, compté parmi les Ferdinandistes, et qui s'était enfui, a, en ce qui concerne la Transylvanie, des termes de grand enthousiasme, montrant que rien ne lui manque: le blé, le vin, le bétail, les brebis, l'or dans les rivières, le sel dans les salines, l'argent, le cuivre, le plomb dans les profondeurs de la terre. « J'avais cru que la Hongrie ne présentait rien de mieux que ces régions de Bude et de Cassovie, mais tout cela n'est qu'une ombre à côté de ce pays de Transylvanie[1].» Et il mentionne les revenus qu'on y recueille et la force que représentent les 2.000 cavaliers et 1.000 gens de pied des Szekler.

Les Roumains de Transylvanie ne « faisaient pas de politique », mais nous avons vu, à l'occasion de la révolte sociale

[1] Credidi ego provinciam Ungariam non fuisse meliorem quam in illis Budae ac Cassoviae partibus, sed somnia sunt illa intuitu hujus Transsilvanie regni; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 619.

du Tzar Ivan, qu'on commençait à y penser, non seulement les privilégiés, mais aussi la grande masse des paysans, libres en « territoire royal » et serfs « chez les seigneurs », mais ceux-ci même de vif esprit, prêts aux querelles, disposés à se venger par le sang versé et par l'incendie, et contre lesquels les bourgeois de Braşov employaient les moyens de répression les plus cruels, le pal, les tenailles et le bûcher, étant aidés en cela par leur clientèle de Tziganes [1]. Si le nouveau prince Pierre a été marchand de poisson, et dans ce cas son commerce a dû s'étendre jusqu'à ces cités des Saxons, il savait bien ce que signifiaient tant de centaines de milliers d'hommes solides, braves, intelligents et il comprenait assez, à une époque où l'esprit de la Renaissance créait des âmes réalistes, ambitieuses et avides, en dépit des devoirs moraux et des engagements écrits, même les plus solennels, ce qu'on pouvait faire avec de pareils matériaux humains [2].

Son prédécesseur, si jeune, avait aimé les grandes paroles, les promesses brillantes et les reproches adressés à ses voisins et il avait dépassé même dans ses mots le sentiment violent qui le dominait; Pierre, homme mûr et de grande expérience, accepte et envoie des ambassadeurs, présente des requêtes, mais ne laisse jamais voir ce qui se trouve au fond de son âme qui avait hérité la sagesse, d'un si profond et long calcul, d'Étienne-le-Grand. Et il avait appris de ce souvenir que les choses qui peuvent réussir ne doivent pas être annoncées dans la rue avant d'être commencées.

Donc, sans dire à personne pourquoi, pour qui et contre qui il venait, alors que son voisin valaque annonçait ouvertement aux Brassoviens qu'ils avaient le devoir de rendre hommage « au roi János », et qu'il était envoyé pour les amener de force vers ce devoir [3], il envoie au-delà de la montagne une armée importante, qu'il avait su se former en peu de temps.

[1] Comptes de Braşov, *passim*.

[2] Voy. Iorga, *Fase sufleteşti şi cărţi representative la Români*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, série II, XXXVII.

[3] J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, pp. 173—174, n° CLXX = Tocilescu, ouvr. cité, pp. 310—311, n° 314. De même Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 315—316, n° DLXXXII.

En apparence, il marchait pour régler quelque compte de mauvais voisinage [1] contre les Szekler. C'est ce que savait et croyait la Moldavie elle-même, ainsi qu'on le voit par sa chronique; il aurait affaire aussi avec les seigneurs du pays qui avaient chassé le « Voévode », c'est-à-dire Jean. Le prince lui-même est en tête de son armée aussi pour voir ce pays vers lequel le poussait son coeur et l'appelaient les circonstances. Partant de Hârlău, qui était de plus en plus une capitale à la place de Suceava, qui aura souffert en 1496, il arrive à la fin de l'hiver, à une époque où on n'aurait pas cru possible une campagne par ces montagnes, dans les districts de Gurghiu et de Ciuc, alors qu'une autre armée envahissait les autres régions des Szekler [2]. Après ce terrible raid de pillage, Pierre était de nouveau chez lui en février 1530.

Il avait paru cependant aussi dans le pays de la Bârsa, où les gens de Cohalm parlaient en tremblant des 3.000 Tatars et des Turcs innombrables qui l'auraient accompagné [3], et il montrait dès lors l'idée de se soumettre, au moins par l'hommage, par le paiement des revenus et l'exploitation des douanes, ce monde saxon si riche. Pierre se présentait comme un ami qui n'a fait que punir ceux qui avaient gâté son pays, mais, quant au fond, il reste un fidèle du roi des Romains, comme ces bourgeois eux-mêmes, — ceci bien que, toujours parfaitement informé, il eût bien su que les Turcs ont reconnu, grâce à l'intervention de Łaski, Zápolya qui, après avoir passé assez de temps chez son parent de Pologne, le roi Sigismond, se trouvait de nouveau dans son pays, prêt à descendre, par le Banat, dans cette Transylvanie où il avait été pendant si longtemps le maître [4]; il déclarait avoir voulu seulement faire entendre

[1] C'est ce qu'affirment les notes d'un Saxon (*Arch. des Vereins f. sieb. Landesk.*, XV, p. 58); cf. une lettre des Brassoviens, *Arch. f. österr. Gesch.*, XXI, p. 280; dans Ursu, ouvr. cité, p. 40, note 2. Cf. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 312, n° DLXXVI; N. Densusianu, p. 645, n°. CCCCXLI. Des renseignements non importants chez Veress, *loc. cit.*, pp. 7—8, n° 89.

[2] Toutes les sources sont rassemblées avec soin par Ursu, ouvr. cité, p. 40, note 4.

[3] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 311—312, n° DLXXIII.

[4] Ursu, ouvr. cité, p. 43 et les notes.

raison à ceux qui ne voulaient connaître «ni roi, ni voévode»[1].

Aux gens de Bistrița, il avait envoyé un émissaire le 20 janvier[2]. Avec ceux-là aussi il a dû avoir des explications concernant ses intentions, et ils négociaient en février avec lui[3], mais certainenement il ne leur aura pas dit que sa pensée, de propriétaire de la forteresse de Ciceu, avec tout le grand groupe de villages roumains des alentours, avec l'évêque du gué du Someș, et ayant depuis peu Reteg, se dirige vers ces mines de Rodna et vers la possession même dela grande ville saxonne dont le district contenait tant de paysans roumains.

En ce qui concerne le gouvernement de Transylvanie lui-même, représenté pour Ferdinand par l'évêque Nicolas Gerendy, qui se demandait s'il y a ou non dans cette invasion une suggestion venant de Jean, et par Alexis Bethlen, lieutenant du Voévode, Pierre Perényi, leur action de défense a été nulle, bien qu'on eût annoncé, en février, que ce dernier «descendait vers Gurghiu»[4], mais il n'était qu'à Sighișoara au moment où Pierre avait déjà tout terminé[5]. La fortification d'Unguraș fut faite plutôt au profit de Rareș, qui devait y établir bientôt ses défenseurs[6].

Quant à Ferdinand, il protestait, le 23 mars, de la lointaine Spire où, sans qu'on eût su que le Sultan viendrait l'attaquer, de toutes ses forces, il avait autre chose à faire, contre l'idée qu'il aurait envoyé Pierre; car, s'il avait été offensé par quelqu'un, il avait seul, comme vrai roi de Hongrie, le droit de l'en punir; quoi qu'il en soit, le châtiment fut trop dur[7].

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 312, n° DLXXV. Voy. aussi *ibid.*, p. 313, n° DLXXVI: pour son départ.

[2] *Ibid.*, p. 310, n° DLXX.

[3] *Ibid.*, pp. 313—314, n° DLXXVII. Voy. aussi la lettre suivante de Thomas, le burgrave de Ciceu.

[4] *Ibid.*, I, pp. 310—311, n°s DLXXI—DLXXII.

[5] *Ibid.*, p. 312, n° DLXXIV.

[6] *Ibid.*, p. 310, n° DLXXI; cf. *ibid.*, p. 315, n° DLXXXI.

[7] *Ibid.*, p. 315, n° DLXXV.

Au moment où le prince Moïse annonçait une invasion de sa part, mais tout en déclarant qu'il était au fond pour celui que l'évêque de Transylvanie appelait « le traître qui a livré la chrétienté aux Turcs »[1], les Szekler, avec leurs chefs, comme Nicolas Apaffy, d'une famille qui donnera au pays un prince à la fin du XVII-e siècle, étaient si liés par la crainte de ce « traître », qu'ils prenaient toutes les mesures espérant que les Saxons paient au Moldave le prix de rachat pour gagner ses bonnes grâces[2]. Du reste, de la ville de Huși, où il était allé pour faire la garde contre les Tatars, que, ainsi que nous l'avons vu, les gens timides voyaient déjà arrivés en Transylvanie, Pierre demandait aux gens de Bistrița de ne pas oublier le cens que la Moldavie avait depuis longtemps le droit d'exiger d'eux[3]. Il faisait travailler des artisans saxons à sa forteresse de Neamț (mai)[4]: rien ne laissait prévoir une déclaration ouverte pour Zápolya, avec toutes ses conséquences militaires.

Partant contre le pays de Ferdinand, tout droit pour Vienne, Soliman avait demandé aux princes roumains leur participation à cette expédition. Le prince de Moldavie s'était déjà entendu avec Zápolya. *Celui-ci lui avait cédé Bistrița*[5]. Une sommation suivit, par laquelle on demandait au pays de se soumettre au roi légitime, et Thomas, le burgrave de Ciceu, crut pouvoir discuter la question avec le vice-Voévode dans la résidence de ce dernier. Mais il fut tué par surprise, la forteresse fut occupée par les assassins et la même chose arriva aussi avec Cetatea-de-Baltă[6].

Ceci signifiait cependant la guerre contre Pierre et devait amener un second châtiment de la part de celui-ci, dans

---

[1] *Ibid.*, p. 316, n° DLXXXII. Il menaçait le capitaine de mercenaires Katzianer, qui, du lointain Munkács, se déclarait prêt à descendre jusqu'à Brașov.

[2] *Ibid.*, p. 316, n° DLXXXIII; p. 317, n° DLXXXV.

[3] *Ibid.*, p. 317, n° DLXXXIV.

[4] *Ibid.*, pp. 317—318, n° DLXXXVII.

[5] Pour le secrétaire de Bethlen qui avait négocié dans ce sens; *ibid.*, p. 334, n°. DCXIX.

[6] Schuller, *loc. cit.*, p. 669, n° 72.

un style que maintenant tout le monde pouvait connaître. Mais Bethlen croyait qu'il pouvait essayer de combattre à champ ouvert, avec ce qu'il avait pu rassembler, comme soldats et canons, dans les cités saxonnes. Mailat était sous la main, peut-être aussi avec les boïars qui dominaient ce pays de l'Olt, et un autre Roumain, Valentin le Turc (Török), comte de Timişoara, s'intitulait « général des régions inférieures de la Hongrie et de ce pays de Transylvanie [1] ». On croyait, facilement, que, si le barbare se mettrait en mouvement, il serait puni maintenant, et les Brassoviens recevaient l'instruction de ne rien craindre, car on venait à leur secours, les Szekler eux-mêmes pouvant être considérés comme presque sûrs. Jamais n'avait été plus orgueilleuse cette noblesse transylvaine qui retenait par force les Saxons, disposés plutôt, à cause de leurs intérêts de commerce, à s'entendre avec n'importe qui, et de fait elle les menait eux aussi à la mort [2].

Le crime de Ciceu, le sequestre de ces cités auront rempli de joie l'âme, disposée à la guerre et à la vengeance, de Pierre. Il avait maintenant à sa disposition ces Szekler, leur noblesse y comprise; Bistriţa et la forteresse d'Unguraş devaient être ajoutées à Ciceu, à Reteg, le domaine moldave pouvant aller même jusqu'à Rodna, aux défilés du Maramureş. La Transylvanie orientale venait vers lui. Sa domination allait contenir aussi l'autre versant des Carpathes. Le 2 juin, Pierre demandait aux gens de Bistriţa de ne pas concourir aux armements votés à Sighişoara, mais de venir vers lui, avec cent cavaliers sous Braşov, où arrivera aussi le prince de Valachie, avec des Turcs et des Tatars, pour établir Jean Zápolya [3].

Ce que représentait l'armée moldave devant un simple rassemblement comme celui sur lequel croyait pouvoir s'appuyer le confiant prélat d'Alba-Julia, fut bientôt prouvé.

D'un côté, Pierre envoya un groupe de ses soldats, avec Danciu, burgrave de Roman, et Barbovschi, portier de Suceava, en grande partie des boïars et des soldats de sa Cour,

[1] Iorga, *Doc., Trans.*, I, p. 319, n° DXCII.
[2] Voy. *ibid.*, pp. 320—321, n°s DXCIII—DXCV.
[3] *Ibid.*, p. 319, n° DXCI.

sur la vallée de la Bistrița, du côté de cette ville et de Rodna, qui devaient être occupées d'après ce que lui avait demandé celui qu'il considérait maintenant comme le vrai roi; d'autres, sous le grand vornic Grozav, dont le nom lui-même signifie «terrible», allèrent par le défilé de Breţc et par le pays des Szekler, de nouveau terrorisés, vers Braşov, qui avait l'obligation de se soumettre au roi, — peut-être pour le moment seulement au roi, attendant l'époque où un douanier moldave pourra recueillir pour son prince l'argent des marchands à Prejmer. C'est par là qu'il chercha des rapports avec les gens de Moïse, qui, eux aussi, avaient pénétré dans le pays. Pierre attendait voir de quelle façon se conduiront les Saxons dans cette première tentative; il n'était pas un homme à risquer d'un seul coup une politique et un règne [1].

L'expédition du Nord n'atteignit pas son but, bien que, naturellement, la place forte de Ciceu, que Pierre réclamait aux gens de Bistrița [2], par une lettre datée de Botoşani, le 1-er juillet, eût été reprise sous les yeux mêmes de Bethlen, incapable d'affronter les envahisseurs, et un nouveau burgrave, Dracşin Simion [3], prit l'héritage de Thomas, l'assassiné. Les Roumains de ces régions, comme les villageois de Lăpuş, venaient se réunir à leurs congénères [4]. Mais la ville même de Bistrița, bien fortifiée, put résister, les combats devant continuer aux alentours, pendant des mois entiers après la retraite des troupes principales [5].

Mais à Feldioara, sous l'ancienne forteresse, peut-être d'origine préhistorique, au-dessus du monticule rond, sur la route même de Braşov, Grozav gagna la plus grande des batailles qui eussent été livrées depuis que le problème de la

[1] Voy. Iorga, *Ist. Armatei*, I.

[2] Aussi *Chronicon Fuchsio-Lupino-Oltardinum*, éd. Trausch, I, Braşov, 1847, et dans *Quellen*, IV, à la même date; Ostermayer, *loc. cit.*

[3] Au mois d'août, il demande sans résultat, d'après l'ordre de son prince, que les gens de Bistrița lui livrent la région des montagnes; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 328, n° DIX.

[4] *Ibid.*, p. 322, n° DXCIII: «Laposienses consurrexerunt penes eos». On comptait le nombre des cavaliers entre 300 et 2.000 (!); numéro suivant.

[5] Appel des gens de Bistrița à ceux de Braşov pour sauver Ciceu; *ibid.*, p. 334, n° DCI.

Hongrie était ouvert (22 juin). Le 21, de Cohalm, l'évêque et le comte de Timişoara, qui espéraient que les Szekler [1] pourraient être gagnés, étaient sûrs que « Dieu punirait le tyran récalcitrant »: ils appelaient à l'aide les Brassoviens, guère disposés à combattre, et ils ajoutaient qu'il était nécessaire de faire venir aussi quelques Franciscains — on sent l'inspiration de l'évêque Gerendy, — qui devraient prêcher « en trois langues », parmi lesquelles ne sont mentionnés que le magyar et l'allemand [2]. Le lendemain, de cette agglomération informe, les Szekler trahissaient, les Saxons quittaient le champ de bataille, et les canons étaient perdus [3]; *l'armée moldave serait ainsi devenue la maîtresse du pays si, du côté de l'Ouest, était venu à temps Étienne Báthory, le principal appui de Zápolya, qui avait annoncé depuis longtemps son arrivée*. Pierre lui avait envoyé un émissaire, pour s'entendre dire que Báthory était disposé seulement à *discuter* avec les gens de Bistriţa sur le compte des envahissements de Pierre [4]; ces négociations duraient encore au mois d'août, les ambassadeurs du Moldave étant en ce moment Michel, burgrave de Cotnari, et le burgrave Salomon [5].

Comme Báthory n'avait pas paru, on put faire à Sibiiu, où s'étaient renfermés Török et Mailat, ainsi que l'évêque [6], une nouvelle concentration. L'élément szekler et magyar de la Transylvanie venait maintenant en seconde ligne et les Saxons, surtout ces gens de Sibiiu, plus énergiques, qui déclaraient que ce qui s'était passé avec le Moldave était une chose finie et qu'il fallait s'efforcer d'empêcher une situation encore plus mauvaise, s'appuyaient sur leur caractère d'Allemands, sur le lien naturel qu'ils avaient avec un roi de leur sang: après la trahison des Szekler, « tout le poids

[1] *Ibid.*, p. 326, nº DCV.
[2] *Ibid.*, p. 324, nº DC.
[3] *Ibid.*, p. 325, nº DCII.
[4] *Ibid.*, p. 329, nº DCX.
[5] *Ibid.*, p. 328, nº DCVIII.
[6] Voy. Ursu, ouvr. cité, p. 49, note 22; p. 50, note 23; cf. p. 51, note 25. Dans le combat était tombé aussi l'évêque de Csanád; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 644.

était retombé sur les dos des Allemands ». Dans leur lettre adressée à leurs co-nationaux de Bistrița, le 2 juillet, il y a donc une *manifestation nationale*, qui employait même le vulgaire allemand à la place du latin, dégénéré jusqu'à devenir inintelligible, qui était dans la coutume de ces correspondances. Ils annonçaient qu'au milieu des Saxons on pouvait recruter une nouvelle armée de 16.000 hommes bien armés. On attendait même les nobles roumains de Hațeg, de Caransebeș. On allait jusqu'à entrevoir l'espoir que Ferdinand finirait par battre le Sultan Soliman ! « Lorsque vos ennemis » — disent ces gens de Sibiiu, — « verront que c'est une chose sérieuse, leur confiance en sera diminuée. »

Mais déjà les districts saxons de Sebeș et de Mediaș avaient capitulé [1]. De son côté, de sa résidence de Hârlău, où il élevait une belle église près de celle de son père, Pierre, ordonnant à ses voisins de Bistrița de retenir comme prisonniers la famille de Bethlen, disparu, leur rappelait que leur ville, de même que la forteresse d'Unguraș, lui appartenaient maintenant à lui, par le don fraternel de Zápolya, *qu'il reconnaissait comme suzerain* [2] (15 juillet). Quelques jours après, le 29, une autre missive partait de Botoșani, dans laquelle on sent la dictée nerveuse du prince lui-même: « Vous, les infidèles de Sa Majesté le Roi. J'ai entendu que vous n'avez pas encore coupé vos cheveux — *obtundistis comma vestra* — et que vous continuez à être rebelles au roi János de Hongrie. Aussitôt après avoir vu notre lettre, il faut que vous prêtiez hommage — *declinetis* — au roi Jean et l'invitiez dans le pays. Et, si vous en agissez autrement, aujourd'hui même nous partirons contre vous avec notre grande puissance, qui est, toujours prête, et même avec des Turcs et des Tatars et nous vous punirons par le fer et le feu, allant jusqu'à vos enfants [3] ». Du pied des montagnes de Neamț, il revenait ensuite avec des menaces contre ceux qui « de nouveau levaient leurs cornes » [4].

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 327, n° DCVII.

[2] *Ibid.*, p. 326, n° DCIV.

[3] *Ibid.*, p. 327, n° DCVII.

[4] *Ibid.*, pp. 329—330, n° DCXII. Maintenant il est question aussi d'« écarteler » tout, jusqu'aux enfants.

Dès le 18 juillet, une forme de soumission était offerte aux Brassoviens par les commandants des troupes valaques, les assassins de Radu, Neagu et Drăgan [1]; dans cette forme il est déclaré que, Jean étant seulement un prétendu roi, tous les Saxons sont cependant prêts à le reconnaître, comme ils l'ont déjà fait, s'il réussit à remplacer à Bude son rival, Ferdinand [2]. Mais cette formule était destinée à rester un simple concept: ni les gens de Sibiiu ni ceux de Bistrița n'auraient accepté, bien que tels des bourgeois de cette dernière ville, recueillant le bruit que Zápolya, le «Kunig Hans», se trouvait déjà à Bude, recommandassent de conclure la paix, car, autrement, «nous tous nous deviendrons des Turcs» [3]. Et l'évêque même, tout en déclarant qu'il ne pouvait fournir aucun secours aux Brassoviens, auxquels il annonçait que les Valaques venaient vers Sebeș, leur conseillait d'agir de façon à pouvoir conserver leur honneur [4], alors que ceux de Sibiiu se maintenaient encore décidés [5].

Néanmoins, les boïars de Moïse, qui avait demandé pour lui les places de refuge de Vinț et de Vurpăr [6], arrivaient [7] à une entente avec les ennemis, entre lesquels il y avait Bethlen, Apaffy, Pempflinger, ainsi qu'un Gaspard Horváth de Vingard. Comme Báthory, qui se trouvait avec son camp à Alba-Julia, était arrivé avec des intentions plus paisibles, venant de son impuissance d'agir, il aurait conclu lui-même, le 4 septembre, un armistice sur la base des offres

---

[1] Des présents leur sont envoyés par les gens de Sibiiu; Comptes cités, p. 853.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 321—322, n° DXCVI.

[3] *Ibid.*, p. 329, n°. DCX. Les gens de Sibiiu, dit-il, ne disposent pas de l'argent nécessaire.

[4] *Ibid.*, p. 330, n°. DXCIII.

[5] *Ibid.*, pp. 330—331, n°. DCXIV.

[6] Les Comptes de Sibiiu, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 853. Contre les Valaques *les gens de Sibiiu se défendaient aussi avec des Roumains tirés des villages roumains voisins; ibid. Mais ils craignaient que l'ennemi ne s'entende avec les Roumains de Haţeg; ibid.*, p. 854. Pour l'attitude des Roumains de ces contrées, celui qui fut envoyé à Bistrița pour demander à ces villes de résister, est un «prêtre roumain»; *ibid.*, p. 854.

[7] Pour la signature de la paix, les Comptes cités, p. 854.

du mois de juin: *la Transylvanie appartiendra à celui qui sera capable de vaincre* [1]. Son apparition aurait forcé ainsi les choses.

Mais, quelques jours après, ces mêmes gens de Sibiiu se plaignaient des grands dégâts que leur causaient les envahisseurs dans les villages du côté de Sebeș et ailleurs, étant forcés de payer des sommes importantes pour arrêter les dévastations [2]. Beaucoup à Sas-Sebeș, autre ville saxonne, étaient d'opinion qu'il fallait cesser la résistance, et à peine Pempflinger put-il la continuer [3]. Les gens de Mediaș étaient séduits par les offres du burgrave de Cetatea-de-Baltă [4], alors que son collègue de Ciceu, Dracșin, avec deux autres burgraves, Mihu et Salomon, et l'évêque roumain de Vad, Anastase, avec le collecteur des dîmes et celui de l'or au profit du prince de Moldavie, promettaient aux Bistritiens de conserver une paix utile [5]; un peu plus tard, se rassemblèrent les burgraves Iurga, Jean, Șăndrea, Antoine, burgrave de Cotnari, Vlad et Domșa, ces deux derniers comme ambassadeurs, venant des forteresses voisines ou même de Hotin, et on arrivera de cette façon à un armistice, le 14 décembre, qui fut ensuite prolongé [6], mais seulement pour que au mois de novembre les luttes soient reprises. Tous les boïars guerriers de la Moldavie restèrent occupés à ce siège aussi pendant l'hiver, quelques-uns, comme Mihu, en arrivant à être faits prisonniers [7]. Au mois de février, Zápolya essayait d'une médiation [8].

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 331—332, n° DCXV.

[2] *Ibid.*, p. 333, n° DCXVIII.

[3] *Ibid.*, p. 335, n° DCXXI.

[4] *Ibid.*, p. 336, n° DCXXII.

[5] *Ibid.*, n° DCXXIII; n° 337, n° DCXXIV.

[6] *Ibid.*, pp. 346—347, n°. DCXLV; pp. 349—359, n° DCLII (de la part de Mihu et de Danciu). Voy. aussi Ursu, ouvr. cité, pp. 84—86. Appel des Bistritiens à Báthory; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 347, n° DCXLVI.

[7] *Ibid.*, pp. 351—352, n°. DCLVI.

[8] *Ibid.*, p. 352, n° DCLVII. Les gens de Sibiiu et Gerendy réclamaient leur contingent, après que le siège eût pris fin; *ibid.*, pp. 352—353, n°s DCLVIII-DCLIX. Des libérations et des pardons réciproques; *ibid.*, pp. 354—355, n°s DCLXI—DCLXIII. Voy. aussi les numéros suivants.

Du reste, une nouvelle invasion de Pierre était en préparation. Il l'annonçait de Hârlău, le 26 septembre, quand il s'explique sur le compte de certains actes de cruauté, allant jusqu'à faire empaler des habitants de ces contrées, ce qui serait sur le compte de ses envoyés, dont la mission était de signer l'acte de capitulation de cette ville [1].

Le 14 octobre, Pierre était de nouveau en route vers Braşov: il appelait chez lui le juge de la ville pour la soumission envers Zápolya. Après une dizaine de jours, il passait la frontière avec des menaces terribles: « comment espèrent-ils se nourrir de pierres ! », au milieu de leurs montagnes, car il est décidé à les tenir assiégés, défendant aux Szekler de leur vendre des provisions, et à ne pas partir avant de les avoir réduits. Il fera tout brûler sur son chemin au départ, et ceci sera renouvelé d'une année à l'autre jusqu'à ce qu'il atteigne son but. Après avoir incendié les beaux villages de Săcele (« les petits villages »), il avait attaqué les murs de Braşov, détruisant une tour, qui fut rasée. Cet homme terrible écrit, dans une langue qui n'était certainement pas celle du bon chrétien Étienne-le-Grand, son père, qu'il empalera et coupera en morceaux tout le monde [2]. Mais il était disposé à s'en aller, si on lui donnerait 10.000 florins, et il offrait d'accepter lui-même ce principe que celui-là doit jouir de la soumission de tous les habitants de la province qui aura vaincu [3]. Le 3 novembre, une paix fut conclue de fait sur cette base [4]. Elle fut communiquée par le prince de Moldavie aux gens de Bistriţa, qu'il exhorta à se soumettre [5]. Seuls les bourgeois de Sibiiu et Mailat étaient restés décidés à la résistance, croyant que le Sultan aura été de nouveau battu et que serait resté sur le champ de bataille ce bâtard de doge vénitien, jouissant d'une si grande faveur à la Porte, Aloisio Gritti, qui pensait de

[1] *Ibid.*, pp. 334—335, n° DCXX. Des liens d'amitié avec le vestiaire moldave Dumşa; *ibid.*, pp. 332—333, n° DCXVII.

[2] *Ibid.*, pp. 338—339, n^os DCXXVIII—DCXXIX.

[3] *Ibid.*, pp. 339—340, n^os DCXX—DCXXXI.

[4] *Ibid.*, p. 341. L'avis en est donné par les Brassoviens aux Bistritiens; aussi le numéro suivant.

[5] *Ibid.*, p. 342, n° DCXXXIV.

plus en plus à un rôle pour lui dans cette Transylvanie si séduisante et si malheureuse, et que Zápolya avait été emmené comme prisonnier à Constantinople [1].

À ce moment, des troupes valaques, sous le logothète Lăudat, apparaissaient à la Tour Rouge [2].

Ainsi finirent les expéditions roumaines en Transylvanie [3], le prince de Moldavie revenant par «Belen» et le défilé de Bretc, où il se trouvait le 14 novembre [4]. En chemin, sur la rivière de la Bistrița, il fulminait contre les Bistritiens qui n'avaient pas encore cessé leur défensive [5]. Il savait déjà que la ville de Sighișoara s'était soumise [6], que Báthory se trouvait à Cluj et qu'il traitait les Szekler comme ses «fidèles» [7]. Ainsi Pierre pouvait qualifier Ferdinand, dans sa façon de parler, qui ne ressemble pas aux traditions d'Étienne-le-Grand, ni au style des missions en Pologne sous l'autre Étienne, de «quelqu'un qui s'est enfui au diable», ce qui lui attira, le 19 décembre, une réponse, dans le même style roumain, de la part de Mailat, qui assiégeait Brașov. Dans cette lettre il reconnaît que le prince de Moldavie est certainement plus grand que lui, Mailat, mais, autrement, celui-ci pourrait lui dire qu'il ment. «Envers Jean, que Votre Grandeur déclare être le roi, je n'ai aucune obligation, mais, si je prends une obligation envers quelqu'un, je le servirai jusqu'à la mort, en homme brave [8].»

Zápolya était, le 22 juillet, à Lipova,— qu'il élevera par reconnaissance à une situation pareille à celle de Bude [9],— d'où, cherchant, en 1530, à se concilier les Bistritiens, non

[1] *Ibid.*, p. 343, nos DCXXXVI—DCXXXVII; p. 346, no DCXLIV.

[2] *Ibid.*, pp. 344—345, nos DCXL—DCXLI; p. 346, no DCXLIV. Relations de Brașov avec Moïse; *ibid.*, no DCXXXIX.

[3] Des détails dans Ursu, ouvr. cité, p. 48 et suiv. Cf. Iorga, *Ist. Armatei*, I.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 342—343, no DCXLVIII.

[5] *Ibid.*, pp. 345—346, no DCLXIII.

[6] *Ibid.*, p. 345, no DCXLII. D'après la demande de Dumșa; *ibid.*, p. 348, no DCXLIX.

[7] *Ibid.*, p. 347, no DCXLVII.

[8] Hurmuzaki, II, p. 70, no XLIV.

[9] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], pp. 641—643, no CCCCXXXIX.

sans leur avoir fait savoir que de fait il les avait confiés, au moins pour quelque temps, à son voisin Pierre, il approuvait les expéditions de celui-ci, qui désolaient le pays sous tous les rapports, et demandait que ce prince envoyât ses canons pris à Feldioara pour détruire ces murs derrière lesquels les Saxons se moquaient de sa « royauté » à lui; il ordonnait qu'on restituât à Pierre Cetatea-de-Baltă, — dont le burgrave avait offert, en septembre, une paix séparée aux Saxons des deux districts voisins [1] —, que détenait encore l'ennemi, et, quant à Bistrița, cet allié moldave doit l'obtenir de Báthory qui, ensuite, punira les rebelles, arrêtant les principaux citoyens et leur arrachant de l'argent. Pour Valaques,— car avant tout il s'agissait d'une invasion de leur côté,— il ne faut pas les appeler, car ils porteraient dommage au pays [2].

Le dernier résultat fut que les Bistritiens acceptèrent, de même que les autres Saxons, la solution du roi qui vaincra, et jusque-là ils payèrent au prince de Moldavie le cens, restant cependant, sans avoir accepté de burgrave, dans leur ancienne autonomie [3]. Comme un maître qui vient voir ses propriétés, Pierre apparut en été à Rodna [4].

Mais l'année 1530 amena un nouveau changement en Valachie.

Le prince Moïse, qui avait comme Ban un Radu et qui s'était servi des boïars auxquels il devait sa situation, se décida à s'en séparer et à conclure un lien avec les puissants

[1] *Ibid.*, p. 646, nº CCCCXLI.

[2] *Ibid.*, pp. 638—639, nº CCCCXXXVI. Là aussi une des lettres de Rareș aux mêmes; voy. numéros suivants. Dans le numéro CCCCXXXVII, p. 640, daté de Brașov (vendredi d'après la Nativité de la Vierge 10 septembre), Pierre montrait qu'on lui avait donné la forteresse d'Unguraș et menaçait de couper les vignes et de tuer jusqu'aux enfants.

[3] D'après Wittstock, dans le *Programm des ev. Gymnasiums Bistritz*, 1860, Ursu, ouvr. cité, pp. 65—67. Pour la douane moldave de Prejmer, voy. les Comptes de Sibiiu, et dans N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 659: « Stoyla, ad waiwodam moldoviensem missus, propterea quod Sua Magnificentia telonium in Prasmar erigere volebat ». Aussi *ibid.*, p. 660.

[4] *Ibid.*, p. 654, nº CCCCXLVII; Iorga, *Doc. Ard.*, I, p. 356, nº DCLXIX.

boïars de Craiova. Il maria une de ses filles à Barbu, qui obtint la situation de Ban. Après la cérémonie, il fit tuer les boïars infidèles, Drăgan seul échappant, mais le vornic Neagoe et son complice étaient parmi les morts (13 février) [1]. Attiré aussitôt par des promesses de pardon, Drăgan périt lui aussi. Ce qui suivit fut naturellement une révolte générale contre ce prince sanguinaire.

Le successeur, imposé par ces gens de Craiova, avec un nouveau concours turc de la part de l'ancien ami Mahomet-beg, qui avait regagné son influence et qui commandait sur le Danube, est un prince Băsărabă, celui qui avait cherché à s'établir en 1529; il périt rapidement. Ainsi l'héritage passa à un nouveau prince Vlad, de la lignée de Dracul, qui prétendait être le fils de Vlad-le-Moine, plutôt que celui de Vlad l'adolescent.

Mais Moïse s'efforça de conserver le pouvoir et gagna même certains succès [2] jusqu'au mois de juin, lorsqu'il dut se réfugier dans le pays de Szekler [3]. Il est possible que le Moldave Pierre eût envoyé quelques soldats pour appuyer celui avec lequel, l'année passée, il était entré en Transylvanie [4].

Moïse fut cependant soutenu dans ses tentatives d'être rétabli, non pas par Rareș, ni par les amis que pouvait avoir la cause de Zápolya dans cette Transylvanie, mais par les adhérents de Ferdinand, qui continuaient à se nourrir des illusions les plus bizarres, Pempflinger ayant obtenu du Habsbourg, non seulement la promesse d'avoir en cas de victoire les forteresses transylvaines de Pierre, mais aussi la permission de s'établir, s'il le pouvait, dans l'héritage danubien de Mahomet-beg lui-même, la Petite Nicopolis et la Grande Nicopolis, Giurgiu et jusqu'aux « tchifliks » de celui-ci

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 654, n° CCCCXLVIII.

[2] Voy. les Comptes de Brașov, aussi dans N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, p. 662.

[3] Voy. les Comptes de Brașov, *ibid.*, et dans *Quellen*, II.

[4] Schuller, *loc. cit.*, p. 484, n° 99. Ursu, ouvr. cité, p. 68, admet que ce secours aurait été commandé par le « fils » du prince, qui aurait été même Élie; mais celui-ci était, vers 1550, encore trop jeune.

à Plevna. Mailat de Făgăraș était lui aussi avec Ferdinand, les Saxons persistant à ce moment dans leur prudente réserve [1].

Mailat lui-même, un aventurier heureux, qui reniait ses origines roumaines, s'était placé en première ligne des représentants transylvains de la cause des Habsbourg, l'évêque suivant sa direction et Török disparaissant de la surface. Il avait gagné une victoire sur les Zápolyens au mois de mars et avait incendié pendant la nuit le gros village de Teiuș [2]. Il se décida donc à imposer Moïse qui, aidé par le frère de Pempflinger, avait vaincu, au printemps, et Vlad avait dû payer un tribut de 3.000 florins, promettant aussi un secours de mille hommes dans la guerre civile de Transylvanie [3].

L'armée qui pénétra au mois d'août en Valachie avait à sa tête l'évêque, joint à Gaspar Horváth. Le combat fut livré à Viișoara [4], et Moïse, battu, resta sur le champ de bataille, Mailat devenant le prisonnier des Turcs [5], qui étaient accourus défendre leur client valaque. En Transylvanie passèrent seulement quelques fuyards, « quelques mendiants ». Un autre Roumain, un parent de la dynastie de juges d'Orăștie, qui était arrivé très haut dans la hiérarchie d'église de la Hongrie, Nicolas Olahus, c'est-dire « le Roumain », secrétaire du roi Ferdinand, déplorait le malheur de l'homme bon et généreux qu'avait été Mailat [6].

[1] Schuller, *loc. cit.*, pp. 501—502, n° 115. Pour un habit de soie que les gens de Sibiiu demandaient à Ferdinand pour en faire don à Moïse, Hurmuzaki, II, p. 74, n° XLVIII. Il désirait que leur roi envoyât une ambassade à Pierre; *ibid.*, pp. 76—77, n° L. Pour l'expédition d'un André Mihalovitch, *ibid.*, pp. 74—76, n° XLIX.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 654, n° CCCCXLVIII.

[3] Hurmuzaki, II, pp. 71—72, n° XLVI.

[4] Cf. la chronique du pays et la notice saxonne dans N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, pp. 654—655, n° CCCCXLVIII. Le comte d'Alba est celui qui est mentionné dans la lettre de Pempflinger, Hurmuzaki, II.

[5] Un Jean défend Făgăraș en 1531; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 364, n° DCLXXXI.

[6] N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, pp. 655—656, n° CCCCL. Jean était son frère. Pour Olahus, Lupaș, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1928. Les Brassoviens envoient une ambassade « ad dominum regem », à Făgăraș; *Quellen*, II, et N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, p. 661.

Suivit une invasion du beg Mahomet, avec son ami Vlad, du côté de Braşov, qui se soumit à Zápolya, et Sighişoara suivit cet exemple. Le butin fut grand, et Pempflinger maudissait ceux qui n'avaient pas eu assez de sagesse pour s'entendre plus tôt avec le prince des Turcs [1].

Pierre avait-il eu un rôle dans ces changements ?

Le 28 juin 1529 était morte et avait été ensevelie à Putna sa femme de l'époque où il était boïar, Marie [2], sur le compte de laquelle on ne sait rien; elle n'avait donné aucun fils à l'homme qui n'était plus jeune Quelques mois après seulement, le veuf envoyait en Transylvanie chez la veuve de Neagoe Băsărabă, qui savait prendre soin de sa nombreuse famille serbe, pour demander en mariage sa nièce, la fille du despote Jean, Hélène. La députation moldave passa par Braşov, qui choisit trois principaux bourgeois, Jean Fuchs, Martin Drauth et Jacob Hirscher, pour représenter la ville aux cérémonies du mariage, envoyant à ce protecteur redouté, qui en ce moment même cherchait à établir sa douane à Prejmer, une paire de gants et un vase de vieux vin, les boïars eux-mêmes obtenant des chapeaux et des couteaux. En même temps, on apprenait à Braşov que les Turcs avaient établi ce « fils de Băsărabă » qui ne pouvait être qu'un bâtard de Neagoe [3]; il pouvait donc être aussi, à cause de ses nouveaux liens de famille, le candidat de Pierre [4].

Si on rencontre encore à Braşov, après une visite à Făgăraş et avant un retour dans cette forteresse « la veuve de Băssărabă et sa fille [5] », il est question naturellement de Roxane, la

---

[1] Hurmuzaki, II, pp. 71—72, n° XLVI. Voy. aussi les Comptes de Braşov, *Quellen*, II, et N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, p. 657.

[2] Kozak, ouvr. cité, p. 91.

[3] Pour sa mort, N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, pp. 666—667. Les boïars Lăudat et Stoica Hurduzău viennent ensuite à Bran, sur la frontière, avec des Turcs; *ibid.*, p. 667.

[4] *Quellen*, II, et N. Densusianu, *loc. cit.*, II³, p. 661. La veuve de Neagoe y était alors. Comptes de Sibiiu, Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 852. Aussitôt une victoire de Moïse sur son adversaire; *loc. ult. cit.*, p. 662.

[5] Elle passe de Braşov à Făgăraş; *ibid.*

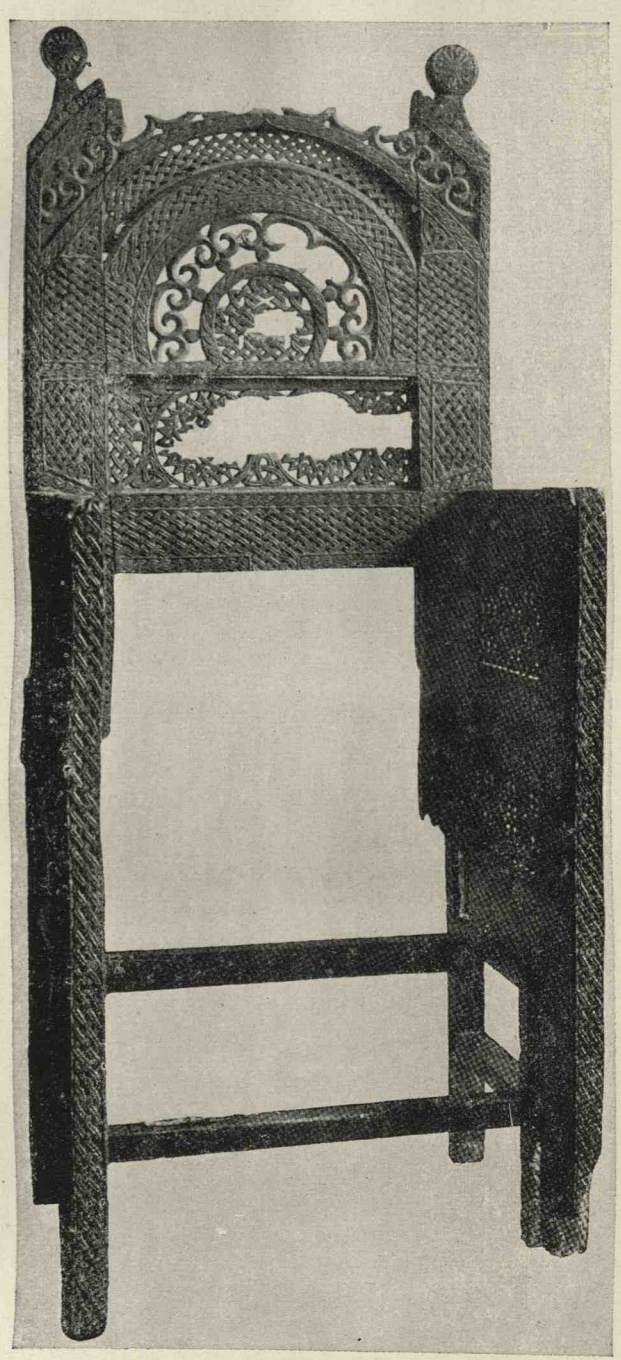


Fig. 57. — Siège de Pierre Rareș.
(Musée d'art religieux de Bucarest.)

veuve de Radu. On voit ensuite la vieille princesse du côté de Bran [1]. Moïse, exilé, était encore dans le pays des Szekler, au village d'Osdola [2] —, dans ce pays qui se soumettait aux ordres de Pierre —, mais Vlad demandait qu'il y soit retenu [3]. Cependant on le voit conduit honorablement à Făgăraș [4], après la visite des deux princesses. Comme Moïse « s'était enfui à Brașov », une ambassade transylvaine était envoyée en Moldavie pour demander au prince de ce pays ce qu'il fallait faire d'un pareil hôte [5]. Les deux princes valaques, celui qui régnait et l'exilé, avaient des rapports avec les gens de Zápolya, qui assiégeaient Timișoara. *Ainsi se prépara pour Moïse cette expédition malheureuse en Valachie* [6].

Après cette catastrophe de Viișoara [7], Mahomet-beg pille, ainsi que nous l'avons dit, et le prince Vlad aurait été déjà sous Făgăraș [8], où allait revenir Mailat [9].

Vlad avec les Turcs apparaissant en marge de Brașov, on demande que Pierre arrête ces envahisseurs par une lettre ou par des ambassadeurs [10], et de fait le Moldave envoie un émissaire à Mahomet [11].

---

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.*, p. 665.

[3] *Ibid.*, p. 663.

[4] *Ibid.*, p. 664.

[5] *Ibid.*

[6] *Ibid.* Aussi Nicolas Apaffy, comme ambassadeur de Zápolya s'en va en Moldavie; *ibid.*, pp. 664—665. Revenu avec le secrétaire Jean, il se dirige vers Báthory et vers Gotthard Kún, qui assiégeaient Sighișoara; *ibid.*, p. 665. Nouvelle ambassade d'Apaffy; *ibid.*, p. 666.

[7] *Ibid.*, p. 672. L'inscription sur le tombeau de Bistrița, où ses restes ont été descendus plus tard, n'a plus la date du 29 août 1532 (Iorga, *Studii și doc.*, XV, p. 82, n° 227). Avec des données erronées, elle paraît avoir été posée plus tard par sa fille, la princesse Zamfira, fondatrice des églises de Prislop et de Dănsuș, en Transylvanie, où elle s'est mariée deux fois avec des nobles et a joué un rôle politique sur lequel nous reviendrons.

[8] Comptes de Brașov et N. Densusianu, *loc. cit.*, II[3], p. 667. Il est ensuite à Pitești, à Rucăr et passe dans le pays de la Bârsa; *ibid.*, p. 668. L'aga valaque ayant été dépouillé dans ces régions, arrête des Szekler venus dans le pays; *ibid.*, p. 666.

[9] *Ibid.*, p. 669.

[10] *Ibid.*

[11] *Ibid.*

Enfin, entre l'envoyé moldave, Mailat et Mahomet est signée la paix [1]. Est mentionné aussi un voévode Élie, qui ne peut pas être le fils de Pierre [2]. Celui-ci ayant envoyé son ambassadeur aussi à l'évêque [3], on lui répondait par des dons pour lui et pour cette nouvelle princesse Hélène [4], qui devait jouer un grand rôle.

Appuyé par le Ban Hamza [5], réconcilié avec son voisin moldave, Vlad commençait un règne qui devait être court. Au mois de septembre, envoyant le spathaire Dragomir, il parlait du « serment qu'il avait fait dans la ville de Braşov [6] ». S'adressant à Zápolya dans les termes les plus élogieux: « celui qui a été orné par la volonté des Cieux d'une sainte couronne et qui la doit à Dieu, celui qui a obtenu des mains des anges son sceptre sacré entre les mains de Son Altesse Royale, colonne et appui de ses sujets, nouvel abri des chrétiens, l'auguste et très-puissant roi János de tout le pays hongrois et du pays tchèque, du pays ladin (La Silésie) » et lui rappelant que c'était lui, Vlad, qui avait soumis Braşov, il demandait qu'on ne détache pas la forteresse de Bran des Brassoviens pour en faire don à quelque autre [7]. Et cependant, ceux-ci lui demandaient des dédommagements pour les dégâts causés par Mahomet [8].

---

[1] *Ibid.*, p. 670.
[2] *Ibid.*, p. 672.
[3] *Ibid.*, p. 671.
[4] *Ibid.*
[5] *Ibid.*, p. 672.
[6] J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, pp. 177—178, n° CLXXIII = Tocilescu, ouvr. cité, pp. 320—323.
[7] J. Bogdan, ouvr. cité, pp. 178—180 = Tocilescu, ouvr. cité, p. 322,
[8] J. Bogdan, ouvr. cité, pp. 180—181, n° CLXXVI. Pour un « toporaş », c'est-à-dire un bourreau, chez Moïse, *ibid.*, pp. 181—182, n° CLXXVI = Tocilescu, ouvr. cité, pp. 324—325, n° 326. D'autres lettres de simple voisinage, dans les numéros suivants.

CHAPITRE V

LA NOUVELLE GUERRE POUR LA FRONTIÈRE DU NORD DE LA MOLDAVIE

Mais les yeux de Pierre le Moldave étaient dirigés maintenant ailleurs. Ainsi que le dit le chroniqueur Macarius, glorificateur de son règne, *il redemandait son héritage, la Pocutie*.

Comme à l'époque d'Étienne-le-Grand, on commença par une demande de restitution, à laquelle le roi, qui s'était tenu pendant trois ans à l'écart de tous les troubles du voisinage, répondit par un cri d'indignation [1]. Bientôt partirent contre lui, de même que contre son prédécesseur, les accusations habituelles: violation des frontières, entente subreptice avec le Moscovite et falsification de la monnaie polonaise.

En même temps le prince de Moldavie avait demandé dès 1528 l'acquiescement du Sultan. Il lui fut refusé. Le roi Sigismond abritait à ce moment Zápolya et toute action contre les Polonais pouvait être considérée comme un appui, que le Sultan ne pouvait pas tolérer, au concurrent autrichien. Le Grand Vizir Ibrahim, qui conduisait de fait l'Empire, donna la réponse la plus décidée: le vassal de Moldavie doit appuyer le vassal de Hongrie [2]. Refusé alors, Pierre revint à la charge en 1530, et, cette fois, comme on le voit par l'exposition d'ambassade à Constantinople de Łaski et par celle ultérieure du Polonais Ocieski, la permission de « reprendre son héritage » pocutien fut accordée [3].

---

[1] Iorga, dans Hurmuzaki, XI, p. 5, n° VIII.

[2] Rapport vénitien, Iorga, *Relațiile Moldovei cu Polonia*, dans les *Conv. Lit.*, 1901, p. 332.

[3] Iorga, dans la revue *Literatură și artă română*, 1901; Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, p. 10 et p. 26 et suiv., n° XXX.

Le passage de la frontière du Nord, — alors qu'on croyait que le coup était pour Kameniec, — fut fait en octobre. Presque toute la région abandonnée par Bogdan et par le jeune Étienne fut reprise, mais non les cités, pour la défense desquelles on prend des mesures [1]: il est curieux de voir que dès le commencement Pierre ne fit pas usage des canons pris à Feldioara et des deux grandes bombardes qu'il avait sequestrées à Braşov; mais pour lui, de même que pour son père et son frère, tout cela n'était qu'un acte juridique: on prenait possession d'une propriété juridiquement poursuivie et il ne restait que la possibilité de demander un jugement qui la confirme. Mais le tribunal qu'avaient représenté jadis les Hongrois ne pouvait pas être remplacé par la royauté hongroise, si fragile, de Zápolya, considéré comme un obligé, comme un client, par un roi aussi fier de sa descendance que celui de Pologne. Les Moldaves assiégèrent seulement l'insignifiante forteresse de Gwosdziecz [2]. Mais bientôt, en décembre, on savait que Kolomia elle-même était occupée et que les Moldaves avançaient vers Halicz [3]. Les Ruthènes des villages se levaient, maintenant aussi, en masse, pour le prince orthodoxe [4].

À la nouvelle de l'attaque, il se trouva des Polonais qui, comme le futur vengeur du royaume, Jean Tarnowski, se rendirent compte qu'il était question du prestige de leur race, de l'honneur de la couronne, de l'avenir du fils royal, depuis longtemps associé au trône, Sigismond-Auguste. Pour un pareil conseiller, le moment paraissait propice pour condamner tout ce qu'avait contenu d'indécision, de retard et de lâcheté cette question de la Pocutie, présentée devant tous les tribunaux et soumise à toute sorte de jugements. La reine milanaise, Bona Sforza, qui était également intéressée à ce que sera le règne de son fils, faisait partie de ceux qui

[1] Iorga, dans Hurmuzaki, XI, p. 3 et suiv.

[2] *Ibid.*, p. 7, n° XII.

[3] *Ibid.*, pp. 8—9 (lettre adressée à la reine Bona, cette femme italienne de Sigismond), p. 9, n° XIV.

[4] *Conv. Lit., loc. cit.*, p. 333.

voulaient une opposition rapide, mais bien préparée et avec des forces importantes [1].

Mais rien ne pouvait être fait sans la décision d'une diète qui devait choisir entre les deux moyens de combattre: l'engagement de mercenaires, ce qui demandait de l'argent, et la levée en masse. On était trop commode et trop en discorde pour accepter ce dernier moyen. Et, lorsqu'il fallut trouver de l'argent pour payer ce qui devait être une armée de 10.000 mercenaires, des discussions s'élevèrent, chacun cherchant à échapper d'une façon plus favorable à ses intérêts. À grands cris, on arriva cependant à un résultat dont sortira une vraie armée (janvier 1531), ceci malgré toutes les irrésolutions [2].

Conformément à sa façon de penser, le prince de Moldavie avait envoyé au roi, avec lequel il ne se considérait pas comme étant en guerre, une lettre, par laquelle il montrait n'avoir pris que ce qui lui revenait [3]. Le 3 février, Sigismond, parlant du contenu de cette lettre, feignait de croire que la Pocutie avait été une « donation » de ses prédécesseurs. Il rappelait le serment d'Étienne, qu'il intitule « le Grand », et les souffrances de Bogdan, que son secrétaire lui avait présenté comme étant « le père de Pierre », et invitait l'usurpateur à retirer ses boïars du territoire occupé [4].

La réponse de Pierre est pleine de ce tempérament, de violence, d'ironie, de défi qui le distingue. Il se sent blessé par la formule: « Tu te trompes », il observe qu'il est « le fils d'Étienne, du grand prince, mon père très-chéri »; pour avoir l'honneur d'un mariage avec la sœur du roi, Bogdan s'était laissé séduire jusqu'à quitter un pays que lui, Pierre, qui en a besoin d'une façon absolue, considère comme lui revenant. De son côté, il n'est pas entré, pas même d'une demi-mille italienne, sur le territoire de la Pologne royale. Si le roi ne veut pas le croire, il n'a qu'à demander au Sultan,

[1] *Ibid.*, pp. 9—10, n° XV.

[2] *Ibid.*, p. 10. Voy. le contenu même de la décision du 3 janvier, *ibid.*. pp. 14—16, n° XX. Demande de secours aussi en Lithuanie; *ibid.*, p. 17,

[3] J. Bogdan, dans Hurmuzaki, *Suppl.* II[1], pp. 21—24, n° VIII.

[4] *Ibid.*

au roi Jean, — la même proposition qu'avaient faite ses deux prédécesseurs. Du reste, comme maintenant il y a aussi un autre roi, la Moldavie n'a aucun engagement envers ce second. Il prétend qu'on ne retienne pas ses ambassadeurs [1].

Au mois de mars, on trouve encore un ambassadeur moldave en Pologne [2] venu pour expliquer ce qui avait été accompli. On peut imaginer de quelle façon a été reçu ce boïar dont on ne connaît ni le nom, ni la mission, ni le résultat autrement que par la lettre, si expressive, adressée le 21 mars par Sigismond [3]. Nous savons de cette façon que Pierre continuait à se considérer comme offensé, qu'il s'était plaint de n'avoir pas été aidé d'argent pour le paiement du tribut. On avait refusé aussi son offre de médiation (21 mars) [4].

A ce moment, voyageant à travers le Maramureș, et évitant le prince de Valachie qui se considérait comme lié à Pierre, l'ambassadeur polonais Ocieski arrivait à la Porte. Il était reçu assez tard en audience, mais un frère de Łaski, Stanislas, et un émissaire turc d'origine polonaise, Kierdey, y avaient été expédiés secrètement avant ce moment, et il y avait aussi des ambassadeurs de Pierre portant des lettres habilement rédigées en slavon, certainement de la main de la princesse Hélène: le Moldave se plaignait de ce que les Polonais préparent une armée contre lui, mais, si « l'Empereur », duquel il se déclarait le sujet, le voulait, il était tout prêt à quitter même ce qui était véritablement son héritage [5].

On savait en Pologne que cet ennemi, se rendant pendant les fêtes de Pâques de Lăpușna à Hârlău, était tombé gravement malade et qu'on le soignait à Jassy avec peu d'espoir de le guérir. La frontière moldave était fermée, et le burgrave Tudor y veillait [6]. Le roi était bien décidé à n'accepter

---

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.*, p. 18, n° XXII.

[3] *Ibid.*, pp. 19—20, n° XXIII.

[4] *Ibid.* Le roi ne reconnaissait pas qu'Étienne-le-Grand était le père de Pierre: il disait seulement que, lui, Pierre, affirmait avoir Étienne comme père.

[5] *Literatură și artă, loc. cit.*.

[6] *Conv. Lit., loc. cit.*, pp. 336—337. Pour la maladie du prince, qui s'était senti mal à Şcheia, Iorga, *Studii și doc.* XXIII, pp. 13—14, n° XVI.

aucun ambassadeur de celui avec lequel il voulait régler les comptes sur le champ de bataille.

La réponse e Soliman était engageante pour une pareille décision. Jamais un Sultan n'avait parlé avec tant d'insolence comme cet empereur d'Orient: Pierre devra restituer ce qu'il a pris, mais pourquoi le roi a-t-il discuté avec lui? Ne sait-il pas que Valaques et Moldaves sont ses « esclaves », de même que les sandchaks de Bosnie et de Semendrie? Il ne peut pas être question d'un ambassadeur que le Moldave aurait envoyé, et Pierre ne doit pas oser en envoyer encore, ni recevoir un ambassadeur polonais. « Du reste, ni « János le Voévode, roi hongrois », n'a le droit de le faire. Les Tatars eux-mêmes, ceux de Crimée et les Nogaïs, appartiennent au Sultan, et « pour cela le roi doit les laisser en paix [1] ».

L'armée royale aurait eu 6.000 hommes, avec une bonne artillerie et beaucoup de gens de pied, alors que Pierre n'avait pu laisser, pour garder la Pocutie, qu'environ 1.400 des siens. Tandis que des combats d'avant-garde avaient lieu aussi du côté du Séreth [2], la pénétration en Pocutie fut faite par surprise, les derniers jours du mois de juillet, par non moins de douze points, une seule forteresse étant vraiment en état de résister, Gwozdziecz: en matière de poliorcétique, les Moldaves, qui avaient su cependant, jadis, défendre si bien Suceava contre Jean-Albert, n'étaient pas particulièrement expérimentés. Les commandants de l'armée de récupération, Martin Trzibinski et Spytek, frère de Jean Tarnowski, conquirent donc facilement le château, le 3 août.

Aussitôt ceux qui avaient combattu, mais sans grand succès, contre Bistrița, Vlad, le burgrave de Hotin et Thomas Barbovschi, vinrent essayer de reprendre Gwozdziecz. Contre ces nouveaux venus se dirigea Jean Tarnowski, auquel avait été confiée une campagne au cours de laquelle on ne vit ni le

[1] J. Bogdan, dans Hurmuzaki, *Supl.* II[1], pp. 24—25, n[0] IX. Forme latine dans Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 20—21, n[0] XXV.

[2] Chronique moldo-polonaise, dans J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 180; *Cron. inedite*, p. 150.

roi, ni son fils. Le 19 du mois, les boïars. qui étaient revenus trois fois à l'assaut, furent complètement battus.

Alors, le fils d'Étienne-le-Grand, n'entendant pas s'épargner, malgré la maladie dont il avait souffert récemment, accourut lui-même avec tout ce qu'il avait pu rassembler, une importante armée, et avec tout ce qu'il avait en fait de canons. Il trouva les Polonais à Obertyn, près de Gwozdziecz.

Tarnowski, avec une armée qui depuis si longtemps n'avait lutté contre personne, redouta le résultat d'un combat avec le vainqueur de Feldioara, fier de ses exploits si récents. C'est pourquoi il évita une rencontre en champ ouvert: des cavaliers contre des cavaliers, un capitaine devant un autre capitaine, telle que l'attendait, la désirait et croyait pouvoir la gagner le Moldave. Se prévalant, beaucoup plus de ses lectures que d'une expérience dans d'autres campagnes, il se renferma dans son camp fortifié et commença un duel d'artillerie, dans lequel on vit rapidement que les canonniers moldaves, mal commandés, peut-être par un traître, ne touchaient pas le but. Après que le désordre fût entré dans les rangs des Roumains, qui s'étaient considérés comme sûrs de la victoire et cherchaient à couper la retraite de ceux qui fuiraient, à la cinquième heure de combat, peu avant midi, une lourde cavalerie de mercenaires, certainement venue d'ailleurs fut jetée contre l'armée moldave. Elle gagna la victoire. Les Polonais prirent cinquante canons, trois drapeaux, aussi celui confié par le Sultan, que Pierre, pour montrer qui il représentait, avait fait porter devant ses légions. Le prince avait été deux fois blessé. Parmi les prisonniers, il y avait aussi le logothète Théodore Bubuiug [1], l'échanson, le grand douanier et une vingtaine de boïars (22 août) [2].

---

[1] Voy. Coriolan, dans le *Neamul Românesc Literar*, II.

[2] Récits, par le roi lui-même, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 22—23, n° XXVII (voy. aussi les numéros suivants); pp. 26—27, n° XXXIII; pp. 28—29, n° XXXVII; p. 30, n° XXXIX; N. Densusianu, *loc. cit.*, II⁴, pp. 11—12, n° IX; Stanislas Gorski, dans J. Bogdan, Hurmuzaki, *Supl.* II¹, p. 30 et suiv.; dans la forme officielle, lettre de l'évêque Dantiscus chez, Iorga, *Acte şi fragm.*, I, pp. 9—12. D'après la description minutieuse de Stanislas Zacha-

La poursuite dura deux jours, aidée par des paysans qui se vengeaient du pillage de leurs foyers.

Mais la grandeur du danger qu'on avait essuyé est prouvée par l'exagération même de la victoire, glorifiée par des hymnes, par des décharges d'artillerie et par des récits d'historiens, ainsi que par des missives répandues partout, du duc Albert de Prusse jusqu'au Pape. On en arriva à faire de Sigismond absent un Alexandre-le-Grand et un Scipion l'Africain.

Ainsi fut perdue, et pour toujours, la Pocutie, avec ses « douze villes et ses cent cinquante villages » [1], ou, d'après le chancelier Tomicki, « quinze villes et trois cents villages » [2].

Mais personne n'osa attaquer, — et non pas, comme on le disait, par crainte des Turcs [3] —, la Moldavie elle-même. Au commencement de septembre, on savait que *le vaincu rassemblait une nouvelle armée* [4].

Il prit à son service des Serbes, des Hongrois, même des Turcs, des Tatars, recourant à un recruteur aventurier, Jessenek. Le prince de Valachie, devenu le gendre de Pierre, ayant épousé une fille du premier mariage de ce Moldave, avait promis dix mille hommes. La Moldavie était dans un parfait état de défensive et elle appelait, en le défiant, l'ennemi qui oserait risquer une tentative. Des bandes même pénétrèrent de nouveau en Pocutie.

Zápolya ne resta pas insensible. Suivant l'exemple de Vladislav, il envoya comme négociateur de la paix, non pas Łaski, qui poussait à la guerre, disant que les Turcs étaient

---

rias, Al. Czołowski, *Bitwa pod Obertynem r. 1521*, dans le *Kwartalnik historyczny* (aussi extrait). Voy. Iorga, dans les *Conv. Lit.*, *loc. cit.*, pp. 339—341, et dans *Ist. Armatei*, I, et Ursu, *Pierre Rareș*, Bucarest, 1923, et dans les *Mem. Ac. Rom.*, série II, t. XXXV, pp. 434—441. D'après un rapport italien de Cracovie, les Moldaves auraient pu ranger jusqu'à 30.000 hommes. Il y aurait eu, d'après l'évêque Dantiscus, six fois plus de Moldaves! Iorga, dans Hurmuzaki, XI, p. 25, n° XXXI. Cf. aussi Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, p. 15 et suiv. (une série de lettres).

[1] Rapport italien, chez Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 25, n° XXXI.

[2] *Ibid.*, p. 27, n° XXXV.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*, p. 29, n° XXXVIII.

contre Rareș, mais un Érasme Heidenreich [1]. Le roi Ferdinand intervint lui aussi par une ambassade [2]. Le Sultan lui-même reçut avec regret la nouvelle qu'avait été vaincu celui qui avait exhibé, pour prouver sa fidélité, le drapeau impérial; le Grand Vizir Ibrahim se plaignit de ce que des « indisciplinés » avaient pillé dans la province du Sultan [3], et, en septembre, le roi dut donner des explications, montrant que l'attaque s'expliquait par le fait que « l'esclave » n'avait pas suivi les ordres impériaux d'évacuer la Pocutie. Un ambassadeur spécial, Jacques Wilamowski, alla à la Porte donner aussi d'autres motifs [4]. Il devait montrer que, quoi que Pierre dirait, il mentait, qu'il avait déclaré ne suivre les indications du Sultan que lorsqu'il le voudrait et qu'il n'avait que l'obligation de lui payer un tribut. Il devait assurer que, *si jamais le vaincu recommençait la guerre*, il ne serait pas épargné, ajoutant qu'il fallait empêcher ses rapports avec le prince de Valachie [5].

Du reste, Pierre aurait déclaré qu'il n'avait cure du Sultan, bien que l'on disait que celui-ci l'aurait menacé, ordonnant aux boïars de lui envoyer cette tête si orgueilleuse, car, autrement, il ferait piller la Moldavie de telle façon que les oiseaux eux-mêmes ne trouveraient à quel endroit descendre et de quoi manger [6].

Dès le 20 février 1532, le vainqueur était cependant très satisfait de pouvoir écouter les conseils de Zápolya, qui lui avait envoyé le prévôt de Transylvanie, et il concluait un

---

[1] *Ibid.*, pp. 33—34, nos XLII—XLIII. Voy. aussi Gorski, dans J. Bogdan, *loc. cit.*, p. 32. Gritti passait alors par la Valachie vers Bude; *ibid.*, p. 35, n°. XLIV. Cf. Kretschmayr, dans l'*Arch. f. österr. Gesch.*, LXXXIII[1] (1896), p. 1 et suiv.

[2] Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 35, n° XLV.

[3] J. Bogdan, *loc. cit.*, pp. 44—45, n° XIV.

[4] Iorga, dans Hurmuzaki, XI, pp. 31—32, n° XLI.

[5] *Ibid.*, pp. 31—33, n° XLI.

[6] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 12—13, n° X. Par crainte de l'espionnage fut critiqué, sous prétexte qu'il apportait aussi des marchandises moldaves et qu'il achetait pour le Moldave aussi, le commerce à travers le royaume du marchand de fourrures de Soliman, le Grec André Chalkokondylas; J. Bogdan, *loc. cit.*, p. 47.

armistice de plus d'un an, qui n'était de fait qu'un traité de paix. On demandait à Pierre, qui n'avait voulu envoyer aucun ambassadeur, de déclarer qu'il adhérait à cette trêve [1]. Le 22 mars, le Moldave se plaignait de ce qu'on ne lui avait restitué ni les prisonniers, ni les canons, qu'on ne lui avait pas payé de dédommagements et qu'on avait détruit dans son pays cent cinq villages et une ville, qu'on lui avait volé 100.000 (!) têtes de bétail, — il semble qu'il était question de la suite du combat de Tărăsăuți, avec Orăș, mentionné par le compilateur Ureche, auquel les Polonais auraient répondu par ce raid de pillage [2] —, et, observant que dans le document il n'est pas fait mention de la Pocutie, il déclarait cependant qu'il interdira tout acte d'hostilité [3]. Le roi devait accepter, le 9 avril, cette forme même, tout en déclarant que, sans une paix définitive, il ne pouvait pas laisser libre le commerce [4]. En effet, une armée comme celle d'Obertyn ne pouvait être constituée par la Pologne.

Les négociations devaient être reprises avec d'autres ambassadeurs de Zápolya et avec Gritti, et, comme elles nous ont été conservées heureusement, elles nous permettent de voir dans l'âme de l'homme, certainement peu ordinaire, qu'était ce rejeton énergique et intelligent d'Étienne-le-Grand.

Mais le Sultan était intervenu aussi autrement. Il avait été poussé par l'esprit agité d'un facteur nouveau dans l'histoire si mouvementée de ces régions.

A Constantinople s'était abrité on ne sait quand, ni de quelle façon, un bâtard du doge de Venise Gritti, Aloisio. Par son habileté, surtout par une rare force de volonté, par son talent théâtral de savoir s'entourer et parader, trouvant avec intelligence aussi les moyens nécessaires au faste qui en impose toujours aux Orientaux, il arriva à être un homme obéi et consulté, accablé d'honneurs dans une société où le

[1] *Ibid.*, pp. 48—50, n° XVI. Voy. aussi le numéro suivant.

[2] Iorga, dans les *Conv. Lit.*, *loc. cit.*

[3] J. Bogdan, *loc. cit.*, pp. 51—52, n° XVIII. Le prévôt montre pourquoi Pierre n'a pas voulu accepter purement et simplement l'armistice; numéro suivant.

[4] *Ibid.*, pp. 53—54, n°. XX.

chrétien pouvait arriver facilement à n'importe quelle situation, mais à une seule condition: la rénégation, le passage à l'Islam. Ceci le bel aventurier ne pensait pas pouvoir contenter à la fois sa conscience et sa fierté. Un nouveau type s'était créé par lui dans ce monde byzantino-musulman: l'homme qui, ayant tant d'influence dans toutes les questions en rapport avec une diplomatie en formation, ne pouvait penser qu'à des situations chrétiennes. Après cette circoncision qu'il refusait, il aurait pu arriver, comme tant d'autres parmi les chrétiens de jadis, pacha, vizir, un des chefs de l'Empire, qui se servait des Turcs seulement dans l'armée, laissant le reste entre les mains des races soumises, beaucoup plus avisées, quelles qu'elles soient. Sans accepter le changement de religion, il ne pouvait arriver à être qu'un prince sur le Danube ou un roi en Hongrie [1]. Peut-être ne se rendait-il pas compte que, si pour le royaume disputé entre l'Autrichien et le Transylvain, il lui était possible d'arriver à son but, sur le Danube personne n'a jamais pu gagner le pouvoir s'il n'était ou feignait d'être fils, frère, parent de prince, et s'il se trouvait un groupe de boïars prêts à s'assurer par serment qu'il en était bien ainsi.

De la même espèce que Jérôme Łaski, que, lorsqu'il arriva à Constantinople pour servir Zápolya, les Turcs interrogèrent, étonnés, sur la race à laquelle il appartenait, avec ses changements d'attitude, Gritti s'entendit rapidement avec celui-ci, qu'il avait aidé à conclure la paix avec les Hongrois en 1528. Et, en même temps, il y avait sur le Danube, mentionné aussi dans les comptes des Saxons, un autre aventurier hardi, ce Dalmatien de Traù, d'une race sans doute mêlée, qui se faisait appeler Tranquillus Andronicus, et pour la vertu duquel Pierre, si changeant et si avide de terres et de puissance, même au-delà des frontières de son pays, était un insatiable, un «perfide», «le plus misérable de tous les bipèdes, le type de la perfidie plus que punique»,

[1] Voy aussi *Viaggi alla Tana*, Venise, 1543, fol. 157 Vo.-158: «Aspira molto, per questo si dice: al regno di Ungaria o almeno a qualche parte d'esso, come saria della Transilvania».

un « brigand criminel », les Roumains en général étant « la nation la plus paresseuse et la plus trompeuse », chargée de tant de péchés, en dépit de leur douteuse origine romaine, que personne ne pouvait en faire la liste complète. En 1531, il avait eu une mission ouverte à la Porte avec des lettres royales adressées pour son passage au prince Vlad[1]. Le nouvel Empire commençait à avoir ses parasites, qui pouvaient devenir dangereux.

À ce moment, lorsque le Sultan confiait à Gritti la charge d'aider au rétablissement de la paix sur la frontière du Nord, son associé, Łaski, confessait à Zápolya, qui envoyait en Moldavie l'évêque Statilius[2], qu'un grand projet s'était formé à Constantinople: Gritti prendra la Moldavie et s'en servira pour devenir maître en Hongrie dont le roi indigène serait empoisonné, et alors à Łaski reviendrait l'honneur d'avoir, lui, la Moldavie[3]. Pour l'heure, il s'efforçait de faire conclure une paix entre Sigismond et son ennemi moldave et ainsi il communiquait au roi, qui devait nécessairement écouter ses conseils, que l'empereur turc et se réconcilier avec Pierre.

Sous l'influence de cet ordre, Sigismond envoyait un ambassadeur à Zápolya, en tant que médiateur, Laurent Miszkowski, avec des remerciements et l'assurance qu'il désirait cette pacification, à laquelle collaborait maintenant aussi le délégué chrétien du Sultan[4], Łaski lui-même, qui, conservant son ancienne situation de palatin de Sieradz, était, contrairement à toutes les traditions de la Transylvanie, voévode de cette province, alors que Gritti lui-même pouvait porter le grand titre, tout aussi contraire aux traditions, mais correspondant aux hardiesses extraordinaires de la Renaissance, pleine de toutes les imaginations, de « comte perpétuel » — donc avec

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 363, n° DCLXXX. Voy. aussi Ursu, ouvr. cité, p. 89 (d'après Buchholz, *Geschichte der Regierung Ferdinands* I, IV et XI).

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 31.

[3] Voy. Iorga, *Studii şi doc.*, III, p. LXXV et suiv. (d'après le manuscrit de son livre consacré à Gritti, *De rebus in Hungaria gestis a Ludovico Gritti)*.

[4] J. Bogdan, *loc. cit.*, pp. 54—56, n°s XXI—XXIII. Cf., pour la situation en Hongrie, aussi Della Valle, dans le *Tört. Tár*, III, p. 1 et, suiv.

le droit d'héritage pour ses fils, maintenant d'âge, et qu'il voulait établir dans des situations princières, — du pays du Maramureș, gouverneur de la Hongrie et suprême trésorier, conseiller royal [1]. Il accordait un large privilège à la ville de Brașov, mentionnant les dévastations du Moldave, dont il avait su se rendre compte sur les lieux. Du reste, à cette époque, la garde était faite à la Tour-Rouge par un Allemand, Coloman Schneider, mais pour Ferdinand, et l'évêque de Transylvanie, — Zápolya en ayant un autre, cet homme de la Renaissance, lui aussi, qui se faisait appeler Statilius —, lui donnait la mission de prendre cinquante fusiliers et cinquante hussards et d'aller piller en Valachie [2], ainsi que l'avait fait auparavant un Sigismond Nagy.

Mais, en automne, on n'était arrivé à aucun résultat en ce qui concerne la paix moldave. Pierre l'avait écrit au roi, mais celui-ci crut qu'il ne fallait plus répondre directement, et c'est pour cela qu'il le fit par un simple agent du voévode de Podolie, en octobre. Cette fois, croyant être certain du Sultan, d'après les assurances de Gritti peut-être, le roi traitait d'une façon très dure, avec des insultes et des menaces, le perpétuel violateur de la paix, celui qui avait ravi la Pocutie, qui s'était opposé aux armées de la Pologne, espérant une victoire que Dieu ne lui avait pas accordée, celui qui, ensuite, n'avait pas voulu s'humilier, mais a continué à dénoncer un prince si gravement offensé par lui, prétendant qu'il aidait de troupes Ferdinand, contre lequel Soliman avait entrepris l'expédition sans résultat arrêtée à Güns. Il ne consentira donc à la paix avec Pierre que si celui-ci se repent vraiment et s'il envoie en toute forme des ambassadeurs d'importance [3].

Mais Pierre n'était pas homme à laisser quelqu'un sans réponse. Il se permit donc toutes les expressions que pouvaient trouver sa colère et son indignation. Il revenait sur la Pocutie, son héritage; le roi n'avait pas voulu l'aider à payer

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 364, n° DCLXXXIII.
[2] *Ibid.*, p. 365, n° DCLXXXIV.
[3] J. Bogdan, *loc. cit.*, pp. 57—59, n° XXIV.

le tribut pour la partie qui revenait à la Pocutie, de 5 à 6.000 florins [1]. Qu'on la lui laisse donc comme dédommagement pour tout le mal qu'on lui a fait. Lui-même n'a jamais violé la paix par le fait qu'il avait occupé son pays à lui, parce que, dans le serment qu'il a prêté, la Pocutie n'était pas mentionnée. Qu'on lui rende aussi les canons. Qu'il ne soit pas insulté, car, «tant qu'il vivra, il ne permettra plus qu'on se moque de lui et qu'on lui cause des dégâts». Il sait qu'on a permis de sortir de la prison des Turcs ses «traîtres», et maintenant il peut faire ce qu'ils veut. Il serait capable de piller jusqu'à Lwów, et *il connaît avec quelle difficulté le roi peut rassembler une armée*. Si celui-ci lui répond en envoyant un raid en Moldavie, Dieu sait si cette nouvelle tentative réussira.

Et il continuait, se rappelant tout le passé et pénétrant profondément dans les réalités données. *Que le roi n'agisse pas comme quelqu'un qui sait qu'il y a un mur puissant pour le défendre!* Plutôt doit-il suivre l'exemple de Mathias, qui n'a pas recouru aux Turcs après avoir été vaincu par Étienne-le-Grand, mais s'est réconcilié avec lui par le don de deux forteresses, ainsi que vient de le faire maintenant le roi Jean, qui lui a donné une importante partie de la Transylvanie, alors que de Sigismond il n'a jamais rien eu, «pas même une bague».

Il sait parfaitement d'où vient la nouvelle attitude orgueilleuse. Le roi a confiance en Gritti, qui lui a dit qu'on fera en Moldavie un autre prince. Mais ce projet vaut autant que celui, qui a été formé aussi, d'installer ce même Gritti roi en Hongrie et même, en Pologne, Łaski, avec l'aide de Ferdinand, après que les deux rois légitimes eussent été tués.

---

[1] Il envoie aussi la liste de ce qu'il est obligé de donner aux Turcs: à la St. Georges, 120.000 aspres (10.000 ducats) à l'empereur, à côté d'un présent de 12.000 ducats, quinze fourrures de zibeline, douze fourrures de dos de lynx, douze fourrures de ventre de petit-gris, douze chevaux de Hongrie; à Ibrahim, quatre fourrures de zibeline, quatorze chevaux, 30.000 aspres; à Ali-Pacha de même. Puis, le jour de la Nativité de la Vierge, quatre chevaux, huit fourrures de zibeline, huit fourrures de lynx, douze de petit-gris, douze éperviers, et à Ibrahim et à Ali quatre chevaux, deux fourrures de zibeline, deux fourrures de lynx et deux éperviers; *ibid.*, p. 66.

« *Dieu ne permettra jamais ceci qu'un Infidèle arrive à être prince de notre pays chrétien; il n'en sera pas ainsi tant qu'il règnera et qu'au ciel brillera le soleil.* »

A la fin, il se déclare prêt à envoyer de grands boïars chez le roi, mais le roi doit lui envoyer aussi les plus grands parmi ses dignitaires. « Il faut que Ta Majesté sache que, si nous allons discuter, il faut le faire en chrétiens, mais, s'il faut nous battre, eh bien, battons-nous! » Quoi qu'il en soit, si on ne lui donne pas la Pocutie, il la réduira en poussière et cendre, de sorte qu'elle ne pourra être à personne [1]. Pierre avait gagné maintenant l'assurance que le Sultan l'appuierait, qu'il défendrait toute invasion en Moldavie, ce qu'il s'empresse de communiquer au roi [2]. Il avait aussi des rapports avec le Moscovite et avait envoyé ses ambassadeurs jusqu'aux Tatars, auxquels le roi était tout disposé à payer un nouveau tribut [3].

A l'évêque de Vilno, qui lui témoignait de l'amitié, le prince de Moldavie parla de même, en février 1533: il n'enverra pas le premier ses grands ambassadeurs, mais c'est le roi qui doit lui envoyer les siens, à Hotin, car c'est de lui que venait le mal et c'est lui qui l'a battu et lui a causé des dommages. « Il ne doit pas être orgueilleux de l'avoir vaincu, car il ne l'a pas fait par sa propre puissance, mais avec la fortune de Sa Majesté, et la fortune change souvent. Ce n'est pas le roi qui l'a vaincu, mais Dieu, qui a voulu le punir de l'orgueil qu'il a eu quelquefois. Qu'il pense, pour ne pas dépasser la modestie, qu'il peut souffrir, lui aussi, des défaites [4]. »

Donc Nicolas Iskrzycki, que Pierre avait invité chez lui comme un autre ami, est envoyé pendant cette année 1533, pour voir ce qu'il y a dans l'âme de ce prince qui, comme on peut se l'imaginer, n'attendait que cela pour verser toute sa douleur et exprimer toute sa colère. Pierre fut à cette

[1] *Ibid.*, pp. 62—63, n° XXV. Le numéro suivant se rapporte à la mission du prévôt de Transylvanie.

[2] *Ibid.*, pp. 67—68, n° XXVIII.

[3] *Ibid.*, p. 71, n°. XXX.

[4] *Ibid.*, pp. 69—70, n° XXIX. Cf. *ibid.*, p. 71, n° XXX.

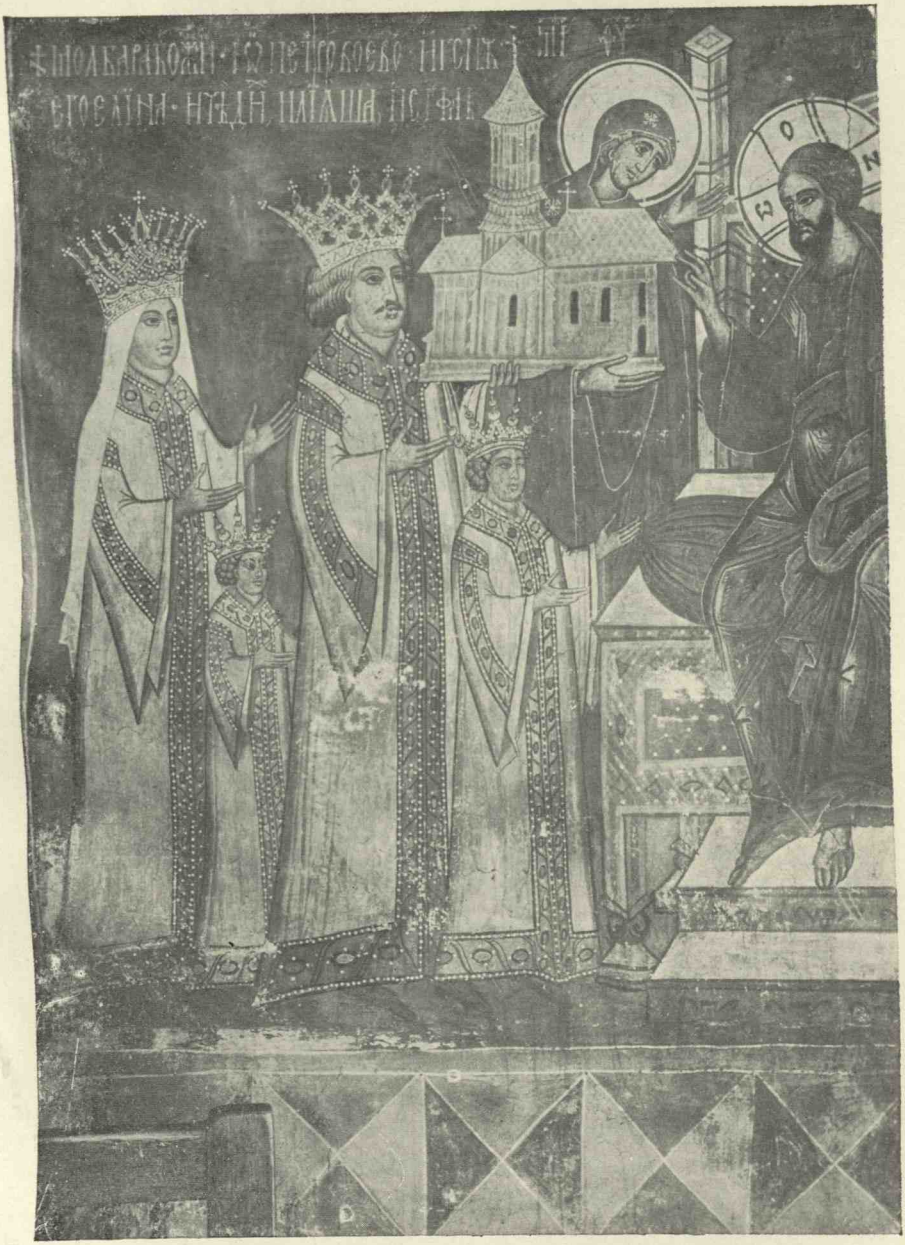


Fig. 58. — Pierre Rareș, la princesse Hélène et les deux fils, Élie et Étienne. Fresque de Moldovița.

occasion plus foudroyant et plus « roumainement » touchant que jamais dans cette longue plainte indignée, qui ressemble si bien aux déclarations de son père pendant ses dernières années de vieillesse, lorsque lui aussi était pris par la passion de la Pocutie.

Cette fois, il part de ses sentiments chrétiens. Pourquoi l'Infidèle devrait-il se mêler de cette querelle, comme « un chien entre des saints » ? Quand on lui reproche l'attaque en Pocutie, il revient à la même excuse : il n'a pas prêté serment pour ce territoire, mais le roi est venu contre son territoire moldave, en deçà du Dniester. Comme l'émissaire polonais en arrivait à parler du conflit avec Orăș, prétendant que des prisonniers polonais avaient été ensuite vendus aux Turcs à Cetatea-Albă, le prince coupe la discussion et, se disant malade, n'apparaît même pas le quatrième jour, lorsque Iskrzycki est amené devant quatre boïars délégués pour la négociation, lesquels osent dire qu'il faut accomplir la volonté de leur maître, car il n'écoute pas toujours leurs conseils. De nouveau appelés devant Pierre, ils s'entendent dire que la Pocutie ne vaut pas quatre guerres, autant qu'il y en a eu jusqu'alors ; *si on ne la lui donne pas, au moins qu'il ait des dédommagements!* Mais il vaut mieux qu'on la lui donne que de payer tant d'argent aux Tatars, qu'il est lui tout disposé à affronter. — Et il dit, dans sa passion : « Tu vois cette image sainte de la Résurrection ? J'ai prêté serment sur elle que, si Sa Majesté n'en finit pas une fois avec moi, je ne me lasserai pas et chercherai ma vengeance jusqu'à la mort.. Je n'abandonnerai pas ma vengeance, même si je savais que le monde entier doive tomber sur moi [1] ? » On croit entendre parler les anciens Thraces, et, dans la fureur de son défi, le roi Décébale, l'implacable Dace !

A une nouvelle ambassade sans importance qui rappelait cette question de la Pocutie, Pierre répondit qu'il lui était impossible de céder quelque chose, mais qu'il pouvait accorder un passeport pour les grands ambassadeurs qu'il désirait [2].

[1] *Ibid.*, pp. 72—74, n° XXXII.
[2] *Ibid.*, p. 78.

Mais à une intervention des boïars les conseillers polonais ne purent répondre que de la même façon que le roi [1].

Donc, à la fin de deux années de négociations vaines, on n'était arrivé qu'à ceci: *que ni l'un, ni l'autre des deux ennemis qui ne pouvaient pas s'entendre n'était en mesure de rompre la paix.*

[1] *Ibid.*, pp. 78—79, nº XXXIV.

CHAPITRE VI

LE NOUVEAU PROBLÈME DE LA TRANSYLVANIE

Mais, jusqu'en 1534, beaucoup de choses avait changé. En Transylvanie, certains Roumains se montraient ébranlés dans leur attitude envers Zápolya, qui donnait maintenant des diplômes à Alba-Julia, à Deva, pour revenir à Lipova, qu'il préférait, en 1533 (plus tard il est en Transylvanie): ainsi, Ladislas Chendereș, de Hațeg, auquel on prend sa terre d'Ostrovel [1], de même que celle de Țințar, est prise á Mailat pour la même infidélité [2]. En Valachie, Vlad semble avoir été considéré comme suspect, parce qu'on donnait, au commencement de 1532, à un certain Nicolas Kozar les places de refuge, accordées jadis à Radu d'Afumați et demandées ensuite par ses ennemis, Vințul-de-Jos et Vurper [3].

Mais en janvier-mars, Gritti avait paru chez les Valaques, demandant au puissant noble transylvain Thomas Nadasdy de venir chez lui, pour une discussion concernant certains secrets, à Târgoviște, où à présent un hôte aussi fier et puissant a dû provoquer du malaise et peut-être même de craintes. *Il traitait le pays comme une simple province, confiée à ses soins, de l'Empire qui le favorisait*, et il datait une de ses lettres, rédigée dans un latin très bizarre: « de Târșor *(Nova villa)*, sous la domination du très-invincible et très-puissant César des Turcs » [4]. Au-delà des montagnes, Étienne Mailat recevait des informations de

---

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 3—5, n° III.
[2] *Ibid.*, p. 7, n° IV.
[3] *Ibid.*, p. 25, n° XVI.
[4] *Ibid.*, II[2], p. 26, n° XVII.

Pempflinger, qui se trouvait maintenant à Presbourg [1], l'entendant dire que bientôt il y aura une grande bataille de l'empereur chrétien et de son frère, Ferdinand, contre les Turcs [2]. Pierre le Pitar était parti avec un envoyé de Zápolya à la Porte [3]. Du côté de Nicopolis, était venu ce brillant espion, Gritti et l'on croyait qu'il viendrait contre la Transylvanie [4], mais Della Valle, son secrétaire, assurait que, s'étant dirigé vers la Moldavie, — et nous le verrons aller jusqu'à la rivière du Milcov, — il avait trouvé devant lui une armée de Pierre qui était en état de le détruire [5].

L'évêque de Syrmie venait en avril vers l'aventurier, de la part de Zápolya, et même le chancelier du royaume descendait jusqu'à ce « Milcov » (*in Walachiam, possessionem scilicet Myiko dictam*), où se trouvait Gritti, annonçant sa visite prochaine à Braşov [6]. Celui-ci était bientôt de retour avec le Ban valaque, le médecin et le secrétaire, à Târgoviște [7]. De là, en mai, il venait avec des troupes dans le pays de la Bârsa [8], et, sans avoir rien accompli, se dirigeait vers Bude.

Mais tous les boïars de Valachie ne s'entendaient pas bien avec le prince de Valachie, gendre du Moldave Pierre. Au mois de mars 1532, on cherchait à Braşov et dans le pays des Szekler

---

[1] Ainsi il espérait encore la possession d'Unguraș; *ibid.*, pp. 60—61, n° XXXVI.

[2] *Ibid.*, pp. 26—27, n° XVIII. Des ambassadeurs de Braşov venaient vers lui; *ibid.*, p. 31. Aussi Pierre, le prêtre du faubourg brassovien de Șchei, va en Valachie; *ibid.*, p. 32. Querelle entre Vlad et les Brassoviens pour une somme de 2.000 florins; *ibid.*, pp. 31—32.

[3] *Ibid.*, p. 32.

[4] *Ibid.*, pp. 33—34. Il paraît que Vlad aurait envoyé son « cens » à Bude; *ibid.*, p. 36.

[5] *Ibid.*, p. 23. Aussi chez Sanudo, LVI, p. 411. Ursu (ouvr. cité, p. 95 et note) croit, d'après des informations de Sanudo, pp. 411, 432 et 871, que Pierre et Vlad seraient allés saluer le Sultan à Belgrade. Rien ne le prouve, et l'idée elle-même est absurde. De même pour des soldats moldo-valaques qui se seraient rendus dans le camp de Gritti; *ibid.*, note 20.

[6] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 34.

[7] *Ibid.*

[8] *Ibid.* Mention de Michel le Grec, de Pitești, marchand; *ibid.* Voy. aussi *ibid.*, p. 36. Ambassadeurs envoyés chez Pierre, qui demande une grande quantité de fer; *ibid.*



Fig. 59. — Drapeau du prince Vintilă (Mont Athos.)

un Dragomir *l'armaș* et quelques autres refugiés [1]. Le 8 octobre cependant, il n'y avait aucune raison de continuer la querelle, car les Brassoviens avaient appris que ce prince venait de mourir [2]. La chronique valaque sait qu'il s'était noyé à Popești, dans les eaux de la rivière de Dâmbovița, alors que Gritti était maintenant si loin, mais peut-être non sans que sa visite eût laissé une influence parmi les boïars.

Les boïars créèrent prince un autre Vlad, qui avait été jusque-là « juge de Slatina » ou, plutôt, ils s'étaient rassemblés eux-mêmes à Slatina en une assemblée dont sortit aussitôt ce règne *que les Turcs n'avaient pas demandé*, de celui qui, avant cette élection, était connu seulement comme le boïar Vintilă (le nom vient de Vânt, « le vent », Vintea, c'est-à-dire « le rapide »). Les Brassoviens attendirent cependant jusqu'au mois de décembre pour se décider à annoncer ce changement à Zápolya, qui était maintenant à Bude, et ils ne mentionnent dans leurs comptes aucune ambassade de la part de ce nouveau prince [3] jusqu'au 29 novembre [4]; et celui-ci envoya le logothète Trifu au roi lui-même [5]. La veuve de Băsărabă et sa fille, veuve aussi, Roxane, ainsi que la femme de Preda [6], vinrent immédiatement à Brașov. Si on voit ensuite un Vlad avec Mahomet-beg, ceci n'est seulement qu'un souvenir des choses du passé.

Naturellement, ce Vlad-Vintilă [7] dut être accepté par les Turcs, de même que son prédécesseur, sur le compte duquel il dit à quelqu'un, à un « frère et ami » de Transylvanie, qu'en 1532, il avait envoyé au Sultan, par ses boïars, le logothète Théodore et le vornic Șerban, que nous

[1] *Ibid.*, p. 39, n° XXII. A Vienne, Cornelius Schepperus croyait que Gritti avait fait couper la tête à un prince roumain; *ibid.*, p. 42, n° XXV. Gritti passera lui aussi du côté des Valaques; *ibid.*, p. 54, n° XXXI.

[2] *Ibid.*, p. 33.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4]. p. 37. Nous n'avons pas de Comptes de Sibiiu pour cette année (la ville était restée adhérente de Ferdinand).

[4] *Ibid.*, p. 38.

[5] *Ibid.*

[6] *Ibid.*, pp. 48—49. Despina va aussi à Sebeș; *ibid.*, p. 51.

[7] Aussi un Vintilă de Mărgineni; *ibid.*, p. 46. Il meurt à Brașov; *ibid.*, p. 76.

trouvons à côté de la veuve de Băsărabă et de Roxane, le tribut, dont une partie importante fut arrêtée par des gens de Caransebeș, dans le Banat, et il en résulta un choc sanglant entre les uns et les autres. On voit par cette même lettre aussi ce fait, très important, qu'à Bude et à Esztergom, où il vivait sous la protection de Soliman, Zápolya avait dans son armée un contingent donné par l'autre Vlad et que commandait le Ban Hamza. Tout cela est raconté de Bucarest, le 22 juin, à Étienne Báthory, auquel on envoyait le spathaire Mailat et le pitar Pierre, l'assurant que, si la somme arrêtée n'était pas restituée, on prendrait des mesures [1].

Le prince avait à côté de lui le boïar Tatul, dont il fit un logothète, un *medelnicer* Stan, petite dignité, un Pârvu et quelques autres qui ne nous font connaître ni l'origine, ni les intentions de leur maître. Il était marié à une princesse Rada, de la lignée des boïars de Buzău, et il avait un fils avec lequel ils sont représentés sur un beau tissu donné au Mont Athos [2]. Aussitôt, il chercha, affirmant ainsi une autre politique que celle du gendre du Moldave Pierre, des rapports avec la Pologne [3], que le roi accepta naturellement avec la plus grande satisfaction, *revenant ainsi à sa politique antérieure d'employer les Valaques contre les Moldaves*. Nous voyons à Brașov, dès le mois du mars 1533, les gens de Vlad accompagnant l'ambassadeur polonais envoyé à la Porte [4]. *En mai seulement on apportait au nouveau maître le drapeau du Sultan, ce qui signifiait que le temps de l'hégémonie de Mahomet-beg était passé et que le pays était revenu à son droit d'élire lui-même son prince* [5].

On croyait que cette présentation de drapeau serait l'occasion d'une expédition contre cette ville de Sibiiu, encore

[1] Iorga, *Studii și doc.*, III, pp. LXXIX—LXXX. Des lettres de lui, peu importantes, J. Bogdan, *Doc. și regeste*, pp. 183—186; voy. aussi Tocilescu, ouvr. cité, pp. 332—334.

[2] Voy. Iorga, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1933, et Stoica Nicolaescu, *Doc. slavo-rom.*, p. 11.

[3] J. Bogdan, dans Hurmuzaki, *Supl.* II² pp. 71—72, n⁰ XXXI; p. 80, n⁰ XXXV. Cf. N. Densusianu, *loc. cit.*, II⁴, p. 50.

[4] *Ibid.*, p. 46.

[5] *Ibid.*, p. 47.

non soumise [1]. Vlad entretenait les meilleures relations avec Mailat, qui, depuis peu, était revenu chez lui [2], et avec le chancelier, qui le cherchait dans son pays [3], en même temps que ce protecteur des arts, reprenant les traditions du vieux Băsărabă, commençait, employant des artisans saxons, son édifice conventuel dans les montagnes de Buzău, dont il venait donc —, couvent qui porte encore son nom: « Vintilă-Vodă »[4].

L'année qui s'ouvrit fut cependant, pour ce prince pacifique, ayant de si bons sentiments chrétiens, une période des plus grandes épreuves, de même que pour Pierre de Moldavie, son ennemi, auquel cette nouvelle année donna l'occasion de se jeter encore dans une de ces aventures guerrières qui plaisaient tant à une âme tout aussi agitée que celle du neveu qu'il avait remplacé, mais sans avoir cette constance dans les sentiments chrétiens qui tout de même distinguait celui-là.

Contre Vlad aussi s'étaient émus les boïars, excités par le même Gritti, qui se préparait maintenant une entrée triomphale, non seulement dans ce qu'il considérait comme une province du Sultan, cette Valachie, mais aussi en Transylvanie, pour passer enfin à la Hongrie pour laquelle il était gouverneur. Quelques têtes de boïars qu'on avait découvert être des traîtres, tombèrent; le coup paraît avoir atteint le parti, de nouveau en mouvement depuis quelque temps, mais qui bientôt disparaîtra, des boïars de Craiova. Quoi qu'il en soit, lorsque ce Vénitien ottoman parut, les mécontents se rassemblaient à Pitești, demandant un nouveau prince [5].

Mais Vlad-Vintilă avait été averti par Mailat, auquel, maintenant maître en Transylvanie à côté de son ami le vice-Voévode Emeric Czibak [6], évêque de Nagy-Várad, ne pouvait

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.*, p. 48.

[3] *Ibid.*, p. 50.

[4] *Ibid.*, pp. 66—69 (demande de plomb). Voy. Drăghiceanu et N. Iorga, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1923, pp. 167—171 et 178—181. Appel d'un orfèvre, Antoine; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 50.

[5] Pour certains actes de brutalité de Gritti, Iorga, *Gesch. des rum. Volkes*, II, p. 378.

[6] Un ambassadeur de sa part vers Vlad en juillet; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 69. Aussi des lettres de Statilius; *ibid.*, p. 70.

pas plaire cette immixtion insolente de l'aventurier. On lui avait raconté que Gritti voulait le remplacer par son propre fils. Alors le prince de Valachie n'hésita pas à agir contre l'homme de l'empereur. Il ordonna de fouiller dans sa tente, et, comme on y trouva sept traîtres, sur ces traces on en découvrit encore soixante-dix, qui furent enfermés entre les murs de la citadelle de Poienari, déjà sous le règne de Moïse à la Valachie. Certains furent punis, perdant le nez et les lèvres [1] (juillet [2]).

Gritti avait avec lui quelques Turcs, mais en petit nombre, car il croyait que son intelligence, qui lui avait procuré jusque-là tant de succès, suffirait. A Braşov on attendait avec appréhension l'arrivée de « Messire le Gouverneur [3] ». Par cette ville passait Tranquillus Andronicus, envoyé par Zápolya pour saluer l'envoyé du Sultan [4]. Le logothète moldave Théodore était à côté de ce dernier, qui ne savait pas ce que préparait contre lui ce même Moldave, avec lequel il croyait pouvoir plaisanter. Urbain Batthyányi, qui devait servir les projets de Gritti jusqu'à amener sa perte, précisément parce qu'il semblait réussir, descendait, lui aussi, en Valachie [5].

Mais dès le mois d'août, Czibak étant tué par trahison, sous les murs de Braşov [6], par les intrigues de Gritti et Mailat s'étant sauvé, on annonçait à Vlad que la réunion des Transylvains, plus forte que le roi lui-même, avait levé le pays contre l'insolence de l'étranger (août). Bientôt, à Mediaş, Gritti fut assiégé par Mailat et par Gotthard Kún. Vlad, qui savait que dans la compagnie de Gritti se trouvaient ses exilés comme le spathaire Drăghici, Paşadia et le burgrave Radici, eut

[1] Iorga, *Studii şi doc.*, III, pp. LI—LII, aussi Tranquillus Andronicus, *ibid.*, pp. LXXVIII—LXIX. Ses rapports avec Gritti aussi chez N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 65. On envoie à Gritti, qui était malade, un serviteur de bain et un barbier; *ibid.*, p. 67.

[2] La date, *ibid.*, p. 70.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, pp. 70—71.

[6] Aussi Gévay, *Urkunden u. Aktenstücke* II, p. 70. Beaucoup de menus détails chez Ursu, ouvr. cité, pp. 112—113.

le courage de se déclarer pour les Zápolyens, qui, malgré leur fidélité envers le roi et envers l'empereur ottoman, travaillaient selon leurs propres intérêts. Bientôt parurent aussi quelques milliers de Moldaves. Ils venaient eux aussi « au secours de la Transylvanie contre le gouverneur [1] », *le pays se présentant maintenant comme dans tous les moments de grande crise, en organisme politique d'indépendance traditionnelle.* Zápolya connaissait cependant déjà cette orientation des Roumains [2]. *Entre les gens de Vlad et ceux de Pierre, par dessus tout ce qui avait été dans le passé, s'établit donc bientôt une entente :* un prince, de même qu'un autre, se *rendait compte qu'il fallait à tout prix empêcher la création d'une Transylvanie turque avec un aventurier chrétien à sa tête, ce qui aurait été le premier coup pour étendre aussi au-delà du Danube la domination arbitraire du Sultan* [3].

Le prêtre valaque du faubourg de Şcheiu était parti, au mois de septembre, pour montrer à Pierre de quelle façon se présentait la situation à Mediaş, où, nécessairement, les bourgeois étaient contre l'étranger arrogant et dangereux [4]. Mais déjà Rareş avait fait partir son grand vornic, Huru, avec 6.000 hommes [5]. Il avançait au commencement d'octobre par Feldioara, l'emplacement de son ancienne victoire, dont ces guerriers redoutés auront sans doute eu le sentiment, et ils conservaient le prestige que n'avait pas diminué le cas d'Obertyn. *Cette armée pouvait décider.*

Elle n'eut pas besoin de combattre. Mediaş fut prise par Mailat et par Kún, mais deux boïars moldaves y allèrent se saisir de Gritti, qui, réduit aux extrêmités, avait cru pouvoir se confier à l'homme contre lequel il avait travaillé pendant si longtemps, et avec lui se trouvaient ses deux fils, qui auraient dû être princes des Roumains [6].

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 71—72.

[2] *Ibid.*, p. 73.

[3] Pour les projets de Gritti, voy. aussi Schuller, *loc. cit.*, p. 550, n[0]. 140. Tranquillus Andronicus, chez Kretschmayr, dans le *Tört. Tár*, 1903.

[4] N. Densusianu, II[4], p. 73. La garde dans la montagne est faite par les juges roumains de Zârneşti et de Tohan; *ibid.*, p. 77.

[5] *Ibid.*, p. 74.

[6] Ses ambassadeurs dans le camp de Pierre; *ibid.*, p. 76.

Donc, pendant qu'à Turda, dans une diète, sans consulter le roi, qui se trouvait si loin, la Transylvanie faisait un acte inaccoutumé de souveraineté, se choisissant un Voévode qui, bien qu'ayant passé à une autre confession, était un Roumain, Mailat, une ambassade de Zápolya alla visiter Pierre dans sa Moldavie à lui [1], *la Transylvanie envoyant une ambassade séparée à celui dont dépendait à ce moment aussi toute sa situation.*

Gritti fut livré cependant (28 septembre) par Huru, — et non par Rareș —, aux Transylvains, qui le firent exécuter comme un simple bandit [2], et, quant au sort de ses fils, parmi lesquels un adolescent évêque d'Erlau, lui seul, le Moldave, aurait pu dire quelque chose, car jamais personne ne les a plus vus [3].

Mais l'expérience faite en Transylvanie amena le Moldave, qui voyait bien qu'il n'avait désormais rien à attendre en ce qui concerne la Pocutie, *à changer la politique qu'il avait suivie jusque-là.*

Zápolya était trop loin et une Transylvanie indépendante à ses côtés ne pouvait pas lui plaire. D'autant moins pouvait être accepté par lui ce Roumain catholique qui s'élevait tout à coup à une si haute situation et qu'il guettera désormais sans cesse jusqu'à ce qu'il puisse s'en saisir et le détruire [4].

[1] *Ibid.*, pp. 76—77.

[2] Pourquoi aurait-on envoyé sa tête à Pierre, ainsi que l'affirment les ennemis des Roumains, Tranquillus Andronicus et Della Valle? Cf. les sources rassemblées par Ursu, ouvr. cité, pp. 118—119 et surtout p. 118, note 1. Ni l'idée d'une conspiration antérieure de Pierre avec les ennemis de Gritti ne s'appuie sur rien de sérieux. D'après la lettre du vizir Ibrahim, le Moldave aurait écrit à la Porte que les assassins de Gritti se sont enfuis vers le roi Ferdinand; Hurmuzaki, II, p. 88, n° LXII. D'après une lettre peu claire de Thurzó, Perényi aurait affirmé que Pierre déclarait lui-même avoir fait tuer les deux fils de Gritti pour pouvoir regagner son fils à la Porte, ce qui est absurde. Voy. *ibid.*, p. 89. Un Polonais déclare aussi que Gritti aurait été mutilé, les mains et les pieds coupés par les commandants du roi János et du Voévode de Moldavie; Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, p. 37. Cf. aussi le livre de M. Kretschmayr sur Gritti.

[3] Voyez la façon calme dont, dans une lettre adressée à Ferdinand, Soliman considère « la mort » de Gritti; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 575, n° II.

[4] Mais dans Aretin, *Beiträge zur Geschichte und Literatur*, VI, p. 666, il est affirmé que l'élection de Mailat comme Voévode transylvain a été faite avec l'acquiescement de Pierre.

Car cette Transylvanie il voulait l'avoir sans tenir compte de celui qui pourrait la lui donner. Et même il préférait que ce soit un grand prince lointain qui ne descende jamais dans ces régions, mais qui, non plus, ne les confie pendant si longtemps à quelqu'un de là-bas, ainsi que l'avait fait Zápolya à l'égard de la noblesse hongroise. D'autant plus que sous un roi comme celui-là avait pu être tentée cette aventure menaçante du «gouverneur de la Hongrie» [1]. Il deviendra donc dès 1535 même *l'allié de ce Ferdinand* qui ne lui avait pas payé l'offense de 1529 et ne l'avait pas traité comme un vassal pour le laisser ensuite sans aucun appui sincère et sérieux.

Dès le mois d'avril 1534 [2], il était entré en rapport avec les gens de Sibiiu, offrant, par leur moyen, à Ferdinand tout ce qui dépendait de lui en Transylvanie [3]. Une liste de prétentions de sa part, présentée par le secrétaire brassovien Paul, en rapport avec une ambassade de la nouvelle Transylvanie, contient des attaques violentes et grossières contre Zápolya, qui est traité d'hérétique, et contre Sigismond, qui est, lui aussi, « traître très vilain et même chien », et se termine promettant de marcher avec 25.000 hommes contre la Pologne, pourvu *qu'on lui donne en effet, au même titre que ses forteresses, Bistrița elle-même* [4]. Ceci aussi avec des assurances que les Tatars « tiennent compte bien davantage d'un chien que de Zápolya », et les Turcs également. Il promet de soumettre à Ferdinand aussi les Valaques [5], « qui, sans notre pays, ne peuvent vivre un seul jour ».

A la fin de l'année, Reichersdorf, qui voulait avoir Vinț, était envoyé de nouveau chez Pierre [6] avec Émeric Nagy

[1] Pour toute cette partie, voyez la riche information menue chez Ursu, ouvr. cité, p. 105 et suiv. (pour les projets de Gritti, aussi beaucoup d'assertions vaines dans des sources variées; *ibid.*, p. 108, notes).

[2] Rapports avec Ferdinand, en 1531—1532, dans Veress, *loc. cit.*, pp. 9—11, nos 11—12 (Rosenberger en 1531).

[3] Schuller, *loc. cit.*, p. 535, n° 181, p. 573, n° 196.

[4] Hurmuzaki, II, p. 117, n° 87. Pour la date, Ursu, ouvr. cité, p. 125, note 3.

[5] Il faut lire « Valachos », et pas « Venetos ».

[6] Hurmuzaki, II, p. 83, n° LVIII. La date est corrigée dans Ursu, ouvr. cité, p. 122, note 22.

apportant des instructions de caractère général dans lesquelles la reconnaissance des possessions transylvaines du Moldave était laissée dans l'ombre, affirmant seulement qu'*il ne fallait prendre aucune obligation en ce qui concerne Bistrița* [1]. Mais Pierre avait envoyé un moine catholique, François, chez le roi des Romains, et un document du 16 janvier 1535 contient l'obligation de la part de celui qui, *évidemment, vacillait et n'était pas sincère*, que, après avoir fait l'acte hommagial, on pourrait lui reconnaître tout ce qu'il a en Transylvanie, sans en excepter Bistrița [2], et de fait nous avons l'acte, daté du 17 janvier, par lequel, *avant* l'hommage prêté, ses possessions lui sont accordées [3]. Ce qui n'empêchera pas Ferdinand de les promettre en même temps à l'aventurier Pempflinger [4].

Ce que Pierre a déclaré à cette occasion à Reichersdorfer *est du plus grand intérêt pour le changement qui s'était produit dans son âme*. Le prince est sûr que, Soliman étant retenu par sa guerre contre les Persans, — et c'est pourquoi personne n'a été puni à cause de la mort de Gritti, — c'était le meilleur moment de commencer une guerre contre lui. Lui, Pierre, y participera, si Ferdinand envoie 5 à 6.000 soldats en Transylvanie. *Dans cette province, il ne faut nommer aucun Voévode sans l'avoir consulté : il est évident qu'il pensait à lui-même* [5].

Pour arriver à ce résultat : défense contre les Turcs et possession de la Transylvanie, Pierre va jusqu'à la signature de l'acte honteux du 4 avril, par lequel il déclare que la Moldavie est « *un membre du royaume de Hongrie* » et il se met à la disposition de Ferdinand *pour la guerre contre les Turcs et les Tatars. Depuis la défaite de Mathias le Corvin, une*

---

[1] Hurmuzaki, II, pp. 84—85. Voyez aussi le document suivant, qui, parlant d'un ambassadeur moldave envoyé à Breslau, ne paraît pas être à sa place, bien qu'il soit question d'encore une mission de Reichersdorfer.

[2] *Ibid.*, p. 90. La date est corrigée dans Ursu, ouvr. cité, p. 124, note 31.

[3] Hurmuzaki, II, p. 91, n° LXV; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 77, n° XXXIX. Cf. Schuller, ouvr. cité, p. 537, n° 182.

[4] *Arch. f. sieb. Landesk. N. F.*, IV, p. 132.

[5] Hurmuzaki, II, pp. 96—97, n°. LXVIII.

pareille conception n'avait été exprimée que çà et là dans des documents hongrois et rien dans le passé de la Moldavie ne venait à l'appui d'une pareille théorie de droit. Il est étonnant que sous cet acte on puisse trouver les noms de tous les boïars: Théodore, Mihu, Vlad de Hotin, Liciu de Neamț, Albotă, Drăcșan, Popescu et autres. Comme du côté de Pierre on passait à la Hongrie tout ce qui était contenu dans les anciennes formes à l'égard de la Pologne, Ferdinand répond dans le même style que les rois polonais. Il donnera aussi un secours de 6.000 ducats par an, qui, du reste, n'arriveront jamais, devant être pris sur les revenus de la Transylvanie même, si ce pays était soumis par le concours du nouveau vassal [1].

Mais *Pierre comprenait aussi ceci : cette nouvelle alliance pouvait le servir pour gagner la Pocutie.* Dès l'été, partant d'une des violations coutumières de la frontière de la part des Polonais, il avait envoyé des bandes en Pocutie, non sans offrir, à la fin de l'année, au roi, qui combattait contre les Moscovites en Lithuanie, par son ambassadeur Abraham, de transformer le rapport vague jusque-là en une paix formelle, sans doute avec la mention de ses droits sur la Pocutie. Et de la part de Ferdinand, toujours prêt à des négociations dans le vide, il obtint, le 7 janvier 1536, une lettre dans son sens à lui, lui reconnaissant le droit sur la province disputée [2]. Mais, en envoyant Bánffy, que Pierre considérait comme son parent, peut-être par des alliances maramorésiennes, il commit la faute d'ajouter à cette ambassade ce continuel trouble-fête de Pempflinger, qui allait jusqu'à s'intituler, d'une façon ridicule et offensante, «baron de Ciceu et de Cetatea-de-Baltă». *Dans toute cette action du Habsbourg, il y a avait surtout un immense manque d'intelligence.*

[1] Les deux actes *ibid.*, pp. 91—95, nº LXVI. Zápolya, averti et jaloux, arrête une ambassade envoyée à Ferdinand; d'après Muffat, *Quellen und Erörterungen*, IV, Ursu, ouvr. cité, p. 127 et note 41, qui mentionne, suivant les Comptes de Brașov, la présence chez cet autre roi aussi du logothète Théodore, qui s'était rendu chez Ferdinand. Voy. aussi *ibid.*, p. 128 (d'après le même Muffat).

[2] Hurmuzaki, II, p. 97 et suiv.

S'il n'y avait pas de temps en temps une explosion de tempérament qui nous permette de voir ce qui était au fond de l'âme de Pierre, ces négociations, qui n'étaient sincères ni d'un côté, ni de l'autre, et *dans lesquelles il n'y avait qu'une seule chose vivante, la décision de Pierre de regagner la Pocutie*, ne mériteraient pas même de trouver place dans un récit qui ne leur aurait été consacré spécialement.

Toute espèce de gens sans importance furent employés pour des tromperies et des retards: lorsque Ferdinand se bornait à envoyer un Klioutchitch, Pierre avait bien le droit de recourir, après avoir envoyé la grande ambassade du logothète Théodore, seulement au burgrave de Cotnari, l'Allemand Grégoire Rosenberger.

Au cours de l'année 1535, les rapports avec Ferdinand n'avaient donné aucun résultat en dehors d'une excitation pour l'âme agitée de Pierre à rouvrir la question de la Pocutie. En Transylvanie s'était établi Mailat, dont la situation, aussi comme comte des Szekler, avait été reconnue par Zápolya, et Mailat fut de nouveau introduit dans la domination du pays de Făgăraș [1]; Radu le Valaque s'était empressé de se déclarer son « frère et ami », demandant secours, si les Moldaves ou autres venaient à l'attaquer, et au besoin une place de refuge pour lui et pour tous les siens, sans oublier ses esclaves tziganes [2]. Dans la diète de Vașarheiu, cette Transylvanie, maintenant individualisée au point de vue constitutionnel, *prenait aussi des mesures pour sa défense sans avoir à recourir aux princes voisins : les serfs eux-mêmes sont appelés à lutter*, pourvu qu'ils aient de six à huit boeufs, — c'était donc une population solide, — devant venir avec leur arc et trente-deux flèches, les plus pauvres au moins avec une lance et une hache [3]. On voit que *ce Roumain de Făgăraș avait l'intention, comme Hunyadi, mais cette fois allant jusqu'au dernier travailleur de la terre et au*

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 83—84, n° XLIII.

[2] Une lettre de Târgoviște, 20 juillet 1535; Veress, *loc. cit.*, pp. 13—14, n° 15.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[2], pp. 85—86, n° XLIV.

dernier pâtre, de mettre en ligne de combat la nation de ses origines.

Le prince de Valachie restait lié à celui qui cherchait ainsi, malgré son vêtement hongrois, *à se mettre à la tête de la Dacie qui, comme on le voit, sur la même base millénaire, se refaisait d'elle-même.* Il envoya à Făgăraș le comis Danciu; il faisait sonder Zápolya par le logothète Marcea, qui revint avec un ambassadeur royal [1], par le vornic Drăghici, qui passe naturellement par ce même Făgăraș [2], pour devoir accueillir ensuite un membre important du clergé transylvain, Sigismond Thomory [3]. Le vornic Drăghici s'en va trouver Mailat pendant l'été [4].

Mais, le 12 juin, les Brassoviens apprirent avec étonnement, par quelqu'un qu'ils avaient envoyé à Făgăraș, que « Vlad, le prince de Valachie, avait été tué [5] ». Il était mort, dit la brève chronique du pays, pendant « une chasse aux cerfs », surpris dans la forêt; sur le compte de sa femme, de son fils chéri, présentés sur ces beaux tissus pour la Montagne Sainte, on ne sait plus rien. Le vornic Drăghici vient donner des explications et, tout effrayé, aussi ce prêtre d'Alba-Julia qu'avait envoyé en Valachie Zápolya. Le 27 du mois, les boïars assassins envoient un émissaire, et, le 1-er juillet, arrive à Brașov Marcea, mandataire du nouveau prince Radu « et des boïars » [6]. Marcea s'en ira jusque chez le roi pour provoquer la grande ambassade du même Thomory [7], puis celle de Gotthard Kún lui-même, le compagnon de lutte et de victoire de Mailat [8]. Bientôt

[1] *Ibid.*, pp. 88—89 (Comptes de Brașov). Brașov envoie aussi à Vlad malade le même serviteur du bain; *ibid.*, p. 89.

[2] *Ibid.*, pp. 89—90. Le prince achète aux Brassoviens une grosse cloche pour sa fondation conventuelle; *ibid.*, p. 90.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*, p. 91.

[5] *Ibid.*

[6] *Ibid.*, p. 92.

[7] *Ibid.*, p. 93.

[8] *Ibid.*, pp. 93—94. De Brașov on envoie un drapeau pour être placé sur la tombe du frère mort de ce voévode, Jean; *ibid.*, p. 94.

après, Mailat et sa femme venaient en grande pompe dans cette cité de frontière [1].

En ce qui concerne la Moldavie elle-même, les Comptes de Braşov nous présentent un état d'incertitude et de crainte: le Voévode voisin a-t-il l'intention « de sortir » ou non, et pourquoi rassemble-t-il des troupes? Pourquoi fait-il nettoyer le chemin d'Oituz? [2] Il faut lui envoyer, avec des présents « pour la paix », « le prêtre Pierre » [3]. De grands ambassadeurs se dirigent vers sa Cour [4]. Une immixtion de Pierre dans la révolution valaque ne peut être ni affirmée, ni rejetée. Si le Moldave est sincère à l'égard de Ferdinand, qui, à son égard, s'était montré encore plus nul que Zápolya, la présence au-delà de la frontière du Milcov d'un homme appartenant à l'autre roi et à Mailat, qui, à la fin de l'année, se préparait à bombarder Sibiiu rebelle [5], ne pouvait pas lui être particulièrement agréable [6].

Mais voici que de nouveau l'inlassable veuve du vieux Băsărabă apparaît à Braşov, dès que ce changement se fut produit [7]. Elle paraît avoir très bien connu ce qui s'était passé au-delà des montagnes. Il est cependant certain que *le changement de prince s'était fait, de même qu'à l'occasion de la mort par accident de Vlad, sans aucune excitation et sans aucun appui de la part des Turcs: donc, de même que la Transylvanie, de même que Pierre, dans sa conduite envers Gritti, la Valachie aussi se prévalait des difficultés que présentait la guerre asiatique de Soliman et regagnait son droit d'élire le prince qu'elle voulait* et, comme on l'a vu par deux fois: à la mort violente de Radu d'Afumaţi et

[1] *Ibid.* Le nouveau prince de Valachie intervient en Transylvanie pour un Italien, le « petit » Jean « Dylansy »; *ibid.*, et p. 93.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

[4] Il écrit aux gens de Bistriţa, *qui continuent à payer le cens*, réclamant deux villages, Terpiiu et Vermiş; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 369, n° DCXCII. Une correspondance courante avec eux; numéros suivants.

[5] N. Densusianu, II[4], p. 96.

[6] Un « prêtre » de sa part à Braşov; *ibid.*, p. 93.

[7] *Ibid.*, pp. 93, 95. Un procès de cette princesse en 1534 pour une couronne d'or; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 367—368, n° DCLXXXVIII.



Fig. 60. — St. Démètre.
Fresque de l'Église Épiscopale de Curtea-de-Argeş.



Fig. 61. — Radu Païsius et la princesse Roxane.
Fresque dans l'église du cimetière de Cozia.

à la disparition de Vlad, *par l'assemblée du pays, d'après l'ancienne coutume*. Ce ne fut que plus tard, à la fin de novembre, qu'on apprit l'arrivée du drapeau impérial pour Radu.

Ce Radu avait porté jadis le mno de Pierre. Craignant peut-être quelque poursuite, celui qui se considérait comme le fils du « grand » et pieux Radu, s'était réfugié dans le couvent d'Argeş, où il avait pris le nom de Païsius. Alors qu'il était encore dans le monde, il avait eu des rapports avec une femme desquels était née une fille dont, à propos de ses noces, plus tard, nous a été conservée une lettre d'invitation adressée aux Brassoviens [1]. Mais bientôt Roxane, la veuve de l'autre Radu, d'Afumaţi, devenait sa femme et d'elle, qui n'avait pas oublié le caractère national de sa mère, il aura un fils qui fut baptisé d'un grand nom de légende balcanique, Marc.

Pour le prince de Moldavie, Radu n'était pas un meilleur voisin que son prédécesseur. Il avait les mêmes relations avec Zápolya, la même intimité avec Mailat, peut-être aussi les mêmes directions envers cette Pologne restée ennemie du Moldave. Mais l'attention de Pierre restait dirigée vers la seule Pocutie, de sorte que ce qu'on craignait de sa part en Transylvanie ne reposait sur aucune réalité.

Le 13 janvier 1536 [2], on savait à Vienne, par Rosenberger, ce que voulait ce prince au moment où les bourgeois de Sibiiu capitulaient et Soliman était déjà revenu à Constantinople après la victoire enfin obtenue sur les Persans. Il désirerait la paix avec la Pologne pour partir au printemps contre les Turcs, mais, comme il n'y a plus maintenant en Transylvanie ce centre ferdinandiste de Sibiiu, alors « occupons la Transylvanie » *(Transilvaniam occupemus)* [3]*!* On lui répond que lui, Ferdinand, ne cédera jamais la Hongrie à Zápolya, mais, pour le reste, il se fie à Balthasar Bánffy et à Pempflinger,

[1] J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, p. 188, n° CLXXXIII.

[2] Pierre était malade et priait qu'on lui envoie un « barbier » de Braşov; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 109, n° LVII; p. 139.

[3] Hurmuzaki, II, p. 99, n° LXXII.

qui doivent venir chez lui [1], alors que le même Étienne Klioutchitch avait quitté le roi de Pologne avec la réponse que la Moldavie a été certainement jadis sujette à la Hongrie, puis pendant longtemps à la Pologne, et que maintenant elle appartient aux Turcs, ajoutant que Pierre est un homme sans foi, qui avait pillé encore tout dernièrement en Pologne, que le roi ne peut pas s'humilier jusqu'à négocier avec un voisin qui pose comme première condition de l'armistice que la Pocutie reste évacuée. Mais il admettait, si l'envoyé le demandait, de commencer des négociations avec lui; et le roi lui écrivit de fait en janvier [2].

Pempflinger était resté à Cassovie, le seul « parent » de Pierre qu'était Bánffy étant descendu en Moldavie, où il resta pendant longtemps sans faire savoir ce qu'il aura pu y accomplir [3]. On ne sut qu'au mois de juillet quel était le résultat de cette ambassade mystérieuse. Bánffy avait trouvé chez Pierre des ambassadeurs de tous les pays, ce qui montre combien était intéressante pour tout le monde l'attitude de ce prince qui avait toujours une armée prête à marcher sans qu'il eût besoin de la payer. Un ambassadeur de Zápolya, que les Ferdinandistes appelaient « Jean-beg », se trouvait aussi auprès du Moldave, bien que cet autre roi eût donné à un de ses adhérents cette forteresse d'Unguraș qui appartenait au Moldave et que cette forteresse eût été déjà occupée par un acte de trahison [4]; il y avait aussi un émissaire des « Turcs », qui offraient de pardonner l'acte commis contre Gritti, si Pierre, réuni aux Valaques et à Zápolya, voulait aider une attaque turque contre la Moravie et la Silésie; il est fait à cette occasion le compte des soldats que peuvent fournir les princes roumains: 6.000 pour les Moldaves et pour les Valaques et les Transylvains ensemble jusqu'à

[1] *Ibid.*, pp. 100—101, n° LXXIII. Interventions vaines de Ferdinand auprès de Sigismond; numéro suivant. Pour une intervention de Zápolya aussi Iorga, dans les *Conv. Lit.*, *loc. cit.*, p. 392.

[2] J. Bogdan, dans Hurmuzaki, *Supl.*, II[1], p. 84 et suiv.; p. 87, n° XLI et suiv.

[3] Hurmuzaki, II, pp. 105—107, n° LXXVII.

[4] *Ibid.*, p. 108, n° LXXIX.

7.000. Refusant naturellement l'offre turque, Pierre croyait que cependant on pourrait, avec un important secours de la part de Ferdinand, reprendre la Transylvanie et même commencer une action de croisade pour laquelle il propose des chiffres exagérés, s'inscrivant pour « 40.000 soldats d'élite ». Le fait qu'on lui avait pris son château de Transylvanie, que Zápolya s'offrait du reste à restituer, avait profondément blessé un homme qui savait bien se venger [1]. On lui promit donc, par une ambassade de Paul Gerendy, que, s'il le voulait, on pouvait tenter dès ce moment un coup en Transylvanie [2]. Le Moldave, lui, était prêt, malgré tant d'ennemis qui l'entouraient, à faire quelque chose si seulement on lui envoyait 5.000 bons guerriers et des engins de siège, qui lui manquaient trop depuis la défaite d'Obertyn; autrement ce serait difficile et il mettrait son pays en danger de disparaître [3]. Mais, avec une bonne armée, « *il est capable d'aller jusqu'à Constantinople* » [4].

De fait un ambassadeur moldave venait aussi chez l'archevêque de Lund, qui avait été envoyé par Ferdinand dans ces provinces de la Hongrie Supérieure contre Zápolya, pour lui recommander de ne pas conclure de paix avec celui-ci, car lui, Pierre, viendrait certainement en Transylvanie, s'il le fallait, avec 40.000 hommes (!), et, s'il est question du Sultan, contre celui-ci il peut rassembler 60 jusqu'à 80.000 guerriers. L'envoyé, le vestiaire de Moldavie, Mathias, le fondateur des belles églises de Horodniceni et de Coşula [5], est apprécié comme un homme de grande valeur, très sage et

[1] *Ibid.*, pp. 109—110, n° LXXXI.

[2] *Ibid.*, numéro suivant. Les Transylvains redoutaient déjà une invasion; voy. les Comptes de Sibiiu, chez Iorga, dans Hurmuzaki, XI, p. 854—855. Pierre était de nouveau malade et il faisait venir de Braşov le médecin Paul; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 136.

[3] Rapport des deux ambassadeurs (31 juillet); Hurmuzaki, II, pp. 110—112, n° LXXXII. Pempflinger recommandait de ne pas prêter foi à ce que disait cet homme fourbe; *ibid.*, pp. 112—113, n° LXXXIII.

[4] Schuller, *loc. cit.*, p. 597, n°. 204.

[5] Pour la première, N. Beldiceanu, dans l'*Archiva* de Iassy, I; pour l'autre, Iorga, dans le *Bul. Com. Ist.* 1926, pp. 70—73. Cf. aussi Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 369, n° DXCII.

digne de toute amitié: il mentionnait naturellement aussi l'acte de trahison d'Unguraș [1], *où s'était fixé Mailat lui-même*, qui convoquait, en juin, de sa forteresse de Făgăraș, toute la Transylvanie contre une invasion possible de celui dont il était séparé par une inimitié si profonde [2].

Le seul résultat qu'on put obtenir de Ferdinand fut son intervention pour un armistice avec la Pologne, qui s'était préparée à la guerre [3], jusqu'en été, le négociateur étant un homme aussi peu favorable à Pierre que Jérôme Łaski, qui avait passé maintenant totalement du côté Ferdinand, aussi d'après les instances de Pempflinger [4].

Un armistice ayant été conclu par l'intermédiaire de Ferdinand, *qui de fait ne pensait ni à des conquêtes en Transylvanie, ni à la croisade*, — une ambassade secrète de Pierre vint chez lui en juin 1537 [5] —, mais ne cherchait que la paix de tous côtés, le roi des Romains et de Hongrie pensait à une seule chose: en finir avec cette affaire de Pocutie: Pierre recevait donc le conseil d'envoyer le plus vite possible ses négociateurs à Cracovie [6]. Dès le 27 mai, le prince avait

---

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 103—104, n° LI. En Transylvanie on attendait sérieusement, en mai-juin, une invasion de Pierre; *ibid.*, p. 111. On avait fermé le défilé d'Oituz; *ibid.*, p. 112. Il est ensuite rouvert par les Transylvains; *ibid.* Voy. aussi *ibid.*, p. 113. Des espions envoyés en Moldavie devaient passer par la Valachie, d'après les mêmes Comptes de Brașov; *ibid.*, p. 114.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 372, n° DCC. Mais la correspondance habituelle de Pierre continue; numéro suivant. Le postelnic Albotă vient recueillir à Bistrița le cens en janvier 1536; *ibid.*, p. 375, n° DCCVI. — Pour Mailat à Unguraș en novembre, *ibid.*, pp. 374-375, n° DCCV; en 1537, au mois de décembre, d'après Amlacher, *Urkundenbuch zur Geschichte der Stadt Broos*, dans Ursu, ouvr. cité, p. 138, n° 64.

[3] J. Bogdan, dans Hurmuzaki, *Suppl.* II[1], pp. 92—93, n° XLVI; numéros suivants.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 114 et suiv. Voy. aussi les documents sur cette négociation qui sont donnés dans N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 106 et suiv. Cf. Iorga, dans les *Conv. Lit.*, 1901, pp. 392—393; Ursu, ouvr. cité, p. 131 et suiv. (aussi d'après Gévay, ouvr. cité, II; Muffat, IV: menues informations).

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 132, n° CI.

[6] Hurmuzaki, II, p. 126, n°. XCVI.

de fait expédié de Suceava ses boïars [1] et, de son côté, Ferdinand avait ajouté ses médiateurs [2], qui, du reste, ne cachaient pas qu'après avoir consulté les documents, ils étaient convaincus que cette « provinciola » était certainement polonaise [3]. Et, cependant, se fiant très peu aux offres du Moldave, le roi de Pologne faisait les plus grands préparatifs pour une éventuelle lutte contre son voisin [4]. De son côté, le roi germanique ne consentait à poursuivre tous ces efforts naïfs, mais sérieux, que parce que, ainsi qu'il le disait à Łaski, revenu maintenant à ses Polonais, *il voulait jeter le Moldave, à défaut de Mailat, sur la Transylvanie où il aurait attiré Zápolya et ainsi, à la place de la Pocutie, qu'on ne pouvait pas lui gagner, on ne lui donnerait pas même ce qu'il avait déjà pris au-delà des montagnes, mais seulement une bonne partie* [5].

Il est impossible qu'un esprit aussi fin que celui de Pierre ne se rendît pas compte combien on se moquait de lui, à la fois chez ses amis nouveaux et les anciens. Il répondait aux ambassadeurs de Ferdinand par une de ses lettres les plus expressives, dont la gravité est montrée aussi par le fait qu'elle est datée « du camp » (3 juillet). Il ne veut pas non plus que le sang chrétien soit versé, mais que peut-il faire avec un voisin qui ne fait qu'écouter les gens d'Obertyn (Tarnowski) et ne veut pas finir ses jours, comme un vieillard, par une action de justice ? ! Il aurait pu, tant qu'avait duré la guerre des Polonais contre le Moscovite en Lithuanie, faire beaucoup de mal; mais, étant chrétien, il ne l'a pas voulu. Maintenant, non seulement on ne lui accorde pas même un petit morceau du pays qu'il a demandé, mais on le menace d'une armée de 70.000 soldats. On peut bien les trouver, mais il faudrait aussi « 70.000 pots remplis de ducats de Hongrie », et le roi ne les a pas. C'est pourquoi

[1] *Ibid.*, p. 125, n° XCV: mention de Nicolas Fleischhackel, envoyé par le prince chez Ferdinand et en Pologne.

[2] *Ibid.*, pp. 127—128, n° XCVII; p. 131 et suiv., 133—134, n° CCI.

[3] *Ibid.*, p. 134 (ambassadeurs envoyés à Rareș, 26 juin).

[4] J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 96 et suiv.

[5] Hurmuzaki, II, p. 135, n° CIII.

il ne les redoute pas, car « Dieu ne considère pas la quantité des soldats et il n'a jamais manqué à celui qui représente la justice ». A la fin, il propose de nouveau la conclusion d'un armistice plus prolongé: « six ans, ou trois, ou quatre », et pendant ce temps-là la Pocutie doit rester neutre, attendant un jugement juste de la part de celui qu'on acceptera comme médiateur [1].

Les gens de Ferdinand lui répondirent par la vanité d'une proposition par laquelle on lui demandait d'abandonner ses prétentions, peu fondées, sur la Pocutie, tout en mettant en vue une médiation sûre au bout de deux ans; Pierre devait prêter serment de délivrer ses sujets de tout devoir envers lui s'il était capable de violer cette entente [2]. On lui envoyait même un formulaire complet, rédigé par des Polonais qui s'y entendaient, un vrai catéchisme du bon voisinage auquel il ne devait qu'apposer sa signature [3]. Au nom de la chrétienté, pour son âme, qu'il ne veut perdre à aucun prix, pour le bien de ses fils, qui auront son héritage, ces bureaucrates allemands priaient un homme si décidé d'acquiescer à leur proposition: c'est-à-dire *de renoncer à tout, sans aucun avantage pour lui-même* [4].

Mais, le 24 juillet, de ce même camp, Pierre jetait son défi au roi. Il a appris qu'il voulait l'attaquer, mais ce pays appartient au Sultan, qui ne manquera pas de le secourir: « Vive Sa Majesté l'Empereur ! ». Le roi a de mauvais conseillers; il ne doit penser qu'à ceci: une chose est le commencement et une autre chose la fin. S'il veut du sang chrétien, eh bien, il n'a qu'à le verser ! « Il appartient à Dieu de savoir à qui sourit la fortune. Si nous sommes battus par Ta Majesté, nous serons battus par un très-puissant seigneur et roi,

---

[1] *Ibid.*, pp. 136—137, n° CIV.

[2] *Ibid.*, p. 137 et suiv., n^os^ CV—CVI.

[3] *Ibid.*, p. 138 et suiv., n° CVI.

[4] *Ibid.*, pp. 143—144, n° CVII. Des instances de Ferdinand pour les deux parties; *ibid.*, pp. 144—146, n^os^ CVIII—CIX. Aussi envers la reine de Pologne; *ibid.*, p. 146 (qui se plaint); *ibid.*, p. 162. Réponse *ibid.*, pp. 149—150, n° CXIV (il est question non pas de quelques villages, mais de trente bourgades). Lettre du roi, numéro suivant.

qui est maître de plusieurs pays. Mais, si Dieu dans sa grâce nous donne à nous le succès, comme nous n'en doutons pas, Ta Majesté sera battue par un simple Voévode de Moldavie. Ce que fera Ta Majesté est à son gré; Ta Majesté connaît cependant les secrets du coeur humain [1] ». « Avec la mesure dont tu mesureras, il te sera mesuré à toi-même », écrivait-il, rappelant la Bible, le même jour, aux intermédiaires. Si le roi commettait des dégâts dans ce pays, prenant des prisonniers et incendiant, son pays sera deux fois dévasté par les Turcs et par les Tatars [2]. Quant à lui, il s'opposera avec 150.000 Moldaves, 15.000 Turcs et 20.000 Tatars. D'ailleurs, il n'offrira pas une bataille ouverte, *mais il mettra le roi en face de quinze milles de pays détruit* [3].

Sans avoir eu un sentiment de doute en ce qui concerne son droit, mais pour permettre seulement, en cas de guerre, à ses ambassadeurs de pouvoir sortir, le prince faisait mine de donner un acte, daté du même jour, par lequel il cédait la Pocutie, à condition que le roi n'y attire pas ses sujets [4]. Pour le moment on n'arriva pas à une rencontre. De nouveau le Moldave demanda un armistice que le roi refusa en août, ajoutant qu'il pouvait tout au plus demander l'avis de la diète [5].

En octobre, on croyait à Vienne que tout était fini [6]. Mais le roi, qui était descendu de Lwów à Cracovie et jouait

[1] *Ibid.*, p. 147, n° CXI.

[2] *Ibid.*, pp. 147—148, n° CXII. De nouveau il demandait un pays de la largeur d'une seule mille et il ajoutait que les paysans du roi pourraient s'établir en Pocutie, mais en demandant la permission du maître moldave.

[3] *Ibid.*, p. 149, n° CXIII. Cf. *ibid.*, pp. 164—165.

[4] *Ibid.*, pp. 152—153. Le long rapport de phraséologie des ambassadeurs allemands; *ibid.*, p. 154 et suiv. Pour « *territoire entre les deux rivières* », qui représentait le minimum des prétentions de Pierre, *ibid.*, pp. 159, 161, ou même pour « *les onze villages au-delà du Pruth* », qui avaient été admis par le roi à Tăutu et que le prince lui avait pris après sa mort; *ibid.*, p. 161. Le roi se fondait sur des promesses turques et sur certains mécontents parmi les boïars; *ibid.*, p. 160.

[5] *Ibid.*, p. 163.

[6] *Ibid.*, pp. 167—168, n° LXX. Pour l'illusion de Pierre en ce qui concerne l'ambassade de Ferdinand, le roi de la « Couronne angélique », aussi Łaski, *ibid.*, pp. 168—169, n° CXXII.

évidemment une comédie, était loin d'avoir les « 70.000 hommes » avec lesquels il avait cherché à impressionner un homme qui savait tout, aussi bien ce qui se passait dans le royaume de Pologne que dans tous les pays autour de ses frontières. Il avait aussitôt appris le tumulte qui s'était produit dans le camp polonais, qui dut être immédiatement dispersé [1]. Le roi permit seulement qu'un raid d'hiver soit entrepris jusqu'à Cernăuți et à Botoșani, mais sur la rive du Séreth, en février, les Moldaves gagnèrent une grande victoire sur les envahisseurs, commandés par Nicolas Sieniawski et par plusieurs châtelains et autres chefs de la frontière: on n'a pas conservé les noms des nobles qui tombèrent, environ 2.000 [2].

A ce moment d'attente douloureuse pour le prince de Moldavie, on parlait en Transylvanie d'une convocation de la part de Mailat et l'on croyait que Pierre n'avait autre chose à faire que, — ancienne légende restée après les souffrances de 1529 —, de tenter une invasion, et même on communiquait à Ferdinand, qui préparait sa paix de Nagy-Várad avec Zápolya, que Pierre avait déjà occupé quelques forteresses de cette Transylvanie [3], restée sans aucun maître, *que la plus grande des erreurs du fils d'Étienne-le-Grand avait sacrifiée pour ces onze villages de Petits Russiens, appartenant au logothète Tăutu.*

En ce qui regarde l'ancien moine de Valachie, il restait un bon zápolyen, recevant au mois de mars l'ambassade de Jean Zalanczy [4], qui obtint un secours de soldats [5], qui re-

---

[1] Voy. Iorga, dans les *Conv. Lit.*, 1931, p. 399, où aussi pour le reste de l'année.

[2] J. Bogdan, dans Hurmuzaki, *Doc.*, I, pp. 103—104, n° LVI. Voy. aussi les numéros précédens. Aussi la minutieuse exposition de Nistor, *Pokutien*, p. 95 et suiv.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 126, n° LXV; p. 129, n° LVII; pp. 129—130. Ambassade de la part de tous les Saxons au mois de mai; *ibid.*, p. 136.

[4] *Ibid.*, pp. 138—140.

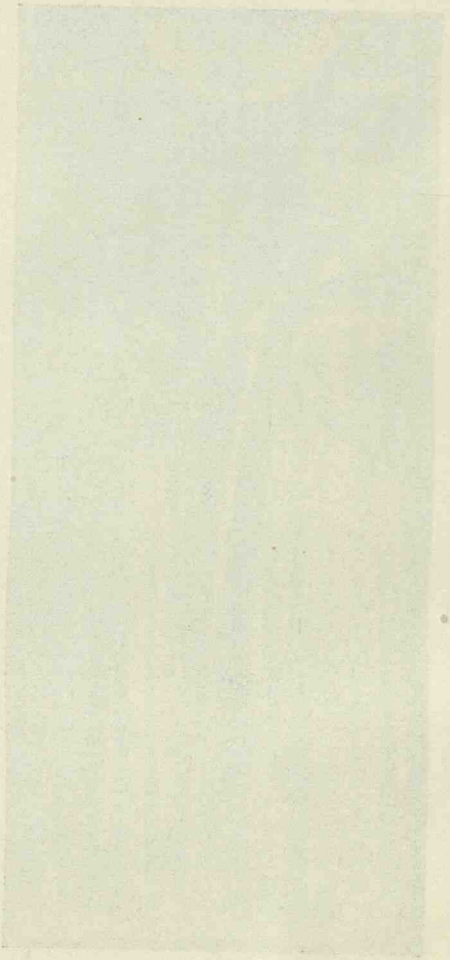
[5] *Ibid.*, pp. 135—136.



Fig. 62. — Sceau de Radu Païsius, prince de Valachie.



Fig. 63. — Radu Païsius et son fils Marc. Fresque de l'Église Épiscopale de Curtea-de-Argeş.



viennent en octobre, avec le ban et le vornic [1]. Dans ce pays on élevait des églises, des couvents, ce qui correspondait à la tradition de famille de la princesse Roxane [2], et on faisait venir des artisans de Transylvanie [3].

[1] Le Ban était Şerban; Iorga, dans Hurmuzaki, XI, p. 855 et note 1. Les gens de Sibiiu prennent des mesures au retour de ces auxiliaires redoutés; *ibid.*, pp. 855—856. *Ces troupes allèrent jusqu'à la Tisa*; *ibid.*, p. 856.

[2] Mention de la veuve de Băsărabă dans les Comptes de Braşov; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 175.

[3] *Ibid.*, pp. 138—139.

CHAPITRE VII

PERTE DE L'INDÉPENDANCE MOLDAVE

Pour se venger contre le « Valaque » [1], *les Polonais amenèrent le Sultan et se préparèrent ainsi une nouvelle raïa à côté*, par l'occupation de Hotin, qui commença à être assiégée le 18 août [2], les hostilités étant poursuivies jusqu'en septembre 1538 par l'ancien ennemi Jean Tarnowski, ce qui contraindra Pierre à accepter, dès ce mois de septembre —, quand Sigismond annonçait Ferdinand que, *même si cela devait provoquer, le Sultan*, il avait conclu une paix dans les conditions qu'a voulues l'ambassadeur du roi des Romains [3], — le traité d'abandon de la Pocutie [4], auquel il a été sans cesse poussé par les ambassadeurs de Ferdinand dont l'intervention dura jusqu'au dernier moment [5]. C'était

---

[1] Lettres du Sultan annonçant au roi qu'il arrivait pour l'expédition; J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 104—105, n° LVII; pp. 108—109, n° LIX. Pour l'expédition, la bibliographie menue à côté de Iorga, *Chilia et Cetatea-Albă*. Voir aussi les notes dans *Studii și doc.*, XXIII, p. 40 et suiv.

[2] Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 319, n° XXVIII.

[3] Lettre à Ferdinand; Hurmuzaki, II, pp. 186—187, n° CXLI; réponse de Ferdinand; *ibid.*, p. 190, n° CXLV. *Charles Quint lui-même envoya de Tolède, le 7 novembre, un ambassadeur en toute forme à Pierre, cet évêque de Lund; ibid.*, p. 204, n° CLX. Là, p. 188, aussi la lettre de Mailat, publiée également dans la collection Hurmuzaki, N. Densusianu, *ibid.*, II[4]. Instances pour le prince, de la part du vieil ami et parent Bánffy; *ibid.*, p. 189.

[4] J. Bogdan, dans Hurmuzaki, *Doc.*, I, pp. 118—120, n° CI; pp. 122—123. Aussi dans N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 187—189 (20 février 1539). Lettre du roi à Étienne, successeur de Pierre, pour le passage de son ambassadeur à la Porte; J. Bogdan, *Doc.*, I[1], p. 120, n° LXIV. Une autre, le 12 mai, pour des questions de douane; numéro suivant.

[5] Hurmuzaki, II, p. 173, n° CXXVII, et p. 183, n° CXXXIV. Voy. aussi uméro suivant.

une trop faible compensation pour ce qui suivra pendant cette année fatale à la chrétienté: l'occupation par les Turcs de toute la Bessarabie méridionale et l'établissement des janissaires à Tighinea, qui devint un Bender turc, donc l'extension de la frontière de l'Empire ottoman le long du Dniester jusqu'à la moitié du courant moldave de la rivière [1]. Le roi Ferdinand trouvera lui-même des paroles de critique sévère pour cet acte de trahison envers les chrétiens [2].

Au moment où se livrait le combat sur le Séreth [3] on savait déjà que le Sultan préparait cette grande expédition qui aura contribué essentiellement à amener la réconciliation entre les deux rois de Hongrie (24 février) et qui effraya jusqu'aux Vénitiens [4]. Au mois de juillet, Soliman était à Andrinople.

Il y rencontra un ambassadeur polonais venu se plaindre de la conduite de Rareș, Êrasme Kretkowski, qui avait été envoyé dès le mois de mai [5]. Mais par des lettres qu'avaient présenté des négociateurs auparavant, déjà Soliman aussi avait appris que certains boïars ne voulaient plus tolérer leur sévère et violent maître [6].

L'expédition comprenait les éléments qui marchaient ordinairement sous le drapeau impérial [7]. De Belgrade était arrivé Mahomet-beg, maintenant vieilli et pendant quelque temps totalement étranger aux choses de Valachie; le Danube

[1] L'opinion d'Ursu que la Moldavie a été attaquée parce que le Sultan ne pouvait pas se jeter sur la Hongrie, qui aurait été défendue par toute la chrétienté (ouvr. cité, p. 154) (rappelons ce qui avait été en 1526) ne peut pas être considérée sérieusement.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 156—158, n[0] LXXXIII. Lettre concernant la paix; *ibid.*, p. 159, n[0] LXXXV.

[3] Sur lequel au bout de cette invasion qui avait donné par trahison aux Moldaves trois forteresses, voy. aussi le rapport circonstancié dans Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, pp. 39—40, n[0] XXXIX.

[4] Voy. Iorga, *Chilia și Cetatea-Alba*, p. 185.

[5] D'après les Lettres de l'évêque Hosius, Ursu, ouvr. cité, p. 155.

[6] Macarius, dans J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 204. Ursu met à côté aussi (ouvr. cité, p. 155, note 33) le témoignage de Verancich, qui est une bonne source.

[7] Mais moins de janissaires, qui avaient été employés dans la guerre de Perse; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 142; Hurmuzaki, II, p. 172.

valaque envoyait l'un des Michal-ogli; dans l'armée se trouvait le beglerbeg de Roumélie et le Vizir Loutfi [1]. Mais, *chose digne d'être remarquée, la présence des Valaques comme guides manquait cette fois : « Radu Païsius » s'était comporté en chrétien et en bon Roumain.*

Une guerre valaque, *bellum transalpinense*, qui paraît inexplicable, est mentionnée au mois de janvier de cette nouvelle année [2]. Il ne semble pas que ce soit le conflit avec le prétendant Laiotă qui est présenté par la chronique et par un document, mais celui avec le Ban Şerban [3]. Au mois de mars, le logothète Tăutul allait à Făgăraş, où commandait Démètre, frère d'Étienne Mailat [4], qu'on rencontre aussi plus loin dans cette forteresse [5]. Au moment où on apprend à Braşov le départ de la grande expédition turque, Jean Zalanczy et un ambassadeur transylvain revenaient de Valachie; plus tard Michel Horváth [6] y ira aussi, pour voir s'il n'y avait pas des Turcs par là [7]. Peu après des mesures étaient prises pour que dans ce Braşov qu'on croyait menacé ne puissent entrer ni les gens de Făgăraş, ni même les Szekler, et on apprenait que le Sultan était déjà en Moldavie; rien ne montre donc un mouvement de troupes dans ces régions valaques [8]. Mais plus loin aussi, de la Valachie n'arrivent que le prêtre Marc et des demandes pour ce qui était nécessaire au couvent que faisait bâtir le prince [9].

Soliman fit passer une puissante avant-garde turque non pas de ce côté, comme on l'avait cru au commencement, mais par l'Oblucița dobrogienne. D'après l'itinéraire, qui nous a

[1] Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, *loc. cit.*, et, naturellement surtout *Gesch. des Osmanischen Reiches*, III.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 175.

[3] Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.*, série II, XIX, p. 267; dans Hurmuzaki, XI, p. 854, note 3.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 176.

[5] *Ibid.*, p. 177.

[6] *Ibid.*, p. 182.

[7] *Ibid.*, pp. 197—198.

[8] *Ibid.*, p. 179.

[9] *Ibid.*, pp. 180 et 183. Les espions vont jusqu'à Brăila; *ibid.*, p. 181. Un Italien pris en rapport avec un espion chez Pierre; *ibid.*

été conservé, de sa campagne, il était lui-même sur le territoire de sa raïa le 23 juillet, d'où, sans se presser, mais sans rencontrer d'ennemis, il avança le long du Pruth: du camp fixé là, il demandait aux Polonais qu'on lui livre le frère de Pierre par sa mère, Théodore [1]. En même temps les Tatars arrivaient, n'ayant plus goûté depuis si longtemps à la douce proie qu'était la Moldavie: ils savaient que de cette façon les paysans devraient rester chez eux, bien qu'il semble que de longue date Pierre ne les eût plus employés comme son père, se servant seulement des compagnies à cheval de sa noblesse. Pierre aurait cru qu'il était question seulement d'un passage en Transylvanie, mais il paraissait disposé à combattre, et, d'après le même témoignage de Łaski qui se trouvait maintenant à Constantinople, il aurait demandé au roi Ferdinand qu'on lui envoie 2 à 3.000 fusiliers et qu'on fasse se lever en masse les Szekler [2]. *Mais quelque chose se produisit en Moldavie qui lui coupa les bras.*

Le 14 septembre, on apprenait à Braşov que les boïars abandonnaient le prince Pierre [3]. Au même jour, le chroniqueur de cette époque, le rhéteur d'église Macarius, mentionne l'abandon du siège princier par Pierre, qui se perdit dans les montagnes où il devait errer pendant six jours [4].

Le chef de la révolte qui amena devant « l'empereur » une lâche noblesse, la tête inclinée, était un homme que son maître avait placé toujours en tête des affaires, lui donnant un commandement dans ses armées, l'Albanais Michel ou Mihul. Mihul envoya un certain Trifan Ciolpan [5] pour demander au nom des boïars un nouveau prince et Soliman avait chez lui un Étienne dont les contemporains, ont fait le fils de « Sandrin », donc d'Alexandre, fils d'Étienne-le-Grand, alors que lui-même se présentait comme le fils même de celui-ci. Il semble avoir été celui auquel Gritti

[1] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 110—111, n° LX.
[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 153.
[3] *Ibid.*, p. 182.
[4] J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 158.
[5] Mentionné seulement par Ureche, qui a eu une autre source.

avait marié une fille bâtarde [1]; une de ses cousines aurait été dans le harem: Ocieski l'avait trouvé à Constantinople, ce «Moldave, avide de parvenir» qui, se faisant appeler «fils du Voévode Étienne», le priait de faire en sorte que le «paysan» (Pierre) ne soit plus toléré comme maître de la Moldavie [2].

Dorénavant Soliman n'avait qu'une chose à faire: mener jusqu'à Suceava, à travers un pays brûlé, ainsi que Pierre l'avait promis aussi aux Polonais, son client [3], et l'y laisser entouré d'un nombre nécessaire de gardiens turcs pour le défendre contre cette partie des boïars qui n'avaient pas participé à la conspiration [4].

Mais la plupart des nobles ne s'étaient pas comportés comme ceux du vieil Étienne au moment où le terrible Mahomet II violait la terre moldave: ils s'étaient livrés, ainsi que c'est arrivé tant de fois chez les Valaques, aux Turcs, pour venger leurs injures. Il y avait cependant une conscience du pays qui n'était pas avec eux. Ceci est avéré non seulement par les plaintes, de Macarius, dans un style emprunté au modèle byzantin, mais aussi d'une autre façon.

Un document de Pierre nous montre le prince fuyard entrant dans l'église où était enseveli Alexandre-le-Bon, entre les murs du monastère de Bistrița, et s'agenouillant devant les icones, avec des remords et l'espoir d'un meilleur avenir. «Et, entrant dans la sainte église», dit-il lui-même, «je suis

---

[1] D'après Cornélius Duplicius de Schepper, éd. du baron de S. Genois et Yssel de Schepper, dans *Belgia*, XX (1850), p. 157, au 7 juin 1533: «que la fille bastarde d'Aloïsie Gritty estoit donnée en mariage à un que le grand Empereur debvroit pourveoir du vayvodat de Valacie». Cf. C. Giurescu, dans les *Conv. Lit.*, 1910, II, p. 367.

[2] Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, p. 29.

[3] Łaski croyait qu'il était question d'un Démètre, ancien commandant de sa cavalerie; Hurmuzaki, II, p. 206, n° CLXII.

[4] Il était question d'abord d'imposer comme sandchak Mahomet de Belgrade, qui avait été une espèce de prince en Valachie; Hurmuzaki, II, pp. 171—173; N. Densusianu, *loc. cit*, II[4], p. 143; J. Bogdan, dans Hurmuzaki, Suppl. II[1], pp. 141, 181—182; Veress, *loc. cit.*, p. 15, n° 16. Pour la garde de «5.000» Turcs les passages cités dans Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 186, note 5.

tombé à terre devant les saintes images et j'ai pleuré longtemps; de même l'hégoumène et tous les moines pleuraient avec moi à chaudes larmes »[1].

Et un récit contemporain, qui suit les pérégrinations de l'exilé se cherchant une route à travers les forêts des Carpathes, du côté de la bourgade de Piatra et de la montagne, — qui de ses errements douloureux a pris le nom de « Petru-Vodă », conservé jusqu'à nos jours, — jusque vers Ciceu, sa forteresse transylvaine, où s'étaient réfugiés la princesse, sa fille Roxane et ses fils Étienne et Élie, raconte ce qu'il a trouvé en chemin jusqu'à ce que s'ouvrirent ces lointaines portes de son abri, dans une page des plus touchantes parmi les témoignages sur le passé roumain, qui mérite d'être incorporée ici en entier:

« Le prince Pierre, voyant que ses ennemis l'avaient entouré de tous côtés et que les siens l'avaient tous abandonné, quitta son siège et se dirigea vers les montagnes où, sachant qu'il ne pourrait pas se cacher, il pensa qu'il devait passer en Hongrie, et, ainsi, ayant trouvé la route ouverte par la bourgade de Piatra, il passa près du monastère de Bistrița; là il s'arrêta, pour pouvoir se reposer un peu dans la montagne, au-dessus du couvent, mais il s'aperçut que, dans toutes les directions, comme un essaim, ses ennemis entouraient le couvent, pour pouvoir se saisir de lui. Donc, ayant vu cela, il monta à cheval et s'enfuit seul pour se mettre à l'abri, le 18 septembre, entrant dans les profondeurs de la montagne. Sans route, sans guide, il arriva à des endroits sauvages, où ne pouvait passer ni cheval, ni homme à pied; il lui fallut donc abandonner le cheval. Et, ainsi, pendant six jours se cherchant une voie à travers la montagne, affamé et harassé, il arriva à un ruisseau d'en bas, où il trouva quelques pêcheurs, qui, l'ayant reconnu, l'acceptèrent avec sympathie. Et le prince Pierre, ne se fiant pas à eux, leur a montré son effroi, et eux lui prêtèrent serment de fidélité, et l'assurèrent qu'il ne devait rien redouter. Il leur donna soixante-dix ducats d'or; et les pêcheurs,

[1] Codrescu, *Uricariul*, IV, pp. 421—424.

voyant les ducats, les prirent volontiers et le menèrent à leur abri, lui donnant du pain et du poisson grillé, comme aiment à manger les pêcheurs. Le soir étant venu, ils l'ont revêtu de vêtements comme les leurs, et lui mirent un chapeau sur la tête, et le firent sortir en Transylvanie. Comme la garde hongroise était sur la frontière, elle leur demanda: qui êtes-vous, et ils répondirent: nous sommes des pêcheurs. Ainsi passèrent-ils par la garde hongroise, et personne ne les reconnut. Les pêcheurs l'ont mené alors à la maison d'un noble hongrois qui, jadis, avait été grand ami du prince Pierre; on ne trouva pas ce seigneur, mais seulement sa femme, et ils lui firent savoir en grand secret que c'était le prince Pierre; et elle, ayant appris que c'était le prince Pierre, l'accepta amicalement dans sa maison, et lui donna à manger. Il y avait là un soldat qui avait été page chez le prince Pierre et il se trouvait là dans le même village, s'étant sauvé d'au milieu de tous ces malheurs, et, ayant appris que des pêcheurs étaient venus de l'autre côté des montagnes, et sachant que le prince Pierre était entré dans la montagne et que personne ne savait rien sur son compte, pensant dans son coeur à la façon dont il pourrait apprendre quelque chose concernant son maître, il alla chez les pêcheurs le leur demander. Les ayant vus, il reconnut aussitôt son maître, le prince Pierre, et il tomba à ses genoux et baisa ses pieds. Alors le prince Pierre, voyant son fidèle serviteur, en fut très réjoui et consolé, et ils parlèrent longtemps en secret. Son coeur en étant radouci, il put dormir un peu.

«Sans plus tarder, pendant que le prince Pierre goûtait un peu de sommeil, cette dame prépara une voiture et douze soldats armés, et, lorsque le prince eût été réveillé, il monta dans cette voiture avec ce seul page et alla par des endroits sans route, jusqu'à ce qu'il arriva à la maison d'un autre noble hongrois qui, lui aussi, avait été l'ami du prince Pierre. Celui-là, à son tour, l'ayant vu, l'accueillit avec amour et lui donna à manger, et aussitôt il lui trouva une autre voiture à six chevaux, car il ne fallait pas tarder, l'armée, qui était à la frontière hongroise, ayant appris que le prince Pierre avait passé

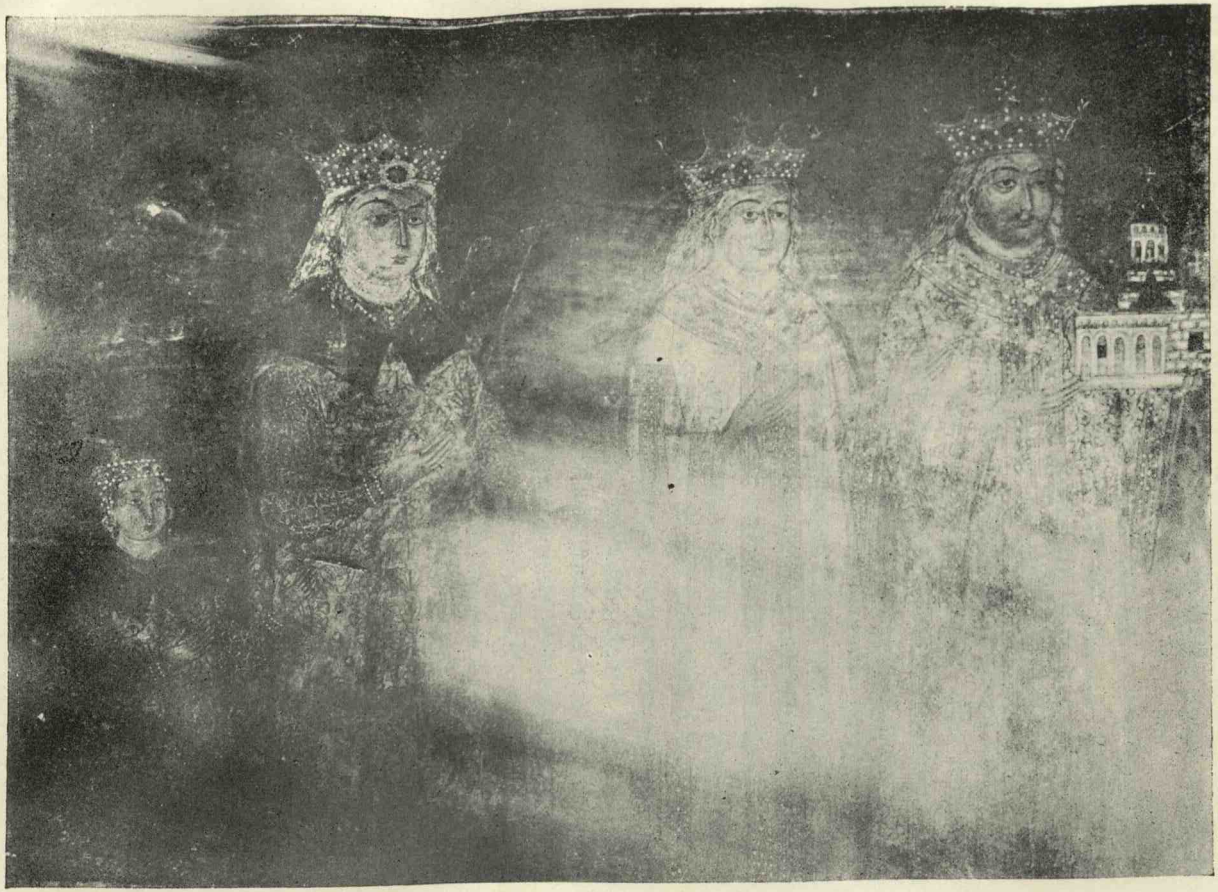


Fig. 64. — Pierre Rareş et sa famille. Fresque dans l'église St. Démètre à Suceava.

parmi eux et qu'ils ne l'avaient pas reconnu, étant partie le chercher, pour pouvoir le prendre.

Mais Dieu, qui aide tous ceux qui le prient avec confiance, garda le prince Pierre et lui donna un chemin libre. Et, marchant non sans difficulté, il arriva à Ciceu; et, le samedi, au point du jour, le 28 septembre, le prince Pierre entra dans sa forteresse de Ciceu et il fit fermer les portes. Et ceux qui le poursuivaient, voyant que le prince Pierre s'était sauvé avant leur arrivée, s'en retournèrent. Là, il y eut beaucoup de pleurs et de plaintes de la part de sa femme, la princesse Hélène, de ses fils Élie et le petit Étienne, et de sa fille, Roxane, et d'autres membres de sa famille pour tant de malheurs qui s'étaient abattus sur eux, se rendant compte de quelle grandeur ils en étaient arrivés à de telles souffrances. Donc, le prince Pierre entra dans l'église et fit ses prières, remerciant Dieu de l'avoir sauvé de ses ennemis. Or, le Sultan Soliman, l'empereur turc, marcha avec son armée, sur les traces du prince Pierre, en Moldavie, et, ayant causé beaucoup de pertes au pays et l'ayant foulé aux pieds, arriva jusqu'à Suceava, traitant avec la plus grande cruauté tous les habitants [1]».

Le vainqueur sans avoir versé une goutte de sang passa le Pruth pour occuper Tighinea et donna l'ordre de fortifier le gué du Dniester et d'y recueillir les droits de douane, car il avait élevé jusque là la frontière de l'ancienne raïa. Une inscription y fut placée, qui proclamait que ce prince agité, cet ancien rebelle était foulé « sous les fers de ses chevaux » [2]. Le Sultan était de nouveau dans son camp sur les bords du Pruth en octobre, d'où il avertissait le roi de Pologne qu'il avait puni l'ennemi [3]. Par la Valachie, d'un autre côté, sept envoyés turcs allaient, accompagnés par le vestiaire Mănăilă, vers Zápolya avec la même nouvelle, le 8 du mois [4]. Mais un jour plus tard on considérait comme chose

[1] Ureche, pp. 195—196. Voir la lettre, du 27 septembre, du juge de Vaşarheiu; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 380, nº CCCCXVII.

[2] Inscription dans les Mém. de la soc. hist. d'Odessa, XIII, pp. 263—264.

[3] J. Bogdan, dans Hurmuzaki, *Doc.*, I (= Suppl. II[1]), pp. 111—112.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 184. Suit Badea le postelnic, qui va vers le roi; *ibid.* On parlait aussi de la prochaine arrivée de Łaski. Retour

certaine dans cette cité saxonne de frontière que « l'empereur turc ait dû revenir en toute hâte chez lui à cause d'autres ennemis qui cherchaient à envahir son pays [1]. Dans une lettre datée des mêmes rives du Pruth, il demandait aux Polonais, comme nous l'avons vu, qu'on lui livre le frère de Pierre, l'ancien burgrave de Hotin, Théodore [2]. De fait, le 4 déjà il était revenu au gué d'Obluciţa [3].

Seulement vers la moitié de novembre, le nouveau prince Étienne pouvait annoncer en Transylvanie son installation [4].

Ayant appris que Pierre avait passé la montagne, — on croyait qu'il s'était dirigé vers le Maramureş, — le roi Ferdinand s'imaginait qu'il se réunirait aux Transylvains de Zápolya pour venir contre les Turcs [5]. Mais, tout au contraire, Pierre et sa famille furent considérés par ce roi, avec lequel il avait été pendant si longtemps dans des relations d'inimitié, comme prisonnier politique [6]; ainsi, le 7 octobre, Balassa et l'évêque Georges se trouvaient au camp qui assiégeait la forteresse [7]. Mailat considérait aussi ce refuge avec des sentiments d'opposition bien naturelle [8], et il protégeait certains des boïars qui désiraient revenir en Moldavie chez le nouveau prince, sous la protection du Sultan, qui aurait épargné ce pays [9], alors qu'il semble que le nouveau prince Étienne ait fait

---

le 23; *ibid.*, pp. 184—185. Des burgraves de Moldavie se seraient enfuis dans le Maramureş; *ibid.*, p. 162, n° LXXXIX.

[1] *Ibid.*

[2] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 110—111, n° LX.

[3] D'après l'itinéraire, de même que d'après les documents Hurmuzaki, II, pp. 200—201 et note et dans le *Tört. Tár*, 1878, I, p. 239, n° 21. D'autres informations, de plus lointaine origine, dans Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 186, note 8.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 185.

[5] *Ibid.*, pp. 160—161, n° LXXXVII.

[6] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 381, n° DCCXX. Lettres de Pierre de cet abri; *ibid.*, p. 382 et suiv.

[7] Macarius, *loc. cit.*

[8] Des mesures de garde au défilé d'Oituz; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 169, n° XCVI. Mailat aurait été remplacé en Transylvanie par Émeric Balassa; *ibid.*, p. 173, n° XCVIII.

[9] *Ibid.*, pp. 162—163, n° LXXXIX.

tomber quelques têtes de ceux dont la fidélité paraissait douteuse [1].

Nous avons peu de documents de la part d'Étienne, et ils ne contiennent pas de témoignage des boïars. Nous savons qu'il a accueilli et récompensé le vieux Totruşan et tant d'autres des conseillers de Pierre [2]. Mais ce n'était pas autant sa conduite envers les boïars qui éloignait de lui les sympathies, mais le fait qu'il avait dû perdre une partie si étendue du territoire moldave. Les Turcs avaient pris tout jusqu'à Ciubărciu, au-dessus de Cetatea-Albă, nouvelle localité fortifiée, où on trouve des burgraves en 1526, de même qu'en 1535 [3], puis Maiac et toute une région fertile. « Nous avons observé », disaient les boïars, ajoutant que le nouveau prince avait été accepté comme n'importe quel « Turc ou Nègre » seulement pour épargner le pillage du pays, « nous avons observé qu'il a commencé peu à peu à donner à l'empereur le territoire du pays: il voulait lui céder toute la région du Danube, jusqu'à la montagne, ainsi que tout le Dniester, et le pays, ayant vu une telle chose, en est arrivé à le haïr, car il s'est aperçu que le prince était plus favorable aux Turcs qu'à nous, les chrétiens » [4].

Les interventions de Sigismond à la Porte n'étaient pas en état de faire rendre la terre qui avait été une fois foulée, ainsi que le disait l'inscription, par les fers des chevaux impériaux [5].

---

[1] *Ibid.*, p. 190.

[2] *Ibid.*, p. 199, n° CXII.

[3] Codrescu, *Uricariul*, XVIII, pp. 116—117; Mém. de la Soc. d'hist. d'Odessa, II, p. 563 = Hasdeu, *Arch. Ist.*, I[1], p. 83, n° 104. Mais le burgrave de Ciubărciu ne figure pas dans le Conseil. Cf. aussi Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 186 et suiv. Voy. aussi les sources turques chez Leunclavius, Thúry et Hammer. Cf. les témoignages de Verancich, de Giovio et du nonce de Vienne.

[4] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 139—141. On prétendait qu'il faisait fondre les cloches pour en faire des canons, qu'il amenait de force à l'Islam, qu'il a donné aux Turcs cinq cents maisons à Suceava; Veress, *loc. cit.*, pp. 17—19, n° 18. Cf. aussi la lettre de Nicolas Sieniawski, du 30 octobre 1540; Iorga, *Studii şi doc.*, XXIII, pp. 47—80.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[1], p. 201, n° CXV.

Du reste, le malheureux prince, gardé par les Turcs, étranger à un pays qu'il n'avait pas vu depuis si longtemps, cherchait un appui partout pour une domination qu'il avait attendue pendant si longtemps et qui devait lui être fatale. Au mois d'avril, Iskrzycki, le commandant, si connu, de Kameniec, en face de Hotin, qui était maintenant polonais, attendait en vain l'ambassade du roi qu'Étienne avait demandée pour essayer de regagner le territoire perdu [1]. On lui demandait de la Porte, où il avait envoyé le tribut et des dons — il était question aussi de « 15.000 ducats pour la Pocutie » — de livrer Théodore Bubuiug et son fils [2]. Des ambassadeurs de moindre importance allaient aussi en Transylvanie [3], où Zápolya faisait célébrer son mariage avec Isabelle, la fille du Polonais Sigismond et de la reine italienne Bona, Radu-Vodă étant représenté à ces noces par l'important boïar qu'était le vestiaire Udrişte [4]. Ses liens avec le nouveau voisin, certainement incommode, ne nous sont pas connus: les Brassoviens craignaient qu'en Valachie aussi s'impose un nouveau prince [5] et, de fait, Radu, qui avait étouffé la révolte du Ban Şerban [6], dut s'en aller se présenter au Sultan [7]. Son fils Marc gouverna le pays pendant l'absence du père et il dut écrire aux Brassoviens ces lettres de bon voisinage qui nous ont été conservées [8].

---

[1] Un envoyé de sa part à Cracovie, en juillet; Hurmuzaki, II, p. 207, n° CLXIV; Iorga, *Studii şi doc.*, XXIII, pp. 42—43, n° XLVII.

[2] Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, pp. 346—347, n° 1.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II⁴, p. 203. (Comptes de Braşov).

[4] *Ibid.*, p. 204. Sur lui aussi J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, p. 299, n° CLXVI, pp. 302—303, n° CLXXII. Aussi le vornic Vintilă (voy. J. Bogdan, *loc. cit.*, p. 302, n° CLXXVI) arrive chez les Brassoviens; Comptes de Braşov, *loc. cit.*, p. 205. La soeur du prince; *ibid.*, p. 203.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II⁴, pp. 205—206 (aussi en juillet).

[6] La nouvelle en est donnée par Łaski, qui, de même que Tranquillus Andronicus, passe par la Moldavie; voy. aussi Iorga, dans les *Conv. Lit.*, 1901, p. 404. Là aussi, sur le mauvais accueil fait à Łaski à Constantinople. Le Moldave Étienne était aussi inquiété par les mouvements qui se produisaient chez les Valaques.

[7] N. Densusianu, *loc. cit.*, II⁴, p. 206 (les Brassoviens veulent savoir si le prince pourra revenir). Le 20 juillet le vestiaire annonce son retour; *ibid.*, p. 207. L'organiste de Braşov est envoyé chez lui; p. 209.

[8] J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, pp. 189—190, n° CLXXXV = Tocilescu, ouvr.

De Roman, le 11 octobre, Étienne recommandait à l'évêque de Vad, Anastase, de s'entendre avec le burgrave Siméon Dracșin, qui est prêt à le récompenser largement, pour « lui rendre un service au sujet de ce Pierre le Voévode », c'est-à-diré de le lui livrer [1]. Il l'avertissait qu'il lui avait « pardonné son erreur, de sorte qu'il pouvait revenir, et aussi Hâra, le gardien du cellier princier, qui, d'après la chronique de Macarius, avait averti Pierre de la trahison que préparait Mihul, et qui, de même que le vestiaire Mathias et que le vornic Huru, avait sa famille en Transylvanie [2] et ne savait pas comment il pourrait la faire revenir plus tôt [3].

Contre lui, les boïars « patriotes », du parti chrétien, élevèrent, en 1540, un prince, sans penser à Pierre, qui, ayant envoyé en cachette aux Turcs des lettres serbes rédigées par la princesse, s'était gagné des amis à la Porte et partait, vers le milieu de janvier [4], de Ciceu, assiégé par les Hongrois, pour se présenter lui-même devant le maître qu'il avait chassé [5]. Le nouvel élu avait été, comme boïar, Cornea: il apparaissait maintenant comme le prince Alexandre, fils

---

cité, p. 352, n° XXIII. La date du mois, 16 mai, ne concorde pas. Pour une maladie de Marc, qui doit être mort pendant le règne de son père, voy. J. Bogdan, la note de cette lettre (aussi Tocilescu, ouvr. cité, p. 343, n° 346. Cf. *ibid.*, p. 339, n° 341).—Les Comptes de Sibiiu parlent en juin de « la querelle qui avait éclaté entre le Ban et le Voévode », pour mentionner pendant le même mois le voyage à la Porte; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 856. Le Ban apparaît « pacifique » au mois de juillet, quand Radu revient; *ibid.* Celui qui le félicite est Philippe Moler, « le Peintre », qui, comme on le verra, a traduit le catéchisme roumain de l'allemand; *ibid.*

[1] *Ibid.*, pp. 536—537, n° 518—519; pp. 538—540, n° 520—522.

[2] Tocilescu, ouvr. cité, p. 521, n° 503.

[3] *Ibid.*, p. 522, n° 504.

[4] Verancich, chez N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 211, n° CCVIII. Pour un prétendu retard, le même, *ibid.*, pp. 216—217, n° CXXII.

[5] En juin à Brașov arrive de sa part un boïar, « Michael Vatalis », ce qui doit représenter Michel le vătaf; Comptes cités, pp. 205, 209. Voy. aussi *ibid.*, p. 206. Des ambassadeurs vers lui en septembre, Étienne Hirscher et Michel Roth, avec beaucoup de présents; *ibid.*, p. 208. On répond par l'envoi d'un burgrave « Schukyr » et de l'huissier Michel; *ibid.*, pp. 208—209. Un autre ambassadeur en novembre; *ibid.*, p. 209. En décembre un Étienne Oláh, venant de la part du même prince menacé; *ibid.*

de Bogdan. Mais pour le prince des Turcs, Alexandre n'était qu'un « brigand » et contre lui, de Suceava, le 25 octobre, on demandait aux gens de Bistrița de la poudre en vue de le guerre qu'on devait commencer « au service de notre honorable seigneur l'empereur et au service du roi et à notre propre service » [1]. Le conflit continua dans la Moldavie inférieure, et, de la ville de Bârlad, le 11 janvier 1541, on demandait aux gens de Bistrița de poursuivre « certains complices d'Alexandre » qui étaient abrités de leur côté [2].

Alexandre avait été élu dans le seul but de pouvoir regagner la région perdue du pays. Il fit son devoir, essayant, sans le secours polonais qu'il avait demandé avec désespoir [3], un coup contre la raïa [4], où il y avait comme sandchak à Chilia un descendant homonyme du vieux Malkotch, celui qui avait combattu contre le gel [5]. Mais les adhérents même d'Étienne ressentaient la même douleur pour cette annexion De Câmpulung, en octobre 1540, Thomas, qui s'intitulait logothète de ce prince, écrivait: « Dieu a lancé contre nous sa colère et a envoyé les Turcs, et il nous a chassés et dispersés à travers le monde entier » [6]. *Il n'y avait donc plus de partis au moment où le pays était déchiré, mais, par suite du péché dont on s'était rendu coupable, se plaignant au Sultan, une seule grande et inconsolable douleur.*

Autour de cette lutte pour le trône de Moldavie, il y avait chez les voisins une indifférence générale. Seulement vers la fin de l'année 1539, le nouveau Voévode transylvain — mais nous trouvons aussi le prêtre Grama envoyé par Mailat [7], prêtre qui s'entendait à écrire des missives en slavon [8], — Émeric

---

[1] Tocilescu, ouvr. cité, pp. 522—523, n° 505.

[2] *Ibid.*, p. 523, n° 506.

[3] J. Bogdan, dans Hurmuzaki, *Doc.*, I, p. 139 et suiv., n° LXX.

[4] Voy. aussi la plainte du Sultan; *ibid.*, pp. 125—128, n° LXVII.

[5] *Ibid.*, pp. 129—131, 144—145, 147—148; Hurmuzaki, II, p. 215, n° CLXXIV; Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 326, n° XXXIV; Alexandre Szilágyi, *Nadásdy Tamás, 1540*, dans les publications de l'Académie magyare.

[6] Tocilescu, ouvr. cité, pp. 540—541, n° 523.

[7] Comptes cités, p. 209.

[8] Tocilescu, ouvr. cité, p. 519.

Balassa envoie à Étienne son secrétaire Benoît [1]. Peut-être y a-t-il une erreur de date en ce qui concerne le jour du mois, car nous verrons que, le 15 janvier, on savait déjà à Vilno qu'Étienne avait été tué à Suceava. Mais les intentions de Mailat apparaissaient en 1540 de plus en plus claires: l'évêque Verancich, venu d'Alba-Julia, qui considérait également comme traîtres Łaski et Tranquillus Andronicus, envoyés maintenant à la Porte, et l'évêque Georges Utiessenovich, « le frère Georges », « le Moine » franciscain, qui devait avoir un grand rôle en Hongrie et était pour le moment d'opinion qu'il fallait se défaire de Pierre par un lent poison [2], assurait que, dans cette Transylvanie, — où Zápolya flattait ceux qui en devenaient maîtres, ayant aussi à la Porte un terrible accusateur, pièces en mains, ce Pierre, qu'il avait offensé —, Mailat excitait à la révolte les Szekler, et, aidé par Balassa, « préparait la séparation de la Transylvanie et de la Hongrie pour la dominer avec l'aide et selon la volonté des Turcs, de même que les princes de Moldavie et de Valachie », mais Utiessenovich élevait contre le Moldave la nouvelle et puissante forteresse d'Unguraș [3]. Traité par Mailat comme un « Slave », Verancich savait bien que celui-là était un Roumain d'origine et le disait, étant maintenant prévôt d'Alba-Julia, comme neveu de l'évêque, aussi à Pierre More [4].

Tout à coup, cet édifice d'intrigues tomba. Zápolya venait en Transylvanie pendant l'été, et, bien que la maladie l'eût retenu à Alba-Julia, Valentin Török et André Báthory assiégeaient avec une importante armée de Hongrois, de Saxons, *de paysans même, qui étaient arrivés avec leurs bêches et avec leurs fourches*, Făgăraș, où les deux Voévodes s'étaient retirés avec quelques fidèles [5].

[1] Comptes cités, *loc. cit.*

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 211—213, n[os] CXVIII—CCIX. Puis il croyait, très chrétiennement, aussi qu'il aurait mieux valu que les bêtes féroces l'eussent mangé dans la forêt; *ibid.*, p. 220.

[3] *Ibid.*, pp. 217—218, n[o] CXXIII; pp. 219—220, n[o] CXXV.

[4] *Ibid.*, pp. 218—291, n[o] CXXIV. Aussi la mention de Gaspar Dragffy; *ibid.*, p. 225. *Dans la diète, les nobles roumains furent considérés comme égaux aux autres*; *ibid.*, p. 222.

[5] *Ibid.*, p. 224 (informations données par Verancich).

Mais un nouveau coup se produisit à ce moment.

Le prince Pierre était parti très bien disposé [1], plein d'espoir, mais versant des larmes à la pensée de sa famille, et il avait aussitôt envoyé de bonnes nouvelles de la Porte, où il répandait aussi de l'argent, promettant un accroissement du tribut. Il dénonçait avec un courage extraordinaire Zápolya de ne pas l'avoir averti des intentions du Sultan et de lui avoir pris son trésor, qui aurait été dû à l'empereur turc [2]. Mais, surtout, il gagnait beaucoup de monde par sa vivacité endiablée. Lui, qui avait donné à Zápolya, son principal ennemi [3], des informations, demandant qu'on permette à sa femme et à ses enfants de sortir de Ciceu pour s'établir « d'une façon plus libre » à Bistrița [4], était maintenant vengé par la mort imprévue, à Sebeș, du roi de Hongrie, encore jeune, peu de jours après la naissance d'un fils qui devait hériter du chaos. Assiégé encore à Făgăraș, gardé de près et se défendant par de nouvelles fortifications, Mailat, auquel on avait pris l'héritage de Vinț et de Vurper, pour les rendre à Radu, qui conseillait aussi à Émeric Balassa, vice-Voévode de Transylvanie, d'être fidèle au Sultan [5], se préparait à faire encore un effort dans le même but qu'il avait poursuivi avec une opiniâtreté vraiment « valaque ». Mais, pour le

[1] Il aurait été accompagné de son fils Élie et du boïar Vartic; Hurmuzaki, II, p. 212. Il est à Turda le 29 janvier 1539; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 384, n° DCCXXVI; Jean Nagy de Timișoara va le trouver après une année, à la Porte; *ibid.*, p. 388, n° DCXXXII. Il avait avec lui Rosenberger; *ibid.*, pp. 387—388, 391—392, n^os^ DCCXXXIX—DCCXXXL; p. 393, n° DCCXXIII. Bien que décidé à chercher à tout prix la réconciliation avec le Sultan, il avait envoyé, pendant l'été de 1539, à travers la Pologne, Pierre Vartic au roi Ferdinand; Hurmuzaki, II, p. 207, n° CLXV, et le numéro suivant. Łaski recommandait à Ferdinand d'écrire au Moldave; *ibid.*, p. 209.

[2] *Ibid.*, p. 212.

[3] Depuis peu, il avait introduit dans la dot qu'il avait créée à sa femme Isabelle Ciceu et Cetatea-de-Baltă, *ibid.*, pp. 243—245, n° CXXXIII. Il prévoyait cependant le cas d'une restitution forcée au Moldave, *tout en niant que ce dernier eût eu quelque droit sur ces places.* De son côté, Ferdinand donnait Ciceu, le 2 février 1541, à Mailat; Veress, *loc. cit.*, p. 22, n° 22 (la note qui accompagne ce document est incompétente).

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 220, 223.

[5] Veress, *loc. cit.*, p. 21, n° 20.

moment, le désordre était général, et dans les montagnes de l'Ouest de la Transylvanie, *les Roumains*, parmi lesquels Verancich aurait voulu voir aussi des Serbes de sa race, *sortaient de Baia-de-Criș, d'Abrud*, et, entrant dans les grandes forêts de la «Marche», coupaient le chemin aux grandes bandes de cavaliers [1].

Mais, surtout, *cette nouvelle situation accroissait énormément la situation des princes roumains*, auxquels, dès le début, la diète de Transylvanie, ne voulant pas reconnaître la succession au trône, prévue dans le traité de Nagy-Várad, de Ferdinand, s'empressa d'envoyer des ambassadeurs [2]. Comme Mailat et Balassa, les assiégés d'hier, avaient été élus « capitaines généraux », leur votant aussi des moyens militaires importants, les espérances du premier, qui commença aussitôt le siège décidé, s'étaient de nouveau élevées [3]. Un envoyé de Soliman apparaissait pour annoncer qu'*à la place du peu fidèle Zápolya, Mailat avait été établi comme prince de Transylvanie*, que l'empereur, qui considérait les Transylvains et les Hongrois sans distinction comme ses esclaves, le jugeait de la même façon qu'Étienne le Moldave, établi par lui dans sa capitale, ou que Radu le Valaque, qui venait de prendre congé de la Porte [4]. Ces princes avaient reçu l'ordre de l'aider en armes, et on soupçonnait Radu, d'entente avec Łaski, d'avoir arrangé cette affaire. Mais, en rapport avec ce changement de toute la frontière du Nord, *Soliman avait pris à ce fidèle Valaque, à ce bon vassal, la ville de Brăila et il y faisait élever des fortifications pareilles à celles de Bender. Orheiu, en Moldavie, aurait dû avoir le même sort* [5]. De fait, Radu menaçait, par l'envoi du pitar valaque

[1] N. Densusianu, II[4], pp. 238—239. Toute cette belle lettre, *ibid.*, à partir de la page 232.

[2] *Ibid.*, p. 248, n° CXXXV.

[3] Verancich, *loc. cit.*, p. 248 et suiv.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 251. Le numéro suivant est la protestation de Ferdinand: que la Transylvanie n'arrive pas à être comme la Valachie! En décembre, grande ambassade des Brassoviens à Radu et à son fils, Marc; *ibid.*, p. 269, n° CXLII. Voy. les Comptes de Brașov, *loc. cit.*, pp. 267, 273.

[5] Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 323, n° XXXII; *Studii și doc.*, XXIII, pp. 46—47, n° XLV.

Pierre, de son invasion [1], des troupes valaques venant secourir Mailat au mois d'août [2]. Après de longs débats dans la diète transylvaine, qui envoya un ambassadeur à la Porte, on promit, ainsi que l'avait demandé le Turc lui-même, la réponse dans cinq mois.

Pendant ce temps, les Polonais commençaient enfin à comprendre le danger qui les menaçait. Ils essayaient de flatter de toutes façons l'envoyé du Sultan. En mai, à Hotin, on discutait une meilleure convention de frontières avec les ambassadeurs moldaves, les burgraves de Hotin, Trifan Popielnic et André Şeptelici, avec le burgrave Hanea de Neamţ, avec le logothète Thomas et Pierre Vartic, les deux derniers devant être retrouvés aussi plus loin. Le document était rédigé le 14 juin [3]. Deux ambassadeurs du roi, André Tęczynski et un chanoine [4], venaient visiter Étienne, attirant son attention, par le fait même du serment, sur le fait que, puisque le nouveau prince avait déclaré vouloir être un bon chrétien, le roi avait fait à son égard le premier pas. On proposait, sous l'influence de Jean Tarnowski, qui mettait sa grande autorité au service de l'idée de la croisade [5], au pauvre instrument turc de Suceava, qui faisait fortifier sa capitale par des artisans de Braşov [6], bien qu'il eût continué sa querelle pour les forteresses avec Zápolya [7], — qui, termina ses jours pendant cette année 1540, — tout en

---

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 258, n° CXL. Ceci si la Transylvanie accepte Ferdinand. Voy. les Comptes de Braşov, *ibid.*, p. 268. Le champ des Valaques à Bodola (août); *ibid.*, p. 269. En décembre, grande ambassade brassovienne à Radu et à son fils Marc; *ibid.*, p. 269.

[2] Comptes de Braşov, *loc. cit.*, pp. 265—273. Le vătaf Michel et Michel Ursu viennent de Moldavie; *ibid.*, p. 266. Des nouvelles que *Mailat passe en Valachie;* pp. 267, 270 (juin). Cf. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 389, n° DCCXXXVI.

[3] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 133—136.

[4] Théodore Holban, *Documente şi regeste din sec. XVI* (sous presse) (an. 1500). On recommande ce Kierdey que nous connaissons déjà et qui va à Constantinople, le 26 octobre 1539; *ibid.*

[5] Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, pp. 321—322, n° XXXI.

[6] Comptes de Braşov, *loc. cit.*, p. 273.

[7] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 214, n° CXXI.

envoyant un ambassadeur à Ferdinand [1], de venir s'entendre avec la Pologne pour une résistance commune contre les Infidèles [2]. Il est vrai que l'ambassadeur envoyé à la Porte en était revenu avec des concessions: le changement du commandant de Tighinea-Bender, qui avait menacé ses voisins, et la destruction du pont que le sandchak avait fait construire sur le Dniester [3].

Les Polonais savaient, vers la fin d'octobre, qu'Étienne avait fini par vaincre et tuer deux de ses premiers rivaux: l'un qui se faisait appeler le fils du prince Pierre, l'autre qui prétendait avoir eu comme père Étienne, le Grand ou le Petit [4]. Mais, le lendemain de la réussite contre ces prétendants, les boïars lui demandèrent impérieusement de faire rendre au pays les régions qui avaient été perdues, et à cela le malheureux répondit demandant un terme de deux ans, car pour le moment les provisions manquaient dans le pays — d'où le sobriquet de Lăcustă, Sauterelle, qu'on rencontre aussi officiellement dans un document —, ajoutant qu'il n'a pas d'argent et qu'il ne sait pas quel sera le sort de la couronne de Hongrie.

Dans ces circonstances, il ne désire rien de plus que, s'appuyant sur un souverain énergique dans ce pays et gagnant aussi le concours du roi de Pologne, qui a la même ligne de conduite, de pouvoir commencer une grande guerre chrétienne contre les Turcs. Mais on craignait en Pologne qu'il ne tue ses boïars desquels il n'était pas sûr, qu'il ne les remplace par de simples paysans et que le Sultan, ayant annexé la Moldavie, ne donne à son client un coin dans un pays quelconque pour y végéter. C'est ce que dit un homme qui connaissait aussi bien la situation que le vaincu du Séreth, Sieniawski, qui se rendait compte maintenant de la valeur de ces régions roumaines d'où on pourrait tirer pour la grande guerre chrétienne jusqu'à cent mille cavaliers [5].

---

[1] Hurmuzaki, II, p. 214.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 259—260, n[0] CXLII.

[3] Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 322—323, n[0] XXXI.

[4] *Ibid.*, pp. 323—324, n[0] XXXII; Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, p. 47.

[5] Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, pp. 47—48; du même, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 323—325, n[0] XXXII.

Mais à peine deux mois s'étaient-ils écoulés qu'en janvier 1541 on savait que le prince Étienne, pris à l'improviste pendant la nuit, par ses boïars, qui avaient à leur tête un Arbure et un Gane, mais d'après l'indication de ceux-là même qui l'avaient établi sur son trône, Mihul et Totruşanu, avait été tué et tous ses Turcs avec lui [1].

Suivirent des raids à Tighinea, à Chilia, à Cetatea-Albă, à Oceacov même [2] sur le Dniéper, de la part du nouveau prince Alexandre, qui entra sur le territoire du sandchak, ce qui amena une énergique protestation des Turcs envers les Polonais [3].

Le roi était décidé à risquer un rapprochement avec ce rebelle qui présentait une formule de serment à Ferdinand aussi [4]. Il avait déjà envoyé à Étienne, pour certaines questions pendantes, ses ambassadeurs, Tęczynski et Belinski, mais ceux-ci furent arrêtés par la nouvelle du drame qui venait de se passer à Suceava. Maintenant les mêmes ambassadeurs devaient aller trouver Alexandre, qui leur avait parlé de ses difficultés avec les Turcs, qui avaient imposé au pays un prince ennemi de la Pologne, ainsi que l'avait été Pierre,

---

[1] *Ibid.*, n° XXXIII (lettre de Vilno, 15 janvier 1541). Voy. aussi la lettre suivante, de la même localité, 21 janvier (aussi dans Iorga, *Studii şi doc.*, XXIII, p. 49, n° XLVI). Cf. aussi les renseignements exacts, d'après une chronique perdue, dans Ureche, mais aussi dans Macarius, *loc. cit.*, et dans Azarius *(Mem. Ac. Rom.)*. Il faut observer qu'après avoir raconté le passage en Transylvanie de Pierre, la chronique employée par Ureche représente Étienne comme ayant été élu par « les évêques et les boïars du pays à Bădăuţi », et Soliman est l'empereur légitime, lequel pardonne à ceux qui « tombent à ses pieds » et sont acceptés amicalement, comme « des esclaves du maître ». Le meurtre de cette « brebis innocente » par le fait de « ces lions sauvages et ces loups sanguinaires » est présenté favorablement pour Étienne, alors que, sur le compte d'Alexandre, la chronique dit seulement « qu'il a été le serviteur du Hatman Mihul ». Voyez aussi, pour le meurtre, Iorga, *Studii şi doc.*, XXIII, p. 50. Cf. la lettre du Grand Vizir au roi de Pologne sur ce crime et sur la dévastation des alentours de Cetatea-Albă et de Tighinea, dans Holban, *loc. cit.* Il montre que l'imrokhor turc Hassan a puni les envahisseurs.

[2] Voy. Iorga, *Ist. Armatei*, I.

[3] Dans J. Bogdan, *Doc.*, I, la date du 29 mars—26 avril 1541. Cf. Verancich, dans *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XVI, p. 205.

[4] Veress, *loc. cit.*, pp. 21—22, n° 21 (formule).

perpétuellement agité, prêt à se jeter sur n'importe quel chrétien par suite de sa seule passion, celle de vouloir verser le sang [1]. Mais cette fois aussi ils s'étaient préparés vainement pour la route, et le serment déjà fait par le roi n'eut pas de suite, car, maintenant, Pierre, qui avait envoyé continuellement ses émissaires en Transylvanie, s'intéressant au sort des siens, mais surtout à celui de son bon cheval bai, Peyloo, que mentionne aussi la chronique, lorsqu'elle parle de ses errements dans les Carpathes, partait de nouveau vers son pays, d'après la magnifique promesse qu'il avait faite: « Je serai ce que j'ai été et plus que cela [2] ».

Sa lettre adressée de Silistrie à un bourgeois de Bistrița, constitue encore une preuve de cette âme fière. Le Sultan, dit-il, lui a donné tout son pays et en même temps *tout ce qu'il avait en Transylvanie*. 3.000 Turcs de la Cour impériale sont avec lui, des spahis et des janissaires, et il a aussi une autre armée à sa disposition. Étant parti de Constantinople le 20 janvier, il est arrivé le 23 sur le Danube: Qu'on garde bien son cheval et qu'on tienne l'argent du cens tout prêt, car, bientôt, il sera à Suceava [3].

C'est encore Nicolas Sieniawski qui montre, le 18 mars, de quelle façon s'est produite cette restauration foudroyante et sanglante. L'armée qu'on avait envoyée à Galatz contre Pierre s'était levée pour lui, et ses ennemis avaient été enfermés à Roman. Le 22 février, Pierre était dans sa capitale [4]. Le 23, Alexandre fut exécuté, et le 11 mars tombèrent les têtes de quelques-uns des boïars que jadis nous avions trouvé comme compagnons dans la banlieue de Bistrița: le logothète Thomas, le comis Pătrașcu, le medelnicer Miron, l'huissier Bălțatul, le postelnic Sturdzea, alors que d'autres s'élevaient par la faveur de leur ancien maître [5]. Furent

[1] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 139—141, n° LXX; pp. 143—144, 145 et suiv.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 391 et suiv.

[3] *Ibid.*, pp. 397—398, n° DCCL. Sur Mailat et la restitution du cheval, *ibid.*, n° DCCLI.

[4] Veress, *loc. cit.*, p. 224, n°. 3. Cf. Tausserat Radel, *Corespondance politique de Guillaume Pellicier*, I, Paris, 1899, p. 233.

[5] Tocilescu, ouvr. cité, p. 542.

ainsi décapités, sans délai de justice, le principal auteur du changement de 1538, Mihu et le comis Petrașcu, son gendre, Totruşan, le second logothète Côme, Crasneș. Mais le vestiaire Mathias fut conservé et mis à la place de Totruşan comme logothète, alors que le Trésor était confié à Thomas. Bien entendu, on récompensait Hâra, devenu, à la place de Şeptelici, staroste à Hotin, que les Polonais n'avaient donc pas pu prendre, étant arrêtés aussi par le Sultan. Le fils d'Arménien Pierre Vartic (de Vartan, le byzantin Bardanos), qui s'était entendu subrepticement avec Pierre, recevait sa nomination [1].

Il n'y avait pas eu de résistance réelle. En vain Pierre était-il venu par Brăila [2] avec son armée de Turcs qui lui avait été donnée certainement *aussi à cause des circonstances troubles en Transylvanie et en Hongrie*. Il aurait laissé sur le Danube 9.000 Turcs, et, avec l'imrokhor, qui apportait le drapeau impérial, il y avait un aga Hussein, avec 1.000 spahis à cheval et trois cents janissaires qu'il aurait voulu maintenant, leur ayant distribué des dons, renvoyer; du côté de la Valachie, *s'avançait, pour le soutenir, le vornic du pays* [3].

Le 22 février, Pierre était donc à Suceava sans avoir combattu [4]. Les Tatars avaient reçu l'ordre de ne pas se jeter sur la proie moldave, et l'envoyé du prince rétabli, Nicolas Burlă, se rendait avec un tchaouch en Pologne. Mais des bandes turques se détachaient, pillant, au-delà de la frontière jusqu'à Miedziboze.

Quant aux paysans de Moldavie, il reçurent avec plaisir la nouvelle que leur ancien prince revenait: «le peuple de Moldavie», dit un message de Pologne, « est très content du retour de Pierre, parce qu'il les défend contre les boïars » [5]. *Un antagonisme entre les deux classes commençait à se produire.*

---

[1] Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 304, n° VII.

[2] Macarius, p. 161. On savait en Transylvanie qu'il passerait par Chilia; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 377, n° DCCXI.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II, p. 279.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibd.*. p. 279, n° CXLVIII.

L'ambassadeur de Pierre en Pologne montrait que le prince rétabli devait payer 10.000 zlots, comme dédommagement, parce que Bender avait été construit sur son territoire ! Il aurait besoin donc d'un emprunt, en échange duquel il promettait la meilleure paix [1]. Mais il y avait certaines personnes chez les Turcs qui croyaient qu'il livrera au Sultan Sibiiu [2], employant ses moyens secrets de changer le cours des rivières, et le bruit courait que, réuni à Malkotch, il attaquerait la Pologne [3].

Le prince lui-même, qui avait déclaré au Sultan vouloir observer la paix avec la Pologne [4], donnait au roi des explications profondément touchantes sur les circonstances de sa chute et de son retour. Il rappelait le pacte conclu avec Tarnowski à l'époque du siège de Hotin. « Alors le châtiment de Dieu et la colère de l'empereur turc se sont abattus sur moi et l'épée de l'empereur était au-dessus de ma tête et au-dessus de tout mon pays chrétien. Il est venu personnellement, avec toutes ses forces et avec tous ses pays, et il m'a chassé de ma patrie. » Il montre ensuite comment « il a dû habiter en Transylvanie sous la protection du roi hongrois János », à la veuve duquel il demandait maintenant à nouveau ses forteresses [5]. Mais l'empereur « l'a appelé », et, comme il est son « esclave », il a dû y aller et « incliner sa tête devant ses pieds ». On lui a tout pardonné à cause de « son acte de contrition et il est de nouveau établi dans son pays, dans cette terre de Moldavie ». Il a besoin de l'argent qu'il demande, parce qu'il a dépensé tout ce qu'il avait. Il s'adresse, du reste, aussi aux Moscovites pour un secours [6], fût-ce même à titre d'emprunt. « Dieu nous a punis dans notre propre patrie par toutes espèces de malheurs: famine, guerre et prétentions de l'empereur turc, mais cependant Dieu est puissant [7]. »

---

[1] Deux lettres de Sieniawski; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 348—354.
[2] Hurmuzaki, II, p. 221, n° CLXXXV. Voy. aussi le numéro suivant.
[3] *Ibid.*, p. 223, n° CLXXXIX.
[4] Lettres d'avril 1541, chez Holban, *loc. cit.*
[5] Veress, *loc. cit.*, pp. 24—25, n°s 24—25.
[6] Tel livre russe le mentionne avec respect.
[7] Holban, *loc. cit.* Il demande aussi qu'on lui livre les exilés de la famille

On lui répondit par le refus de lui donner de l'argent (le roi invoquait ce qu'il avait dû donner pour le mariage de ses filles...). Et Pierre avait demandé aussi qu'on lui amène, par l'intervention du roi, sa famille, qui était encore en Transylvanie.

Suit une autre ambassade du prince et une autre réponse du roi, dans laquelle il est question aussi des prisonniers d'Obertyn. L'ambassadeur moldave se trouvait au millieu de la diète encore au mois de décembre 1541. Pierre se plaignait de ce que les Turcs lui avaient pris un lambeau de son pays qu'il espérait se voir rendre.

Mais, de quelque côté qu'il eût envoyé ses émissaires, un homme comme celui-là ne pouvait pas désirer la paix. La blessure par les Turcs le faisait souffrir et il voulait à n'importe quel prix s'en venger. Il le dit ouvertement dès le début, avant d'avoir quitté Constantinople même. Łaski, qui était resté là, assure Ferdinand, le 13 mars, que «Pierre se révoltera, si on lui donne des fusiliers hongrois, des canons et des munitions pour prendre Tighinea [1]; sans ce programme», ajoute-t-il un peu plus tard, «les Moldaves ne l'accepteront pas [2]». Nous le verrons revenir sur ses déclarations et chercher des liens avec les chrétiens dans tous les coins du monde.

Pour le moment, les rapports des Turcs avec les anciens ennemis polonais, forcés maintenant, après l'erreur commise,

---

de Şarpe et le marchand Sienko Popovitch, qui s'était enfui avec son argent et ses objets précieux. Ce qui ne fut pas admis, car le roi déclarait n'en savoir rien. Mais Pierre a le droit d'acheter de l'orge en Pologne. On réclamait de Sienko deux lances de métal précieux, un vase en or du prix de 500 ducats, des vêtements avec des boutons en argent doré, évalués à 20.000 aspres, une aiguière précieuse, un sac contenant 20.000 aspres et d'autres objets précieux, parmi lesquels le collier d'or que portent au cou les princes et qui était arrivé entre les mains d'Étienne; procès de Burlă à Lwów; Iorga, *Studii şi doc.*, XXIII, pp. 336—338, n° CXLV. Aussi une autre lettre royale adressée à Pierre; *ibid.*

[1] Hurmuzaki, II, p. 215, n° CLXXV. Il recommandait qu'on envoie Bánffy; *ibid.*, p. 214, n°s CLXXIII—CLXIV. Pour ce qu'espérait Ferdinand, *ibid.*, p. 216 et suiv.

[2] *Ibid.*, p. 217, n° CLXXVIII.

avec toutes les conséquences qu'elle avait entraînées, de regarder les choses d'une autre façon, paraissaient définitivement brouillés. Le Sultan reproche aux Polonais de s'être réunis à ces rebelles moldaves pour piller son pays. Après avoir chassé les « brigands », leur donnant la mort qu'ils méritaient, le roi est invité à restituer ceux qui avaient passé la frontière de son côté. Un tchaouch spécial venait les prendre [1]. Pierre ne fit pas un pas plus loin dans cette direction, malgré les provocations des Polonais, qui n'avaient pas oublié le passé: ils retenaient chez eux des exilés, entre autres ce Sienko Popovitch qui avait pris en 1538, comme nous l'avons vu, une partie des trésors de Pierre; on permit cependant à Théodore, le frère du côté maternel du prince, de revenir dans le pays; on refusait cependant la possibilité de liens avec cette Moscou toujours ennemie; sur les frontières le Moldave était considéré comme s'étant entendu avec les Turcs pour attaquer le royaume; il n'était pas question de l'emprunt que Pierre se montrait prêt à payer par des produits du pays: des boeufs, de la cire, du poisson [2].

Les souffrances qu'il avait subies pour avoir pris une autre voie que celle des intérêts naturels de sa nation avaient appris à Pierre qu'il devait se diriger d'un autre côté, où paraissaient s'ouvrir les perspectives les plus larges.

En 1541, Ferdinand fit un effort vain de s'établir à Pest; il trouva devant lui les Turcs du vizir Mahomet-Pacha [3]. Pour gagner Pierre, Thomas Nadasdy, qui s'intitulait « seigneur de Făgăraș », lui écrivait, le félicitant, calomniant la mémoire de Zápolya, pour ce qu'il avait fait contre le Moldave, lorsqu'il s'était réfugié chez lui, et l'assurant qu'il aurait été très bien reçu à Hust; maintenant, lorsque le vrai roi de la Hongrie prépare une grande guerre, le prince roumain devrait être à côté des chrétiens [4].

[1] J. Bogdan, dans Hurmuzaki, *Doc.*, I, pp. 150—151, n° LXXV.

[2] *Ibid.*, pp. 156—158, n° LXXX et le numéro suivant. Une lettre royale adressée à Pierre, le 10 septembre, Veress, *loc. cit.*, pp. 26—27, n° 27.

[3] Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, III, pp. 10—11.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 280—281. Un ambassadeur de Ferdinand aussi en 1542; *ibid.*, p. 321.

Mais Pierre n'était pas disposé à servir plus loin celui qui ne lui avait donné que la longue série des négociations avec la Pologne, avant sa chute, et qui conseillera au « Barat », au « frère Georges », en 1542, de faire tout son possible pour arrêter la réalisation des projets moldaves [1]. De Silistrie encore, il avait annoncé aux gens de Bistrița qu'il avait regagné par la faveur des Turcs, son pays « tel qu'il l'avait eu auparavant » [2], c'est-à-dire entre ses anciennes frontières, ce qui n'était pas vrai, car la nouvelle raïa turque n'a jamais été évacuée. Au mois de mai, lui, qui n'avait pas pu regagner son domaine transylvain, donné à Zalanczy et à d'autres [3], ramenait sa famille [4]. Les Transylvains avaient averti par des ambassadeurs solennels qu'ils étaient du côté « du fils du roi János » [5].

Puis, comme le Sultan se dirigeait vers Bude, Pierre reçut l'ordre d'entrer, avec Radu, son voisin, et avec Bali-beg le jeune, en Transylvanie, pour donner la province à la reine Isabelle, qui défendait les droits de son enfant, Jean-Sigismond [6].

Radu, dont l'invasion avait été redoutée par les Brassoviens en décembre 1540, mais qui en 1541 était occupé par un mariage [7], fut contraint de marcher donc contre celui qu'il appelait dans une lettre antérieure « son frère très-chéri István le Voévode » [8], non sans avoir des sentiments tout aussi bons envers l'évêque Georges Utiessenovich, le soutien d'Isabelle, qui se servait aussi d'un autre Slave, Petrovitch, l'un

---

[1] *Ibid.*, II[4], p. 323.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 396—397, n° DCCL.

[3] Querelle avec les gens de Bistrița, Iorga, dans Hurmuzaki, XI, p. 857.

[4] De Ciceu, le 15 septembre 1540, il écrivait concernant ce qu'avait volé le Grec Théodore, envoyé de Constantinople (Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 390, n° DCCXXXVIII), par son épouse, Hélène, qui signe « Katharina Despoth, conjunx magnifici domini Petri Wayvode Moldaviensis »; *ibid.*, p. 393, n° DCCXLIV. Le burgrave de Ciceu était le Hongrois Christophe Nagy; *ibid.* Pour cela voy. aussi *ibid.*, pp. 397—398, n° DCCLII.

[5] *Ibid.*, p. 375, n° DCCVII.

[6] Voy. Veress, *Izabella Királyné*, Budapest, 1902 (aussi édition italienne).

[7] Comptes de Sibiiu, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 857.

[8] Tocilescu, ouvr. cité, p. 334, n° 335.

des conseillers les plus intimes de Zápolya, l'intitulant « le frère Barat » (cf. la Bărăția, la vieille église catholique de Bucarest [1]), et, lorsqu'on lui demanda d'aller avec les Turcs à Orșova, il protesta et n'y alla pas moins [2].

Quant à Pierre, il n'était plus maintenant *lié au devoir de collaborer militairement avec les Turcs*, comme lorsque, dans une autre action contre Mailat, auquel les Brassoviens n'avaient pas la permission d'envoyer des soldats, il pouvait s'écrier « qu'il avait gagné le pays de Transylvanie l'épée à la main, et ne la donnera à personne, ni à un roi, ni au roi Ferdinand, ni à aucun autre », mais seulement au « roi János », non pas pour être son vassal, mais parce que « János » est son bon frère et ami [3].

Plus récemment, Mailat avait voulu s'attribuer le cheval bien-aimé du prince [4], mais surtout il avait provoqué la colère de cet homme qui ne lui pardonnait pas d'avoir excité les Bistritiens au mois de mars à ne pas se livrer à Pierre, promettant d'accourir à leur secours avec Báthory et avec Thelegdy [5].

Il est certain que dans l'âme forte de Pierre, après les souffrances qu'il avait éprouvées pendant deux ans, réussissant à les cacher, il y avait quelque chose de brisé. Cependant il avait conservé l'ancienne coutume de s'exprimer par des menaces. Il aurait crié qu'il irait jusqu'à Alba-Julia et, déterrant le corps du « traître » Zápolya, il le ferait pendre [6].

Il était « dans son camp près de la rivière de la Moldova » le 9 juin, lorsqu'il demandait aux Brassoviens de lui prêter 2.000 florins : il se déclare obligé d'accomplir les ordres du Sultan, mais il ne fera pas verser le sang et personne ne perdra rien [7]. Radu [8] lui-même se présentait comme ayant

[1] *Ibid.*, pp. 340—341, n° 343.

[2] Iorga, dans les *Conv. Lit.*, 1901, p. 415. De même en 1540; *ibid.*

[3] Tocilescu, ouvr. cité, pp. 518—519, n° 500.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 394, n° DCCXLV.

[5] *Ibid.*, p. 398, n° DCCLIII.

[6] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 294—296, n° CLXI.

[7] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 400—401, n° DCCLVI; voy. aussi le numéro suivant.

[8] *Ibid.*, pp. 401—402, n° DCCLVIII; *Quellen*, III, p. 101.

reçu le même mandat et demandait la même somme [1]. Le 15 juin, Mailat ne croyait pas qu'on puisse convoquer une diète. On l'avait averti que Pierre croyait être venu seulement contre « les serviteurs » de la reine; mais il craignait des résultats encore pires, comme la prise de Bistrița et des cités; lui, Mailat, ne voulait pas que la Transylvanie puisse arriver à appartenir « aux Infidèles » *(impii)*. Il est prêt à verser son sang, mais que tous, comme devant un si grand danger, se rassemblent autour de lui. Il les attendait, mais ne bougeait pas de Făgăraș [2]. Comme Radu demandait une déclaration au profit de l'enfant-roi, Mailat, qui était descendu maintenant à Crișstur (27 juin), recommandait qu'on ne donne aucun nom de roi, laissant ceci à la disposition du Sultan. Les princes devaient être gagnés par de l'argent et amenés de cette façon à partir [3]. Il recommençait, le 5 juillet, à ne plus avoir confiance en l'évêque même, qui voulait réunir une diète à Cetatea-de-Baltă [4].

C'est seulement à la fin du mois de juin que les Brassoviens apprenaient que l'avant-garde des Moldaves était entrée dans le pays des Szekler, qui, cette fois aussi, se rappelant le passé [5], se soumirent; les commandants étaient Șeptelici, que son maître avait oublié pour le moment, mais pas pour longtemps, et un autre boïar, Bolea. Le 29, Pierre lui-même se trouvait à l'armée, alors que Radu pénétrait, lui aussi, jusqu'au milieu des Szekler du district d'Orbay.

Le « Barat », l'ancien ami du Valaque, lui qui avait fermé, par Reteg, le passage aux Turcs en 1538 [6], en fut averti à Vinț, où il se trouvait en armes. Mais en vain les gens de Sibiiu offrirent-ils, par le moyen de Mailat, une coupe en argent

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 404, n° DCCLXI. Cf. aussi Veress, *loc. cit.*, pp. 27—28, n° 28.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 402—403, n° DCCLIX—DCCLX.

[3] *Ibid.*, pp. 404—405, n° DCCLXII. Le 5 juillet Radu apparaît comme négociateur avec Bali-beg; *ibid.*, p. 406, n° DCCLXIV. Cf. aussi *ibid.*, p. 417, n° DCCLXXV.

[4] *Ibid.*, pp. 406—407, n° DCCLXV.

[5] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 381, n° DCCXIX.

[6] L'ordre de Mailat aux Szekler; *ibid.*, p. 396, n° DCCXLIX.

pour amener par ce présent la retraite des Valaques, ainsi que « les seigneurs de Transylvanie » l'avaient écrit à Pierre [1].

Le 9 juillet commençait le siège de Făgăraș où s'était enfermé, abandonné par tous et tombé du faîte de sa grandeur, *le grand Roumain de Transylvanie qui, à cette époque, paraissait vouloir marcher sur le traces de Hunyadi.*

Jusqu'au 15 du mois, il est question de ce siège. Après une rencontre, le 20, que la Chronique moldave a transformée en « toute une guerre », Mailat dut capituler, des moyens de ruse dont parlent les sources qui veulent diminuer l'humiliation de celui qui à ce moment représentait la Transylvanie, ayant été employés ou non; mais il est certain que le vieux boïar de Făgăraș avait demandé à Pierre, dont il connaissait bien les sentiments, un otage, qui fut le logothète Mathias, ainsi que le reconnaît aussi le continuateur de Macarius, Euthyme [2]. Il fut cependant arrêté, « enchaîné » et envoyé à la Porte où, retenu, bien qu'honorablement, pour des accusations inconnues, il vécut encore pendant longtemps. En tout cas on ne pouvait pas se fonder trop sur les protestations d'un homme comme Pierre, dont la passion était impitoyable, bien que chez Euthyme Mailat lui-même apparaisse avec « sa perversité, son talent de tromper, son manque de foi et ses embuscades ». *Mais on se demande ce qu'auraient pu faire, s'ils s'étaient entendus entre eux, ces plus brillants représentants de leur nation à ce moment?*

Le 23 on savait à Brașov qu'avait été pris l'homme qui avait tant signifié [3]. Le 25, les gens de Sibiiu envoyaient un secrétaire et encore un ambassadeur « dans le camp des ennemis, chez messire Bali-beg et chez le Voévode de Valachie pour la paix et la libération de messire le capitaine Mailat [4] », mais le « Barat », que des émissaires de Radu allaient

[1] Comptes de Sibiiu, dans Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 857; cf. dans *Quellen*, III, pp. 62, 84, 99, 100—101, 103, 104 et suiv.

[2] Page 162.

[3] *Quellen*, III, p. 108.

[4] En 1542, la noblesse de Hongrie intervient auprès d'Isabelle pour la libération de cet homme utile, qui est aussi malade; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 287—288, n° CLVII. Aussi pour la libération de Valentin Török; *ibid.*, p. 335, n° CXCIII; p. 379, n° CCXXIII.

trouver également entre les murs de Vinț, n'était pas disposé à le permettre [1].

De leur côté, les Moldaves, sous Pierre Vartic, prenaient le chemin de Zârnești et de Tohan, à travers les villages roumains, et arrivaient à Brașov, où on leur envoya les dons habituels: Pierre était parti seul avant eux [2].

Pendant ce temps, le roi de Pologne conservait toutes ses suspicions contre le mauvais voisin qui était revenu [3]. Au commencement de 1542, lorsqu'en Transylvanie on craignait Pierre et qu'Isabelle était descendue à Alba-Julia, confiant la défense du pays à un vice-Voévode énergique, — car le Voévode était resté en théorie Mailat, bien que prisonnier, — Ladislas Mykola, d'une ancienne lignée roumaine, (Micu) [4], Pierre envoyait [5], le 22 janvier, son ambassadeur,

[1] Comptes de Sibiiu, p. 857. Le 18 août le prince est à Târgoviște; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 407, n° DCCLVI; voy. aussi le numéro suivant. Avec lui était aussi la princesse Despina, qui signe ainsi, comme veuve du prince Băsărabă; *ibid.*, p. 408, n° DCCLXVIII.

[2] *Quellen*, III, p. 108.

[3] J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 153—154, n° LXXVI. Voy. aussi le numéro suivant et p. 156, n° LXXIX.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 400, 416, 429. A Făgăraș commandait u· Démètre Gerdey, qui paraît avoir été un Roumain de là-bas; *ibid.*, pp 419—420, n° DCCLXXXVII.

[5] Instructions le 23 janvier; J. Bogdan, *Doc.*, I, pp. 156—160; Holban, *loc. cit.* Pierre montre avoir été forcé d'envoyer par la voie des Tatars son ambassadeur à Moscou. Il revient sur le compte des réfugiés et de l'empereur. Le roi a l'obligation de l'aider, car c'est à cause de lui qu'il a perdu son pays, et sans lui « *à cette place seraient déjà les Turcs* ». Le roi ne lui envoie pas même un ambassadeur, fût-ce un bourgeois, un paysan ou « s'il avait lié cette lettre à la queue d'un chien »! Et le Sultan le considère comme son fils. Le rapport de Sieniawski au roi, le 23; *ibid.* Exposition d'Abraham, montrant le danger qu'il y avait pour la Pologne et Isabelle même du côté des Turcs, auxquels est dûe encore une somme de « monnaie rouge ». Il serait possible que le Sultan se saisisse de Hotin et occupe toute la Moldavie. On demandait une intervention auprès de Martinuzzi pour la restitution des forteresses transylvaines. Par une autre ambassade, Pierre assurait que, *bien qu'il ait un fils otage chez les Turcs, il serait disposé à le sacrifier pour la cause de la croisade.* Mais il demandait comme place de refuge Vilno ou Cracovie. Ambassade, en avril, de Mathias Wlodek; *ibid.* Là aussi des lettres de simple voisinage. Abraham est en ambassade encore en 1543, Burlă en 1543 et 1546.

Abraham, staroste de Cernăuți, par Nicolas Sieniawski, ancienne connaissance, avec ses prétentions envers le roi. Nous avons vu ce qu'elles contenaient: pas un mot sur la douloureuse question de la Pocutie. Quant à la réponse royale, elle contenait cependant des allusions à ce triste passé, parlant de tout ce qu'ont souffert et devront souffrir par la volonté de Dieu ceux qui sont injustes et qui n'observent pas leurs engagements, leurs promesses et même leurs serments.

On voyait bien qu'on ne pouvait rien gagner. En vain, le prince de Moldavie, à l'âme si profondément troublée, dépouillé et appauvri, parlait-il, en mai, au prêtre arménien Nicolas, qui revenait de Constantinople, de ses intentions de se révolter même s'il perdrait, comme nous venons de le dire, son fils qui était à la Porte, — il paraît qu'il s'agit d'un bâtard, Constantin, — et même s'il devrait perdre la tête; mais si, en 1538, au lieu de continuer à assiéger Hotin, Tarnowski l'avait aidé contre le Sultan? C'est dans le même sens qu'est rédigée la correspondance de Vartic avec les officiers polonais des frontières [1].

Poursuivi douloureusement par l'idée de la réfection des anciennes frontières de la Moldavie et par son intention de vengeance contre les Turcs, Pierre se tourna alors vers Ferdinand. Comme les chrétiens essayaient de prendre Bude, ce qui ne leur a pas réussi, il y envoyait de l'argent et beaucoup de boeufs pour la nourriture du camp. Par une ambassade secrète, pour laquelle il employait un modeste émissaire, Jacques Fischer [2], il s'offrait, en 1542, à l'électeur de Brandebourg, Joachim, chef dela croisade, non seulement à combattre contre les Turcs, mais, en bon connaisseur des choses turques, de prendre le Sultan lui-même au milieu de son armée [3].

[1] Hurmuzaki, II, p. 224, n° CXCI. Cf. aussi p. 225, n° CXCIII (rapports des Polonais avec Vartic; restitution de Théodore); Iorga, dans les *Conv. Lit.*, 1901, p. 414. Cf. J. Bogdan, *Doc.*, I, p. 167 et suiv. (lettre du Sultan au roi).

[2] Il est envoyé aussi à Vienne en août 1552; Veress, *loc. cit.*, p. 26, n° 26.

[3] Papiu, *Tesaur*, III, p. 23 et suiv.; H. Traut, *Kurfürst Joachim II. von*

Pour le moment cependant, il y avait des comptes à payer en Transylvanie, qui l'attendait avec effroi. On ne lui avait pas restitué Cetatea-de-Baltă, où s'était installé Balthazar Bornemissa [1]. Le vestiaire Mathias était encore retenu à Făgăraș [2], mais, d'après la requête présentée par les Turcs, au moyen d'un tchaouch, aussi pour d'autres otages [3], menaçant, si le frère « Georges » ne les libérait pas, de l'arrivée de Turcs et de Valaques, il fut délivré au cours de l'année [4].

A la diète d'Oșorheiu les ambassadeurs de Pierre, qui avait vu maintenant à qui avait servi la capitulation de Mailat, présentaient la demande que le « frère Georges », le « Barat », lui livre les forteresses, « ses maisons de Transylvanie », car autrement il ne serait pas coupable si la querelle recommençait; il ne faut pas prêter foi à ce moine qu'était Georges, car c'était lui qui avait donné, d'entente avec Zápolya, Bude à Soliman. C'est lui qui, par ses tromperies, a fait ainsi que Pierre soit « chassé de chez lui » en 1538, cherchant même à le livrer entre les mains du Sultan, qui, cependant, lui avait pardonné, et « je suis maintenant dans mon pays, en prince »; si on ne croit pas ce qu'il dit, ils arriveront tous « entre les mains de l'empereur » [5].

Brandenburg und der Türkenfeldzug vom Jahre 1542, Grimmersbach, 1892; Iorga, *Acte și fragm.*, I, pp. 108—110; dans Hurmuzaki, X, Préface, p. 1 et suiv.

[1] Chronique d'Ostermayer, *loc. cit.*, p. 504.

[2] Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 422, n° DCCLXXXII. Pour le projet de tuer les prisonniers, si Pierre essayait d'attaquer la forteresse, Veress, *loc. cit.*, pp. 29—31, n° 29.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II⁴, pp. 301—302, n° CLXVII. La forteresse était défendue par la femme de Mailat, avec laquelle il restait sans cesse en rapports; *ibid.*, pp. 302—304, n° CLXVIII, ainsi qu'on le verra ensuite, en 1548. Voy. aussi *ibid.*, pp. 305—306, n° CLXV. Il aurait essayé aussi de s'enfuir.

[4] *Ibid.*, p. 326. Il était question de la tuer; *ibid.*, p. 327. Voy. aussi plus haut, la note. Des offres de la part de Radu pour leur libération; Veress, *loc. cit.*, p. 33, n° 33.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II⁴, pp. 285—286, n° CLV. Ici aussi l'ordre de Pierre adressé aux Szekler pour qu'ils réparent le passage par Oituz; numéro suivant.

Il conseillait aux Transylvains de ne pas s'opposer, mais *de se réunir aux Moldaves et aux Valaques dans une diète pour la défense de ces régions, ce qui aurait été une vraie union dace* [1]. Et quelqu'un, le secrétaire polonais d'Isabelle, Pierre Porembski, pensait, lui aussi, que, à côté des Szekler, « *certains Roumains avaient une grande partie de la Transylvanie, qui facilement, la langue étant la même, s'attacheraient à lui* [2] ». Du reste, toute la Transylvanie voulait se séparer de la Hongrie [3].

Mais avant tout, Pierre, qui réclamait ses propriétés [4], présentait l'ordre de « l'Empereur », qu'avait reçu du reste aussi Radu le Valaque [5]. Cependant on lui attribuait également l'intention d'attaquer Mediaş.

Le prince de Moldavie passa de Roman à Bacău (3 octobre), à Totruş le 16 [6]. Le vornic Huru l'avait dépassé, entrant dans le pays des Szekler. Le 24, Pierre lui-même se trouvait dans ces régions, avec son Hatman Vartic.

Cetatea-de-Baltă dut se soumettre [7]. Craignant le Moldave, Isabelle, qui s'était déjà entendue avec Ferdinand, n'osait pas descendre dans le pays [8].

---

[1] *Ibid.*, II[4], p. 321.

[2] Et aliqui Valachi possident bonam regni partem, qui, levi de causa, propter linguae societatem, illi adhaeserunt; *ibid.*, pp. 306—307, n° CLXXI. En 1545, la diète voulait leur imposer les formes du rite catholique pour les mariages; *ibid.*, p. 381. Pierre se serait présenté en Transylvanie comme si son intention avait été celle d'aider le beglerbeg à Bude; *ibid.*, pp. 307—308, n° CLXXII. D'après une information fournie par le juge de Braşov, il aurait tendu à prendre Mediaş et Făgăraş; *ibid.*, pp. 309—310, n° CLXXIV. Négociations avec lui par le moyen de Martin Andrassy; *ibid.*, pp. 316—319, n° CLXXX—CLXXXI (il vient par ordre, et ne causera pas de dégâts). Liens avec les Szekler; *ibid.*, p. 319, n° CLXXXII.

[3] *Ibid.*, p. 328.

[4] *Ibid.*, p. 420, n° DCCLXXIX. Il offrait de retenir Pierre.

[5] *Ibid.*, pp. 422—423, n° DCCLXXXIV.

[6] *Ibid.*, pp. 420—421, n° DCCLXXI; Cf. Iorga, *Ist. Armatei*, I.

[7] *Quellen*, III, pp. 170—171, 174, 176, 178. Cf. Hurmuzaki, II, p. 233, n° CCII; p. 234 et suiv.

[8] *Ibid.*, pp. 237—238, n° CCVI.

Un but avait été atteint, un autre restait: s'installer à Bistrița. Le 20 novembre, le prince était à Mihănești, ayant avec lui aussi ce « marquis de Cotnari » qui est l'excellent Grégoire Rosenberger [1]. D'ici il passe à Pentic, à Beșeneu, à Unguraș, près de Bistrița, pour être de nouveau, le 25, à Beșeneu [2].

Cette fois, cette Transylvanie de la reine s'était émue. Accompagné par Mykola, le « Barat » était accouru à la frontière [3]. Des plaintes avaient été portées aussi chez le Sultan, qui envoya un ambassadeur spécial en Moldavie [4]. On n'avait fait que restituer à Pierre son cheval chéri que depuis si longtemps ses ennemis retenaient en Transylvanie [5].

Maintenant il semblait bien que les portes de la Transylvanie lui seraient fermées. Il y avait des garnisons dans les forteresses: Ciceu, Unguraș, où commandait Paul Bank, et, par dessus tout, dans la nouvelle fortification de Gherla, où se trouvaient les gens d'Utiessenovich, à qui, en 1542, Ferdinand avait proposé de prendre la défense du pays comme lieutenant royal [6]. Le Moldave n'avait pu conserver que Rodna. Lorsque paraîtra son boïar Mathias [7] ou que viendront, comme en 1543, des bandes autour de Ciceu, des défenseurs hongrois y accourront aussitôt (Tarnowski croyait que Pierre lui-même se trouvait devant Ciceu) [8]. La reine finit par faire démolir Ciceu et Cetatea-de-

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 427, n° CCCXC. Pierre envoya Fischer à Ferdinand (Suceava, 6 décembre), *ibid.*, p. 239, n°. CCXIII. Vartic aussi était d'opinion que les princes chrétiens devraient s'unir pour jeter les fortifications de Bude dans le Danube; Hurmuzaki, II, p. 240, n° CCIX.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 427 et suiv.; Veress, *loc. cit.*, p. 31, n° 30 (2 décembre). Il est à Suceava le 8 décembre; *ibid.*, le numéro suivant.

[3] *Ibid.*, pp. 425—426, n° DCCLXXXVIII—IX. Il annonce son arrivée; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 324, n° CLXXXVII.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 430, n° DCCCI.

[5] *Ibid.*, p. 430, n° DCC.

[6] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 312—316, n° CLXXIX.

[7] Iorga, dans les *Conv. Lit.*, 1901, p. 416. Préparatifs contre lui en octobre-novembre. Philippe le Peintre vient de Sibiiu vers Pierre; Comptes de Sibiiu, p. 858.

[8] Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 434, n° DCCCXII. Cf., p. 436, n° DCCCXVI—DCCCXVIII. Pour 1544, *ibid.*, p. 438, n° DCCCXXI.

Baltă [1], tout en laissant la possession du territoire même sur lequel avaient été bâtiès ces forteresses à Pierre et à ses descendants. On avait demandé dans la diète de Cluj sa réconciliation avec le Moldave, *qui devait recevoir des ordres d'elle et de ses conseillers* [2].

Maintenant la Transylvanie elle-même était perdue pour Pierre ; les Szekler mêmes se détachèrent de lui [3]. Le moment où, l'anarchie étant maîtresse du pays en 1541, il aurait pu prendre et fortifier la province, avait disparu. L'énergique femme qui défendait le trône de son enfant en bas âge, Isabelle, avait repris cette citadelle orientale de ses possessions par laquelle elle pouvait trouver des liens avec la Pologne de ses origines.

En 1543, les armées moldaves durent aller au camp du Sultan, qui attaquait Gran et Albe-Royale, mais les Roumains, dont le nombre aurait été de 5.000, furent profondément humiliés d'avoir été employés comme simples rameurs et certainement aussi à d'autres charges de simples auxiliaires [4].

Dans le vide militaire des deux années qui restaient encore à l'homme de grande énergie, mais aussi d'agitation infinie, les circonstances en Valachie amenèrent un nouvel élément de trouble.

Imitant son voisin moldave, Radu, lui aussi, chercha à faire une politique de grande envergure. En 1542 encore il envoya des ambassadeurs à Ferdinand pour lui montrer sa fidélité et celui-ci, qui avait des rapports avec le « Barat », chargeait ce dernier de montrer que, s'il regagnait la Hongrie, il ne l'oublierait pas [5]. Pendant la même année il faisait demander en Transylvanie, excusant cette invasion qu'il devait faire par ordre, s'il fallait se fonder sur Ferdinand, car lui, qui voudrait retarder cette invasion jusqu'aux neiges qui

[1] On demande des ouvriers de Bistriţa et de Mediaş; Comptes de Sibiiu, p. 859.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 338, n° CXCVII.

[3] *Ibid.*, p. 346.

[4] Iorga, dans les *Conv. Lit.*, 1901, p. 416.

[5] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 300—301, n° CLXVI.

pourraient le retenir, ne veut plus souffrir l'esclavage des Turcs; il voudrait être uni aux chrétiens même en mettant sa vie en danger [1]. En même temps, il avait été très satisfait de se voir appeler du côté d'Orşova, pour n'avoir pas l'obligation de troubler les Transylvains [2] et, pour retarder, il avait erré à travers le pays avec ses soldats, feignant de demander conseil pour ce qu'il doit faire, afin que Georges l'avertisse que, bientôt, Charles Quint lui-même, vainqueur du roi de France, pourrait l'aider à se libérer de cette tyrannie ottomane [3].

En 1543, Radu avait reçu, de même que Pierre, l'ordre d'aller avec ses troupes en Hongrie [4]. Cette fois encore, il ne suit pas l'indication de ses maîtres. Au contraire, il s'était soumis solennellement à Ferdinand (7 janvier) [5], montrant qu'il était prêt à l'aider contre les Turcs et les Tatars.

Ces relations ont dû lui susciter des ennemis. C'est pourquoi, du Banat, où se conservait toute l'ancienne noblesse roumaine, ayant à sa tête un Racoviță, sous l'autorité, plutôt nominale, du comte de Timişoara, Pierre Petrovich, descend un nouveau voévode du nom de Băsărabă. Il a avec lui « des hussards et des trabants ». Mais Radu accourt chez les Turcs et arrive à vaincre son concurrent [6]. Un combat avait été livré le 15 octobre à la Fântâna Ţiganului («la Fontaine du Tzigane») et celui que les partisans du prince légitime appelaient Laiotă est tué [7].

[1] *Ibid.*, p. 304. Voy. aussi le numéro suivant (aussi sur ses rapports avec Pierre).

[2] *Ibid.*, pp. 309—310, n° CLXXIV. Il passe de Slatina à Severin; *ibid.*

[3] *Ibid.*, p. 326.

[4] *Ibid.*, p. 340.

[5] Hurmuzaki, II, pp. 240—242, n° CCX. Ferdinand lui écrit en avril; *ibid.*, pp. 242—243, n° CCXI. Son ambassadeur au nouveau suzerain, « Rachszvan », était considéré par certains des conseillers de Ferdinand comme un espion; *ibid.*, pp. 243—244, n° CCXII. Antoine de Toroczkó envoyé par le roi vers lui; *ibid.*, p. 244, n° CCXIII. Puis des réfugiés valaques en Transylvanie étaient réclamés par le Sultan; *ibid.*, p. 247, n° CCXVII.

[6] Ostermayer, p. 505; Iorga, *Inscripţii*, II, pp. 48—50, 254; Chroniques valaques.

[7] Un Grégoire était voévode à Caransebeş; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 388—389, n° CCXXXIII.

A peine quelques mois après, en mars 1543 [1], Radu n'était plus prince de Valachie, malgré ses grands projets et ses efforts pour se maintenir [2]; les Turcs l'avaient envoyé en exil dans la lointaine Égypte, l'ayant remplacé par le fils de Mircea-Mihnea, lui-même fils du terrible prince tué à Sibiiu. Pour la première fois, le Sultan envoyait *un homme qui avait passé une partie de sa vie chez les Turcs;* puisqu'il leur avait vendu des béliers du Danube, on l'appelait le Cioban (pâtre); or ceci signifie: marchand de brebis, ce que les Turcs appelaient un « dchélep ».

C'était une mesure de précaution de la part de la politique turque contre quelqu'un qui avait des rapports si étroits avec le Franciscain devenu vrai maître de la Transylvanie : c'est pourquoi une partie des ses boïars se réfugient dans ce dernier pays. étant envoyés par les gens de Sibiiu à la cité nouvellement construite par Georges, Gherla, sur la rivière du Someș [3]. Au mois de juin, les nobles de Transylvanie envoient cependant une ambassade avec des présents à celui qui devait bientôt se montrer un fidèle client du Sultan, mais aussi un tyran qui empêchera par des coups décidés, allant jusqu'à la dernière limite de la cruauté, le jeu des partis de boïars. On croyait que à cause des réfugiés qui circulaient par Hațeg, par Sighișoara, par Sebeș, Mircea envahirait la Transylvanie du côté de Sibiiu [4]. Une partie de ces boïars, contraints par les Transylvains, sur lesquels s'exerçait une si forte pression de la part des Turcs, revinrent dans le pays, mais le Ban, puis Udriște de Mărgineni [5], un Coadă, préférèrent tenter une invasion. Le 24 août, ils périrent, et le 1-er septembre on apprenait à Sibiiu cette « destruction des boïars [6] ».

---

[1] Comptes de Sibiiu, p. 859.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 439—440, n° DCCCXXIII.

[3] Les Comptes de Sibiiu, *loc. cit.*

[4] *Ibid.* Chez lui aussi est envoyé comme ambassadeur Philippe le Peintre *ibid.*, p. 860.

[5] Voy. aussi Iorga, dans le *Mem. Ac. Rom.*, XXI, p. 76 et note 1; Florescu, dans le *Bul. Com. Ist.*, XI, p. 64 et suiv.

[6] *Ibid.* La femme du Ban était restée à Hațeg; *ibid.* La lettre sur les

Les Turcs avaient envoyé en Transylvanie un tchaouch spécial pour les réclamer tous et surtout le grand « malfaiteur » Barbu [1].

Auparavant Mircea, qui était parent de Pierre par le mariage de Bogdan avec la fille de Mihnea «le Mauvais», avait demandé en mariage la princesse Chiajna, restée veuve après la mort de ce Vlad qui s'était noyé. Encore un Serbe des plus influents auprès d'Isabelle, Nicolas Cherepovich [2], qui deviendra ensuite, par le mariage de sa fille Hélène, le beau-père de Pierre, fils de Mircea et de Chiajna, est envoyé le 25 juin pour les noces du prince [3]. Pierre était prié par les Brassoviens d'intervenir pour leur réconciliation avec Mircea [4].

Pierre avait félicité, en 1545, par ses envoyés Şeptelici et Burlă, qui s'intitulait staroste de Şipinţ, dignité ressuscitée par le prince en rapport avec ses prétentions sur la Pocutie, le jeune roi associé, auquel on avait donné la Lithuanie; il avait été question de demandes concernant les marchands, les exilés. Avec d'autres observations on lui avait répondu avec un respect des convenances qui n'était pas habituel entre les deux pays; mais on refusa les réfugiés se trouvant encore au-delà du Dniester et qu'était venu demander Abraham de Bănila, un ancien négociateur, à savoir Gliga, fils d'Arbure, Văscan, fils de Şarpe, un Tăutul, un fils du comis Pătraşcu et Jean Crasneş.

---

réfugiés qui étaient venus de la part de Georges; J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, pp. 191—192, n° CLXXXVII; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 354—355, n° 357. Pour les relations avec Georges, aussi J. Bogdan, *Doc. şi regeste*, pp. 193—194, n° CLXXXIX; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 359—360, n° 362. Pour le médecin Georges, J. Bogdan, *loc. cit.*, pp. 192—193, n° CLXXXVIII; Tocilescu, ouvr. cité, pp. 355—356, n° 358.

[1] Hurmuzaki, II, p. 247, n° CCXVIII; p. 248.

[2] « Nicolaus Crepovius », écrit Verancich, « Rascianus, homo dives, avarus, timidus et scurra »; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 490.

[3] Comptes de Sibiiu. Il y avait aussi un Pierre Cherepovich. Un autre grand mariage avait été celui de l'armaş Mircea, en mai; *ibid.*

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 442—443, n° DCCCXXVIII; pp. 448 et suiv., 453, n° DCCCXLII. Cf. *Quellen*, III, pp. 273—275; Stoica Nicolaescu, *Doc.*, pp. 77—84.

Mais en 1546 le ton est autre. De durs reproches viennent de la part du vieux roi: si de pareils pillages et interdictions de passage des marchands arrivent encore, le commerce avec la Moldavie sera interdit et les frontières fortifiées. Des plaintes furent adressées aussi à Ferdinand: Pierre avait arrêté Wilamowski, qui allait à la Porte, pensant qu'il était possible que celui-ci l'eût accusé [1].

Le 3 septembre [2], Pierre, qui avait dépensé beaucoup de force allant visiter ses fondations à Roman, à Huși, à Botoșani, finissait une vie pleine de péripéties les plus inattendues et les plus frappantes.

Son règne de près de vingt ans, hardi, capable d'affronter tous dangers, mais aussi de les provoquer alors qu'ils ne venaient pas d'eux-mêmes, a eu le grand avantage de mêler le nom de la Moldavie et de sa nation « valaque » dans tous les grands problèmes de l'époque, mais il resta, sous le rapport politique, dénué de résultats. Il voyait nettement le but et se jetait sur lui avec des bonds féroces, mais, lorsqu'il était question de saisir le moment, qui ne revient plus, pour consolider, il n'avait pas le sens sûr qui aurait été nécessaire pour cela et il se retirait pour essayer en vain une autre fois. Il avait terminé la question de la Pocutie, qui n'était pas de première importance pour sa nation, sans avoir pu établir ensuite de bons rapports avec ceux qu'il avait provoqués et quelquefois humiliés, mais il a laissé passer à côté de lui des possibilités transylvaines qu'il a entrevues, et, au lieu de les traiter d'une façon conséquente, et avec opiniâtreté, il ne les a attaquées que par des apparitions sporadiques. Il a voulu pour lui-même la Transylvanie sans poser

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 385—386, n° CCXXX; Iorga, dans les *Conv. Lit.*, 1901, pp. 417—418 (aussi d'après l'inédit).

[2] La date dans l'inscription de Popăuți (Iorga, *Studii și doc.*, XVI, p. 278, n° 10), de même que chez Euthyme et Azarius; d'après Ureche, proclamation d'Élie le 6. Cf. la discussion sur la lettre de Pierre portant la date erronée de 1546 (peut-être 1540, peut-être aussi une confusion avec l'année commençant en septembre); Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 454, note 2 et pp. 454—455, n° DCCCXLV.

ouvertement le problème et l'appuyer sur une si belle armée, toujours prête, et il n'a pas permis à un autre, qui, lui aussi Roumain de sang, pouvait être le maître, parce qu'on était accoutumé à lui et parce qu'on l'acceptait avec confiance, d'accomplir la mission de détacher ce pays des liens que les Transylvains sentaient être peu naturels avec la Hongrie, et, l'organisant librement, fut-ce même sous le vêtement passager de la suzeraineté turque, la placer comme organisme indépendant à côté des deux autres États roumains.

CHAPITRE VIII

LES ÉPIGONES DES CHEVALIERS

Comme héritier, qui prétendait avoir été élu par le pays [1], d'une situation sous beaucoup de rapports mal assurée, sinon menaçante, restait en Moldavie le jeune fils de Pierre, Élie, qu'il fallut faire venir de Constantinople, où il était depuis plusieurs années otage, sans se rendre compte de l'influence, plus puissante qu'elle ne l'avait été pour Étienne « la Sauterelle », qui cependant avait passé presque toute sa vie dans la capitale de l'Empire qu'avait pu exercer sur Élie le brillant milieu social, byzantin, étant donné surtout qu'il s'agissait d'un adolescent de peu de moyens et adonné à tous les vices. Serbe par sa mère, il y avait trouvé, du reste, d'autres Serbes que la rénégation avait élevés très haut dans le monde « impérial », et le moment d'une terrible crise d'âme devait venir pour lui, où il devait se poser la question, qu'il a résolue devenant le bey Mehmed, son nom étant rasé de toutes les inscriptions d'églises et de tous les manuscrits, si, à la place de deux États perpétuellement en danger d'avoir un chef turc avec une armée turque, ne vaudrait pas mieux, fût-ce même sous la forme de l'Islam, un seul homme, aimé et respecté par le grand Soliman, qui serait maître le long des deux rives du Danube, avec la possession des villes qui avaient jadis appartenu à Mircea et à Dan, étendant sa puissance très loin vers les Carpathes, et, qui sait-il, l'exemple de Gritti le gouverneur n'était pas loin, même au-delà de cette frontière de montagnes.

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 454, n° DCCCXLIV.

Pendant la première année tranquille, au cours de laquelle, sous l'influence de la princesse Hélène qui, s'entendant aux travaux d'art, faisait élever avec piété de grandes et belles églises, comme dans la ville de Botoşani, lui appartenant, croyait avoir certaines choses à venger, les affaires étaient confiées à l'Arménien Vartic, qui en était arrivé maintenant à servir un troisième prince: rien ne pressait aux frontières, et un prince si jeune n'aurait pas été en état de suivre une ligne politique.

En Transylvanie, dès le début, le 6 septembre, ce qui signifierait une co-régence, Élie avertissait les gens de Bistrița qu'ils n'osent pas attaquer sa possession de Rodna [1]. Il s'occupait du domaine moldave de Feldru [2].

On trouve donc en 1547 le même manque de signification politique en Moldavie et en Valachie devant les circonstances qui étaient restées cependant si séduisantes, sous un roi de Pologne qui mourait, laissant un fils d'une grandiose inaptitude, et, en Transylvanie, sous sa sœur, servie en traîtrise dans la défense de son enfant, par le « Barat » Georges et qui, suivant les conseils de celui-ci, demandait annuellement au Sultan, dont elle était tributaire, qu'on lui permette de revenir dans son ancien pays pour prendre soin de sa mère et de trois sœurs qui n'étaient pas mariées [3].

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 454, n° DCCCXLIV.

[2] *Ibid.*, p. 456, n° DCCCXLVIII; p. 457 n° DCCCL; p. 460, n° DCCCLVI. Concernant Rodna encore, *ibid.*, p. 463, n° DCCCLXI; p. 477, nos DCCCXXXVI—DCCCXXXVII; p. 479, n° DCCCLXXXIX; p. 481, n° DCCCXCIII; p. 482, n° DCCCXCV. Le maître de la Chambre princière dans ces régions, Jean Stroici, qui écrit dans une affaire concernant un villageois de Sângiorz, datant de Feldru *(ibid.*, pp. 474—475, n° DCCCLXXI), sur les mêmes propriétés moldaves *(ibid.*, pp. 464—465, n° DCCCLXIII), auxquelles appartenaient aussi les villages de Iad, des Rebre *(ibid.*, p. 469, n° DCCCLX), les Bârgaie appartenant à Bistrița (n° suivant et pp. 473—474, nos DCCCLXXIX—DCCCLXXX; *ibid.*, pp. 481—482, n° DCCCXCIV). Les Moldaves allaient jusque dans le Maramureș, où fonctionnait comme vicomte un Antoine de Sighet; *ibid.*, pp. 466—467, n° DCCCLXVII. Sur des boïars de là-bas, *ibid.*, pp. 448—449, n° DCCCXXXVI. Pour les évêques de Vad, Tarasius et Georges, *ibid.*, p. 453, n° DCCCXLII; p. 476, n° DCCCXXXV.

[3] Hurmuzaki, II, pp. 250—251, n° CCXXIII (ann. 1548).

Ainsi le Franciscain de Transylvanie, préoccupé d'une croisade libératrice, pensa à gagner à la cause de Ferdinand le nouveau prince moldave et l'amena à envoyer un ambassadeur avec des offres de soumission [1]. Ferdinand était prié de bien traiter cet émissaire et de promettre au jeune prince, si le malheur venait à l'éprouver, un abri en Hongrie, consistant dans une propriété avec mille serfs [2].

Mais, peu de temps auparavant, de Jassy, le 6 août, le même Élie avait prêté serment à l'enfant royal Sigismond, bien que par prudence il ne l'eût pas intitulé « roi », mais seulement « Voévode de Hongrie et de Transylvanie [3] ». Pierre Vartic était prêt à donner aux Bistritiens aussi les informations les plus secrètes concernant les Turcs [4].

Le maître au-delà des Carpathes, ce « Barat », essaya ainsi d'une politique extrêmement habile qui, cependant, devait amener sa perte, en étant arrivé à ne plus être cru par personne parmi ceux qu'il trompait journellement, pour le seul profit de son Église et de ce qui pouvait servir ses buts. De Constantinople, priant qu'on laissât à sa mère et à ses filles l'héritage de Toaca et d'Ida, confirmé aussi par Isabelle [5], Mailat, de son côté, dénonçait celui qui voulait ne réserver au pauvre petit Jean-Sigismond que les possessions héréditaires du district de Zips et marier quelque part Isabelle, pour qu'il reste, lui, maître de tout au nom du roi Ferdinand. Mais les seigneurs de Transylvanie s'opposèrent au départ de la reine [6].

---

[1] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 403; Hurmuzaki, II, pp. 245—246, n° CCXVI. Sur l'opinion de la Porte concernant « le frère Georges », Hurmuzaki, II, p. 247, n° CCXVIII.

[2] Ibid., pp. 245—246, n° CCXVI.

[3] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 249—250, n° CCXXI.

[4] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 461—462, n° DCCCLVIII.

[5] Cf. Hurmuzaki, II, p. 252, n° CCXXIV, et N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 390, n° CCXLI.

[6] Hurmuzaki, II[4], pp. 252—253, n° CCXXV. Martinuzzi assurait qu'il faisait des efforts pour délivrer Mailat, qui était en 1550 gravement malade; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 470, n° CCLXXXV; p. 475, n° CCLXXXIX; p. 491, n° CCCII (Valentin Török était déjà mort). *Les partisans de Petrovitch, tous des Serbes, voulaient avoir la possesion du vilage de Vinț;*

De fait, d'Alba-Julia, où il trônait, le rusé moine entendait disposer à son gré, pour son seul avantage, du prince de Moldavie, dont il se croyait assuré, ainsi que de celui de Valachie, contre lequel, après l'exécution de l'exilé Barbu, gendre et trésorier du prince (22 avril 1547) [1], il avait à sa disposition trois « fils de prince », et en même temps il n'oubliait pas de communiquer à la Porte, au vizir Ibrahim, dont il entretenait sans cesse la faveur par des dons [2], les péchés commis par Mircea contre les boïars traités, après l'invasion du mois d'août, comme le Ban Théodose et le vestiaire Udriște, avec la plus grande cruauté, allant jusqu'au sacrifice des femmes et des enfants. Le Franciscain avait découvert les liens étroits que Mircea avait avec son ennemi à la Porte, ce Mailat qui croyait que son heure pouvait revenir [3]. Donc, trente boïars, venus à Constantinople se plaindre contre leur prince, furent envoyés aux galères [4]. Une révolte du vornic Vintilă pendant l'automne fut tout aussi inutile [5].

Les deux princes étaient maintenant poussés sans cesse à aider l'Empire, dénué de plus en plus d'argent. Des tchaouchs venaient aux deux Cours, et une lettre de Janus-beg, adressée à Élie, l'intitulait « fils très-chéri » [6].

En 1545—1546, encore, après que, en raison des rapports de Pierre avec Moscou, les ambassadeurs du prince de Moldavie eussent été maltraités et même tués en Lithuanie, ce qui amena l'arrestation de l'envoyé du roi Wilamowski, qui traversait le pays, Élie avait député au roi comme émissaires un Pierre, fils de Chirca, burgrave de Neamț, et son staroste de Șipinț, Nicolas Burlă (revenu

ibid., p. 484, n° CCXCVII. Voy. aussi *ibid.*, p. 487. *Le malheureux boïar de Făgăraș mourait en 1551 ; ibid.*, p. 538, n° CCCXXXIV.

[1] Ostermayer, pp. 35—36; *Quellen*, III, pp. 434—435.

[2] Hurmuzaki, II, p. 254, n° CCXXVI.

[3] *Ibid.*, pp. 254—255, n° CCXXVII.

[4] *Ibid.*, p. 261, n° CCXXXVI.

[5] Comptes de Sibiiu, p. 861 (9 novembre).

[6] Hurmuzaki, II, pp. 255—256, n° CCXXVIII. Voy. aussi le numéro suivant. Des ambassadeurs à la Porte de la part des deux princes; *ibid.*, p. 257, n° CCXXXII.

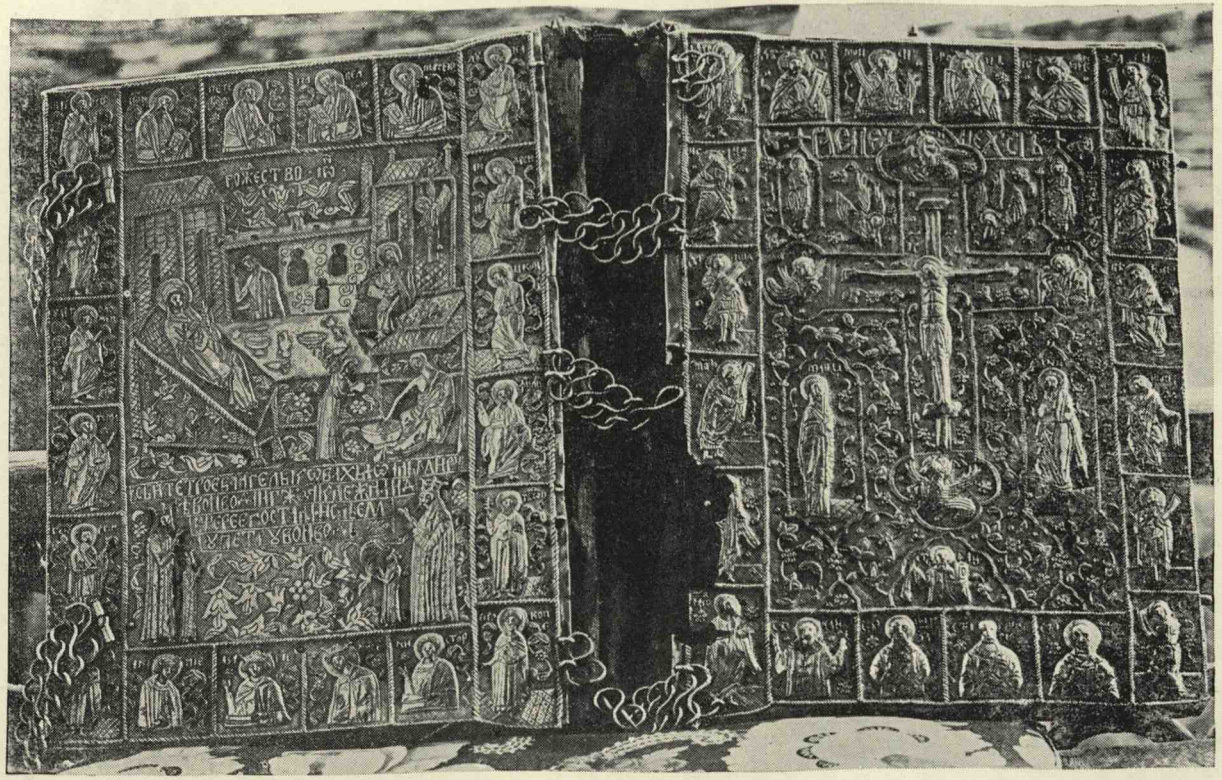


Fig. 65. — Évangéliaire de Mircea le Pâtre, au couvent de Dionisiou (Athos)

en 1547—1549), on leur avait parlé avec froideur et avec beaucoup de précaution, leur demandant un serment qu'ils avaient déjà offert et promettant que dorénavant les prétendants ne seraient plus abrités en Pologne. Élie assurait, de son côté, qu'il avait fait l'impossible pour échapper à la charge, imposée par les Turcs, d'envoyer des gens de Soroca, d'Orheiu, de Lăpușna et de Tigheciu pour travailler à la forteresse d'Otchakov [1].

Ceci pour le commencement. Mais ensuite Élie parut vouloir reprendre la politique anti-polonaise de son père. Il se plaignait ainsi, vers la fin de l'année 1549, de ce que la Russie lui envoyait sans cesse des pillards; on croyait même qu'il avait fait venir 4.000 spahis pour l'aider [2], bien que le Sultan eût donné des assurances de paix au jeune Sigismond-Auguste [3].

Avec la Valachie, où régnait le beau-frère d'Élie, dont ce dernier pouvait apprendre la façon de se comporter avec les boïars que, d'après le témoignage d'Euthyme, il aurait fait aveugler, allant jusqu'à faire tomber la tête du tout puissant Pierre Vartic (7 avril 1548) [4], qui est entré dans la ballade de l'époque, il ne pouvait qu'entretenir les meilleurs liens, avec cette différence que Mircea tenait beaucoup à sa qualité de chrétien et faisait élever une église à Bucarest, alors qu'Élie s'adonnait totalement à la jeune amitié

[1] Holban, *loc. cit.*, aussi pour d'autres ambassades; les derniers ambassadeurs de Pierre au roi, Jean Stroici, puis Cazan, et le dernier du roi à Pierre: Jacques Wilamowski lui-même. Suit la mission d'Abraham de Bănila (décembre; aussi en 1549), celle d'André, fils de Chirca, et de Nicolas Burlă. En 1547 Gorecki et Mathieu et ensuite Jean Gologowski, André Chęczynski, à Élie. En 1548, Burlă et Giurgea. En décembre 1546 déjà le roi assurait Élie, après l'ambassade d'Abraham, qu'il fera prendre le prétendant qui avait pillé en Moldavie; Veress, *loc. cit.*, pp. 37—38, n° 37. « Théodore, frère du Voévode » en 1548, comme exilé (il s'agit du frère de Pierre); *ibid.*, p. 39, n° 38. Voy. Coriolan, *Théodore Bubuiug.*

[2] *Ibid.*, p. 257, n° CCXXX.

[3] *Ibid.*, pp. 258, 260; an. 1550.

[4] Ureche. Il fut décapité à Huși et enseveli à Pobrata, dans le tombeau des princes. A sa place, comme facteur influent on trouve le vornic Jean Moțoc et Théodore Baloș, logothète; Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 469, n° DCCCLXIX; p. 470, n° DCCCXXII.

du boïar Nour, lui aussi devenu le sujet d'une ballade, et du favori turc Hadâr et qu'il faisait venir de Constantinople des femmes avec lesquelles il passait son temps, éloignant de plus en plus ceux qui tenaient à la religion de ses parents, non sans être aidé contre le métropolite Macarius par un «ancien évêque», Métrophane [1].

De plus en plus la situation de Martinuzzi était périclitée. Petrovitch prétendait qu'il voulait briser tous ses concurrents et rester seul maître du royaume. Il cherchait à s'assurer le Valaque Mircea, auquel il écrivait en juin 1549[2].

L'année 1550 devait amener une nouvelle apparition des soldats roumains en Transylvanie, mais cette fois il ne pouvait plus être question, de la part des Moldaves, d'un but politique qui aurait été poursuivi. Élie n'était pas venu lui-même: au commencement, occupé de ses plaisirs orientaux coutumiers, il y avait envoyé son frère plus actif, Étienne. De son côté, Mircea, que remplissait de joie la naissance d'un fils, était préoccupé par les refugiés d'Orăștie [3]. Il était question seulement *d'un service commandé pour les Turcs*, qui étaient arrivés à se rendre compte que Martinuzzi, assiégeant à Alba-Julia la reine et Petrovich (octobre), était disposé à livrer la Transylvanie au roi Ferdinand.

A la fin d'octobre, les comptes des deux grandes cités saxonnes du Sud mentionnent l'arrivée au secours d'Isabelle et de Petrovitch, devenu le conseiller principal de la reine, des Moldaves dans le pays des Szekler. Les Valaques, qui, de leur côté, venaient par la Tour-Rouge, étaient accompagnés par un contingent turc. Étienne parut au defilé de Bretc le 28, et des Turcs, des Tatars, en petites

[1] Euthyme et le récit grec que nous avons reproduit et analysé dans la *Rev. Ist.*, 1933, p. 1 et suiv.

[2] Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 861. Mais le pitar Pierre allait en juillet à Alba-Julia se plaindre d'une nouvelle série de réfugiés que le prince arriva à se faire livrer; *ibid.*, p. 862. En novembre, une ambassade chez la reine; *ibid.*, p. 862. Une lettre de Suceava de la part d'Étienne au chapitre d'Alba-Julia (21 juin 1549); Veress, *loc. cit.*, pp. 41—42, n° 40.

[3] Comptes de Sibiiu, p. 862.

bandes de quelques centaines de pillards, pénétraient aussi jusqu'à la région où on apprenait qu'était descendu enfin, pour une seconde expédition, Élie lui-même. Mais, le 4 novembre déjà, les deux frères se retiraient sous la pression des troupes que le Moine avait rassemblées [1]. L'habile Franciscain avait su écarter le danger. Il n'avait pas été besoin d'employer les troupes qu'il avait rassemblées « contre les Turcs et les Moldaves » [2]. Mais Jean Kendy livrait bataille aux Valaques, et Martinuzzi, qui était entré à Alba-Julia et s'était réconcilié avec la reine, se vantait, dans une lettre datée de Nagy-Varád, le 7 janvier 1551, que Kendy ait maltraité d'importance les gens de Mircea, leur prenant » 5.000 chevaux et trois drapeaux [3]; aux Moldaves on avait donné de l'argent [4], bien qu'Élie eût prêté serment de revenir du côté de Rodna, répétant l'expédition de son père.

Il se trouvait, dans les derniers mois de l'année, à Suceava [5], mais son règne touchait à sa fin. Il était bien décidé à accomplir son grand projet. Au printemps, celui qui avait gagné son siège par l'élection, d'après la coutume d'Étienne-le-Grand, de Pierre et des princes valaques, rassemblait ses boïars à Huși. Là, revenant aux formes douces du début de son administration et oubliant ses actes de cruauté, qu'il mettait volontiers sur le compte de sa mère, une étrangère, de son conseiller chrétien et de son conseiller musulman, il

---

[1] *Quellen*, III, pp. 562—564, 569; Comptes de Sibiiu, p. 862.

[2] *Ibid.*

[3] Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 41—42, n° LVI=N. Densusianu, *loc. cit.*, II⁴, p. 511. Il se présente comme « étant seul entre les Moldaves et les Valaques » et il croyait que les premiers ont été battus par les Polonais; *ibid.*, p. 471, n°s CCLX—XXV. Cf. *ibid.*, pp. 488—489, n° CCC; pp. 496—497 (pour le combat contre les Valaques venus par la Tour Rouge, comme nous l'avons dit, et attendus par leurs adversaires à Ilia, sur le Mureș), pp. 500—501, n° CCCIX; p. 504, n° CCCXI; pp. 609—610.—Un prétendant, le prince Aaron, fils de Bogdan, apparaît dans la Hongrie impériale à partir de 1550; Veress, *loc. cit.*, pp. 42—43, n° 41; p. 47, n° 46; voy. aussi Iorga, *Mărunțișuri*, édition « Luceafărul ». Le portrait d'Aaron est conservé au Musée National de Budapest.

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II⁴, p. 403.

[5] Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 480—481.

prononça un discours qui nous a été conservé par la chronique. Parlant, aux boïars de la Cour et du pays et à tout le Conseil princier », dans le jardin de cette ancienne résidence de Huși, il les assure qu'il va revenir et les engage à ne pas se laisser séduire d'un autre côté. Il prête serment sur la croix qu'il est resté lié à la tradition de ses ancêtres, malgré une façon de vivre qui n'est pas celle du pays. Paraissant n'aller à la Porte que pour demander l'allégement du pays écrasé par des charges de plus en plus lourdes, — et c'est pourquoi il prit non seulement tout l'argent qu'il avait pu rassembler, par les nouveaux procédés de trésorerie, mais aussi les objets précieux des églises, — il licencia les soldats qui l'avaient accompagné pendant quelque temps, et qui ne devaient plus le revoir [1].

A Constantinople, où il arriva le 21 mai, avec une centaine de cavaliers, il paraissait être venu, de même que son père, de même que Radu le Valaque, selon la nouvelle coutume qui demandait qu'on vienne tous les trois ans, pour baiser la main de l'empereur [2]. D'après une autre information très certaine, celle de Malvezzi, qui représentait depuis longtemps Ferdinand à la Porte, Élie, reçu par le Sultan le 25 du mois, pour présenter « des chevaux, de l'argent, des étoffes de brocart d'or et de soie, valant 25.000 ducats », aurait demandé 500 janissaires pour sa garde contre les boïars qu'il savait être ses ennemis, et pour « *regagner certaines cités qui lui étaient dûes en Transylvanie* » [3].

Du reste, il aurait offert, par un acte qui ne nous a pas été conservé, aux Polonais aussi, — et c'est la première fois qu'il est question d'un tribut de ce côté, — le paiement de

[1] Euthyme, pp. 165—166. Le 3 juin il était déjà parti, d'après un rapport polonais; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 42, n° LVII.

[2] Hurmuzaki, II, p. 264, n° CCXXXVIII.

[3] Il avait, ainsi que nous l'avons vu, Rodna seule et les villages voisins, de Feldru, de Sângiorz, puis Cetatea-de-Baltă, où il entretenait comme burgrave un certain Pierre; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 480—481, n° DCCCXCII; p. 483, n° DCCCXCVIII. On travaillait aux mines (*ibid.*, p. 482, n° DCCCXCV), et on faisait frapper de la fausse monnaie (*ibid.*, p. 483, n° DCCCXCVII).

100.000 florins par an et, pendant leurs guerres, un secours de 20.000 cavaliers [1].

La décision, si lourde, de passer aux Turcs a pu être prise à cause du refus qui lui aura été opposé, ainsi que, comme nous le verrons, cela s'est passé, un demi-siècle plus tard, avec un prince valaque. Élie renia dans le Divan, le 30 du mois, avec cinq jeunes boïars [2]. Mais, au lieu d'obtenir, comme il l'espérait, le sandchakat du Danube, avec tout ce qui pouvait y être relié: Chilia, Cetatea-Albă, Tighinea, Otchakov, la Dobrogea entière, même Ciubărciu, Reni, Lăpușna, le district de Tigheciu [3], il n'eut que Silistrie et ses environs [4]. Il partit le 9 juin pour cette nouvelle résidence, détruit moralement et bientôt oublié ou combattu par ceux qui avaient été jadis ses sujets [5]. On le voit, quelques mois après, dénoncer son frère, auquel il envoyait des émissaires turcs [6], de s'être entendu avec les Polonais [7].

Les Turcs avaient nommé aussitôt comme prince de Moldavie le cadet d'Hélène, Étienne, qui s'était distingué seulement par son expédition en Transylvanie. Son avènement est fixé par le compilateur Ureche au 1-er mai, mais naturellement il y a une erreur, car l'inscription de l'église de Popăuți donne, de même que Euthyme, la vraie date, qui est le 11 juillet (et pas juin, comme dans la première source) [8].

---

[1] Rapport officiel de Pologne; Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 44, n° LIX et note 4.

[2] Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 577.

[3] Voy. aussi Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, pp. 59—60, n° LXIV (lettre de Sieniawski; voy. aussi le numéro précédent). Cf. aussi Veress, *loc. cit.*, pp. 53—54, n°. 55.

[4] Hurmuzaki, II, p. 263, n° CCXXIX.

[5] *Ibid.*, n° CCXL.

[6] *Ibid.*, p. 58, n° 61. Une « réconciliation » entre les deux frères; *ibid.*, p. 61, n° 66. Ceci aurait été dû aussi à des instances turques; *ibid.*, p. 78, n° 90. L'opinion exprimée par M. Băjenaru dans les *Cercetări istorice* de Jassy qu'il serait revenu en Moldavie pour un bref nouveau règne, est absurde.

[7] Veress, *loc. cit.*, p. 52, n° 53. On croyait encore à la possibilité de son retour; *ibid.*, p. 59, n° 62.

[8] Discussion dans Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 482, note 3.

Les exilés de Pologne, [1] qui offraient au roi de lui livrer quatre places fortes, s'il intervenait [2], cherchèrent à empêcher l'établissement du fils cadet de l'homme qui avait été si haï au-delà du Dniester, mais les fidèles d'Hélène le retinrent de force, et le métropolite rappelé, Macarius, le confirma par sa consécration [3]. Étienne dut accepter.

Au mois de juillet le Sultan annonçait au « frère Georges » qu'il enverra en Hongrie, où, après l'apparition de Petrovitch et du pacha de Bude, et à l'encontre des informations transylvaines, seraient entrés les Allemands, non seulement ce troisième beglerbeg de l'Empire, mais aussi celui de Roumélie, puis Malkotch-ogli de Vidine, avec les Valaques de Mircea, le sandchak de Nicopolis, celui de Silistrie, « qui depuis peu avait passé à la vraie foi, après avoir été prince de Moldavie », le Khan lui-même devant passer par la Moldavie [4]. Mais Ferdinand paya le tribut en retard, et toute cette armée s'arrêta. Il s'était montré indigné de l'acte d'Élie et croyait pouvoir gagner, par la lettre qu'il lui avait adressée, le nouveau prince, qui lui semblait se présenter comme un bon chrétien [5]. Martinuzzi, auquel il montrait ces sentiments, était d'opinion qu'on devait empêcher Étienne d'envahir la Transylvanie, par quelque incursion des Polonais [6], et le roi objectait que ceci était rendu impossible par la paix conclue avec les Turcs [7]; mais le Franciscain en revient à son idée, bien qu'Étienne se fût offert à lui [8], et cette fois il obtient une promesse [9].

---

[1] Là, en 1550 les ambassades de Jean « Toltu », puis de Chirca, de Burlă, du prêtre Abraham de Bănila et de Moțoc; Holban, *loc. cit.* En 1551, Șeptelici, Gabriel « Gienga », burgrave de Hotin, Abraham.

[2] Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, p. 58, n° LXII.

[3] Azarius, *loc. cit.*, pp. 111—112. Pour Métrophane, ancien évêque de Rădăuți, Iorga, *Ist. Bisericii*, 1-ère édition, I, p. 157.

[4] Iorga, Hurmuzaki, XI, pp. 43—44, n° LVIII; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 56—57, n[os] CCCLIII—CCLIV.

[5] Lettre à Martinuzzi (juillet 1551); N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 570.

[6] *Ibid.*, p. 572.

[7] *Ibid.*, p. 576.

[8] *Ibid.*, p. 588.

[9] *Ibid.*, pp. 595—596, n° CCCLXXV. Préparatifs d'invasion à Oituz;

En échange, sans un concours valaque, Étienne, qui devait venger aussi une attaque venue de la part des Szekler, passa la frontière vers la moitié du mois de juillet, avançant jusque dans le pays de la Bârsa, contre Georges, et pillant les environs de Prejmer (12 juin) et Hărman [1].

Cependant Martinuzzi envoyait à Étienne une lettre royale, en août, et Étienne répondait par l'ambassade envoyée au roi, qui se composait d'un métropolite et d'un boïar moldave très influent à l'époque de son père [2]. Il conservait comme administrateur de sa propriété de Ciceu Jean Vrânceanul [3].

Mais, aussitôt après, de tout côté se passèrent des choses qui ne changeaient pas seulement la situation en Valachie, mais signifiaient le commencement d'une nouvelle époque.

Car depuis longtemps l'esprit chevaleresque d'Étienne-le-Grand, de Bogdan, qui s'était cherché une fiancée à la tête de son armée et qui était mort s'opposant aux Tatars, du jeune Étienne, qui offrait à tout le monde son alliance contre les Turcs, même de Pierre, lorsqu'il se jetait à Feldioara, avec succès, à Obertyn, à une heure malheureuse, contre un ennemi qui aurait pu être vaincu par d'autres moyens, était sur le point de disparaître. Cet esprit s'était éteint chez les Valaques avec les deux jeunes Vlad, morts de la main de leurs boïars. En Moldavie il avait été interrompu par la trahison de 1538 de la part de la noblesse, pour ressusciter par les efforts chrétiens du parti « national », et par l'élan téméraire des faibles forces d'un Alexandre Cornea contre toutes les cités turques; il s'affirmait même après Pierre, qui avait rêvé d'une alliance avec les Allemands, d'une introduction de la Moldavie comme membre du Saint Empire chrétien d'Occident, par les

ibid., p. 622, n° CCCXCII. Cf. *ibid.*, p. 626 et suiv. Les Turcs avaient accordé leur permission; *ibid.*, pp. 632—633, n° CCCCIV.

[1] D'après Ostermayer, p. 514. Chroniques de Braşov, dans *Quellen*, IV, pp. 53, 80, 490. Cf. aussi Iorga, *Ist. Armatei*, I. Correspondance avec Ferdinand; Veress, *loc. cit.*, p. 60, n° 64.

[2] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 597. Voy. aussi *ibid.*, p. 602.

[3] *Ibid.*, pp. 668—669, n° CCCCXXVI.

continuels cris désespérés des boïars guerriers vers les Polonais, parmi lesquels très peu, comme un Tarnowski, comme un Sieniawski, pouvaient les comprendre.

Lorsque, par la disparition du jeune Étienne, le même Sieniawski amènera un prince « chrétien », ce ne sera plus une entreprise chevaleresque, mais une de ces *preuves de bravoure* qui se multiplieront, devenant *le fait normal de l'époque qu'il faut appeler par le phénomène moral caractéristique de cette bravoure.*

Quelques jours seulement après le départ des Moldaves, Martinuzzi amena la conclusion du traité par lequel Isabelle cédait la Transylvanie à Ferdinand. Peu après, en décembre, il expiait, sous les armes des assassins envoyés par les officiers du Habsbourg, l'habileté trop téméraire d'une politique qui avait trompé tout le monde.

Étienne, qu'on a nommé [1] le Fou, bien qu'il eût commencé en jeune homme pieux, allant jusqu'au brutal effort d'amener les Arméniens et même les Hongrois, ainsi que l'assure un d'entr'eux, vivant à Piatra [2], au baptême orthodoxe, avait montré bientôt des troubles d'esprit inquiétants: il aurait tué ou enfermé dans la forteresse de Neamț des marchands turcs aussi [3].

Les Transylvains craignirent sans cesse une invasion de sa part, et de fait il apparaissait à Roman, à Trotuș [4].

Le 8 juillet, le commandant impérial de Transylvanie accourait, avec des troupes allemandes et de Bohême, au secours des Brassoviens, dont la ville, bien que sans murs, lui semblait non moins importante que Sibiiu [5]. Les Moldaves, qui parurent, sous prétexte de punir les Szekler, pour leur invasion faite en avril 1551 [6], avaient aussi des canons, dont le

[1] Chronique moldo-polonaise, édition citée.

[2] *Piatra lui Crăciun;* Veress, *loc. cit.*, pp. 78—80, n° 91.

[3] *Ibid.* Aussi des actes de cruauté à l'égard des boïars. Il aurait pensé à attaquer Bender; *ibid.*, p. 80, n° 91.

[4] *Ibid.*, ann. 1552, *passim.*

[5] Veress, *loc. cit.*, p. 92, n° 111.

[6] Ostermayer, p. 511; Hurmuzaki, XI, p. 784.

nombre est calculé à vingt-quatre [1]. Le 12 du mois, repoussant les troupes qu'on lui avait opposées, Étienne faisait brûler Prejmer et, le 14, le village voisin de Hărman. Les Valaques étaient entrées eux aussi en Transylvanie, mais ils furent retenus par des nouvelles venues de leur pays, où s'était accru le mécontentement des boïars [2]: Mircea, de son côté, offrait, vers la fin du mois d'août, un armistice [3]. Un narrateur qui est de fait l'ennemi d'Étienne, Euthyme, mais aussi l'informateur hongrois que nous avons déjà cité, mettent sur le compte d'Étienne lui-même des actes particulièrement cruels, de système turc,—des nez, des lèvres coupés, des aveuglements !—contre les boïars. Il aurait amené des femmes de Turquie, lui aussi, et le juge de Bistrița savait que le nouveau prince conservait des rapports avec Élie [4].

Une partie des boïars avait émigré: le vornic Gabriel, le Hatman Jean Sturdzea, Jean Movilă, Jean Petricina Danciu [5] se décidèrent donc à le traiter de même que l'avait été jadis l'autre Étienne, « la Sauterelle ». Comme il était sorti pour affronter une tentative des mécontents, dans son camp à Țuțora, les conspirateurs firent tomber sur lui sa tente et le tuèrent dans l'obscurité [6].

Une lettre du 19 septembre 1552, de la part du roi de Pologne, prétend que les boïars avaient demandé le concours de Włodek, capitaine de Kameniec, et un nouveau

[1] Veress, *loc. cit.*, p. 89, n° 105.

[2] Ostermayer, p. 514, et *Quellen*, IV, pp. 53, 80, 490. Cf. Iorga, *Ist. Armatei*, I. Voy. aussi Veress, *loc. cit.*, p. 93 et suiv. (les lettres inquiètes de la part du général impérial Castaldo, pendant tout le cours du mois de juillet; il croyait que l'invasion moldave pourrait être répétée).

[3] *Ibid.*, p. 99, n° 125. Des lettres de lui, *ibid.*, pp. 97—99, n°s 122—123 (de son camp dans la montagne). Pierre Haller négocie avec lui pendant ce même mois d'août; *ibid.*, pp. 100—102, n°s 126—129; puis *ibid.*, pp. 103—104, n°. 131 (il est question d'une intervention de sa part pour que les Turcs n'attaquent pas la Transylvanie).

[4] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 621, n° CCCXC. Ferdinand l'avait exhorté cependant à ne pas suivre l'exemple de son frère; Hurmuzaki, II, pp. 265 266, n° CCXLIII.

[5] Euthyme, p. 219.

[6] Plusieurs documents dans Veress, *loc. cit.*, en 1531.

prince en la personne de Pierre le stolnic, offrant de livrer Étienne ou d'envoyer sa tête. Ils le tuent donc, « le jeudi avant la Nativité de la Vierge. « Le mardi suivant [1], écartant le candidat d'Hélène, Pierre est instalé et prête serment à la Pologne [2].

Car les conjurés avaient proclamé au lieu du prince tué, un autre des exilés [3], un Joldea, qui, prenant le nom de prince Jean, demanda en mariage la sœur d'Élie et d'Étienne, la fille d'Hélène, qui portait le nom de légende macédonienne de Roxane, Ruxanda, habituel dans la famille des Brankovitch [4].

Mais les Polonais de Sieniawski ne l'entendaient pas de cette façon. Aidé, par Moțoc, dont la situation était arrivée tout d'un coup à être pareille à celle de Pierre Vartic, ils amenaient de Trębowla, et non de Vilno, où, en août 1551, il y avait de ces exilés [5], ce Pierre le stolnic qui se faisait appeler fils de Bogdan avec une femme de Lăpușna, Anastasie [6]. Comme il était question de lui faire épouser Roxane, on lui donna le nom du grand Alexandre. Cerné dans le village de Șipote, dans le district de Botoșani, sur la rivière du Miletin, Joldea fut pris, séparé de sa fiancée et, après avoir eu le nez mutilé, enfermé dans un couvent [7]. Ainsi commençait le règne, très agité, à l'intérieur et dans ses rapports avec l'étranger, du nouvel Alexandre.

[1] Mais en 1552, la fête même du 8 septembre tombe un jeudi. Sur son épitaphe, à Pobrata (Iorga, *Inscripții*, I, p. 68, n° 125, la pierre est posée par sa soeur Roxane), naturellement il n'est pas question de l'assassinat; la date est le 1-er septembre chez Euthyme; J. Bogdan, *Cron. Mold.*, p. 168. Une discussion aussi dans Iorga, *Studii și doc.*, V, p. 651, note 4.

[2] Holban, *loc. cit.* Cf. Veress, *loc. cit.*, p. 104, n° 32. Buchholz, *Gesch. K. Ferdinands*, IX, pp. 609—611; Hurmuzaki, II, pp. 201—292; chronique polonaise d'Orichovius, à la suite de Długosz, 1-ère éd.; Ostermayer, p. 515.

[3] Pour cet « Ivan » de Pologne, Veress, *loc. cit.*

[4] Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, pp. 63—64, n° LXIX.

[5] Holban, *loc. cit.* Jean Sturdzea, capitaine de Hotin, envoie lui aussi un ambassadeur et va, ensuite, lui-même en ambassade, en 1552.

[6] Elle fut ensevelie ensuite au couvent de Râșca; voy. Iorga, *Inscripții*, I, p. 54, n° 117.

[7] Holban, *loc. cit.* Ambassades en 1553, mars; Moțoc, avec le vestiaire, avait été lui aussi parmi les exilés.

Maintenant cependant les troupes des Habsbourg, sous le commandement du général espagnol Castaldo, qui avait cru [1] *qu'Étienne, qui réclamait les places fortes de Transylvanie, aurait été disposé à céder sa place à un archiduc, fils de Ferdinand* [2], *étaient sur la frontière.*

Le représentant de Ferdinand avait préparé déjà en juin 1552 cette entrée des exilés valaques, qui demandaient à être aidés par des troupes étrangères [3]. Il avait pensé même à écarter par un assassinat [4] le Valaque Mircea, avec lequel cependant il avait négocié pendant longtemps, et il se vantait d'avoir amené lui-même, et non les Polonais, la perte d'Étienne [5].

Castaldo avait à sa disposition non seulement des soldats tels que la Transylvanie n'en avait jamais vus, des guerriers formés par la vieille discipline des légions de Ferdinand le Catholique et de Charles Quint, mais aussi des prétendants qui avaient trouvé vite la route vers ce camp. A Timişoara avait combattu Alexandre le Moldave lui-même [6]. Pour les Valaques il disposait d'un homme brave qui s'appelait Radu Élie, c'est-à-dire un Élie qui était devenu, au moment où il avait présenté ses prétentions, Radu.

Il vient [7], par la même voie que jadis Băsărabă Laiotă, par Caransebeş, avec des haïdouques, parmi ceux qui avaient aidé ce dernier, *des Roumains pour la plupart*, de ceux qui n'étant plus envoyés dans leur propre pays contre les Turcs, se cherchaient des occupations ailleurs.

Leur nombre se serait élevé jusqu'à un millier. Sous les

[1] Veress, *loc. cit.*, p. 64. Voy. aussi *ibid.*, p. 66, n° 74. Il était mécontent de savoir qu'Étienne s'était entendu avec les Polonais; *ibid.*, pp. 70—71, n°. 78. Il lui envoie au mois de mars 1552 un ambassadeur; *ibid.*, p. 73, n° 83; p. 75, n° 85 (aussi les numéros suivants).

[2] *Ibid.*, p. 63, n° 70.

[3] Veress, *loc. cit.*, p. 87, n° 100; cf. page et numéro précédents.

[4] *Ibid.*, p. 107, n° 137. Pour les négociations qui continuèrent cependant, *ibid.*, p. 108, n° 140. Cf. aussi *ibid.*, pp. 111—113, n° 143.

[5] *Ibid.*, p. 115, n°. 147 (lettre du 23 novembre à Charles Quint).

[6] Buchholz, *Gesch. K. Ferdinands*, IX, pp. 609—611; dans Hurmuzaki, II, p. 314 et suiv.

[7] Les commissaires de Ferdinand avaient recommandé l'expédition; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], p. 514. Martinuzzi était inquiété par les troupes qui se rassemblaient; *ibid.*, p. 623, n° CCCXCIII. Cf. aussi *ibid.*, pp. 625—626, n° CCCXCII.

drapeaux portant l'aigle des Habsbourg, se rassemblèrent aussi 600 Roumains à cheval. Mircea sortit à leur rencontre à Mănești, dans le district de Prahova, avec 8.000 hommes, auxquels s'étaient joints aussi 600 Turcs. L'armée d'élite, composée d'arquebusiers, de l'envahisseur gagna cependant la victoire, et il prit vingt-six canons. Le frère de Mircea, Stan, fut parmi les morts, et le prince vaincu se retira à Giurgiu. On croyait même que le prince avait succombé [1]. Radu était établi le 14 janvier 1553 et, négociant avec le tchaouch, il envoyait la nouvelle de son succès dans des lettres en roumain à Castaldo [2] aussi, le 16 janvier [3], quand il demande un autre architecte à la place de l'Italien Alexandre, mort d'une chute de cheval. Chassé par Mircea au printemps [4], il revient aussi en août, puis sa trace se perd en Transylvanie, où il s'était retiré [5].

C'était un brave, de ceux qui ne poursuivaient aucun but précis. En Transylvanie, ils étaient nombreux parmi les Roumains et aussi dans ce Banat, où la noblesse défendait ses privilèges contre Petrovitch, demandant qu'on lui donne comme chef un Brankovitch [6]. Des Roumains nobles sont employés

[1] Veress, *loc. cit.*, pp. 114—115, n° 146; p. 116 et suiv. Mircea aurait soulevé l'indignation pour avoir pendu par les pieds des femmes de boïars, pour les avoir mutilées, pour avoir tué récemment quarante-sept boïars; *ibid.*, p. 117, n° 149; p. 118, n° 150. En Transylvanie un prêtre roumain était venu avec des Turcs et des Tatars jusqu'à Deva, où il avait été tué; *ibid.*, p. 119, n° 153.

[2] *Ibid.*, p. 123. Lettre du 7 mars; *ibid.*, pp. 129—130, n° 169. Il accepte comme boïar un certain Mikola et donne des nouvelles sur les Turcs. Il demande qu'on lui livre les réfugiés.

[3] Veress, *loc. cit.*, p. 124.

[4] Lettre du 19 mai; Veress, *loc. cit.*, pp. 133—134, n° 175. Pour le combat, avec une participation moldave sur laquelle nous reviendrons, le numéro suivant.

[5] Natalis, *Historiae sui temporis libri XXX*, Strasbourg, 1612; Engel, *Gesch. der Walachey*; N. Densusianu, *loc. cit.*, II[5], pp. 40—41; Iorga, *Mărunțișuri istorice culese în Ungaria* (extrait de la revue « Luceafărul », 1904).

[6] N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 513—514, n° CCCXVIII. Leurs plaintes contre le comte serbe aussi à la diète; *ibid.*, pp. 525—526. Pétrovitch amenait aussi ses Turcs. Martinuzzi avait espéré gagner la noblesse; *ibid.*, p. 527, n° CCCXXVI. Et il disait *qu'on pourrait tirer de cette province jusqu'à 16.000 soldats; ibid.*, p. 534, n° CCCXXXII. Il recommandait à Ferdinand que leur émissaire soit bien accueilli et qu'on leur donne un Ban tel qu'ils le



Fig. 66. — Mircea le Pâtre et sa famille. Fresque de l'église de Snagov.

comme soldats aussi dans la région d'Huniedoara, où s'était formée une « communauté » avec les gens de Haţeg, qui délivrait même des lettres portant cette fière titulature [1], dans le pays de Făgăraş où, sous l'administration de la femme de Mailat, Anne Nadasdy (1551), qui avait cependant à la tête de la forteresse un Hongrois, Mathieu Daczó, on employait de plus en plus pour des missions politiques ces Roumains nobles: Băsean, Baba, Şandru, Comşa, Aldea [2]. Il était question en 1550 d'appeler pour les luttes civiles de la Transylvanie des Roumains, à côté des Serbes, et un appel spécial [3] était dirigé, en 1551, à ceux de Făgăraş, qui se lèvent en armes en même temps que le reste du pays [4]. De leur côté, les Turcs promettaient la liberté [5] aux serfs roumains, auxquels, dit Martinuzzi, « on demandait tout, sauf leurs femmes et leurs enfants », et on armait les Roumains de Lugoj et de Caransebeş [6].

Mais Castaldo, auquel cependant on avait recommandé d'entretenir de bons rapports avec les deux princes [7], — et *nous avons vu ce qu'il avait fait!*, — ne recourait pas au système médiéval des éléments locaux, peu sûrs, alors qu'il avait ses propres légions de fer. Cet homme moderne ne pouvait pas souffrir les « politiciens » appartenant à une autre époque; il voulait imposer à tous sa politique de réalisme dénuée de tout scrupule. Avec lui seul le « Barat » n'avait pas pu faire son jeu, au moment où celui-ci était

---

voulaient; *ibid.*, p. 537. La réponse, *ibid.*, p. 546. En échange, Isabelle accordait à ceux de Lugoj le droit d'avoir dans leurs armes un loup; *ibid.*, pp. 547—548, n° CCCXLI. Pour leurs dispositions, *ibid.*, p. 552, n° CCCXLV. Mais ces gens de Lugoj restaient avec la reine et ceux de Caransebeş avec Ferdinand; *ibid.*, pp. 553—554, n° CCCXLVI; aussi le numéro suivant. Cf. aussi *ibid.*, pp. 643—644, n° CCCCXI. Ces derniers refusent d'aller à Becicherec; *ibid.*, pp. 658—659, n° CCCCXXII (aussi la mention de Cherepovich).

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 473, n° DCCCLXXVIII.

[2] *Ibid.*, p. 466, n° DCCCXVI; pp. 475—476, n° DCCCLXXXIII.

[3] *Ibid.*, p. 492, n° CCCIV. Un appel à eux, *ibid.*, p. 630, n° CCCCI.

[4] *Ibid.*, p. 549.

[5] *Ibid.*, p. 605, n° CCCLXXXI.

[6] *Ibid.*, p. 606 et suiv.

[7] Hurmuzaki, II, p. 265, n° CCXLII.

allé à Lipova [1] pour la conquérir, employant aussi *des troupes de paysans roumains de Transylvanie*, et le général de Ferdinand l'avait attiré dans un guet-apens et de sang-froid l'avait tué, en décembre 1551 [2].

Et voici que devant le nouveau prince moldave et la situation peu assurée de cette Transylvanie, si troublée, le « Pâtre » de Bucarest commençait à prendre lui aussi, surtout après avoir été vainqueur contre le candidat brave de Castaldo, des airs de bravoure, ces airs avec lequels Alexandre Lăpușneanu le Moldave devra faire lui-même son entrée dans l'histoire. Dès 1552, avant sa tentative guerrière, traitant, sans rappeler en rien les anciens liens de vassalité, le puissant Petrovitch, de « son très-bon frère très-chéri et ami », il se montrait fort satisfait de ce qu'on eût coupé la tête du « Barat » qui avait brisé la paix avec l'empereur turc et avait amené les Allemands en Transylvanie, ces Allemands qui doivent être chassés pour restituer « le fils du roi ». De cette façon, on pourra pardonner à tous les péchés qu'ils ont commis et il y aura une bonne paix comme à l'époque de Zápolya. Sinon, « vous savez bien ce qui arrivera ». Le Sultan viendra lui-même contre les rebelles qui se laissent mener par des « gens méchants », et avec le Sultan il n'y aura pas seulement le sandchak de Vidine et les gens de Bosnie, mais aussi Osman, le beglerbeg de Caramanie. Ce sera alors une chose terrible. En Transylvanie, pas un mur ne restera debout, les maisons brûleront, et les enfants tomberont sous le sabre du très-puissant empereur (4 février 1552) [3].

Ainsi parlait aussi Pierre le Moldave à son époque, et à côté du « Pâtre » il y avait une femme d'âme invincible qui était la fille de celui-là.

L'époque de la bravoure venait, de la bravoure pure : celle de la chevalerie avait disparu pour toujours.

---

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, I, p. 485, n° DCCCCII. Cf. N. Densusianu, *loc. cit.*, II[4], pp. 646 et suiv., 652—654.

[2] Iorga, dans Hurmuzaki, XI, pp. 45—46, n° LXII—LXIII. Des explications données aux Turcs; *ibid.*, p. 47, n° LXVI.

[3] Hurmuzaki, II, p. 270. Voy. aussi ses déclarations dans la lettre de Castaldo, le 5 février; Veress, *loc. cit.*, p. 67.

CHAPITRE IX

CRÉATION CULTURELLE

Un des grands mérites des princes roumains, parmi lesquels bien peu ont eu la chance d'une longue et paisible domination, c'est qu'au milieu de tant de difficultés, ils ont trouvé le temps de créer dans le domaine de la durée et de la beauté.

La prose roumaine avait paru depuis longtemps dans des lettres comme celle de Neacșu de Câmpulung, l'informateur des Brassoviens [1], et dans certaines notes sur des documents. Plus d'une fois, surtout en Moldavie, des mots roumains se glissent qui certainement devraient être recueillis. Mais, dans l'Église, le slavon domine sans aucune concurrence, et c'est dans cette langue « sacrée » de la tradition que sont rédigées toutes les inscriptions lapidaires, ainsi que celles des nombreux objets en métal donnés aux églises. Mais, lorsque les Saxons commenceront pour leur région une œuvre de propagande qui leur a été disputée sans raison, tout dernièrement — quel qu'eût été du reste leur intérêt commercial —, c'est alors que, à côté du beau livre slavon — tel qu'il est sorti, non seulement des presses de Radu-le-Grand, de Basărabă-Neagoe, mais aussi de la nouvelle presse, employant un autre artisan serbe, sous le règne de Radu, l'ancien Païsius [2], qui tous travaillent aussi pour la Moldavie, pour la Transylvanie, pour le Maramureș, pour le Banat et même pour les Balcans —, apparaîtront des publications, dont l'origine, assez confuse, me paraît aujourd'hui définitivement expliquée.

[1] Iorga, Hurmuzaki, XI, p. 843, n° 1.

[2] J. Bianu-Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I, Bucarest, 1903; les publications, de qualité inférieure, d'un Démètre Lioubavitch, élève de l'ancien Macarius, mais qui ne peuvent pas être comparées à celles du maître.

Le hussitisme, cette religion du « peuple », dans la langue qu'il comprenait, n'a pas pu rester inconnu à tous les Roumains; il existait dans la Hongrie Supérieure et avait pénétré en Pologne, en Transylvanie, où un Jacques de Marchia avait dû accourir pour le combattre; des Hongrois passèrent par le défilé d'Oituz chez leurs coréligionnaires de Moldavie et amenèrent à Totruș la première traduction de l'écriture en vulgaire; des prédicateurs doivent avoir accompagné les colons magyars qui, venus précisément à cause de leur hérésie, s'étaient avancés, par dessus la bourgade de Huși, jusqu'à Ciubărciu sur le Dniester. Alexandre-le-Bon lui-même, large à l'égard des catholiques — plus qu'Étienne-le-Grand, qui tançait d'importance les Franciscains pour l'avoir présenté comme soutenu par la charité des Occidentaux et les invitait à quitter le pays [1] —, des Arméniens [2] — permit l'emploi de la langue qu'il parlait lui-même ainsi que ses boïars, aussi pour en revêtir la parole divine.

Pour créer un « atelier » de traductions, on avait à sa disposition l'ancien couvent des Dragosides à Peri. A ce point de rencontre entre la Moldavie, la Transylvanie et le Maramurăș et, ne l'oublions pas, sous la protection des burgraves, des fonctionnaires, des chefs des mines et des douaniers d'Étienne-le-Grand, de ses successeurs, mais, bien entendu, sans la bénédiction des évêques de Vad, restés dans la stricte tradition, qui, quelquefois, comme Anastase, dont nous avons une icone malheureusement transformée [3], sont mêlés aussi à la politique, on pouvait travailler avec profit. C'est donc là qu'a été rédigée la traduction de ces parties de la Bible qui sont le plus nécessaires au service divin: le Psautier et les Actes des Apôtres; une traduction de l'Évangile lui-même pourrait être considérée comme douteuse. Quant au Livre des Rois et à d'autres éléments de l'Ancien Testament, qui étaient destinés seulement à la

[1] Macurek, *Husitismul în România*, dans la *Rev. Ist.*, XIV (1928), pp. 41—44 et *O ştire inedită despre Ştefan-cel-Mare*, *ibid.* X (1924), pp. 183—184.

[2] Voy. le privilège publié par M. P. P. Panaitescu; extrait de la *Rev. Istorică Română*.

[3] Iorga, *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1931, p. 30.

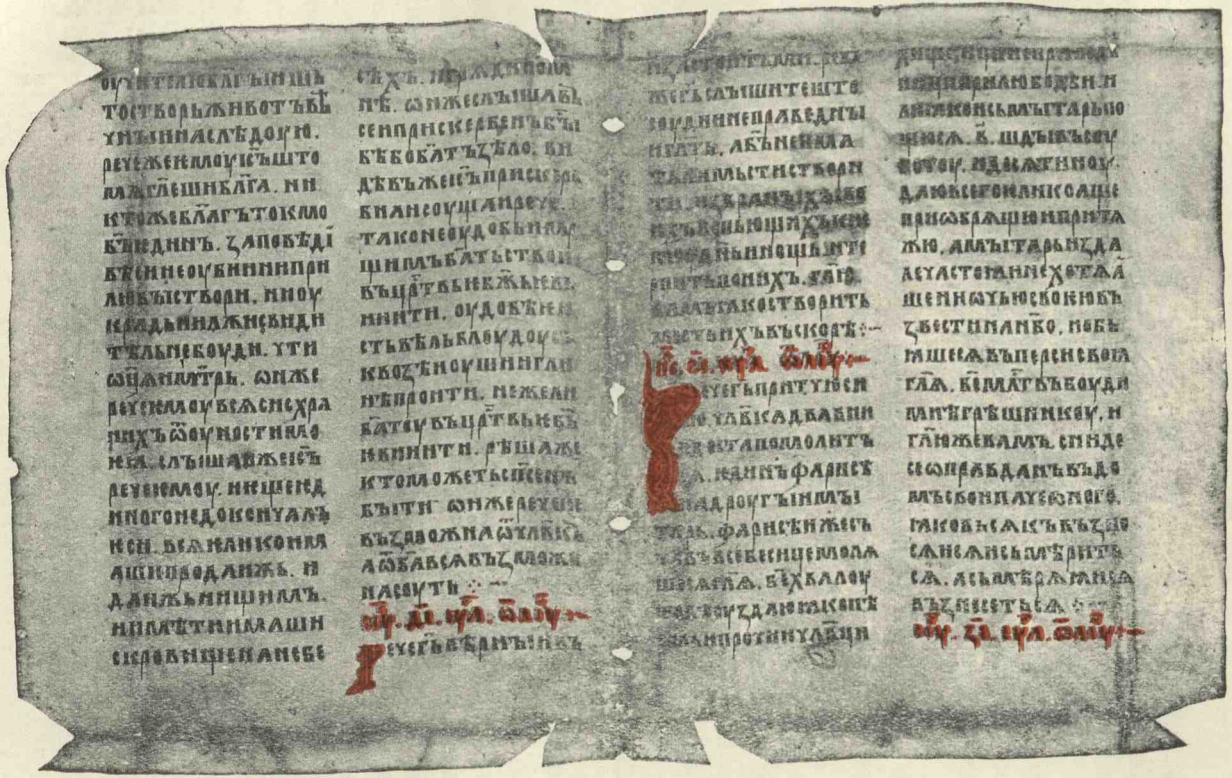


Fig. 67. — Manuscrit slavon du XV-e siècle, en Transylvanie roumaine.

lecture, les moines initiateurs, ces premiers fondateurs du style roumain, qui devait être le trésor le plus cher, le plus précieux et le plus glorieux de la civilisation ne trouvèrent pas nécessaire de traduire des textes si difficiles et ils s'arrêtèrent aussi devant les Proverbes et les Prophètes, qui étaient réservés, avec d'autres chapitres de la Bible, à une époque de clercs savants et de boïars qui pouvaient travailler à leur aise [1].

C'est sans doute pour la lecture — plus tard on trouve des manuscrits de deux couleurs, l'une, le rouge, pour l'emploi dans l'église, l'autre, le noir, pour la lecture profitable à l'âme, — mais peut-être aussi [2] pour des services secrets, qu'a été faite cette traduction, en grande partie par des hommes très simples, qui laissaient dans l'original des paroles entières, du slavon, même du grec, car nous avons trouvé dans le Psautier de Şcheia, nommé ainsi d'après la bibliothèque où il a été trouvé, la curieuse forme *istacti*, qui n'est que ἡ στάκτη, l'encens [3].

C'est un phénomène populaire, un élément de folklore. Au folklore appartient, du reste, aussi, en dehors de la première forme en bois des simples églises du début, la transformation de l'histoire en ballade, sur laquelle nous reviendrons bientôt, ainsi que toute cette partie de la vie des couvents qui n'a pas pu être conquise par l'influence slavonne de Nicodème, tous les petits « skites » et tous les grands couvents étant en dehors de l'évêché savant qu'avait formé un Joseph et les deux Téoctistes et qui a donné, passant par dessus les cellules du commencement, les écrivains à style rhétorique, qui présentent la critique ou l'éloge des princes, l'un après l'autre, au cours du XVI-e siècle, écrivains bien supérieurs aux humbles pères qui ont raconté l'histoire d'Alexandre-le-Bon et d'Étienne-le-Grand à Bistriţa et à Putna, leur fondation: un Macarius, élève de Théoctiste,

---

[1] Pour Moïse le Philosophe, J. Bogdan, *Doc. lui Ştefan-cel-Mare*, I, p. 65.

[2] Iorga, *Câteva documente de cea mai veche limbă românească*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, série II, section littéraire, XXVIII.

[3] Voy. notre compte-rendu dans l'*Archiva* de Jassy, I, 1890, pp. 759—761.

et un Euthyme, élève de ce dernier. On écrivait dans les couvents d'une belle calligraphie, qui distingue l'oeuvre de quelques « taha », « sténographes », dont le nom est arrivé à signifier un écrivain de patiente minutie, comme Gabriel, fils d'Uric et tant d'autres [1]. Mais ceci seulement en Moldavie, car chez les Valaques avait cessé, après la copie de tel manuscrit de 1400, faite sous la surveillance de Nicodème lui-même, la source des créations dans ce domaine. Les manuscrits ne se trouvaient pas seulement à Neamț, sauf ceux qui avaient pris déjà le chemin de l'étranger, comme l'Évangéliaire d'Oxford, mais ils étaient conservés, jusqu'à hier encore, dans l'ancien monastère maramorésien lui-même [2]. Mais, à côté de cette preuve de haute science des moines lettrés, il y avait, là aussi, le contact avec le monde paysan, ce qui a rapproché du « hussitisme » contagieux les premiers écrivains du livre roumain, humble, mais si plein de sève.

On a cherché depuis peu à faire de ces précieux manuscrits un produit de l'époque même où on les a imprimés sous la protection des Saxons, qui ont publié, comme on le verra, dès 1544, un catéchisme qu'on a cru conservé dans une forme manuscrite, par les soins de Philippe Pictor, Philippe Moler, le peintre employé pour tant d'ambassades chez les Roumains, ce qui lui a créé une biographie, lui a donné un caractère et le montre, par son habitude d'employer le roumain dans ces négociations, capable de transposer ainsi un texte qui demandait tout de même des connaissances théologiques.

Il est impossible d'admettre cette opinion d'une traduction si tardive [3], qui repose uniquement sur de frêles arguments de langue. Il est évident que les typographes, des clercs roumains, au service d'une propagande étrangère, qui commencent à l'époque suivante, avec le diacre

[1] En fait de manuscrits, Iorga, *Ist. Lit. Rom.*, I.

[2] *Ibid.*, *Studii și doc.*, VII (préface); Bianu, *loc. cit.*

[3] Celle de MM. Densusianu et Al. Rosetti, combattue aussi par MM. Sextile Pușcariu et Procopovici. Voy., du dernier, aussi son dernier travail dans la revue *Făt-Frumos*, II (1927).

Coresi[1], ne comprenaient pas un texte à nuances archaïques, qu'ils ont conservé tel quel en désespoir de cause, ou bien l'ont corrigé d'une façon maladroite. Mais surtout, argument sur lequel on n'a pas discuté, tout le contenu de notions concernant la vie sociale, l'ordre de l'État renvoie, non pas à une époque où, ainsi que nous l'avons montré à la fin du volume précédent, et, tant de fois, dans celui-ci même, il y avait un ordre établi dans la société, dans la vie politique, d'un gouvernement strict, mais, en rapport plus étroit avec ces régions transylvaines ou maramorésiennes, un autre ordre, relié à l'ancienne vie libre des villages, sous des knèzes, des voévodes de guerre, sous de petits princes locaux[2].

Mais la littérature roumaine, — ce que nous appelons ainsi, entre les limites, trop étroites et trop modernes, des seuls produits de l'imagination des lettrés, avec une simple marge pour «la littérature populaire», à laquelle c'est nous qui donnons les « lettres », quand nous pouvons la trouver à la source pure, de même qu'à celle qui porte la trace de toutes les contaminations, — ne se trouve pas seulement dans de pareilles rapprochements de la parole divine avec l'âme, qui désire aussi quelque chose de plus haut, des multitudes.

D'abord, *elle a dû être ailleurs*. Lorsqu'on lit la lettre de Neacșu de Câmpulung, marchand, espion pour les informations concernant les Turcs, comme ont dû être sans doute beaucoup d'autres, des prêtres des Șchei de Brașov et tels prétendus « Bulgares » de ce faubourg roumain de la grande ville saxonne, ainsi que des Roumains de Sibiiu, peut-être de Bistrița, on est étonné de trouver une forme si sûre et si élastique et aux l'ortographe réfléchie, «savante», qu'on emploie sur ce morceau de papier écrit avec tant de goût pour la calligraphie. Les boïars, les évêques, quelques gros marchands, peut-être quelques Turcs aussi[3] s'essaient à écrire aux

[1] Sur lui, tout récemment, Dan Simonescu, dans la revue *Raze de lumină*, V (1933). Mais voyez le chapitre qui lui est consacré au volume suivant.

[2] Ces termes nous les avons réunis dans notre *Ist. lit. rom.* I.

[3] J. Bogdan, *Doc. și regeste*, p. 238, n° CCXXII = Tocilescu, ouvr. cité, pp. 458—459, n° 458.

bourgeois d'au-delà de la montagne dans le slavon qu'ils pouvaient trouver, pas par eux-mêmes certainement, mais chez les secrétaires, indigènes ou venus d'ailleurs, après la disparition des États slaves d'au-delà du Danube, qu'ils avaient à leur disposition. Mais il ne faut pas croire que dans les relations intérieures d'un commerce si développé, avec des rouliers qui amenaient tant de poissons de Brăila et de Chilia, peut-être aussi de Celeiu, et tant de laine pour les drapiers saxons, à côté des produits coûteux d'étoffes orientales, du poivre, de la canelle, de l'encens, des parfums, des épices, pour rapporter des objets en fer, des étoffes ordinaires et jusqu'à des chapeaux, il n'y ait eu sans cesse des commandes et des réponses, des explications et des discussions, qui ne pouvaient être faites que dans la langue connue par tout le monde: du reste on n'aurait pas pu conserver autrement d'une façon si certaine tout le vocabulaire concernant cette activité humaine. Les comptes se faisaient, sans doute, en roumain.

Nous n'avons pas de récits ou d'expression de sentiments dans les lettres de cette époque. Mais on ne peut pas supposer qu'on recourait toujours, pour des choses discrètes, dont dépendait la vie elle-même, au service de ce petit nombre de secrétaires payés, qu'attiraient et retenaient seulement les princes, les évêques et les personnes importantes.

Les ordres princiers étaient donnés en slavon, mais *pour cette époque nous n'en avons aucun*. Sauf l'ordre de Radu le Simple pour la douane de Rucăr, écrit en slavon, à ce que les Brassoviens eux aussi comprennent, pour lesquels cet ordre avait été donné, mais le passage, si discuté, avec le vocatif царю Алеѯандръ pour le douanier qui a sous ses ordres la douane de Rucăr (варе кто ти ест вамеш въ Рѹкерь), et qui a été interprété: Tzar, ou même Alexandre-Aldea, doit, ainsi que nous l'avons déjà dit, être compris comme deux mots dont le premier est roumain: « *ţie Alexandre* » [1].

Mais combien de lettres n'ont-elles pas dû être rédigées à cette époque de grande imagination, d'actions qui demandaient ce grand secret. Et ce qu'on écrivait ensuite dans

[1] *Ibid.*, p. 11, n° 7.

ce slavon, qui était pour les Roumains ce qu'a été le latin pour les Occidentaux et, pendant quelque temps, le grec des provinces orientales n'ayant pas cependant une population hellénique, fut seulement *les lettres patentes*. Quand il arrive, comme c'est le cas pour Pierre-le-Boiteux, prince de Moldavie vers la fin du XVI-e siècle, et, au moins en partie, avec Michel-le-Brave, prince de Valachie, qu'on mette la main sur des archives princières conservées par miracle, le roumain se présente dans toutes espèces de notes, de calculs, d'instructions d'ambassadeurs, de lettres, de testaments, de discussions dans des procès, montrant que cette langue était depuis longtemps cultivée et que s'étaient fixées des formes qui sont restées jusqu'à nos jours. Un narrateur allemand de la bataille de 1475 dit « qu'un frère l'a écrite en Turquie à son frère *en roumain* [1] ».

Ceci en dehors d'une mention du roumain dans les comptes de Sibiiu [2] et de la notice que le traité conclu par Étienne-le-Grand avec le roi Jean-Albert était rédigé aussi en slavon et en roumain [3].

Si on compare ce phénomène à l'introduction du langage parlé en Occident, au cours du XIV-e siècle, qui correspond pour cette action de vulgarisation au XV-e siècle roumain, on en tire des renseignements très instructifs. Là aussi on voit comment la langue du peuple remplace continuellement, par une pression visible, celle des savants. Et encore faut-il observer qu'en Occident, pour conserver cette dernière, il y avait les hautes écoles, ces Universités dont, malgré l'existence en Moldavie sous Étienne-le-Grand d'un Moïse le Philosophe et de quelques « maîtres d'école » (*dascali*), les Roumains n'ont pas eu le pareil.

Nous avons signalé l'existence de plusieurs mots roumains [4] dans des documents de donation et de confirma-

---

[1] Er Hatt den Bryeff gesechen, und er ist wallachisch geschriben; Iorga, *Acte și fragm.*, III, p. 95.

[2] *Rechnungen der Stadt Hermannstadt*, I.

[3] J. Bogdan croyait cependant qu'il n'était question que d'une autre forme slavonne; *Doc. lui Ștefan-cel-Mare*, II, p. 417 et suiv.

[4] Mais aussi des phénomènes linguistiques roumains; ainsi пращчꙋратомь;

tion; ça et là, les glosses ne manquent pas. Étienne lui-même, dans l'inscription sur une tour de Putna, emploie le mot roumain de тоурнъ (*turn*) et même, pour le mur, celui de *mur* [1], qui a pu exister aussi en roumain. Nous avons signalé aussi quelques autres termes trouvés sur des documents vus par hasard [2]. Mais on peut trouver le roumain, *sinon dans le vocabulaire, au moins dans la syntaxe, — et ceci n'est pas la partie la moins importante d'une langue,* — même pour cette longue époque de l'influence du slavon en apparence pure.

Nous le trouvons non seulement dans des expressions inconnues à un Serbe, à un Bulgare, à un Russe ou, en ce qui concerne le latin, à un Hongrois ou à un Saxon, employé par le prince pour l'autre correspondance, mais pour tout le tissu du style, dans certaines lettres d'explications, d'indignation, de menaces, d'anathème, dans lesquelles on reconnaît la vraie façon d'être de la race, avec sa timidité, son élan, avec ses moments de recueillement, avec son profond fonds de philosophie, tel qu'il se conserve encore aujourd'hui. C'est de cette façon roumaine que s'explique et accuse Étienne-le-Grand, bien que les mots soient latins, lorsqu'il discute avec les envoyés polonais ou lithuano-russes du roi d'au-delà du Dniester; c'est encore en roumain que menace, foudroie et pleure ce prince Pierre qu'on a appelé, à cause de sa barbe rare, Rareș; c'est en roumain que montre son importance et jette les flèches de son âme cruelle Mircea qui avait été un « pâtre ».

Entre de pareilles effusions, de pareils élans indomptés ou de pareilles tentatives fourbes d'influencer un adversaire et la chanson du peuple lui-même il n'y a pas de différence. Les notes fondamentales sont absolument les mêmes. Les paroles de ce chant, sur des rythmes archaïques, créés par les Roumains eux-mêmes ou venus de loin, paroles qui peuvent être si semblables à celles de la poésie populaire

---

ibid., I, p. 134. Voy. par ex., à la même époque d'Étienne на потоцѣ *fânaţelor ; ibid.*, I, p. 134; *Largiei ; ibid.*, p. 134.

[1] Kozak, ouvr. cité, p. 69.

[2] Cf. O. Densusianu, *Hist. de la langue roumaine*, II, au début.

italienne [1] et même française de certaines provinces, ne peuvent pas être liées à une époque déterminée, formant une lyrique qui s'est étendue largement à travers les siècles. Mais la ballade, elle, indique son époque. Nous l'avons trouvée, pour celle d'Étienne-le-Grand, lorsqu'elle raconte le combat de Malkotch, personnage si historique, avec cette personnification du gel dont parle aussi une source polonaise contemporaine [2]. Pour le règne de Pierre le Moldave, nous avons, dans la même Moldavie, le récit, transformé par l'imagination, y introduisant des éléments d'amour téméraire pour une princesse, du malheur de Vartic et de Nour, qui perdirent leur tête, d'après le poète inconnu, pour de pareilles aspirations [3].

Si la littérature représente la manifestation impressionnante de ce qui surgit à certains moments de la vie humaine, avec le besoin impérieux de l'expression, on peut dire alors que la littérature roumaine existait dès cette époque. Ceci en dehors de certains domaines traditionnels, comme les contes, que nous avons placés dès le début de la formation de la psychologie roumaine, de récits autour de la foi chrétienne ou bien sous cette religion, sinon au-dessus d'elle, qui forment, le long des générations, une nourriture si utile pour l'imagination du peuple et celle des enfants, mais pas toujours seulement de ceux-là [4].

Ce que nous voyons dans cette « littérature » se retrouve dans l'art, si on l'observe aussi avec d'autres préoccupations que celle de cette simple technique que les études approfondies, et si compétentes, d'un Georges Balș, de M. Ghika-Budești [5] nous ont si bien fait connaître.

Il ne part pas seulement de cette architecture du bois sur laquelle s'est arrêté le nationalisme chaleureux d'un

---

[1] Voy. notre traduction dans Iorga, *Opera poetică*, p. 224 et suiv.

[2] Voy. aussi, dans les publications de folklore de l'Académie roumaine, le travail de M. Caraman.

[3] Voy. aussi Iorga, dans *Ist. Lit. Rom.*, I, chap. I.

[4] Naturellement il faut voir aussi le volume II des *Cuvente den Bătrâni* de Hasdeu.

[5] Dans le *Bul. Com. Mon. Ist.* Cf. N. Iorga et G. Balș, *L'art roumain ancien.*

chercheur transylvain, M. Coriolan Petranu, mais de laquelle parlait, en citant des opinions étrangères dans un passage qui n'a pas été relevé, un érudit maramorésien qui s'est gagné de grands mérites en révélant les documents de sa petite patrie, Jean Mihályi d'Apșa [1].

Mais dans cette architecture même, telle que la présente, non pas la Roumanie au Sud et à l'Est des Carpathes, mais la Transylvanie occidentale, ce Maramurăș et le Banat (et il faut ajouter ce que peut donner à ce chapitre le village olténien ou telle fondation princière des forêts de Vasluiu, à l'époque de Vasile Lupu, au XVII-e siècle), on voit une des qualités que l'âme roumaine donne à l'architecture: *la tendance vers la hauteur*.

On l'observe, ainsi que cela a été déjà remarqué, dans la différence entre Tismana, Cozia et l'église épiscopale d'Argeș, d'un côté, et, de l'autre, les modèles serbes, qui sont d'un caractère général assez bas. Même pour l'imitation de la Byzance de province dans l'Église Princière de l'ancienne capitale valaque il y a le même *verticalisme*. Devant la grande église de Cozia, cependant rehaussée elle-même, il y a cette apparition de l'église de la Bolnița, du cimetière, qui *n'est qu'élan*.

Nous avons proposé d'y voir l'influence de la Moldavie où, ainsi qu'on l'a déjà montré, travaillaient des maçons saxons venus surtout de Bistrița. Certainement cela a contribué au caractère dominant de ce rehaussement, mais il y a là aussi une qualité de race.

Cette race demande cependant aussi autre chose, que ceux dont les Roumains ont appris l'architecture n'ont pas voulu ou ils n'ont pas su la rendre dans la même mesure: *la couleur*. En Valachie, le style serbe de la sculpture en pierre, qui ne pouvait pas se répandre dans un pays où manquait ce matériel, sauf celui, d'une valeur tout à fait inférieure, qu'on pouvait trouver dans les carrières d'Albești, défend la manifestation de cette grande qualité d'art que manifestent les produits splendides, d'une variété infinie, de l'art populaire. Il en est

[1] Voy. *Documentele maramureșene* du même.



Fig. 68. Portes de l'église conventuelle de Snagov, 1453.
(Musée d'art religieux à Bucarest.)

autrement en Moldavie, où il n'y a jamais eu de carrières de pierre qu'en Bessarabie, pour les forteresses du Dniester, et où on passe donc, brusquement, du bois à la brique. Là, la brique apparente, de couleurs différentes, se réunit dès le début à la pierre apportée d'ailleurs pour le rebord et s'harmonise avec les briques émaillées et avec les disques de céramique sous le toit et à la rencontre des arcades aveugles. Il y a un polychromie du meilleur goût, qui sera cependant remplacée par des fresques extérieures, dont l'origine a été cherchée sans raison dans certains rares cas du lointain Occident par des chercheurs qui ne connaissaient pas assez les trésors des tissus travaillés dans les villages roumains [1].

A côté des édifices d'église que nous avons, même dans leur forme initiale, il y en a d'autres, plus anciens, dont la trace a pu être signalée, — comme pour la première Église Princière d'Argeș ou pour quelques petites basiliques de Vodița ou de Severin, qui probablement étaient des constructions occidentales, hongroises, avant l'art roumain ou à côté de celui-ci —, par le résultat de fouilles éventuelles, mais surtout par le témoignage des documents [2]. Ce travail aura dû être au commencement en bois, ou un premier essai en briques, sans emprunts faits à un monde étranger beaucoup plus avancé.

Nous avons mentionné chez les Valaques le couvent de Strugalea; Snagov aussi, avec des souvenirs liés à l'Empaleur, que présente aussi la Chronique du pays [3], apparaît dans des mentions documentaires comme existant dès le XV-e siècle (la forme est comme dans Brașov, Râșnov, et peut-être est-il question d'un monastère de « Snag » ou « Znag » [4]). Bistrița, qui

[1] Voy. Grabar, dans les *Mélanges Diehl*.

[2] Une curieuse inscription, qui paraît cependant cyrilienne, se trouve sur le fronton de celle de Severin. Nous l'avons reproduite dans le volume précédent.

[3] Elle ajoute aussi cette fondation de Poienari qui n'est que la cité et la forteresse d'Argeș; *Mag.*, *Ist.*, IV, p. 234. Là aussi le récit concernant les jeunes gens de Târgoviște, avec leurs femmes et leurs enfants, qui, pour un ancien péché envers le prince, auraient été obligés de participer à ce travail.

[4] Voy. la Chronologie par les documents, dans Iorga, *Operele lui Constantin Cantacuzino*, pp. 21—22.

est devenue ensuite si large et si richement ornée par les boïars de Craiova ayant des rapports avec la Serbie, est mentionnée, avec l'archimandrite Basea, dès le règne de Mircea I-er [1]. Un privilège d'Alexandre Aldea est accordé au couvent de la colline (Dealu), près de Târgoviște [2]. La petite église de Bolintin était connue dès 1433 [3]. A la date de 6935 (1426—1427), mais sous un prince Vladislav l'ancien, ce qui renverrait à celui qui a régné au XIV-e siècle, aurait été élevée l'Église Princière de Târgoviște [4]. La petite église de Tânganu, près de Bucarest (d'après un fondateur de village qui serait venu de Tânga, et qu'on ne connaît pas), serait dûe à Radu-le-Beau [5]. Voici donc tout un groupe de fondations dont l'ancien aspect pourrait être retrouvé par de nouvelles fouilles, qui ne sont pas difficiles là où il n'est question que de faire disparaître une petite église de village sans aucun caractère.

On ne pourrait connaître la première forme, ni de Bistrița, «commencée et terminée» dès 1519, par le Ban Barbu, le vornic Pârvu, Danciu et Radu, les frères de Craiova, auxquels se joint un neveu, Preda, le premier hégoumène semblant être un Serbe d'après son nom de Marc, et c'est dommage, car cette première forme a dû être très intéressante: la retrouver, ceci demanderait un long travail de fouilles qui, pour une si grande église, serait naturellement très difficile. On connaît le nom du petit boïar au service de cette grande famille qui a surveillé le travail: un Stoian, du reste inconnu. D'une grande importance est, pour la nationalisation de l'architecture d'origine étrangère chez les Roumains, la mention des noms de maçons, qui sont du reste généralement usités dans le Sud-Est européen, comme Dobromir et Démètre, mais aussi celui, vraiment roumain, de Chirtop [6]. Du

[1] Stoica Nicolaescu, *Alexandru-Aldea*, p. 2, note.
[2] *Ibid.*, *Doc.*, pp. 209—212.
[3] *Ibid.*, *Alexandru-Aldea*, p. 47.
[4] *Mag. Ist.*, IV, p. 234.
[5] *Ibid.*
[6] Inscription initiale heureusement conservée dans un dossier d'avant la restauration sous le prince Bibescu, dans Iorga, *Studii și doc.*, XV *(Inscrip-*



Fig. 69. — Reliquaire valaque du XV-e siècle, imitant l'Église Épiscopale d'Argeș.
(Musée d'art religieux à Bucarest.)

reste, à la réfection, on a trouvé les traces d'une forme plus ancienne, car le rapport officiel dit que, « lorsqu'on a démoli les anciens murs, on a vu que le bâtiment n'avait pas été fait d'un seul coup, mais à plusieurs reprises; les murs en effet n'étaient pas reliés l'un à l'autre et ceci a été le motif pour lequel à la fin il s'est détaché en morceaux, et la sainte église à la première réfection a été faite trop petite, de sorte qu'il a fallu sans cesse y ajouter quelque chose [1]. Neagoe-Băsărabă a ajouté aussi ses dons au couvent de nonnes de Corbi [2].

Il a été question plus haut de la grande œuvre de ce prince, qui, dans l'Église Épiscopale d'Argeș, avec les plaques carrées, avec les rosaces en forme de clous, imitant les modèles arméniens d'Ani [3], et avec les arcades lombardes qui viennent directement de Byzance, et pas par la Moldavie, n'a qu'un seul défaut: le manque d'adaptation au milieu et l'incapacité d'être reproduite en exemplaires plus modestes.

En ce qui concerne la Moldavie, on y trouve souvent mentionnés des « couvents », pareils à ceux du Maramureș, où toute église est un « monastère »: ainsi à Horodnic, où il y avait comme supérieur une Antonide [4]. Dans un autre document du XV-e siècle il est dit, pour une localité au-delà du Pruth, devant le village de Podoleni: « où il y a eu la nonne » [5]. A Bozieni, dans le district de Roman, ou dans celui de Neamț, il y avait un autre monastère qui a disparu [6], un autre aussi à Măreşti [7].

ții, II), p. 81, n° 225. Une inscription de 1820 met à côté de Preda aussi un frère portant le nom princier de Mircea; *ibid.*, numéro précédent. Là a été enterré Barbu; *ibid.*, pp. 81—82, p. 226.

[1] *Ibid.*, pp. 83—84, note.

[2] Voy. plus haut. On l'appelle Corbii-de-piatră, « les Corbeaux de pierre » à cause probablement de la présence des armes du pays.

[3] Voy. Schlumberger, *Épopée byzantine*, III, pp. 209, 213, 492—493.

[4] Costăchescu, ouvr. cité, II, p, 46. Cf. *ibid.*, pp. 207—208, n° 56; pp. 291—292, n° 129.

[5] *Ibid.*, p. 222, n° 61.

[6] *Ibid.*, p. 247, n° 70.

[7] *Ibid.*, p. 325.

En marge de Suceava, la supérieure Fevronie avait le couvent d'Iţcani, dans un village dont le nom semble venir de la fondation par un Iaţco inconnu [1]. Dans le document d'Étienne-le-Grand pour l'église de Rădăuţi sont mentionnées non moins de cinquante églises [2].

Ajoutons que, — les couvents de Neamţ et de Moldovița, dans sa première forme, datant des années entre 1380 et 1400, — la forme primitive de Pobrata, de cette église de Saint Nicolas dans la clairière, que mentionnent aussi des documents contemporains [3], est mentionnée dès 1459 [4], attendant que Pierre Rareș en fasse le grand édifice, ayant un compartiment aussi pour cacher le trésor et pour y enterrer le fondateur, sa création la plus large et la plus splendide. L'église conventuelle de Humor, dont la réfection est dûe à un boïar du même prince Pierre, apparaît cependant dès Étienne-le-Grand [5].

L'ancien château de Cetatea-Albă a été fait avec des architectes et des maçons étrangers. On le voit aussi par le caractère des éléments d'ornementation sur l'inscription de la porte fortifiée en 1475 et par le nom des ouvriers antérieurs, qui paraissent avoir été des Levantins. Une comparaison avec les murs du même XV-e siècle à Trébizonde est de plus grand intérêt [6]. Le château de Mangoup ne nous a pas été conservé, mais il est probable qu'il était du même style [7]: on peut poser la question si des artisans grecs ne seraient pas venus de là, qui auraient travaillé aussi sur l'autre versant, asiatique, de la Mer Noire.

Comme en Valachie, lorsqu'il s'agit d'élever les nouveaux monuments de pierre et de briques solides, richement ornés de peintures et dotés de précieux objets en argent

[1] *Ibid.*, p. 462. Cf. aussi Kozak, *Inschriften*, chap. Iţcani.

[2] J. Bogdan, *Doc. lui Ştefan-cel-Mare*, I, p. 406 et suiv.

[3] Voy. Iorga, *Ist. Bis.*, I.

[4] J. Bogdan, *Doc. lui Ştefan-cel-Mare*, I, p. 29, n° XVII.

[5] *Ibid.*, pp. 34—35, n° XX.

[6] Voy. Chryrisanthe, métropolite de Trébisonde, *Ἡ ἐκκλησία Τραπεζοῦντος*, dans l'*Ἀρχεῖον Πόντου*, IV—V, 1933—1936, à la page 72.

[7] G. Balș signalait au congrès d'études byzantines à Belgrade certains de ses éléments.

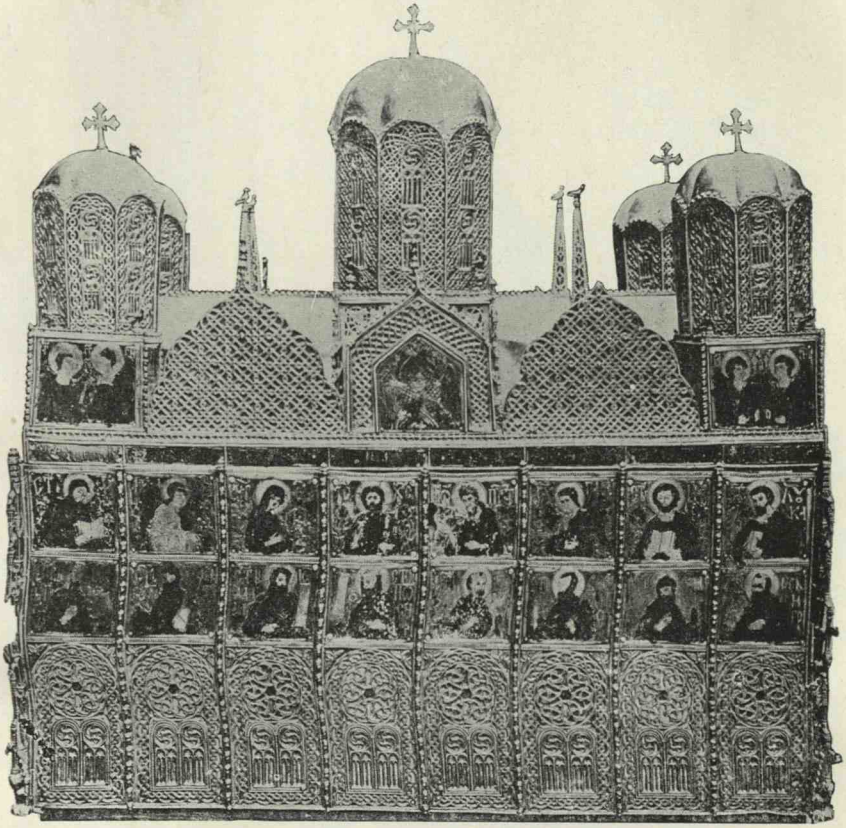


Fig. 70. — Reliquaire donnée au Mont Athos par le prince Băsărabă-Neagoe.

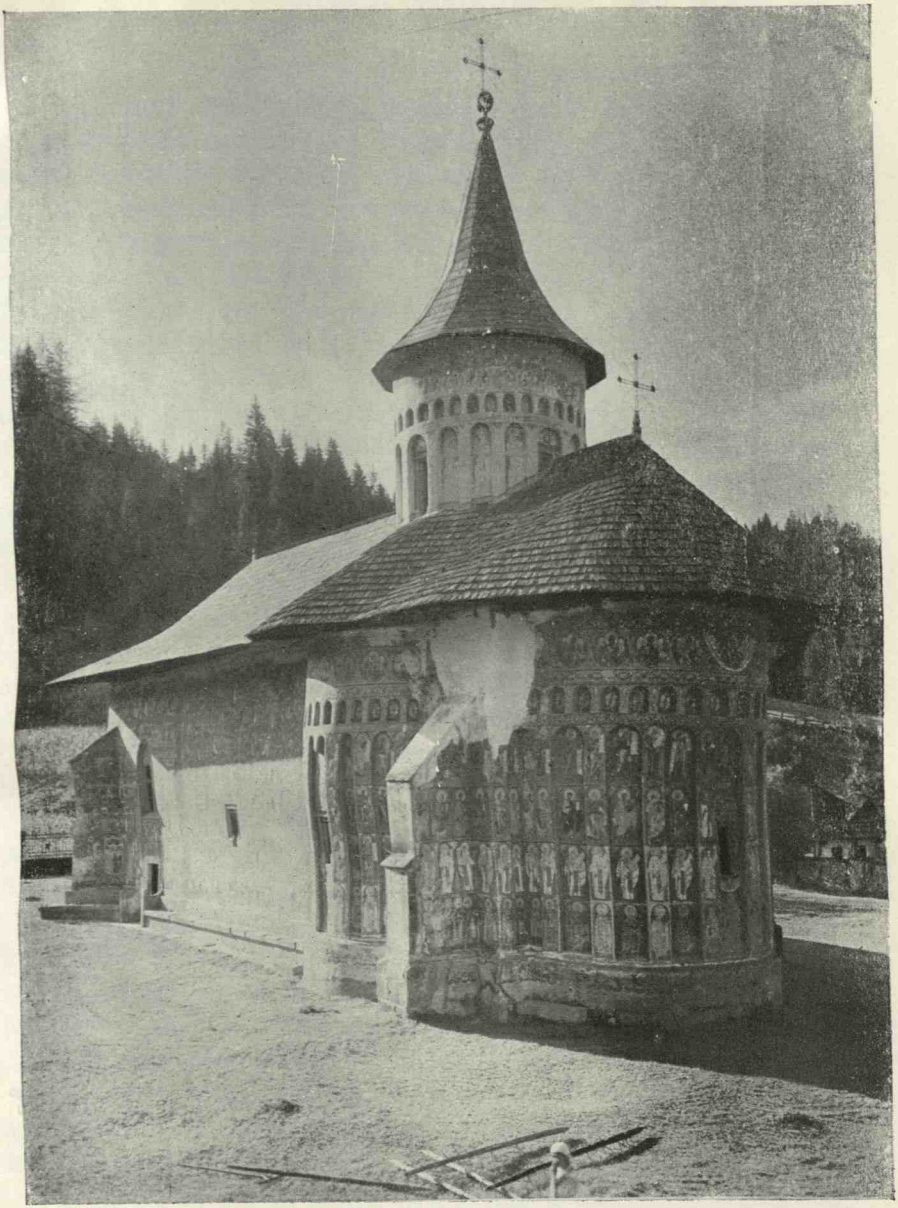


Fig. 71. — Église du couvent de Voroneț.

et en or, le fondateur est au début le prince seul. Il en a été ainsi sous les premiers membres de la nouvelle branche de la dynastie qui part de Muşata: Pierre, qui certainement avait travaillé à Neamţ, recouvrant la formation fragile, probablement en bois, des premiers moines venus de Valachie—,comme les premiers Bénédictins d'Italie en France—, élèves du Père Nicodème. Il est impossible que le prince Romain n'eût élevé une église pour ses « Romaşcans », dans la cité de Romain ou de Romaşcu, devenue une simple Roman; nous croyons qu'Étienne l'ancien a commencé à bâtir à Hârlău, par dessus cette fondation devant s'élever celle, plus étendue, d'Étienne-le-Grand. On doit à Alexandre-le-Bon la première église de Moldoviţa, dont les ruines n'ont pas été jusqu'ici explorées, et c'est encore par lui, et non par ses fils, toujours en guerre et poursuivis par le sort fatal, que sera bâtie cette Pobrata dans la clairière du Séreth, pour les « frères » moines dont vient son nom.

« A l'amour du Christ » et en reconnaissance pour ses victoires est due toute la série d'édifices que nous a laissés Étienne, solides encore aujourd'hui et conservant, à l'intérieur et au dehors, leurs peintures, dominées par une rude discipline archaïque, venue de Byzance, alors que les artistes de Neagoe, étrangers initiés à notre art, se sont inspirés, dans les contours et les gestes, dans la classification et la beauté des couleurs, des modèles occidentaux, allemands, et qu'en Moldavie, seulement à Popăuţi (c'est-à-dire: Popeşti), près de Botoşani, on a pu reconnaître une influence occidentale, qu'on a du reste contestée, dans le caractère plus naturaliste, dans le groupement plus libre de certains dessins ayant une note italienne qui aurait pu venir par Cetatea-Albă [1], à un moment où il y a eu un évêque latin, sans parler d'une continuation des Franciscains à Chilia-Licostomo.

L'ancienne construction d'Étienne à Putna, son premier orgueil artistique, n'existe pas dans sa forme première, après

[1] Voy. Iorga, dans les *Mélanges Diehl*. M. Diehl y voit cependant des éléments uniquement occidentaux, qui avaient déjà pénétré dans l'art oriental.

la réfection fondamentale, à la moitié du XVII-e siècle et après les changements introduits, par-dessus certaines réparations du XVIII-e siècle, par le Métropolite Jacob, à l'époque autrichienne. Les éléments essentiels que nous avons décrits plus haut sont sans doute visibles, mais il n'y a pas de traces de peintures. En échange, il y a une richesse extraordinaire d'objets du culte, de travaux en métal, de tissus à recouvrir les tombeaux, comme celui, admirable, qui nous donne le portrait de la princesse Marie de Mangoup, et d'autres broderies, — tout cela, transmis jusqu'aujourd'hui, par dessus toutes les tentatives et les misères du temps, comme la gloire inestimable d'un art auquel ont contribué aussi des artistes venus de plusieurs pays, certaines de ces pièces ayant pu être même commandées. On a conservé jusqu'à nos jours, également, quelques-uns des étendards pour les combats et aussi pour le culte des églises consacrées au Dieu des armées. L'église de lettrés et d'artistes où a été rédigée la nouvelle Chronique du règne, cette Putna, du commencement de la domination d'Étienne, n'est pas restée longtemps sans rivales, même si ses proportions ne devaient être surpassées que plus tard.

Certaines de ces fondations marquent des endroits en rapport avec la vie même du fondateur: ainsi à Borzești (le village de Borzea), dans le district de Bacău, où persévère une légende ayant trait à la jeunesse d'Étienne, et à Reuseni, où reposait son père, sacrifié par ses ennemis [1].

La plupart de ces fondations rappellent cependant des victoires. Putna elle-même pourrait être mise en rapport avec celle gagnée à Lipnic contre les Tatars. Pour la victoire de Vasluiu, on a fait des recherches à Rebricea, où il y a sans doute un édifice puissant, mais il est beaucoup plus admissible que l'église, si belle, de la ville même de Vasluiu la commémore [2]. Sur la place même du grand sacrifice de la Războieni s'élevait une église, autour de laquelle ont dû être aussi des cellules pour les moines. Pour la défaite de

[1] Kozak, ouvr. cité, pp. 117—118.

[2] Voy. aussi Burada, dans la *Rev. p. ist. arch. şi filologie*, I, pp. 418—420.

«Râmnic» du Voévode Băsărabă le Jeune, où il y a eu le grand massacre des « Bassarabiens » fut construite l'église bucovinienne de Milișăuți [1]. Il faut observer que rien n'est en rapport avec la perte des cités du Danube et de la Mer Noire, ni avec la catastrophe des Polonais en Bucovine.

Une autre catégorie d'édifices religieux n'a de rapport ni avec une bataille, ni avec un souvenir de la vie du prince ou de sa famille. Ainsi la toute petite église, si harmonieuse dans ses modestes proportions, de Pătrăuți, près de Suceava, qui est de l'année, tardive, de 1487 [2].

Mais du mélange, ultérieur, des deux styles différents au Nord et au Sud des États roumains, se réalisera un type qui pourra être employé aussi jusque dans la dernière petite église de village en Valachie. Et les commandes faites sans cesse par les princes et les boïars roumains transporteront en-deçà du Danube un art, dans tous les domaines, qui, réalisant sur cette place *une synthèse de l'Orient et de l'Occident, ainsi que de la très ancienne tradition locale et populaire d'origine thrace, mettra à la disposition de tous les orthodoxes d'Orient, qui lisaient les livres slavons imprimés chez les Roumains, des artistes pour l'architecture, la peinture, la sculpture, qui emmenaient avec eux aussi des éléments ajoutés en terre roumaine aux traditions que les Roumains avaient adoptés.*

C'est une nouvelle Byzance, avec des influences gothiques, mais portant aussi le sceau de la mesure et de l'harmonie roumaines.

[1] Kozak, ouvr. cité, pp. 45—46.
[2] *Ibid.*, p. 58.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

AVANT ÉTIENNE-LE-GRAND

Page

Chapitre I. — Défense du Danube chrétien: le prince de Valachie Dan le Brave 7
Chapitre II. — La lutte pour le Danube entre Alexandre, prince de Moldavie, et le Valaque Dan 33
Chapitre III. — La lutte des partis et la perte de l'indépendance . . 45
Chapitre IV. — Le croisé de sang roumain Jean, fils de Voicu de Huniedoara (Hunyadi) 76

LIVRE II

ÉTIENNE-LE-GRAND COMME DÉFENSEUR DE L'ORIENT CHRÉTIEN

Chapitre I. — Étienne-le-Grand et la reprise des anciennes frontières de Moldavie 147
Chapitre II. — La lutte pour le Danube et la disparition du prince Vlad. 155
Chapitre III. — Pour la liberté de la Moldavie contre la royauté hongroise 173
Chapitre IV. — La Moldavie pendant la jeunesse d'Étienne-le-Grand 186
Chapitre V. — La lutte pour l'unité politique des deux pays roumains 196
Chapitre VI. — Par-dessus le tombeau de Mahomet le conquérant . 245
Chapitre VII. — Le règlement de comptes avec la jeune Pologne . 254

LIVRE III

L'HÉRITAGE D'ÉTIENNE-LE-GRAND

Chapitre I. — Un prince peune et borgne. 305
Chapitre II. — L'hégémonie culturelle de Băsărabă-Neagoe 349

		Page
Chapitre III.	— Les huit années d'anarchie	340
Chapitre IV.	— Les Roumains combattant pour la Transylvanie	392
Chapitre V.	— La nouvelle guerre pour la frontière de la Moldavie	419
Chapitre VI.	— Le nouveau problème de la Transylvanie	435
Chapitre VII.	— Perte de l'indépendance moldave	458
Chapitre VIII.	— Les épigones des chevaliers	497
Chapitre IX.	— Création culturelle	515

TABLE DES ILLUSTRATIONS

		Page
Fig. 1.	— Document d'Alexandre-le-Bon, prince de Moldavie, 1411	8— 9
Fig. 2.	— Pippo Spano, comte de Timişoara	14— 15
Fig. 3.	— Décision de Dan II, prince de Valachie	40— 41
Fig. 4.	— Décision de Dan II, prince de Valachie	40— 41
Fig. 5, 6.	— Murs de Cetatea-Albă (Moncastro)	42— 43
Fig. 7.	— Épitaphe donné par Étienne, fils d'Alexandre-le-Bon (Neamț)	70— 71
Fig. 8.	— Jean Hunyadi, d'après un dessin du XVI-e siècle	80— 81
Fig. 9.	— Monnaie de Cetatea-Albă	104—105
Fig. 10.	— Manuscrit transylvain du XV-e siècle	118—119
Fig. 11.	— Manuscrit transylvain du XV-e siècle	118—119
Fig. 12.	— Document d'Alexandre-le-Jeune, prince de Moldavie, 1453	120—121
Fig. 13.	— Manuscrit d'apocryphe religieux transylvain (XV-e siècle)	136—137
Fig. 14.	— Sceau d'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie	148—149
Fig. 15.	— Fresque de Târşor, XV-e siècle	166—167
Fig. 16.	— Vlad Ţepeş, prince de Valachie	166—167
Fig. 17.	— La princesse Eudocie, femme d'Étienne-le-Grand. Fresque de l'église de St. Nicolas de Jassy	172—173
Fig. 18.	— Église de St. Nicolas de Popăuți (Botoşani)	186—187
Fig. 19.	— Couvent de Putna. Vue générale	188—189
Fig. 20.	— Acte de donation d'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie	192—193
Fig. 21.	— Étienne-le-Grand et son fils Alexandre, sur un épitrachile	202—203
Fig. 22.	— Marie de Mangoup, princesse de Moldavie. D'après une couverture de tombeau au couvent de Putna	204—205
Fig. 23.	— Ostensoir d'Étienne-le-Grand. Du couvent de Putna	208—209
Fig. 24.	— Drapeau d'Étienne-le-Grand (Mont Athos)	212—213
Fig. 25.	— Étienne-le-Grand et la princesse Marie. Fresque dans l'église de Sânt'Ilie	256—257
Fig. 26.	— Siège de l'église de Voroneț	256—257
Fig. 27.	— Évangéliaire moldave de 1487	260—261
Fig. 28.	— Étienne-le-Grand offrant sa fondation à la Vierge. Couvent de Vatopédi (Athos)	262—263

Page

Fig. 29. — Évangéliaire moldave, 1493. Bibliothèque Nationale de Munich . . . . . 264—265
Fip. 30. — Étienne-le-Grand, la princesse Marie et leur fils, Bogdan. Fresque dans l'église conventuelle de Voroneț 296—297
Fig. 31. — Pierre tombale d'Étienne-le-Grand. Église conventuelle de Putna . . . . . 298—299
Fig. 32. — Étienne-le-Grand. D'après la fresque de Dobrovăț . 300—301
Fig. 33. — Radu-le-Grand et sa femme Cătălina. Fresque dans l'église conventuelle de Govora . . . . . 306—307
Fig. 34. — Église conventuelle de Dealul, du XVI-e siècle . . . 306—307
Fig. 35. — Monnaies moldaves du XV-e siècle . . . . . 320—321
Fig. 36. — Monnaies moldaves du XV-e siècle . . . . . 320—321
Fig. 37. — Reliure d'Évangile, ordonnée par le Postelnic Marcea, en 1519 (Musée d'art religieux de Bucarest) . . 338—339
Fig. 38. — Pierre tombale de Marie, fille de Radu de Valachie, femme d'Étienne-le-Grand. Église conventuelle de Putna . . . . . 342—343
Fig. 39. — Encensoir du XV-e siècle. (Musée d'art religieux à Bucarest) . . . . . 342—343
Fig. 40. — Épilogue de l'Évangéliaire imprimé en Valachie (1512). 348—349
Fig. 41. — Épilogue de l'Évangéliaire imprimé en Valachie (1512). 350—351
Fig. 42. — Église Épiscopale d'Argeș . . . . . 352—353
Fig. 43. — Pierre tombale de Bogdan, fils d'Étienne-le-Grand. Église conventuelle de Putna . . . . . 354—355
Fig. 44, 45, 46. — Épitrachiles de la fin du XV-e et du commencement du XVI-e siècle . . . . . 356—357
Fig. 47. — Église d'Arbure . . . . . 358—359
Fig. 48. — Neagoe-Băsărabă, la princesse Despina et leurs enfants. Fresque de l'Église Épiscopale d'Argeș . . . . . 360—361
Fig. 49. — Icone de la princesse Despina, femme de Neagoe-Băsărabă . . . . . 362—363
Fig. 50. — Pierre tombale de Pierre, fils de Neagoe-Băsărabă . . 368—369
Fig. 51. — Radu d'Afumați, prince de Valachie. Fresque de l'Église Épiscopale de Curtea-de-Argeș . . . . . 370—371
Fig. 52. — La princesse Roxane, femme de Radu de la Afumați. Fresque dans l'Église Épiscopale de Curtea-de-Argeș 376—377
Fig. 53. — St. Jacques le Persan. Fresque dans l'Église Épiscopale de Curtea-de-Argeș . . . . . 384—385
Fig. 54. — Décision de Radu d'Afumați, prince de Valachie . 384—385
Fig. 55. — Pierre tombale de Stana, femme du prince Étienne-le-Jeune . . . . . 390—391
Fig. 56. — Pierre tombale de Radu d'Afumați . . . . . 398—399
Fig. 57. — Siège de Pierre Rareș . . . . . 416—417

Page

Fig. 58. — Pierre Rareş, la princesse Hélène et leurs deux fils, Élie et Étienne. Fresque de Moldoviţa . . . . . 432—433
Fig. 59. — Drapeau du prince Vintilă (Mont Athos) . . . . . 436—437
Fig. 60. — St. Démètre. Fresque de l'Église Épiscopale de Curtea-de-Argeş . . . . . 448—449
Fig. 61. — Radu Païsius et la princesse Roxane. Fresque dans l'église du cimetière de Cozia . . . . . 448—449
Fig. 62. — Sceau de Radu Païsius, prince de Valachie . . . . 456—457
Fig. 63. — Radu Païsius et son fils Marc. Fresque de l'Église Épiscopale de Curtea-de-Argeş . . . . . 456—457
Fig. 64. — Pierre Rareş et sa famille. Fresque dans l'église St. Démètre à Suceava . . . . . 464—465
Fig. 65. — Évangéliaire de Mircea le Pâtre, au couvent de Dionisiou (Athos) . . . . . 500—501
Fig. 66. — Mircea le Pâtre et sa famille. Fresque de l'église de Snagov . . . . . 512—513
Fig. 67. — Manuscrit slavon du XV-e siècle, en Transylvanie roumaine . . . . . 516—517
Fig. 68. — Portes de l'église conventuelle de Snagov, 1453. (Musée d'art religieux à Bucarest) . . . . . 524—525
Fig. 69. — Reliquaire valaque du XV-e siècle, imitant l'Église Épiscopale d'Argeş (Musée d'art religieux à Bucarest) 526—527
Fig. 70. — Reliquaire donnée au Mont Athos par le prince Băsărabă-Neagoe . . . . . 528—529
Fig. 71. — Église du couvent de Voroneţ . . . . . 528—529
Fig. 72. — Reliquaire donné au Mont-Athos par Băsărabă-Neagoe 530—531

VERIFICAT 2007

VERIFICAT 1987

BIBLIOTECA